

MANUEL GÉOGRAPHIQUE DE POLITIQUE EUROPÉENNE

par

JACQUES ANCEL

Professeur de géographie politique
à l'Institut des Hautes Etudes Internationales
de l'Université de Paris

TOME I

L'Europe Centrale

123 photographies, cartes et graphiques
1 carte hors texte en couleurs



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, rue Soufflot, 15

AN 1860

MANUEL GÉOGRAPHIQUE
DE
POLITIQUE EUROPÉENNE

TOME I
L'EUROPE CENTRALE

DU MÊME AUTEUR

- L'Unité de la politique bulgare (1870-1919).** Paris, BOSSARD, 1919, in-16, 75 p., carte.
- Les Travaux et les Jours de l'armée d'Orient (1915-1918).** Paris, BOSSARD, 1921, in-16, 233 p., 16 phot., carte.
- Manuel historique de la Question d'Orient (1792-1930).** Paris, DELAGRAVE, 1923 (4^e éd. 1930), in-18, 346 p., 2 cartes.
- Peuples et Nations des Balkans : géographie politique.** Paris, ARMAND COLIN, 1926 (2^e éd. 1930), in-16, 220 p., 3 cartes.
- Les Balkans face à l'Italie.** Paris, DELAGRAVE, 1928 (2^e éd. 1928), in-18, 126 p., carte.
- Sous la direction de HENRI HAUSER et en collaboration avec R. GUYOT et P. RENOUVIN : **Histoire diplomatique de l'Europe (1871-1904)**, tome II : 1904-1914. Paris, Presses universitaires, 1929, in-8°, 389 p.
- La Macédoine : son évolution contemporaine.** Paris, DELAGRAVE, 1930, in-8°, 352 p., 45 fig., 64 pl. h. t., carte au 700 000^e.
- Histoire contemporaine (1815-1930)**, 3^e année des Écoles normales primaires; (1848-1930), classes de Philosophie et Mathématiques des Lycées. Paris, DELAGRAVE, 1930 (nouvelle édition 1934), in-8°, cxviii + 624 p.
- Géopolitique.** Paris, DELAGRAVE, 1936, in-18, 120 p.
-

991(R) ✓
JACQUES ANCEL

Professeur de géographie politique
à l'Institut des Hautes Etudes Internationales
de l'Université de Paris

MANUEL GÉOGRAPHIQUE DE POLITIQUE EUROPÉENNE

TOME I

L'EUROPE CENTRALE



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1936

Biblioteca Centrală (Universitară)
"Carol I" București
Cota 41 487 658

572/09

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Delagrave, 1936.
Printed in France.

B.C.U. Bucuresti



C20094579

PRÉFACE

La politique étrangère n'est plus menée dans le secret des cabinets. Toute l'opinion publique, dirigée par la presse, y collabore. L'homme de la rue n'est ni sans connaissances ni sans bon sens. Mais c'est peu de dire qu'il a moins de visions géographiques que de souvenirs historiques : il est plus habitué à « éclairer le présent à la lueur du passé » qu'à réfléchir sur le passé grâce aux lumières du présent. Les transformations — les révolutions — du monde actuel ne sont pas encore réalisées dans son esprit.

L'apparition de nouveaux Etats, même après quinze ans, surprend la paresse commode, qui n'aime point se pencher encore sur les atlas ni sur les livres. Le « Français moyen » a tenu sur les fonts baptismaux ces nouveau-nés, dans la mesure où ils lui apportaient l'aide de la sécurité et l'espérance de la paix. Ce sont là notions abstraites, relatives et fugitives. Et il n'est pas exagéré de croire qu'à l'époque où la terre entière est explorée et arpentée, le monde européen — des hommes, nos voisins — est devenu la terra incognita de temps anxieux et difficiles. Pour un peuple de vieille civilisation, dont l'unité séculaire n'est plus en cause, l'agitation sous des cieux moins cléments apparaît comme un mystérieux, presque un barbare, désordre. La vie d'une jeune Nation est mesurée à l'aune des politiques occidentales, qui, pour avoir franchi les étapes de la fusion, peuvent négliger les problèmes de contacts et de contrastes nationaux.

Or, si l'histoire est un facteur du présent, elle est loin d'être le seul.

Voici des Nations — pour la plupart des masses rurales — qui, il y a un siècle encore, n'avaient d'archives que dans les traditions orales, les chansons populaires, les coutumes paysannes. Cent ans de luttes, et elles parviennent à peine à se constituer en Etats. Les vieilles résistances historiques, internes ou étrangères, ne sont point mortes. Les nouvelles couches, venues du fond des campagnes, n'ont guère l'apprentissage politique des démocraties de l'Occident. Pas de cris guerriers, pas de foules ivres de gloire, pour s'imposer à l'attention. Un seul travail, silencieux, pacifique, qui retourne à la Terre, arrachée aux féodaux, et entre à l'Ecole, que les anciens régimes avaient dédaignée ou ignorée. Déjà les jeunes gens sont insensibles à l'attrait des empires

déchus : les années ont ici remplacé les siècles. « Notre Etat », comme dit déjà la génération montante, s'unifie, se solidifie. Il a besoin de crédit.

C'est la vie actuelle qu'il convient de saisir. Jadis Emile Bourgeois pouvait écrire son classique Manuel historique de politique étrangère et se donner la noble ambition, comme il l'énonçait dans sa préface de 1892, d'en faire « un manuel d'éducation civique. » Aujourd'hui c'est plutôt géographiquement qu'il faut penser.

Les méthodes géographiques, qui ont si profondément, depuis trente ans, fouillé les recoins de la terre et les replis de la vie humaine, ont dû s'arrêter au seuil des domaines politiques. Les caricatures de la Geopolitik, fondée par l'Ecole allemande dans la vue de procurer des explications scientifiques au pangermanisme spirituel, ont discrédité cette géographie, mise au service d'une politique. Encore a-t-elle forgé des armes que les Hitlériens ont ramassées. Les maîtres français, MM. Albert Demangeon et André Siegfried, ont déjà appliqué à une géographie politique interne, des Iles britanniques, des Etats-Unis ou de la France, les rigoureuses méthodes d'analyse régionale, qui ont placé l'Ecole française à la tête des géographies mondiales.

L'analyse seule permet de s'imposer une discipline sur un terrain, les rapports des Etats entre eux — géographie politique externe —, où toute prétention prématurée risque d'être accusée de passion partisane et de fausse science. Ce travail, analytique et strictement régional, est aujourd'hui à pied d'œuvre. En se dégageant des cadres politiques allemands, hongrois, de jeunes écoles géographiques ont déjà poussé leurs enquêtes : ici, en Yougoslavie, sur les traces d'un initiateur, Jovan Cvijić, mort à la tâche; là, en Roumanie, sous l'inspiration et sur le modèle de M. de Martonne; et ailleurs encore. En tout cas, on ne peut mettre le pied dans les pays danubiens sans puiser son viatique dans le guide sûr, le monument que M. Emmanuel de Martonne a élevé à l'Europe centrale. Il n'est pas besoin d'ajouter que nulle lecture ne supplée aux contacts directs, au parcours des lieux, à l'entretien des hommes. Si cette esquisse a une excuse, j'espère qu'on voudra bien la trouver dans un périple de cinq années autour des nouvelles frontières, qui n'en a négligé aucune.

Et cette œuvre n'aurait sans doute pu voir le jour sans les concours multiples qui lui ont été si libéralement accordés, sans l'abondante documentation — réduite ici à une bibliographie toute pratique —, mise à ma disposition par les administrations des cinq Etats danubiens, sans les avis expérimentés puisés aussi bien sur place qu'à Paris même. Je dois de vifs remerciements à tous les professeurs des Universités et des gymnâses, qui maintes

fois m'ont orienté : en tête à mon camarade de guerre, le professeur B. Ž. Milojević, de l'Université de Belgrade, successeur et continuateur de Cvijić, à M. le Docteur Ingénieur Štefan Janšák, directeur général des travaux publics à Bratislava; à M. le Docteur Albert Pécsi, professeur à l'École supérieure de commerce de Budapest, qui m'ont parfois accompagné dans mes voyages; aux directeurs et secrétaires généraux des Instituts français, entre autres MM. Dunan à Vienne, Fichelle à Prague, Masset à Belgrade, à nos Ministres et à nos consuls, qui se sont intéressés à ma tâche. J'exprime une toute particulière reconnaissance aux spécialistes français de l'Europe centrale, qui se sont offerts, chacun dans sa sphère, à relire ces pages : MM. Dominois, professeur à l'École des Langues orientales; Tibal, professeur à la Dotation Carnegie; Chataigneau, chef de section au Ministère des Affaires étrangères. Et je ne peux oublier M. le Professeur Muller-Molnos, directeur du Centre d'études hongroises à Paris, dont le patriotisme prodigue une inépuisable érudition et une inlassable obligeance, avec qui j'eusse désiré plus souvent être d'accord.

Enfin je ne dois clore cette liste sans y ajouter les noms des maîtres éminents qui ont suivi pas à pas l'élaboration de ce travail. M. le Président Iorga, de l'Université de Bucarest, fondateur de l'histoire synthétique de l'Orient, à qui, dès avant la guerre, la Roumanie devait d'avoir recouvré ses titres nationaux et qui, après la victoire, lui apprit à se sentir solidaire de toute la communauté danubienne, donna l'hospitalité dans sa féconde Revue historique du Sud-Est européen à quelques-uns de ces chapitres. M. Louis Eisenmann qui, secondé par M. Alfred Fichelle, a fait de l'Institut français de Prague un foyer rayonnant de compréhension mutuelle, et a construit, autour de sa chaire de Sorbonne, de sa tribune du Monde slave — qu'il voulut bien ouvrir à certaines de ces pages — deux laboratoires d'études savantes et vivantes, impartiales et courageuses. Enfin mon maître en Sorbonne, M. Albert Demangeon, qui a repris des mains de Vidal de la Blache la tradition française de l'humanisme, une géographie où la vie jaillit à la fois des milieux terrestres et des profondeurs du passé, où les hommes, plus brassés qu'enracinés par l'histoire, se dégagent peu à peu de l'emprise du sol, où toute synthèse ne se fonde que sur des analyses patientes, sur l'observation directe des paysages et des gens. En témoignage de ma profonde gratitude pour le guide éclairé, qu'il n'a cessé d'être durant plus d'un quart de siècle, qu'il me permette de placer sous les auspices de son autorité bienveillante cet ouvrage, où j'ai tenté de baser une géographie politique, étude des creusets et des cadres nationaux de la nouvelle Europe, sur l'interprétation vidalienne des « genres de vie ».

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- MEILLET** : *Les langues dans l'Europe nouvelle*, avec un appendice de TESNIÈRE sur la *Statistique des langues de l'Europe*. 2^e édit., Paris, Payot, 1928, in-8^o 495 p., carte.
- DE MARTONNE** : *Europe centrale* (Géographie universelle, tome IV). Paris, Armand Colin, 1930-1931, 2 vol. in-8^o, 845 p., CXXXVI pl. phot., 187 fig., 4 cartes h. t.
- TAMSS** : *Die Bevölkerung der Erde*, vol. XIV : *Europa ohne Russland* (Ergänzungsheft n^o 212 zu « Petermanns Mitteilungen »). Gotha, 1931, 4^o 164 p. (chiffres de 1921-1923).
- WASILEWSKI** : *Sklad narodowościowy państw europejskich* (les nationalités dans les Etats européens). Varsovie, 1933, in-16, 150 p., 38 tableaux graphiques de la répartition des langues en Europe (chiffres de 1930), carte 1 : 15 000 000^e.
- MACARTNEY** : *National states and national minorities*. Oxford, Londres, 1934, in-8^o, 553 p. *Le Monde slave*, revue mensuelle. Paris, Alcan, 1917-1918, 1924-1934 (table décennale, 1935, in-8^o, 96 p.), passim.
- BOISSIER et MIRKINE-GUETZÉVITCH** : *La vie politique et constitutionnelle des peuples : Annuaire interparlementaire*. Paris, Delagrave, 1931, 1932, 1933, 3 vol. in-16, 747 + 783 + 96 p. et Sirey, 1934, 1935, 2 vol. in-16, 244 + 236 p.

TABLEAU DES VALEURS PHONÉTIQUES

<p>1^o communes à toutes les langues slaves :</p> <p>c = ts (comme <i>tsar</i>).</p> <p>č = tch (comme <i>tchèque</i>).</p> <p>ch = ch, dur (comme l'allemand <i>doch</i>).</p> <p>e = é ou è, ouvert.</p> <p>g = g, dur (comme <i>gamin</i>).</p> <p>h = h, aspiré (comme l'allemand <i>heil</i>).</p> <p>j = y (comme <i>yeux</i>).</p> <p>s = ss (comme <i>sou</i>).</p> <p>š = ch (comme <i>cheval</i>).</p> <p>u = ou (comme <i>mou</i>).</p> <p>ž = j (comme <i>jeu</i>).</p>	<p>3^o en roumain :</p> <p>ă = e muet.</p> <p>â = entre i et ou.</p> <p>c (devant a, o, u) = k.</p> <p>(devant e, i) = tch.</p> <p>ce (devant a, o, u) } tch.</p> <p>ci (devant a, o, u) }</p> <p>ch (devant e, i) = k.</p> <p>g (devant a, o, u) = g, dur.</p> <p>(devant e, i) = dj.</p> <p>ge (devant a, o, u) } dj.</p> <p>gi (devant a, o, u) }</p> <p>gh (devant e, i) = g, dur.</p> <p>h = ch, dur (comme l'allemand <i>doch</i>).</p> <p>i = entre i et ou.</p> <p>s = ss.</p> <p>ș = ch (comme <i>cheval</i>).</p> <p>t = ts.</p>
<p>2^o spéciales à certaines langues slaves :</p> <p>ã (slovaque) } ea (entre a et e).</p> <p>ä (slovaque) }</p> <p>ć (serbocroate) = tch, mouillé.</p> <p>d' (tchèque, slovaque) = d, mouillé.</p> <p>đ (serbocroate) = dj, mouillé.</p> <p>ě (tchèque) = ie (comme <i>bière</i>).</p> <p>l' (slovaque) = l, mou.</p> <p>lj (serbocroate) = l, mouillé.</p> <p>ň (tchèque, slovaque) } gn (comme <i>bagne</i>).</p> <p>nj (serbocroate) }</p> <p>ô (slovaque) = uo.</p> <p>ř (tchèque) = rj (comme <i>forge</i>), ch, à la fin des mots (comme <i>marche</i>).</p> <p>t' (tchèque) = t, mouillé.</p> <p>ň (tchèque) = ou.</p>	<p>4^o en hongrois :</p> <p>á = a.</p> <p>cs = tch.</p> <p>ö = eu, bref.</p> <p>ő = eu, long.</p> <p>ó = o.</p> <p>s = ch.</p> <p>sz = ss.</p> <p>ü = u, bref.</p> <p>ű = u, long.</p> <p>ú = ou.</p> <p>zs = j.</p>

INTRODUCTION

LA NATION

Géographie et politique

« Tout le mal est venu de notre politique des nationalités. » Cette confession repentante que l'impératrice Eugénie élaborait sur le tard devant M. Paléologue, quelques publicistes, en grief contre le régime, l'ont reprise à leur compte; les diatribes, véhémentes ou gémissantes, s'adressent à l'« Ecole dirigeante », ce qui veut dire grands et petits ministres, et, plus encore, les « grands commis », qui eurent la tâche, depuis quinze ans, d'aiguiller la politique extérieure de la France. Pour les nécessités de la cause, la politique française en Europe est promue au rang de responsable. Au besoin remonterait-on à Napoléon III, à sa « politique des nationalités », qui fut pourtant à éclipses, et la Troisième République eût chaussé les bottes de l'Empereur. Aussi bien ne sait-on pourquoi il faut s'arrêter au second Empire. Napoléon I^{er} même rêvait de l'Unité polonaise, l'ébauchait dans le duché de Varsovie, et, sans soupçonner l'Unité yougoslave, en établissait un premier dessin dans les provinces illyriennes. Auparavant il simplifiait l'Allemagne, cristallisait l'Italie. Bref, ce n'est pas la politique républicaine qui est en cause, mais toute la politique française, depuis que la Révolution affirma le « droit des peuples ».

Hégémonie ou égalité. — Il ne se dégagea jamais au XIX^e siècle que deux politiques étrangères possibles : hégémonie des grandes Puissances ou égalité des Nations. Cent ans s'édifièrent entre ces deux principes. Leur heurt date du Congrès de Vienne, qui dressait, en face des concepts nés de la Révolution, l'« équilibre » et la statistique. On se souvient de l'apostrophe de Hardenberg : « Que fait ici le droit public ? » Et Talleyrand de répliquer, non sans à-propos ni justesse : « Il fait que vous y êtes. » La force prussienne était issue des principes dédaignés. Pourtant, aveuglés, les souverains obéissaient à leurs experts de la « Commission de statistique », et les traités de 1815 créaient une Europe artificielle, au moment où la Révolution française laissait des traces

profondes dans l'âme des peuples, déchirés ou réunis, selon les nécessités des rois. Toute l'histoire du XIX^e siècle inscrit cette opposition entre la carte d'Europe, qui ne tenait pas compte des Nations, et l'esprit national que la Révolution avait éveillé. Les Nations cherchent, de temps à autre, à fuir la prison des traités de 1815 : en 1830 la Belgique réussit et la Pologne échoue. 1848 est une première révolte, générale dans ses tendances, particulière, voire égoïste dans ses manifestations et ses desseins. Cet immense effort éparpillé se révèle impuissant. Le cadre militaire des Empires est trop fort. Les armées doivent être vaincues pour que ces Empires-monstres craquent : Empire ottoman le premier, puis, simultanément ou presque, l'Empire russe, l'Empire austro-hongrois, l'Empire allemand. « La guerre, a énoncé si justement Beneš, fut une lutte pour la démocratisation de l'Europe. » Wilson reprend le principe révolutionnaire, affiché dans ses Quatorze Points, poursuivi avec l'aide de l'armée républicaine américaine, réalisé dans les traités de la banlieue parisienne : la chute des empires hégémoniques et autoritaires amène la revanche de 1848, la victoire des Nations, qui se donnent un rendez-vous périodique à Genève.

Quinze ans d'adaptation dans une crise économique et financière sans précédent au cours de l'histoire. La Société des Nations, au service des faibles, sauve les petits Etats, qui, au milieu de la tourmente, avaient été englobés, de gré ou de force, dans le remous impérial. La Bulgarie reçoit d'elle un conseiller financier, des secours, des experts : elle peut installer ses réfugiés, leur procurer du travail, des terres et des maisons. La Grèce, grâce à elle, peut aussi recueillir ses épaves, un million et quart de Micrasiatiques, qui quittent les rivages d'Anatolie, viennent définitivement helléniser sa Thrace et sa Macédoine. La Hongrie est sauvée de l'égoïsme de ses maîtres, les magnats, et des conséquences du bolchevisme qu'avait provoqué leur politique agraire. L'Autriche, par deux fois, est remise sur pied : les experts financiers accourent au chevet d'une malade, la guérissent, puis se retirent, puis dix ans après recommencent la même opération, compromise par des krachs bancaires et des faiblesses gouvernementales. La Société des Nations préside aux plébiscites, adoucit les angles, gouverne — à Danzig, en Sarre — des terres en litige, fait reculer parfois les Grands, comme dans l'affaire de Corfou, à plus forte raison les Petits, capables de folie, lors des incidents de frontière, par exemple, entre Bulgarie et Grèce. Et si elle est parfois impuissante, c'est que les grands Etats la paralysent.

Ce jeu, modeste et efficace, d'une Société des Nations égales, réduite au rôle européen de tutrice des faibles, heurte fatalement les velléités hégémoniques et autoritaires, les doctrines d'usage

interne, qui s'extériorisent dès que sont révolues les difficultés intérieures. Les conceptions qui présidèrent à l'acte final de Vienne se voilent de plus d'habileté, car l'opinion publique exige des ménagements. Les « Quatre » Alliés du congrès de 1815 mettaient leurs vagues vues pacifiques sous l'invocation de la Très Sainte Trinité, mais s'entendaient pour maintenir dans un régime à la Metternich les « Puissances à intérêts limités ». Le « Pacte à Quatre » ne visait pas moins le maintien de la paix, tout en se piquant de réalisme : il chercha à organiser l'Europe, par une formule hiérarchique, machiavélique et césarienne, hors de la Société des Nations, Union des petites Puissances, pour écarter les Nations.

Les « Nations romantiques ». — La France n'avait pas à mener, n'a pas à mener une « politique des nationalités ». Celle-ci s'est faite et se fait toute seule. En 1918 les Nations apparaissent sur la carte et contrarient les habitudes. Elles ne sont cependant pas sorties — toutes désarmées — du cerveau des hommes d'Etat qui ont signé les traités de Versailles, Saint-Germain et Trianon. Elles existaient bien avant eux, non sans doute dans leurs nouveaux cadres. La surprise ou le scepticisme étaient dus à l'enseignement de l'histoire, d'une histoire toute politique, non spirituelle. On eût eu besoin, pour comprendre l'évolution du siècle, de ce charmant et profond volume, *les Nations romantiques* d'Etienne Fournol.

Les Nations contemporaines sont nées de la Renaissance romantique, fille elle-même de la Révolution française. Elles ont commencé par chanter, jouer, danser, faire du sport, avant d'agir politiquement. Les unes ont débuté dans les veillées, où le *guslar* serbe entonnait ces longues épopées, ces chansons de geste sud-slaves, qui chantaient les exploits des brigands patriotes, *hajduci*, et, au delà les luttes contre les Turcs, victoires ou défaites, surtout ce cycle du Kosovo, les légendes issues de la chute de l'Empire serbe, de ce sanglant anniversaire du *Vidov dan*, le 28 juin 1389. Et ces poèmes populaires furent recueillis, de tous les pays yougoslaves, dans le dossier que réunit Vuk Karadžić durant une enquête de cinquante ans (1814-1865). Ou bien se fondaient, pour attester la pérennité des mœurs et l'unité de la langue, les Musées ethniques, dont le prototype était fourni par le « Musée national » de Prague (1818), où étaient sauvées les épaves de la vie paysanne, costumes et broderies, outils de labour et ustensiles de cuisine, toutes ces « babioles rustiques », selon le joli mot de Fournol, qui témoignent de la ressemblance des coutumes, bohémiennes, moraves, slovaques et qui font connaître à la ville la quotidienne poésie des campagnes. Ailleurs, ce sont de

petites académies provinciales, mais dont l'influence grandit en raison même de leur piété patriotique, en dépit ou à cause des persécutions des maîtres, la *Matica*, la « Mère », serbe de Novisad, alors sous la coupe magyare (1826), la *Matica* slovaque de Turčiansky Svätý Martin, dans la « haute Hongrie » de jadis (1863). La grande « Académie yougoslave » de Zagreb, qu'instituait en 1860 Štrosmajer, l'évêque « au nom allemand et au cœur slave », comme il se qualifiait lui-même, préludait au rapprochement serbocroate. Ou bien les sociétés de gymnastique, créées à l'imitation des *Turnvereine* de l'Allemand Jahn, éduquaient la jeunesse dans une discipline corporelle et une cohésion spirituelle : les *Sokol* tchèques, depuis 1862, devinrent les pionniers de la défense générale contre le germanisme. Zagreb fonde le premier « Théâtre national » (1834), interprète de l'union des langues et des âmes. Des opéras-comiques, comme ceux de Smetana, étaient « des leçons d'histoire et géographie en musique » : « la *Fiancée vendue* » (1866) instruisait le public de Prague des mœurs villageoises, et, de ce jour, le fondement terrien de l'esprit tchèque s'implanta dans une ville en partie germanisée. Tout le théâtre tchèque est animé d'un souffle paysan et national, comme la charmante comédie de Jirásek, *Lucerna* (la « Lanterne ») (1905), où, à la manière du « *Songe d'une nuit d'été* », l'intrigue populaire se meut entre les fées et les « hommes des bois ». Il n'est pas jusqu'aux moines retirés à l'ombre des églises, comme à l'Ecole roumaine de Blaj en Transilvanie, qui n'exhument les chroniques, ne bâtissent grammaires et dictionnaires, n'offrent à la Nation, sortie d'un passé confus et séculaire, des titres qu'on croyait perdus.

Les exilés, surtout les émigrés d'Amérique, apportent une aide efficace à cette impondérable résurrection : ils cultivent leur langue, envoient leur obole, font bénéficier leur petite patrie de leur nouvelle munificence, subviennent aux œuvres, construisent des écoles. Aux heures du péril, ils arrivent combattre. Aux heures du règlement, ils font pencher la balance : les nouveaux Etats naissent en exil.

La « Geopolitik ». — Les Nations étaient formées dans les cœurs bien avant que les hommes d'Etat les eussent inscrites dans les traités. Les traités, pourtant élaborés par les experts géographes, historiens, juristes, économistes, parmi lesquels les professeurs américains tinrent une grande place, et qui consultèrent surtout les statistiques des Empires vaincus — il n'y en avait pas d'autres — passeront, dans l'histoire future documentée par les procès-verbaux des commissions, comme préparés avec conscience et objectivité. Ce qui sans doute ne veut dire ni parfaits ni éternels.

L'ignorance du passé, le désir de revanche des Etats mégalo-manes, s'allièrent pour les combattre à la superstition cartographique, qui ne se pliait pas aux nouveaux tracés. Ce fut l'objet essentiel de la *Geopolitik* allemande, une géographie mise au service de la politique, qui ramassait le rôle tenu par l'histoire bismarckienne. Treitschke et son école s'étaient appliqués à justifier, par l'enseignement du passé, non seulement l'unité allemande, mais encore la force allemande se créant des droits « historiques » par la conquête, invoquant l'application du principe, *Kraft macht Recht*, « la Force crée le Droit ». De même l'école, groupée autour de la *Zeitschrift für Geopolitik*, s'efforçait, par l'enseignement de la nature, de trouver des raisons au pan-germanisme, et, en attendant que celui-ci ne reprenne son essor, d'ébranler dans les esprits les traités, qui lui avaient barré le chemin par la résurrection des Nations de l'Europe centrale.

Certes, la *Geopolitik*, usant largement des progrès de la connaissance du globe, amoncelle en une synthèse impressionnante une masse de faits nouveaux. Mais cet inventaire, au reste méritoire, n'est dressé que pour élaborer des lois géographiques, comme par hasard toujours d'accord avec les ambitions allemandes, avec les désirs d'expansion de l'Allemagne. Relevant et déformant les pensées maîtresses de Ratzel, créateur de la géographie politique, la nouvelle Ecole émet ces théories spatiales, ramassées depuis lors par les politiciens du racisme et les intellectuels du hitlérisme : le *Raumsinn*, le « sens de l'espace », marque propre de la Nation allemande pressée sur un domaine trop restreint, *Volk ohne Raum*, « peuple sans espace », pour lequel la conquête s'impose, et, naturellement, des terres voisines. La classification des Etats, que paraît permettre l'exploration approfondie de la terre, ne devient plus qu'un trompe-l'œil, aboutit à justifier l'expansion des grandes Puissances.

Dès que l'on serre de près cette théorie grandiose, on s'aperçoit qu'elle est fuligineuse dans ses détails. Car la définition de l'Etat, même formidable, suppose un cadre, des limites. Les *Geopolitiker* allemands sont bien à la recherche de la frontière « juste et naturelle », *die echte Grenze*. Mais, pour l'accorder à leurs visées politiques, ils la font tantôt physique et tantôt humaine, sans même, dans le premier ou le second ordre, s'embarrasser de contradictions. Ici ils décident de l'unité des bassins fluviaux, revendiquent pour l'Allemagne la possession du bassin rhénan tout entier, *Rheinstrom nicht Rheingrenze*, « le Rhin, fleuve allemand, non frontière allemande » : « Si l'unité naturelle d'un système fluvial est rompue par la force, écrit un de ces théoriciens, le sentiment germanique du paysage — *germanisches Landschaftsgefühl* — ne reconnaît pas cette sécession. » Mais ailleurs,

quand cela les gêne, ils n'admettent pas l'unité du bassin de la Vistule : la Pologne, dit le même et dans le même livre, est « un Etat vistulien, à qui l'on veut assurer les sources et les bouches, en dépit de l'âpre injustice qu'il y a à déposséder ceux qui, à eux seuls, ont dompté le fleuve », c'est-à-dire les Allemands.

Et en matière humaine, le dogme, pour s'affirmer avec vigueur, ne repose pas sur des bases plus précises. Ce sont ces géographes qui ont inventé, à côté du *deutscher Volksboden*, un territoire allemand au reste fort élargi, le *deutscher Kulturboden*, le sol de la civilisation allemande : sous prétexte que les colons allemands y ont créé des villes, défricheurs du moyen âge, Souabes ou Saxons appelés par les Habsbourg ou les Tsars, celui-ci embrasse l'Europe centrale, de la Suisse à la Russie du Sud et des Pays-Bas aux bouches du Danube. Les cartes de ce pangermanisme latent s'étalent dans les atlas scolaires, inculquent aux enfants ce sens de l'espace, la conquête du *Mitteleuropa*.

Les genres de vie. — Il est une autre géographie politique possible : elle s'attache moins au cadre, à la ligne générale des frontières, qu'au principe qui fut à l'œuvre au XIX^e siècle pour déterminer la Nation avant qu'un Etat ne la circoncrive, pour cristalliser, dans un creuset commun, des éléments jadis épars.

Son point de départ est le fécond travail de Vidal de la Blache, qui introduisit dans la géographie humaine la notion des *genres de vie*. Les façons de vivre de groupes d'hommes sont favorisées par les milieux où ces groupes ont évolué. On arrive ainsi à déterminer des « aires de civilisation », pour employer l'expression de l'historien de l'antiquité, Eduard Meyer. Ainsi peut-on trouver, disséminés dans ses *Principes de géographie humaine*, les éléments d'une civilisation méditerranéenne, que Vidal de la Blache estime être une combinaison de genres de vie. Tout autour de la Méditerranée, des contrastes éclatants : les brumes du Nord s'opposent aux ciels sereins, le paysage de verdure à la zone blanche, sèche, brûlée, la vie forestière à la vie pastorale. Sur les rivages mêmes, opposition non moins nette entre la montagne calcaire, raide, nue, blanche, sans eau, et la campagne basse, plate, marécageuse, bourbier d'hiver, steppe poussiéreuse en été. Sur la mer enfin, côte à côte, la haute et altière Acropole, l'Échelle qui grimpe vers la citadelle, d'Athènes au Pharo marseillais, et la plage sableuse, où les anciens navigateurs tiraient leurs barques plates, la crique rocheuse, où le bateau à voiles de couleur tendre vient se mettre quotidiennement à l'abri. Ici la vie pastorale, sans cesse déménageant entre la « patrie d'hiver » d'en bas et la « patrie d'en haut » de l'alpage, pour reprendre la pittoresque image de l'historien roumain Iorga. Là, la vie agri-

cole, pénible sur les terrassés montueuses, où de petits murs de pierres sèches doivent retenir la rare terre meuble et canaliser l'eau rare. Là, la vie maritime, qui courait jadis de port en port, d'île en île, de cap en cap, et qui aujourd'hui unit aux vastes espaces océaniques cette mer limitée dans un des ardents foyers commerciaux du monde. Et partout la vie bourgeoise, urbaine, qui rassemble, autrefois sous les murs des villes perchées, aujourd'hui autour du marché marin et terrestre, tous ces échantillons de vie, multiple mais concordante.

Cette notion des genres de vie n'est pas indifférente à la géographie politique. Elle fournit même le ferment cherché de la coagulation nationale. Les Nations actuelles sont peut-être plus difficiles à étudier, car les phénomènes présents échappent souvent à l'observation analytique comme à la synthèse qui tente de conclure. Pourtant elles ne doivent pas se former autrement que les Nations de jadis. L'histoire peut être un auxiliaire, qui nous fournit un guide, particulièrement l'histoire de la France, une des Nations les mieux assises et les plus stables. On y voit les genres de vie variés, qui ont fini par s'accrocher, pour s'accorder, mais après combien d'avatars ! Les intérêts économiques, sociaux, fatalement égoïstes, mal équilibrés, créent des difficultés puissantes, dont l'unité nationale ne triomphe que peu à peu. Lavisse, dans son volume de *l'Histoire de France* consacré à Louis XIV, a résumé toute la première partie du règne par une « offre de Colbert » : le grand ministre voulait une France rurale et maritime — pour ne pas dire anachroniquement coloniale — à côté de la France royale et bourgeoise, héritière du monde féodal, qui détruisait les « maisons fortes », mais fortifiait les « maisons » nobles, moins familles d'autrefois que dynasties bureaucratiques, cette « classe officière » « oisive et rampante ». Louis XIV repoussa l'offre de Colbert, ruina la France rurale et ouvrière par ses folies guerrières, religieuses, fastueuses. La Révolution française fut, entre autres, une grande révolte paysanne, aidée des ouvriers parisiens, qui aboutit à un gigantesque transfert des terres, base de la démocratie présente. Les résistances ne furent pas tout de suite assourdies. La première moitié du XIX^e siècle retentit encore des espoirs nobiliaires et de la défense du nouvel ordre, tandis que la Révolution économique ajustait d'autres genres de vie : un monde capitaliste s'allie aux anciennes couches aristocratiques et bourgeoises ; un monde ouvrier, qui aspire la population des campagnes, s'institue dans la vie urbaine. Il faut entre ces multiples façons de vivre dégager un équilibre : peu à peu les différences s'effacent, jusque dans cet humble témoignage du costume uniformisé ; petit à petit s'introduit une stabilité sociale, voire, en dépit des habitudes du jeu parlemen-

taire, une stabilité politique. La Nation est une combinaison harmonieuse de genres de vie.

Les Etats nationaux. — Les Nations nouvelles procèdent-elles autrement que leurs aînées? Les lois générales ne sont point de mise. Pourtant on peut observer que le grand problème actuel, qui trouble encore l'Europe, est la coagulation. A cet égard, le récent passé offre un autre enseignement.

Les Nations balkaniques sont parmi les dernières venues; toutes ont déjà franchi l'étape du Piémont minuscule, foyer d'attraction pour des peuples de même langue, mais répartis entre Etats voisins. La Montagne y fut toujours le refuge des insoumis, le conservatoire des libertés et des coutumes ancestrales, le noyau de la révolte, le centre de la résistance aux empiétements des Grands. Les Révolutions débutent spirituelles : l'idée nationale, recueillie dans des Renaissances littéraires, romantiques, forgea l'instrument de son indépendance, de sa cristallisation, la langue, serbocroate, grec vulgaire, roumain, bulgare et albanais. Les Révolutions prennent du champ, deviennent territoriales : y naquirent ces Etats-noyaux, pôles d'attraction des genres de vie nombreux, qui se juxtaposaient sans s'entendre. Les Piémonts sortirent de leurs coques : la Serbie de 1814, la Grèce de 1830, la Roumanie de 1859, la Bulgarie de 1878, jusqu'à la nouvelle Turquie, recroquevillée, mais fortifiée dans les steppes anatoliennes. Enfin se poursuivent des Révolutions sociales : la majorité paysanne veut la terre et l'obtient. Les lois agraires s'échelonnent tout le long du XIX^e siècle. Elles se généralisent lorsque les Etats agglomèrent les parties éparses du territoire national ou rassemblent — comme la Grèce — sur leur sol européen leurs « réfugiés » venus d'Asie. En possession de la terre, les paysans veulent le pouvoir et le conquièrent sur les « Messieurs » des villes : ultime épisode de l'unification de la Nation. Ainsi se forment les démocraties rurales : dernier heurt, plus difficile à apercevoir parmi les compétitions des partis.

Les Nations de l'Europe centrale ont parcouru les mêmes stades, bien que l'évolution fût retardée. Sur le Danube l'Empire des Habsbourg créait des habitudes. L'Empire ottoman n'avait jamais offert que des velléités d'ordre; l'Empire habsbourgeois prétendit imposer sa religion et sa langue. Les Révolutions spirituelles furent ici entravées par la persécution religieuse et linguistique que menèrent depuis le XVII^e siècle les Allemands, depuis 1867 les Allemands d'Autriche et les Magyars associés. Les Révolutions territoriales, tardives, aboutirent complètes, et d'un seul coup. Partout des genres de vie divers tenaient de la tradition leurs intérêts particularistes ou, sim-

plement, une conscience encore confuse des nécessités générales : les paysans, soumis au régime féodal; les bergers de la Montagne à la recherche des pâtures d'en bas; les citoyens, exploités des campagnes, en particulier le Juif, banquier à Vienne, usurier en Bucovine, en Russie subkarpatique.

Le pôle du regroupement fut le petit propriétaire agricole, bénéficiaire de l'avance à l'instar des Balkaniques, souvent Balkanique lui-même, Serbe ou Roumain des vieux royaumes, soit, comme le Tchèque ou le Slovène, rapproché géographiquement, par sa place même, de l'Occident. La petite bourgeoisie urbaine est fort proche du campagnard : un professeur de Brno, un avocat de Cluj, un médecin ou un ingénieur de Zagreb en sont les aides obligés. La communauté de langue fait le reste, cristallise le groupe le plus compact. Au demeurant, elle n'est pas la seule. Les Révolutions sociales se sont imposées sous nos yeux depuis quinze ans : coagulation des générations présentes par la Terre, découpée et distribuée, adjonction des générations futures par l'Ecole, multipliée, accordée aussi bien aux minoritaires. Les jeunes gens disent : « Notre Etat ».

La Campagne se lie à la Ville, qui est son usine et son marché. La Plaine s'unit à la Montagne : la Bessarabie roumaine, inséparable des collines moldaves et des Karpates; les Marches transylvaines soudées à l'Ardeal bocager; les vallées du Danube et de l'Ipel', routes de la Slovaquie montueuse; les Mésopotamies d'entre Save et Drave ou au N. du Danube serbe, greniers des rudes montagnes du Midi. Ce ne sont point des considérations stratégiques ni économiques qui instituèrent ces tracés nouveaux. C'est l'harmonie entre les parties d'un tout, qui ont fini par se rejoindre. Sans doute cette harmonie n'est pas préétablie en vertu d'une destination ancrée par la nature. Pourtant l'homme tire parti des forces qu'il trouve : sa volonté les utilise, les assemble, crée l'équilibre national.

= C20094579 =

~~677H~~

L'EUROPE CENTRALE

PREMIÈRE PARTIE

ANCIENNE ET NOUVELLE EUROPE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

LA DISSOCIATION DE L'AUTRICHE-HONGRIE

L'Europe centrale est singulièrement plus variée que ne semble l'indiquer, sur une carte hydrographique de nos atlas à petite échelle, son nom d'« Europe danubienne ».

Région moyenne, elle est une zone de transition : transition topographique entre les vastes plaines de l'E. européen et les petits bassins fermés de l'O. ; transition climatique entre les climats continental, atlantique, méditerranéen, dans cette région de « climat danubien », où les pluies printanières de l'O. précèdent la sécheresse estivale du Midi ; transition végétale, qui mêle le hêtre continental au châtaignier méridional, où jadis, sur le lèss, se prolongeaient les grandes steppes eurasiennes, où aujourd'hui devant les champs de blé et de maïs s'exposent les houblonnières et les vignobles ; enfin transition humaine, région différente à la fois de l'Occident, dont les creusets, fermés et abrités, ont permis la mixture des peuples, et de l'Orient, où les immenses plâtitudes ont favorisé les migrations. Domaine des bassins allongés ou circulaires, elle fut le refuge des tribus passantes, devenues au cours de l'histoire d'abord de vagues nationalités, puis des Nations conscientes et stables.

Zone des petites Nations, l'Europe centrale les a prises et les garde. L'Occident est fait d'Etats vieux et fixes, la plaine russe est encore un gigantesque Etat en formation. Là, les problèmes politiques se sont de bonne heure, dans des cadres à peu près nets, bornés à l'organisation gouvernementale, Monarque ou Parlement, privilégiés ou peuple. Ici, en Orient, l'espace n'a guère imposé qu'un problème économique, faire vivre un peuple

immense. Entre les deux, dans un domaine écartelé et partagé, la question capitale fut nationale, pratiquement linguistique. Née dans une aire distincte, la Montagne, tantôt refuge, conservatoire de la langue et des coutumes, tantôt pôle de répulsion vers les pâtures d'hiver pour ses troupeaux et ses hommes, les Nations se sont maintenues durant des siècles contre les efforts unitaires des conquérants exotiques, des camps militaires du Bas pays. La force brutale a permis la simplification de la moitié de l'Europe. « Mais, précisément (pour reprendre les justes expressions du président Masaryk dans ses Mémoires), parce qu'elle était l'œuvre de la force brutale, cette simplification était purement mécanique et, par conséquent, toute temporaire. »

I. — L'ANCIENNE AUTRICHE-HONGRIE¹

En 1914, l'Autriche-Hongrie groupait, sur 676.000 km, 51 millions d'habitants : 28 1/2 millions en Autriche, près de 21 millions en Hongrie, près de 2 millions en Bosnie.

La Habsbourg. — L'Etat de Vienne, la Habsbourg, comme le nommait si justement Auguste Gauvain, s'était d'abord donné pour fin de construire sur les Alpes la forteresse commune de ses peuples, des sujets de la Monarchie : les conquêtes patrimoniales furent les étapes de l'histoire des Habsbourg. L'heureuse Autriche mariait ses princes. En 1527, pour la première fois, un Habsbourg devient roi en Bohême et en Hongrie, cesse d'être le gardien exclusif des portes alpestres, de la Marche allemande de l'E. pour sauter, dans l'Europe danubienne, sur le bastion bohémien et la bastille hongroise. L'histoire de l'Autriche se passe dès lors hors d'Autriche, double croisade — catholique et allemande — contre les Turcs et les Slaves.

L'histoire moderne débute en 1683, au siège de Vienne : le flot ottoman bat les pieds du Kahlenberg, la montagne viennoise ; pourtant la marée ne déferle plus. Dès lors, le reflux commence. Mais l'Autriche, mue par sa poussée, continue ses aventures hors de sa maison, les Alpes : au XVIII^e siècle, conquête des plats pays danubiens, de la Hongrie d'abord, avec des avant-postes, occupation temporaire des bocages serbes et roumains. Portée à l'E., l'Autriche perd le contrôle de l'Allemagne : la nouvelle Prusse l'y remplace. Elle perd la surveillance de l'Italie, unifiée au souffle français. En 1804, la fondation de l'« Empire d'Autriche »,

1. Carte linguistique de KIEPERT, 1887 : carton de droite sur la carte en déplié.

qui veut parer la chute prévue de l' « Empire romain de nation germanique », reconnaît cette double défaite : la fin de son contrôle sur le Midi et le Nord. L'Allemagne échappant, l'Italie repliée, le nouvel empire reprend la croisade slave. Le xix^e siècle accroît ses possessions au détriment des Slaves de l'Ouest (Galicie polonaise et ruthène en 1815), des Slaves du Sud (Dalmatie, lavée du badigeon vénitien, en 1815, Bosnie en 1878-1908).

L'Etat habsbourgeois, agglomérat de peuples, tente de se muer en un Etat moderne, veut bâtir et aménager la demeure commune, mais sans tenir compte des forces, que le monde moderne dévoile, les consciences nationales. L'Etat autrichien s'était dressé contre les Etats, contre les Diètes, qui symbolisaient une forme féodale de l'Etat. Il avait pu s'y opposer localement en affichant les raisons d'être de l'Etat moderne, assurer la guerre, la justice et, relativement, la prospérité. L'Etat habsbourgeois avait entrepris une œuvre unitaire, qui avait réussi au xviii^e siècle, sous Marie-Thérèse et Joseph II. Les « despotes éclairés », pour fonder une administration, non allemande, mais spécifiquement autrichienne, allumèrent deux des foyers où se forgea son élite : l'école d'officiers à l'Académie militaire de Wiener-Neustadt, l'école de fonctionnaires de Vienne. La troisième pépinière datait de toujours, les séminaires du clergé. Sont en place les états des Habsbourg : l'armée, la bureaucratie et l'Eglise.

Les familles, qui se coudoient, parviendront-elles à s'accorder ? « Le problème était, pour ainsi dire, le problème de la paix de l'Europe, écrit le juriste et historien viennois Brockhausen, le problème de savoir comment les Nations d'Autriche pourraient, en dépit des multiples collisions d'intérêts, vivre comme une famille de peuples... L'Autriche a été le cobaye de l'Europe... L'Autriche aussi est morte de l'expérience. »

Le Compromis. — Au début du xix^e siècle, l'Etat doit prendre parti sur la vaste énigme des Nations, qui surgit alors. Immédiatement, entre la tendance unitaire autrichienne et les tendances nationales, l'opposition se dévoile. Une première dislocation de l'Autriche n'en revêt pas l'apparence : le dualisme. L'*Ausgleich* de 1867, qui fonde l' « Autriche-Hongrie », est un compromis entre deux méthodes : la politique magyare centraliste, mais offensive vis-à-vis des Nations, et la politique allemande de Vienne, unitaire aussi, mais qui est contrainte d'être passive. Des Nations extérieures s'étaient constituées en Etats contre l'Autriche : l'Unité italienne s'annonce en 1859, l'Unité allemande s'ébranle en 1867. La politique des Habsbourg, si centraliste qu'elle ait été ou qu'elle veuille être, se trouve réduite à la défensive devant les forces nationales internes qui montent, qui

tendent vers les Unités nord et sudslaves. Le ministre autrichien Taaffe, qui avait ébauché un vague système de fédéralisme aristocrate, voyait l'Autriche « suivre en chien crevé le fil de l'eau », *fortwursteln*. Le scepticisme dénonçait par ailleurs « la Monarchie à laquelle on donne ses huit jours ».

Or deux parties de l'Etat austro-hongrois, une Babel, sont liées par le Compromis de 1867, qui tentait de noyauter la majorité allogène.

1° A l'O., l'Empire autrichien, sous le nom officiel de « Cisleithanie », agglutine les pays allemands et slaves. Sur les Alpes autrichiennes, même de langue allemande, ne vivent pas seulement des Allemands. Au S., les Alpes slovènes dans leurs vallées, leurs forêts et sur leurs pâtures de l'extrême-Ouest, retiennent 1.252.000 Slovènes. La lutte entre Allemands et Slaves y a duré depuis des siècles. Les Slaves sont repoussés vers le S. par l'immigration et la civilisation allemandes. D'autre part, la région littorale de l'Adriatique est habitée par 783.000 Serbo-croates, en Istrie, Croatie, Dalmatie. Au milieu des Alpes, au Tirol, et sur l'Adriatique, en Istrie surtout, subsistent des îlots latins, environ 768.000 Italiens.

Au N., dans le massif bohémien et le couloir morave, demeurent 6.435.000 Tchèques; sur le glacis galicien 4.967.000 Polonais et 3.518.000 Ukrainiens (dont le nom de « Ruthènes » cache, aux yeux peu avertis, leur identité avec les Russes du Sud); à la suite, le glacis de Bucovine recueille 275.000 Roumains.

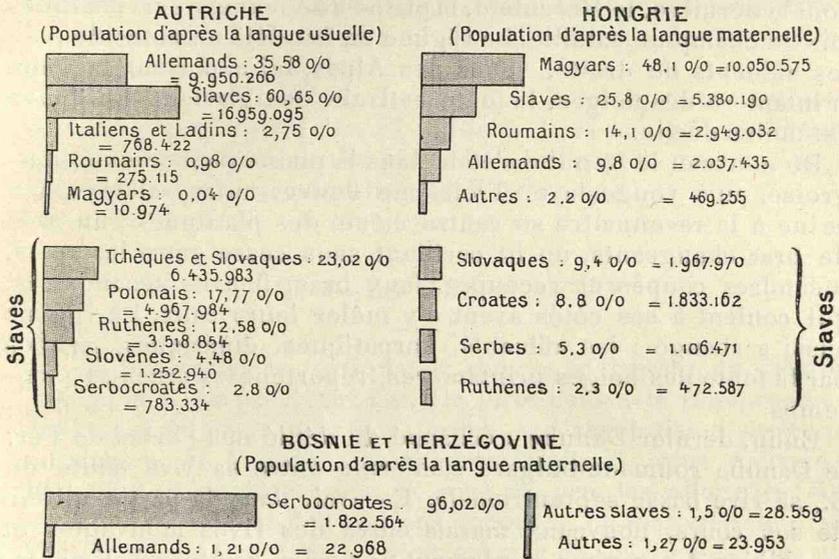
Aux élections du *Reichsrat* de 1907, faites pour la première fois au suffrage universel, les Allemands obtiennent 38 % des voix, les Slaves 56 %. Sur 28 millions d'habitants de 1910 subsistent à peine 10 millions d'Allemands : une minorité.

2° De l'autre côté, le royaume hongrois, ou « Transleithanie » (au delà de la Leitha, frontière administrative), enchaîne aux Magyars des Roumains et des Slaves. Au centre, la plaine et les collines sont les seuls coins purement magyars. A l'O., le *Burgenland* actuel, à l'E., le fond de la Transilvanie hébergent 2.037.000 Allemands. De chaque côté de la plaine, un glacis. Celui du N., qui monte vers les Karpates, de peuplement slave, abrite 1.967.000 Slovaques et 472.000 Ruthènes (dans la « Russie subkarpatique »). Sur le second, à l'E., plus largement étendu vers les Karpates, glacis transilvain, 2.949.000 Roumains. Au S. de la plaine hongroise, la Mésopotamie serbocroate, d'entre Drave et Save, est peuplée de 1.833.000 Croates et 1.106.000 Serbes, qui diffèrent parfois par la religion et toujours par l'alphabet.

Le recensement, cependant officiel, de 1910 évalue les Magyars à 48 % de la population. Sur les 21 millions d'habitants de 1910, 10 millions de Hongrois : encore une minorité.

Enfin 1.822.000 Serbes et Croates en Bosnie et Herzégovine sont les captifs d'un *Reichsland*, sorte d'Alsace-Lorraine administrée par le ministère commun austro-hongrois.

LES NATIONS DE L'AUTRICHE-HONGRIE
(selon les résultats du recensement de 1910)



(d'après SIEGHART : Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht. Berlin, 1932)

FIG. 1.

Ainsi, des langues multiples, des régions naturelles diverses. Faute d'un nom géographique commun, on a appelé cette Europe centrale la « Monarchie danubienne ». Pourtant à regarder le paysage, et non les seuls atlas, on découvre que l'unité due au fleuve n'est qu'apparence. Le Danube trace une ligne bleue sur la carte. En réalité, au moins quatre Danubes, coulant dans des vallées variées, soumis à des régimes différents, sont extrêmement mal soudés.

Les Danubes. — D'abord, le Danube souabe et bavarois, qu'on n'évoque ici que pour mémoire : une eau limpide dans un lit large et plat. Il est sorti de ces petites rivières fraîches et vagabondes qui sourdent dans la Forêt Noire. Il s'étale dans la plaine de lœss, élargie entre deux plateaux descendant de la Forêt Noire ou des Alpes, le souabe-franconien et le bavarois. Puis un Danube plus pittoresque, plus sauvage, au lieu de glisser sur la plaine elle-même, se fraie, héroïque, tel le Rhin de Bingen à

Bonn, un passage entre ses rives escarpées. Ses eaux calmes rappellent celles de la Seine; il est de régime « séquanien ».

Cette tranquillité cesse bientôt : l'Inn lui amène l'eau abondante, boueuse et plus sauvage des Alpes. Et nous descendons un second Danube. Ce Danube autrichien s'insinue entre des défilés et des gorges, se prélassé dans de larges ou de petits bassins, dont la dernière, le Marchfeld, la plaine de Vienne, a servi maintes fois de champ de bataille. Le régime en fait déjà un autre fleuve : ses affluents de droite, venus des Alpes, lui apportent la fonte printanière des neiges, la fonte estivale des glaciers. Le fleuve est moins docile.

De nouveau le Danube s'étale dans la plaine pannonique, hongroise, puis yougoslave. Troisième fleuve, autre vallée. On a peine à la reconnaître au centre même des plâtitudes : un lacs de bras changeants, un lit oscillant sans cesse entre les rives, méandres coupés et recoupés, faux bras, fleuves secondaires, qui coulent à ses côtés avant d'y mêler leurs eaux. Le régime aussi a changé : les affluents, karpatiques, dinariques, gonflés par la fonte des neiges printanières, reportent les crues au printemps.

Enfin, dernier Danube : échappé du défilé des Portes de Fer, le Danube roumano-bulgare s'enferme entre sa rive haute du S., sa rive basse septentrionale. En aval, dans la partie ultime de son cours, nouveaux marais entre des rives mouvantes et amphibies. Un régime, également nouveau, combine l'alimentation régulière des cours moyen et supérieur et les inégalités déjà orientales, les gels hivernaux et les débâcles du printemps, puis, passée la chaleur estivale, les maigres des précoces automnes.

Le Danube contrôlé par l'Autriche-Hongrie. — Somme toute, cette « Monarchie danubienne » n'avait qu'une unité cartographique. On essaya d'en créer une autre. La dernière étape de l'Autriche-Hongrie fut l'histoire des tentatives autrichiennes pour austriaciser la navigation du Danube.

Jusqu'en 1856, nulle navigation, sinon un cabotage local, dans les mains grecques sur le bas fleuve, autrichiennes dans le cours moyen. Le contrôle politique des Bouches du Danube est assuré par la Russie. Le traité de Paris lui arrache ce monopole, installe la *Commission européenne du Danube* : l'arbitrage anglais s'interpose entre l'Autriche et la Russie. La « Commission européenne », organe technique, ouvre et creuse les Bouches insuffisantes : la branche de Sulina, par où s'écoule 7 % du flot, est, en quelques années, approfondie de 2 m. 74 à 7 mètres.

De 1856 à 1878, l'Autriche et la Hongrie s'emparent de la marine danubienne; encombrante, la « Commission » est remaniée;

le traité de Berlin de 1878 charge les Hongrois de régulariser les Portes de fer. Budapest, par des règlements de navigation ou des taxes, entrave le commerce roumain.

De 1878 à 1918, l'Autriche-Hongrie, qui avait lancé la « Commission » pour faire pièce à la Russie, puis écarté la concurrence, essaie de supprimer la Commission gênante. La guerre en fournit l'occasion : le *Diktat* de Bucarest (7 mai 1918) livre à l'Autriche et à l'Allemagne, à la fois l'outillage fluvial et l'organisme portuaire roumain.

Qu'étaient les 7 millions de tonnes de la navigation danubienne d'avant-guerre à côté des 57 millions de la navigation rhénane? L'unité danubienne ne fut qu'un jeu de l'esprit, un pavillon qui couvrait la vraie marchandise, le *Mittleuropa*.

II. — LA DISLOCATION

Les Renaissances nationales, qui se dégagent de l'Empire patrimonial, se précisent dans la lutte contre le Compromis de 1867, marché entre François-Joseph, ou l'absolutisme centraliste autrichien, et l'oligarchie magyare. Celle-ci avait réclamé la liberté d'action intérieure, la mise au pas des allogènes, Roumains et Slaves, et des paysans hongrois. La magyarisation s'affirmait nécessaire dans un Etat magyar de privilégiés. Les allogènes regardent pourtant vers leurs compatriotes du dehors. La politique extérieure se charge de brider ceux-ci : la Roumanie est enchaînée au char de l'alliance et la Serbie étouffée par une guerre douanière ou menacée par l'armée. Contre la Russie, qui surveille, de solides soutiens s'imposent. Cette « machine à comprimer les Slaves », comme l'historien Eisenmann a qualifié la monarchie dualiste, ne peut durer que par l'appui allemand. Le jour où cet étai chancelle, l'Autriche-Hongrie s'écroule.

Les Renaissances romantiques. — Elle s'effondrait petit à petit, mais du dedans : les Renaissances de l'époque romantique avaient miné la Habsbourg.

Nous avons déjà aperçu la Renaissance tchèque naître au Musée, au Théâtre, dans les Académies provinciales, les sociétés de gymnastique, vivant modèle de résurrection nationale. La Renaissance slovaque, plus tardive, s'affirme par une langue littéraire pure, distincte, quoique parente, du tchèque : Štúr, promoteur de cette scission linguistique, se ralliait pourtant, au congrès slave de Prague en 1848, à l'unité, marchait à la tête des troupes tchèques et slovaques contre les Magyars, autorisait la

délégation tchèque de la Diète impériale de Kroměříž, en 1850, à revendiquer, dans la Fédération autrichienne, un futur Etat autonome « tchécoslovaque ».

La Renaissance roumaine est issue de l'école de Blaj, en Transilvanie. La Nation roumaine expose ses titres. Georges Lazăr, qui, vers 1819, introduisait en Valachie le premier enseignement roumain, avait passé les Karpates. A l'ère romantique, Kogălniceanu, chef du mouvement littéraire national, donne à son journal le titre symptomatique de « Dacie littéraire » (1839). La Révolution de 1848 est tournée contre la Hongrie. Elle est suivie d'une longue réaction, dont l'épisode le plus célèbre, l'affaire du *memorandum* (1892), met en cause des prêtres, des avocats, des professeurs roumains, qui en appellent du Roi à l'Empereur, de Budapest à Vienne, et sont jetés en prison. « Il ne nous reste, concluait la défense, qu'à dénoncer à la face du monde civilisé le système d'oppression qui tend à nous ravir les biens les plus précieux qu'un peuple puisse posséder : la langue et la nationalité. »

La Renaissance yougoslave s'éveille dans l'*Illyrie* napoléonienne, balbutie la langue commune, le serbocroate, harmonisée par Vuk Karadžić et Gaj, puis, après la révolution de 1848, essentiellement anti-magyare, siège dans l'« Académie yougoslave », édifiée en 1860 par l'évêque Štrosmajer. De la réaction qui suivit, explose un yougoslavisme révolutionnaire, terrorisme sanglant, qui s'achève le 28 juin 1914. Pas moins de huit Etats écartelaient cette Nation vivante : l'Autriche administrait la Carniole, l'Istrie, la Dalmatie ; Budapest gouvernait Fiume ; de Zagreb un ban hongrois régnait sur la Croatie-Slavonie ; la Vojvodina était incorporée à la Hongrie ; la Bosnie-Herzégovine était sous la coupe du ministère commun des finances ; sans compter la Vieille Serbie et la Macédoine, qui ne furent libérées des Turcs qu'en 1913, la Serbie et le Montenegro indépendants.

La guerre mondiale fut l'éclatement de ces lents mouvements nationaux, « la lutte, comme l'a compris Beneš (*Souvenirs de guerre et de révolution*), de l'humble, du paysan, du bourgeois, de l'ouvrier pour sa place au soleil, pour son affranchissement économique, national et intellectuel ». Vaincu, le Habsbourg, l'empereur Charles, se reconnaît prêt « *das bisherige Nationalitätenreich in eine Reihe von Nationalstaaten aufzulösen* » (à désierie d'Etats nationaux) (manifeste du 16 octobre 1918).

Le résultat en fut non seulement la chute de l'Autriche, qui au traité de Saint-Germain (10 septembre 1919) abandonne à leur sort ses provinces allogènes, tchèques et polonaises d'un côté,

yougoslaves et italiennes de l'autre, mais surtout la dissociation de la Hongrie.

La Hongrie historique. — La grande Hongrie, sans compter la Croatie qui a moins de 3 % de Magyars, en dépit des écrivains magyars, apparaissait comme un groupement factice de quatre domaines :

1° Le bas pays, plaines de la Tisa et du Danube, à l'E., et collines de Transdanubie : la plus vaste est la « Grande Plaine », la *Puszta*, tantôt steppe, tantôt endiguée et cultivée et qu'alors on nomme *Alföld*. L'élément essentiel de cette campagne monotone y est le gros village magyar, désert en été, maintenant les usages d'un centre temporaire de semi-nomades, pasteurs et cultivateurs à la fois.

2° La Slovaquie karpatique, où du S. au N. s'étagent au moins trois montagnes : un piémont volcanique ou métallifère ; une masse granitique, la plus élevée, les Tatry ; un front détritique, qui redescend sur la Pologne. Trois paysages, où les villages de bois se nichent par petits paquets dans les vallées, se ceignent de sapins dans les clairières. La Montagne est défrichée, humanisée, sur ses pentes méridionales couvertes de vignes, sur ses prairies d'en haut, isolées par les forêts.

3° Le réduit de la Roumanie transilvaine, cuvette ceinte de cimes forestières : à l'O. le Bihor, à l'E. et au S. les Karpates, « la Montagne ». La Transilvanie, un bocage, éparpille ses villages roumains, *cătune*, entre les vignes, pruneraies, maïs, étalés sur les pentes larges, tandis que, sur les collines de l'angle rentrant des Karpates, se pelotonnent les gros bourgs, solides et monotones, des Allemands et des Hongrois.

4° Les Mésopotamies sudslaves, zone d'inondation de la Tisa et du Danube, de la Save et de la Drave, peuplées de Serbes et de Croates. La zone des crues est la limite des Slaves. Au delà, à l'E., sur les bocages élevés, les Roumains. Au N., dans les plaines sèches, les Magyars. Ici, les champs de blé ondulés des *muži*, des moujik slaves, attachés longtemps à la glèbe, rudes et disciplinés.

Les historiens magyars affirment comme un dogme la prédestination de la Hongrie. Dans le « bassin karpatique », entre tant d'éléments divers, des sites étaient aptes à servir de régulateurs et de liens. Voilà l'argument géographique ! Les fleuves, descendant de toutes parts sur le Danube, assignent un rôle centralisateur à la terre nourricière, à la Mésopotamie tiso-danubienne ! En conséquence, la Hongrie devait être le pivot de l'Europe centrale.

Le partage de Trianon. — Le traité de Trianon ne fit que constater l'échec de cette politique semi-séculaire. Il imposa une dissociation de la Hongrie selon les régions naturelles. « Remaniement radical, dissection complète d'un territoire, qui fut unité politique pendant dix siècles » : ainsi se lamentait le comte Apponyi, en présentant ses observations sur le traité, qui devait être signé le 4 juin 1920. Il ajoutait inconsidérément : « parce que la nature l'y avait prédestiné. » Et encore, sollicitant une géographie, dont il voulait faire sa complice : « désorganisation de l'unité économique naturelle que forme la Hongrie. »

La population de la nouvelle Hongrie tombe de 21 millions à 8 millions d'habitants, dont 7 millions de Magyars : réelle unité linguistique. A la Tchécoslovaquie furent attribués 3.576.000 habitants, dont 1.070.000 Magyars; à la Roumanie 5.265.000, dont 1.616.000 Magyars; et à la Yougoslavie 4.122.000 sujets, dont 577.000 Magyars. En tout, donc, il aurait été incorporé aux trois autres « Etats successeurs » un peu plus de 3 millions de Magyars.

Ce chiffre de 3 millions est fourni par les statistiques magyares, sujettes à caution selon le comte István Tisza lui-même, qui, dès 1905, leur refusait tout crédit. Les recensements des Etats successeurs, les calculs effectués par les linguistes (TESNIÈRE, en appendice de MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*) réduisent le chiffre des Hongrois annexés (en 1921) à 745.000 en Tchécoslovaquie, 1.326.000 en Roumanie (dont 538.000 *Szekler* dans l'angle karpatique, fort loin de la plaine hongroise), 472.000 en Yougoslavie. Déjà les 3 millions s'évanouissent, tombent à 2 1/2 millions. Les recensements qui suivirent, diminuèrent encore la proportion de Hongrois. D'autre part, la Hongrie conservait 148.000 Tchécoslovaques, 23.000 Roumains, 82.000 Yougoslaves, 495.000 Allemands.

Admettons cependant provisoirement les chiffres magyars. N'oublions pas non plus que, dans l'ancienne Hongrie, la statistique officielle avouait plus de 11 millions d'allogènes sur une population totale de 21 millions : 3 millions de Roumains, 3 millions de Yougoslaves, 2 millions de Slovaques, un demi-million de Ruthènes, sans compter 2 millions d'Allemands et plus de 800.000 Juifs.

L'Autriche, rétrécie, regarde peut-être vers d'autres horizons, mais ne conteste aucune de ses frontières, ni tchèques, ni slovènes, ni même italiennes. Au contraire, la propagande hongroise ne cesse de dénoncer ses trois « Alsaces » : Slovaquie, Transilvanie, Vojvodina.

III. — LES FRONTIÈRES CONTESTÉES¹

Le problème des confins dans les zones mêlées est un problème d'équilibre entre minorités et Nations souveraines. Le fléau de cette balance, où se pèsent deux civilisations, la langue, est mobile. Les foyers de ces civilisations, les milieux, qui déterminent des genres de vie complémentaires, restent stables.

La frontière austro-tchèque. — Entre la nouvelle Autriche et la Tchécoslovaquie, le problème de la frontière ne se posait pas en 1918 autrement que dans les siècles antérieurs. Les Habsbourg, germanisateurs, n'ont jamais nié l'existence d'une « Couronne de Bohême » (avec les deux autres « Provinces historiques », la Moravie et la Silésie, dite autrichienne, tchèque en réalité). Les statistiques autrichiennes, basées sur la « langue usuelle », admettaient une minorité allemande en Cisleithanie (en 1900, 36 % d'Allemands et 60 % de Slaves), à plus forte raison dans le royaume de Bohême (37 % en Bohême, 27,9 % en Moravie, 45,7 % en Silésie).

En face de la masse agglomérée des 6.110.889 Tchèques (1910), une foule dispersée de 3.207.583 Allemands. Trois groupes centrifuges dénoncent leurs tendances dès 1918 en tentant, afin d'échapper à la République tchécoslovaque, de constituer trois Etats à part; le *Deutschböhmen* se scinde en *Sudetenland* (N. de la Moravie et Silésie tchèque), *Deutschsüdmähren* (Moravie du S.) et *Böhmerwaldgau* (S. O. de la Bohême et frontière bavaroise). Bien que minorité en Tchécoslovaquie (33 % de la population de la Bohême en 1921, 20,9 % de la Moravie, 49,3 % de la Silésie), ces Allemands, de forte culture, ne se consolaient pas de leur déchéance politique : le *Herrenvolk*, le « peuple de maîtres », qu'ils s'étaient accoutumés à être depuis trois siècles, depuis la défaite tchèque de 1620, s'évanouit. « La Bohême allemande n'existe plus juridiquement, disait leur chef après la victoire tchèque de 1918; mais les fusils ne peuvent étouffer la voix d'un peuple. »

Cette politique négative fut de courte durée. Dès le 22 décembre 1918, le président Masaryk opposait à la germanisation de jadis la collaboration de « nos Allemands » (23,4 % de la population de l'Etat en 1921) et, par le *České Slove*, organe officiel du parti socialiste national, auquel appartenait Beneš, les vainqueurs affirmaient : « Les Tchèques ne veulent pas faire de la République une copie de l'ancienne Autriche » (23-12-1918). Aux élections de 1920, 74 députés allemands entraient à la Chambre de Prague.

1. Carte des comitats de l'ancienne Hongrie, p. 391.

Cette collaboration, qui allait devenir un des plus sûrs facteurs de la stabilité républicaine, n'était pas opportunisme de vaincus. Les plus perspicaces Allemands de la Bohême l'avaient jadis revendiquée. Les Allemands, avait écrit le député Franz Jesser dans la revue *Deutsch-Esterreich* (15 avril 1914), « pour devenir une communauté nationale, doivent rester Bohêmes; pour rester Allemands de Bohême, ils ne doivent pas créer une province allemande de Bohême ».

La frontière hungaro-slovaque. — D'après la statistique hongroise d'avant-guerre, cohabitaient en 1910 1.697.552 Slovaques et 901.793 Hongrois en Slovaquie. Au recensement tchécoslovaque de 1921, le nombre des Slovaques monte soudain à 2.010.295, tandis que le chiffre des Hongrois s'abaisse à 635.981.

Le nouvel Etat tchécoslovaque procéda à une revision des calculs. Les intéressés se sont répartis eux-mêmes en trois groupes :

90-100 % de la population se sont déclarés Slovaques dans les grandes vallées montagneuses du Váh et du Hron, dans les Tatry et sur leurs versants, dans les vallées du Hornád autour de Košice;

sur les marges Sud de la zone précédente et dans toute la Slovaquie orientale, 50 à 80 % de Slovaques; 65 à 90 % de Russes vivent dans la Russie subkarpatique;

enfin, la proportion des Slovaques tombe à 20, voire 5 % dans les plaines méridionales, les vallées du Danube et de l'Ipel', son affluent de gauche, de la haute Tisa, qui se dirige de l'E. à l'O. Les Magyars y sont 95 % dans trois arrondissements, 90 % dans cinq autres, 80 % dans trois.

Ici s'affirme donc une forte majorité magyare. L'orographie prescrivit l'annexion de ces districts à la Tchécoslovaquie. Nécessaire était l'accès aux voies de communication, les grandes vallées O.-E. (Danube) ou E.-O. du front Sud.

Pour pallier à cette sécession que, à défaut de la linguistique, imposait la topographie, les droits des minorités furent inscrits dans la constitution tchécoslovaque de 1920 (titre VI) et dans la législation. La loi sur les langues du 29 février 1920 établit écoles et tribunaux minoritaires, introduit la langue minoritaire dans l'administration de tout district où la minorité atteint 20 % de la population. Et, à partir de la sixième classe, aussi bien dans les écoles allemandes que dans les écoles tchèques, tous les élèves apprennent les deux langues. L'Etat magyar était un anachronisme : *cujus regio, ejus religio*, la communion imposée dans la langue administrative. L'Etat tchécoslovaque est un Etat moderne. Une place y est faite, à côté de la Nation majoritaire, à la minorité linguistique, en l'occurrence assez faible : 5,6 % de Magyars, contre 65,5 % de Tchécoslovaques (1922).

La frontière hongaro-roumaine. — Comme au N., à l'E. la statistique hongroise d'avant-guerre fixait les allogènes au minimum : elle inscrivait dans les confins cédés 2.203.389 Roumains, soit 60 % de la population et 1.143.162 Magyars, soit 31 %. En 1921 les calculs roumains comptèrent 2.324.311 Roumains et réduisirent les Magyars à 1.023.204 (28 %).

La carte ethnographique de pays roumains qu'a dressée M. de Martonne, constate que les acquisitions roumaines de l'O. se partagent en quatre groupes nets :

la Transilvanie orientale, bassins intérieurs, hautes vallées de l'Olt et du Mureș, peuplée entre autres de Hongrois du moyen âge et de colons allemands : au recensement de 1910 certains comitats gardaient une forte population hongroise : 81 % du total (Csik), 77 % (Háromszék), 56 % (Maros Torda) ;

la Transilvanie centrale, larges vallées et collines bocagères, dominée par un flot roumain, d'où de rares colonies magyares surnagent dans les villes : la proportion roumaine, qui montait parfois à 90 % de la population totale (Fogaras), ne descendait jamais au-dessous de 51 % (Kisküküllő) ;

la Transilvanie septentrionale ou Maramures, la Montagne karpatique où les Roumains ne dépassent pas la Tisa supérieure : 63 % de Roumains, 10 % de Ruthènes, 2,5 % de Hongrois ;

la Transilvanie occidentale, pays triple : la « Montagne », le Bihor, est purement roumaine ; la masse rurale roumaine, qui règne encore sur la « Colline », atteint, dans la « Plaine », la ligne des villes, Arad, Oradea-Mare, Satu-Mare ; au S. O., dans le Banat, les Roumains sont hommes des bocages, des Collines, tandis que les Serbes occupent la Plaine basse. Ici encore la difficulté des communications, l'orographie ont imposé une frontière de plaine, permettant par route et chemin de fer les liaisons entre les marges transilvaines, Banat au S., Crișana au N.. Les Roumains des districts limitrophes transilvains formaient 62,8 % de la population, les Hongrois 19 %.

La frontière hongaro-yougoslave. — Sur les frontières méridionales de la Hongrie, la statistique hongroise de 1910 fixait 1.834.078 Magyars et 858.080 Slaves. C'était le « Duché » ou *Vojvodina*, soit les Mésopotamies serbocroates, Banat à l'E. de la Tisa, Bačka entre Danube et Tisa, Srem (Sirmie) entre Danube et Save, auxquels s'ajoutera la Baranja entre Danube et Drave. Les statistiques, qui évitaient le terme « Serbocroates », prétendaient distinguer maints peuples, Serbes, Croates, *Šokci*, *Bunjevci*, Dalmates, Illyriens (ces quatre groupes Serbes catholiques), etc., malgré l'unique langue parlée. Or, dans ces pays rédimés, au lieu des 1.834.000 Magyars, le premier recensement

d'après-guerre n'en reconnaissait que 472.409 : 39 % de la population, en face de 83 % de Yougoslaves.

Ces Mésopotamies serbocroates font déjà partie du bassin pannonique.

Ce fut précisément dans ces steppes pannoniques fertiles, que s'étaient déroulées les invasions. Les grandes migrations serbes, qui suivirent, au xv^e siècle, la chute de la Serbie, favorisées par les rois hongrois contre les Turcs, ont eu pour chemin principal la vallée de la Morava. De là, les Serbes, chassés ou fugitifs, s'établirent dans ces plaines du N. Après le siège de Vienne de 1683, la « grande Migration », partie en 1690 de la Metohija, du Kosovo, du sandžak de Novipazar et de la Morava, poussa au N. au moins 100.000 Serbes, peut-être 500.000. Premier brassage qui lia les pays montagneux du S. aux grandes plaines pannoniques du N.

L'axe de la Save y fut la moëlle épinière de la civilisation yougoslave depuis le début du xix^e siècle : Napoléon préluda à l'unité yougoslave par les « Provinces illyriennes » ; Vuk Karadžić et Gaj y créèrent la langue commune, aux deux alphabets différents, *ćirilica*, *latinica*.

La frontière austro-yougoslave. — Les Alpes slovènes sont les confins du germanisme.

Au cours des siècles, les Slovènes ont perdu beaucoup de terrain dans les Alpes orientales. Mais la résistance au germanisme, ébauchée par la Renaissance « illyrienne » sous Napoléon, a arrêté pile la descente allemande : « lutte de David et de Goliath ». Un million de Slovènes domine l'aire incontestée de l'Istrie et de la Carniole. Plus au N., en Styrie, en Carinthie, l'enchevêtrement commence. Trois zones sont restées disputées entre les Slaves et leurs voisins.

A l'E., les dernières plaines de la Pannonie, les Mésopotamies étroites entre la Drave et la Mur (*Medjumurje*, disent les Slaves) et, au delà de la Mur (*Prekmurje*), entre le fleuve et ses petits affluents de gauche : ici des prairies basses, humides, et là, parsemées de faibles collines, plus cultivées et plus peuplées. Dans ces vestibules de la Hongrie, les Magyars (40.773 dans les districts des comitats de Zala et de Vas, proches de la frontière nouvelle) se mêlent aux Slaves (146.493).

Au centre, dans les *Slovenske gorice* (« Collines slovènes »), la partie S. de la Styrie autrichienne, les petites maisons slovènes de bois surmontent le fouillis des coteaux marneux, volcaniques : en 1910 la Styrie autrichienne assemblait 983.852 Allemands et 409.684 Slovènes ; la Yougoslavie a pris 400.005 Slovènes et 67.825 Allemands. Maribor, que les Autrichiens appelaient Mar-

burg, nœud de routes vers Vienne et la haute Drave, s'est découvert 17.000 Slaves (au lieu de 4.000) sur 24.000 habitants, dès que fut licenciée l'administration ancienne.

A l'O., la Carinthie du S. est le bassin de Klagenfurt, la Celovec slave : large dépression coincée entre les Karavanke au S., les Tauern et la Saualpe au N., rude de climat, mais fertile de sol, carrefour routier vers Graz, Vienne, la haute Drave et le Tarvis, ce fut une zone disputée, une « poche de germanisation » en un pays slovène. La limite des langues coupe le bassin en diagonale séparant les 304.287 Allemands du N. et du N. O. de la Carinthie et les 82.212 Slovènes de l'E. et du S. (1910) : la vallée de la Gurk et les cols du N., sur la plate-forme usée de la Saualpe, ouvrent une route aisée, face au mur, raide et âpre, des Karavanke. De fait, le plébiscite du 10 octobre 1920, par 22.025 voix contre 15.278, soit une majorité de 59 %, laissa le bassin à l'Autriche.

Les Slovènes réunis en Yougoslavie, 1.019.997 en 1921, sont coupés de leurs frères d'Autriche (39.715, dont 37.292 en Carinthie en 1923) et de la foule dense (324.860) de leurs autres frères annexés à l'Italie.

La frontière italienne des Alpes. — Au S. des Karavanke se coudoient Slovènes, Allemands et Italiens. Les Alpes méridionales ne furent jamais un obstacle.

Par la libération de Trente et de Trieste, au traité de Saint-Germain, l'Italie achevait son Unité. Mais les exigences dépassaient l'affranchissement des co-nationaux de langue : l'Italie, victorieuse de l'Autriche sur le Piave, réclame sur le *Carso* et devant le Brenner une « frontière stratégique ». A l'E., elle est malaisée. L'Istrie et sa marge N. (comté de Gorizia et de Gradisca), étiquetée aujourd'hui *Venezia Giulia*, ne sont que l'ultime recoin du karst dinarique, criblé d'entonnoirs (dolines), tacheté d'arbres rabougris ; les rivières se perdent dans ces plateaux calcaires, parfois reparaissent ; la ligne de partage des eaux y est impossible à découvrir. Italiens, Allemands, Slaves (Slovènes, Serbocroates) se mêlent, jusque dans la vallée de la Fella, voire dans la plaine d'Udine, où les Slaves sont italianisés, en Istrie où des bourgs italiens surgissent dans la campagne sudslave, sans oublier des Roumains entièrement slavisés. Selon les recensements autrichiens, supposés arbitres entre les prétentions slaves et italiennes, l'Italie aurait acquis un demi-million de Yougoslaves (324.860 Slovènes et 178.722 Serbocroates) : la conquête du comté de Gorizia-Gradisca lui apporte 90.119 Italiens et 154.564 Slovènes ; la prise par étapes de l'Istrie, tant à Saint-Germain qu'à Rapallo et à Rome, annexe 147.417 Italiens et 223.318 Slaves (dont 168.184 Serbocroates, 55.134 Slovènes, plus 57.207

Slovènes dans les cantons de la frontière, Tarvisio, Idrija, Postojna). En revanche, les grandes villes ont eu de tout temps une majorité italienne : Trieste, avec 118.959 Italiens et 59.319 Slaves, surtout Slovènes; Fiume, avec 24.212 Italiens et 15.687 Slaves, surtout Serbocroates. Toute la politique italienne fut menée par des considérations militaires : la frontière de la « Vénétie julienne », qui assure à l'Italie les crêtes, est exclusivement stratégique; le coup de force de d'Annunzio qui enlève Fiume et établit le 5 septembre 1920 la « Régence de Carnaro », l'annexion, au traité de Rapallo (12 novembre 1920) de Zara et des deux principales îles du Quarnero (Cres et Lošinj-Cherso et Lussin), Fiume demeurant « ville libre », enfin, l'entrée en possession définitive de Fiume (traité de Rome, 27 janvier 1924).

La même préoccupation guida le tracé de la frontière N. Les militaires italiens ont voulu, sur les Alpes, la ligne des cols (Tarvisio, Brennero, Resia), sans se soucier de la langue. Le Tirol du Sud ou Trentin, haute vallée de l'Adige, est italien par son hydrographie, son climat doux et ses vignes, allemand par sa langue et son trafic marchand. A vrai dire, deux régions bien liées (carte p. 36).

Le « haut Adige » est, comme l'avoue un géographe italien, l'« ample vestibule allemand de l'Italie » : la pénétration germanique, étouffant les Ladins, qui parlent l'idiome rhéto-roman des Grisons, s'est toujours insinuée jusqu'à Merano par cette chaude vallée du Vintschgau (Venosta), couverte de vergers et de pampres, mais enserrée dans les forêts des pentes, surmontée des hautes pâtures des cimes. Là fut le noyau du premier comté du Tirol, plus tard à cheval sur le Brenner; là naquit Andreas Hofer, qui souleva les Tyroliens contre la domination napoléonienne; là le chemin de fer du Brenner déverse les touristes et la camelote allemande. Sur les 242.500 habitants de 1910, il n'y avait que 16.500 Italiens.

Le Trentin propre, au S. du défilé de Salorno, est tout autre. On a franchi la porte, mal ouverte sur le monde méridional : les champs de blé, de maïs, les prairies, qui portent les chevaux, les bœufs, s'étalent; les eaux, plus abondantes, font tourner de petites usines, où la soie et le coton se mélangent aux laines des montagnes; les Italiens, en masse compacte (373.000, face à 12.000 Allemands), ont toujours pris possession de cette « Vénétie tridentine » et assimilé les quelques Ladins des petites vallées affluentes : certains districts possèdent 96,4 % d'Italiens (Silandro); la proportion ne descend jamais au-dessous de 76,2 % (Bolzano); à l'annexion, les Allemands ne représentaient que 3,5 % du total.

Ce faible pourcentage d'allogènes (558.559 Slaves, 295.150.

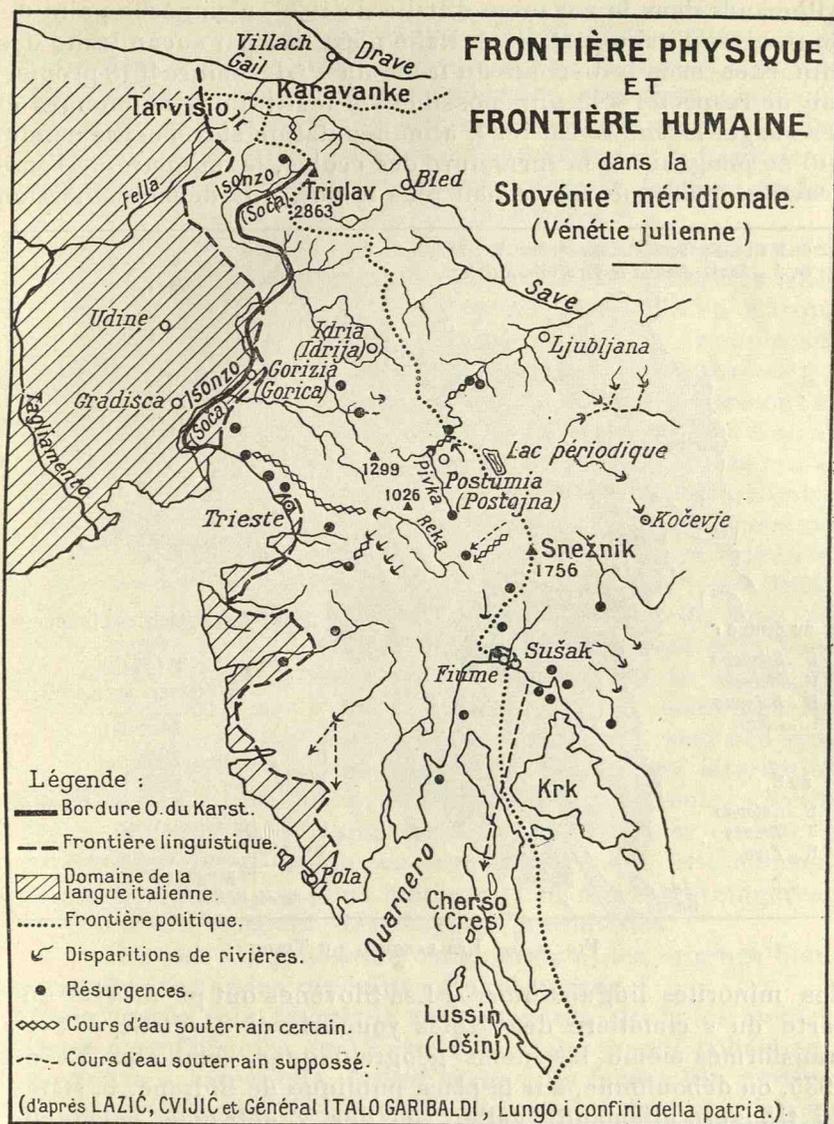


FIG. 2. — LA FRONTIÈRE ITALO-YUGOSLAVE.

Dans un pays calcaire — le karst — où l'infiltration crée un réseau hydrographique souterrain, la ligne de partage des eaux, revendiquée par l'Italie, fixée à la frontière stratégique aux traités de Rapallo (12 novembre 1920) et de Rome (27 janvier 1924), est une illusion. La frontière actuelle n'est ni physique — témoin la bordure occidentale du karst —, ni humaine — comme le montre la limite des langues slovène et italienne.

Allemands dans le royaume d'Italie de 1926) n'empêche point de poursuivre l'italianisation. L'Italie n'est liée par aucun traité des minorités; mais le discours du trône du 1^{er} décembre 1919 promettait de respecter « le plus possible les institutions autonomes et les usages locaux ». En 1924, à une députation slovène-allemande, qui se plaignait de la fermeture des écoles, le ministre de l'Instruction publique ne cachait plus le but, « la dénationalisation

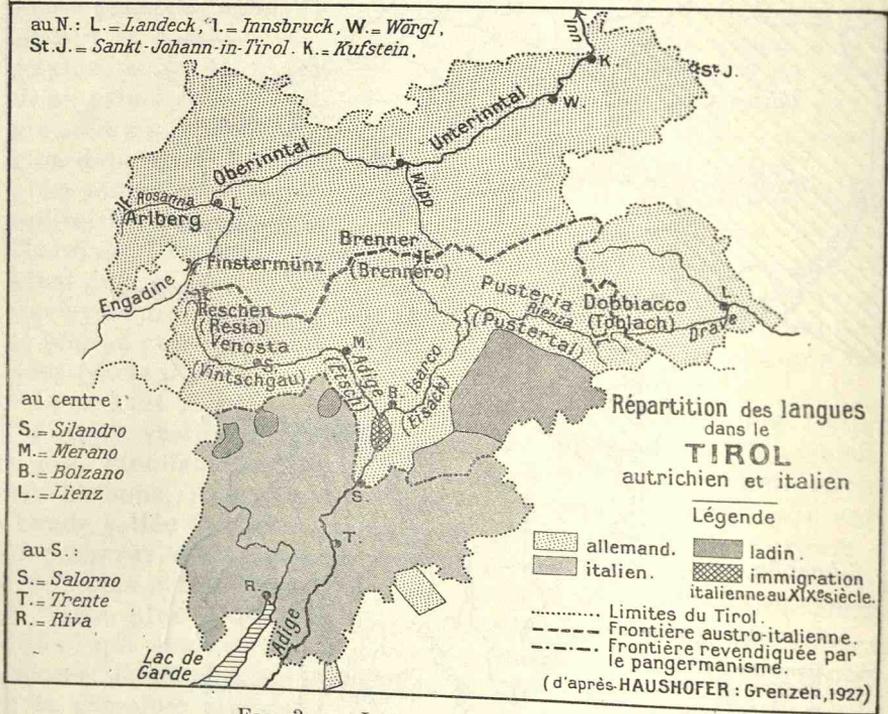


FIG. 3. — LES LANGUES DU TIROL

des minorités linguistiques ». Les Slovènes ont pu dresser une carte du « cimetière des écoles yougoslaves en Italie ». Sont transformés même les noms géographiques, familiaux. Et en 1935, on déboulonne, sur la place publique de Bolzano, la statue du trouvère allemand Walter von der Vogelweide, à laquelle sera substituée l'effigie de Drusus, conquérant de la Germanie.

IV. — LA RECONSTRUCTION DE L'EUROPE CENTRALE¹

La Petite Entente. — Ainsi, par les langues qui s'affirment, qui ont fait jouer au maximum les possibilités de séparation dans des cadres, physiquement très différents les uns des autres, sont

1. Carte linguistique : carton de gauche sur la carte en déplié.

apparus, non des Nations nouvelles — fait psychologique —, mais des Etats nouveaux — fait cartographique. L'Europe centrale — un million de kmq. — s'est reconstruite, non point « balkanisée », mais neuve. La forme commune politique n'est ni l'Empire germanique, ni l'Autriche-Hongrie d'autrefois, ni la Confédération danubienne, que certains affirment être le domaine de l'avenir. Pour l'instant, elle a nom « Petite Entente ».

La tâche fut définie devant le Parlement de Prague par un des promoteurs, le ministre permanent des Affaires étrangères tchécoslovaques, Beneš : « La Petite Entente accomplit en Europe centrale une mission d'équilibre centre-européen, remplaçant ainsi, dans une certaine mesure, l'ancien empire des Habsbourg » (2 juillet 1934). Dans la Petite Entente, a dit spirituellement et véridiquement l'historien Eisenmann, la Hongrie est un « trou », tandis que dans l'ancienne Monarchie elle formait le « noyau ». C'est que cette formation politique — diplomatique et militaire — fut fondée pour surveiller la Hongrie, le gouvernement archaïque de l'oligarchie hongroise, empêcher la restauration des Habsbourg : les traités d'alliance du 23 avril et 7 juin 1921, du 31 août 1922, créèrent, deux à deux, l'entente de base, en liant la Roumanie et la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie ; la charte, le « Pacte d'organisation » du 15 février 1933, qui coordonna les textes, fut « le premier pas vers une intégration, vers une synthèse, vers la formation d'une nouvelle communauté internationale » (BENEŠ, 1^{er} mars 1933). Le Pacte, dit le préambule, a voulu constituer « une unité internationale supérieure et ouverte à d'autres Etats » : il établit un organe directeur, le « Conseil permanent », formé des trois ministres des Affaires étrangères, un secrétariat permanent, des réunions périodiques.

Cette ébauche d'organisation danubienne a des origines bien plus profondes que les nécessités diplomatiques.

Observons le rôle identique de toutes ces citadelles montagneuses dans l'histoire de l'Europe centrale, massif bohémien, « Montagne » karpatique, massif serbe : ils furent les conservatoires des libertés. Ce sont aussi des môles de surveillance. Les Nations, une fois affranchies, peuvent de là observer aisément l'Etat de plaine, la Hongrie, que les Magyars disent « mutilée », en proie à « la maladie de Trianon ».

La civilisation vient fortifier la stratégie. La Hongrie oligarchique est aujourd'hui cernée de démocraties rurales.

Les civilisations paysannes. — Commune est la figure de ces civilisations paysannes, précisée par les récentes lois agraires. En Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Yougoslavie, le régime

social, basé sur les grandes propriétés, dont beaucoup appartenaient à l'ancien Etat, particulièrement à la famille des Habsbourg, était en contradiction avec la situation politique. Tandis que la Hongrie, dans sa plaine, a conservé ses latifundia féodaux, où les seigneurs font la loi dans le gouvernement, la pluie et le beau temps dans la société, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Yougoslavie, les nouveaux Etats, étayés sur les civilisations rurales, pour tenir les promesses faites aux paysans durant la guerre, partagèrent les grands domaines.

Nul observateur de la vie danubienne qui ne soit frappé par la ressemblance de ces vies campagnardes. Un témoin vivant en est l'art populaire, qui au delà des influences subies, occidentales, byzantines, gothiques, celtiques, est issu d'un vieux fonds ethnique commun. Un des premiers, le professeur Iorga, dont les livres vivants et la parole ardente ont été parmi les éveilleurs de l'Unité roumaine, mit en lumière ces genres de vie : la maison, isolée dans son jardin, bâtie en bois et torchis dans la plaine, en pierre dans la montagne, celle-là ouverte par sa véranda sculptée, celle-ci plus rébarbative ; le char à bœufs, aide indispensable de la culture ; le manteau de peau de mouton jeté sur les épaules du pâtre bohémien, ruthène, roumain, voire bulgare et grec ; le large pantalon sarmate, exposé déjà sur la colonne trajane ; la sandale de cuir liée par les courroies ; la chemise brodée des femmes, dont les couleurs voyantes dénoncent la contrée et qui conserve partout la tradition du col échancré et des amples manches ; le tablier à raies, à fleurs ou à dessins ; le tapis au tissage géométrique et multicolore ; les œufs peints, etc. : sans doute un même héritage historique, que n'ont pu altérer les successives alluvions.

Après la Guerre, quand l'Europe moyenne se morcela en de jeunes Etats, cependant vieilles Nations, devant les bigarrures nouvelles de la carte, des ignorants s'effarèrent sur la « balkanisation de l'Europe centrale ». La réponse leur vint un jour du président Masaryk : les reconSTRUCTeurs de l'Europe avaient eu d'autres soucis que de ménager des nuits confortables aux voyageurs des wagons-lits ! Il ne fait pas de doute que des cordons douaniers trop nombreux soient au plus haut point dommageables. Mais les conditions d'une vie économique commune, jadis commandée par Vienne, sont, pour employer une expression à la mode, la *Gleichberechtigung*, l'égalité des droits des Nations majeures. La physionomie de l'Europe centrale n'est point aujourd'hui si différente de ce qu'elle fut autrefois. Entre les vastes espaces d'Orient et les zones étranglées de l'O., l'Europe centrale a toujours constitué l'aire des petites Nations. Jadis, opprimées, rayées de la carte par la domination germanique ou

magyare, elles n'en existaient pas moins. Aujourd'hui, elles se sont concentrées, rajeunies dans le cadre d'Etats neufs. L'exclusion d'une Allemagne nordique, une fois unifiée, le partage de l'Autriche-Hongrie, disloquée, fournissent la preuve que les grands Etats historiques n'avaient pas trouvé leur équilibre.

Le Danube international. — La nouvelle Europe centrale est, comme jadis, une Europe danubienne. Mais l'ancienne n'avait de liaison que cartographique. Aujourd'hui le Danube a dû devenir un agent d'union. Cette adaptation s'accomplit avec lenteur. Fut frayée d'abord une route de subsistance : après la guerre le service de la navigation du Danube fut formé des trois flottilles française, anglaise et serbe, sous le commandement d'un amiral anglais, et dans une Europe moyenne appauvrie, affamée, joua son rôle de ravitailleur. Ensuite s'ouvrit une voie de commerce : la *Commission interalliée du Danube* (19 mai 1919), œuvre de collaboration européenne, mise sur pied par la convention de Paris du 23 juillet 1921 conclue entre les Etats riverains, France, Grande-Bretagne, Italie et Grèce, libérait enfin la navigation, accessible à tous les pavillons, d'Ulm à la mer Noire. Le trafic était réglé à la fois par la *Commission européenne du Danube*, qui siégeait déjà à Galați pour le Danube maritime, et par la *Commission internationale du Danube*, instituée aux traités de paix pour le Danube fluvial, sise d'abord à Bratislava, capitale de la Slovaquie, installée en 1927 à Vienne. Les ports y sont utilisés, quel que soit l'Etat, sans nulle priorité nationale. Pour la première fois depuis l'Empire romain est unifié le Danube.

Le système actuel, institué du dedans, est plus souple que l'ancien régime, né des hasards de la diplomatie ou des violences de la conquête. La Petite Entente, sans doute, n'est pas un Etat : c'est une union d'Etats, assise sur des Nations majeures, une ligue de défense de démocraties rurales, ouverte, au surplus, à une Hongrie résignée, à une Autriche assagie. Il reste à faire de cette force politique, grande Puissance de 47 millions d'hommes, une réalité économique, non établie par la volonté d'un maître, mais basée sur les intérêts et sur la conscience des peuples.

Ainsi, l'Autriche ancienne — l'Etat des Habsbourg, Empire germanique, plus tard Autriche-Hongrie — n'ayant su tirer parti des forces internes, nationales, les Nations finirent par se créer contre elle. Non seulement les petites Nations, tenues par les vainqueurs sur les fonts baptismaux de la banlieue parisienne, mais, bien avant elles, l'Allemagne, l'Italie. La grande tentative avortée de 1848 fut reprise à la faveur des défaites austro-allemandes. Des Etats sont nés, qui cherchent leur équilibre en rassemblant sur leurs terres, dans les cadres physiques les plus

logiques, le plus grand nombre de nationaux. Frontières imparfaites, comme toute œuvre humaine. Résultats d'équilibre des forces internes, non constructions d'hommes d'Etat, qui auraient mis les forces armées victorieuses au service de préférences idéologiques. Frontières précaires? Frontières artificielles? Quinze années ont déjà fourni à la première question la réponse des chiffres. Quant à la seconde, nous entreprenons de l'examiner.

BIBLIOGRAPHIE

- HIMLY : *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale*. 2^e éd., P., Hachette, 1894, 2 vol. 8^o 528 + 603 p.
- LEGER : *Histoire de l'Autriche-Hongrie*. 4^e éd., P., Hachette, 1895, in-16, 687 p., 5 cartes h. t.
- ACERBACH : *Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie*. P., Alcan, 1898, 8^o 333 p., carte.
- SETON-WATSON : *Racial problems in Hungary*. Londres, 1908, 8^o 540 p., 42 illustr.
- STEED : *La monarchie des Habsbourg*, trad. Roz. P., Colin, 1914, in-16 VIII + 444 p.
- BATTISTI : *Il Trentino : cenni geografici, storici, economici, con un'appendice sul'Alto Adige*. 2^e éd., Novare, 1917 8^o 63 p., 18 fig., 19 pl., cartes.
- FOURNOL : *De la succession d'Autriche*. P. et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-16 273 p.
- Travaux du Comité d'Etudes*, t. II : *Questions européennes*. P., Imp. Nat., 1919, 4^o 859 p. et atlas fo 21 pl.
- MARINELLI : *The regions of mixed populations in Northern Italy* (The geographical Review, New York, mars 1919, pp. 129-148, carte au 1 500 000^e).
- LAZIC : *Frontière ethnographique italo-yougoslave-allemande*. P., Blanchong, 1919, 8^o 4 p. et carte au 500 000^e.
- SEIGNOBOS : *La chute des aristocraties dans l'Europe orientale* (The New Europa, 21 juillet 1919), reproduit dans *Etudes de politique et d'histoire*. P., Presses Universitaires, 1934, 8^o 398 p., pp. 374-382.
- MOUSSET : *La Petite Entente*. 2^e éd., P. Bossard, 1923, in-16, 192 p.
- FOURNOL : *Vestigés et fondations dans l'Europe centrale* (le Monde slave, novembre 1924, pp. 21-44).
- AUERBACH : *L'Autriche et la Hongrie pendant la Guerre*. P., Alcan, 1925, 8^o 627 p.
- IORGA : *Les fondements géographiques et historiques de la Petite Entente* (le Monde slave, mars 1925, pp. 439-461).
- BROCKHAUSEN : *L'ascension et le déclin de l'Autriche* (le Monde slave, mars 1925, pp. 379-401). — *La naissance et le développement politique de la République d'Autriche* (le Monde slave, septembre 1925, pp. 398-416).
- WEINGART : *Le passé et le présent de la solidarité slave* (le Monde slave, février 1926, pp. 187-210).
- STEED : *Mes souvenirs* (1892-1922), trad. d'Honfroi. P., Plon, 1926-1927, 2 vol. 8^o 375 + 381 p.
- La Question d'Autriche* (n^o spécial du Monde slave, décembre 1928), P. Alcan, 8^o 192 p.
- BENEŠ : *Souvenirs de guerre et de révolution*, P., Leroux, 1928-1929, 2 vol. 8^o 576 + 607 p.
- MASARYK : *La Résurrection d'un Etat*, trad. Dominois. P., Plon, s. d. (1930), 8^o 536 p.
- KROFTA : *Les nouveaux Etats dans l'Europe centrale*. Prague, 1930, in-16, 147 p.
- DE MARTONNE : *Europe centrale*, première partie : *Généralités* (Géographie universelle t. IV). P., Armand Colin, 1930, 8^o 379 p., LXIV pl., 90 fig., 2 cartes h. t.
- CODRESCO : *La Petite Entente*. P., Bossuet, s. d. (1930), 2 vol. 8^o 343 + 323 p.
- EISENMANN : *La Petite Entente et l'histoire* (le Monde slave, mai-juin 1930, pp. 391-406).
- FOURNOL : *Les Nations romantiques*. P., les Portiques, 1931, in-16, 253 p.
- Lungo i confini della patria*, Rome, 1931, 12 fasc. 8^o 48 p., fasc. XI.
- SIEGHART : *Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht. Menschen, Völker. Probleme des Habsburger-Reich*. Berlin, 1932, 8^o 475 p.
- OPČENSKÝ : *Umsturz in Mitteleuropa. Der Zusammenbruch Oesterreich-Ungarns und die Geburt der Kleinen Entente*. Hellerau près Dresde, 1932, 8^o 464 p.
- SCHACHER : *Die Nachfolge-Staaten : Oesterreich, Ungarn, Tschecoslowakei und ihre wirtschaftlichen Kräfte*. Stuttgart, 1932, 8^o 286 p., carte.
- HOFFMANN : *Sudost-Europa, Bulgarien-Jugoslawien-Rumänien : ein Querschnitt durch Politik, Kultur und Wirtschaft*. Leipzig, 1932, 8^o 243 p.
- TIBAL : *Les communications dans l'Europe danubienne*. P., Conciliation internationale (Centre européen de la Dotation Carnegie), 1933, in-16 231 p.
- RENOUVIN : *La crise européenne et la grande Guerre* (1904-1918). P., Alcan, 1934, 8^o 639 p.
- MACARTNEY : *National States and national Minorities*. Londres, 1934, 8^o 553 p.

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTRICHE

CHAPITRE II

LA FRONTIÈRE DES ALPES

Barrières et contacts

S'enfonçant comme un coin dans l'Europe centrale, serrée entre le massif bohémien, terre slave, et le massif rhénan, en partie terre française, montagnes usées et de pénétration facile, que les Allemands ont débordées, l'Allemagne se heurte au S. à un mur abrupt, celui des Alpes : muraille topographique, les Alpes orientales dressent trois barrières parallèles, où le déchiquètement des schistes, les dômes des granites succèdent aux remparts calcaires et les devançant ; muraille climatique, où s'amoncele la neige, qui descend parfois à moins de 1.000 m. en mars, à 3.000 en septembre ; muraille humaine aussi, au peuplement fruste, aux genres de vie sans contrastes, au contraire des Alpes occidentales et latines, plus évoluées et plus variées. Ici les peuples se tournent le dos, si l'on peut dire : l'Italie même alpestre s'échauffe au soleil du Midi ; tous les liens de l'Allemagne du Sud, descendant des Alpes par les vestiges glaciaires, se nouent vers le haut Danube et le N. ; l'Autriche au contraire, murée du N. et du S., penche vers l'E. tout entière.

I. — L'AUTRICHE ALPESTRE

L'encoignure de l'Allemagne du Sud. — Dans l'Europe centrale, dont elle confisque la haute vallée danubienne, l'Allemagne est comme une étrangère, qui halète sur les sommets. Le Danube ne trace un lien que sur la carte. Et les Alpes restent, pour l'Allemand du *Mittelgebirge* et des plaines, un « parc national » (de Martonne), une curiosité touristique, marquée de ses lacs glaciaires et de ses cimes neigeuses.

C'est bien malaisément que le Danube mène vers l'Autriche. De petits bassins argileux, marécageux et froids, de rares petites plaines, « greniers » exceptionnels ; entre eux, des défilés étroits,

mal praticables, en dépit du *Strombau*, de la « construction du fleuve », dans les calcaires du Jura souabe comme dans les granites de la « Forêt de Bavière »; une petite rivière, calme comme la Seine, aux crues modérées de printemps et d'automne, qui doit attendre l'Inn et les eaux des Alpes pour s'enfler et s'amplifier. La rivière bavaroise devient le fleuve autrichien.

La Bavière descend et plonge vers le N. Vaste glacis, tout couvert de décombres trainés par les glaciers et les torrents alpestres, où alternent marais, terrasses caillouteuses, que la Forêt assombrit, où les *Höfe*, épars paysans, à l'excès se disséminent, il n'offre d'échantillons de vie intense que sur les routes, les marchés de bordure, que gardèrent les armées romaines, comme à Augsburg, et où, au passage des marchands, entre l'Italie et le Rhin, les banquiers faisaient fortune. L'artificielle Munich, où l'art du bois des brasseries médiévales se mêle aux pierres blanches du style néo-grec, n'est qu'un relais estival, ou hivernal aujourd'hui.

De Munich vers le S., l'horizon dresse trois remparts : les molles collines du flysch arrondi et pastoral; les tours rocheuses, les remparts nus des chaînes calcaires de la frontière, et, en arrière, les cimes pointues ou dentelées des Alpes cristallines. Entre elles, les vallées unissent de petites plaines monastiques : le « Ruisseau de la Solitude », Einödsbach, le village le plus méridional d'Allemagne, est dominé par le fier créneau dolomitique des Mädelegabel; à l'E., les calcaires magnésiens bleutés, dont les étranges reflets rappellent leurs célèbres congénères du Tirol italien, juchent à 3.000 m. leurs cirques glaciaires, leurs crêtes déchiquetées, leurs causses désertiques. La Forêt descend bas, à 1.600 m. parfois. Les hommes grimpent peu, et l'on atteint à 900 m. les ultimes villages. C'est le cadre altier des rares dépressions verdoyantes d'en bas, comme le petit pays de Berchtesgaden, autrichien jusqu'en 1810, où trouva la mort le roi wagnérien Louis II de Bavière et où Hitler vit le jour. Le paysan — dix habitants au kmq. — vit plus de l'exploitation de l'étranger que de la coupe de ses bois. Pays de sanatoria et de sports, les Alpes allemandes sont un *Kurort*, le mur terminal des plaines et des plateaux allemands.

La montée germanique ne s'arrêta pas aux pieds des Alpes. Les tenaces bûcherons se frayèrent à coups de hache le passage des hautes vallées. Mais partout les Alpes interposèrent à la pénétration du N. leur ombre froide et leurs remparts nus. L'escalade achevée, ce sont d'autres voies qui s'ouvrent.

Les murs des Alpes autrichiennes. — L'Autriche est un double couloir, muré au N., muré au S., penchant tout entier vers l'E., dans la direction de ses vallées. A leur cœur, à Innsbruck, à Vil-

lach, par exemple, l'horizon est toujours borné : d'un côté le rempart vertical, blanc ou gris, nu ou boisé; de l'autre les mame-lons moutonnés, herbus. La barrière calcaire, au N. d'Innsbruck, au S. de Villach, se répendent. Entre les deux vallées, l'Inn et la Drave, les schistes mame-lonnés, les granites usés en plates-formes interposent un mur médian.

L'Autriche véritable ne commence qu'à l'Arberg. A l'O., le Vorarlberg regarde le Rhin, la Suisse, à laquelle il voulut s'unir en 1919: l'ample *Vater Rhein*, sa vallée affluente, le Walgau, que suit l'Ill, plantée de vignes, de châtaigneraies, coupée de chocolateries, de broderies, comme vers Saint-Gall, sont paysages d'exception. Le vrai mur ne se dresse qu'aux Préalpes du Tirol : 2.000 m. de calcaires en pans épais, aux tables à l'emporte-pièce, qui tombent sur la vallée de l'Inn et qui portent la frontière : les touristes bavarois s'y glissent

en été, plus que n'ont fait les colons jadis, car la population est faible: 11 habitants au kmq.. Les Préalpes de Salzburg, pour être d'un autre aspect, ne sont point différentes de fortune : 23 habitants au kmq. sur ces causses coupés de gorges, ces « Mers de pierres », ces « Montagnes de la Mort »; les sommets de 2.900 m. y sont coiffés de glaciers; les pierrailles incultes (36 % de la surface) le disputent aux forêts (38 %), préservées par les grands domaines. Le fer y a jadis attiré les hommes et l'arsenal de Hallstätt fit des Celtes des conquérants. Les eaux minérales permirent à l'aristocratie viennoise de se retremper à Gastein et à Ischl.

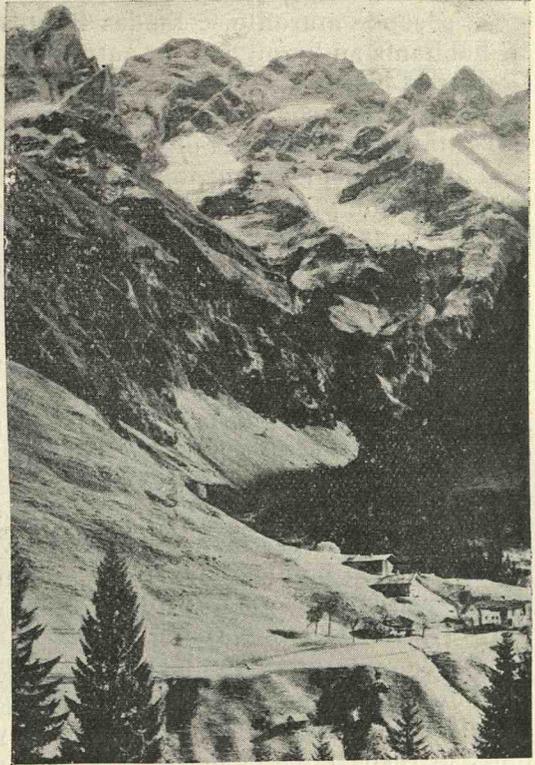


FIG. 4. — LA FRONTIÈRE AUSTRO-ALLEMANDE

Einödsbach, le « Ruisseau de la Solitude », le village le plus méridional de l'Allemagne (Bavière du S. O.); dans le fond, le mur calcaire des Mädelegabel (2.643 m.).

Mais la colonisation bavaroise n'atteint guère ces plateaux stériles. Ce n'est qu'à l'E. extrême, dans l'Autriche propre, que les « grès de Vienne », façonnés par l'érosion et tapissés de pâturages, offrent, en dépit d'un rude climat, des aptitudes de peuplement (88 habitants au kmq.).

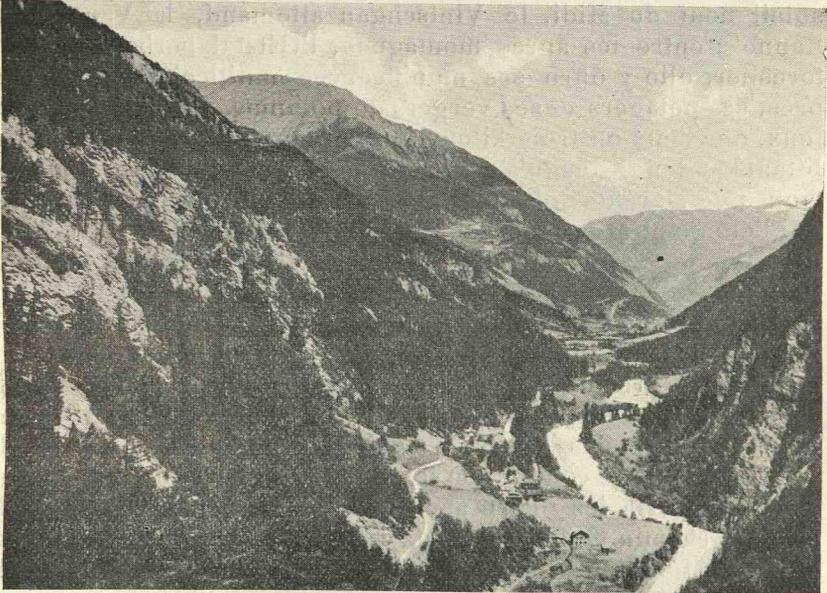
La seconde muraille, celle des Hautes Alpes cristallines, avec 27 habitants au kmq., est un autre vide. La frontière austro-italienne est hissée à 3.700 m., sur la crête déchiquetée de l'Ötztal où les glaciers couvrent 15 % du sol; les Tauern, longue cime qui se tient sur 150 km. à plus de 2.500 m., portent des « Clochès » schisteuses surplombant des auges glaciaires, où la faible population (8 au kmq.) récolte l'orge, le seigle, coupés à la serpe, étalés sur de hauts séchoirs, permanence d'une vie primitive. Et, en terre italienne surtout, les châteaux-forts des Dolomites, en terre slovène la nette muraille blanche des Karawanken, opposent leurs inégalables barrières.

L'Etat alpin d'Autriches s'élève donc comme une triple forteresse : 48.311 kmq., la moitié du territoire de la République (83.838 kmq.), qui ne recueillait, en 1934, que 2.170.536 habitants, seulement le quart de la population autrichienne (6.760.233 habitants).

La constitution fédérale du 1^{er} octobre 1920 conservait l'autonomie à chaque partie originale : le Vorarlberg, imitateur de l'industrie textile suisse; le Tirol, gardien des passes; le Salzburg, seul tourné vers la Bavière; la Styrie, la province la plus peuplée (1.015.109 habitants), noyau de l'industrie métallurgique, sous la coupe capitaliste de la *Schwerindustrie* rhénane; la Carinthie, descendant par la Drave supérieure vers la Slovénie, et déjà pénétrée de Slaves. Tous ces étroits pays traditionnels, ancrés dans le respect de la petite propriété paysanne, des autorités cléricales et seigneuriales, montrent une instinctive méfiance envers les bourgeois bureaucrates et les ouvriers socialistes de Vienne. Les organisations paysannes y restent partout puissantes : le *Landbund*, la « Ligue agraire », a donné des cadres au parti chrétien-social, puis à la République autrichienne. La Styrie ferrifère, dans les mains de la *Alpine Montangesellschaft* et, par elle, des magnats de la Ruhr, a dressé la *Heimwehr*, milice de guerre civile, contre l'« austromarxisme » viennois, tandis qu'ailleurs, en Carinthie par exemple, menées par les grands propriétaires nobles, les *Heimwehren*, tenants impénitents de l'ancien régime, lorgnent vers les Habsbourg. Au cœur des Alpes, dans de petits pays ceints de montagnes bien des forces se font face, s'épient, attendent : une Autriche de capitalistes tend à l'*Anschluss* et la vieille Autriche des seigneurs à la Restauration. Sur ces terres alpestres, une Autriche, bûcheronne et démocratique dans ses

forces organisées corporativement, aspire à une vie autonome. Des arrêts de part et d'autre. Mais aussi, au cœur de la Montagne, des contacts.

Les traverses des Alpes. — Au N., au S., entre l'Allemagne et l'Italie, l'Autriche se hérissé de remparts. Les routes N.-S. sont rares. D'autant plus importantes, d'autant plus surveillées. Elles ont pu jouer un rôle dans l'histoire. Le Midi attirait les échanges,



Phot. Hôtel Hochfinstermünz, Tirol.

FIG. 5. — LA MURAILLE ALPESTRE
à la triple frontière autrichienne, suisse et italienne.

Vue prise de Hochfinstermünz (1.137 m.) sur la ligne des crêtes entre les bassins de l'Inn et de l'Adige. L'Inn sort des gorges de Finstermünz, porte de l'Engadine suisse. En bas, sur la rive droite, la station douanière autrichienne de Schaklhof et la route vers la Suisse. A gauche, les pentes boisées des Hautes Alpes cristallines (l'Etztal).

les pillages. Trois passes, plus aisées, sont plus suivies : Resia, le Brenner, le Tarvis (cartes p. 35 et 36).

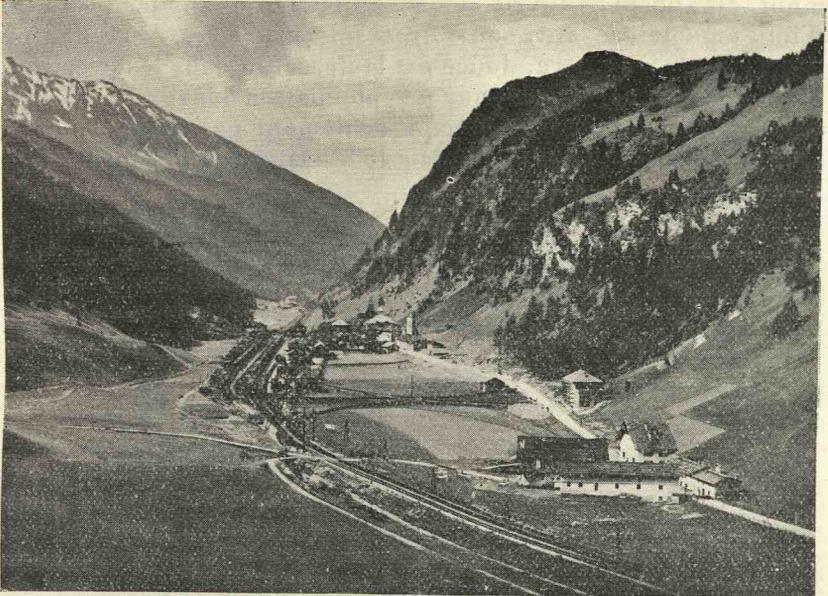
C'est la route de l'Adige qui descend de Resia. Au N., du cœur tirolien de l'Autriche, de l'Oberinntal, on ne peut remonter plus haut l'Inn, échappé des gorges étroites, schisteuses et sombres de Finstermünz, en amont desquelles s'enfonce l'Engadine. Triple borne-frontière, suisse, autrichienne, italienne, d'où divergent trois destinées nationales. Pour descendre vers le soleil, il faut abandonner la vallée de l'Inn : entre les deux camps romains d'Augusta Vendelicorum (Augsburg) et de Tridentum (Trente),

la vieille route, grimpant en lacets sur les pentes cristallines de l'Ëtztal, escaladait facilement à 1.494 m., entre les cimes neigeuses de 3.100, de 3.700 m., le col que les Allemands ont baptisé Reschen et les Italiens Resia.

Au delà, naît l'Adige. Etalée d'abord en petits lacs plats, puis gardée par le château des Fürstenberg et par l'abbaye bénédictine de Marienberg, la vallée paraît plate et large, comparée à la route tortue du Splügen, qui y débouche de l'O. Et bientôt elle s'épanouit encore davantage dans l'auge longitudinale, toute riante au soleil neuf du Midi, le Vintschgau allemand, la Venosta italienne : entre les âpres montagnes, l'Ëtztal herbeux, l'Ortler forestier, elle y offre ses munificences multicolores, ses pampres, ses potagers et ses vergers de pommes, ses villages populeux, que deux ou trois kilomètres à peine séparent, ses 154 habitants au kmq., jusqu'à ce qu'elle se heurte aux masses porphyriques de Merano-Bolzano (Meran et Bozen de l'ère autrichienne), qui l'étouffent et la vident (61 au kmq.), lui imposent sa nouvelle direction du S., ouverte aux effluves méditerranéens et à l'union italienne.

C'est encore de la vallée de l'Inn que part la route du Brenner. Remontant la Wipp dans les masses schisteuses ondulées, verdoyant des prés-bois, l'escalade, d'abord douce, se fait hardie dans les gorges forestières, passant en 35 km. de 574 à 1.372 m., au col. Entre les cimes déchiquetées dans les granites de 3.000 m., la large conque, où se font face aujourd'hui les postes-frontière, porta les pistes anciennes, la route bâtie de 1772, le premier chemin de fer alpestre, depuis 1867, le seul qui franchisse la Montagne constamment à ciel ouvert. Au delà, la vallée plate de l'Isarco (Eisack), plus passage qu'arrêt (28 hab. au kmq.), offre le relais de Vipiteno : ce petit bourg coloré joint la figure allemande de ses enseignes et de ses façades peintes aux traits italiens de ses éventaires, qui exposent les fruits du Midi. Elle mène à Bolzano, et, par l'Adige, à Trente. Son affluent de gauche, la Rienza, présente une variante vers l'E., la vallée longitudinale de la Pusteria (Pustertal), large, mais peu peuplée (39 au kmq.), coincée entre les Dolomites âpres, grandioses, mais désertes (17 au kmq.), où une série de couloirs se faufilent entre les murs et les piliers de ces citadelles naturelles : la *via d'Allema-gna*, vers Cortina d'Ampezzo, le Piave et Venise.

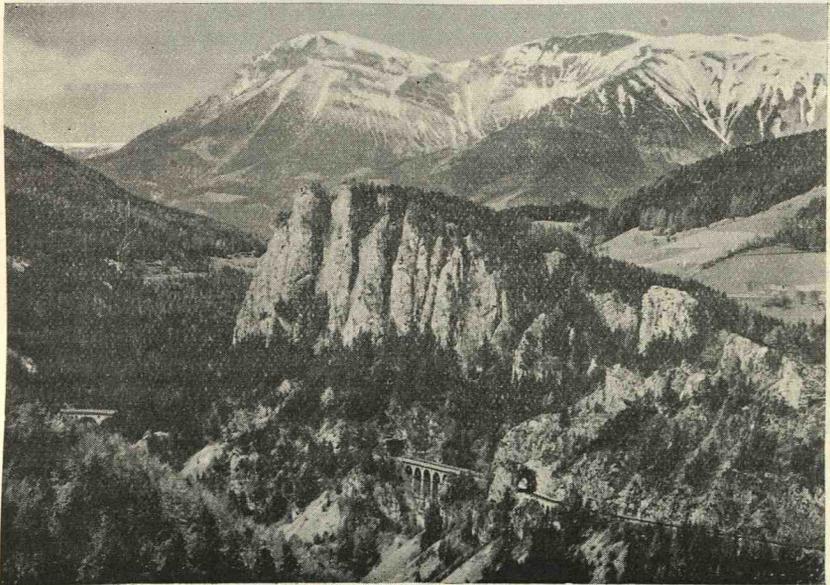
Plus à l'E. encore, pour être plus basse, la traversée alpestre n'est pas beaucoup plus commode. Du carrefour viennois, la remontée de la Schwarza se faufile d'abord dans le sillon qu'enserrent les Préalpes calcaires et les Hautes Alpes schisteuses, puis scie une brèche dans les calcaires boisés. La route l'y délaisse pour monter en zigzags au Semmering, à 901 m., autre enselle-



Phot. Heiss, Innsbruck.

FIG. 6. — LE COL DU BRENNER

Vue vers le S. Le large col, la plus basse de toutes les grandes traverses alpestres (1.372 m.) au milieu des croupes schisteuses, laisse largement la place au chemin de fer à ciel ouvert et à la route, qui descendent vers Innsbruck.



Phot. Schöllhorn, Innsbruck.

FIG. 7. — LE COL DU SEMMERING

Vue vers le S. O. Entrée du tunnel perçant une avancée des Préalpes calcaires (Polleroswand). Au fond, à gauche, le col (980 m.) et les croupes des premières Hautes Alpes schisteuses, avec la Raxalpe neigeuse (2.009 m.) qui alimente Vienne en eau.

ment, où l'hospice ouvrit la piste en 1160 et qui aménage aujourd'hui, au soleil levant, son *Kurort* mi-caché à travers les sapins. Vers l'O. au contraire, douce est la descente dans les prés, où la Mürz serpente, qui donnent à une population dense (110 habitants au kmq.) leur asile, interrompu seulement par quelques barres rocheuses. Le Murtal, qui relaie le Mürztal à Bruck-an-der-Mur,

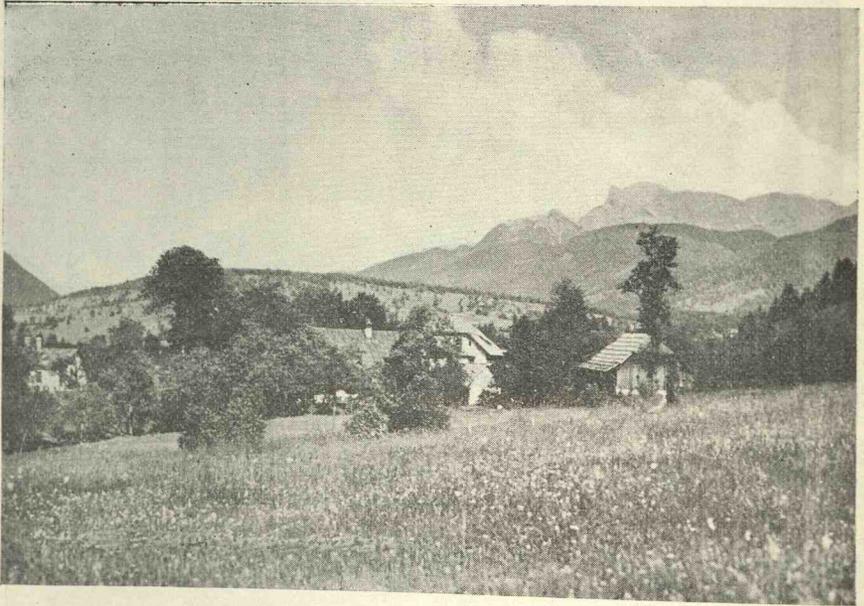


FIG. 8. — LE COL DU TARVIS

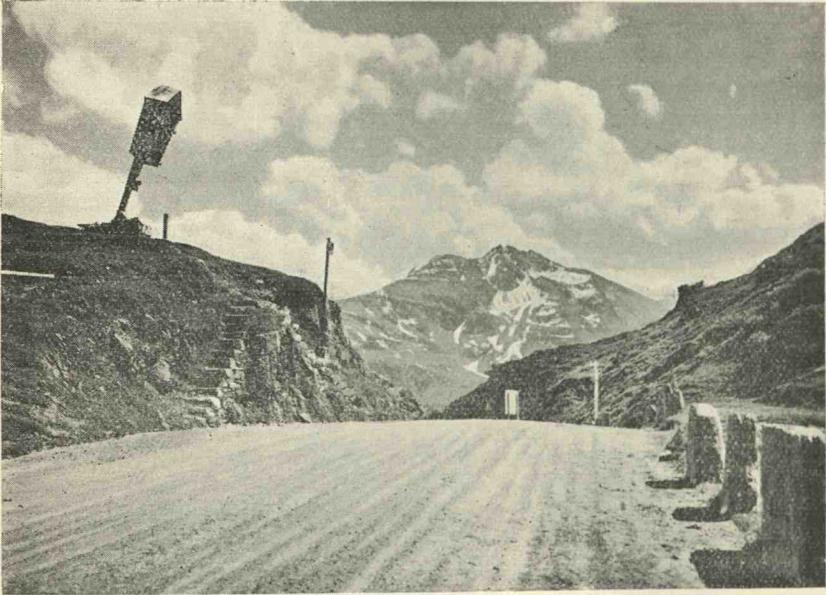
Vue vers l'E. La route disparaît au milieu des croupes (817 m. au col) ondulées et des prés-bois. La présence continue des maisons montre la facilité du passage. La frontière austro-italienne suit les crêtes de droite.

continue son allure, ses croupes pastorales, ses champs de sarrasin, entrecoupés de petites villes industrielles, dont Leoben est le type. Puis, entre les sapinières de la Montagne, le Lavanttal, « paradis de Carinthie », entr'ouvre la route du S., pleine de vergers et de villages (126 habitants au kmq.). Il dévale vers la Drave et le bassin de Klagenfurt, qui assemble 82 habitants au kmq. entre les Tauern cristallins et les Karawanken calcaires. A Villach, nœud de passages, aboutit depuis 1908 la voie ferrée Tauern. De là, la route d'Italie, par le Gailtal et la courte vallée affluente du Gailitz, monte au Tarvisio (Tarvis), dernier col facile, parsemé, jusqu'à ses 817 m., de villages italiens; par la Fella et ses gorges sombres, le *canale del ferro*, par la plaine du Frioul, le chemin descend sur Udine, Trévise et Venise.

Ainsi, détenant les principaux passages de la Montagne, l'Autriche, Etat routier, interpose son barrage entre l'Allemagne et l'Italie.

Les sillons alpestres. — Si du N. au S. l'Autriche se protège, de l'O. à l'E. elle accueille.

Ce sont les sillons fluviaux, les larges vallées d'apparence lon-



Phot. Pies, Sankt-Anton a/Arberg, Tirol.

FIG. 9. — LE COL DE L'ARLBERG

Vue vers l'E. Passage au milieu des schistes pourris (1.802 m.); au fond la descente vers la vallée de la Rosanna, puis l'Inn.

gitudinale, qui sont les grand'routes autrichiennes, et surtout l'Inatal, l'axe vital. Du Rhin au Danube, 400 km. au milieu des chaînes ou sur les marges des Alpes. Entre les remparts semi-déserts, le refuge des hommes, le conservatoire des libertés paysannes; entre les rocs ou les sapinières, le riant aspect des vergers et des champs. La défense assurée, les hommes se massent.

Dès le Vorarlberg, tourné vers le Rhin et la Suisse, le contraste se manifeste : 13 à 25 habitants au km². dans la Montagne, 156 dans les vallées, voire 200 autour de Feldkirch sur l'Ill. Le Klostersal noir, cerné de sapins, mène vers l'Arberg. Le col, à 1.802 m., sur les feuilletés pourris des schistes ardoisiers, couvert de neige ou d'herbe rase, unit les vallées peuplées en dépit de

sa solitude. Le tunnel de 10 km. depuis 1884 a percé l'obstacle, et le Stanzertal, avec la rapide et fraîche Rosanna, qui bute de place en place sur des verrous surveillés par les vieux châteaux gothiques, conduit à l'Unterinntal.

Sur 63 km., à 500 m. entre des monts de 3.000, la coupure de l'Inn moyen — basse vallée pour le Montagnard de l'Engadine et du Tirol — s'allonge entre le mur découvert, abrupt, des Préalpes calcaires sur la rive gauche et les mamelons arrondis, fores-

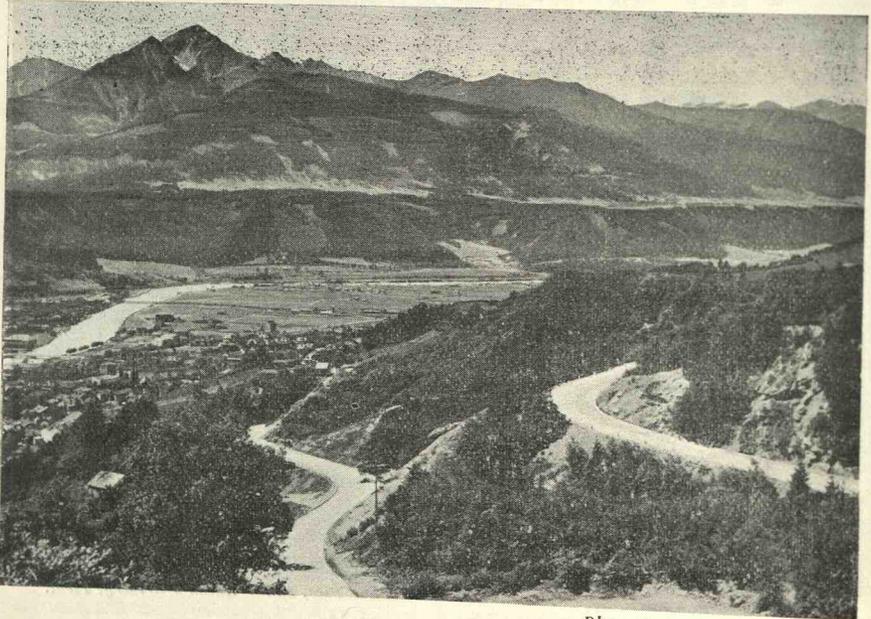


FIG. 10. — LE SILLON DE L'INN Phot. Petiwoky, Innsbruck.

Vue vers le N. Descente de la route de Brenner sur Innsbruck; à 570 m., dans la vallée la ville; au fond le rempart des Préalpes calcaires et le Solstein (2.644 m.), précédé de terrasses cultivées et peuplées.

tiers, des Hautes Alpes schisteuses sur la rive droite, bigarrée du jaune des blés, du vert des pêcheurs, des abricotiers, des maïs tachetée de villages serrés; s'y pressent 80 habitants par kmq., même 661 autour d'Innsbruck. Les enseignes forgées et dorées évoquent le moyen âge : petits bourgs perchés, aux toits à pignons, aux auvents colorés, comme Hall, la « Nuremberg tirolienne », réminiscences du passé marchand; nés du sel, de l'argent, du cuivre, mêlant les Tyroliens, petits et bruns, aux Bava-rois, grands et blonds, ils équipent aujourd'hui leurs chutes d'eau, pétrissent le ciment et tissent le *loden*. Le croisement de la route de Brenner a fait grandir Innsbruck, qui rassemble, avec ses faubourgs, 67.680 citadins.

A l'E. de Wörgl, le couloir change : l'Inn s'enfuit vers le N., perçant les masses grises calcaires, que défendra Kufstein à l'entrée de la Bavière; le sillon intra-alpin qui se poursuit vers l'E., est plus resserré et plus hostile : le Pinzgau, déblayé par la Salzach dans la bande déprimée des schistes, mais haut de 800-750 m., presque vide (43 habitants au kmq.), est davantage un centre de résistance aux étrangers — Andreas Hofer contre Napoléon — qu'un passage. L'Ennstal est plus accueillant : ses *Grabenbauern*, les villageois du « Fossé », s'y opposent aux *Bergbauern*, isolés dans la « Montagne » au milieu des forêts communales, et aux *Zulehen*, fermes temporaires, étapes de transhumance. Les vallées se relaient, mais s'interrompent de cols; la haute Salzach et le haut Enns n'ont découpé que de petits bassins verrouillés, peu peuplés, enfouis au cœur des Alpes, sans relations avec le dehors.

La route préférée est passée de l'Inn sur le rebord des Alpes : par la plainette, qui entoure Sankt-Johann-in-Tirol, par de petites vallées fraîches et ruisselantes, par le corridor bavarois de Reichenhall, où, au-delà de Berchtesgaden et du Chiem See, la route autrichienne emprunte le territoire allemand, on gagne la plaine ouverte de Salzburg : dans son fertile bassin, où ses 387 habitants au kmq. contrastent avec les 25 de la Montagne, la vieille petite ville des princes-archevêques, grands propriétaires des forêts voisines, se serre entre les deux buttes qui barrent la vallée de la Salzach, la forteresse du Hohensalzburg, le couvent du Kapuzinerberg.

Dès lors sur les collines détritiques et molles du flysch, écrins des trouées lacustres du Salzkammergut, dernières parures des Alpes, colorées de sapinières et de hêtraies, qui nourrissent à l'O. 73 habitants par kmq. et 104 à l'E., la route s'insinue facile. Délaissant la « trouée héroïque » du Danube dans les mamelons cristallins du vieux massif de Bohême, où les talus de grès durs alternent avec les éboulis viticoles et les petites plaines, dont les lacis de lacs, de bras morts permettent aux fleuves de paresser, la route file droit au bord des Alpes : ce Piémont, tout entier, s'incline vers le carrefour viennois.

Les Allemands dans les Alpes autrichiennes. — Comme tous les remparts, les Alpes furent tournées. Les brèches y sont pénibles. Mais les sillons prêtèrent leurs routes. Colons, soldats y remontèrent les longues vallées.

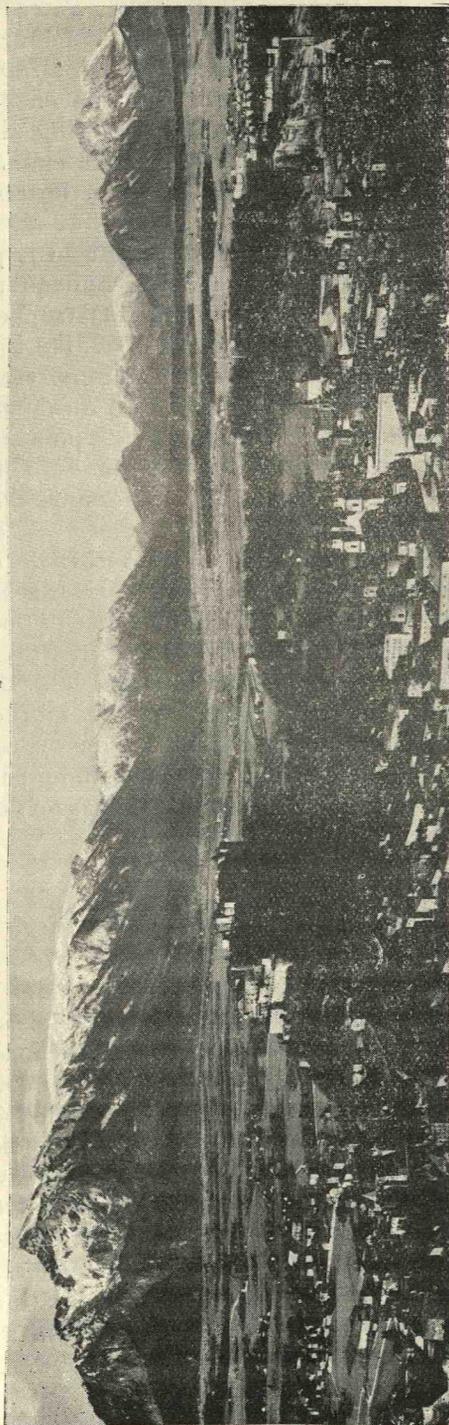
Dès le néolithique, au Tirol, en quête des métaux, cuivre, bronze, fer surtout, qui provoqua le « rush minier de Hallstatt », se heurtent les Illyres, montés du S., et les Germains, grim pant du N. Celtes, Etrusques, Romains s'y équipent plus qu'ils ne s'y

enracinent. Rome y construit, y garde les routes : en avant, Batavia Castra (Passau), Regina Castra (Regensburg, Ratisbonne), sur le Danube, surveillent le *limes*, qui se détache du fleuve pour gagner le Main. Lentement, pacifiquement, plus défricheurs que conquérants, les Germains atteignent les hauteurs, essartent, cultivent sur brûlis. Au VI^e siècle, ils rencontrent les Slaves, qui, sous les ordres de leurs *župani*, futurs grands propriétaires, ont, de leur côté, remonté la Save, la Drave, desséché les fonds, occupé les vallons, sont parvenus jusqu'à Salzburg. Les plaines englouties sous le flot slave, les seigneurs allemands se fortifient, descendant le Danube, faisant halte à chaque défilé, d'abord à l'Ennsburg, origine d'Enns, point de départ du margraviat d'Autriche, s'enfermant dans ces bourgs murés, Pochlarn, Mölk, puis Tulln, sur le premier champ de cailloux secs, enfin dans le Marchfeld, sur la terrasse solide qui domine les prairies inondables, à Vienne.

C'est sous l'Empire carolingien que les Allemands prennent des forces, essayant les églises, fondant de nouveaux cadres, contrôlant les routes alpines, qui rapprochent Rome du monde german. La cohue magyare, qui fait irruption jusque dans la Montagne, crée un nouveau danger. Les portes des Alpes se barricadent : princes d'Eglise, seigneurs laïcs les ferment, échelonnant, pour garder les passes, l'Arlberg, le Brenner, le Semmering, sur la bordure de la Montagne une série de petits Etats, Tirol, Salzburg, Styrie. Les Hongrois vaincus au Lechfeld (855), Otton le Grand fonde la « Marche de l'Est », *Ostmark* (976) pour un margrave vassal de la Bavière, amorce de l'*Æsterreich*, en 1156 indépendant. Les villes de passage, de défense se peuplent de tout un monde d'émigrés, de marchands, de Juifs, de Lombards.

L'anarchie germanique entraîne la reprise slave. L'Empire d'Otakar II unit, entre 1261 et 1269, à sa Bohême et sa Moravie, toute la bordure alpestre, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, jusqu'au jour où un petit comte suisse, Rodolphe de Habsbourg, élu en 1273 roi d'Allemagne, coalise contre le roi slave toutes les forces de la Montagne, les évêques des Alpes et du Danube, Ratisbonne, Passau, Salzburg, les princes-portiers, duc de Bavière, comte du Tirol : il bat Otakar au Marchfeld, devant Vienne (1278) et installe son fils sur les marges alpestres, Carinthie, Styrie, Autriche, noyaux de la fortune des Habsbourg.

A l'abri des verrous, qui ferment devant les peuples des steppes les antichambres de la Montagne, la population se fixe dans les Alpes et le défrichement des vallées reprend. Les villages se dédoublent : l'*Ober*, clairière dans la Forêt, fait souche de l'*Unter* sur la route défendue, sur le marais asséché ; de nouveaux colons



Phot. Wirthle und Sohn, Salzburg.

FIG. 14. — SALZBURG ET LE FRONT DES ALPES

Vue vers le S. O., p. rise du Kapuzinerberg. Au premier plan, la ville, dominée de 130 m. par la forteresse du Hohensalzburg, édifée en 1077, pour barrer la vallée de la Salzach; en arrière, sur la rive gauche du fleuve, les premières Préalpes calcaires et, à droite, la tronée du « corridor » bavarois de Reichenhall.

arrivent de Bavière, de Franconie, de Saxe, voire de Suisse, apportant leurs races bovines, leur architecture, leur patois. La Montagne se sature, jusqu'à 2000 m. ; les *Einzelhöfe*, essarts isolés, s'y dispersent, tandis que sur les pentes ensoleillées les terrasses aménagées, irriguées, étalent le foin, alignent les vignobles et que, dans le bas, se canalisent les eaux. Cônes de déjection, terrasses glaciaires, pentes déclives, le moindre coin fertile se peuple et se cultive.

Les féodaux, dont les hommes d'armes assurent la police routière, accaparent en même temps les terres, confisquent les bois, les pâtures, restreignent les libertés. Les catastrophes révèlent une longue crise sociale : la peste noire de 1348, la Ligue souabe, la Sainte Wehne. Misères paysannes, séditions, réactions des nobles. L'Autriche se couvre de latifundia et, du même coup, se dépeuple : les villages deviennent temporaires, puis succombent. Les guerres paysannes du xvi^e siècle profitent du mouvement religieux de la Réforme, et les ruraux, vainqueurs d'abord, stabilisent les coutumes, imposent des *Landstände*, des ordres, des Etats provinciaux, où parfois, comme au Tirol, ils conservent voix au chapitre. Mais, à la faveur de la guerre de Trente ans, en dépit du despotisme éclairé de Marie-Thérèse et de Joseph II, l'emporte finalement la féodalité autrichienne.

Ainsi se crée dans les Alpes une société spéciale. La langue y est allemande. Et pourtant ces longues vallées, murées du côté de l'Allemagne, ont gardé une vie à part, où les ordres, *Stände*, clergé, noblesse, bourgeoisie urbaine et marchande, paysannerie, ont maintenu leurs traditions. Derrière l'Allemagne des plateaux et des plaines, une Montagne originale.

II. — LE CARREFOUR VIENNOIS

L'Autriche cisalpine. — L'Autriche, gardienne des Alpes, est aussi la portière du Danube. C'est à l'Autriche cisalpine qu'aboutit l'Europe centrale. Sans sa marge danubienne, l'Autriche alpestre ne pourrait vivre. Sans son carrefour viennois, cloîtrée dans sa Montagne, l'Autriche n'eût point eu de rôle général.

L'Autriche du Danube et des plaines, Haute Autriche, Basse Autriche et Burgenland, occupe 32.249 kmq. (et avec Vienne 35.527) sur les 83.838 de la République, détient 2.710.841 habitants (avec Vienne 4.584.971) des 6.760.233 du nouvel Etat : en 1934, sur un territoire inférieur à celui de l'Autriche alpestre, une population rurale à peine plus forte, une population totale de plus du double. Ces chiffres dénoncent sa fonction : un grenier et une usine.

Trois paysages s'y succèdent.

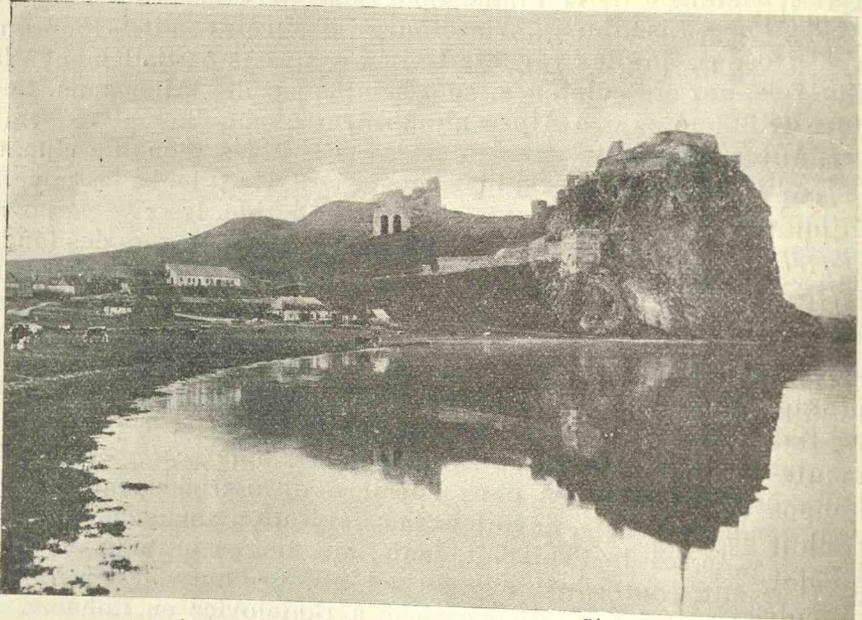
L'Autriche cisdanubienne, de la rive droite du fleuve, entr'ouvre la grande plaine pannonique, hongroise en son centre, slave au N. et au S. : collines de graviers, de sables et d'argiles, qui, de 800 m., descendent d'un côté en Styrie sur la Mur, de l'autre sur la Leitha, le Raab et les affluents danubiens du *Burgenland*. Cette « antichambre » de la Plaine hongroise, le « pays des burgs » (Edenburg, Eisenburg, Wieselburg), des trois comitats (Sopron, Vas, Moson), que les récents traités ont ravis partiellement à la Hongrie, ont été colonisés, sont habités par des Allemands. Les derniers témoins des Alpes n'y forment plus qu'une plate-forme cristalline, que couvrent des calcaires cultivés. Sous un climat, déjà plus chaud, plus sec, les châtaigniers, les tilleuls, les noyers se mêlent aux hêtres, le maïs supplante le blé, les vignes, pommiers et pêcheurs grimpent sur les pentes, les potagers des fonds cultivent leurs légumes pour Vienne. La population s'y serre au taux de 88 au kmq..

L'Autriche transdanubienne, sur la rive gauche, est la fin du massif de Bohême. Le Böhmerwald y conserve ses croupes granitiques autour de 600 m., sans jamais dépasser 1.000 : le *Waldviertel*, boisé et pauvre, ne livre que le seigle et la pomme de terre autour de ses villages allemands : leur *schlag* terminal, leurs maisons alignées dans l'ornière du défrichement vers la ceinture des champs, dévoilent la colonisation ancienne. Un seul passage : le col de Freistadt, jadis, aux temps protohistoriques de Hallstatt, route du fer et du sel, aujourd'hui voie ferrée qui monte de Linz en Haute Autriche à Budejovice en Bohême. A l'opposé, sur les sèches collines de lœss, qui bornent au S. le couloir subalpin et à l'E. le couloir morave, le *Weinviertel*, bien qu'élevé encore (400 m.), est couvert de blé, entouré de terrasses viticoles et fruitières : ses gros villages, nichés dans les têtes de petites vallées, élevant le bétail à l'étable, travaillent pour les sociétés de ramassage de lait et l'alimentation de Vienne.

Entre les derniers témoins des Alpes et du massif ancien de Bohême, l'Autriche danubienne est moins unie que tronçonnée par le Danube. Chaque bassin, verrouillé en amont, en aval, par des gorges, a son unité et son nom : l'*Innviertel* aux fermes éparses dans les bois ; la *Welser Heide*, lande sur les cailloux que découpe la Traun et à l'extrémité desquels la ville-pont de Linz a gardé son rôle antique sur le passage du Danube ; puis s'échelonnent les *Felder*, cônes de graviers, recouverts de loess et de blé : Tullnerfeld, Steinfeld et surtout le vaste Marchfeld, qui accueille la Morava (March), la plaine de Wagram et de Vienne. La vallée de plaine (sauf Vienne) tient 247 habitants au kmq. : la population s'y place sur deux lignes, au bord du massif bohémien

à l'O. et le long des sources qui jaillissent des cailloutis à l'E. Les eaux y meuvent moulins, forges, papeteries, tissages, qui prolongent la banlieue industrielle de la capitale. Toutes ces campagnes encore regardent vers Vienne.

L'arrêt est à Devín, citadelle en ruines, perchée sur les contreforts ultimes des Petites Karpates, dominant le confluent de la



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 12. — LA FORTERESSE DE DEVÍN

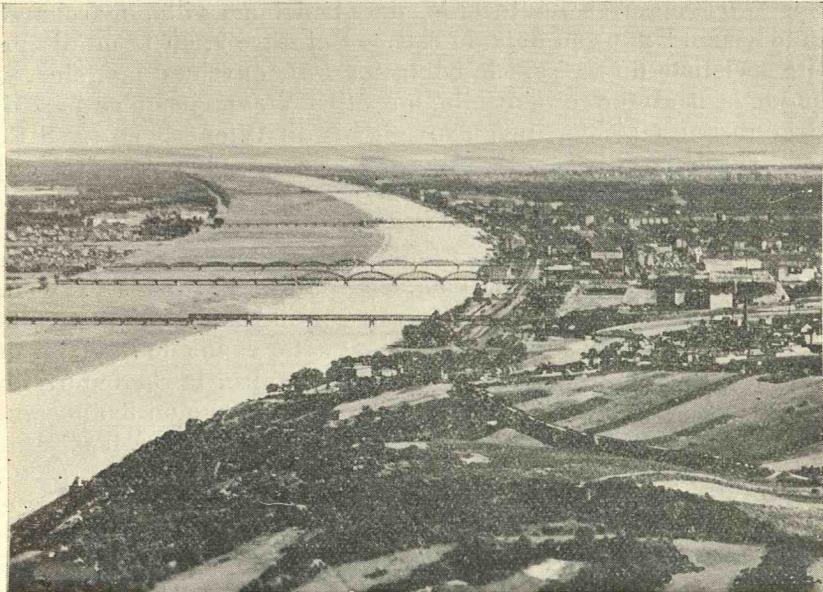
La citadelle en ruines de Devín sur la rive gauche du Danube est plantée sur le dernier contrefort des Petites Karpates; au premier plan, à gauche, la plaine alluviale du Marchfeld au confluent de la Morava (March), que suit la frontière austro-tchèque.

Morava et du Danube. Au delà se profilent les faubourgs de Bratislava, l'ancien Presbourg : les plaines slovaques s'annoncent. Les Alpes s'estompent. Le massif ancien s'évanouit.

Le bassin de Vienne, entre ces deux horizons, est un carrefour capital. Le Danube, échappé à Krems des derniers défilés, étalé entre les roselières et les bois bas, s'y élargit et s'y scinde : un Danube mort traverse la ville ; un Danube vif coule, ample, à ses portes orientales. Les routes longitudinales du dedans, du rebord des Alpes y aboutissent, y croisent le long couloir de Moravie, qui, de la Silésie au Danube, unit la plaine polonaise à la plaine panonique. A ce carrefour où s'assemblent 175 habitants au kmq. (sans la capitale), s'est fixée la destinée de Vienne.

Site et peuplement de Vienne. — Du Kahlenberg, qui, de 483 m.,

domine au N. la ville, où, en 1683, vint mourir le flot turc battant les remparts de la capitale chrétienne, et dont les guinguettes s'emplissent de promeneurs dominicaux, le spectacle notifie le rôle de Vienne. Le Danube et sa plate vallée mouillée découpent quatre paysages. A l'O., le *Wienerwald*, dernier mont boisé du flysch préalpin, cache à demi le net versant, qui se dresse à



Phot. Ledermann, Vienne.

FIG. 13. — LE DANUBE A VIENNE

Vue vers l'aval, prise du Kahlenberg, au N. O. de Vienne. Le fleuve s'étale dans la plaine du Donauefeld sur la rive gauche, tandis que la ville, protégée par la montagne du Wiener Wald, s'est développée sur la rive droite.

1.400 m., des Alpes calcaires. Vers le N., les croupes adoucies bohémiennes se plantent de vignes et se labourent. Vers l'E., le *Marchfeld* caillouteux et sec est drainé par la lente Morava. Au lointain S. E. enfin, au delà du ruban scintillant du Danube, la « Petite Plaine » hongroise s'arrondit dans ses collines sableuses, s'aplatit dans ses marécages, à travers lesquels zigzague le fleuve. Cette variété atteste le rôle historique de Vienne. Les peuples des steppes y vinrent buter contre les dernières citadelles allemandes.

Deux obstacles pourtant à ce passage : la vallée basse du Danube, son lacis de faux bras, ses prairies inondées, entre lesquelles s'est installé le Parc, le *Prater*; et, de l'autre côté, le *Wienerwald*, début du front alpestre. Entre les deux, la Wien a déblayé l'emplacement d'une quadruple ville. Le vieux Vienne,

devant le bras mort du Danube, lance le clocher de sa cathédrale gothique, encercle la résidence impériale de ses boulevards, que la retraite turque permit de transformer en promenade, le *Ring*, sur lequel se côtoient jardins, théâtres, musées. La vieille enceinte de 1705, qui englobait les premiers faubourgs, saute à son tour en 1857, quand, le Danube devenu navigable, les voies ferrées, les nouvelles industries eurent créé, aux portes, cernée des *Gürtel*, autres boulevards, une troisième ville, marchande et artisanne. Enfin, au delà de cette « Ceinture », où la municipalité socialiste du xx^e siècle édifia ses *Höfe* ouvriers modèles, se soude la banlieue industrielle, qui étire Vienne jusqu'au parc de Schönbrunn au S.O., jusqu'aux vignes du Wienerberg au S.E., tandis que les villas riches s'égrènent encore plus au S., le long de la ligne thermale vers Baden, ou, montant vers l'O., s'insinuent dans les vallons, à l'assaut du Wienerwald.

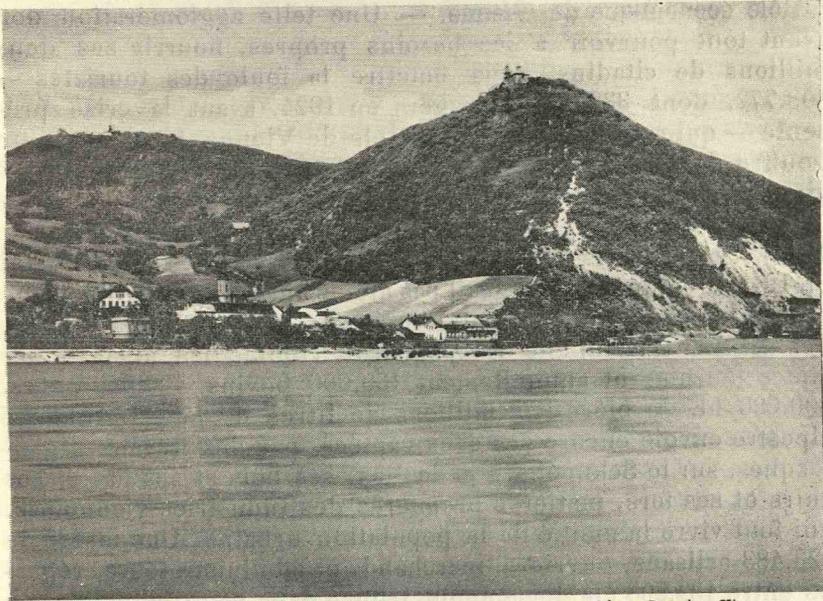
Un tel carrefour attire les foules : sur 278 kmq. se pressent 1.874.130 citadins, 6.542 au kmq. Ce bilan de 1934 est à peine inférieur à celui de 1910, où l'on avait compté 2.030.850 habitants.

Les Allemands y sont en forte majorité, venus de Bavière, du Rhin, quand Vienne dirigeait le Saint-Empire, la Confédération germanique. Une petite minorité parle le tchèque ou le slovaque (4,36 % de la population de 1923), le polonais (0,26 %), le slovène ou le serbocroate (0,18 %) ; dès la seconde génération, les immigrants slaves abandonnent leur langue maternelle pour n'user que de l'allemand. Pourtant cette minorité a son rôle. Elle dénonce la population composite de Vienne. Jadis, centre d'un immense Empire, Vienne attirait les foules aussi bien de l'Allemagne du Sud que de Belgique ou d'Italie : la noblesse, l'Intelligence souabes, wallonnes, faisaient de belles carrières à la Cour ; les Italiens s'installaient à la ville commerçants, rémouleurs, marchands de légumes. Le traité de Campofornio vint tarir ces sources lointaines. Les immigrants de Bohême comblèrent les vides : bonnes tchèques, tailleurs, postiers, policiers — dont l'accent soulève le rire des spectateurs des farces viennoises —, fonctionnaires innombrables, dont le nationalisme cherche à faire oublier l'origine. Le traité de Saint-Germain arrêta cet autre courant.

Les Juifs de l'Europe centrale sont arrivés à leur tour, rejoignant leurs coreligionnaires, accaparant le commerce de l'argent, apportant leurs doctrines et leur propagande, accroissant la force de l'« austromarxisme » et, par réaction, le nombre de ses ennemis. A leurs côtés s'infiltré le mince filet qui coule de la province, Styriens, Carinthiens, etc. Et surtout la place vacante est occupée par la vieille bourgeoisie viennoise qui, avec M^{sr} Seipel, puis Dollfuss, s'installe aux postes de commande. L'Autriche danubienne prend possession de Vienne.

Et ce nouveau peuplement retentit sur la politique. Entre la paysannerie de l'O. et la masse ouvrière, établie sur les plaines du Danube jusque dans les faubourgs urbains, la bourgeoisie veut tenir la Ville.

Ces origines cosmopolites ne sont pas étrangères à l'esprit viennois si particulier, si différent de l'allemand, léger, fin, cri-



l'hot. Grapha, Vienne.

FIG. 14. — LA DÉFENSE DE VIENNE

Le Danube à son entrée dans Vienne. Au fond la fin du Wiener Wald : le Leopoldsberg à droite et le Kahlenberg (483 m.), lieu de la bataille de 1683 contre les Turcs assiégeant la ville.

tique, et, dans une certaine mesure, empreint du fatalisme slave. Elles expliquent aussi le rôle spirituel. Vienne, longtemps unique capitale de la civilisation centre-européenne, répandait ses modes vestimentaires et alimentaires, dramatiques et musicales : l'escalope viennoise, le café viennois se servent sur toutes les tables de l'Europe moyenne ; à l'opérette viennoise, au cinéma viennois accourent les spectateurs des grandes et petites villes. A l'Université de Vienne s'instruisent 33 % d'étudiants étrangers, à son Ecole Polytechnique 21 %, à sa *Hochschule für Welt-handel* 52 %. De ses maisons d'édition sortent les ouvrages techniques ou romanesques lus dans tous les pays où l'on comprend l'allemand. Vienne, capitale de l'urbanisme moderne, a lancé les *Höfe* de béton armé et de vitres, clairs, aérés, logiques :

des quartiers neufs de sa périphérie sa municipalité socialiste se montrait justement fière; de 1919 à 1932, 55.042 appartements modernes et bon marché favorisèrent les mariages et ralentirent les exodes; mais leur coût — plus de 90 millions de schilling par an —, gagé par une fiscalité excessive, fut un des facteurs de la crise et de la réaction.

Rôle économique de Vienne. — Une telle agglomération doit avant tout pourvoir à ses besoins propres, nourrir ses deux millions de citoyens, sans omettre la foule des touristes — 503.772, dont 332.620 étrangers en 1924, avant la crise présente — qui remplissaient les hôtels de Vienne. La Ville est un gouffre de mangeaille, qui absorbait par jour 325 quintaux de viande en 1925 (409 en 1914), 260 quintaux de pommes de terre (238 en 1914), 105 de légumes (100 en 1914), 75 de fruits (55 en 1914), 71.000 litres de lait (73.000 en 1914), 20.444 œufs (15.751 en 1914) : Vienne ne mangeait pas moins après la guerre qu'avant.

Ces bouches, toute l'Autriche les nourrit : du Danube ou des Alpes, la banlieue campagnarde comme les alpages des cimes fournissent annuellement 160.000 bovins, 720.000 porcs, 800.000 hl. de bière, 27 millions de litres de lait. L'Autriche alpestre envoie encore ses eaux captées, par des travaux gigantesques, sur le Schneeberg et la Rax, ses bois et ses pâtes, ses cuirs et ses fers, matières premières des industries viennoises, qui font vivre la moitié de la population urbaine. Une masse de 623.483 artisans, ouvriers, marchands et administrateurs, répartis entre 132.808 établissements, trouve dans cette industrie son gagnepain. Les meubles, chaussures, sacs à main, livres et cartonnages, confection et lingerie, chapellerie, faïence ont établi la réputation de la mode viennoise.

Pourtant ni l'Autriche du fleuve, ni celle de la Montagne ne suffisent à procurer toutes les matières premières ni à absorber toutes les ventes. Vienne doit fatalement regarder dehors. Elle est ainsi devenue un port, une gare, un marché, une place bancaire de premier ordre.

Le port de Vienne — 2 millions de tonnes en 1912, 1 million en 1927 — est dû au Danube, mais au Danube de l'E. Le fleuve, devenu international par le traité de Saint-Germain (art. 291), régit par la *Commission internationale du Danube*, livre à Vienne plus de marchandises qu'il n'en emporte : 825.000 t. débarquées, pour un tiers produits alimentaires, grains, légumes des plaines orientales, auxquels se joint le pétrole roumain. En revanche s'y embarquent les fers et papiers à destination de l'Europe hongroise et balkanique.

La gare de Vienne — 184 km. de rails — placée sur les basses

alluvions du Danube, vaste gare de triage avec magasins, reçoit le charbon, le minerai polonais et tchèque, les fruits et les vins, les soies et les laines du Midi et de l'au-delà, reste un centre de distribution pour toute l'Europe centrale.

Cette place éminente dans le commerce de l'Europe danubienne est encore attestée par la jeune Foire de Vienne. Dès sa fondation, en 1925, elle servit à renouer les liens avec les « Etats successeurs » : 27.000 acheteurs étrangers, les exposants de 17 Etats s'y rendirent. La foire jubilaire (*Jubiläumsmesse*) des 3-10 septembre 1933 mit en lumière les multiples tâches économiques de Vienne : sa fonction subalpine et rurale, achat des produits alimentaires de la grande banlieue; sa fonction alpestre et industrielle, travail du bois fourni par la Montagne; sa fonction circulatoire, croisement des voies ferrées de toute l'Europe centrale. Somme toute, impulsion d'une collaboration fédérale, voire centre-européenne : 40 % du commerce extérieur de l'Autriche dépendent des Etats successeurs.

Vienne doit son rôle économique pour une grande part à ses banques. Avant la Guerre, les 22 grandes banques viennoises commandaient la vie économique de l'Empire. Leur réseau de 209 succursales et agences englobait toute la Monarchie. Les relations avec la finance internationale étaient concentrées à Vienne : on y contingentait et répartissait les crédits étrangers. Les établissements viennois alimentaient l'industrie autrichienne : le capital rare, l'épargne faible empêchaient qu'on leur disputât ce rôle.

Après la Guerre, le développement artificiel du système, la foule des banques nouvelles, peu expérimentées et peu solides, qui attiraient les capitaux par l'appât d'intérêts fabuleux, amenèrent des opérations aventureuses, puis la crise de 1923-1924. L'épreuve passée, malgré le terrain perdu, la Banque viennoise restait l'intermédiaire entre les grands Etats créditeurs de l'Europe occidentale et le *Neuaußland* emprunteur. Pourtant, en dépit du rapport optimiste des experts, commis en 1925 par la Société des Nations, une nouvelle crise éclate en 1931 : la chute de la finance viennoise, la débâcle de l'économie autrichienne allaient compromettre l'édifice de Saint-Germain.

Rôle politique : Vienne, enjeu des partis. — Vienne, tête énorme dans le corps rétréci de la nouvelle Autriche, était appelée, par son rôle économique essentiel, par le contrôle que son marché, que sa banque exercent sur la vie de la République, à commander le jeu politique. Le jeu était faussé sous l'ancien régime, où le suffrage universel, introduit tard (1907), n'était toléré que

par une loi électorale compliquée, qui laissait intactes les forces sociales anciennes. Dans la petite Autriche au contraire le monde ouvrier prit d'abord sa revanche.

Les socialistes dominèrent Vienne et sa banlieue. Aux élections du dernier *Nationalrat* (9 novembre 1930), ils arrivaient encore 72, avec 27 sièges à Vienne, 13 en Basse Autriche. Menés par des théoriciens qui ne connaissaient que le dogme marxiste, ils avaient réclamé l'*Anschluss* par fidélité aux doctrines d'Engels, qui fondait l'Unité allemande sur le démembrement de l'Empire habsbourgeois, et par l'attraction de l'Allemagne weimarienne. « L'union avec le mouvement ouvrier allemand, écrivait Hans Adler, fils du fondateur de la social-démocratie autrichienne, permettrait au parti d'arriver bien plus vite à son but final, le socialisme » (*le Monde slave*, août 1931). Mais, dès que le hitlérisme s'implanta en Allemagne, la social-démocratie autrichienne abandonna, provisoirement, le Rattachement : « L'Autriche en Allemagne, mais pas en prison centrale. »

Contre « Vienne la Rouge » se liguèrent la bourgeoisie viennoise et la paysannerie des campagnes autrichiennes. Ces deux groupes alliés formèrent le parti chrétien-social. Les évêques en furent les chefs, instruits par l'expérience démagogique, anti-romaine de 1890, le *Los von Rom* et la guerre des vicaires : du front clérical-féodal ils étaient passés au front chrétien-social, qui groupait d'un côté les grands bourgeois et bureaucrates de Vienne, de l'autre les gros paysans républicains du Bas Pays, adversaires des conquêtes sociales des ouvriers viennois. Ce fut le parti le plus fort : en 1930 il emportait 10 sièges en Haute Autriche, 17 en Basse Autriche, 11 à Vienne, en tout 66 députés sur 165. A la tête de l'« aile viennoise », bourgeoise, catholique, habsbourgeoise, opposée à une Allemagne républicaine et protestante, M^{sr} Seipel, élu cinq fois chancelier fédéral (mai 1922-avril 1929), se présentait comme le chef d'une coalition anti-socialiste, et, depuis le traité de Latran conclu entre la Rome pontificale et la Rome mussolinienne (11 février 1929), comme l'organisateur d'un Etat d'Eglise, modelé sur les encycliques sociales du Saint-Siège, qui bénéficierait de l'alliance au-dedans de la *Heimwehr* et à l'extérieur de l'Italie. A sa mort (2 août 1932), il lègue son système de réforme constitutionnelle et son jeu anti-parlementaire à son jeune successeur, Dollfuss. D'une famille de paysans de Basse Autriche, secrétaire de syndicat agricole, le nouveau chancelier, prenant appui sur l'Italie, voulut porter les derniers coups au régime parlementaire et à la force socialiste de Vienne.

La bourgeoisie de la capitale et la paysannerie de l'Autriche danubienne n'étaient pas de taille à entreprendre seules la con-

quête de Vienne et du pouvoir. Elles trouvèrent des alliés dans l'Autriche alpestre, mobilisée en *Heimwehren*.

Nées en Styrie et Carinthie contre les Yougoslaves, les *Heimwehren* furent organisées militairement par l'*Orgesch* contre-révolutionnaire bavaroise, puis pécuniairement avec les subsides italiens. Par l'appui de la *Schwerindustrie* styrienne et rhénane, des banques, des anciens officiers, d'intellectuels aigris et ambitieux, des petits commerçants mécontents, ces « armées indigènes » prirent une allure sociale anti-ouvrière, anti-parlementaire et fasciste. Elles avaient leurs forces, dispersées, dans la Montagne. A leur petit effectif électoral (8 sièges en 1930) elles adjoignirent les 19 pangermanistes du « Bloc économique » camouflé. Les grands propriétaires, d'anciens officiers de l'armée impériale, en tête le prince Starhemberg, les mènent. Les grands industriels les paient. Elles furent d'abord rattachistes : « Le Rattachement, proclamait à Leoben, la capitale du fer styrien, Apold, directeur général de la *Alpine Montangesellschaft*, est pour nous une nécessité économique de tout premier ordre » (29 mai 1927) : la métallurgie de la Ruhr, qui avait perdu le fer lorrain, avait besoin du minerai styrien. Le « programme de Korneuburg » (18 mai 1930) rejette le « parlementarisme démocratique occidental », veut remplacer l'« Etat des partis » par l'« autonomie des ordres » (*Stände*), exige une direction « forte ». Le *Heimatblock*, ajoutent les chefs, « lutte pour la communauté nationale contre la lutte de classes marxiste, contre la parodie de la démocratie... pour l'union d'un grand et puissant *Reich* allemand » (manifeste du 14 octobre 1930). Depuis 1927, date de l'alliance italo-hongroise (5 avril), l'Italie a besoin des routes autrichiennes : par là elle armera la Hongrie. Contre le socialisme autrichien, qui repousse l'alliance fasciste, et, en échange de la renonciation au Tirol méridional, Rome fournit aux *Heimwehren* des armes et de l'argent.

Le gouvernement Dollfuss, soutenu par les deux Rome, marque une première phase d'hésitations (20 mai 1932-4 mars 1933). L'Italie prépare en Autriche contre la Yougoslavie une insurrection croate. La contrebande des armes est dénoncée par les cheminots socialistes (affaire de Hirtenberg, 8 janvier 1933). Un jeu parlementaire empêche l'élection du bureau de la Chambre et le *Nationalrat* cesse de siéger (4 mars 1933).

Une seconde phase (4 mars 1933-14 février 1934) inaugure le régime autoritaire. Paysans des Alpes, administrateurs de la *Alpine* réclament l'abolition des lois sociales. Les évêques condamnent « la trahison de la patrie et l'antisémitisme de race », prêchent le « patriotisme chrétien ». L'avènement en Allemagne de Hitler, plébiscité le 5 mars, la fin de l'autonomie bavaroise

dans le Reich prussianisé, la pression de la Heimwehr, armée de 67.000 chômeurs, « prolétaires en haillons » (*Lumpenproletariat*), les avis italiens, procurés dans l'entrevue Dollfuss-Mussolini à Riccione (20 août 1933), poussèrent le Chancelier à adopter le programme heimwehrien, et, pour parer à la formation projetée d'un « Front démocratique », à écraser les ouvriers de Vienne par la canonnade sanglante du 12-14 février 1934.

Dès lors « Vienne la Rouge », « Vienne la Juive », épurée, devient la capitale d'un Etat chrétien.

CHAPITRE III

L'ÉTAT AUTRICHIEN

Jeux et enjeu

L'Autriche est un petit pays. Mais encore faut-il chiffrer cette petitesse.

83.838 kmq., ce qui est peu sans doute; pourtant une superficie double de la Suisse, bien vivante sur 41.295 kmq., 450 km. de long sur 250 km. de large au maximum.

6.760.233 habitants fin de 1934 : c'est plus d'une fois et demie la population de la Suisse, 4.066.400 habitants. La densité moyenne, 78 habitants au kmq., n'est pas forte : elle est cependant supérieure à la densité française, 74 au kmq. Une grande unité linguistique : la langue allemande est presque exclusive, et les étrangers ne forment que les 4,3 % de la population totale, 289.305, dont 115.780 Tchécoslovaques; parmi les sujets autrichiens, 98.723 parlent le tchécoslovaque, 43.383 le slovène et 44.771 le serbocroate, 25.071 le magyar.

Un équilibre territorial : 70 % de la superficie dans les Alpes, mais une faible proportion de vallées; 10 % sur le massif bohémien; 20 % en collines et en plaines. C'est à peu près la distribution du territoire suisse, également partagé entre les Alpes, le Jura, le *Mittelland* ou « moyen pays ».

Un équilibre social : 34 % de la population dans l'industrie et les mines; 30 % dans l'agriculture et la sylviculture; 16 % dans le commerce et la circulation; 6 % dans les fonctions publiques.

Ainsi l'Autriche est un Etat-résidu, non un Etat anormal. Sa résistance, c'est-à-dire la stabilité de ses frontières, se mesure ailleurs que dans des dimensions; elle tient à l'équilibre entre les forces de fermeté du dedans et les forces d'avidité du dehors.

Quels sont les facteurs de cet équilibre? Les chercher c'est tenter la réponse à ces deux questions : l'Etat autrichien peut-il vivre? La Nation autrichienne veut-elle vivre?

I. — LA FONCTION POLITIQUE

L'Etat autrichien fut de bonne heure consolidé sur les Alpes. La Nation autrichienne n'apparut qu'intermittente, sans jamais affirmer de concept immuable. Dans son évolution quatre époques se succèdent, selon les formes que revêt l'Etat :

- la maison d'Autriche ne conçoit qu'un Etat familial ;
- l'Empire d'Autriche s'affirme allemand et centraliste ;
- l'Autriche-Hongrie est, par-dessus tout, anti-slave ;
- la République d'Autriche chercha quinze ans sa voie.

La maison d'Autriche. — La première Autriche fut un Etat dynastique, qui s'agrandit en famille. Sur un bas-relief de Saint-Pierre de Vienne, Charlemagne pose les fondations d'une église et d'un rempart. Telle est la double idée-mère des conceptions autrichiennes. L'Autriche fut d'abord une marche-frontière contre les nomades qui venaient de l'Est par les steppes du Danube : *Ostmark*, « marche de l'Est », sous un margrave bavarois (976), puis un duc d'Empire (1156). Incertaines sont alors les civilisations : l'Autriche s'intégrera-t-elle dans le monde germanique ou dans le monde slave ? Sous les Babenberg, durant une illustre phase de la civilisation allemande, le XII^e siècle, l'Autriche vit sortir les *Nibelungen* des *Lieder* de ses jongleurs et naître les poésies de Walter von der Vogelweide. Au milieu du XIII^e, sous la dynastie bohémienne des Přemyslides, l'empire d'Otakar englobait, avec les Alpes orientales, les terres tchèques du N., les terres slovènes du S., et c'est aussi en Autriche que les rudiments de la littérature tchèque éclosent.

Ces deux civilisations se heurtèrent vite : début de cette lutte séculaire des Allemands et des Slaves. Les électeurs, mettant fin au grand interrègne, élisent Empereur Rodolphe de Habsbourg, qui bat et tue Otakar sur le Marchfeld (1278), conquiert les provinces alpestres et danubiennes. Dès lors le patrimoine s'accroît par les méthodes que dénonce la fameuse devise : *Bella gerant alii, tu felix Austria nube*. Ces mariages donnèrent châteaux, villes, provinces des Alpes, *Erbland*, « Pays héréditaire », qui demeura allemand.

A cette politique de consolidation sur les Alpes succéda la conquête familiale des autres montagnes de l'Europe centrale. En 1516 seconde défaite et seconde mort : Louis II de Bohême et Hongrie vaincu et tué par les Turcs à Mohács, la peur de l'invasion ottomane octroie à Ferdinand I^{er} les couronnes de saint Venceslas (Bohême, Moravie et Silésie) et de saint Etienne, la

« Hongrie », une Hongrie qui ne couvrait que la Slovaquie et l'actuel *Burgenland* : le Habsbourg s'installe à la fois sur le massif bohémien, la chaîne karpatique, l'avant-pays alpestre. La germanisation de l'Europe centrale se prépare.

Un siècle après, en 1620, à la Montagne Blanche, l'autonomie tchèque succombe : victoire du centralisme, tout ensemble allemand et catholique. Encore un siècle, et en 1713 la Pragmatique Sanction veut imposer l'unité de la Habsbourgie : au moment où cesse la croisade, où les Turcs quittent la Hongrie des plaines (1718), Charles VI prétend créer « l'État indivisible ». Les peuples, de langues diverses, résistent à cette germanisation, que poursuivent Marie-Thérèse, plus patiente (1740-1780), Joseph II, plus idéaliste, plus brutal, pressé et brouillon à la fois (1780-1790). Les souverains réussissent à domestiquer la noblesse magyare, à former un État, bâti sur trois assises : une bureaucratie paperassière, noyau de l'Administration; une armée commune; l'Église catholique. Joseph II incarne cet État : actes symboliques que la transformation en théâtres allemands du *Burgtheater* de Vienne, aux représentations françaises, de l'*Opernhaus*, où l'on chantait en italien.

Vienne est à la limite des efforts opposés. A ses portes, deux invasions ottomanes se brisent, en 1529, en 1683. Les peuples des steppes orientales butent sur le rempart alpestre. Des Alpes part le mouvement inverse pour dominer les plaines de l'Europe centrale.

L'Empire d'Autriche. — Au début du XIX^e siècle, première restriction de l'idée impériale : à l'Empereur, théoriquement élu comme successeur de l'Empereur romain dans le « Saint-Empire romain de nation germanique », se substitue, contagion de l'exemple napoléonien, un Empereur héréditaire d'Autriche (1804).

L'Empire concurrent de Napoléon ravit à cet Empire d'Autriche quelques-unes de ses terres slaves : il reconstitue en partie la Pologne dans le duché de Varsovie; il ébauche l'unité yougoslave dans les Provinces illyriennes. La propagande des armées françaises, révolutionnaire, puis impériale, suscite la libre disposition des peuples.

L'Empire napoléonien est vaincu. L'Autriche centraliste ressuscite en 1815 : le « régime Metternich » y est le continuateur du « joséphisme », despotique et allemand. Elle se heurte au réveil romantique des Nations latines et slaves. La tentative d'absolutisme, appuyée plus ou moins sur le loyalisme des fonctionnaires, des officiers et des prêtres, échoue une seconde fois. Toutes les Nations opprimées par les traités de 1815, en

ébullition dans l'Europe centrale, prennent conscience de leurs forces par les Renaissances littéraires, les éprouvent par les Révolutions de 1848. Elles sont vaincues.

Les victoires franco-piémontaises de 1859, prussiennes de 1866 écartent les maîtres autrichiens de l'Italie et de l'Allemagne. L'hégémonie prussienne effraie pourtant les Slaves : la peur de Potsdam provoque un patriotisme autrichien momentané, « l'austroslavisme » du Tchèque Palacký, qui en donne la formule : « Si l'Empire d'Autriche n'existait pas depuis longtemps, il faudrait se hâter de le créer dans l'intérêt de l'Europe. » Au Midi les Croates faisaient écho, avec leur ban Jelčić : « Si l'Autriche n'existait pas, nous devrions la créer maintenant. » Patriotisme négatif, qui à la royauté prussienne préférerait le sceptre des Habsbourg.

L'Autriche-Hongrie. — Le dualisme austro-hongrois ouvre une troisième phase : partage d'une charge trop lourde pour un seul. Si le mot fameux de Beust à Deák : « Gardez vos hordes, nous garderons les nôtres », n'est sans doute pas authentique, il révèle la conception qui présida au Compromis de 1867, l'écartèlement de la majorité slave au profit de deux minorités, les Allemands et les Magyars.

En Autriche, le « système Taaffe » (1879-1893) tentait un fédéralisme féodal par une entente avec l'aristocratie des Nations. les « clubs », groupements parlementaires des seigneurs : associant les grands propriétaires allemands, polonais, tchèques, il manquait de base populaire. D'où pour les masses l'attraction de la grande Allemagne, du nouvel Empire, où Bismarck vient d'introduire le suffrage universel : le parti *deutsch-national*, fondé par Schönerer en 1883, déclenche le mouvement *Los von Rom* (1898). La Monarchie austro-hongroise, « absolutisme tempéré par la nonchalance », forte pour nuire, faible pour servir, est condamnée même par ses Allemands : c'était la Monarchie du « délai-congé », *Aufkündigung*, disaient les Viennois spirituels, qui plaisaient volontiers sur leur propre destinée.

Cependant la peur de la Prusse protestante créait, une fois de plus, mais alors sous l'égide de l'Eglise, un patriotisme autrichien, catholique naturellement, et, pour rallier les foules, petits artisans, petits commerçants, démocrate, anti-capitaliste, antisémitisme : la propagande des corporations de métiers, la clientèle des employés et boutiquiers, que groupe Lueger, conquièrent le *Rathaus*, l'Hôtel de Ville viennois (1896), avec un programme « chrétien-social », un Etat-major de restaurateurs, marchands de vins, libraires, peintres, mécaniciens. Le suffrage universel, introduit en 1907, vaut au nouveau parti des succès dans les villes.

Vingt ans de discours, tandis que les agrariens et les capitalistes sont les maîtres. La désillusion des classes moyennes entraîna la défaite des chrétiens-sociaux aux élections de 1911.

La guerre, la défaite de l'armée austro-hongroise permettent une nouvelle Révolution nationale : 1918 est la revanche de 1848. L'Autriche perd ses Slaves. Les seigneurs doivent renoncer à leurs propriétés de Slovénie et de Bohême, les petits à la clientèle de l'industrie viennoise. Le patriotisme se recroqueville.

La République d'Autriche. — Quatrième période : nouvelle éclipse du nationalisme autrichien. Le *Deutsch-Österreich* — terme officiel —, l'« Autriche allemande », est mis debout par les social-démocrates avec l'espoir de fortifier leur position dans l'Allemagne socialisante de Weimar : « L'Autriche allemande... portion intégrante de la République allemande », proclame l'article 2 de la constitution du 12 novembre 1918. En même temps, Vienne ne renonçait pas à l'hégémonie : elle s'adjudgeait, au moins théoriquement, les pays allemands de la Bohême. Mais elle se heurtait à une double résistance, au dedans et au dehors.

L'opposition interne vint des paysans des Alpes, surtout du Tirol, qui s'insurgent contre l'« austromarxisme ». Le séparatisme se dessine : un *Freistaat*, « Etat libre » tirolien, est créé par le *Bauerntag*, la « Chambre paysanne » d'Innsbruck ; le Vorarlberg, voisin de la Suisse, vote par 27.208 voix contre 11.248 son union à la Confédération helvétique (11 mai 1919).

Le veto externe vint de l'Europe victorieuse : l'article 83 du traité de Saint-Germain, qui institue le nouvel Etat (10 septembre 1919), impose la suppression de l'étiquette « Autriche allemande ». L'« Etat fédéral » est formé des *selbständige Länder*, « Pays autonomes », Burgenland, récupéré sur la Hongrie, Carinthie, Styrie, Basse Autriche, Haute Autriche, Salzburg, Tirol, Vorarlberg et Vienne, « pays » à part ; dans chaque province une nationalité indigène, *Heimatrecht* : telle fut la constitution fédérale du 1^{er} octobre 1920. La Société des Nations prit la nouvelle République sous sa tutelle financière (protocole de Genève, 4 octobre 1922).

Une seconde résistance interne à l'*Anschluss* socialiste s'afficha un peu plus tard. Ressuscitant le parti chrétien-social, M^{gr} Seipel rappelle que les frontières furent fixées en 1866 par l'Allemagne : « Les descendants et les partisans de ceux qui se sont alors décidés pour une Allemagne diminuée, sans l'Autriche, ne sauraient être qualifiés aujourd'hui pour entreprendre... la propagande... en faveur d'une politique opposée » (Stuttgart, 27 août 1825). Le « Bloc » bourgeois-paysan, qui se masse autour du parti chrétien-social, d'abord sans les socialistes (1922), puis contre les

socialistes (1927), trouve du renfort dans les milices alpestres, les *Heimwehren*. Mais il a encore besoin d'une aide financière, et Genève la lui accorde (protocole de Lausanne, 15 juillet 1932). Défiant à la fois envers la socialdémocratie et le hitlérisme anticatholique, le « Bloc » s'appuie sur les deux Rome, fasciste et pontificale, porte au pouvoir M^{gr} Seipel, puis Dollfuss, et, après l'écrasement des socialistes de Vienne, entreprend de transformer l'Etat.

La constitution du 1^{er} mai 1934, adoptée par un *Nationalrat* épuré, fonde l'« Etat fédéral, chrétien, allemand, à base corporative », où le mot République est banni, condamné, dit un commentaire officieux, pour rappeler la Révolution française. C'est l'Etat des Ordres, *der christliche Ständestaat*, que prônait M^{gr} Seipel. « Au nom du Dieu Tout-puissant, de qui émane tout droit, le peuple autrichien reçoit » une constitution. Pas d'élections. Pas même de plébiscites, comme dans les régimes fasciste ou hitlérien. Cinq Conseils, nommés par le Président et sans initiative législative. Un Président nommé par les Conseils. Un gouvernement sans responsabilité devant le Parlement. La dictature d'un groupe. Peu de régimes sont moins démocratiques. Le corporatisme même y est illusoire, car les corporations ne sont pas encore instituées. Le nouvel Etat n'est qu'un Etat autoritaire à apparence corporative.

La parole est retirée au peuple. Il semble donc que l'opposition soit forte. Peut-on mesurer les forces du parti nazi, pangermaniste, interdit en droit depuis le 13 juin 1933, pratiquement diffus dans les « milieux nationaux » ? Peu à peu le hitlérisme réussit à grouper contre le régime actuel une multiple coalition. Contre l'aristocratie juive, enracinée à Vienne, qui la régenté à la fois des conseils d'administration bancaires industriels et des chaires d'Université, il se fait l'avocat d'un prolétariat artisanal et intellectuel : il est un parti antisémite d'abord, comme en Allemagne, plus qu'en Allemagne. Reprenant à son compte le *Los von Rom* de Schönerer, la lutte de 1890 des vicaires contre les évêques, il groupe, dans un village bouleversé de fond en comble ces derniers temps par l'école, le cinéma, la T. S. F. et l'autobus, la petite bourgeoisie et la petite paysannerie des jeunes : face à une dictature de droit divin, que soutient le clergé, il est anticlérical. Contre le gouvernement de la *Heimwehr* anti-plébéienne, qui compte, dans son sein propre, des légitimistes avérés et des fascistes clandestins, qui est appuyée par tous les suppôts de l'ancien régime, nobles et officiers, il réunit les ouvriers et les employés des villes : il prend la figure — ou le masque — socialiste. Ainsi anti-juif, anti-catholique, anti-capitaliste, recruté parmi les petites gens, qui souffrent le plus de la

crise, dans un Etat de liquidation qui depuis quinze années se scrute, cherche ses forces et sa raison d'être, le parti hitlérien cristallise une masse amorphe de Révolution sociale.

Or l'atmosphère de guerre civile, où flotta le gouvernement Dollfuss, favorise les coups d'Etat. A cette foule en attente l'Allemagne fournit l'organisation. Le *putsch* hitlérien, tenté au *Ballplatz*, au siège de la Chancellerie, échoua, mais coûta la vie à Dollfuss (25 juillet 1934).

La fonction politique de l'Autriche a donc varié au cours de l'histoire. L'Etat a dû se modeler sur des concepts passagers, tour à tour dynastique, impérial, pangermanique, démocratique et fédéral, de droit divin et corporatif — terme qui au surplus n'est pas défini encore —. Ces fonctions, qui s'accompagnaient d'idéaux intermittents, opportunistes, sont bien différentes du rôle circonscrit, permanent, historiquement démocratique, de la Suisse, autre Etat montagnard, industriel et commerçant.

II. — LA FONCTION ÉCONOMIQUE

L'économie du passé. — L'Autriche a toujours joué, au cours de l'histoire, ce double rôle : au bord des plaines agricoles de l'Europe centrale, elle procurait les matières premières de l'industrie, artisanale d'abord, mécanique ensuite ; au carrefour des routes se croisant du N. et du Midi, de l'Occident et de l'Orient, elle se plaçait comme une étape et un entrepôt obligatoires.

Ce sont les mines qui firent la première fortune autrichienne : le sel, qui au xvi^e siècle devint un monopole d'Etat et allait fournir, en remplissant les caisses du Trésor, un instrument d'unification ; le fer surtout, autre ossature économique. Dès l'apparition de l'Etat autrichien au xii^e siècle, le minerai styrien de l'Erzberg, exploité à Innerberg (Eisenerz) et Vordernberg, entreposé à Leoben, travaillé à Steyr en Haute Autriche et à Waidhofen sur l'Ybbs, groupait dans une unité industrielle les provinces marginales des Alpes. Dès le xvi^e siècle la roue hydraulique remplace le travail manuel, et dans les nouvelles fonderies, *Radwerke*, se prépare la domination des *Radmeister*, aristocratie du fer, qui se distingue des petits maîtres de forges, *Hammermeister*. Dans des chaînes de fer se maintint l'union des pays alpestres, se forgea l'annexion des pays tchèques : par Krems et Freistadt le fer autrichien passait en Moravie et en Bohême, tandis que les tissus de Bohême et de Silésie se vendaient aux foires de Linz.

La position commerciale de Vienne devait être une autre source de la richesse autrichienne. Vers 1220, la jeune capitale des

Babenberg recevait d'eux le droit d'étape et d'entrepôt, qui contraignait les marchands d'Occident se rendant en Hongrie, les marchands allemands allant à Venise à vendre leurs produits aux Viennois. Quand les Habsbourg eurent acquis le Tirol, puis Trieste, les passes des Alpes barrées, la prépondérance commerciale de Vienne fut assurée entre le N. et le S.



FIG. 15. — UNE « ROUTE DU FER »

Phot. Králl, Leoben.

Les sentiers muletiers qui traversent les croupes ondulées des Hautes Alpes cristallines ont amené d'Autriche vers la Styrie les colons allemands défricheurs de la Forêt et fousseurs des mines de fer. Dans un méandre de la Mur s'est logée la petite ville de Leoben (540 m.), encerclée de bois et d'usines fumantes, sur la route d'Italie à Vienne.

Les tentatives d'unification économique de la Monarchie des Habsbourg ne réussirent pas plus que les essais d'unification politique. Le mercantilisme, figure commerciale de l'absolutisme, érigé en système au XVII^e siècle, devait aboutir à l'unité tout comme la centralisation à l'allemande. Son théoricien, von Hörnigk, dans son livre, *Esterreich über Alles, wenn es nur will* (1683), prétendait faire replier les pays autrichiens sur eux-mêmes, et l'inspirateur de la politique économique de Léopold I^{er}, Becher, fermait la Monarchie à l'importation venue de France, créait une Compagnie orientale pour retirer à l'Occident le monopole des denrées coloniales, et la Manufacture de Vienne. Marie-Thérèse et Joseph II, allant plus loin encore, s'efforcent de diriger l'économie : chaque province doit se consacrer à la

production pour laquelle elle est le plus apte et un « Directoire universel du commerce », puis le Conseil aulique du commerce sont chargés de dresser tout un plan d'opérations. De cette vaste politique, il ne subsista que la réforme des péages, l'abolition des douanes intérieures dans les provinces allemandes-slaves et la prohibition d'importation (1787), qui devint la pierre angulaire de l'économie autrichienne se développant en vase clos.

En 1850-1851 seulement — donc bien plus tard que ne se l'imaginent les économistes qui attribuent aux derniers traités l'élimination d'une unité « séculaire » —, par la suppression de la frontière douanière entre l'Autriche et la Hongrie (constitution de 1850), par l'abandon du mercantilisme, auquel furent substitués des droits modérés (1851), fut établi un vaste territoire économique; l'Allemagne, par le traité de commerce de 1854 entre le *Zollverein* et l'Autriche, cherchait déjà à l'englober dans un *Mittleuropa*. A peine née, l'unité économique danubienne se dégageait du Danube.

Tous ces traits d'autrefois se retrouvent aujourd'hui : si l'Autriche agricole se suffit à soi-même, l'Autriche industrielle doit exporter et l'Autriche marchande ne peut vivre que dans une économie élargie.

L'Autriche forestière et agricole. — L'Autriche, domaine alpestre, est d'abord un Etat forestier : 37,4 % de sa superficie totale, 3.137.000 ha. sur 8.383.000, sont plantés en épicéas (73 %), feuillus (8 %) et espèces mêlées (19 %). Cette étendue forestière est demeurée féodale : 61 % des forêts autrichiennes, même 73 % avec les fidéicommiss, les biens des corporations et les fonds des églises, sont propriétés privées. Toute une civilisation du bois a pris naissance en Autriche : dans sa maison de poutres, couverte de bardeaux, ce paysan-bûcheron, charpentier, menuisier, passe les longs loisirs de l'hiver dans la sculpture de ses meubles, et les ébénistes de Vienne furent les créateurs de talent d'un mobilier moderne, dont le goût et la mesure s'apparentent à l'art rural.

10 millions de stères. Cette production annuelle de bois dépasse les besoins de la construction et du meuble. Le surplus doit s'exporter. Il s'expédiait jadis. La crise autrichienne se mesure actuellement, au regard des moins prévenus, par les stocks de planches accumulés au long des voies ferrées et des routes. L'exportation d'année en année, jusqu'en 1933, se recroqueville :

en 1928,	25 878 910	quintaux d'une valeur de 244 millions de schilling				
1929,	22 140 859	—	—	221	—	—
1930,	17 437 324	—	—	186	—	—
1931,	12 192 548	—	—	102	—	—
1932,	8 277 661	—	—	66	—	—
1933,	9 764 847	—	—	71	—	—
1934,	12 023 199	—	—	85	—	—

La France, jadis forte acheteuse, qui prenait à l'Autriche entre 19 % (1925) et 29 % (1931) des bois exportés, réduisit ses commandes de 217.000 t. à un contingent de 136.000 t., puis, en contre-partie de 212.000 t., contraignit son fournisseur à subir de tels droits de douane que l'exportation ne reprit pas (71.000 t. en 1933, 47.000 t. en 1934). Et les grands propriétaires d'Autriche se tournèrent vers l'Italie (373.000 t. en 1933, 347.000 t. en 1934). Les accords commerciaux franco-autrichiens de novembre 1934 et mai 1935 modifieront peut-être le courant.

Le tiers de la population autrichienne vit d'agriculture. L'Autriche, en une année normale (1930), récolte 524.000 t. de seigle, 326.000 t. de blé, 267.000 t. d'orge, 2.963.000 t. de pommes de terre, et nourrit 2.313.000 bovins. Une comparaison avec la Suisse (qui produit 37.000 t. de seigle, 98.000 t. de blé, 10.000 t. d'orge, 590.000 t. de pommes de terre et élève 1.069.000 bœufs) est toute à l'avantage de l'Autriche. Les enquêteurs de la Société des Nations, MM. Layton et Rist, constataient déjà que la Suisse était beaucoup plus défavorisée. Grâce à ses plaines, l'Autriche se procure chez elle les 2/3 de sa consommation de céréales : 33 % de son blé, 80 % de son seigle, 65 % de son orge, 77 % de son avoine ; elle produit encore 50 % des betteraves à sucre qu'elle consomme, 100 % des pommes de terre qu'elle mange. La Suisse n'a pas de quoi faire son pain durant trois mois.

Qui plus est, la situation agricole de l'Autriche ne cessa de s'améliorer, du jour où elle se constitua en 1921 jusqu'au moment où la crise mondiale l'atteignit à son tour : en dix ans sa production en blé s'accrut de 41 %, en seigle de 47 %, en orge de 65 %, en pommes de terre de 168 %, en betteraves sucrières de 475 %, en betteraves fourragères de 166 %, en trèfle de 173 %, en foin de 43 %. Depuis 1931, les récoltes sont en recul, comme dans toute l'Europe au surplus.

A la question : « L'Autriche est-elle viable ? », les experts de 1925, MM. Layton et Rist, s'accordaient pour répondre : « L'affirmative s'impose. »

L'Autriche industrielle et bancaire. — Un second tiers de la population vit de l'industrie et des mines : 25 % sont des ouvriers, 9 % des employés et des patrons. Le premier travail offert est la

transformation des richesses naturelles : fabriques de pâtes de bois et de papier, qui plaçaient en 1930 l'Autriche, après l'Allemagne, au second rang des pays d'Europe producteurs (316.000 t. de pâte, 268.000 t. de papier); extraction des minerais styriens d'Eisenerz (1.180.000 t. de fer), qui passent ensuite dans les hauts-fourneaux (297.000 t. de fonte) et les aciéries (468.000 t.); exploitation des lignites (3 millions de t.), tandis que la production houillère insuffisante (216.000 t.) contraint à importer 3.931.000 t. de charbon; équipement en houille blanche (2 millions $1/2$ de kwh.), qui situe l'Autriche en Europe centrale loin encore derrière la Suisse, mais près de la Tchécoslovaquie.

Les industries de transformation procuraient jadis le plus clair bénéfice du commerce extérieur : en temps normal (1930) 1.352 millions de schilling sur les 1.882 millions de l'exportation totale; la balance des produits finis était, pour 262 millions, favorables à l'Autriche : en tête, les soieries, cotonnades, lainages, filés de laine, vêtements de dames, fils de soie et chapeaux. La mode de Vienne s'imposait dans l'Europe centrale et orientale.

Cette situation industrielle s'était même améliorée de 1923 à 1927 : la production du papier montait de 153.000 à 241.000 t.; celle du fer brut de 343.000 à 435.000 t.; celle de l'acier de 500.000 à 551.000. L'exemple le plus frappant du redressement était donné par l'automobile : de son centre de Steyr, en Haute Autriche, sortaient, en 1913, 4.665 voitures et 751 camions; en 1930, 19.488 voitures et 14.059 camions. Les transports par voie ferrée indiquaient la marche croissante : 263 millions de tonnes-kilomètres en juillet 1924, 335 millions en juillet 1928.

Mais que signifient les progrès de la production, des offres, s'ils ne répondent pas à des demandes?

Car, en dépit de ces progrès, l'aspect économique de l'Autriche n'est guère stable. Des crises périodiques l'ébranlent. La plus grave fut la crise bancaire.

Les causes en sont multiples, dont plusieurs étrangères à la nature même de l'économie autrichienne.

La première fut, de toute évidence, la dissociation de l'Autriche-Hongrie, bien que les traités eussent prévu une adaptation économique. Vienne perdit une partie de son industrie. Les Etats successeurs se créèrent des fabriques neuves. Aucun des établissements de 1913 ne travaillait à plein : les commandes de guerre cessèrent; la sidérurgie abaissa aux 57 % d'avant-guerre sa production du fer; les fabriques de machines eurent leurs commandes réduites de 77 %; les tissages de coton de 17 %; la confection, qui fait vivre $1/3$ de la population viennoise, s'est restreinte de 40 %. Le chômage commence en 1922, s'accroît en 1927, où le $1/7$ de la population est sans travail, en 1932, où

la moitié de Vienne se croise les bras. En Autriche, en avril 1933, 455.538 chômeurs; en décembre 1934, 399.198 sans-travail.

Une seconde cause est technique, toute bancaire. Les grandes banques viennoises s'étaient déjà, avant la Guerre, lancées dans une politique d'industrialisation, par des participations dans les grandes entreprises, par des crédits accordés à la production. Or, après la Guerre, elles disposèrent d'abondants capitaux, tant indigènes qu'étrangers : les crédits « sans patrie » accouraient, tentés par le taux élevé de l'argent, tandis que Londres et New York poursuivaient la politique de l'argent bon marché, attirés surtout par l'écart d'intérêt des grandes places occidentales et celui qu'accordaient les banques autrichiennes. Cet argent, qui affluait, servit, pour une large part, à financer des entreprises : 60 % des grandes affaires de l'Autriche étaient groupées dans le *Konzern* de la *Kreditanstalt*, liée au textile, à la métallurgie bien au-delà de ses disponibilités normales (son krach révéla 140 millions de pertes pour un capital de 125 millions de schilling). Tandis que les techniciens de l'industrie élaboraient des programmes, réalisaient les transformations modernes sans se préoccuper d'écouler leurs produits, les techniciens de la banque cherchaient à financer ces entreprises, surévaluaient les installations, n'exerçaient sur leurs clients aucun contrôle efficace, accordaient contre des actifs enflés des crédits trop considérables. La composition défectueuse des états-majors des grandes affaires, cette malencontreuse politique industrielle, furent les causes capitales des krachs. Les faillites de maisons, jadis prospères, l'insolvabilité de petites et moyennes industries, qui attendaient d'avoir perdu leur actif pour se déclarer en difficulté, se traduisirent par les pertes des établissements bancaires, par le krach qui, en 1931, atteignit la *Kreditanstalt*, la première touchée.

Il y eut cependant aussi des causes politiques. La politique avait contraint la *Kreditanstalt* à reprendre les petites banques chrétiennes en déconfiture, et, en 1929, la *Bodenkreditanstalt*. La politique portait les chefs des grandes entreprises industrielles, dont le traitement était au reste disproportionné au rendement des affaires, à subvenir aux frais des *Heimwehren*, armée de chômeurs entretenue en vue de la guerre civile. L'Etat ne gérait pas mieux sa fortune. En dépit des engagements pris à Genève en 1922, les dépenses publiques s'enflaient : quand, dans une Autriche de 28 millions d'habitants, la présidence du Conseil et le ministère de l'Intérieur de 1915 marchaient avec 5 chefs de division et 27 conseillers, l'Autriche de 6 millions 1/2 entretenait dans ces deux administrations 5 chefs de division et 61 conseillers; le ministère du Commerce de 1914 se contentait de 103 fonctionnaires supérieurs, et celui de 1932 se payait le luxe de 253; etc.

L'excédent du budget se changea vite en déficit : 32 millions en 1926, 84 en 1928, 138 en 1930. Le krach de la *Kreditanstalt* découvrit les défaillances de la Banque Nationale d'Autriche et de nombreux établissements. Toutes les industries sont atteintes à tour de rôle par le chômage : le bâtiment, la métallurgie, le textile, enfin le bois. Une fois de plus, la Société des Nations, appelée en 1932 au secours, impose une diminution du train de vie.

La crise n'était donc point organique. Elle est provoquée par le trouble profond du domaine industriel, les imprudences techniques, le gaspillage, d'origine politique, de la République émancipée de la tutelle financière de Genève. La meilleure preuve fut le succès de l'emprunt intérieur de 1933 : 265 millions de schilling furent prêtés en quelques semaines par 88.000 souscripteurs. L'Autriche se révélait capable de résurrection.

L'Autriche marchande. — Pourtant le mécanisme autrichien n'est pas encore adapté à la situation née de la Guerre. Pays forestier, exportateur de bois, pays industriel, exportateur de produits fabriqués, si l'Autriche n'exporte pas, elle étouffe. Mais où peut-elle exporter ?

Le remède est-il dans une reprise des liens économiques avec les Etats successeurs ou dans l'union avec l'Allemagne ? Le problème ainsi posé, deux constatations de fait s'imposent tout d'abord.

En premier lieu, dans l'ordre économique, les liens avec les Etats danubiens s'affirment de beaucoup les plus solides. Comparés avec l'Allemagne, à plus forte raison avec l'Italie, les quatre Etats du Danube (Hongrie, Roumanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie) forment le bloc des meilleurs clients, des meilleurs fournisseurs de l'Autriche. Déjà les statistiques des experts, qui préparèrent pour 1932 la conférence de Stresa, amas de bonnes volontés impuissantes, montraient l'attraction des pays danubiens. La crise actuelle ne l'a point fait cesser.

Le tableau suivant en porte témoignage :

	1930	1931	1933	1934
	—	—	—	—
<i>Importations en Autriche (0/0) :</i>				
des quatre pays danubiens	38,2	35,3	37,7	38,5
d'Allemagne	21,2	22,2	19,6	17,4
d'Italie	3,9	4,3	4,3	4,2
<i>Exportations d'Autriche (0/0) :</i>				
vers les pays danubiens	31,2	29,5	30,1	31
vers l'Allemagne	17,6	16,2	15,6	16,2
vers l'Italie	9,4	8,2	10,6	10,8

En second lieu, les efforts politiques de certains gouvernements pour détourner le cours des échanges restèrent vains : les accords de Rome du 17 mars 1934, qui cherchaient à attirer l'Autriche et la Hongrie dans l'orbite économique italienne, ont augmenté légèrement le volume des échanges, mais se sont avérés incapables d'en modifier la direction. 1934 n'a rien changé au rôle prépondérant des Etats danubiens dans l'économie autrichienne. Dans une année moyenne et malgré la crise, l'Autriche leur vend 59 % de ses fils et articles de soie exportés, 34 % de ses fils et tissus de coton, 30 % de ses métaux bruts, 31 % de ses machines et appareils, 30 % de ses ouvrages en fer, 29 % de ses véhicules et moteurs. L'Autriche leur achète 76 % des farines qu'elle se procure à l'étranger, 71 % des animaux vivants, 65 % des fourrages, 61 % des céréales. Elle ne peut se passer d'eux. Dans le complexe économique danubien, le rôle de l'Autriche est de fournir les produits industriels, d'acheter les matières agricoles. Seul le bois autrichien trouve ses débouchés les plus importants hors des régions danubiennes.

Les importations des Etats successeurs en Autriche sont constantes. Les exportations de l'Autriche vers ces Etats ont plutôt tendance à se restreindre, au fur et à mesure que s'y développe l'autarcie. Ces Etats offrent pourtant à l'Autriche une clientèle plus large que ne lui donne l'Allemagne : en 1930 la balance des objets fabriqués présentait un solde positif de 262 millions de schilling : 124 millions eu égard à la Yougoslavie acheteuse, 79 millions vis-à-vis de la Roumanie, 65 millions envers la Hongrie. Or la participation de l'Allemagne en cette même année pour les produits fabriqués se balançait par un solde négatif de 238 millions. L'éloquence des chiffres révèle tout l'intérêt qu'a la nouvelle Autriche à s'incorporer dans la sphère économique danubienne plutôt qu'à se noyer dans une grande Allemagne douanière.

III. — ENTRE L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE

Le problème autrichien hors du cadre autrichien. — Par son rôle politique passé, par son rôle économique l'Autriche a toujours débordé son cadre. Elle a tenté jadis une expérience d'union danubienne : un Etat qui grouperait par force les Nations, qui, fondé sur des différences nationales, contraindrait les peuples à collaborer. Manquée fut cette expérience. L'Etat ne voulut jamais tenir compte des besoins propres de ses Nations, ne fut jamais conçu que comme une machine patrimoniale, puis allemande. Il

se heurta à la résistance de ses Nations, révoltées et vaincues en 1848, révoltées et victorieuses en 1918.

Or cet Etat, allemand et germanisateur, porte lui-même en son sein les éléments d'une Nation. Vienne agit vis-à-vis des autres cellules allemandes comme elle se comportait à l'égard des cellules slaves et latines : les vies provinciales demeuraient closes. Aujourd'hui encore la vie nationale n'est pas fondue, et chaque Etat de la fédération autrichienne reste soumis à des influences propres, est incertain de ses destinées. L'Autriche alpestre s'accommode encore de la discipline religieuse et féodale, tandis que les seigneurs terriens ou capitalistes, les maîtres de la Forêt ou de la Mine, vivent de souvenirs abolis et d'espoirs soit dans le retour des Habsbourg, soit dans la mainmise des magnats du fer rhénan. L'Autriche cisalpine, où subsistent les libertés rurales, corporatives et catholiques, menace à la fois et convoite Vienne, repaire du racisme autoritaire et du socialisme d'Etat, qui sont à écarter l'un et l'autre. Vienne enfin, capitale mégalo-céphale déchue de l'Europe centrale, se partage entre un monde ouvrier et un monde bourgeois des affaires, orientés tous deux vers l'Europe centrale, séculaire cliente de leur industrie.

Chacun de ces mondes veut conquérir le pouvoir et nul n'en est capable par ses seules forces. Ils sont amenés à regarder, à quémander au dehors.

Dans le passé déjà était apparue par intermittences une solution plus ample au problème de l'Europe centrale. La politique impériale du moyen âge unissait l'Allemagne et Rome : la victoire ne fut jamais que temporaire et les « Barbares » d'outre-monts étaient chassés d'Italie. Les tentatives du N. n'étaient guère moins passagères : l'état autrichien s'en révélait peu solide et, quand l'Allemagne chercha à s'unifier, une Autriche mâtinée de Slaves lui paraissait une étrangère. En 1848, la « Grande Allemagne », menée par Vienne, fut écartée au profit de la « Petite Allemagne » de Berlin. Dès lors le jeu passa du Danube sur l'Elbe.

La destinée de l'Autriche rappelle à bien des égards celle de la Rhénanie. La force de la Prusse, qui s'étirait de l'Elbe vers l'Oder puis la Vistule, ne franchit la passe décisive que quand l'Angleterre aveugle de 1814 l'eut installée sur le Rhin. La civilisation originale rhénane, trait d'union entre Allemagne et France, se prussianisa, et dès lors s'accrut la pression sur l'O. : un danger allemand se leva sur le Rhin. L'Autriche peut apparaître aussi, dans la masse germanique, comme douée d'une civilisation à part. Pour l'Italie unifiée, qui a récupéré Trente et Trieste, la garde aux Alpes s'impose, comme pour la France, qui recouvre l'Alsace et la Lorraine, est nécessaire la garde au Rhin. La poussée prussienne est maintenant au S.

C'est l'essai de 1848, mais où la tête est retournée. Vienne n'est plus le chef de la Grande Allemagne. Et le « troisième Empire » ne repousse plus Vienne, que l'ébauche du second avait chassée d'Allemagne. Où 10 millions d'Allemands avaient échoué, 65 millions pensent réussir. L'*Anschluss*, sous un nom assez terne, le « Rattachement », est une annexion, par l'Allemagne et par Vienne unies, de l'Europe centrale :

réunion des pays danubiens à l'Allemagne, reprise du *Drang nach Osten*, rêvé par les coryphées pangermanistes de l'ère wilhelmienne, exécuté pendant la Guerre, le *Brotkrieg* ayant conquis toutes les plaines céréalières ;

réunion des pays danubiens à Vienne, qui ne se résigne pas à perdre son antique rang de capitale impériale.

Et les autres cellules autrichiennes, amorphes, attendent.

L'*Anschluss*. — L'idée du « Rattachement » coïncide avec l'effondrement de l'Autriche-Hongrie. En dépit de la propagande, qui en fait la rançon des misères économiques, le « Rattachement » et ses succédanés, « Assimilation douanière » (*Zollangleichung*), « Union douanière » (*Zollverein*), sont de purs actes politiques.

Dans la lutte des Nations, qui déchirait l'Etat autrichien à la fin du XIX^e siècle, les Allemands d'Autriche réprouvaient les concessions arrachées à Vienne en matière nationale et des partis cherchèrent à accroître leurs forces avec l'aide de l'Allemagne : « On parle toujours d'égalité entre Allemands et Slaves, énonçait en 1898 Schönerer, fondateur du parti national-allemand : c'est comme si l'on opposait un lion à un pou, parce que tous deux sont des animaux. » Au cri qu'en 1902 il poussait en plein delà la frontière le livre de Tannenberg, *Grösstes Deutschland* (1911), qui prêchait le démembrement de l'Autriche, l'annexion à l'Empire allemand de l'Autriche et du « littoral allemand » sur l'Adriatique, c'est-à-dire Trieste.

La Guerre et la défaite disloquent l'Empire autrichien. Le parti socialdémocrate, qui s'empare du pouvoir à Vienne, adopte, par la constitution du 12 novembre 1918, la formule platonique : « L'Autriche allemande forme une portion intégrante de la République allemande. » Le chef socialiste Otto Bauer avouera plus tard que les masses ouvrières étaient hostiles à l'Union. Cette manifestation de l'Assemblée provisoire n'était donc point un cri de la conscience nationale.

L'Europe alliée mit son veto à Saint-Germain (10 septembre 1919) et l'Europe genevoise fut compatissante (protocole du 4 octobre 1922). L'*Anschluss* ne fut dès lors qu'un chantage sur Ge-

nève, plus habilement nuancé. Le parti chrétien-social ne s'en fit pas faute, et, en particulier, son chef, M^{sr} Seipel, qui prônait mystérieusement le « Rattachement par la Société des Nations » (férier 1926) : le spectre de la crise économique effraie spécialement la clientèle paysanne du parti chrétien-social, qui fait flèche de tout bois.

Le coup de théâtre Curtius-Schober, l'accord douanier signé des deux ministres d'Allemagne et d'Autriche le 19 mars 1931, mettait l'Europe devant une réalité proche, un *Anschluss* économique : il dévoilait les vues secrètes des industriels, qui maniaient les politiciens. L'accord reproduisait les traits essentiels du traité du 24 février 1828 entre la Prusse et la Hesse-Darmstadt, prototype du *Zollverein* : l'établissement d'un cordon douanier commun à l'Autriche et à l'Allemagne se combinait avec le maintien provisoire des droits, comme pour permettre à la *Schwerindustrie* allemande d'absorber peu à peu la métallurgie autrichienne, tandis que le caractère « ouvert » de l'« Assimilation douanière » — titre modeste — révélait l'espoir de l'étendre à tout le *Mitteleuropa*.

Les résistances européennes contraignirent les associés à renoncer à leur projet devant l'aréopage de Genève (2 septembre 1931) et firent condamner la procédure par la Cour de Justice de La Haye (5 septembre 1931).

L'épreuve camouflée en une Union douanière échouant, le pangermanisme hitlérien se rabattit sur le coup de force : le *putsch* du 25 juillet 1934 faillit réussir. Il trouvait des complicités dans l'industrie, dans les banques, dans l'armée, dans l'Université. En tête l'Université de Vienne, héritière de l'antisémitisme pangermanique de Schönerer, imitatrice du « droit scolaire » racial, qui écarterait les savants juifs des grandes écoles et des bonnes places. Ses juristes justifient l'invasion de la Belgique; ses moralistes exaltent la guerre; ses historiens de l'art rayent de leurs catalogues les compositeurs modernes. Et, dans cette Autriche en attente, sans exutoire populaire, le parti hitlérien vit de crédit.

L'opposition à l'*Anschluss*. — L'Italie, qui reprenait à son compte l'Empire de Rome sur le Danube et flirtait avec l'Allemagne depuis la défaite allemande, fut brusquement tirée de son rêve impérial. La première politique mussolinienne avait été négative : elle avait rejeté le projet Beneš, dit « plan Tardieu », d'organisation de l'Europe centrale. Après avoir favorisé les espoirs de restauration habsbourgeoise, elle avait fait faux bon à son protégé, l'archiduc Otto, favori des sphères vaticanes. Mais l'Allemagne au Brenner était une menace d'au-

tant plus vive que les publicistes allemands ne cessaient de revendiquer le Tirol du Sud, cette « Vénétie tridentine », incluse désormais dans les frontières italiennes. L'Italie appuyait donc Dollfuss, anti-socialiste, anti-hitlérien. Ses plans économiques visaient à la mettre en bonne posture dans le commerce autrichien, à rendre sa fortune au port de Trieste, mais présentaient une pointe acérée contre l'industrie tchèque et le commerce yougoslave. Tantôt la Rome ducéenne est d'accord avec la Rome pontificale, qui voudrait faire de l'Autriche l'État chrétien modèle, et tantôt elle met son veto aux *combinazione*, à la reconstruction de l'Autriche-Hongrie sous le Habsbourg. La nouvelle politique italienne, qui jouait du danger allemand, qui mobilisait sur le Brenner lors du coup de main de Vienne, où Dollfuss trouva la mort, demandait carte blanche en Europe centrale, et soulevait la méfiance des Tchécoslovaques, des Yougoslaves, des Roumains. Peut-être les accords franco-italiens de Rome (7 janvier 1935) amorcent-ils une politique plus habile, un essai de groupement des forces danubiennes contre l'Allemagne.

Cette coopération danubienne est le problème d'autrefois. La grande Autriche, qui ne connaissait que la force, n'accomplit pas sa fonction. La petite Autriche est en présence d'un destin, tout autre dans ses moyens, mais pas dissemblable dans ses buts ultimes. La collaboration ne peut plus être imposée d'en haut, mais consentie de toutes les capitales. L'Autriche n'est qu'un des petits États de l'Europe centrale. Dans le bassin du Danube, rien n'implique sa prééminence. La Monarchie danubienne s'est effondrée pour ne s'être pas bâtie sur des assises nationales. Aujourd'hui, les cellules sont construites : l'Europe centrale a ses fondations dans les Nations paysannes associées. Depuis 1922, la Petite Entente s'efforce précisément d'entreprendre cette œuvre : la constitution, de bas en haut cette fois-ci, de l'Europe danubienne. L'Autriche lui appartient par la direction de ses vallées intra-alpestres, par les liaisons de son avant-pays cisalpin, par son carrefour viennois, par les jeux de son passé, par son rôle économique actuel. Enjeu d'une politique de solidarité. Mais, à l'opposé de jadis, il lui faut maintenant partager.

CHAPITRE IV

LA NATION AUTRICHIENNE

Missions et mélanges

Les fonctions que l'Etat autrichien assume s'avèrent capables de justifier son existence. L'Etat est un organisme qui répond à des besoins. Or le problème de l'Autriche n'est pas seulement politique, pas seulement économique. Comme tout problème national, il est moral au premier chef. Il ne s'agit pas simplement de savoir si l'Autriche peut vivre. Il convient de se demander si l'Autriche veut vivre. En un mot, existe-t-il une Nation autrichienne?

La petite Autriche est de langue, de civilisation germaniques. Son originalité dans la masse allemande, sa volonté d'indépendance s'affirment-elles, comme se manifeste par exemple le caractère propre de la Suisse, ou bien ses traits particuliers vont-ils, comme ceux de la civilisation rhénane, disparaître, amorphes, dans le complexe d'une Allemagne prussianisée? Si nous appliquons à mesurer l'Autriche l'aune que nous proposa Renan dans sa célèbre brochure, nous rechercherons les bases intellectuelles, ses souvenirs, ses espoirs communs. Question délicate pour un étranger, qui doit se contenter d'ajouter foi à la littérature indigène. Il est indispensable de donner audience aux écrivains. Pourtant le géographe enquêtera sur un domaine moins instable : il examinera surtout si la combinaison des genres de vie présente un équilibre qui assure la solidité, la pérennité de la Nation.

I. — LES BASES SPIRITUELLES :

« L'HOMME D'AUTRICHE »

La « mission » chez les professeurs. — L'Homme d'Autriche, *der österreichische Mensch*, est un nouveau-né, création de Schmitz, écrivain viennois (1924). La mission, que lui attribue son accoucheur, est « la liaison du germanisme oriental, moins raide que celui du *Reich*, avec le slavisme occidental, de trempe

plus forte que l'âme russe ». Le moins qu'on puisse dire de cette définition est qu'elle ne brille pas par la clarté.

D'autres sons de cloche se font entendre. Le juriste et historien Brockhausen, professeur à l'Université de Vienne, assigne à l'Autriche une double mission, extérieure et intérieure (1925). La première s'est révélée dans un passé déjà lointain : l'Autriche fut le boulevard de l'Europe occidentale contre les dangers de l'E., contre l'invasion turque. M^{gr} Seipel ajoutait, dans une conférence prononcée à Paris le 3 juin 1926, qu'elle avait encore joué ce rôle en 1919 contre le bolchevisme hongrois. La mission intérieure s'est également effacée : l'Autriche fut un foyer commun pour une douzaine de peuples. Derrière le « mur de soutènement », barrière contre l'envahisseur, se bâtit la demeure commune. Brockhausen ajoute, non sans justesse, que les Nations renièrent cette demeure commune, devenue vite « une prison ».

De Berlin l'économiste Sombart proteste : « On a toujours qualifié Vienne de boulevard contre l'Orient, de rempart contre l'assaut des Turcs ; à mon sens, c'est en Occident que sont ces Turcs, et Vienne a paru destinée à faire barrière contre l'envahissement du technique ».

Cependant une autre tâche est encore proposée. Matl, professeur à l'Université de Graz, met en lumière le rôle du « vien-nisme » dans la vie spirituelle de l'Europe centrale : la langue allemande, véhicule de cette civilisation, les écoles d'art plastique, de musique, de littérature, de sciences, qui de toute l'Europe centrale accouraient prendre le ton à Vienne, sans compter l'armée, l'« aristocratie des bureaux », l'école, le système judiciaire. Cet apport de la civilisation viennoise dans l'Europe danubienne et balkanique est incontestable. Matl se contente de poser le problème : « L'Autriche, par son développement suprana-tional, mais en réalité administré et gouverné en allemand, n'a-t-elle pas nui au développement des civilisations nationales ? » Il condamne certaines formes du vieil Etat autrichien : la Contre-Réforme, le régime Metternich, le néo-absolutisme de 1850-1860.

Tout de suite cependant d'autres questions surgissent. Le baroque est-il un art spécifiquement autrichien, bien qu'étalé sur les églises et les palais d'Autriche, de Salzburg comme de Vienne ? La musique viennoise, de Haydn et Mozart à Johann Strauss, est-elle spécifiquement autrichienne ? Il faudrait une compétence pour répondre. Cette influence de l'art viennois ne vient-elle pas précisément de son caractère non « viennois », mais cosmopolite ? En tout cas, sans entamer de telles discussions, et pour ne pas sortir du cadre géographique qui circonscrit cette étude, on peut dire que les violons des théoriciens ne sont pas encore accordés.

Le patriotisme autrichien se révèle-t-il davantage que chez les doctrinaires dans les écrivains actuels ? La littérature viennoise est aujourd'hui extrêmement riche. Est-elle nationale ?

La « mission » chez les romanciers et les poètes. — Trois grands noms émergent, si l'on ne compte que les morts : Hugo von Hofmannsthal, Rainer Maria Rilke, Arthur Schnitzler.

HOFMANNSTHAL oppose l'Autrichien, « traditionnel et stable », au Prussien, « préoccupé d'actualité et d'action ». Lui-même est d'une famille de Basse Autriche, et, malgré son nom redondant, de petite noblesse paysanne. Epris de musique, il donne à cet art la place éminente : « C'est d'abord en sa musique que l'Autriche est devenue esprit. » Il s'efforce d'en définir l'harmonie composite : « Un souffle slave, un éclat italien, au sein d'une musique qui remonte à un germanisme sans nostalgie et sans vague. » Il rapporte cette réplique de Haydn, à qui l'on demandait pourquoi ses messes étaient si peu cérémonieuses : « Quand je pense au bon Dieu, je suis plein de gaieté. » A cet art si peu nostalgique, Hofmannsthal joint la poésie *volkstümlich*, « issue du peuple », des paysans, celle de Grillparzer dont il invoque le témoignage au cours de « L'Autriche dans le Miroir de la pensée » : « Un oiseau autrichien ne vole jamais si haut qu'on ne puisse reconnaître son plumage. »

Après ces coups de chapeau à l'Autriche aimable, Hofmannsthal se sent Allemand autant qu'Autrichien. Il admire l'âme sociale de l'Allemagne : « Qui ne l'a rencontré plus d'une fois cet esprit errant, qui surgit du chaos pour faire valoir ses prétentions de Maître et de Conducteur, marqué tantôt du signe du génie, tantôt du stigmate de l'usurpateur, révolutionnaire dans le monde spirituel parce que, vrai Allemand en cela, seul l'absolu compte pour lui » (*das Schriftum als geistiger Raum der Nation*, Munich, 1927). Il nous présente ces chercheurs en quête d'un lien spirituel : « Aucune lutte allemande pour la liberté n'a été plus ardente ni plus opiniâtre que celle qui a lieu aujourd'hui, en des milliers d'âmes, pour conquérir une véritable discipline. » Aussi hésite-t-il entre l'engouement de tout-à-l'heure et la gravité, qu'il dévoile maintenant. Il expose la tragédie de l'Empire détruit : *der Turm*, « la Tour » s'écroule : « Les murs excellent, écrit-il dans « la Restauration créatrice » de 1927, sur leurs fondations, mais notre chemin n'est plus viable. » Quant à lui, il s'en échappe : « Aux grands hommes leur propre Nation tient lieu de destin et l'Europe d'expériences. »

RILKE, né à Prague, étudiant à Paris, est étranger à toute préoccupation nationale : « Je n'ai ni amante ni maison, ni une demeure pour vivre. » Le poète est un passant, qui doit célébrer

le monde. Ecrivant d'ailleurs aussi bien en français qu'en allemand, attiré par Rodin, dont il fut le secrétaire mais dont il se sépara, attaché aux littératures du Nord, il vante qui s'échappe du foyer familial (« Malte »), le Mondain et l'Aveugle, l'un toujours errant, l'autre vivant dans la nuit (« le Livre d'Images ») : « De tous mes livres (il veut dire de toute sa bibliothèque), mande-t-il à un ami, il y en a peu qui me soient indispensables, et il y en a deux qui sont presque toujours parmi les choses où je me trouve justement : la Bible et les œuvres du grand poète danois, Jens Peter Jacobsen » (1903).

SCHNITZLER, qui est israélite, s'est essayé sans doute à peindre les lieux et les types viennois : les églises jésuites, les palais rococo, les cafés élégants du *Ring*, les brasseries populaires, le parc peigné de Schönbrunn, les guinguettes du Prater, et, tout spécialement, cette *süsse Mädel*, parente autrichienne des grisettes de Murger. Pourtant il s'évade de ces flâneries, de ces compagnes : « Je suis à mille lieues de l'actualité ; j'ai passé ma vie à ruminer et à retourner l'unique problème de l'amour et de la mort. » Il vieillit et ses créations deviennent plus humaines. Que l'on compare la célèbre *Liebelei* des débuts — qu'a vulgarisée le cinéma —, ses romans de l'avant-guerre à ses productions des dernières années, *der Weg in Freie* (« le Chemin de la Liberté »), *Flucht in die Finsterniss* (« Fuite dans les ténèbres »). « La politique, note-t-il quelque temps avant sa mort, a ses dogmes tout comme la religion. Ces dogmes s'intitulent : Pouvoir, Elargissement des frontières, Prestige. Mais on ne trouve pas les vrais croyants parmi les fanatiques du dogme, ni les vrais patriotes parmi les politiciens. » Et encore, dans ses « Maximes et Pensées » : « Voici le mensonge vital de l'Etat et de beaucoup d'individus : ils prétendent redouter la banqueroute, ils prétendent essayer de l'éviter en un moment où ils sont déjà ruinés. »

Certes tous ces écrivains restent viennois, voire patriotes, à leur façon. Il n'est pas certain cependant que cette littérature cosmopolite soit une littérature nationale. Elle a beau décrire l'Autriche, surtout Vienne — et du reste Vienne n'est pas toute l'Autriche —, elle est grande surtout parce qu'elle est humaine. Ces romanciers, ces poètes fouillent plutôt les fondements rationnels ou sentimentaux, de la croyance en une Patrie. Le patrimoine autrichien est, dans la littérature contemporaine, un patriotisme en instance : il se cherche encore.

II. — LES BASES SOCIALES : L'ÉQUILIBRE DES GENRES DE VIE

Une Nation est moins faite de souvenirs ou d'espairs, voire d'intérêts communs, que d'un contact d'habitudes. Nous avons pu la définir : une combinaison harmonieuse de genres de vie. A cet égard, l'Autriche, avec 60 % de ruraux, 40 % de citadins présente un équilibre guère différent de celui de la France, où l'on compte 53 % de paysans. L'économie rurale autrichienne est également un partage, un peu moins régulier, entre ses forêts (37,4 % de sa superficie), ses prairies basses et pâturages de montagnes (27 %), ses terres de labour (23 %).

Le genre de vie ancestral est celui du Montagnard, bûcheron et pâtre. A côté, le Laboureur conquiert sa place au soleil, et l'Ouvrier, l'Industriel, le Marchand des villes routières tiennent, en ces étapes, le haut du pavé. La politique décèle ces contrastes et ces contacts : devant le Montagnard, souvent soumis aux anciennes forces sociales, la lutte se circonscrit entre le chrétien-social des campagnes danubiennes et le socialdémocrate de Vienne.

Le genre de vie de la Montagne. — La Montagne est par excellence le domaine des genres de vie combinés. C'est, par définition, une série de zones d'altitude, où s'étagent des forêts sur les versants et des pâturages sur les cimes. Pourtant la Montagne n'est que partiellement peuplée : la limite des habitations permanentes n'atteint que 1.800 m. dans les hautes chaînes centrales, 1.000 m. dans les Préalpes ; la région non peuplée occupe à 80 % de la surface, ici 50 %. Quelques sites privilégiés seuls attirent les hommes. Le côté du soleil, *Sonnenseite*, l'« endroit » comme on dit dans nos Alpes françaises, présente ses villages en paliers, presque uniques : 91 % de la population de l'Ötztal se chauffent sur les pentes exposées au Midi ; sur ces versants ensoleillés les hommes grimpent à 1.200, à 1.500 m., allongeant parfois, comme dans le Vorarlberg, leurs villages le long des routes, tout en tournant le dos au chemin, souvent éparpillant leurs hameaux, une douzaine de maisons, montant en été dans les *Sennereien*, laiteries temporaires. Le *berg* des désinences rappelle le bourg d'en bas : Silzberg au-dessus de Silz, Kaunsberg sur Kauns. Les replats des auges glaciaires, les cônes de transition formés par les glaciers et les torrents procurent d'autres emplacements favorables : 72 % de la population du Tauferertal, 85 % de celle de l'Antolztal sont sur les cônes de la vallée, 54 % des habitants du Subaital élisent domicile sur les terrasses. Sont délaissés les fonds humides où, dans les brumes, se cachent

les prairies : les terres basses furent les premières asséchées, colonisées; les termes en *ried*, *au*, *platten* désignent sur la carte les plus récents villages.

La maison est le chalet alpestre, au toit de lattes, chargé de rocs, aux murs de pierres, blanchies de chaux : un dicton d'Autriche rappelle que le Montagnard a une maison blanche et du pain noir. Un unique rez-de-chaussée, rarement un étage, comme dans le fertile Inntal. Le vaste toit, sapins ou pins d'arole, s'avance et protège la provision de bois coupé. Au dedans les trois pièces, la chambre, *Stube*, la cuisine, *Küche*, la salle commune, *Haus*, avec son poêle dans le mur; par derrière l'étable et, la grange, toujours de plain-pied grâce à la pente, même quand le devant comporte un étage.

Le montagnard, essentiellement le Tyrolien classique, a imposé à l'Autrichien son costume : la culotte de peau courte au-dessus du genou nu, la veste de laine ouverte arrêtée à la taille, et sur la tête, le petit feutre, orné du crâne plumet. Il a offert aussi à ses compatriotes le modèle des mœurs patriarcales, pieuses et conservatrices. C'est dans la Montagne que l'ancien régime conserve ses plus fidèles tenants.

Le Tyrolien, comme l'Allemand du Sud, est avant tout un défricheur. S'il faut renoncer à admettre l'œuvre colonisatrice des moines, qui cherchaient surtout les solitudes, si les abbayes, les évêchés ne furent qu'exceptionnellement les noyaux des centres peuplés, la cognée bûcheronne des Alamans à l'O., des Bavaois à l'E., des Saxons, tout comme dans la Suisse ou la Bohême voisines, fit place aux villages dans la forêt. Les coups de hache ne respectèrent que les réserves de chasse : le Wienerwald, la montagne boisée qui domine Vienne, fut longtemps la chasse favorite des Babenberg. Depuis 1870, les domaines forestiers furent achetés, maintenus par les seigneurs. La réforme agraire ne les expropria que partiellement : ce fut le seul partage des terres effectué dans l'Autriche nouvelle; la « loi de réinstallation » du 13 mai 1919 permettait seulement de distribuer des parcelles boisées. Aujourd'hui, sur les 3 millions d'hectares des forêts autrichiennes, 75 % sont encore des propriétés privées.

Cependant le travail du bois est ralenti, voire arrêté durant l'hiver. Les forestiers émigrent alors. Ils vont exercer de petits métiers errants : les ramoneurs, les porteurs d'eau jadis, les fendeurs de bois, les scieurs de long partent des Alpes vers le N., les vendeurs de fruits vont vers le S. Les femmes, brodeuses au Vorarlberg, font concurrence aux dentellières suisses de Saint-Gall. Ou encore les bûcherons s'expatrient définitivement, essaient dans toute l'Europe centrale. Ainsi s'explique le dé-

peuplement des Alpes, la chute constante de 20 à 35 % dans quelques hautes vallées, sur la Mürz, sur la Salza, affluent de l'Enns. L'émigration s'arrête au contraire dans les bourgs : autour de Leoben, le fer, le lignite ont accru la population de 50 % en trente ans ; ailleurs, la houille blanche, la laine retiennent les pauvres gens.

La forêt procure deux ressources : la coupe et la vente du bois, et maintenant le tourisme, rival de cet autre tourisme alpestre, qui donna l'exemple, le suisse. En 1933-1934 encore 2.772.338 visiteurs, dont 796.266 étrangers. L'Allemagne hitlérienne visa juste, en frappant ses sujets d'un droit prohibitif de mille mark à leur sortie ; retenant les touristes allemands, toujours attirés vers les Alpes, elle tarissait une des sources du Montagnard d'Autriche, au moment où le bois des forêts alpestres ne s'exportait plus. La misère est, comme partout, le fourrier, sinon des révolutions, pour le moins de l'opposition au gouvernement central.

A ce genre de vie topique de la Montagne s'ajoutent et se mêlent deux autres, l'un plus archaïque, l'autre plus évolué. Une vie ancienne subsiste, où la culture pauvre de l'orge, des haricots, des pommes de terre, va de pair avec l'élevage du gros bétail et la fabrication des fromages. De la *Niederalp*, la « Montagnette », comme la nomment nos Savoyards, les prés d'en bas, jusqu'à l'*Oberalp*, la prairie alpine que le printemps libère des neiges, le berger vagabonde. Presque toutes les vallées intérieures, sans grandes liaisons avec les plaines, ont gardé cette vie primitive, plus fermée aux influences, à la civilisation du dehors. Au contraire un type moderne s'y oppose sur les Préalpes, placées davantage à la portée des grands courants extérieurs : sur les basses pentes, où la mollasse et le flysch tendres sont par excellence des sols d'herbages, l'élevage exclusif gagne : ce ne sont là que prairies monotones où, sur les fourches, fichées en terre, sèche le foin à la belle saison. Au Vorarlberg par exemple, les cultures ont déchu de 28 % en trente années. Pays originaux, où la fortune se compte en têtes de bétail, qu'enrichissent, pour une large part, la viande, le lait exportés. C'est la richesse de l'Inntal, de bout en bout de la vallée. Par là le Montagnard s'introduit dans le milieu du Bas Pays, de Vienne, demeurée sa meilleure cliente.

Ce genre de vie montagnard, forestier et pastoral, correspond au monde germanique, c'est-à-dire de langue allemande. La maison de bois et la vie bûcheronne disparaissent à l'O. et au S. Frontières de civilisation. Dans l'Ortler, sur le versant N., le chalet tirolien grimpe à 2.000 m., se dispersant dans les hameaux ; au S. au contraire les maisons de pierre s'agglomèrent

en gros villages, élèvent leurs étages près des fonds, sont habitées d'Italiens. Dans la haute vallée de la Drave, les villages allemands de l'O. contrastent avec les petites maisons de l'E. en planches, aux toits pointus, disséminées dans les prés-bois, et toutes peuplées de Slovènes. Au N. moins nettes sont les limites. Le Bavaois est un autre Forestier, se serrant dans de gros villages sans ordre, cultivateur des clairières. Le Tchèque suit les terres découvertes, les bandes de loess prolongées vers le massif de Bohême, dans de longs villages alignés, de part et d'autre de la Thaya (Dyje), qui marque la frontière, autrefois entre les provinces allemandes et tchèques, aujourd'hui entre les deux Républiques d'Autriche et de Tchécoslovaquie.

Le genre de vie du Piémont. — Sur les bordures alpestres, couloir marginal du N., antichambres pannoniques de l'E., vallées intra-alpines, c'est un autre homme qui s'avance à la rencontre du bûcheron. L'intensité du défrichement est le trait dominant de ces Campagnes. Les forêts y tiennent une plus faible place, bien qu'elles n'y soient pas absentes : la Basse Autriche possède encore 34 % de sa superficie en bois; en Haute Autriche la Forêt ne couvre que 12,9 % de la surface; le Burgenland n'est assombri que sur 3,3 % de son territoire.

C'est que ces trois provinces sont les greniers d'Autriche : elles récoltent 80 % des blés, des seigles, des avoines, 87 % des orges obtenus dans la République. Sur les 208.450 ha. emblavés en Autriche, la Basse Autriche en prend 80.005, la Haute Autriche 51.663, le Burgenland 31.914, et leur rendement à l'hectare est supérieur à celui des Alpes. Les plainettes, chaudes et mouillées l'été, que les fleuves enfoncent au cœur des Alpes, comme celles qui s'échelonnent dans le *Murtal*, amenuisent, mais poursuivent vers l'O. la Campagne.

A l'intensité du défrichement répond une forte densité des hommes : sur l'avant-pays alpestre 100 habitants au kmq., 110 dans la vallée de la Leitha — qui contrastent avec les 36 au kmq. de la Montagne voisine —, 175 dans le bassin de Vienne sans la Ville. L'habitation révèle la colonisation allemande. Le paysan allemand d'Autriche est attiré par la solitude. Les noms des villages du Waldviertel viennois, en *schlag, reit, reut*, révèle, le long des routes, les trouées de la hache germane. La Campagne est semée de *Einzelhöfe*, fermes isolées sur un marmorcelés. Y vivent de petits propriétaires entourés de leurs parents, de leurs serviteurs, à la manière patriarcale. Contraste frappant avec les latifundia forestiers des Alpes, que le château seigneurial commande au confluent des vallées. Ici les petites

exploitations sont la règle. 0,7 % seulement des domaines de la Basse Autriche dépassent 100 ha., 12 % seulement sont supérieurs à 20 ha. De beaucoup les plus fréquentes sont les propriétés de 5 à 20 ha. (33,6 % de la superficie), même d'un demi-hectare à 2 ha. (qui occupent 32,6 % de la surface). On voit dans la Campagne ces tout petits hameaux, d'une douzaine de maisons au plus, séparées par des jardins, profitant d'une source, d'une carrière, de l'ombre d'un petit bois. Même les villages de rues, *Gassendörfer*, plus nombreux en Basse Autriche, ne sollicitent guère la vie commune : sur la route, une courte façade latérale ; un grand corps de bâtiment s'allonge, perpendiculaire au chemin ; l'habitation s'y soude aux communs, étable, écurie, cellier, grange, le tout protégé d'un seul toit. Partout le paysan a la majorité : 50,3 % de la population en Basse Autriche, 57,9 % en Haute Autriche, 72,7 % dans le Burgenland.

Le petit paysan propriétaire, ouvert sur les marges des Alpes aux courants du dehors, n'a point l'horizon borné du Forestier des Montagnes. Ses traditions, nourries de discipline religieuse, ne sont point incompatibles avec le progrès social. C'est lui qui a imposé au clergé d'Autriche la volte-face de 1890, le forçant à abandonner les alliances féodales pour créer le parti chrétien-social, où les doctrines de Léon XIII sont mises en œuvre dans les syndicats. Le syndicalisme agricole a son foyer dans la masse paysanne des Campagnes. Les secrétaires des syndicats font là leur apprentissage politique. De ce séminaire de politique rurale furent issus Dollfuss et les guides de l'Autriche présente. Si jamais une civilisation originale, un patriotisme autrichien se révèle solides, c'est la Campagne danubienne qui en fournira, non seulement comme aujourd'hui les cadres, mais, avec la jeunesse, les troupes de demain.

Pourtant, dans le Piémont alpestre, d'autres éléments s'agitent que le petit paysan.

Sur les marges du Midi, la vie est différente. Le peuplement y fut autre. Jadis les *Eisenstrassen*, les « routes du fer », sentiers muletiers plutôt, amenèrent les mineurs d'Autriche vers la Styrie. Avec les lignites et les charbons de Leoben et de la Mürz se développa une nouvelle noblesse industrielle, une *Eisenadel* moderne, capitaliste, liée par mille chaînes aux magnats de la Ruhr. Ce furent les metteurs en œuvre de la campagne pour l'*Anschluss*, les métallurgistes rhénans tentés par les mines styriennes depuis la perte du fer lorrain. Plus au S. encore, en Carinthie, le peuplement, slave de jadis, qui remonta la haute Drave, décele encore son influence : les Slovènes, « pâtres enragés », comme les baptise de Martonne, répandirent là le mouton, la vie pastorale, la petite maison coiffée de chaume, qui abrite, sous le même

toit, l'habitation et l'étable. Cet élevage côtoie dans les derniers couloirs des Alpes l'exploitation du fer des petits bourgs ouvriers. Au-dessus des brumes qui enveloppent les foins et les pâtures, s'élève l'âcre fumée des usines modernes. Et dans ces campagnes ouvrières se créent des foyers de socialisme rural.

Le genre de vie de la Route. — C'est la Route, étape et liaison, qui forge l'harmonie indispensable à l'Unité nationale. La Ville partage avec la Montagne et la Campagne l'économie autrichienne : 50 % de la population y vit ou dans sa banlieue rurale, 34 % dans l'industrie, 16 % dans le commerce. Les petites villes, naguère forteresses, sont maintenant des relais. Ici une butte rocheuse a fixé un passage; là un cours d'eau a permis un gué (*furt*,) un pont (*bruck*). Deux villes se soudent en une seule : l'antique, *Altstadt*, autour du château; la ville neuve, *Neustadt*, en bas, ville-gué ou ville-pont, généralement une foire. A Innsbruck, le « pont de l'Inn », dont le burg sur la rive droite n'est plus aujourd'hui qu'un parc, le marché de la Maria-Theresienstrasse et, au N., les auberges médiévales attestent le rôle pris par la route du Brenner. A Salzburg, tandis que la citadelle, *Hohensalzburg*, s'est amoindrie en caserne, à ses pieds la gare a développé les quartiers modernes échappés au verrou de la vallée. Linz, chef-lieu de la Haute Autriche, autre ville-pont, ancienne place commerçante, est gardé en amont par les hauteurs d'où s'évade le Danube et vers le S. par les collines qui surveillent le vieux marché. Graz est commandé par le *Schlossberg* : la Mur y entre en plaine, s'étale dans une banlieue d'usines. A Klagenfurt, que, les armes à la main, se disputèrent Autrichiens et Slovènes, le vieux *Landhaus*, au double beffroi, défend l'antique route de la Drave comme la nouvelle voie des Tauern, le dernier grand tunnel alpin.

Tous ces centres provinciaux sont restés de petites capitales, que l'industrie moderne a gonflées et rajeunies : Innsbruck rassemble les laines tyroliennes et jette en Europe ses *loden*; Salzburg recueille ses souvenirs baroques, mais attire aussi, par son activité hôtelière, les foules dans cette capitale musicale de l'Europe moyenne; Linz est demeuré l'étape forcée entre les bassins fertiles et les gorges bohémiennes du Danube; Vienne, enfin, dont les cercles, comme ceux d'un arbre majestueux, évoquent les grandeurs passées et présentes, unit à sa Ville impériale enserrée dans son *Ring*, à sa bourgeoisie bancaire et marchande enlacée dans ses *Gürtel*, ses faubourgs ouvriers, qui continuent à scier, raboter, assembler les bois, à tisser, tailler, coudre les étoffes, pour meubler et vêtir les masses de l'Europe centrale.

Ainsi la Montagne livre ses richesses aux cités, qui les transforment et les vendent. Et cependant la Campagne se charge de les nourrir. La synthèse autrichienne aboutit à la Ville.

Une telle combinaison de genres de vie doit permettre une vie nationale par l'harmonie qui en découle. L'Etat autrichien s'est groupé finalement derrière Vienne. La Nation autrichienne s'est modelée dans les Alpes, autour de ses Montagnards, par la rude cognée de ses bûcherons, par le va-et-vient de ses bergers. Le Montagnard d'Autriche garde son originalité dans ses Alpes : il s'oppose, non seulement au paysan des bocages tchèques, au laboureur des plaines hongroises, au pâtre slovène, au jardinier italien, mais encore, catholique traditionaliste, soumis aux vieilles forces sociales rajeunies dans des milices, à l'Alpin d'à-côté, au Suisse protestant et républicain. Les marges danubiennes et les villes sont, au contraire, en mouvement, se disputent la prééminence politique, tout en gardant le contact, la liaison, avec la Montagne en réserve, en attente.

CONCLUSION : L'AUTRICHE PAYS-FRONTIÈRE

L'Autriche est un Etat-croupion. Ce n'est pas la faute de l'Europe, des hommes d'Etat assemblés à Saint-Germain, qui ont dû entériner les formations spontanées nationales, qui se sont trouvés en présence d'un résidu de territoires. Dès 1918, l'Autriche-Hongrie s'était disloquée toute seule, parce que ses dirigeants ne l'avaient jamais conçue que comme un Etat familial, dont les mécanismes, bureaucratique, clérical et militaire, avaient toujours refusé de faire leur part aux Nations. Comme l'écrivait alors spirituellement et judicieusement Etienne Fournol, l'Autriche « était morte de la maladie de Fontenelle, la difficulté de vivre » : elle n'avait pas su s'adapter au problème capital du XIX^e siècle. Au lieu d'intéresser au maintien de l'Etat les Nations qu'elle englobait, elle estimait que leur puissance spirituelle était incompatible avec l'Union. Les Nations ne pouvaient renoncer à leur foi : elles se développèrent quand même, mais contre l'Etat persécuteur.

Les Etats nationaux formés, le reliquat, la petite Autriche, procède à un examen de conscience et cherche sa voie durant quinze ans. Elle parut d'abord vouloir s'agréger à la Nation allemande : les socialistes gouvernaient à Vienne et à Berlin. L'Europe mit son veto. La seconde tactique, un *Anschluss* économique, ne réussit pas davantage. Enfin, l'Allemagne de Potsdam, réveillée sous Hitler, semble fournir au catholicisme autrichien, réfractaire

à la prussification, une troisième tactique, la création d'un « patriotisme autrichien » : concept neuf, à défaut d'un terme nouveau.

La Patrie autrichienne? — Le patriotisme autrichien est à éclipses et en instance.

Nulle base historique. Sous cette forme de résistance d'une petite Nation à la Grande Allemagne, il ne fut ni l'idéal de la Maison d'Autriche, qui, trois siècles, ne poursuivit qu'une « Habsbourgie », selon la juste étiquette que lui appliqua Auguste Gauvain, ni l'idéal de l'Empire d'Autriche, né en 1804, qui ne voulut que la centralisation de langue allemande et de religion catholique, ni l'idéal de l'Autriche-Hongrie, que l'historien Eisenman définissait une « machine à comprimer les Slaves », ni l'idéal de la nouvelle République d'Autriche, qui ne savait que faire de son indépendance et louchait vers le *Reich* de Weimar. Ce patriotisme ne surgit que de temps à autre, quand il s'agit d'engager les Puissances à sauver l'Autriche en péril : catholique dans la guerre de Trente ans, chrétien contre les Turcs, conservateur en face de la Révolution française, libéral devant l'hégémonie napoléonienne, etc.

Ce patriotisme ne repose point sur des bases spirituelles. Les plus grands noms de sa littérature contemporaine se réclament de conceptions plus allemandes qu'autrichiennes, et plus cosmopolites encore : Hofmannsthal regarde l'Empire chanceler et s'en console au nom de l'expérience européenne; Rilke est un errant, qui s'attache aux écrivains nordiques et à la vie parisienne; Schnitzler a beau créer des types viennois, il s'évade sans cesse des lieux qu'il aime peindre, dans une rêverie romantique, très peu nationale.

Ce patriotisme enfin est-il fondé sur de plus solides assises sociales? L'« Homme d'Autriche » est multiple. La Montagne l'accapare, qui lui impose sa vie, dénoncée aux moins prévenus par la culotte courte et le chapeau vert, qui lui conserve une organisation traditionnelle, soumise aux anciennes forces sociales sur les grands domaines forestiers. Pourtant le Piémont lui offre aussi bien la culture intensive, découpée en petites propriétés, à l'allemande, que le jardinage arbustif à l'italienne, le blé du Nord, la vigne du Midi, enfin une grosse tête, Vienne, qui ne se console pas, dans ses échoppes d'usuriers juifs comme dans ses banques israélites, d'avoir perdu la domination financière de l'Europe centrale. Aujourd'hui les *Wienerschnitzel* et la pâtisserie viennoise, la mode de Vienne et le meuble de Vienne ont fait le tour des pays du Danube. Cependant toutes ces sociétés paysannes, ces démocraties rurales — en dépit de quelques étiquettes

monarchiques — ne vont plus prendre le ton auprès de la *Höflichkeit*, la politesse de la Cour. Et la misère de l'Europe n'est plus sensible à la *Gemütlichkeit* oublieuse de Vienne. La valse viennoise ne berce plus. L'horizon s'est rétréci à la Montagne et à son ombre. Le patriotisme autrichien erre à la recherche d'un cadre.

Naturellement il a des maîtres en puissance, qui lui proposent un drapeau, lui tendent des mains secourables. La Nature s'y prête : l'Autriche est un pays-frontière.

Le rempart du Midi. — L'Autriche est une route, coincée entre des murs.

Aujourd'hui elle ne possède plus les longues voies alpestres du S. Le soleil du Midi les réchauffe ; mais leurs pampres et leurs fruitiers, qui s'agrippent aux éboulis, sont surveillés par d'altiers remparts. La Venosta (l'ancien Vintschgau) ouvre son auge de l'O. à l'E. entre les cimes, dentelées à 3.000 m. et plus, de l'Eztal et de l'Ortler. La Pusteria (Pustertal) n'enfoncé pas moins ses vergers et ses villages entre les dômes cristallins du N. et les murs vertigineux, les piliers du S. les citadelles des Dolomites : à plus de 3.000 m. encore, les pics et les tours de la Sella nue, de la Marmolada neigeuse, découpés dans le mur calcaire bleuté, montent la garde au-dessus des sapinières et des prairies.

Cependant ces forteresses crénelées ont des faiblesses. Elles se laissent parfois franchir. Routes incommodes sans doute, mais routes qu'il faut tenir.

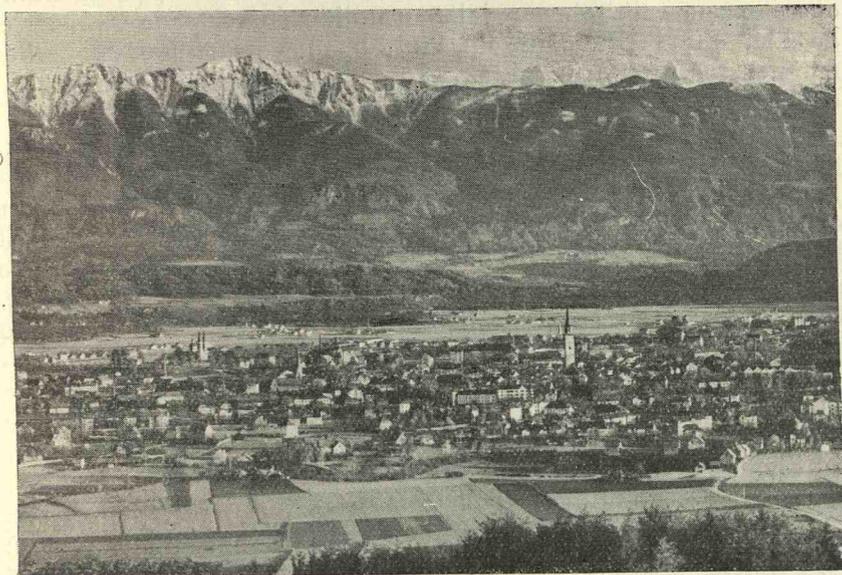
C'est d'abord la voie impériale, *via d'Allemagna*, lit-on encore sur les écriteaux des Dolomites italiennes. Par là, le roi d'Allemagne, élu, non couronné, chevauchait à travers les Alpes pour quérir à Rome le titre impérial. Non loin, entre l'Isarco et la Wipp, unissant l'Adige à l'Inn, le Brenner est la seule passe alpestre, qui coupe du S. au N. la chaîne sans le secours d'un tunnel. Les voies traversières sont également usuelles vers la haute vallée de l'Adige par le col de Resia, ou à l'extrémité basse des Alpes orientales par le Semmering et le Tarvis. Au bord du lac de Garde, les champs de bataille, Rivoli, Custozza, Solferino, attestent la nécessité qui étreignait les possesseurs de l'Italie padane de barrer la route aux armées du N. En revanche, les conquérants du Midi grimpaient à l'assaut des dernières Alpes : Leoben, où parvint en 1797 le vainqueur de Rivoli, est sur le chemin de Vienne ; l'Italie unifiée, après s'être défendue sur le Carso istriote, crut bon, pour se protéger, de porter sa frontière au Brenner stratégique. Et les populations allemandes, qui avaient franchi les barrières alpestres, furent, dans leurs vallées italiennes, annexées à l'Italie.

Les Allemands sur le rempart calcaire, qui suit la courbe montagnarde du Stelvio aux Dolomites, du « Canal de Fer » aux Karavanke et au Triglav slovènes, c'est la menace du moyen âge qui se profile à nouveau : le reître gibelin sur les Alpes, le *Tedesco* marchand, arrivant d'Augsburg ouvrir ses comptoirs, non plus à Venise moribonde, mais à Trieste, qui cependant végète par la concurrence de Hambourg. Les trois murs des Alpes ont été tant de fois escaladés par les « expéditions romaines », par les razzias des condottiere, des ducs de Bourbon à la solde des Empereurs germaniques, par les caravanes commerçantes, qui drainaient vers les brumes nordiques tant de richesses ensoleillées, que l'Italie vit encore dans le cauchemar d'une Allemagne, des « Barbares », dévalant au S. Trente ans la Triple Alliance joua comme assurance. L'effondrement de deux Empires germaines déchira les voiles d'un danger — ou d'une conjoncture qu'on baptisait tel —, la force slave. Car, si Custozza avait été une défaite, que Sadova effaçait, Lissa fut une victoire moins de la flotte « autrichienne » que de la marine croate, qui ressuscitait à Saint-Germain. Le combat pour l'Adriatique « très amère », comme disait d'Annunzio, conquérant de Fiume, remplaça comme excitant la lutte pour la maîtrise des Alpes. Pas pour longtemps. Hitler, l'*Anschluss*, tenté par la ruse ou par la violence, le Tirol méridional, à peine dégermanisé, rendent de l'actualité à la Montagne.

Les pentes autrichiennes. — La route tragique, empruntée par la force césarienne allemande ou la politique machiavélique italienne, est une percée par effraction. La Nature ne facilite guère le passage du S. au N. Au contraire, elle a ouvert largement dans les Alpes une voie aisée, d'O. en E., et qui aboutit aussi à Vienne. L'ample sillon d'apparence longitudinale, qui débute au Rhin pour grimper sur l'Arlberg, descendre la vallée de l'Inn, chevaucher les monts plus humbles qui enserrent la Salzach puis l'Enns, ou, de préférence, longer le Piémont du N., enfin s'insinuer dans le couloir qui se loge entre les avancées des Alpes et les horizons de la Bohême, cette route, inégale dans ses détails, mais, dans son ensemble, facile, est l'axe vital de l'Autriche. Toutes ses capitales s'y relaient, Innsbruck, Salzburg, Linz et Vienne.

L'Autriche est une autre Suisse, qui tourne le dos à la première. La Suisse penche vers ses plaines de l'O., se heurte au Jura, communique avec le monde allemand par son *Bodensee* et, depuis Constance, par sa vallée rhénane, avec le monde français par son Léman et, devant Genève, par son Rhône. Ainsi l'Autriche s'oriente — c'est le cas de le dire — vers son Danube viennois, qui confine au monde hongrois et au monde slave. Du sillon de l'Inn, de sa suite tout coule vers l'E., et encore des autres sillons qui

pénètrent au cœur des Alpes : la Mur, la Mürz, avec les trésors du fer styrien, et, plus au S., la Drave, sortant de son vaste relais, le bassin de Klagenfurt. L'Autriche tout entière offre un penchant pour ses voisins de l'E. Grâce à eux se précise sa destinée industrielle : le couloir morave lui ouvre la plaine et la clientèle de Pologne; le *Burgenland*, Piémont alpestre, est l'orée de la grande plaine pannonique, où s'étale d'abord la « Petite Plaine » hon-



Phot. Schilcher. Klagenfurt.

FIG. 16. — LE REMPART DU MIDI

Vue vers le S. Le sillon de la Drave. Villach, au carrefour des routes malaisées du Nord par les Hohe Tauern, du Midi par le Tarvis, et de la route facile de l'Est par le bassin de Klagenfurt et la Drave. Au fond le mur calcaire des Karavanken, qui porte la frontière austro-yougoslave.

groise; la vallée longitudinale de la Drave, amorcée dans les profondeurs des Alpes, donne accès aux fécondes Mésopotamies yougoslaves. L'Autriche s'incline ainsi vers la Tchécoslovaquie, moins concurrente industrielle que passage, vers la Hongrie, purement découverte et agricole, qui puise dans la Forêt et dans l'Usine alpestres, vers la Yougoslavie, également toute rurale et voie vers les Balkans. C'est moins le Danube qui y porte, que toute la façade orientale de l'Autriche qui y conduit.

La frontière du Danube. — Au Danube s'appliquerait, renversée, la fameuse devise rhénane : *Donau, nicht Österreicherstrom, sondern Östergrenze*. Le Danube est moins un fleuve autrichien qu'une frontière autrichienne.

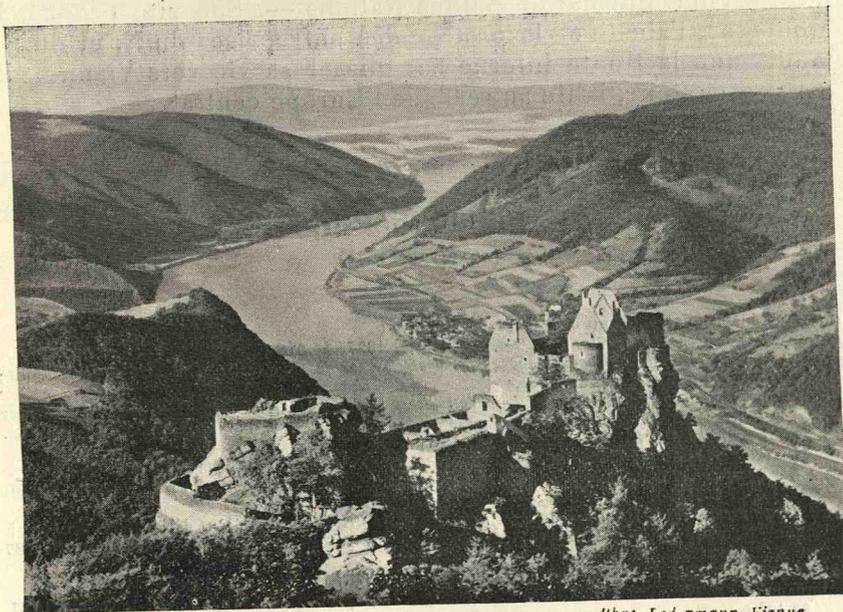
L'unité danubienne — il le faut répéter — est une de ces superstitions cartographiques qui ont faussé la politique européenne et ont la vie encore dure. Il convient d'en exclure d'abord le bas Danube, des Portes de Fer à la mer Noire : Danube roumain et bulgare, qui a sa vie propre entre ses ports ; le blé, embarqué pour l'Europe occidentale, ne gagnait cette Europe, quand elle en voulait encore, qu'en passant par l'Orient. Il faut aussi en rejeter le haut Danube, le Danube bavarois, qui se traîne entre ses marais. et, par delà, au milieu des champs de loess et de blé, que l'Allemagne du Sud, la plus famélique des Allemagnes, récolte et engrange pour elle, a toujours engrangé, conservé.

Au surplus, entre la Bavière et l'Autriche, il ne suffit point, pour tresser un lien, d'une ligne bleue sur la carte. De Ratisbonne aux abords de Vienne, le Danube ne cesse de pénétrer dans le massif bohémien et d'en sortir. Sur ses rives se succèdent les gorges encaissées, les plaines d'alluvions, où se nichent de petites villes, à demi mortes en l'absence d'un commerce fluvial. Des châteaux en ruines signalent les obstacles taillés par ce « Danube héroïque ». Après les défilés bavarois, dès Passau, à la frontière germano-autrichienne, le ruban torrentueux serpente en une longue gorge ; en face de Linz, les mamelons de granite érodé, exposés au Midi, sont frôlés par le fleuve, tandis que, dans le bassin, élargi sur la rive droite, paressent des bras morts, de petits lacs, de minces filets d'eau dormante. Et voici que l'impétuosité reprend dans les gorges de Grein : sur 20 km. le mur de schistes et de grès, nu et abrupt, au N., fait vis-à-vis aux ondulations adoucies, aux solitudes forestières du S. Après un nouveau repos dans le bassin d'Ybbs, le Danube s'encaisse encore, durant 50 km., entre Pochlarn et Stein, qui porte bien son nom de « Pierre », le dernier Rocher qui surplombe le fleuve ; de place en place seulement, la muraille de droite s'écarte pour laisser les vignobles s'installer sur les talus d'éboulis. La petite ville de Krems, débordant ses vieux remparts, qui surveillaient les premières plâtitudes, s'épanouit maintenant entre les rose-lières et les futaies, qui annoncent la plaine de Vienne.

La route de Linz à Vienne doit abandonner la vallée étranglée du fleuve. Elle trouve au contraire la place déblayée au S., au delà de ce massif bohémien, que tranche le Danube, en avant des molles collines qui précèdent les chaînes alpestres. Les rivières, venues du Midi, sont gardées quand elles s'échappent de leur prison alpine : tel l'Inn, dévalant du Tirol, contrôlé par la barre de Kufstein dressée devant la Bavière. Vers l'O., toute la longue muraille blanche du N. élève son rempart au-dessus d'Innsbruck et de sa vallée. Le langage allemand s'est implanté dans la Mon-

tagne. La politique allemande, anarchique ou unitaire, s'y est séculairement arrêtée.

Entre l'Allemagne et l'Italie, l'Autriche se mure. Du Tirol vers Vienne et vers la plaine pannonique l'Autriche penche. Une politique rationnelle tient compte de ce contraste, qui s'accommode à la fois d'une indépendance face au N. comme au S., et d'une solidarité à l'égard de l'Orient.



Phot. Ledermann, Vienne.

FIG. 17. — LE DANUBE HÉROÏQUE

Vue prise vers l'amont. Percée du Danube dans le massif bohémien. Au premier plan, sur la rive droite, ruines du château d'Aggstein. La grand'route O.-E. d'Autriche délaisse cette vallée difficile.

Il y a peu de chances sans doute que se résolve la question de la Nation autrichienne si elle se cantonne au dedans. L'Autriche ne bouillonne pas en vase clos. Son existence est liée à l'Europe centrale entière, mais non au sens d'autrefois. L'Autriche-Hongrie était une mauvaise solution au problème, posé depuis un siècle au cœur même de l'Europe. Les cadres, tout patrimoniaux, étaient artificiels : témoins la Galicie, morceau de la plaine polonaise, la Bucovine, recoin de la montagne roumaine, la Dalmatie, séparée de son arrière-pays sudslave, Bosnie et Croatie. L'unité, imposée d'en haut, n'était que dynastique.

Les Nations sujettes affranchies du vieil Etat autrichien, l'Etat-résidu peut-il à son tour se construire dans le plan national?

L'Autriche est neuve en tant que Nation. Son patriotisme hésitant s'élabore en groupant ses hommes, en accordant les contrastes, en harmonisant les genres de vie. Son indépendance dépend sans doute de sa résistance aux invasions brutales ou clandestines, mais surtout de son originalité. C'est cette originalité précisément que la géographie doit saisir dans le cadre restreint d'une « petite Nation » — devant cette Europe centrale qui n'est qu'une Europe de petites Nations —. Son site propre, la Montagne, l'abrite et la protège des entreprises du N. et du S., tandis que la Route interne fait glisser sa vie vers Vienne, et, par ce carrefour, la lie au reste de l'Europe centrale.

BIBLIOGRAPHIE

(CHAPITRES II-IV)

- Ouvrages historiques, cités au chapitre I, et en outre :
- PENCK : *Das deutsche Reich*. Vienne, Prague, Leipzig, 1887, 4° 618 p.
- AUERBACH : *La répartition géographique de la population sur le sol allemand* (Annales de géographie, 1895-1896, pp. 59-71 et 469-482).
- KREBS : *Die Verteilung der Kulturen und die Volksdichte in den österreichischen Alpen* (Mitteilungen der k. und k. geographischen Gesellschaft, Vienne, 1912, vol. 55, n° 5-6, pp. 243-303, carte h. t.).
- DUNAN : *L'Autriche*. P., Rieder, 1921, in-16, 127 p.
- DE MARTONNE : *Les Alpes* (géographie générale). P. Armand Colin, 1926, in-16 218 p.
- Id. : *Europe centrale*, deuxième partie : *Autriche* (Géographie universelle, t. IV). P., Armand Colin, 1931 pp. 451-504.
- Traité de paix entre les Puissances alliées et associées et l'Autriche*, protocole et déclarations signées à Saint-Germain-en-Laye le 10 septembre 1919. P., Imprimerie nationale, 1919, in-16 187 p. + table analytique 36 p.
- SEIPEL (M^{sr}) : *La vraie figure de l'Autriche* (le Monde slave, juin 1926, pp. 451-462).
- AUERBACH : *Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne*. Nancy-P.-Strasbourg, Berger-Levrault, 1927, 8° 190 p.
- La Question d'Autriche* (n° spécial du Monde slave, décembre 1928). P., Alcan, 8° 192 p.
- Hommage à Hofmannsthal* (Revue d'Allemagne, octobre-novembre 1929, pp. 866-964).
- STRABON (de Martonne) : *Autriche et Tchécoslovaquie, géographie politique expérimentale* (le Monde slave, janvier 1932, pp. 60-89).
- Arthur Schnitzler (Revue d'Allemagne, 15 mai 1932, pp. 370-446).
- MIRKINE-GUETZEVITCH et TIBAL : *L'Autriche* (Documents de politique contemporaine). P., Delagrave, 1932, in-16 XVI + 142 p.
- MATL : *La mission civilisatrice historique de l'Autriche en Europe centrale* (le Monde slave, avril 1933, pp. 91-123).
- MIRKINE-GUETZEVITCH : *Le néo-absolutisme corporatif* (Année politique française et étrangère, octobre 1934, pp. 251-272).
- UN EUROPÉEN : *La tragédie de l'Autriche* (le Monde slave, novembre 1934, pp. 185-206 ; décembre 1934, pp. 338-377).
- BASDEVANT (Jean) : *La condition internationale de l'Autriche*. P., Sirey, 1935, 8° 299 p., croquis.
- HASCHER : *Partis, traditions et structure sociale en Autriche* (Annales d'histoire économique et sociale, janvier 1935, pp. 1-12).
- LAYTON et RIST : *La situation économique de l'Autriche*, rapport présenté au Conseil de la Société des Nations, Genève, 19 août 1925, 8° 221 p.
- KASER : *Les facteurs économiques dans l'évolution de la monarchie des Habsbourg* (le Monde slave, mai 1926, pp. 418-437).
- BAYER : *Strukturwandlungen der österreichischen Volkswirtschaft nach dem Kriege*. Leipzig, 1929, 8° 176 p.
- DOPSCH : *Die ältere Wirtschafts- und Sozialgeschichte der Bauern in den Alpenländern Oesterreichs*, Oslo-Leipzig-Londres-Cambridge (Mass.). P., Belles-Lettres (Institute for sammelnigende Kulturforskning, A XI), 1930, in-12 157 p., 3 cartes. — Résumé par ALLIX : *L'évolution rurale des Alpes* (Annales d'histoire économique et sociale, mars 1933, pp. 471-492).
- SAYOUS : *L'Autriche : son adaptation aux conditions d'après-guerre*, ses difficultés présentes et les

- moyens de les surmonter (Revue économique internationale, Bruxelles, novembre 1930, pp. 230-275).
- SCHACHER : *Die Nachfolge-Staaten*. (Österreich, Ungarn, Tschechoslowakei und ihre wirtschaftlichen Kräfte. Stuttgart, 1932, 8° 286 p.
- L'Union douanière austro-allemande* (documents) (l'Esprit international, 1^{er} juillet 1931, pp. 471-462).
- CHAPPEY : *La crise bancaire en Europe centrale* (Annales d'histoire économique et sociale, mars 1932, pp. 164-188).
- CHAPPEY : *La crise de la monnaie et la restauration des pays danubiens*. P., Giard, 1933, 8° 234 p.
- KERSCHLAG : *Après Stresa* (le Monde slave, novembre 1932, pp. 161-181). — *Combinaisons économiques en Europe centrale* (le Monde slave, mai 1934, pp. 216-252).
- TOURNEUR-AUMONT : *La foire jubilaire de Vienne* (Annales de géographie, 15 mai 1934, pp. 275-281).
- BROUILLET : *L'évolution d'une grande cité et les problèmes actuels de l'urbanisme* : l'héritage du passé et l'œuvre présente de la municipalité viennoise (Annales de géographie, 15 novembre 1934, pp. 610-626).
- Société des Nations. Comité économique. Etudes relatives au problème des « rapprochements économiques européens ». *Chiffres essentiels du commerce extérieur des pays danubiens*, Genève, 6 avril et 8 juin 1932, n° 70 + 58 p.
- HANTOS : *Der Donauraum in der Weltwirtschaft* (Weltwirtschaftliches Archiv, Iena, mars 1934, pp. 256-315).
- Kammer für Arbeiter und Angestellte in Wien : *Wirtschaftsstatistisches Jahrbuch*, Vienne, 1924-1935, 10 vol. 8° environ 480 p. chaque, 400 tableaux.
- Id. : *Statistische Nachrichten*, Vienne, le 27 de chaque mois, 4° environ 24 p.

TROISIÈME PARTIE

LA TCHÉCOSLOVAQUIE

CHAPITRE V

LE FRONT ALLEMAND DE LA BOHÈME

Une carte des langues de l'Europe centrale rend frappante l'ampleur de l'expansion germanique. Dans le passé, la moyenne Europe fut sous la coupe du pouvoir allemand : une grande conquête coloniale. La tragédie de la Bohême fut d'y avoir succombé. Ce n'est qu'au *xix^e* siècle que le romantisme national releva le drapeau, ressuscita la Nation. Le bastion tchèque indépendant reste cerné d'Allemands.

I. — LE CHAMP CLOS BOHÉMIEN

La mine et la forêt. — La Bohême est ceinte de forêts. L'ossature de l'Europe moyenne s'appuie sur les vestiges hercyniens : massifs anciens, aux croupes aplanies, aux vallées profondes, aux bords tombant sur des fossés. Des remparts de forêts, et vierges parfois, tout autour. Jadis le hallier était plus dense encore, plus épais et plus étendu. La *Hercynia silva* des temps romains se dressait comme une forteresse impénétrable, imprenable. Elle s'ouvrait pourtant dans son centre. Le quadrilatère de Bohême, fermé de trois côtés, se défendait mal au S. Les grandes zones découvertes, la steppe herbeuse, qui venait du fin fond de l'Orient, y pénétrait par la Moravie au contact de la Pologne : le lœss, la terre aux herbes, et, sur elle, les cavaliers, les envahisseurs, pénétrèrent ainsi en Bohême. Les Slaves peuplèrent le centre du bastion, tandis que, remontant les vallées périphériques, escaladant les glacis, les Germains forçaient les courtines.

La Montagne s'humanisait.

La ceinture montagneuse n'a pas partout le même aspect, et le genre de vie n'y peut être semblable.

Le *Berg* des Allemands, la *Hora* des Tchèques est le mont minier, métallifère. La toponymie y témoigne d'une exploitation ancienne. On y extrayait le fer, le cuivre, le plomb, l'argent; dès la protohistoire, le bronze y fut une monnaie, un objet d'échange. La population est déjà outillée de la faucille de bronze : cette « civilisation d'Unietice » (entre 2000 et 1500 av. J. C.) dénonce une Bohême de cultivateurs, répartis en gros villages, quand dans l'Autriche voisine dominait encore le nomadisme pastoral. Ce n'est qu'entre 1500 et 1200 que ces peuples se mirent à abattre la forêt : on en trouve les traces dans les tumuli de la périphérie, près de Plzeň, Domažlice, Budějovice, aux pieds des montagnes. De Lusace arrivaient d'autres tribus qui installèrent leurs cabanes de pieux et de branchages dans le Polabi (plaine de l'Elbe) et le fossé de l'Ohře (Eger) : c'étaient peut-être de Vieux Slaves. Les Romains trouvèrent là des peuples armés de fer. De l'autre côté, les mineurs allemands grimpèrent à l'assaut de la Montagne : venus du Harz, de Misnie, ils apportaient une technique et des règlements juridiques, codifiés en 1249 (*Jura montium et montanorum* de Jihlava); Venceslas II tirait ses richesses de Kutná Hora, et les *groš* de son hôtel des Monnaies (1300) furent longtemps la seule monnaie d'or solide de l'Europe centrale. Après les guerres hussites, la prospérité passa aux mines d'argent de Jáchymov (Joachimstal), d'où sortirent les *thaler*, les « dollars » d'alors. La guerre de Trente ans amena de nouvelles ruines. Le xix^e siècle ne reprit guère que l'exploitation du charbon sur les revers extérieurs, dans les bassins synclinaux, dans les grandes vallées internes, où s'alignent les gîtes houillers, et le xx^e siècle le lignite du vaste fossé de l'Ohře. La base du *Gebirge* reste fouillée.

Le *Wald* allemand, le *Les* tchèque, est, au contraire, la montagne boisée. La forêt primitive, l'*Urwald*, s'est maintenue ici plus qu'ailleurs. Ces vieilles terres cristallines, arrosées l'été (1 m. de pluie annuelle), ensevelies sous la neige durant cinq mois d'hiver, gardent l'humidité, se tapissent de forêts. Les conifères l'emportent (86 %); en bas se mêlent hêtres, pins sylvestres, quand le terrain s'y prête; entre 600 et 1.600 m., les aiguilles noires des épicéas balaient le sol; dès 400 m., le sapin argenté met dans la forêt sombre la teinte claire de ses rameaux; sur les hauteurs, le sapin rouge côtoie l'épicéa de son tronc sanguin. La forêt offrit toujours son abri dans les mêlées pré-médiévales : les Tchèques y défendirent leur indépendance contre Rome, puis contre les Germains. Au vii^e siècle, les monastères, les princes

commencèrent le défrichement. Le prestige de Přesmyslides lia les forêts accaparées à la dignité royale. Les dépenses de la Cour les firent par la suite aliéner et peu à peu les grandes familles nobles y constituèrent leurs domaines. Ainsi s'établit la grande propriété forestière dans les « Provinces historiques » (Bohême, Moravie, Silésie). Après la Montagne Blanche, fin de l'Indépendance bohême, l'Empereur confisqua plus de 800 domaines. Mais les latifundia se rétablirent : en 1920, 51, 2 % de l'étendue forestière étaient entre les mains des seigneurs allemands ou tchèques, 23, 8 % appartenaient aux ordres religieux et aux Eglises ; le domaine de Javornik (Johannisberg), que possédait l'archevêque de Breslau, comptait 32.835 ha.

Depuis le ix^e siècle, la poussée germanique, partie du pourtour externe et remontant les vallées, de l'E., du N. surtout, ne cessa de poursuivre l'assaut de la Montagne, riche en métaux et riche en bois. Partout, le long des rapides et fraîches rivières, le ruban villageois s'égrène en chapelet sur la Montagne.

Les clairières. — Ce fut dans les clairières de la Forêt primitive que se bâtirent les premiers villages agglomérés, mais sans ordre, entre les pâtures communales, les champs en soles, où alternèrent cultures et friches, où plus tard se répartit la rotation triennale. La Bohême centrale s'oppose au pourtour. Dans le Polabi, la vaste plaine à l'E. du Labe (Elbe), toute en marnes et limons, toute occupée par des labours (la forêt ne tient que 16 %, la prairie que 4 % du sol), le peuplement, médiocrement dense, fut de tout temps purement slave. Le S., socle archéen, dont les sols podzoliques restent faits pour les forêts, doit à sa faible altitude, à l'érosion de ses rivières, qui l'ont scié de leurs méandres et n'ont respecté que les roches dures, d'avoir été défriché : mais les 40 % de forêts, la faiblesse du peuplement témoignent encore du dur labeur. A l'O. au contraire, avec le large bassin de Plzeň, les terres limoneuses reprennent possession de la surface : depuis longtemps la forêt a cédé la place aux champs et la conquête slave s'est implantée là-dessus, solide, avançant jusqu'aux cols de la « Forêt de Bohême », jusqu'aux confins bavarois, et l'industrie récente des bières et des armes a trouvé sa main-d'œuvre dans l'abondante population, transfuge des lourdes campagnes : le sol tchèque s'est ici victorieusement défendu.

L'histoire de ces terres meubles n'est qu'une longue colonisation. Dès le x^e siècle, la Bohême est la grande zone des céréales : près du primitif millet, qui n'exige que le binage, l'araire et la tardive charrue ont préparé le sol au blé. Quand se fondèrent entre le x^e et le xn^e siècles les villes, agriculteurs et artisans

y émigrèrent. Les propriétaires délaissés appelèrent alors des colons, des Hollandais, des Allemands, qui se contentaient des terrains moins fertiles : ainsi se constituèrent, surtout près des monastères, de nombreuses enclaves allemandes. C'étaient de gros villages, souvent arrondis en fer à cheval, quelle que soit la race des tenanciers, en dépit des lois ethniques que se pressèrent trop d'énoncer de célèbres savants d'Allemagne. Les dévastations des guerres hussites poussent les propriétaires, seigneurs et clercs, à empêcher les désertions, à attacher de plus en plus le paysan à la glèbe. La guerre de Trente ans, la Contre-Réforme continuèrent l'emprise sociale : le serf dut supporter en outre les charges de l'État : de 8 florins (96 couronnes-or) en 1655, la contribution paysanne moyenne passe à 40 florins (480 couronnes-or) en 1740. La misère, les soulèvements ruraux, le despotisme éclairé amènent quelques réformes : Joseph II introduit le système physiocrate de Raab, qui partage les grands domaines, crée 119 nouveaux villages, enfin abolit le servage, plus exactement donne aux paysans la liberté d'établissement. C'est l'époque où de nouvelles cultures apparaissent, le trèfle, la pomme de terre, où de nouvelles méthodes rénovent la vie des champs, la stabulation du bétail, la rotation méthodique, enfin, en 1827, la découverte du coutre par les frères Veverka. La Révolution de 1848, supprimant vraiment le servage, fit des petits corvéables les propriétaires des terres cultivées. Les grands seigneurs, surtout allemands, conservaient leurs latifonds.

La ferme rurale, épanouie au large, séparant en général la maison, l'étable, le hangar et la grange, bâtie suivant l'usage ancestral en pisé maintenu par des pans de bois, aujourd'hui en briques, coiffée de chaume, de tuiles maintenant, crépie de chaux, blanche ou bleue, est rarement seule. En maints coins le long d'une route, parfois en cercle autour de la grand'place, où voisinent la mare, l'église, le cimetière, le gros village de plaine, tchèque le plus souvent, est bien différent du village éparpillé de la montagne. Là repose la vie profonde de la Nation. Ce fut dans les chansons paysannes que les « éveilleurs » de la Nation tchécoslovaque puisèrent pour ressusciter les traditions, l'inspiration optimiste, même la langue. Ce fut avec les costumes paysans des provinces que le Musée national de Prague (1818) évoqua l'unité de la vie tchécoslovaque pour les citadins germanisés : la villageoise de Domažlice à la petite jupe rouge et au corsage clinquant de verroteries; la paysanne des environs de Bratislava avec ses manches bouffantes lamées d'argent ou d'or et son tablier noir bordé de dentelles; la femme de Trenčín blanche des pieds à la tête, emmitouflée dans une

peau de brebis; la Slovaque de Moravie à la courte chemisette brodée, serrée dans un jupon à fleurs; la Morave du S. avec sa coiffe noire et son fichu carré ajouré de broderies. Ce fut dans les campagnes que Smetana, l'initiateur et le maître de la musique tchèque, puisa les cadres et les mélodies de « la Fiancée vendue » (1866). Les industries tchèques tirent leur matière première et leur originalité de l'art populaire : dentelle de la Šumava, bois tourné des Krkonoše, vannerie de Vyškov, tapis de laine, céramique à fond blanc où courent des animaux ou des guirlandes de fleurs. Le monde rural, malgré la faible place qu'il tient numériquement en Bohême (28 % des professions), reste encore le tuteur et le guide.

L'Etat tchèque. — « L'histoire de la Bohême est celle d'un peuple slave établi au milieu des tribus germaniques, et qui dut constamment lutter pour le maintien de son indépendance ou même de sa nationalité » (Louis LEGER). A l'origine, l'Etat bohémien était ethniquement homogène. Les Germains tentèrent de bonne heure de s'infiltrer dans ce bastion, d'où l'on surveille l'Europe centrale : dès le début de l'ère chrétienne, les Marcomans (« Hommes de la Frontière ») avaient chassé les Celtes Boïens, les éponymes, et leurs bandes sillonnaient le pays quand, au VI^e siècle, les Slaves y apparurent. Prenant le nom de leur tribu la plus connue, les Tchèques, ceux-ci établirent un grand Empire, qu'allait détruire, au X^e, l'irruption hongroise.

Dès lors le péril allemand se précise, extérieur et intérieur. En dépit du pourtour montueux, du IX^e au XII^e, les Allemands ne cessent de pénétrer, colons, seigneurs et prêtres, favorisés par les princes indigènes, étendant leurs tentacules, longs villages des vallées montagnardes, qui franchissent les crêtes, les remparts. Et, depuis le XIII^e siècle, la citadelle est tournée, par la complicité des rois, qui installent les Allemands à l'intérieur. Les progrès du germanisme furent renforcés par la réunion, en 1346, des couronnes de Bohême et d'Allemagne sur la tête des princes de Luxembourg : Prague devint le siège de l'Empire romain germanique.

Pourtant l'avance allemande se heurte à la résistance slave. La défense atteignit son apogée par la Réforme victorieuse de Hus. La Réforme religieuse et morale se complète d'une Réforme nationale : la langue tchèque devint officielle. « Les Tchèques, disait Hus dans un sermon de 1409, doivent être les premiers dans leur patrie, comme les Allemands ont la première place en Allemagne et les Français en France. » Contre-offensive du germanisme en 1526 par la réunion à l'Autriche de la Bohême et de la Hongrie, d'une « Hongrie » réduite au reste à la Slova-

quie et la Transdanubie magyare, devant lesquelles s'arrêtait l'invasion ottomane. La lutte commence entre Vienne et les « ordres », magnats, clergé, chevaliers, bourgeoisie. La résistance des Etats de Bohême amène à la lutte ouverte, la bataille de la Montagne Blanche (1620), la défaite tchèque, la confiscation des biens seigneuriaux, l'émigration en masse des bourgeois, l'abandon des trois quarts de la Bohême. Marie-Thérèse, Joseph II continuèrent la germanisation.

Durant le XIX^e siècle entier, la Tchécoslovaquie luttait pour sa naissance. Cette lente et opiniâtre gésine débute à l'ère romantique : à l'exemple des grands Slovaques, Šafařík et Kollár, qui écrivent en tchèque leurs œuvres, l'idiome populaire retrouve ses titres perdus. De la fondation du Musée national (1818) à celle du Théâtre national (1867), de l'Université tchèque de Prague, disjointe de l'Université allemande (1882), toute la Renaissance littéraire est faite pour la patrie. Palacký en évoque le passé dans son « Histoire de la Nation tchèque », comme la poétesse Němcová dessine dans sa *Babička*, « Grand'mère », la saine vieille paysanne traditionnelle. En 1862 est fondé à Prague le *Sokol*, le « Faucon », société de gymnastique pour entretenir dans la Nation « cette plénitude de vigueur qui empêche les peuples de dégénérer » : il essaima dans toute la province et devint le pionnier de la lutte contre l'Allemand.

La Renaissance politique devait prendre, selon les chefs, des formes, des pensées variées : Palacký, par crainte de la Prusse, prône un fédéralisme dans l'Etat des Habsbourg ; Rieger préconise une Tchéquie autonome. La réaction, qui suivit l'échec de la Révolution de 1848, la germanisation qui reprit vive après l'*Ausgleich* austro-hongrois de 67, attestent la vanité de ces efforts.

Il fallait la défaite de l'Autriche pour qu'aboutisse cette lutte séculaire : la guerre de 1914-18 fut un dur combat pour la démocratisation de l'Europe. En 1915, la *Maffia* de Prague et le *Comité tchécoslovaque* de l'étranger préparent l'engrangement des récoltes futures. L'Etat tchécoslovaque se crée hors de la Tchécoslovaquie : le 3 février 1916 le génie divinateur de Briand reçoit Masaryk, président du Conseil national des Pays tchèques : reconnaissance par la France de la Nation, du nouvel Etat. Cet Etat, sans frontières encore, signe des traités avec la France et l'Italie, organise une armée qui rallie l'armée russe. A cet Etat externe se joignent les Tchèques de l'intérieur : c'est la « déclaration des Rois » (6 janvier 1918). Après les défaites austro-allemandes, le coup d'Etat du 28 octobre 1918 donne à l'Etat tchécoslovaque, constitué à l'étranger, la réalité du pouvoir. Il s'installe dans la cuvette bohémienne, ceint par les barrières allemandes.

Côte à côte en Bohême 4.713.366 Tchèques (1930) et 2.270.493

Allemands. Dans l'ensemble des « Pays historiques » (Bohême, Moravie, Silésie), la masse allemande — 3.197.622 —, face aux 7.472.268 Tchèques, est une bien plus faible minorité.

II. — L'INVESTISSEMENT ALLEMAND

L'Allemagne moyenne et ses contacts. — Le siège de la place bohémienne est amorcé par la nature. La basse Allemagne l'investit : d'un côté l'Allemagne de l'Elbe et de l'autre celle du Danube. Aussi bien au N. qu'au S., le *Mittelgebirge*, l'Allemagne moyenne, offre la douce montée de ses glacis.

L'Allemagne des plaines, celle du N., l'Allemagne des plateaux du Midi viennent toutes deux buter contre les môles anciens qui se partagent l'Europe centrale, massif rhénan, massif bohémien. Du massif rhénan les Allemagnes ne possèdent que des fragments, où elles se heurtent à d'autres forces linguistiques, sur les contacts vosgiens, ardennais. Du massif bohémien elles ne tiennent que les lisières. Nulle part de frontières naturelles. Mais nulle part aussi des liens aisés.

Ces croupes usées ne fournirent jamais des limites. Partout la civilisation allemande, la langue, son symbole, ont franchi ces barrières montueuses ; partout des vestiges de montagnes plus que des montagnes ; partout l'aménagement des forces vives des eaux, des richesses minières qui attirent les colons. « Si l'on jette une pierre à une vache, énonce un dicton allemand, la pierre a plus de valeur que la vache. » Les vallées creusées dans la Montagne enferment de petits pays, parfois fertiles et cultivés. Tout y permet le passage.

Un passage qui fraie la voie non aux grandes masses, mais aux petites troupes. Pas de grandes liaisons hydrographiques, comme dans les autres Allemagnes. Le N. est traversé par la grande diagonale fluviale Oder-Elbe. L'extrême S. a pour axe le Danube. L'O. s'écoule le long du Rhin. Entre les trois grand'routes, dans la moyenne Allemagne, des fleuves qui hésitent sur la direction : petites rivières fraîches, tantôt étranglées en gorges, tantôt reposant dans les *Gauen*, peuplés de cultivateurs, de maraîchers : la Weser va au N., le Main descend au Rhin. A leur remontée, des culs-de-sac. La vie de l'Allemagne centrale, coincée dans ces petites villes, où s'agitent les défroques universitaires, est calfeutrée, presque close. De Saxe, de Thuringe, de Franconie, de Bavière elle essaime, mais par groupes mesquins.

Le *Drang nach Osten* historique a délaissé ces contacts. C'est par les grand'routes qu'il s'ouvre les chemins. De l'Elbe les

vastes plaines orientales étalaient les étapes baltiques et polonaises : les témoins pittoresques du *Spreewald*, ces Venises rustiques que sont les villages serbes de Lusace, qui ont maintenu leurs costumes slaves, les amples jupes voyantes, les coiffures ailées des femmes, sont les restes des vaincus. Pourtant les premières tentatives germaniques ont pour horizon le Midi plus que le Nord. L'axe en fut de bonne heure la vallée du Danube, où s'installa le premier *Reich*, le Saint-Empire romain de nation germanique, qui prit tôt Vienne pour capitale. Le moyen âge allemand fut une entreprise vers le S. : conquête de l'Italie, conquête de la Hongrie, relais d'une histoire allemande qui se passa hors d'Allemagne. Dès l'arrivée des Turcs dans l'Europe centrale, l'histoire germanique n'est plus qu'une vaste croisade, un essai de reconquête, et, au XVIII^e et XIX^e siècles, c'est sous les coups de cet Empire, devenu autrichien, puis austro-hongrois, que l'Etat turc se recroqueville.

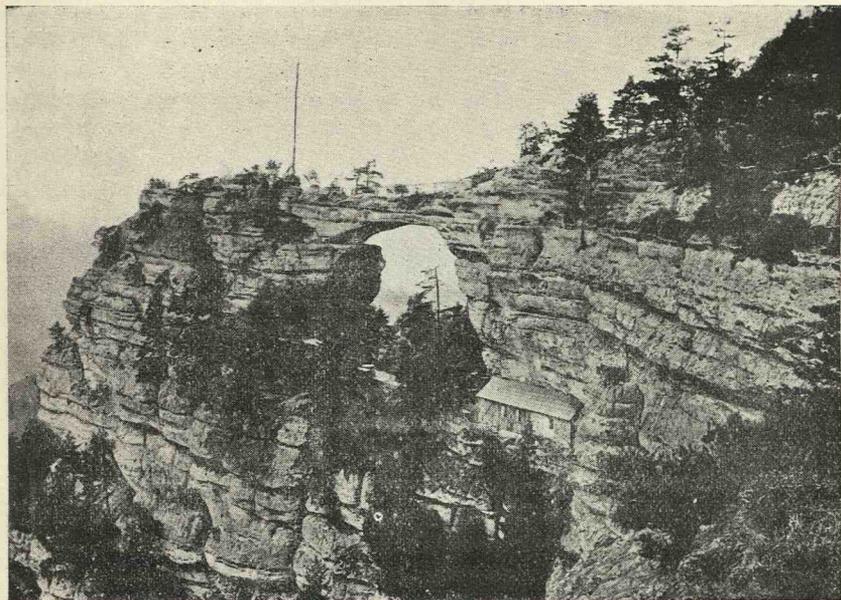
Au début du XVII^e siècle, l'Empire fixe sa destinée en s'établissant par la conquête dans le losange bohémien, position centrale, qui domine à la fois le Midi et le Nord. Mais un autre Etat prend sa place dans les plaines septentrionales, le royaume de l'Elbe et de Berlin, qui finit par l'expulser d'Allemagne. Rejeté au S., l'Etat du Danube est chassé aussi d'Italie. Au fur et à mesure qu'il se rétrécit, les Nations intérieures, subjuguées par l'allemande, s'agitent et se soulèvent : 1848 est une défaite ; 1918 la victoire. Le quadrilatère de Bohême échappe à la faible Allemagne du Danube. L'Allemagne montante de l'Elbe en recueille les prétentions. L'enceinte montagneuse de la Bohême est-elle un abri suffisant pour une individualité nationale ?

L'escalade du rempart Nord. — Le front septentrional paraît le plus renfrogné : de la trouée de l'Ohře à la trouée de l'Elbe, la frontière séculaire de Saxe et de Bohême suit un mur rectiligne de 200 km., décline vers l'Allemagne, abrupt vers le S., surplombant de 600 m. le long fossé de l'Ohře.

La vallée de l'Elbe n'offre point un facile passage. Elle coupe cette « Suisse saxonne et bohémienne », plus accessible aux touristes qu'aux armées et aux marchands : le « grès carré », *Quadersandstein*, y est débité par les eaux en une diabolique architecture qui se hausse au-dessus des terrasses fertiles des grès fins et argileux. Le touriste, surveillé jusqu'en ses enthousiasmes, est invité à admirer la sauvagerie romantique : *Wildromantisch!* énonce le panneau. Gorges de l'Uttewalder Grund et portes rocheuses, qui les bornent de leurs arcades, bastion de la *Bastei*, au nom topique, murailles qui surplombent l'Elbe allemande entre Schandau et Lichtenhain, gigantesques parois et

portail majestueux (*Prebischtor*) des flancs du Gross Winterberg, vertigineux piliers où les pins accrochent aux rares fissures leurs racines. Ces découpures ne sont guère propices aux passages. C'est plus à l'O. que se localise le peuplement.

La muraille des *Krušné Hory* ou *Erzgebirge* (« Monts métalliques ») n'est point rébarbative, vue de Saxe. Sur des bosses de granite, des bandes de micasciste, des cuvettes schisteuses, que



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 18 — LE FRONT NORD DE LA BOHÈME

Les citadelles de « grès carré » (*Quadersandstein*), découpées par l'érosion de l'Elbe dans la « Suisse bohémienne » à la frontière saxonne : le *Prebischtor* ou porte de Prebyšov.

morcellent des vallées, petites, larges, humides, on monte lentement jusqu'à 900 ou 1.200 m. Le sol est pauvre. Le climat est âpre : six semaines de neige, quatre mois sous 0°, des récoltes problématiques d'avoine, de pommes de terre. Mais ce glacis saxon est percé de cols, troué de gîtes d'argent, de plomb, exploités dès 1168, enfin de fosses charbonnières. C'est le sous-sol surtout qui sollicite la montée. Le peuplement atteint un taux énorme pour une montagne : 130 au kmq. de 400 à 700 m., 92 encore entre 700 et 900 m.. Les mines sont épuisées. Mais les Allemands ont encore, dans les clairières forestières, leurs villages de vallées, où ronronnent les petites fabriques de meubles, jouets, papier, lutherie, cuir, et surtout les passementeries, broderies, dentelleries nées du coton. Le lignite est exploité par des syndicats qui ne tiennent

nul compte de la frontière. Les grandes villes saxonnes d'en bas, Chemnitz, Zwickau, Plauen, recueillent tout ce travail.

Vue de Bohême la Montagne est haute : un rempart de 800 à 1.000 m., qui dégringole vite sur la Bilina et l'Ohře, couvert en haut d'un manteau d'épicéas, en bas de plaques de hêtres. Le fossé, jalonné de bassins, coincé entre la barrière et d'antiques volcans au S., manifeste encore ses forces passées : hauteurs ba-



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 19. — LE FRONT NORD DE LA BOHÈME

Les croupes granitiques des Krušné Hory (Erzgebirge) descendant sur le fossé de l'Ohře (Eger); au premier plan, dans la neige, une maison de bois (toit en bardeaux) de la Montagne forestière.

saltiques isolées; sources thermales de Karlovy Vary (Karlsbad); dépressions où les houblonnières, les potagers, les vergers, les prés étalent une palette de vert; mines enfin, qui ont provoqué le peuplement, étain de Krupka, cuivre de Měděnec, argent et surtout uranium de Jáchymov (Joachimstal), source du plus riche radium européen, enfin à l'E. lignite de Teplice, Chomutov et Most, dont les immenses carrières à ciel ouvert ont, sur 200 kmq., éventré tout le paysage. Mineurs et artisans saxons ont envahi ce versant S. : les chenilles d'agglomération se sont glissées sur les cimes douces, puis dans les hautes vallées. Les filons métallifères disparus, les loisirs hivernaux ont aussi imposé la bimbeloterie, la bijouterie et les dentelles; la forêt, qui ne subsiste

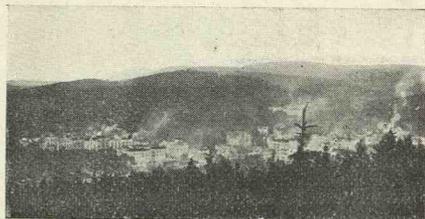
que sur les grès escarpés ou les buttes basaltiques, a fait place à des herbages et à l'élevage des bestiaux.

Mais surtout c'est l'industrie qui a pris possession de ces sols maigres. La verrerie a trouvé la silice, le bois, le lignite, la grande voie d'eau du Labe (Elbe) et celle, moins importante, de l'Ohře : Teplice, ville de 30.911 habitants, agglomération de 50.883, est le centre de la verrerie mécanique; Karlovy Vary (24.029 dans la cité, 42.054 avec la banlieue) est le foyer des cristalleries d'art. La métallurgie ne profite plus du minerai épuisé, mais du charbon proche de Kladno, de Prague, de Plzeň et du lignite, tout voisin : les aciéries Poldi de Chomutov (33.266 habitants) en font une succursale de Kladno; les boîtes de tôles et les tuyaux de Teplice, les fils électriques, téléphoniques, les boutons multiples de Děčín (Tetschen) sur l'Elbe et de son vis-à-vis, Podmokly (Bodenbach), qui groupe à elles deux 38.713 citadins, se répandent dans toute l'Europe centrale.

L'industrie a créé là une forte densité allemande. Sur les mauvaises terres granitiques, sous ce mauvais climat de l'O., les Allemands se sont maintenus en groupes compacts dans les arrondissements de Aš (98 % de la population), Cheb (92 %), Falknov (93 %), Karlovy Vary (95 %), Kraslice (98 %), Jáchymov (96 %); la proportion faiblit un peu à l'E., autour de Chomutov (86 %), Most (57 %), Duchcov (59 %), Teplice (75 %), pour remonter dans les pays pauvres de la vallée de l'Elbe.

Au contraire, au bas de la pente raide, dans les petits bassins échelonnés, dès que le climat plus doux, le lœss plus fertile découvrent les campagnes, les Tchèques s'affirment. Jadis intensément peuplées de Slaves, les petites plaines de Cheb, de Falknov, de Chomutov, de Most, de Teplice ont été aussi occupées par l'invasion germanique; mais les Slaves reviennent depuis l'exploitation du lignite en grand : ils ne forment encore, dans ces pays denses (450 habitants au kmq.) que 20 à 35 % de la population, mais ne cessent d'augmenter. Aux Allemands défricheurs, bûcherons et miniers, au fur et à mesure que gagnent les plaines limoneuses, s'opposent les Slaves qui reconquièrent.

En 1930, la Bohême du N. O. (vallée de l'Ohře et rebord méridional des Krušné Hory, depuis les Smrčiny — *Fichtelgebirge* —



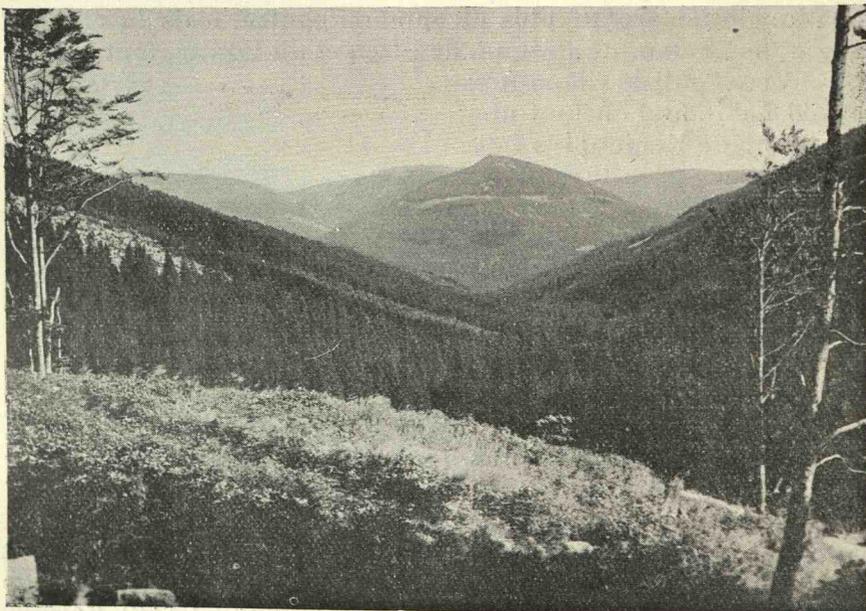
Phot. Centropress, Prague.

FIG. 20. — PETITE VILLE DE LA BOHÈME ALLEMANDE

La petite ville de Františkovy Lázně (Franzensbad), aux pieds des Krušné Hory près de Cheb (Bohême du N. O.) dans le fossé de l'Ohře (Eger), est animée par ses sources thermales et ses exploitations de lignites.

jusqu'à la rive gauche de l'Elbe) retenait 1.189.898 Allemands et 293.180 Tchèques. L'accroissement de la population tchèque se poursuit : 9,5 % de la population en 1910, 14,1 % en 1921, 16,3 % en 1930.

L'infiltration entre les blocs Est. — Le front oriental est le plus tourmenté de la lisière bohémienne : un massif ancien disloqué,



Phot. Centropress, Prague.

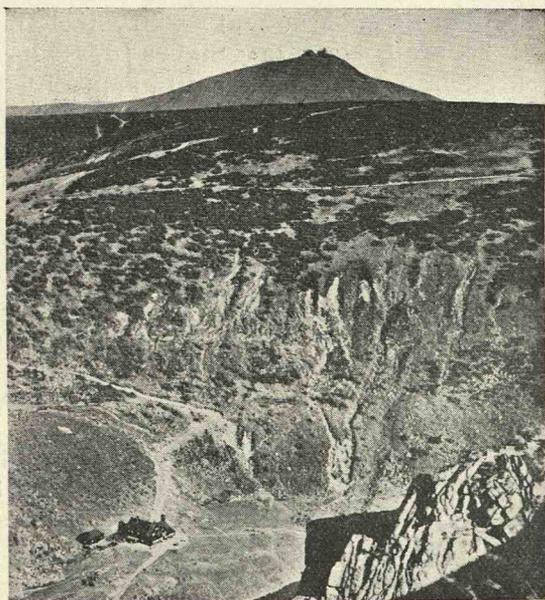
FIG. 21. — LE FRONT EST DE LA BOHÈME

Les Krkonoše (Riesengebirge). Paysage-type des « Monts des Géants » : croupes cristallines herbeuses et forêts d'épicéas descendant vers la Bohême ; dans les fonds, à droite de la photographie, naît le Labe (Elbe).

dont il ne reste que des blocs, les uns durs et soulevés, les autres effondrés et bas ; des dénivellations de 500 à 1.000 m. ; un tracé de frontière sinucux à l'excès, se faulant entre les môles, s'insinuant dans les cassures, tandis que la pente externe s'incline douce vers la Silésie et que l'autre se maintient raide du côté de la Bohême.

Les plus hauts blocs traduisent dans les noms leur altitude : ce sont les « Géants » (*Riesengebirge* allemand ou *Krkonoše* tchèques), les « Aigles » (*Adlergebirge* ou *Orlické Hory*), les « Aïeux » (*Altater* ou *Pradéd*), culminant en Bohême vers 1.100, 1.400 m.. Les vieilles cimes granitiques ne dépassent que de peu les croupes arrondies, couronnées parfois de marécages : la pyramide de la

Sněžka (*Schneekoppe*), qui culmine à 1.608 m., ne dépasse que de 150 m. la pénéplaine environnante. Parfois des cirques les affouillent, comme la Sněžné Jamy (*Schnee gruben*). En revanche les vallées sont profondes, aux rebords abrupts et boisés. Le climat est sévère : 264 jours de brouillards, 187 jours de pluie, sept mois sous 0°, jamais plus de 9°; il arrête la forêt à 1.250 m., tapisse les sommets de pins rabougris, de pelouses parsemées de *Bauden*, cha-



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 22. — LA SNĚZKA

La « Neigeuse », point culminant (1608 m.) des Krkonoše (Monts des Géants), dépassant à peine les croupes granitiques, ravines par les torrents.

lets d'été. Au revers, un archipel de collines se perd peu à peu sous les nappes alluviales de l'Oder silésien.

Les blocs les plus bas, rabotés par les glaciers du N., sont des bassins où traînent argiles, sables morainiques (Hirschberg), parfois comblés de terres rouges fertiles (Glatz) : l'Allemand les cultive et les garde. Cependant la frontière laisse à la Bohême les plateaux de grès de Trutnov (Trautenau), les plaines rouges de Broumov, domaines d'élevage, de cultures humides, de lin et chanvre surtout.

Les passes sont aisées, frayées naturellement entre les blocs par les bassins de grès, de schistes, de marnes. La route de Silésie, venue de Glatz, emprunte le défilé de Náchod aux pieds N. de l'« Aigle » ou Orlice, aboutit à la haute vallée du Labe (Elbe) :

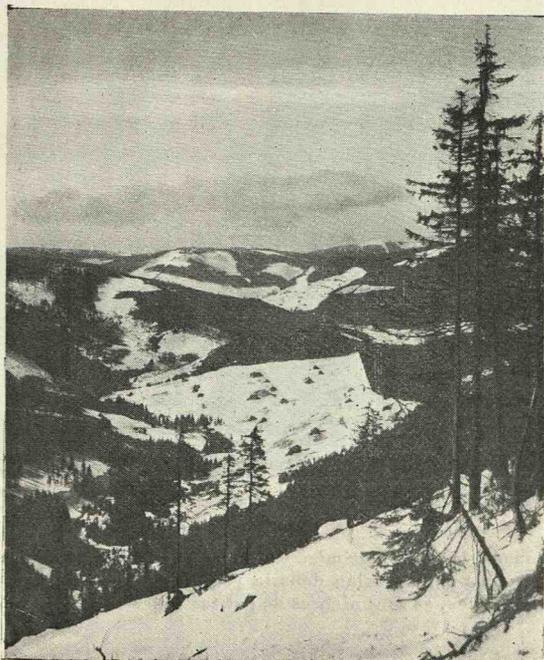
par là se faufla l'armée prussienne pour atteindre à Sadova en 1866 les derrières autrichiens. La frontière, dessinée par Frédéric II, conquérant de la Silésie, désavantage la Bohême.

C'est surtout à la colonisation allemande qu'ont servi ces échancrures. Les rivières, comme la Neisse, affluent de l'Oder, ont frayé la voie par leur érosion remontante dépassant les faites. Tous ces môles affouillés, enveloppés, furent cernés à leur tour par les Allemands de Lusace, de Silésie, qui vinrent défricher, peupler les bassins : ils apparaissent au XII^e siècle dans ce désert montueux, qui séparait alors les Slaves des Germains, pour extraire l'argent, l'étain, le fer, allongeant jusqu'à 1.000 ou 1.200 m. leurs bourgades dans les vallées creuses du Riesengebirge. Au S. E., dans les Sudètes, ce furent surtout des tisserands : jadis des liens étroits se nouaient entre la Plaine silésienne et la Montagne; le paysan achetait en bas son lin, son chanvre pour les rouir, les teiller, les filer et les tisser durant les loisirs d'hiver. Aujourd'hui encore, des *Steny*, extrême-Est sudète, l'indigène va quérir son textile dans des pays baltes et en Russie. Ou bien il va louer ses bras à l'industrie silésienne. Les *Bauden*, délaissés, n'ont plus en été pour hôtes que les touristes. Au pied de la Montagne, les gros villages perpétuent le tissage des toiles : les lins des Krkonoše faisaient prime autrefois sur les marchés allemands. Mais l'artisanat modeste fut tué par le coton.

Pourtant de cette petite industrie ancienne est sortie la manufacture actuelle. La première fabrique de cotonnades vit le jour à Hradek (Grottau), près de Liberec (Reichenberg) en 1723. Le textile garde la tête : le lin à Trutnov (Trautenau) fait vivre la majorité des 15.923 citadins; la laine et le coton se partagent l'activité de Náchod (13.532 habitants), de Liberec (72.352 avec les faubourgs), la capitale économique et spirituelle de la région, bourse du coton et de la laine pour toute l'Europe centrale. Dans ce coin N. E. de la Bohême tourne la quasi totalité des trois millions de broches du coton bohémien. De l'eau pure des rivières profitent les annexes textiles, les blanchisseries, les teintureries. La Montagne même livrait ses pierres, précieuses ou vulgaires, relayées aujourd'hui par celles qu'expédie Madagascar : elle fait ainsi la fortune de Turnov (8.594 habitants), et par dessus tout de Jablonec (Gablonz) (39.815), dont la verroterie, la bijouterie donnèrent du travail jusqu'à 80.000 ouvriers; ses produits s'exportent par le monde, amulettes pour les Malais, colliers pour les Papous, broches pour les Marocaines, bracelets pour les Esquimaudes, et jusqu'à ces verreries fantaisie offertes à la coquetterie économe des Parisiennes.

Toute cette industrie est entre les mains allemandes. La bordure des Krkonoše est germanisée entièrement : 96 % dans l'ar-

rondissement de Šluknov, 83 % dans celui de Liberec, 94 % à Frýdlant, 81 % à Jablonec, 90 % à Vrchlabi. Broumov, déjà moins montueux, descend à 70 %, Trutnov et Žamberk à 43 : ce sont des passages vers la Silésie. En 1930, la population allemande forme, dans les Monts des Géants et leur versant bohème, une masse compacte de 726.292, à côté de 454.930 Tchèques.



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 23. — LES KRKONOŠE

Paysage-type des « Monts des Géants » : croupes granitiques et clairières pastorales (couvertes de neige avec semis de chalets ou *Bauden*) au milieu des forêts d'épicéas.

Elle occupe surtout les vallées qui entaillent les blocs. Mais déjà la proportion tchèque commence à battre en brèche cette force à peine entamée : 35,1 % en 1910, 38,6 % en 1921, 40,1 % en 1930. Au contraire, dès que s'annoncent la plaine de l'Elbe et ses marnes, le peuplement tchèque retrouve ses terres favorites et cultivées : 77, 90 et 98 % de Slaves dans les arrondissements de Dvůr Králové, de Nové Mešto, de Náchod; il n'y a plus là qu'une minorité allemande (67.380 contre 180.659), et leur natalité décroissante leur fait perdre du terrain : le pourcentage tchèque monte lentement de 71,9 % en 1910 à 72,4 % en 1921; 73 % en 1930.

La Montagne, industrialisée, a gardé l'empreinte germanique de ses artisans et de ses mineurs.



Phot. *Centropress, Prague.*

FIG. 24. — LE FRONT EST DE LA BOHÈME

En avant des Krkonoše, le front bohémien est disloqué et découpé au possible : ici escarpements de grès ruinés par l'érosion dans la région de Turnov ; dans les vallées aux eaux vives, se sont nichées de petites villes industrielles.

III. — LA DÉFENSE TCHÈQUE

L'ascension des glacis Ouest. — La Montagne de l'O. est tout autre que celles de l'E. et du N. Tandis que celles-ci, gravissant lentement le versant d'Allemagne, tombent en abrupt du côté bohémien, au contraire la première, après avoir opposé un mur raide à la montée allemande, s'incline en pente douce vers la cuvette centrale : là, la Montagne a favorisé la pénétration germanique ; ici, elle facilite l'ascension tchèque. De plus, opposé au *Berg* minier, fouillé de rivières bruissantes, excavé de gîtes précieux, et que peuplèrent les Allemands, entêtés prospecteurs, le *Wald* forestier est moins humanisé, est resté plus sombre. Devant la Bavière, la muraille boisée est demeurée une solitude. En avant de la Bohême, le glacis découvert offrait aux agriculteurs tchèques la suite fertile de leurs champs.

Entre les vallées sinueuses de la Bavière palatine et les pentes

déclives de la Bohême interne, la Forêt primitive a trouvé là comme un refuge. Nulle part, à si basse altitude, à peine 500 m. parfois, les halliers sombres, ceints de brouillards, où s'écroutent les troncs d'arbres séniles, où les aiguilles noires des épicéas ne tamisent qu'une faible lumière, ne donnent une plus pénétrante impression de forêt vierge. Quelques tourbières et quelques landes interrompent seules les bois. Au N., le *Česky Les* ou « Forêt tchèque », que les Allemands baptisent *Oberpfälzerwald* (« Forêt du Haut Palatinat »), n'est qu'une vaste croupe cristalline, bosselée, ensevelie sous sa sapinière, ne haussant au-dessus de ses 700 ou 900 m. moyens que la pyramide gneissique et granitique du Čerchov (1.040 m.); seules les plus basses cuvettes, vers 500 m., noyées parfois d'étangs, couvertes de prairies, portent les petits hameaux de colonisation allemande. Les Allemands forment les 97,2 %, les 97,8 % du peuplement des arrondissements de Tachov et de Planá.

Les routes contournent cette Forêt : au N., de la Dyleň (939 m.), on descend sans effort sur le bassin de Cheb et la trouée de l'Ohře, qui mène vers les plateaux calcaires de Franconie; au delà se dresse le môle des Smrčiny (Fichtelgebirge), fouillis de cuvettes, de bosses, de pinèdes. Là passe la voie ferrée de Nuremberg à Prague. Au S. du Česky Les, le Čerchov domine une autre trouée vitale, le défilé de Cham en Bavière à Domažlice en Bohême : un affaissement, à 500 m., des schistes tendres affouillés ont créé la passe de 15 km. de large. Vers l'O. la Regen, enfonçant sa gorge dans la « Forêt de Bavière », file sur Ratisbonne (Regensburg) et le Danube, tandis que la route, coincée entre la vieille péninsule cristalline, dont la « Forêt de Bohême » est un vestige, et les côtes calcaires du Jura franconien, emprunte le couloir marécageux établi sur les marnes tendres. A l'E., au contraire, la plate-forme s'efface doucement, dans les herbages, vers Domažlice (jadis Taus) et, plus loin vers Plzeň (Pilsen) : dégagée de son escalade du Couchant, la route marchande s'inclinait, facile, vers les campagnes découvertes de la cuvette bohémienne. Route aussi des invasions.

De tout temps, il fallut garder le passage. Ce fut l'office d'une tribu tchèque, les Chod, frontaliers installés au XI^e siècle dans



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 25. — LE FRONT OUEST DE LA BOHÈME
Paysage-type de la Šumava (Forêt de Bohême) : croupes arrondies de granite couvertes de sapinières.

les clairières cultivées, patrouilleurs armés contre les Bavaois. Dans leur douzaine de villages, ils ont conservé leur patois, le pittoresque costume rouge de leurs femmes. La Montagne garde une population dense (80 habitants au kmq.), dans les maisons de troncs empilés, alignées sur les rivières, devant de petites emblaves. Dans ce col clair entre forêts, les Allemands n'ont qu'une place restreinte, tisseurs, potiers, maçons des hameaux

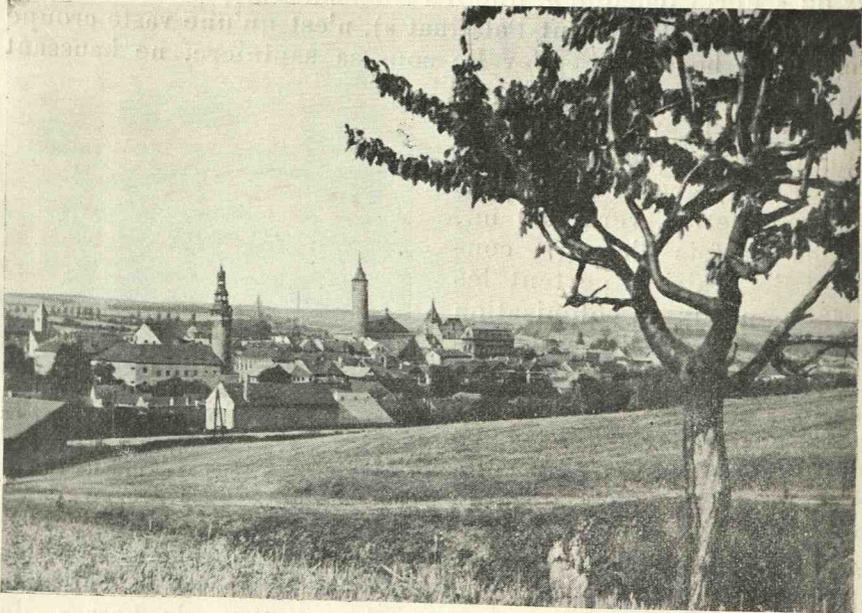


FIG. 26. — DOMAŽLICE

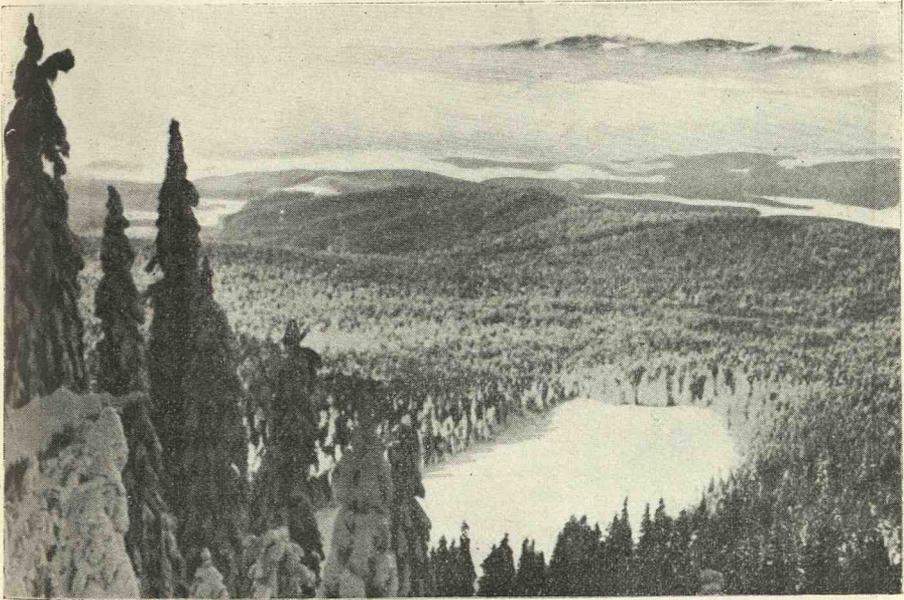
Phot. Centropress, Prague.

Le col et la petite vallée de Domažlice, peuplés de Chod, jadis gardes-frontière tchèques : seule large trouée cultivée dans les forêts de la Šumava, qui garde la voie historique vers Furth en Bavière (route de Prague à Munich).

forestiers. Ce sont les Tchèques qui occupent la première place : 84 % de la population dans l'arrondissement de Domažlice, 75 % dans celui de Klatovy, 99 % à Přeštice. L'Europe slave pousse ici sa plus extrême pointe occidentale.

Au S. de la trouée de Domažlice reprend l'épaisse sapinière : c'est la « Forêt bruissante », la *Šumava*, que les Allemands nomment *Bohmerwald*. Seuls quelques chaos de granite, tel le Boubin à 1.362 m., surmontent ces solitudes, enfouies dès 700 m. sous quatre mois de neige, noyées toujours dans les brouillards, où la frontière germano-tchèque s'estompe, inaperçue. La Forêt demeure le domaine de l'Allemand : les moines s'y installèrent ; après le désastre de la guerre de Trente ans, Bavaois et Autrichiens vinrent repeupler les clairières, défricheurs des villages

en *schlag*, vèriers des lieux dits en *hütte*, bûcherons, charbonniers, schlitteurs de la belle saison, bimbélotiers durant l'hiver. La population resté clairsemée (40 habitants au kmq.). La maison, fuyant les fonds, essaïmée sur les pentes, simple blockhaus de bois, aux poutres mal équarries, au toit chargé de pierres, parfois surmonté d'un modeste clocher, qui sonne les prières, les orages, les incendies, recueille, pour les longs loisirs d'hiver,



Phot. Centropress, Prague.

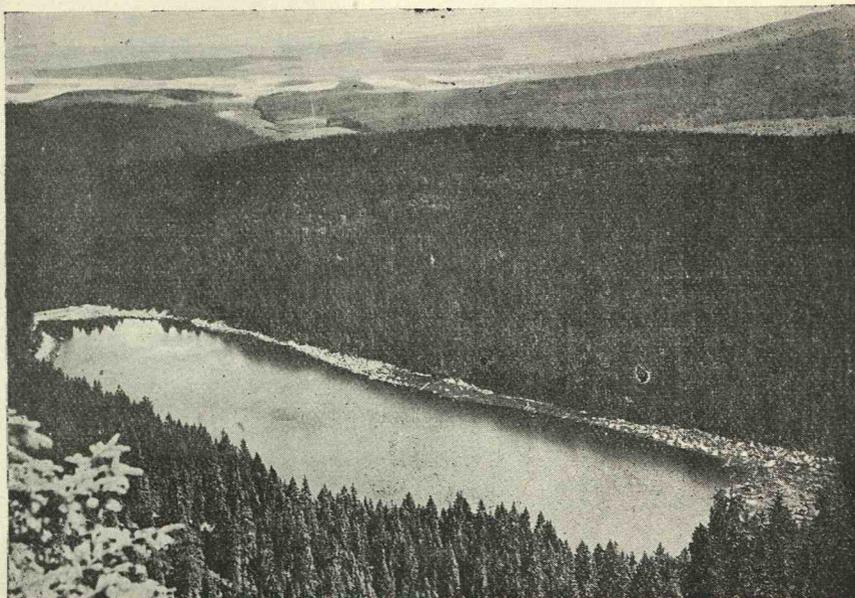
FIG. 27. — PAYSAGE D'HIVER DE LA ŠUMAVA

Petit lac glaciaire gelé, entouré d'épicéas; croupes mamelonnées couvertes de neige et mi-noyées dans les nuages.

ces façonniers de jouets, de crayons et d'allumettes. La vie est recluse. A peine 30 % du sol, voire 10 %, laissent pousser seigle, pommes de terre, fourrages. Surtout les grandes propriétés allemandes accaparèrent la Forêt : les Schwarzenberg y avaient leurs domaines. Les rivières flottables, la haute Vltava en tête, des canaux, comme le canal Schwarzenberg, transportaient les bois à Prague et à l'Elbe.

Pourtant, dès qu'on quitte la Forêt et que, sur les croupes granitiques, on descend vers les terres lourdes des bassins argileux, que drainent l'Otava, la Vltava, avec les labours qui reviennent (40-50 % de la surface) changent la densité et la langue des habitants. Par le seuil de 500 m., où court le chemin de fer de Prague-Budějovice-Freistadt-Vienne, le germanisme franchit

jadis les hautes bosses boisées de la frontière autrichienne. C'est lui qui a fondé ces petites bourgades pittoresques, comme Krumlov (Krumau), 8.589 habitants, sur les gorges de la Vltava, dont l'eau meut les scieries, les papeteries, les usines de crayons, pris au graphite de la Montagne. L'Allemand n'a pas maintenu ses positions : s'il marque encore un pourcentage élevé (87 %) dans l'arrondissement de Kaplice, proche de l'Autriche, il n'est plus



Phot. Centropress, Prague.

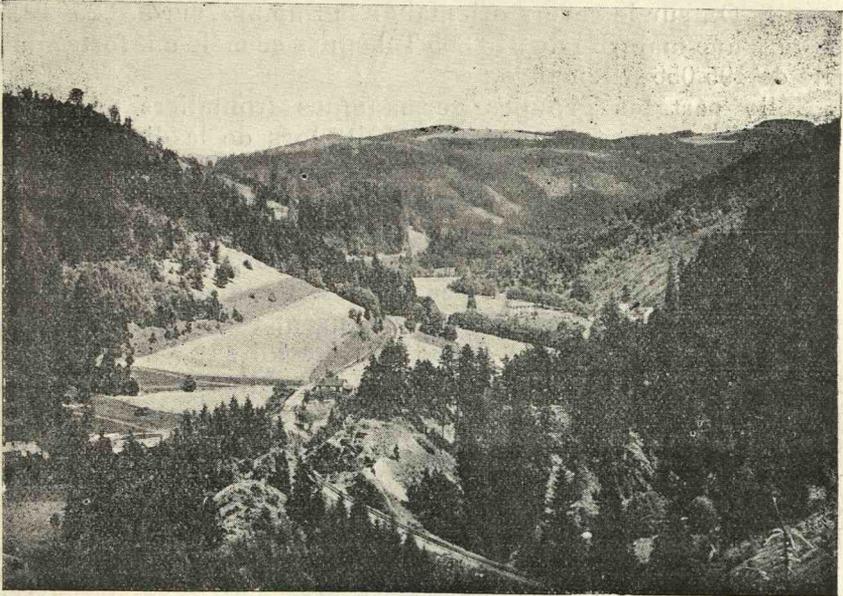
FIG. 28. — LA ŠUMAVA

La « Forêt de Bohême », barrière forestière plutôt que montagneuse : au premier plan, un petit lac glaciaire, le « Lac Noir », dans une forêt d'épicéas.

que 72 % à Český Krumlov, que 47 % à Prachatice; il ne fournit plus que le tiers de la population rurale de l'arrondissement de Budějovice, tout agricole : sur 112.868 habitants et 79.571 Allemands, 43.788 demeurent en ville.

Dans toute la Bohême du S. O., 195.056 Allemands côtoyaient en 1930 375.865 Tchèques. Le peuplement allemand a moins entamé cette périphérie bohémienne, inclinée vers l'E., offrant son glacis à la montée des Slaves. La masse allemande, coupée en deux par la trouée tchèque de Domazlice, n'est plus aussi compacte que sur les bordures E. et N. Et la proportion tchèque, 51,2 % en 1910, s'élève peu à peu : 55,6 % en 1921, 56,2 % en 1930. A l'orée des bois l'Allemand s'arrête.

L'Etat tchéco-allemand. — Arrivés les premiers en Bohême, les Tchèques ont occupé, accaparé les sols fertiles, sont montés sur les glacis quand les y incitait la pente. En revanche le haut pourtour, boisé ou métallifère, exploré, exploité, habité par les Allemands, qu'appelèrent au XII^e siècle les rois de Bohême mêmes, sont restés leur domaine; mais des remparts déserts les séparent de leurs congénères d'Allemagne. Les frontières tchéco-alle-



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 29. — LE PLATEAU CENTRAL DE BOHÈME

Paysage ondulé de la Bohême centrale (au S. de Prague) défriché et peuplé par le paysan tchèque; la vallée de la Sázava — marquée par le village allongé — et la bosse granitique du Melechov (709 m.) sur la rive gauche.

mandes, si naturelles qu'elles soient, restent franchissables, ne furent jamais des obstacles à la pénétration germanique. Un Etat, fixé sur la cuvette bohémienne, ne peut avoir que ces bornes.

Les garnisons allemandes, descendues dans la forteresse bohémienne, n'ont pas cerné la masse slave. La Tchécoslovaquie, ressuscitée après trois siècles de léthargie (1620-1918), garde, parmi ses 14.726.158 citoyens de 1930, 3.197.622 Allemands. La moitié de cette population vit en Bohême : 7.014.559, dont 2.270.943 de langue allemande, la grosse majorité du peuple allemand de la République nouvelle. Mais cette foule germanique est répartie en quatre troupes inégales :

à l'E., au revers occidental des Sudètes, sur 250.471 habitants, 67.380 Allemands sont noyés au milieu de 180.659 Tchèques;

au N. E., au revers occidental des Krkonoše jusqu'à la rive droite de l'Elbe, sur 1.205.440 habitants, une majorité de 726.292 Allemands coudoie 454.930 Tchèques;

au N. O., dans la vallée de l'Ohře, depuis la rive gauche de l'Elbe jusqu'aux Smrčiny, et sur le rebord méridional des Krušné Hory, est installé le groupe le plus puissant, le plus compact : sur 1.541.668 habitants, 1.189.898 Allemands submergent une faible minorité de 293.180 Tchèques;

au S. O., sur le revers oriental de la Šumava, sur 578.254 habitants, à une majorité de 375.865 Tchèques se mêle une forte minorité de 195.056 Allemands.

Nulle part les groupes germaniques frontaliers ne purent s'unir. En octobre et novembre 1918, lors de la dislocation de l'Autriche-Hongrie, les 2.173.239 Allemands d'alors furent poussés par le *Reich* voisin à former une « Bohême allemande » : mais de ce *Deutschböhmen*, à peine formé à Vienne, se détachèrent à l'E. un *Sudetenland* et à l'O. un *Böhmerwaldgau*. Ces minuscules Etats n'étaient pas viables. Occupés dès décembre par les troupes tchécoslovaques, ils furent ralliés par une politique habile d'association dans l'Etat. La loi sur les langues du 29 février 1920 et la constitution de la République, votée le même jour, appliquent toutes les prescriptions du traité de Saint-Germain sur les minorités, édictent l'emploi de la langue allemande dans les tribunaux, administrations et écoles des arrondissements, où la population minoritaire atteint 20 % de la population totale.

Les lois furent strictement appliquées, et les Tchèques accordèrent aux Allemands les droits que les Allemands leur refusaient avant la guerre.

	Tchèques		Allemands	
	Habitants	Écoles	Habitants	Écoles
	0/0	0/0	0/0	0/0
Pays tchèques (1910)	63,1	58,7	36,8	41,2
(1921)	69,5	59,3	28,5	35,5
Bohême seule (1921)	66,7	61,9	33	38

Les Allemands, qui forment le tiers à peine de la population des « Pays tchèques » (Bohême, Moravie, Silésie), possèdent dans la République 3.289 écoles primaires élémentaires (année scolaire 1927-28), quand dans toute la Tchécoslovaquie il y a 9.587 écoles tchécoslovaques; dans la seule Bohême 12.018 jeunes Allemands fréquentent 49 gymnases et écoles réales, tandis que 31.840 élèves tchèques ne disposent que de 101 écoles secondaires; l'Université allemande de Prague a 4.073 étudiants, en face de l'Université tchèque « Charles IV » et de ses 8.754 audi-

teurs. Dans aucun pays le libéralisme scolaire ne s'est plus nettement affirmé.

Les Allemands sont les maîtres de leur propre territoire. Dès 1920 au reste leur politique fut empreinte de l'activisme le plus franc. Les 74 députés allemands du Parlement de Prague (dont 72 pour les trois « Pays historiques » de la « Couronne de Bohême ») se répartirent en groupe social-démocrate (31), allié du parti socialiste tchèque, et en *Deutscher Verband* (41), qui unit les « démocrates », financiers, industriels, commerçants des villes allemandes de Bohême, les « chrétiens-sociaux », intellectuels, catholiques, conservateurs, et les « agrariens » du *Bund der Landwirte*, représentants des paysans. Ces derniers, guidés par Spina, professeur de slavistique à l'Université allemande de Prague, donnèrent l'exemple de l'entente dans l'« Etat tchéco-allemand-slovaque », que baptisait leur chef : au « droit de libre disposition » (*Selbstbestimmungsrecht*), Spina opposait le « droit à l'autonomie administrative » (*Selbstverwaltungrecht*); il répudiait la haute trahison des « risque-tout de la politique dépourvus de tout appui dans le peuple », enfin entré au gouvernement. Depuis le 12 octobre 1926, deux ministres allemands, tout en administrant des départements généraux (travaux publics, hygiène, etc.), représentent au pouvoir les intérêts de la population allemande : « événement historique », selon le mot du président Masaryk recevant le serment des deux ministres. Le 28 octobre 1926, jour de la fête nationale, le journal chrétien-social allemand, *Deutsche Presse*, pouvait écrire : « La Tchécoslovaquie est une réalité. » Trois ans plus tard les ouvriers allemands déléguaient l'un des leurs, le social-démocrate Czech, dans le ministère tchécoslovaque à côté du porte-parole des paysans allemands (7 décembre 1929). Dès lors, MM. Spina et Czech, à l'Hygiène et à la Prévoyance sociale, n'ont cessé de participer au gouvernement. Dans un Etat démocratique, quelle que soit la langue, toutes les bonnes volontés collaborent. Le 1^{er} juillet 1934, au moment où le hitlérisme s'affirmait au delà de la frontière, l'Union des Allemands de Bohême, tenant à Litoměřice (Leitmeritz) sur l'Elbe son congrès jubilaire, se séparait sur un triple *Heil* au président Masaryk, à la République tchécoslovaque et au peuple allemand de cet Etat.

Les élections du 19 mai 1935 — les premières depuis la victoire hitlérienne, qui fournit un modèle de propagande, et depuis la crise économique, qui sévit durement sur les régions allemandes, industrielles — amenèrent le bouleversement des partis allemands : les « activistes » — agrariens, chrétiens-sociaux et social-démocrates — perdirent la moitié de leurs troupes au profit de la nouvelle *Sudetendeutsche Partei*, qui, sous la conduite de

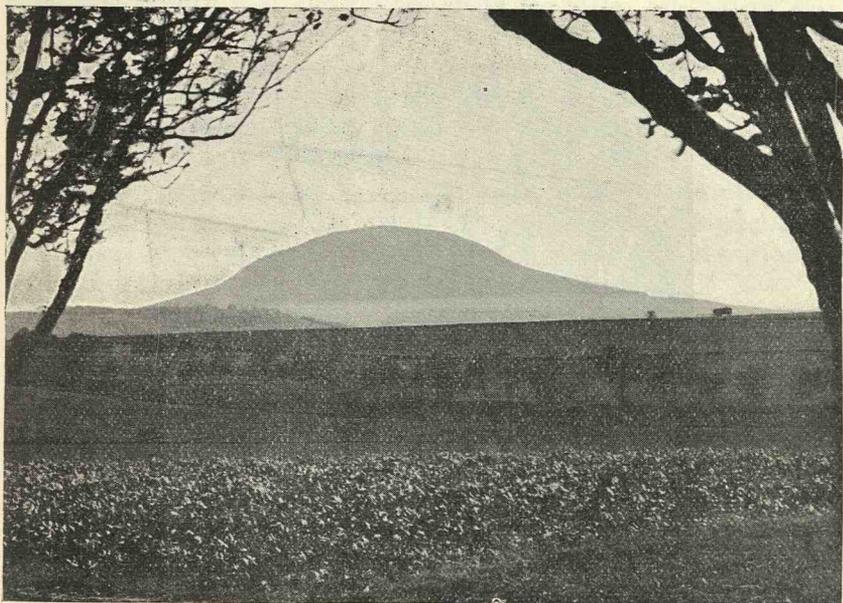
Konrad Henlein, jeune moniteur de gymnastique de Aš, et avec ce seul mot d'ordre, *Einigkeit*, unité de tous les Allemands du pays, recueille du premier coup 1.249.530 voix, enlève 44 sièges à la Chambre et 23 au Sénat.

Ce sont plus les méthodes que le programme de Hitler qui entrent ainsi au Parlement de Prague. Le *Heimatfront* n'a pu capter la confiance des catholiques et socialistes allemands de Bohême que par de nettes déclarations de loyalisme. Au lendemain du vote, Henlein écrit à Masaryk : « Je considère moi-même le résultat des élections comme m'imposant une tâche, que je suis bien décidé, en dépit de tous les soupçons de mes adversaires politiques, à accomplir, sans quitter le terrain de la constitution de cet Etat... Je souhaite que cette victoire soit considérée comme le premier pas vers la réalisation d'une *symbiose harmonieuse des nationalités de notre Etat*, dans un esprit d'estime réciproque, de paix et de prospérité. »

L'assaut allemand sur les trois clôtures forestières de la Bohême se traduit aujourd'hui, dans l'Etat tchèque, par une étroite collaboration : « témoignage éternel, comme pouvait s'en féliciter un des créateurs de la force nationale, M. Beneš, de notre maturité politique. » La solidité de la démocratie tchéco-allemande est due à une association raisonnée entre les Allemands, surtout industriels et ouvriers du vaste marché qu'est la Bohême, et les Tchèques, principalement campagnards et cultivateurs. Entre les cadres murés et sombres de la Bohême, forêts trouées de mines, percées de cheminées d'usines, et les vastes labours intérieurs, coupés de rivières serpentantes et de boqueteaux de tilleuls clairs, marquants sont les contrastes. Pourtant la cohésion de genres de vie complémentaires a moins accusé les différences que préparé la coopération. Et l'unité naît avant tout de la variété harmonieuse. Par le développement, dans une même aire nationale, de peuples linguistiquement différents, mais politiquement semblables, selon le modèle de la Suisse et de la Belgique, la Tchécoslovaquie est l'avancée extrême vers l'E. de la civilisation occidentale, basée sur la diversité des vies et la tolérance des idées.

La liaison : Prague. — C'est dans l'antique capitale de la Bohême, si longtemps gouvernée par des rois allemands, mais qui n'a cessé de maintenir son indépendance linguistique et spirituelle, qu'on juge le mieux cette harmonie. Les empreintes d'un passé germanique se noient dans le flot des traditions, des affirmations tchèques, qui montent du fond de l'histoire. Par sa place géographique, économique, intellectuelle, Prague a servi de lien entre deux civilisations, inégales, mais fondues.

Un carrefour de toutes les régions bohémiennes : du vieux socle cristallin, qui vient de l'emprisonner dans ses gorges, la Vltava se dégage au S. ; les crêtes gréseuses et forestières des Brdy, à l'O., prolongent leurs corniches claires jusqu'au plateau de la « Montagne Blanche » et les forteresses des *hrad* ; et à l'E., très vite on atteint, le long de l'Elbe, la plaine marneuse, féconde, du Polabi. Le « seuil » (*prah*) éponyme est partout barré, défendu.



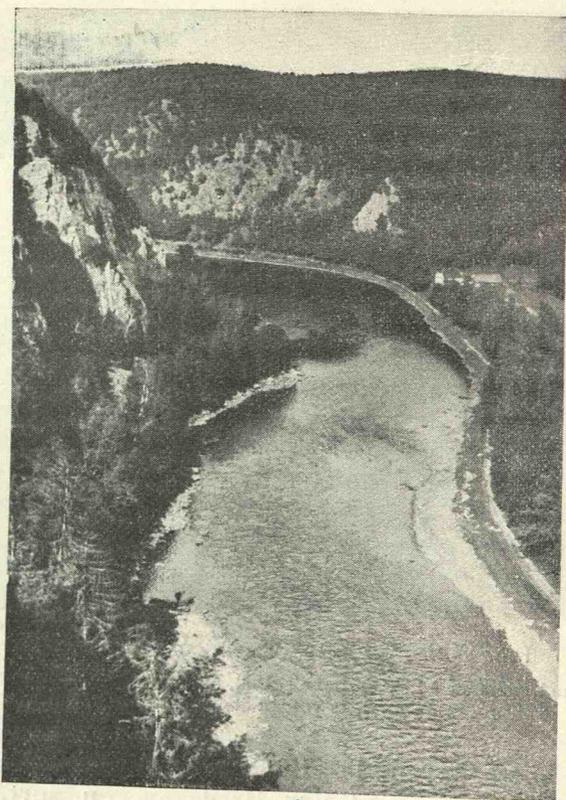
Phot. Centropress, Prague.

FIG. 30. — LE PLATEAU CENTRAL DE BOHÈME

Paysage de plaine limoneuse à l'O. du Labe (Elbe), au N. de Prague, toute cultivée par les Tchèques : au fond, le volcan éteint du Říp (459 m.).

La Vltava y entre devant la citadelle de Vyšehrad à droite, et, après avoir longé l'abrupt des Hradčany, en sort, étalée en méandre, sur les terres basses de gauche où est creusé le port. Le long de cette courbe équilibrée, l'histoire se déroule. Le « Château », les Hradčany de la rive gauche, est resté la Résidence. Aux pieds se serre le « Petit Côté », Malá Strana, la Prague silencieuse où, autour de la cathédrale « française », gothique, et des petites places désertes, se pressent les palais murés, les églises jésuites de la Contre-Réforme. Au delà du pont Charles IV, de ses tours médiévales, de ses statues baroques, la « Vieille Ville », Staré Město, que fonda en 1234 une colonie de marchands allemands : dominant les rues étroites, couvertes, surgissent les reliques d'une Prague bourgeoise, le

beffroi carillonnant de l'Hôtel de Ville, les commémorations des protestataires, la fière et simple statue du Maître Hus. Aux bords des anciens Prikopy, « Fossés », nivelés, le Théâtre National, édifié de 1868 à 1883 par « la Nation à elle-même ». La « Nouvelle Ville », Nové Město, que préside, sur sa colline, le Musée national et que coupe la place affairée de Venceslas, descend vers le fleuve avec ses magasins, ses banques, hisse sur les hauteurs ses



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 31. — VALLÉE DE LA VLTAVA

Les vallées du massif bohémien, qui s'enfoncent souvent dans les vieilles roches dures, sont moins peuplées que le plateau : tels les méandres encaissés de la Vltava (gorges de Saint-Jean), qui a, en aval, débarrassé le site de Prague.

hôpitaux et ses écoles. Enfin, dans un dernier épanouissement vers l'E., depuis les brasseries de Smichov en amont, jusqu'aux aciéries de Karlin en aval, toute une banlieue ouvrière, surtout d'industrie alimentaire et textile, achève de donner au Grand Prague ses 848.823 citadins.

Le carrefour de Prague fut dès le moyen âge un rendez-vous commercial, spirituel. Tandis que les Hradčany commandaient

le passage où la Vltava, sortant de sa prison cristalline, entre dans la plaine de l'Elbe, c'est en face, sur la rive droite, dans le Staré Mešto, derrière l'église du Tyn, que s'ouvrait le marché allemand des laines, du fer, du sel, à un relais indispensable entre Cracovie, les pays baltes ou russes, Leipzig, Halle, Ratisbonne, les villes du Rhin, Vienne et Venise. D'autre part l'Université de Prague, que Charles IV fonde en 1348 et où en 1409 la *Natio bohémica* reçoit officiellement la prépondérance, fut l'instrument de la civilisation tchèque jusque dans les villes slovaques, qui y envoyaient leurs étudiants. Jean Hus y fut professeur, renouvateur de la langue, qui allait chercher ses sources d'inspiration dans la chanson populaire, réformateur de l'Église. Son bûcher de Constance (1415) ne consuma que l'initiateur de cette double indépendance nationale : les « quatre articles de Prague » (1420) revendiquaient la liberté de la parole, la communion utraquiste, le partage des terres monastiques, le châtement des péchés. La tolérance, la modération, en face des extrémistes, fut toujours le lot de Prague.

Les guerres hussites, la guerre de Trente Ans, la Contre-Réforme amenèrent l'éclipse du rayonnement marchand et spirituel de Prague. Sa foire fut désertée au profit de Leipzig et de Vienne. Son Université, germanisée, avait foule de concurrentes. Le propre cependant de cette civilisation citadine fut toujours d'assimiler les éléments de deux cultures. En dépit de la dureté autoritaire du despotisme viennois, le gouvernement mercantile, mais éclairé, des xvii^e et xviii^e siècles, supprimant les barrières douanières intérieures entre les provinces allemandes et tchèques, préleva au développement économique du xix^e, à l'industrie charbonnière (tirée des mines de Kladno proches) et mécanique. En même temps la flamme intellectuelle de la Ville s'allume au grand foyer slave : le Congrès slave de Prague (mai-juin 1848), qui projette une transformation de l'Autriche en une Fédération de peuples, inaugure l'« austroslavisme » ; cette politique opportuniste obtient le rétablissement de l'Université tchèque de Prague (1882) et jette un dernier éclat au troisième Congrès slave, réuni en 1908 à Prague même. Autour de la chaire du professeur Masaryk, les « Jeunes Tchèques », renonçant aux compromis, renouaient la tradition hussite, à la fois démocratique et humanitaire. Le suffrage universel (1907) amenait leur essor et leur victoire (1918).

L'emprise allemande s'effaçait. Tout en doublant sa population de 1910 à 1930, Prague voyait décroître la minorité germanique, qui tombe de 6 à 5 %. La « loi de nostrification » (11 décembre 1919) se contenta d'exiger le transfert du siège social et de la direction des entreprises sur le territoire du nouvel État : l'af-

franchissement économique suivait de près la libération politique. Prague, redevenue une des capitales spirituelles du slavisme, se dégageait peu à peu du germanisme persécuteur et du nationalisme tchèque, modelée, comme autrefois, sur une discipline allemande humanisée par l'idéalisme slave.

BIBLIOGRAPHIE

- PENCK : *Das deutsche Reich*. Vienne, Prague, Leipzig, 1887, 4° 618 p.
- SCOBEL : *Geographisches Handbuch zu Andrees Handatlas*. Bielefeld, Leipzig, 1899, 8° 993 p.
- REBEL : *Thüringen*, ein geographisches Handbuch. Iena, 1892-1896, 3 vol. 4°. 400 + 840 + 490 p.
- AUERBACH : *La répartition géographique de la population sur le sol allemand* (Annales de géographie, 1895-1896, pp. 59-71 et 469-482).
- HENNIG : *Boden und Siedlungen im Königreich Sachsen*. Rudolfstadt, 1912, 8° 206 p., cartes.
- NIEDERLE : *Manuel de l'antiquité slave*. P., Champion, 1923-1926, 2 vol. 8° 246 et 360 p.
- DE MARTONNE : *Europe centrale*, première partie : *Allemagne* (Géographie universelle, t. IV). P., Armand Colin, 1930, 8° 379 p., LXIV pl., 90 fig., 2 cartes h. t.
- EISENMANN : *La Tchécoslovaquie*. P., Rieder, 1921, in-16 126 p.
- MOSCHELES : *Les régions morphologiques du massif bohémien* (Annales de géographie, 15 janvier 1923, pp. 41-57).
- NIKOLAU : *Géographie de la Tchécoslovaquie*, trad. TIBAL. Prague, 1926, 8° 146 p.
- DE MARTONNE : *Europe centrale*, deuxième partie : *Tchécoslovaquie* (Géographie universelle, t. IV, P., Armand Colin, 1931), pp. 532-620.
- Encyclopédie tchécoslovaque* : tomes I (Agriculture), II (Industrie et Commerce), III (Communications). IV (Forêts), P., Bossard et Prague, 1928-1929, 4 vol. 8° 882, 594, 365 et 296 p.
- STRABON [de Martonne] : *Autriche et Tchécoslovaquie*, géographie politique expérimentale (Monde slave, janvier 1932, pp. 60-89).
- SCHÄCHER : *Die Nachfolge-Staaten*, (Österreich, Ungarn, Tschechoslowakei, und ihre wirtschaftlichen Kräfte. Stuttgart, 1932, 8° 286 p.
- TIBAL : *La Tchécoslovaquie*, étude économique. P., Colin, 1935, in-16, 224 p.
- Atlas Republiky československé*. — *Atlas de la République tchécoslovaque*. Prague, 53 feuilles f° (en cours de publication).
- PICHON : *Les frontières de l'Etat tchéco-slovaque* (Travaux du Comité d'Etudes). P., Imp. Nat., 1919, 4° 20 p.
- Hommage à T. G. Masaryk* (le Monde slave, mai-juin 1930), n° spécial consacré à la Tchécoslovaquie, 8° 480 p.
- MASARYK : *La Résurrection d'un Etat, souvenirs et réflexions*, 1914-1918, trad. DOMINOIS. P., Plon, 1930, 8° 538 p.
- DEFFONTAINES : *Les types de la vie montagnarde en Tchécoslovaquie* (la Géographie, septembre-octobre 1927, pp. 171-177).
- Id. : *Les Chodes dans le Böhmerwald* (Bulletin de l'Association de Géographes français, mai 1932, pp. 88-90), et : *Le col de Domažlice et les Chodes* (le Monde slave, juin 1932, pp. 429-436).
- KROFTA : *Tchèques et Slovaques jusqu'à leur union politique* (le Monde slave, mars 1933, pp. 321-347, et avril 1933 pp. 1-38).
- Id. : *Histoire de la Tchécoslovaquie*, trad. AUCOUTERIER. Maestricht, Paris, Bruxelles, 1934, in-16 175 p.
- OPOČENSKÝ : *La fin de l'Autriche et la genèse de l'Etat tchécoslovaque*. Prague, 1928, in-16 214 p.
- BOROVICKÁ : *Dir ans de politique tchécoslovaque*. Prague, 1928, in-16 141 p.
- MIRKINE-GUETZEVITCH et TIBAL : *La Tchécoslovaquie*. P., Delagrave (Documents de politique contemporaine) 1929, in-18, 119 p.
- EISENMANN : *Un grand Européen, Edouard Beneš*. P., Hartmann, 1934, in-16 141 p.
- Aperçu statistique de la République tchécoslovaque*. Prague, 1930, in-16 322 p., 12 cartes.
- Nationalité ethnique et nationalité politique de la population de la Bohême*, d'après le recensement de 1930 (Rapports de l'Office de statistique de la République tchécoslovaque, XIII^e année, 1932, n° 78, pp. 585-592).
- VOŽENÍLEK : *Résumé des résultats acquis de la réforme foncière dans les pays de Bohême et de Moravie-Silésie*. Prague, 1930, 4° 22 p., 3 cartes.
- HOCH : *Les partis politiques en Tchécoslovaquie*. Prague, 1935, in-16, 62 p. et un tableau.
- MURKO : *Les études slaves en Tchécoslovaquie* (le Monde slave, août 1935, pp. 198-229 ; septembre 1935, pp. 361-392 ; octobre 1935, pp. 39-75 ; novembre 1935, pp. 161-203).

CHAPITRE VI

LA MORAVIE, canal tchécoslovaque

Bohême : bastion slave, défriché, cerné de forêts, assiégé d'Allemands. Slovaquie : courtine slave, que les forêts protègent, que les Magyars d'en bas n'ont guère abordée. Mais destinées différentes. Entre les deux, la Moravie les retient et les sépare.

Symbiose des langues et des genres de vie : gens de la plaine, Hanaques, sur les sols féconds, le lœss morave; gens des monts forestiers, Horaques, mineurs, bûcherons des vieilles terres rondes du contact de Bohême; gens des hauteurs pastorales, Valaques, bergers de ces alpes karpatiques qui sont les confins de Slovaquie.

Mais aussi écartèlement des deux branches nationales : entre le bastion occidental et la courtine orientale, s'insinue la tranchée morave, couloir où se rencontrent les éléments de la Nation, mais où passent, sur la steppe, les nomades et les conquérants; la Moravie a disjoint des siècles la Nation tchécoslovaque; entre les grands espaces plats, plaine allemande et plaine pannonique, entre les grandes routes fluviales, Vistule ou Oder d'un côté, Danube de l'autre, le branle-bas des peuples a coupé en deux tronçons la citadelle des Slaves.

La Moravie est un couloir tchèque, dont les portes latérales étroites donnent accès à la pénélaine bohémienne et aux vallées slovaques, mais dont les portes principales, larges, sont restées ouvertes aux allogènes allemands, Prussiens du N., Autrichiens du S.. Elle conserve sa double fonction historique : liaison, arrêt.

I. — LA ROUTE MORAVE

Entre les deux voies naturelles, qui ont toujours entraîné de l'E. à l'O. de l'Europe les hommes, et de l'O. à l'E. la pensée, plaines du N., vallée du Danube, de place en place de courts couloirs de communication ont mêlé les courants simples : la

plaine moldave au bout oriental, la plaine rhénane à l'extrémité Ouest et, au milieu, la Moravie. Les grandes forêts karpatique ou hercynienne canalisaient les peuples, qui suivaient la route des steppes, sur ces longues étendues de lœss, qu'ils finissaient par mettre en culture. Les corridors de liaison, qui coupaient ou tournaient les solitudes montagneuses et forestières, furent partout témoins de mêlées de peuples, d'échanges commerciaux, de brassage d'idées. Ainsi la Moravie : la nature en a fait un passage dont la civilisation a profité.

Le passage. — C'est là que la nature a tracé les limites de deux vastes régions naturelles, le massif bohémien, la chaîne karpatique, laissant entre elles une zone plus basse d'une centaine de kilomètres à peine de large, de deux cents kilomètres de long du N. E. au S. O. : les vieilles croupes cristallines cessent derrière Znojmo, Brno, Olomouc, et les jeunes chaînons du flysch, également boisés, ne commencent qu'au delà de la Morava et de l'Oder; au N., où le Jeseník (Gesénke) pousse le plus avant les anciennes terres bohémiennes, et où les Beskides accentuent la courbure karpatique, la haute Oder marque une séparation, plus étroite, une dizaine de kilomètres, mais non moins nette. Entre les derniers dômes noirs du Jeseník, qui, vers 700 m., laisse filtrer entre ses sapins les ruisseaux où puisera l'Oder, et la tache blanche, l'arête vive du Kotouč, qui, au S. domine Nový Jičín à plus de 900 m., la vallée s'allonge, à 200 m. d'altitude, de la « Porte de Moravie » à la plaine silésienne. Plus au S., un autre étranglement, entre les grès boisés, déserts, des Chřiby et les pitons abrupts des Karpates blanches, là 550 m., ici 8 ou 900, descend, après les gorges de la Morava, au-dessous de 200 m. Au S., les derniers témoins des deux systèmes montagneux, sont plus doux, plus humanisés : les buttes calcaires de Pavlov (Palovské Vrchy), comme les granites arrondis des Petites Karpates (Malé Karpaty), qui ne montent guère, celles-là qu'à 550 m. et ceux-ci qu'à 761, sont cernées de vignobles, couvrant les premières, ceignant les seconds, que dominent les hêtraies claires et les pinèdes sombres. En bas, à 150 m., au milieu des prairies mouillées où la Morava a rassemblé les eaux de son bassin et celles de la Dyje (Thaya), avant de s'unir au Danube, le passage demeure. De la forteresse en ruines de Devín, fin des petites Karpates, en témoigne le champ de bataille de Wagram, aperçu.

Ainsi la nature a préparé les voies à l'homme. Entre les sols squelettiques et pauvres des montagnes, les limons offrent des terres défrichables, et même les *podzol*, sols forestiers des plaines, ne sont pas pénibles au soc de bois. Les hêtres et les

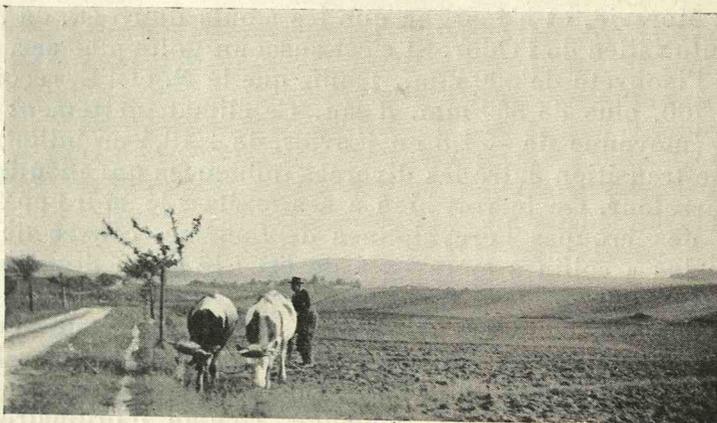
épicéas s'écartent pour faire place à la steppe herbeuse, porteuse aujourd'hui de blés, de betteraves. La plaine du N. pénètre ici en Europe centrale.

C'est aussi le climat des plaines orientales qui s'insinue, dans ce couloir, et dispute la prééminence au climat de l'Occident : le « vent de Pologne », du N. E., âpre et froid, enneige la Montagne durant 130 jours et la Plaine une quinzaine; lui succède un noroît, qui a déjà déposé ses pluies sur la Bohême, mais qui mouille encore fortement le printemps morave. Un golfe de chaleur, marqué par l'isotherme annuelle de 8°, embrasse presque toute la Moravie, et n'épargne que les monts du N. O., du N. E. et la haute vallée de l'Oder. Et c'est aussi un golfe plus sec, marqué par l'isohyète de 600 mm., tandis que le N. et l'E. reçoivent plus de 700, plus de 800 mm. d'eau. Ce climat, nettement continental (moyenne de - 1,5 en janvier, de + 19,4 en juillet), est donc une transition entre les diverses influences qui aboutissent en ce carrefour. On le voit bien à ses forêts : le noir épicéa, si topique des croupes hercyniennes de Bohême, couvre de son manteau les « collines moraves » de l'O.; le sapin des grandes forêts russes pénètre largement en Silésie; le hêtre, qui a fait de la Slovaquie son domaine, dépasse la Morava et s'étale sur les Chřiby; enfin le chêne, plus méridional, se montre dans le S. sur les rives escarpées de la Dyje, sur les croupes qui se succèdent de Znojmo à Břeclav, mélangé, comme d'ordinaire, au charme des basses altitudes.

Pourtant, sur 2.686.000 ha. (Moravie et Silésie), à peine le tiers de forêts (796.000 ha.). Les riches cultures rejoignent les *Börden* silésiennes comme les *Alfold* hongrois. Partout la terre cultivée y occupe plus de 50 % de la surface, et le plus souvent 60, voire 70 %. Le N. O., seul, prolongement des Sudètes, présente surtout des fourrages, comme, en moindre quantité, les dernières pentes des Karpates. Le S. O., dernières croupes bohémiennes, partage son sol entre les pommes de terre et les céréales diverses. Mais, de Znojmo à Opava, c'est une grande zone fertile où le blé domine, étranglé seulement à la « Porte morave », tandis que les champs de betteraves à sucre s'interposent dans la zone purement limoneuse, qui s'étale de Břeclav à Olomouc, le long de la Morava. C'est là qu'est la densité la plus forte de la population agricole, qui atteint souvent 100, parfois 400 habitants au kmq.

Quand on a quitté les épaisses sapinières silésiennes, où, dans des parcs princiers, témoins des forêts profondes, vivent les derniers bisons, descendants des aurochs gravés sur les cavernes néolithiques, quand on a laissé le noir paysage des mines et des usines, qui ont pris possession de cette triple marche industrielle que sont les Silésies allemande, polonaise et tchèque, la plaine

se nettoie : les profondes solitudes de ces fûts droits, sans herbes, d'où suinte une perpétuelle humidité, les foules pressées et terreuses, qui assiègent les villes noires, percées de charbonnages, cernées de cheminées, disparaissent; la claire monotonie des champs s'allonge durant des lieues, coupée seulement du cercle, de la croix des maisons qui cernent le clocher pointu. En hiver l'eau s'étale; des prés ne surnagent que les perches où sont piquées les bottes de foin : c'est la vallée de la Morava, large, basse, marécageuse, enfoncée d'une trentaine de mètres



Phot. J. Ancel.

FIG. 32. — LA ROUTE MORAVE

Plaine cultivée de la Moravie du S. O. Au fond, au delà de la frontière tchèque, le village autrichien de Fratres.

entre des berges jaunâtres. Le versant franchi, la terre molle, effritée, révèle, sur ce lœss, la Haná, féconde, peuplée, le centre agricole morave. Larges ondulations, entièrement découvertes, hors les lignes d'arbres sur les routes. Une Beauce, moins monotone par ses croupes, que les champs zèbrent de couleurs, le noir humus, qui portera les blés, les rayures jaunes des feuilles mal séchées du maïs allongé, la verdure étalée des betteraves, qui attendent la récolte. Guère de villages, sinon dans le lointain, espacés, compacts, croix régulières le long des deux grand'rues.

Le spectacle, pour qui vient du S., est bien différent sans doute, mais se résout de même manière. On a laissé d'autres forêts, plus humanisées certes, le Kahlenberg, le Leopoldsberg viennois, où les pavillons seigneuriaux voisinent avec les guinguettes dominicales. On a laissé les cercles peuplés et le centre majestueux de Vienne, et, au delà du Danube, les hêtraies, dont les vestiges résistent à l'assaut des vignes. Mais la forêt est tenace encore : c'est elle, taillée au cordeau, entre les lambeaux cam-

pagnards, qui occupe les croupes de la frontière austro-tchèque, qui grimpe sur les abrupts schisteux, en bas desquels saute la Dyje (Thaya), sapins dont la couleur se fond dans celle de la pierre noire, chênes, qui jettent des taches claires, avec les châteaux qui surplombent les gorges. Et puis, dans ce coin fertile où se réunissent les eaux de la Dyje, de la Svatka, de la Jihlava, sans que les chênaies, installées sur les derniers granites hercyniens, cessent de piqueter le paysage, peu à peu se glisse, étroite d'abord, large ensuite, la Campagne : les champs plats et riches couverts des chaumes, des betteraves, des potagers, dont les concombres ont fait la fortune de Znojmo, en dépit d'autres forêts, qui s'interposent, atteignent Brno, la capitale morave.

La circulation. — La voie a été frayée par la nature. L'homme y a circulé de bonne heure : la Moravie fut une route des migrations, du commerce médiéval et moderne, et, en fin de compte, des idées contemporaines.

Les peuples, dès l'aube de l'humanité, ont pris possession de ces passages. La Moravie est un riche champ de découvertes préhistoriques : silex chelléens des cavernes du « karst morave » (N. E. de Brno), charniers de mammouths des premiers hommes de plein air, de l'époque aurignacienne; puis, après de longues lacunes, le lèss se repeuple, la Haná néolithique enfouit toute une civilisation de céramique à bandes; mais bientôt on voit poindre, refoulant ces populations agricoles, des peuples, armés de haches, que leur céramique cordée apparente à ceux de Thuringe, puis d'autres, venus sans doute de la Russie du Sud, qui creusent dans le lèss des refuges, y ont laissé leurs poteries cordées, cannelées et leurs outils d'obsidienne, y ont assemblé les premiers objets d'échanges lointains, l'ambre baltique, le cuivre transilvain. L'époque du bronze y semble de nouveau une ère de travail agricole : les petits hameaux de la Haná en sont les centres, qui recèlent de nombreux outils, tandis que les épingles cyprïotes dénoncent les relations ouvertes par le Danube. Vint s'y superposer la « civilisation des tumuli ». Les « champs d'urnes », témoins d'une incinération à l'air libre, dénoncent l'arrivée de nouveaux peuples, venus du N., vivant en cabanes, utilisant la faucille de bronze et la « poterie-joujou », noire, et qui sont peut-être de Vieux Slaves. Toutes les civilisations du fer sont représentées : surgissent aussi bien les hommes qui brandissent la grande épée de Hallstatt dans la Moravie du Sud, au contact de l'Autriche, que les guerriers, munis de la petite épée de la Tène, qui occupent toute la plaine morave. La préhistoire morave indique un premier brassage de peuples, qui donnera à l'histoire morave son principal caractère.

La « forêt hercynienne » fut la véritable frontière de l'Empire romain au N. du Danube : les auteurs anciens décrivent une forêt vierge, semblable sans doute aux lambeaux qu'on contourne encore dans la Šumava (Bøhmerwald), barrière d'arbres serrés et de tourbières, qui occupait alors tout le massif bohémien. De l'autre côté la forêt karpatique n'était pas moins impénétrable. La steppe morave coupait ces solitudes. A l'époque romaine, la route de l'ambre, venant du delta de la Vistule, la traversait de part en part, pour aboutir à Carnuntum, non loin du confluent de la Morava, sur le Danube. Toute la région boisée de l'E. était occupée par les Gètes : les *Carpi* (Carpo-Daces) ont peut-être donné leur nom à la Montagne, où ils se maintinrent jusqu'au IV^e siècle. La steppe découverte morave était au contraire la route des peuples iraniens, venant de la grande steppe russe. Y défilèrent les peuples celtiques, puis germaniques, qui se pressaient aux portes de l'Empire romain (témoin la campagne contre-offensive de Marc-Aurèle contre les Quades). Sans doute la forêt hercynienne fut-elle un territoire de refuge pour les Slaves, qui arrivèrent au II^e siècle et occupaient tout le pays au VI^e. Le défrichement n'en commença qu'à une période plus calme, autour des monastères du VIII^e siècle, et, dès lors, il y eut une stabilité ethnique relative : les Tchèques d'un côté, les Slovaques de l'autre ont pris possession de leur définitive patrie.

La Moravie est au centre de cet établissement des tribus slaves, libérées au VII^e siècle du joug awar, évangélisées et dotées d'une écriture au IX^e par les apôtres saloniens, Cyrille et Méthode. Elle est au centre, à la fin du IX^e siècle, de l'« empire morave » de Svatopluk, dont les limites sont au N. E. l'Oder, au N. O. la Saale, englobant ainsi les Serbes (Sorabes) de Lusace, au S. le Danube et la Rába (Raab), au S. E. le Hron et le Danube. Elle est le foyer de l'« archevêché morave » créé pour Méthode. Cet empire grand-morave tomba en 895 sous l'assaut des Magyars, et les branches tchécoslovaques furent pour dix siècles séparées.

Le défrichement des sols forestiers gagnait des territoires à la culture, particulièrement intense vers 1200 : de cette époque datent les villages ronds (ou ovales), 38 en Moravie, qui caractérisent la colonisation, tandis que le village slave primitif s'effile le long d'un large et boueux chemin ; le plus grand nombre des villages ronds moraves se sont bâtis aux pieds des « collines de Moravie », à la lisière du vieux massif bohème. Le campagnard slave monte à l'assaut de la Forêt, tandis qu'à l'intérieur de la Bohême d'autres Tchèques sont cantonnés dans les bassins de la Vltava et du Labe (Elbe). Dès lors les peuples tchèques se rejoignent, restent liés.

Les destinées des peuples une fois fixées dans ces deux grands

cadres, massif bohémien et Karpates du Nord, c'est par la route morave que s'écoulent les flux commerçants.

Les marchands suivent les colons. Dès le début de la destruction de la Grande Forêt primitive, de l'*Urwald*, s'élèvent sur les deux confins moraves de nombreux *Hrad* ou *Hrádek*, à la fois postes-vigies et premiers marchés : ces « citadelles », telle Velehrad, aujourd'hui en ruines, qui fut la capitale de Svatopluk, en plein centre morave, ou sa voisine actuelle Uherské Hradiště, étaient aussi des étapes. Peu à peu des passages s'ouvrent sous la hache des bûcherons allemands, qui s'infiltrèrent dans les Sudètes : les maisons allemandes s'égrènent le long des vallées. Aux XI^e et XII^e siècles des rapports se nouent à travers la Moravská Brána, la « Porte de Moravie » entre les marchands moraves et les guerriers polonais : en 1104 ceux-ci pillent la province d'Olomouc ; en 1129 ceux-là sont détroussés en Pologne ; on finit par établir une marche forestière, avec un étroit passage entre les Sudètes et les Beskides. Les invasions hongroises alarment tous les Slaves. Le Přemysl Otakar II, qui rétablit pour un temps (1253-78) l'unité tchèque, joignit à la Moravie et à la Bohême les terres alpêtres du Danube à l'Adriatique, dut construire des forteresses pour barrer aux Magyars le col de Jablunkov et la vallée de l'Olša (Olza), qui mène à la trouée morave. A l'autre extrémité, Břeclav est une station douanière sur la route de Graz. On ferme les portes latérales. Mais la porte Nord s'ouvre de plus en plus : dans la forêt défrichée des villages s'établissent, Hranice (villa forensis) sur la haute Bečva, en plein passage. A la fin du XIII^e siècle, la forêt-frontière nord-morave est tombée ; l'étroit passage est devenu une porte, avec de nombreuses routes parallèles. Les mines continuent le travail : celles d'argent et de plomb d'Opava (Troppau) sont ouvertes en 1271.

Le carrefour central, la Haná, est devenu un point de rencontre. On laisse l'étroite gorge de la Morava, et, contournant vers le N. le Hradisko, cime des Chřiby, on gagne, au pied même des forêts, le marché-forteresse, Burgus brunensis (Brno ou Brünn), où de nombreux *Romani* s'installent dès 1231. En même temps les colons allemands obtiennent l'octroi d'un *jus teutonicum*. Nous sommes alors sur une des principales routes d'Europe : Opava impose des droits d'étape sur les étoffes italiennes, le plomb polonais, le sel silésien ; on y voit passer aussi les fourrures et les cuirs, les miels, cires et hydromels. Et pour la possession de la porte, les princes voisins se livrent de nombreux combats.

Avec les temps modernes apparaissent les premières liaisons postales (dès 1611 entre Vienne et Olomouc). Le Grand Electeur en 1652 communique à l'Empereur Frédéric III l'idée d'un canal

Oder-Danube. En 1720 une route de poste unit en six ou sept jours Breslau et Vienne, par Neisse, le Jeseník, Olomouc, la Haná et Brno; une variante passe par Ratibor, Opava et la Porte de Moravie. Quand l'Autriche acquiert la Galicie et la Bucovine, on ajoute une chaussée militaire, qui oblique vers l'E., que Joseph II emprunte en 1780 dans son voyage en Russie; en 1794 est construite la route silésienne-slovaque par la vallée de l'Olša, le col de Jablunkov, puis la descente sur Žilina et le sillon du Váh.

L'ère des chemins de fer montre tout de suite l'importance de la Moravie : tandis que les premières voies ferrées à chevaux s'installent sur des tronçons locaux, de part et d'autre du couloir, de Linz sur le Danube à Budějovice (Budweiss) aux pieds Nord de la Šumava, et de Bratislava (Presbourg) sur le Danube à Trnava sur le rebord Est des Petites Karpates (1827-1840), c'est en Moravie qu'est construite la première ligne à vapeur, Vienne-Břeclav-Brno (1839). Les chemins de fer ne sont guère établis que pour des besoins stratégiques, dans des vues centralisatrices : ils rayonnent tous de Vienne ou de Budapest, à l'exception de la grande ligne slovaque-silésienne Košice-Bohumín (Oderberg) qui devait apporter dans la capitale hongroise les charbons et fers silésiens. Aujourd'hui ce sont les lignes moraves qui, sur tout le territoire tchécoslovaque, ont le mouvement le plus intense (pour les marchandises, 8 millions $1/4$ de tonnes-kilomètres dans les deux districts de Moravská Ostrava et de Brno), le transit le plus volumineux (près de 5 millions de tonnes à l'entrée Nord — district de Moravská Ostrava, englobant la Silésie et la Porte morave —, plus de 3 millions $3/4$ à la sortie du Sud — district de Brno —, et particulièrement vers Vienne) : aucune autre porte de la République n'a un trafic tel. Entre les deux poumons bohème et slovaque, la trachée morave aspire et expire.

La position centrale de la Moravie entre les pays tchèques et slovaques lui vaut encore un autre rôle. Si nous ne craignons d'abuser des métaphores biologiques, nous verrions en elle le cœur tchécoslovaque.

Les courants d'idées peuvent suivre les mêmes voies que les échanges d'objets. La langue d'abord s'y prête. Ni les collines moraves ni les petites Karpates ne forment des barrières à cet égard. On passe insensiblement, à travers la Moravie, des dialectes tchèques de la Bohême centrale, qui ont été à l'origine du tchèque littéraire, au slovaque du centre (Orava, Liptov, Turiec), d'où est issu le slovaque écrit. Les dialectes valaque (slave pastoral, dont maints termes rappellent l'ancien peuplement) et slovaque de Moravie sont fort proches du slovaque occidental (de Bratislava, Nitra et Trenčín); et certains linguistes ont pu établir

un sous-groupe morave, appelé « slovaque de Hongrie », tant la parenté est évidente.

Si la Moravie fut une route marchande, joignant le N. et le S., qui reçut plus qu'elle ne donna, à l'inverse, du point de vue intellectuel, par les courants vers l'O. et vers l'E., elle donna plus qu'elle ne reçut. Aux époques où se fixèrent les destins de ce monde slave, par leur propagande verbale ou écrite, trois hommes, sortis de petites villes moraves, ont créé l'unité spirituelle des

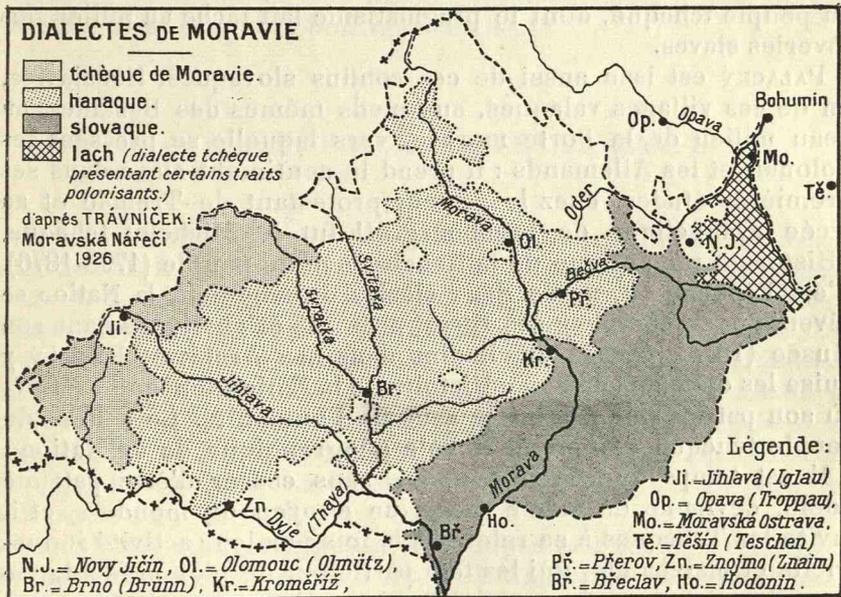


FIG. 33. — LA MORAVIE, TRAIT D'UNION LINGUISTIQUE.

trois pays, un Pédagogue, un Historien, un Moraliste, Komenský, Palacký, Masaryk.

KOMENSKÝ (Comenius) vint d'Uherský Brod, petit bourg des confins slovaques, gué d'une de ces claires et rapides rivières descendant des Karpates blanches pour se jeter dans la boueuse et languissante Morava : il fut le Pédagogue des premières heures troubles (1592-1670). Il a à peine trente ans, quand la Montagne Blanche engloutit la révolte nationale et que le joug allemand s'appesantit sur la Nation tchèque. Il est le jeune évêque de l'Unité des Frères tchèques, sortis de l'Eglise catholique en disciples de Jean Hus. 30.000 de ses compatriotes quittent la Moravie et la Bohême. En 1627 le catholicisme devient la religion officielle et imposée. Komenský s'expatrie pour sauver sa foi. Si son Eglise se disperse, il écrira de son exil, qui durera quarante ans, jus-

qu'à sa mort, dans le « Testament de l'Unité » : « Je crois, en Dieu, que, passés les tourbillons de colère, le gouvernement de tes affaires te reviendra, ô peuple tchèque. » Ce n'est pas sans raison que le Président Masaryk put écrire cette phrase de 1650 en exergue de ses mémoires, *la Résurrection d'un Etat*. De Pologne, de Hollande, le pasteur indompté s'appliqua à travailler pour l'avenir en créant les méthodes d'un enseignement nouveau, intuitif, concret, « par l'aspect » des choses : le « Galilée de la pédagogie », comme disait de lui Michelet, modelait ainsi l'esprit du peuple tchèque, dont le pragmatisme fait tache au milieu des rêveries slaves.

PALACKÝ est issu aussi de ces confins slovaques, Hodslavice, un de ces villages valaques, aux pieds mêmes des Beskides, au beau milieu de la Porte morave, vers laquelle se pressent les Polonais et les Allemands : il prend le sentiment slave dans ses premières études, chez le pasteur protestant de Trenčín et au lycée évangélique de Presbourg. Il fut le Michelet tchèque, l'Historien romantique de la Renaissance du peuple (1798-1876). C'est l'époque où, après deux siècles de sommeil, la Nation se réveille et va chercher ses titres, présents et rustiques dans son Musée (1818), passés et citadins dans ses Archives. Palacký y puise les éléments de son « Histoire de la Nation tchèque » (1836), où son patriotisme rejoint le sens de l'humanité. Le « Père du peuple tchèque » aperçoit le rôle géographique de sa Nation : « Il est temps que notre peuple... sans cesser d'être patriote fidèle, devienne en même temps un citoyen du monde », et il invite les Tchèques à se relever à la fois par leur activité industrielle et marchande, qui les fera participer de plus près à la vie européenne, et par leur activité spirituelle, qui seule leur permettra de lutter contre la violence pangermaine, « l'effort silencieux, sûr, sincère, constant, qui ne se laisse ni détourner par la flatterie, ni effrayer par les menaces ».

MASARYK lui-même rappelle ces lignes : il est né en 1851 à Hodonin, petite ville de la basse Morava, d'un cocher slovaque et d'une cuisinière hanaque. Par ses humbles origines le Philosophe devait sentir intimement les racines paysannes de sa Nation. Il faut lire comme il se forma dans les Entretiens, que recueillit Karel Čapek, et surtout dans ses Mémoires comme il forma son Peuple. Il lui apprit d'abord le culte de la Vérité contre la superstition même patriotique, en révélant le faux des manuscrits vieux-tchèques de Dvůr Králové et de Zelená Hora (1880-1890); il s'appliqua à la fois à unir les Slaves, Nations opprimées, en dénonçant l'immoralité de la politique de Vienne, les faux Friedjung dans le procès de Zagreb, et, par ses études sur la Russie, à dégager la politique tchèque du vieux mysticisme passif slave. Autour

de sa chaire de Prague, il groupe une élite, les futurs bâtisseurs de la Tchécoslovaquie. Quand la guerre mondiale éclate, il la voit tout de suite comme une « guerre des Nations » : dans son « Europe nouvelle », à la *Realpolitik* allemande, de ceux qui se considèrent comme les « maîtres-nés », enfants de l'Etat infailible de Hegel, il oppose l'égalité des petites Nations dans leur aire caractéristique, l'Europe centrale, une région au reste de 100 millions d'habitants. Il proteste contre le fatalisme historique : « La nature suggère beaucoup à l'homme, mais seul il décide de lui-même et des besoins qu'il éprouve. » Acte de foi dans l'humanité, que la politique réalise.

II. — L'ARRÊT AUX PORTES MORAVES

Si la Moravie forme un trait d'union naturel entre les deux branches de la Nation tchécoslovaque, elle présente aussi sur la carte un étranglement linguistique, et, de part et d'autre de cet isthme slave, deux branches allemandes tendent à se joindre. La Moravie et la Silésie comptaient, en 1930, 3.565.010 habitants, parmi lesquels 2.595.534 Tchécoslovaques (Tchèques surtout), soit 74 %, et 799.995 Allemands, la minorité de beaucoup la plus forte (22 %). Ils coudoient encore deux groupes minoritaires slaves, les 79.450 Polonais de Silésie (2 %), les 2.096 Croates de la Moravie du Sud (0,07 %).

Les 800.000 Allemands sont en groupes peu compacts (sauf au N.), peu denses et en décline. Au N., le *Sudetenland*, région montagneuse avec un revers de plaine industrielle (Moravie du Nord et Silésie), possède une foule agglomérée de 432.100 Allemands. Au S., le *Deutschsüdmähren*, région de collines entrecoupée de vallées étroites ou humides (Moravie du Sud), ne tient que 130.200 Allemands, égrenés le long de la frontière autrichienne. S'y ajoutent 152.800 autres, îlots épars dans le centre, surtout dans les villes, en tête Brno et Olomouc.

Les zones allemandes ont (à l'exception du bassin charbonnier silésien) la densité la plus faible de toute la Moravie, n'atteignant que rarement les 110, à plus forte raison les 145 habitants au kmq. de la vallée de la Morava, purement tchèque, se tenant souvent autour de 50.

Enfin cette infiltration germanique s'est arrêtée. La diminution est devenue évidente, d'après les auteurs allemands eux-mêmes, à la fin du XIX^e siècle. Le pourcentage tombe sans cesse depuis 1890 :

	1890	1900	1910	1921	1930
0/0	—	—	—	—	—
Moravie :	29,4	27,9	27,6	20,9	19,5
Silésie :	47,8	44,7	43,9	40,3	35,9

Au contraire le nombre des Tchécoslovaques s'est accru régulièrement, même à l'époque autrichienne : dans les deux provinces ils passent de 1.635.365 en 1880 à 1.914.980 en 1900, à 2.347.947 en 1921 et au chiffre actuel.

Cependant — fait rare dans des marches-frontière — il n'y eut longtemps ni nationalisme linguistique ni compétitions sociales. Allemands et Tchèques, qui furent en lutte durant des siècles, que les Habsbourg cherchèrent toujours à dissocier, coopèrent dans cette « maison » républicaine, dont ils sont « copropriétaires », pour employer le mot de la *Deutsche Presse*, organe des chrétiens-sociaux allemands activistes (28 octobre 1926). Depuis 1926, le cabinet de Prague comprend toujours deux ministres allemands. Les Portes moraves, du Nord comme du Sud, sont ouvertes, mais les Allemands, « moins minorité que partie organique de l'Etat », disait le Président Masaryk le 17 janvier 1928, n'ont nulle envie de quitter la maison commune.

Ce problème politique séculaire n'est pas indépendant des forces géographiques. Il y a des collaborations qui s'imposent. Le Tchèque ou le Slovaque de Moravie ont toujours été des paysans : qu'il mène la vie pastorale sur la montagne du bord karpatique, qui lui a valu son nom de *Valaque*, la vie forestière sur la montagne de la bordure bohémienne, et il est alors le *Horaque* ou « Montagnard », ou qu'il préfère — et c'est la majorité — la vie agricole sur la Haná, sur le lèss fertile, et on l'appelle le *Hanaque*, il reste attaché à sa glèbe. Au contraire, l'Allemand, jadis défricheur dans ces pays de fouilles, devenus sur le tard excavations charbonnières et constructions usinières, est maintenant un mineur, un industriel, un citoyen de ces villes neuves qu'il a fait pousser à côté de son travail, et, aux lieux d'échanges, un commerçant. Tous ces gens ont besoin l'un de l'autre. L'Etat est fait pour les aider.

Il y a dans le musée ethnographique de Brno, si intelligemment organisé pour la compréhension de la vie locale, un vieux relief en bois du XVIII^e siècle, où l'Empereur Joseph II pousse la charrue d'un paysan, qui, fouet en main, guide les chevaux. Cette coopération symbolique — qui n'avait pas dépassé l'ère des bonnes intentions d'un despote éclairé — prend aujourd'hui l'allure d'un rétrospectif exemple. L'Etat tchécoslovaque a mis entre les mains de ses paysans l'instrument de leur émancipation, la Terre. Mais, à l'opposé des Empereurs germanisateurs, il a laissé entre les mains de ses minorités citadines le Livre. Et il

a ainsi présidé à cette coopération qui, par une communauté de genres de vie divers, crée précisément la Nation. C'est la solution des questions agraire et scolaire qui a amené cette entente.

1. — LA « PORTE DE MORAVIE » ET LE REVERS SILÉSIEN

La *Moravská Brána* (Porte de Moravie) n'est qu'un étroit couloir physique, large de 10 km. environ dans son centre; mais elle n'est en rien une frontière humaine. Serrée entre la borne bohémienne du Jeseník et le glacis karpatique des Beskides, elle s'est ouverte aussi bien aux Tchèques, qui débouchaient sur la plaine silésienne au milieu des Allemands et des Polonais, qu'aux Allemands qui contournaient la montagne morave. Les genres de vie s'y touchent et les langues s'y croisent.

Trois milieux ruraux de juxtaposition : la *Hora*, la *Haná* silésienne et la « Valachie » morave.

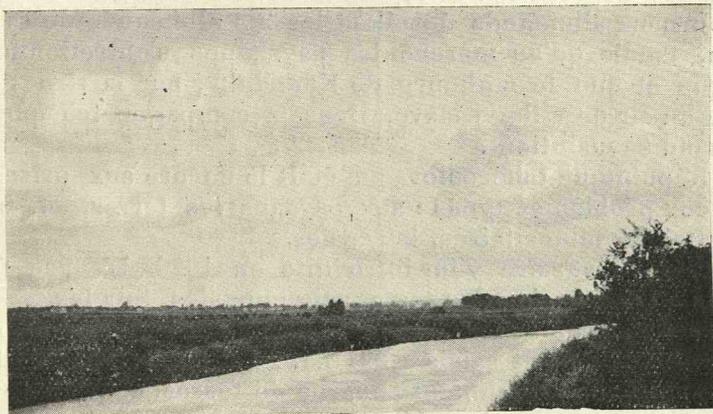
La *Hora*. — La « Montagne » boisée offre ce paysage rond et sombre, que le voyageur a accoutumé de franchir dès qu'il sort des pays tchèques. Le chemin de fer qui vient de Prague s'y engage par la vallée de l'Orlice « sauvage », et, quittant la plaine noire, découverte, fertile, monotone, grimpe sur ces croupes faciles et boisées : les micaschistes font étinceler leurs paillettes argentées; les schistes ardoisiers, pourris par les eaux qui ruissellent, s'effeuillent; les calcaires gris ouvrent leurs carrières; les forêts d'épicéas ne s'écartent que dans de petites cuvettes où les foins disputent la médiocre place aux tiges de lin, d'avoine et aux plants de pommes de terre; les scieries et les laiteries, quelques brasseries, des hameaux de bois qui dispersent leurs maisons dans une ellipse ou un cercle, s'enfonçant sous des toits étouffants, d'ardoises ou de bardeaux. C'est le Jeseník, l'extrémité orientale des Sudètes bohémiennes. Entre des cimes forestières de 1.400, de 1.200 m., se franchit le col de Ramzová (Ramsau) dans les lins et les avoines, et, au soleil du Levant, le versant silésien s'assèche, se déride. Les clairs ruisseaux dévalent vers la Neisse, les vallées s'élargissent, les maisons se serrent, les villages s'allongent comme ce Dolní Lipová (Nieder-Lindewiese), dont le nom dénonce cette économie pastorale qui se déroule dans ces prés-bois; les tilleuls et les hêtres se mêlent aux sapins; les croupes s'aplatissent. Plus d'obstacles. Les villages allemands se sont placés de part et d'autre de la frontière. Le chemin de fer même passe en territoire prussien, dans ce petit *Korridor* de Ziegenhals (Hlucholazy), où la gare mixte ne recèle ni gendarme ni douanier; la voie ne rentre qu'après

5 km. en Tchécoslovaquie, à la première station silésienne, Jindřichov ve Slezsku (Hennersdorf) : les *kopanice*, maisons isolées à la mode tchèque, couvrent le piémont adouci, tandis que la vallée se peuple de villages-routes allemands, aux maisons basses, de planches coiffées de chaumes. Les moulins à vent, perchés sur quelques buttes qui entourent Krnov (Jägerndorf), les noirs labours éventrés annoncent la vaste plaine silésienne.

La « Montagne » est de langue allemande, ainsi que son revers oriental. Le contraste est net entre les deux versants : au S. O. la haute vallée de la Morava et les rivières qui y parviennent, si elles permettent les cultures, sont peuplées de paysans tchèques; mais au N. E. c'est le bûcheron allemand qui a pris d'assaut la forêt de plaine et a grimpé le long des vallées du Gesenke (Jeseník), y a créé des clairières. La comparaison est instructive des cartes des forêts et du peuplement : s'y inscrit le genre de vie national. Les arrondissements montagneux, Fryvaldov (Freidwaldau), Bruntal, Rýmařov, possèdent respectivement 95, 97, 98 % d'habitants de langue allemande; sur le versant oriental Krnov, déjà en plaine, en a 94 %, tandis que sur la bordure occidentale Šumperk n'en a plus que 77 et Zábřeh plus que 38. Cependant l'Allemand recule, et depuis cinquante ans : entre 1880 et 1910 les districts de Rýmařov (Römers-tadt) et de Horní Benešov (Bennisch) ont perdu 3.690 et 1.264 habitants : de 1910 à 1930 la population allemande de ces deux circonscriptions est tombée de 100 à 98 et 97 %. La prépondérance allemande reste marquée, et elle se maintient grâce à l'activisme. Deux des grands partis allemands ruraux se sont prononcés pour une collaboration loyale avec les Tchèques, les chrétiens-sociaux et les agrariens : « Nous ne méconnaissons pas, disait dès 1921 le leader agrarien allemand, Spina, professeur de slavistique à l'Université allemande de Prague, que la cuvette des Sudètes nous a été assignée par les conditions économiques, sociales et géographiques, qui ont produit la symbiose millénaire de deux peuples... Nous sommes incorporés à cet Etat avec notre économie et notre travail comme une puissance réelle », et il opposait à des adversaires, qui réclamaient le droit de libre disposition pour les Allemands des Sudètes, le droit d'autonomie administrative : à la *Kampfgemeinschaft* d'Allemands irréductibles se substitua l'*Arbeitsgemeinschaft*, la communauté de travail. La « Montagne » allemande ne peut vivre sans la Plaine tchèque.

La Haná silésienne. — La plaine (la *Haná*), nom moins local que géographique, que lui attribue sa ressemblance avec la Haná morave, où les gras limons dénudés portent les blés et les betteraves,

n'est pas différente, sauf pour la langue, de la Silésie allemande ou polonaise. Le mince filet d'eau, qu'est l'Opava, frontière entre Krnov et Opava, n'interrompt pas le paysage : une petite entaille dans le lœss entre les saulaies des rives. En aval l'ancienne frontière autrichienne suivait la petite rivière; le traité de Versailles (art. 83) a reporté au N. la limite politique, pour laisser à la Tchécoslovaquie le territoire purement tchèque de Hlučín. Au delà, de légères ondulations marquent la vallée de l'Odra (Oder) : les excavations du lœss côtoient les crassiers, les



Phot. J. Ancel.

FIG. 34. — LA SILÉSIE TCHÈQUE

L'Oder à Bohumin : frontière tchéco-allemande, Au fond, sur la rive gauche, l'Allemagne : la même plaine monotone.

amoncellements de charbon; les mines se mêlent aux champs. A Bohumin (Oderberg), la triple frontière, tchèque, allemande, polonaise, zigzague entre les roseaux, les prairies et les usines. Avec la Ville, l'Allemand réapparaît : à la porte de Bohumin, un clair bâtiment tout de briques et de verre, abrite une double Ecole, dont les inscriptions se lisent à gauche et à droite de la façade, l'école primaire tchèque et la *Deutsche Volksschule*.

La plaine rurale est toute tchèque. En dépit des efforts de la germanisation, qui se traduisent encore par l'écriture gothique des affiches administratives rédigées en langue tchèque, le Tchéco est resté accroché au sol. A peine sortait-il durant l'été, pour se louer au dehors, principalement comme maçon. Le pays est riche pourtant : ne disait-on pas jadis que Frédéric II, conquérant de la Silésie, avait pris le bon pain et laissé le mauvais à l'Autriche? Mais le régime social y était resté féodal : les *Gutsbezirke* allemands gardaient leur administration policière et judiciaire, comme ces immenses domaines des princes Lichnowsky,

dont le château domine encore, tout proche de la frontière, le village tchèque de Chuchelná; leurs paysans arriérés étaient une main-d'œuvre précieuse pour leurs champs, leurs bois et leurs usines de Ratibor. C'étaient aussi les biens des riches banquiers de Vienne, comme ce Louis de Rothschild, président de la *Bodenkreditanstalt*, qui en 1920 possédait encore dans cette région 2.330 hectares. Enfin la bourgeoisie allemande tenait le haut du pavé urbain : la ville d'Opava (l'ancienne Troppau), petite capitale provinciale qui a perdu son Parlement, reste touchée par les modes de Vienne : son grand Café, à l'enseigne allemande, ses journaux allemands dévoilent les 2/3 allemands de sa population, tandis qu'au marché les paysannes s'entretiennent en tchèque et que le faubourg de Kateřinky, sur la rive gauche, garde un air de village slave. Dans la campagne tchèque l'ilot allemand se maintient.

La République tchécoslovaque était là encore aux prises avec ces deux problèmes-types : aux paysans les terres, et, à tous, majoritaires, minoritaires, les écoles.

La réforme agraire y fut introduite en 1926. L'Office foncier fut mis en possession des terres seigneuriales. Sur les 4.351 ha., propriété du comte Blücher, qui englobait sept communes au S.E. d'Opava, furent saisis 1.224 ha. : 662 ha. furent attribués à des paysans, insuffisamment pourvus de terres, et à des ouvriers, tous petites gens, le plus souvent mi-agriculteurs mi-manœuvres, qui complètent leur gagne-pain en s'enrôlant comme maçons, comme mineurs à Moravská Ostrava; les 562 ha. restants, dits « propriétés résiduelles », dont le maintien était exigé pour l'utilisation des installations et bâtiments, furent livrés à 10 nouveaux propriétaires, employés des anciens latifundia, fermiers remerciés, enfin quelques communes, qui reçurent des forêts. Des terres des Rothschild dans le district d'Hlučín — 2.330 ha. — l'Office saisit 853 ha., en morcela 430 (en lots de 5 ha. à 50 ares), les distribua à 609 paysans, et vendit les « propriétés résiduelles » à cinq personnes qui pouvaient se servir des établissements existants. Ainsi une petite propriété tchèque est créée sur ces confins. Et, en dépit de la crise, grâce au monopole du blé — la récolte est achetée et vendue par des syndicats habilités —, grâce aux villes proches, Opava, Moravská Ostrava, qui sont des clientes toutes trouvées pour le lait, le beurre, les légumes, le sucre et la farine, la situation est stable.

La réforme scolaire ne visa qu'à éliminer les influences germanisatrices artificielles. Sous l'ancien régime, la Campagne tchèque était ignorée, ignorante; à la Ville, la pression intellectuelle des médecins, avocats, professeurs, la pression économique des grands industriels remplissaient les écoles allemandes,

officielles ou libres (*Privatunterricht*). Pas une école primaire supérieure tchèque dans l'arrondissement d'Opava, qui, sur 115.616 habitants, avait 62.826 Tchèques et 48.624 Allemands. L'Allemand a gardé toutes ses écoles, voire normale, commerciale. Mais des écoles tchèques sont nées : sur le territoire de Hlučín, qui compte 10.133 enfants d'âge scolaire (9.815 tchèques, 314 allemands), l'école élémentaire a 6.337 élèves, l'école primaire supérieure 2.298 élèves. Les petits Allemands de Silésie entrent à l'école primaire d'Opava (205 enfants), dans les écoles rurales (219 élèves), à l'école supérieure d'Opava (161 enfants). Il n'y a guère de régimes plus libéraux.

L'aire industrielle. — Toute tchèque encore. L'arrondissement de Moravská Ostrava avait, en 1930, 136.949 habitants, dont 106.428 Tchèques, et 24.125 Allemands; la ville (y compris Vitkovice et Přívoz, mais non Slezká Ostrava et ses 22.242 citadins) comptait, en 1934, 125.304 habitants — c'est la troisième ville de la République —, dont 94.995 Tchèques, 23.953 Allemands (et 427 Allemands du Reich). Ainsi pas d'Allemands dans les campagnes. Dans tout le bassin houiller, dont les puits s'éparpillent jusqu'à Bohumin au N., Karviná à l'E., qui se poursuit au delà de la frontière, dans la haute Silésie allemande et polonaise, campagne et ville s'interpénètrent. Moravská Ostrava est cernée, à ses portes mêmes, par les crassiers et les hauts-fourneaux. La nuit, les lueurs rouges incendient les horizons de la plaine tout entière. Le matin, les trains, partis des villages moraves (à l'O.) ou silésiens (à l'E.), déversent une foule qui remplit cette énorme agglomération de 200.000 paires de bras. De par les molles ondulations, qui portent leurs moissons sur leurs terres noires, et, par plaques, les vestiges de l'antique *Urwald* silésien, on aperçoit fumantes les usines du Ratibor prussien et, au S., de Třinec et de Český Těšín. Contrastant avec les mesures, les coronas de sa banlieue, la quadruple ville d'Ostrava dresse ses banques, ses hôtels, ses maisons de rapport en ciment, aux minces piliers, aux larges verrières, en style cubique, ultra-moderne. Le Samedi une foule affairée grouille autour des charcuteries, des pâtisseries, des boutiques de vêtements, de chaussures. Tandis que la place du Marché présente, sous les larges parapluies multicolores des commères, les choux et les oignons, les pêches et les pommes, au loin, vers l'O., à la seule place libre, s'étendent les avenues modernes, neuves et grises, jusqu'à l'Hôtel de Ville et son imposant beffroi d'architecture américaine. Vers l'E. lui font pendant les tuyaux et cheminées des cokeries, des hauts-fourneaux, des forges, des multiples usines chimiques, distillant des goudrons de houille, tandis que, suspendus aux câbles, les

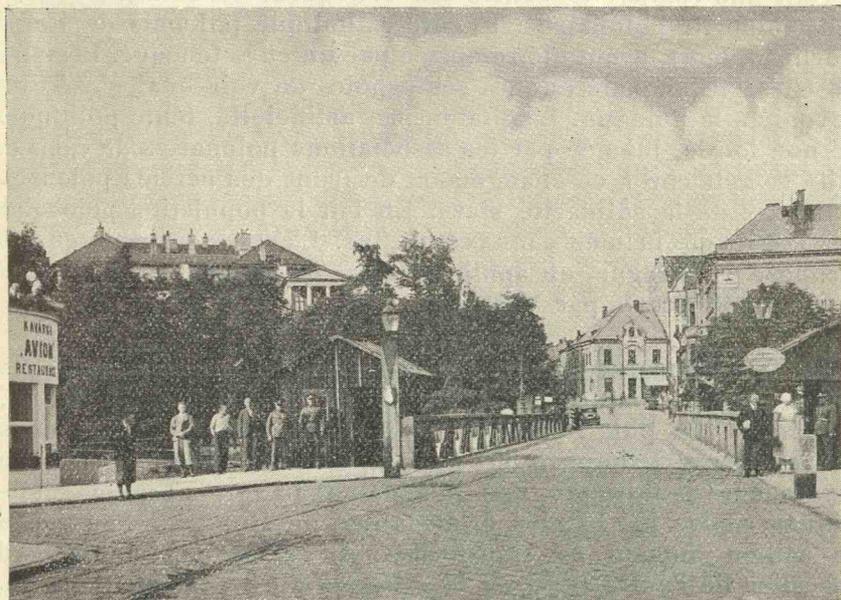
wagons passent sur les têtes des citadins. C'est bien le centre urbain de tout un pays qui vit désormais de l'industrie, pour l'industrie, mais a gardé, aux portes, son vieux cachet rural.

Ici encore, où la bourgeoisie demeure fidèle à l'allemand, c'est avec le même libéralisme que fut réglée la question scolaire : à côté des 37 écoles primaires tchèques, qui apprennent à lire et écrire à 10.682 enfants, des 11 écoles primaires supérieures tchèques, qui reçoivent 3.324 élèves, la population scolaire allemande dispose de 10 écoles élémentaires (1.150 élèves), de 6 écoles supérieures (930 enfants), sans oublier, pour 2.269 Polonais ressortissants tchécoslovaques et 6.481 citoyens polonais, 4 écoles primaires polonaises (106 élèves), et une école supérieure polonaise (115 enfants). Pas de nationalisme linguistique dans cette aire de travail commun.

La Silésie industrielle se prolonge jusqu'à Těšín (le Cieszyn polonais, le Teschen des cartes allemandes). La plaine se résout en moutonnements dénudés, aux fermes éparses dans les champs de choux, de pommes de terre, d'avoine : on y parle le dialecte « silésien », qui mêle le polonais au tchèque. La frontière polonaise est difficile à discerner : elle serpente entre les hameaux, atteint le plus souvent l'Olša, affluent de droite de l'Oder, mais donne à la Tchécoslovaquie Fryštát et les villages voisins, où sont nombreux les Tchèques, partage entre les deux pays la ville de Těšín, pour laisser à la Tchécoslovaquie la voie ferrée Bohumin-Košice, qui, par le col de Jablunkov, unit à la Bohême la Slovaquie orientale. Les Polonais sont nombreux de ce côté de la frontière : 76.230 sur les 257.399 habitants des deux arrondissements de Fryštát et de Český Těšín, quoique en minorité à côté des 120 639 Tchèques. La vie tchèque prolonge le district usinier : de part et d'autre du pont de l'Olša, qui coupe en deux Těšín, le « Těšín tchèque » n'est qu'un long faubourg ouvrier entre la douane et la gare, étalant ses maisons noires sur la basse rive gauche, tandis que, perché à 300 m. sur la rive droite, Cieszyn allonge sa vieille ville sur la falaise entre le haut clocher de l'église et la haute tour du château. Au moment des traités de paix il y eut quelques disputes pour le partage de la « Silésie de Teschen », mais les deux gouvernements réglèrent la question à l'amiable, attribuant à la Pologne la majeure partie du territoire, les réserves de charbon, la ville historique, à la Tchécoslovaquie la zone en majorité tchèque et l'indispensable chemin de fer pour la liaison de Prague avec l'extrême-Est de l'Etat.

Dans ce coin mi-polonais, le gouvernement tchécoslovaque suivit sa coutumière politique scolaire. Les Polonais eurent leur lycée, qui rassembla 367 élèves et un nombre respectable d'écoles primaires : 53 communales, où 175 maitres polonais enseignent

devant 6.198 enfants, 5 supérieures, où 43 professeurs instruisent 1.041 jeunes gens. Les écoles « mixtes » de l'ancien régime (polonais-allemand) furent toutes transformées en écoles polonaises, l'Etat tchèque se bornant à créer des écoles tchèques. Les écoles polonaises sont contrôlées par un inspecteur polonais, et, comme les professeurs qualifiés manquaient pour les écoles primaires supérieures polonaises, l'Etat tchèque engagea en



Phot. Elsner, Č. Těšín.

FIG. 35. — LE PONT-FRONTIÈRE DE TĚŠÍN

Vue prise du Těšín tchèque. La ville est coupée en deux par la frontière, le pont sur la rivière l'Oliša. Au fond, les premières maisons de la Cieszyn polonaise.

Pologne des professeurs, qui demeurèrent citoyens polonais. Dans les villages, où l'on parle le « silésien », c'est une déclaration des parents qui décide du choix de l'école. Ce libéralisme se manifeste par la comparaison des clientèles scolaires de l'arrondissement de Český Těšín :

En 1933-34, 3 664 enfants tchèques disposaient de 62 écoles primaires ;				
2 723 — polonais	—	53	—	;
1 167 — allemands	—	4	—	.

La même année :

1 397 enfants tchèques entraient dans 6 écoles primaires supérieures ;				
645 — polonais	—	5	—	;
612 — allemands	—	1	—	.

Depuis les élections de 1929, les Polonais ont même à la Chambre de Prague, deux députés, pour 29.000 électeurs. Ils ne formulèrent jamais la moindre plainte.

Soudain, dans le courant de janvier 1934, où l'on vit le gouvernement de Varsovie se rapprocher de Berlin (le pacte de non-agression est signé le 26), séparer sa politique de celle de la Petite Entente et de la France, les journaux polonais commencèrent une campagne contre les Tchèques, accusés de brimer leur minorité polonaise : le curé catholique polonais de Horni Terlicko, mort, ayant été remplacé par un curé tchèque, le maire de Cieszyn polonais énonça ses espoirs de voir le Ceský Těšín revenir à la Pologne. L'agitation est artificielle, toute politique, et non locale, blâmée par les associations polonaises de Silésie. Elle se rattache à ce changement de front des cercles polonais, oublieux de la solidarité slave. En fait la population polonaise n'a jamais été brimée dans ces confins. L'arbitrage, maintes fois proposé par Prague, en application du traité du 25 août 1925, a toujours été écarté par Varsovie.

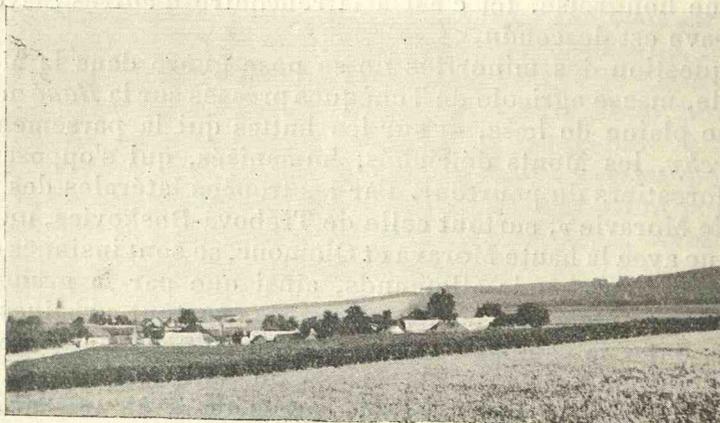
La Valachie morave. — Un paysage moins net que la Montagne boisée, que la Plaine rurale ou urbaine. On remonte les vallées, comme l'Olša, puis l'Oszetnica, qui, à travers des prés, cernés de sapinières, grimpe à 557 m., au col de Jablunkov : c'est la limite moravo-slovaque, que défendaient au XVII^e siècle les catholiques contre les bandes protestantes de Hongrie. Peu à peu le milieu humain se transforme. Au Horaque, montagnard forestier de l'autre bord de la « Porte morave », au Hanaque, laboureur d'en bas, s'oppose, sur ces versants, le Valaque, pâtre de la Montagne. Les villages *valašské* sont nombreux, se ressemblent, dispersés en *kopanice*, en « essarts » : maison de bois, ceinte d'un balcon à la hauteur de l'unique étage, mi-cachée sous son propre toit, dans un enclos, que ferme une palissade, qu'entrouvre une seule porte, qui cerne tous les bâtiments utiles, disséminés, grenier, remise, étable, rucher, puits couvert, immense crucifix, portant dans une niche la statuette du saint local; et, au loin, perchée sur la croupe, la petite chapelle de bois. Une poussière de petites fermes, jouets de bois blanchi à la chaux, coiffées de bardeaux en pointe, couvre ainsi les pentes de flysch tendre, qui forme les Beskides moravo-slovaques. Vif est le contraste entre les crêtes, gréseuses, dures, noircies de sapins, verdies de mélèzes, et les larges vallées, creusées dans l'ardoise, couvertes de prés ou converties en champs, peuplées. La densité, sans comparaison avec la plaine (l'avant-pays de Těšín a 204 habitants au kmq., celui de Novy Jičín 180, de Frenštát 126), est forte encore pour une Montagne : 97 dans

la vallée de l'Olša, 76 le long de la haute Bečva (jusqu'à Valašské Meziříčí), 95 sur la Dřevnice. Les *kopanice*, à la mode slovaque, indiquent un terrain de défrichement : partout la forêt a reculé ; elle ne tient là que 30 à 15 % de la surface, tandis que la terre arable a pris 20, 35, parfois 50 % : ce sont surtout les prairies qui dominent, peut-être par l'influence du climat humide, peut-être grâce à ces « Valaques », habitués à la vie pastorale. Sur le versant S. des Karpates, le Montagnard a dévalé régulièrement vers la plaine hongroise. Ici c'est à la rencontre d'autres Slaves que le Morave est descendu.

La question des minorités ne se pose guère dans la Moravie centrale, masse agricole de Tchèques pressés sur la *Haná* morave, la riche plaine de lœss, et sur les buttes qui la parsèment, sur ces *Vrchy*, les Monts défrichés, humanisés, qui s'opposent aux *Hory* forestiers du pourtour. Par les trouées latérales des « Collines de Moravie », surtout celle de Třebová-Boskovice, qui communique avec la haute Morava et Olomouc, se sont insinués colons et surtout marchands allemands, ainsi que par la grand'route moravienne. Mais ces taches allogènes, surtout urbaines, sont noyées dans la campagne slave. Brno, coincée entre ses collines, dominée par la vieille prison du Špilberk, où les Autrichiens enfermaient les patriotes, serre dans un indescriptible mélange son beffroi et sa cathédrale de briques gothique, ses banques de style italo-viennois, les clochers multiformes de toutes les confessions. Mais ces vestiges de la domination spirituelle, économique, allemande sont submergés par les cheminées des usines, par les banlieues ouvrières, qui se fauillent dans les sillons que creusent la Svitava et ses affluents : la foule tchèque, qui formait en 1910 les 53 % de la population de la ville, tient aujourd'hui les 77 %. Ainsi ailleurs : les Allemands sont la moitié des deux arrondissements voisins de Moravská Třebová et de Zábřeh (77.349 sur 145.520 habitants), à peine le 1/5 de celui d'Olomouc (23.303 sur 125.089) ou de la ville de Brno (52.165 sur 264.925), à peine le quart de celui de Jihlava (16.490 sur 69.233), enfin l'îlot archéologique de Vyškov (Wischau), un témoin de 3.000 âmes en pleine campagne slave, non loin de Slavkov (Austerlitz), donc au beau milieu de la Moravie. Au surplus toutes ces taches allemandes se recroquevillent : 45 % de la population en 1910 dans ces districts du centre — au reste dispersés —, elles ne représentaient plus que 35 % en 1921, que 32 % en 1930, et cela sans compter les nombreux départements purement tchèques de Moravie.

2. — LA BORNE DE PAVLOV ET LE REVERS AUTRICHIEN

C'est dans la Moravie méridionale que les minorités rejoignent les majorités des pays voisins. Les arrondissements, le long de la frontière austro-tchèque, groupent 130.288 Allemands, à côté de 331.408 Tchèques, sur 473.226 habitants, un peu plus du quart (27 %). Il semble que les Tchèques, habitués aux plaines sèches



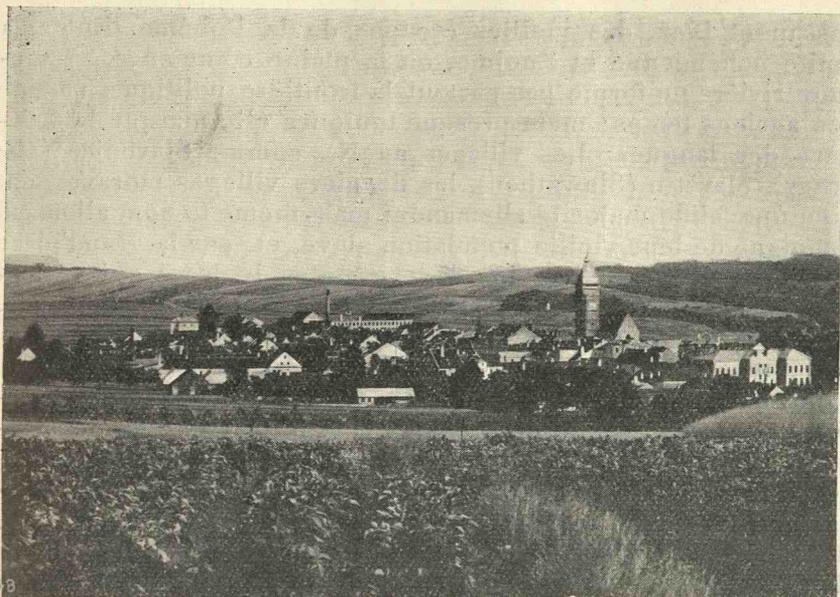
Phot. J. Ancel.

FIG. 36. — LA FRONTIÈRE MORAVE

Un village d'origine tchèque, aujourd'hui germanisé, Slavětín (Slawathen) (Moravie du S. O.) : au fond, bois de sapins, qui, seule barrière dans ces plaines, marque la frontière autrichienne.

et limoneuses, aux buttes amenuisées, ne se soient établis qu'avec prudence dans la zone difficile du S., qui donne à la colonisation des vallées tantôt abruptes et tantôt marécageuses. Le paysage n'offre guère de similitude avec la Porte du Nord. Les Pavlovské Vrchy élèvent à 550 m. leur borne, calcaire et cultivée, au-dessus de ces Bas Pays, où la Svratka, venue de Brno, la Jihlava, ramassant les rivières du N. O. et la Dyje, drainant l'O., unissent leurs eaux avant de les jeter à la Morava. Ce sont plutôt des poternes, mi-cachées, qui, de part et d'autre des Monts de Pavlov, ont permis les passages et les rencontres. Si les langues se mêlent, il n'en est pas moins vrai que des frontières physiques marquaient jadis des limites administratives, subsistent aujourd'hui pour séparer les Etats : à l'O. la profonde entaille de la Dyje (Thaya), à l'E. la vallée, large et mouillée, de la basse Morava.

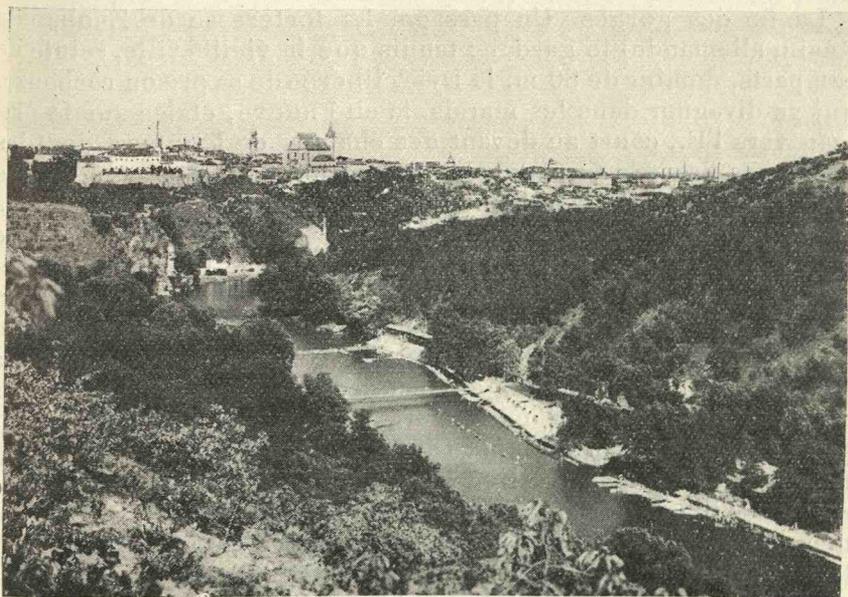
La vallée de la Dyje. — Encaissée dans les schistes, longue gorge abrupte, haute de 100 m., boisée, toute en méandres, la Dyje rappelle le « Danube héroïque » dans la traversée, entre



Phot. Pavlíček, Slavonice.

FIG. 37. — VILLAGE ALLEMAND DES CONFINS MORAVES

Village de Slavonice (Zlabings) dans la Moravie du S. O., d'origine tchèque et germanisé (avec minorité tchèque).



Phot. Kramer, Prague.

FIG. 38. — ZNOJMO (ZNAIM)

Petite ville des confins moraves, perchée au-dessus des gorges de la Dyje (Thaya), près de la frontière autrichienne.

Passau et Linz, des vieilles croupes de la Bohême. Entre la limite bohémienne et Znojmo, où la plaine commence, la sauvage rivière ne forme pas partout la frontière politique, vestige des anciens temps; mais presque toujours elle marque la frontière des langues. Les villages au N., comme Slavonice (Zlabings), Slavětín (Slawathen), les derniers villages moraves, ont bien une faible majorité allemande; mais même le nom allemand témoigne de leur vieille population slave, et, sur la grand'place oblongue de Slavonice, les deux grandes bâtisses qui se font vis-à-vis, l'école primaire tchèque, la *Volksschule* allemande, affirment que ne se pose pas ici la compétition linguistique. Sur la nudité fertile des croupes, vers 500 m., passe encore la vieille route des diligences qui, par cette clairière de Vratěnín (Fratting), unissait Prague et Vienne. Dans ce paysage de défrichement, entre les bandes forestières, sapins et bouleaux, qui se profilent encore à l'horizon, les villages, ceints de blés, de pommes de terre, de betteraves, sont slaves : Bitov n'a que 20 % d'Allemands, Uherčice 46 %, Šatov moins encore, enfin Vranov dans une boucle de la Dyje, que surplombent le château de la rive concave, et, en amont, l'immense barrage moderne. Au S., la coupure profonde de la Dyje, dans les solitudes forestières, où les épicéas ne sont guère plus noirs que les schistes entaillés, établit la barrière des langues et des Etats.

La fin des gorges. Un passage. La forteresse de Znojmo (la Znaim allemande) le gardait; tandis que la vieille ville, ceinte de remparts, domine de 80 m. la Dyje, libérée de sa prison rocheuse, qui va divaguer dans les marais, la cité neuve, étalée sur le plateau vers l'E., court au devant des champs de légumes, dont les conserves firent la fortune. Une autre route, de Prague à Vienne par Jihlava, longeait là la dernière bande forestière. Les marchands allemands s'y établirent, puis les industriels qui mirent en œuvre la banlieue maraîchère par leurs brasseries, distilleries, conserveries, tanneries, leurs expéditions de vins et de légumes, les cornichons avant tout. Le tiers de la population urbaine est allemand (8.347 sur 25.855 habitants, à côté des 16.139 Tchèques). Mais la Campagne n'est pas moins allemande. Entre les potagers et les vergers, devant les coteaux couverts de vignes, le long des routes bordées de noyers et sillonnées de troupes d'oies, à la pointe orientale des collines calcaires, où les caves sont creusées, s'alignent ces gros villages allemands, essentiellement viticoles : Strachotice (Rausenbruck), Jaroslavice (Joslowitz), Hradek (Erdberg), Dyjakovice (Tajax). La Dyje, devenue calme et paresseuse, entourée de faux bras, de saulaies, de roselières, est suivie par la frontière, jusque vers le bourg de Hrušovany (Gruspach), dont la minoterie et la sucrerie travaillaient jadis pour Vienne : une voie

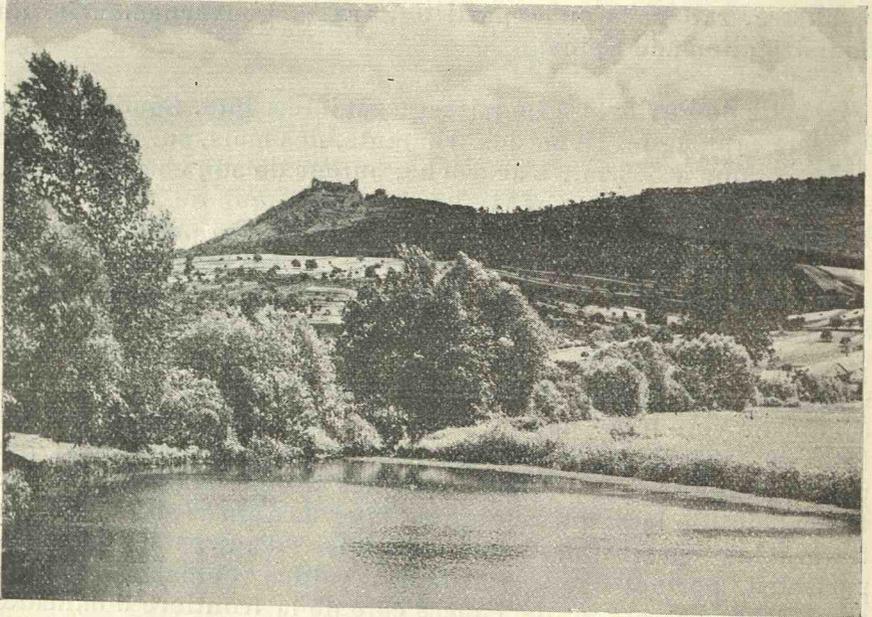
ferrée y mène encore. Le département de Znojmo détient 103.125 habitants, dont 39.829 Tchèques et 60.230 Allemands. En face des 4.213 élèves des 65 écoles primaires tchèques, des 1.933 élèves des 11 écoles supérieures tchèques, les Allemands disposent de 65 écoles primaires pour 8.268 enfants, de 9 écoles supérieures pour 1.326 adolescents. La question scolaire ne se pose pas. La question agraire non plus dans ce milieu de petits propriétaires loyalistes, rattachés au « parti agraire », gouvernemental, du ministre allemand Spina.

La butte de Pavlov. — Le passage est intercepté. Soudain, dans la verte campagne, riche des froments, des maïs, surgit l'éperon rocheux, où, à 363 m., s'accroche, autour de son château blanc, de ses remparts grisâtres, le bourg pittoresque de Mikulov (Nikolsburg). La forteresse médiévale garde, sur sa petite place, ses façades peintes, son beffroi Renaissance, ses colonnades baroques, tandis que sa banlieue jardinière se glisse dans la plaine, entre les vignobles, les carrés d'oignons, de pommes de terre. C'est la pointe extrême des Monts de Pavlov, qui s'interposent entre les vaux, la Stará Hora ou « Vieille Montagne », que la Dyje contourne vers le N. pour y recueillir les eaux des conques de Brno et de Jihlava; le passage facile du S. n'est plus suivi que par un maigre ruisseau, perdu dans les croupes labourées, et par un chapelet de lacs, qui rejoignent la rivière après son détour. A travers les champs mollement ondulés, d'autres buttes, plus modestes, portent d'autres villages. Valtice (Feldsberg, la bien nommée), à 195 m., et, de l'autre côté de la frontière dominante (291 m.), devant les premiers bois, à 199 m., le Schattenberg autrichien.

Cette véritable borne frontalière fut toujours site privilégié. Les grottes, nombreuses dans ces calcaires, y amenèrent les paléolithiques. Les Romains établirent des postes sur le front N., au Děvín (550 m.) et dans l'angle du confluent de la Svatka et de la Dyje, enfin à l'E. devant les lacs. La densité y fut toujours forte : 95 habitants au kmq. en 1869, 107 en 1890, 109 en 1910, 113 en 1930; dans certains coins, elle atteint 141 à Nový Přerov au S. O., 171 à Pratsbrun, 167 à Mikulov. Depuis des siècles, les Allemands occupent cette forteresse naturelle, et leur nombre est resté stable durant ces derniers cinquante ans : 24.018 en 1880, 25.624 en 1.900, 22.773 en 1921, 22.043 en 1930 (sur les 31.711 habitants de la région). Les Tchèques ont augmenté (1.420 en 1880, 1.590 en 1900, 1.861 en 1921, 2.782 en 1930) : mais ils sont encore une minorité infime, 10 ‰.

Il faut faire place aussi à une minorité curieuse, les Croates, un millier à peine selon le chiffre officiel, peut-être deux mille en

fait, échantillon de musée linguistique noyé parmi les Allemands. Arrivés là il y a 350 ans, fuyant les Turcs, ils forment la pointe extrême de ce « corridor » croate qui, par l'Autriche occidentale, la Hongrie orientale, Saint-Gotthard, Szombathely, Sopron et le N. du lac de Neusiedl, unit les Slaves du Sud et de l'Ouest. Ils occupent là trois villages, Frélichov, Nový Přerov et Dobré



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 39. — LA BORNE DE PAVLOV

Les Pavlovské Vrchy (collines de Pavlov) forment une série d'ondulations, qui annoncent les Karpates, au milieu de la plaine de la Moravie du S. E. Arrêt de populations diverses : au fond, le bourg fortifié de Mikulov (Nikolsburg), peuplé d'Allemands, perché sur le Stara hora (vieille montagne) et dominant, à 363 m., les plaines frontalières tchèques.

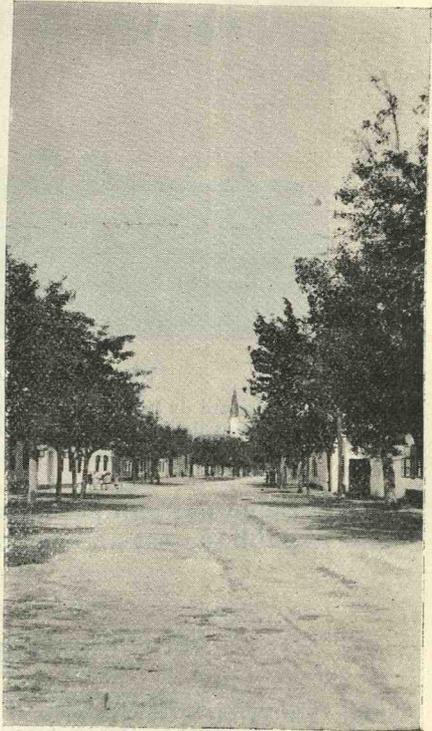
Pole, que l'on reconnaît aisément à leur forme oblongue, à la grand'rue où n'aborde que la face étroite des fermes de pisé blanchi. Les enfants apprennent le tchèque à l'école ; mais le croate se maintient à la maison, ou plutôt, par le mélange des langues, un informe patois familial. L'émigration menaçait ces témoins linguistiques : elle est arrêtée, et les 488 de 1921 sont devenus 918 aujourd'hui.

La basse vallée de la Morava. — De vastes horizons s'ouvrent dès qu'on a franchi la barre de Mikulov, dont la forteresse domine encore le paysage durant des lieues. Mais ses halliers n'offrent point un passage commode. Les bois prennent possession de la

plaine, où la Dyje et la Morava confondent leurs inondations, puis leurs cours. Les grands seigneurs autrichiens, tels les princes de Liechtenstein, y eurent leurs chasses, leurs pavillons, qui gardent leur nom français des XVIII^e, XIX^e siècles, « Rendez-vous » ou « Belvédère ». Dans ces taillis, entre les roselières, les lacis de la Dyje, les prés mouillés qui l'assaillent, la petite ville de Břeclov, toute de briques, apparaît comme demi-noyée. Engrais et sucres la font vivre au centre de cette campagne, sortie récemment de ses marais. Etalée sur cette plaine, qui profite des alluvions apportées par tous les fleuves moraves, elle commande à toutes les eaux. C'est le point le plus bas de toute la Moravie, l'aboutissant de toutes les routes qui ont traversé le couloir morave : les deux lignes de Prague à Vienne et de Prague à Bratislava s'y construisirent, de chaque côté de la Morava.

Cette Mésopotamie Dyje-Morava, point de jonction des voies moraves, et la plaine basse qui la continue sur la Morava, entrée en Slovaquie, ne font guère vivre les hommes : les bois y tiennent 37 % de la surface et les prés 20 %, la terre arable n'occupe que le tiers ; la densité de la population est de 71 au N., 61 seulement au S. Le rôle est tout autre.

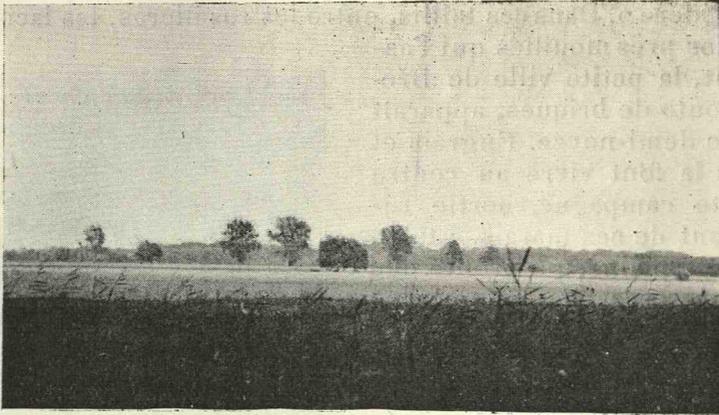
Cette basse vallée, forestière, marécageuse, presque vide d'habitants, réfugiés sur les pentes, agglomérés sur les ponts, est — comme le *Ried* rhénan au bord de la plaine alsacienne — une frontière humaine. L'Allemand, qui tient les passages, ne s'est point aventuré dans ces anciennes fondrières. Aujourd'hui encore il ne dépasse pas en groupes les rives droites de la Dyje et de la Morava. Le Tchèque non plus n'est pas descendu plus au S. La rive gauche de la Morava fut de tous temps hors des « Pays historiques », appartient à la Slovaquie, dont les paysans, venus des



Phot. J. Ancel.

FIG. 40. — VILLAGE CROATE DE MORAVIE.
Village de Nový Přerov (Moravie du S. E.)
vu du Sud : village slave type avec mai-
sons alignées de part et d'autre d'une
large rue.

Petites Karpates sur la frange de plaine, se sont gardés de tout mélange. C'est aux confins mêmes des régions tchèque et slovaque, d'Hodonin, sur la rive droite, qu'est sorti le président Masa-



phot. J. Anceel.

FIG. 41. — LA FRONTIÈRE MORAVE

La vallée inférieure de la Dyje avant son confluent avec la Morava : large vallée marécageuse, de joncs et de bois bas, qui marque la frontière de la Moravie du S. E. et de l'Autriche.

ryk, Slovaque par son père, Tchèque par sa mère : le Fondateur de la République est un symbole de l'Unité.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux sur la Tchécoslovaquie cités au chapitre V, et en outre :

- HASSINGER : *Die mährische Pforte und ihre benachbarten Lundschaften* (Abhandlungen der k. k. geographischen Gesellschaft in Wien, XI, 2). Vienne, 1914, 8° 313 p.
- KOZEL : *Mor. Ostrava. — Mähr-Ostrau*. Brno-Brünn, 1925, in-16, 68 p. et 1 plan.
- Morava a Stesko*. Brno, s. d., album n° 30 phot.
- Die volkscundliche Abteilung des mährischen Landesmuseum in Brünn*. Brünn, 1928, in-12, 24 p.
- Nationalité ethnique et politique de la population dans la province Moravo-Silésienne*, d'après le recensement de la population en 1930 (Rapports de l'Office de statistique de la République tchécoslovaque. XIII^e année, 1932, n° 98, pp. 745-748).
- TRÁVNÍČEK : *Moravská nářečí*. Prague, 1926, 8° 21 p. et carte dialectologique de la Moravie au 1/300 000.
- KUBIJOVÝČ : *Rozšíření kultur a obyvatelstva v severních Karpatech* (résumé français : la répartition des cultures et des hommes dans les Carpathes du Nord). Bratislava, 1932, 8° 146, p. + XVIII tableaux et 3 cartes.
- KOLÁČEK : *Pavlovský kraj (la région de Pavlov)*. Brno, Publications de la Faculté des Sciences de l'Université Masaryk, 1933, in-18 60 p.
- Les Polonais en Tchécoslovaquie à la lumière des faits et des chiffres*. Varsovie, Institut polonais de collaboration avec l'étranger, 1935, in-16 135 p.
- CHMELAR : *La minorité polonaise en Tchécoslovaquie*. Prague, 1935, in-16 129 p.
- PETERSEN et SCHEEL : *Handwörterbuch des Grenz- und Ausland-Deutschtums*. Breslau, vol. I, 1933-1935, 8° 746 p. (en cours de publication) : article Brünn.

CHAPITRE VII

LES FRONTIÈRES SLOVAQUES

I. — LA MONTAGNE

(DES KARPATES DE POLOGNE AUX PLAINES DE HONGRIE)

La Slovaquie est le domaine de la Montagne forestière et de son versant Sud : long pays, qui s'étend sur 550 km. de long et au maximum 250 km. de large, sur 48.936 kmq., presque autant que la Bohême (52.014 kmq.), à quoi l'on ajoutera les 12.556 kmq. de la Russie subkarpatique, peuplée non de Slovaques mais de Ruthènes, appelée ainsi autrefois dans l'ancienne Hongrie, et qui, du point de vue géographique, est l'annexe orientale de la Slovaquie.

Au total une forte population, presque exclusivement rurale, en très grande majorité slave, mais peu dense : 3.338.885 habitants en 1930, moitié moins que la Bohême; une densité de 68 habitants au kmq., forte pour un pays de montagne, mais bien plus faible qu'en Bohême. Cette population est en croissance constante : en cinquante ans, elle a gagné près d'un million d'hommes; s'y joignent les 725.350 habitants de la Russie subkarpatique, le double de la population de 1880, autre preuve d'accroissement notable.

Dans l'ensemble, la Slovaquie et la Russie subkarpatique, administrées à part, se présentent comme une citadelle de montagnes et de forêts : devant elles s'est arrêté le flot hongrois; leur morcellement a favorisé le peuplement; le manque de terre arable a surpeuplé le pays.

Les Karpates, que l'on nomme « Karpates slovaques et ruthènes » pour les distinguer des « Karpates roumaines », ou encore « Karpates du Nord », différentes des « Karpates du Sud », forment un rempart solide, mais multiple, extrêmement découpé de cheminements, bordé de glacis, d'avant-pays disputés au cours de l'histoire, qui attireraient invinciblement les Montagnards.

Le relief karpatique est beaucoup plus compliqué que le relief alpestre oriental. L'O. est la partie la plus complexe, la plus massive physiquement, la moins mêlée humainement : un front

externe, des massifs médians, des piémonts du côté Sud. Le front externe (zone « beskidique » et polonaise), formé de roches détritiques schisto-gréseuses (*flysch*), tendres, facilement découpées par l'érosion, porte la frontière de la Pologne et de la Slovaquie. Les montagnes médianes (zone « tatrique » et slovaque), lourdes masses, cristallines ou éruptives, dressées en gigantesques barrières, sont découpées en trois morceaux, que séparent de larges vallées : les Tatry au N., les Monts Métalliques slovaques au milieu, les Montagnes Eruptives slovaques au S.. L'avant-pays méridional (zone piémontaise et mêlée) descend vers la plaine : buttes-témoins extrêmement érodées, entrecoupées de volcans, suivies de plaines supradanubienne et supratissane.

Ces Karpates du N. O., les plus élevées (les sommets des Tatry se hissent à 2.663 m.), sont les plus disloquées. L'ensemble reste bas, malgré les grandes cimes : pas de forte érosion glaciaire jadis ; pas de neiges éternelles aujourd'hui ; assez peu de pâturages sur les sommets, au contraire des Alpes. La végétation y est septentrionale : les arbres ne montent qu'à 1.500 m. dans les Tatry, 1.300 m. dans les Beskides. Les cultures de céréales ne dépassent pas 600 m.

Le trait topique de ces Karpates est donc leur morcellement. Partout des cheminements s'y fauflent : ou dans les sillons intermédiaires, ou sur les plaines basses méridionales du Danube et de l'Ipel'.

Les marges défrichées du Nord. — Sauf sur 50 km. environ, où elle atteint les Tatry, la frontière polono-slovaque reste seulement dans la zone externe, dans cette région bordière schisto-gréseuse du *flysch*, sur les Beskides. Sur 500 km. de long, front monotone dans des terrains détritiques, grès crétacés, schistes et grès tertiaires. La montagne y dépasse à peine 1.500 m., à l'exception de quelques témoins de grès dur, qui dominent la plate-forme et ont résisté à l'érosion. Nulle ligne de crête ne coïncide avec la ligne de partage des eaux. Les rivières slovaques, favorisées par leur pente forte vers le Danube, ont travaillé davantage, ont repoussé leurs sources en Pologne : ainsi à l'O. l'Orava, affluent du Váh (le Waag des cartes anciennes). D'autre part, des rivières polonaises naissent au S. des Hautes Tatry, comme, à l'E., le Poprad, affluent du Dunajec qui se jette lui-même dans la Vistule. Au beau milieu de cette zone des Beskides, dans les bassins fermés, comme celui de Nowy Targ en Pologne, la colonisation médiévale a répandu le peuplement polonais, qui explique le crochet de la frontière. Quelques glacis un peu plus élevés, comme le Podhale, qui se dresse de 700 à 1.100 m., mais

a cependant 60 % de terres arables : s'y éparpillent des hameaux de pâtères; s'y rassemblent pendant l'hiver des moutons qui vont estiver en haute montagne.

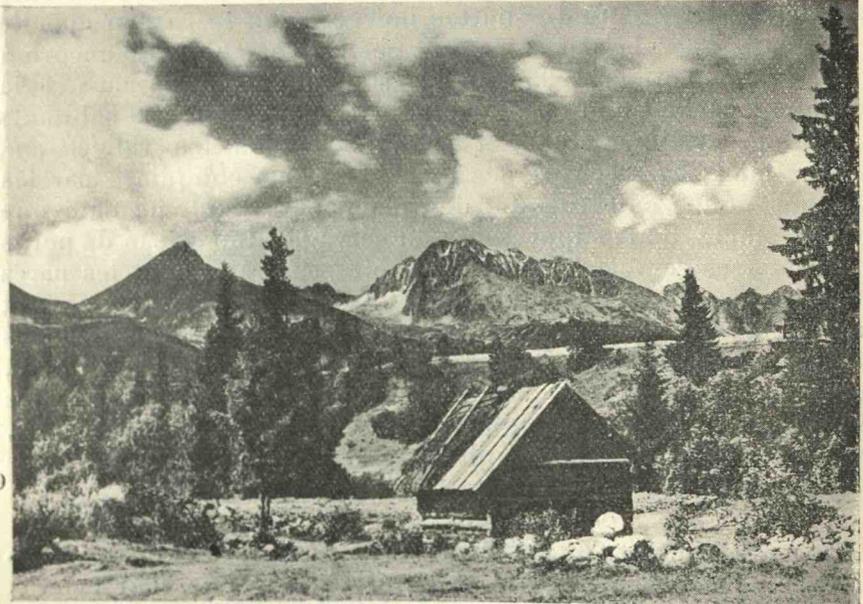
Ces Beskides sont encore boisées par plaques; la forêt ne tient que 10,25 % de la surface, le plus souvent 15 à 20 %, attachée aux pentes dures et raides, jamais très serrée; la grande forêt de conifères grimpe jusqu'à 1.300 m., ne laissant guère de place aux pâtures (25 % de la surface). Cette forêt cependant est surtout défrichée. A côté des buttes boisées, que le paysan appelle « la Montagne », la plate-forme et ses vallées, bien qu'encore à une grande hauteur, 500-600 m., sont pour les paysans, « la Plaine » : partout une très forte densité, dépassant 100 habitants par kmq., atteignant 150 et même 200 dans les vallées aux bourgs-marchés. Toutes ces Beskides sont conquises par les hommes et les cultures. Le défrichement, récent, ne date que du XIX^e siècle, de la suppression du servage; une classe de petits propriétaires remplaça la vieille noblesse rurale, dont les parcs et les châteaux tombent en ruines. Ces paysans propriétaires ont surpeuplé la région, dispersent leurs maisons au milieu des labours, qui tiennent 60 % du sol, parfois 70 %; ailleurs, céréales pauvres (seigle) et pommes de terre. Le besoin de terres est tel que la culture a gagné les régions médiocres et hautes. Pléthore humaine qui explique l'émigration antérieure, la descente actuelle sur les plaines.

Les murs forestiers du Centre. — Quatre masses et quatre remparts. Le rempart ne cesse que quand la forêt se clairseme. A l'O., tout près de la Moravie, le col de Jablunkov, passage vers Žilina et la vallée du Váh, est surtout un col entre forêts. Les Beskides moravo-slovaques, quoique bien moins hautes, 1.071 m. à l'O., 1.711 m. dans la région Sud, la Fatra cristalline, sont les débuts de cette enveloppe forestière qui enserre toutes les Karpates.

1) En arrière de la zone beskidique, relativement basse et presque tout entière polonaise, se dressent les Hautes Tatry ou Tatry blanches, opposant à la montagne molle, qui les précède, un mur forestier, des cimes découpées et neigeuses, des granites durs, des calcaires et des grès rongés par les glaciers en cirques, des lacs. Dans la forêt et surtout au-dessus, une vie pastorale, individualiste, des troupeaux de moutons, des chalets estivaux de bois, même une vie touristique, autour de la petite ville de Zakopane et de ses villas, objet de prédilection des Polonais, le seul coin de haute montagne de toute la Pologne.

Les Tatry forment au S. pour la Pologne, au N. pour la Slovaquie, une barrière formidable. La frontière s'y dresse à 1.900

2.500 m.. Du cirque glaciaire où, à 1.513 m., se niche le petit lac de Poprad, célèbre dans les annales touristiques de la Tchécoslovaquie, les crêtes de la frontière dominant d'un seul jet : rocs noirs ou gris de schistes et de granites, qui ajoutent encore leur nudité à la grandeur farouche du paysage neigeux des Tatry blanches, dont un des pics porte le nom typique de Satan, abrupt, vertigineux, au-dessus des rares sapins verts, et surtout



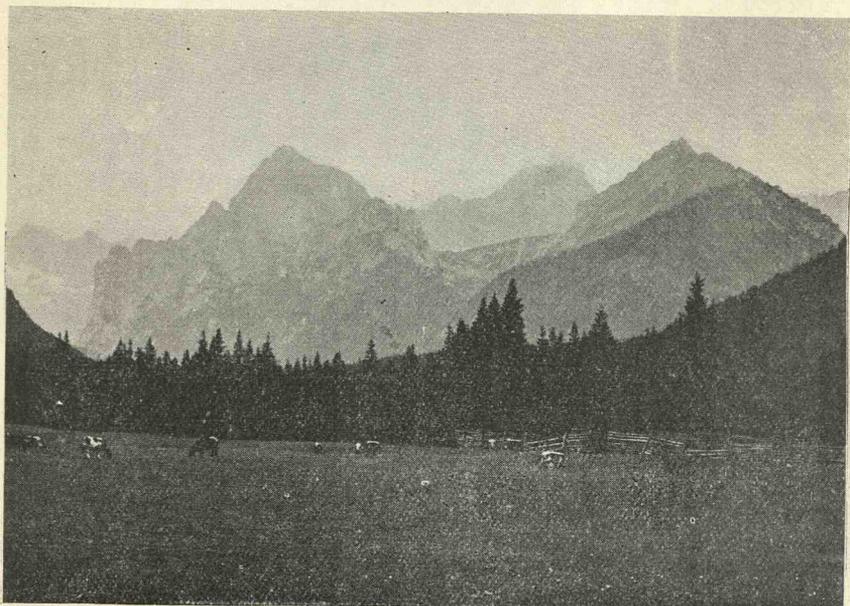
Phot. Centropress, Prague.

FIG. 42. — LES HAUTES TATRY

Vue vers le Nord. Les « Hautes Tatry » ou « Tatry blanches », déchiquetées par les glaciers et enneigées l'hiver, font place l'été à des pelouses pastorales, semées de cabanes de bergers.

des épicéas noirs. Les plans sont nets : au premier, les sapinières reposant sur les croupes toutes blanches ; au dernier, les pyramides noires, zébrées de neige, des pics aigus, des arêtes en dents de scie, toute la crête à laquelle s'appuie la frontière. Le climat est dur ; la neige s'y maintient jusqu'en mai ; mais les pentes, généralement trop raides, excluent les neiges persistantes, à l'exception de quelques recoins. Les pluies, fortes, atteignent 1 m. 20. Au-dessous de 1.500 m. environ, la grande forêt de conifères : les sapins, jusqu'à 1.300 m., les épicéas qui montent à 1.400, les pins cembro qui s'arrêtent à 1.600, enfin les pins rampants, beaucoup plus petits, qui gagnent parfois 1.800 m. La frontière n'est pas seulement la montagne : elle est aussi la forêt.

2) Les sillons s'insinuent entre les murs montagneux. La colonisation, cantonnée dans les vallées, n'a guère touché la montagne. Entre les deux Tatry se faufile la double vallée du Váh et du Poprad. Le Poprad est fermé en aval, du côté de la Pologne, par des gorges serrées, étroites, creusées dans le calcaire; peuplé au moyen âge par des colons allemands, il a joué un moindre rôle. Plus importante est la haute vallée du Váh, le



Phot. Centropress, Prague.

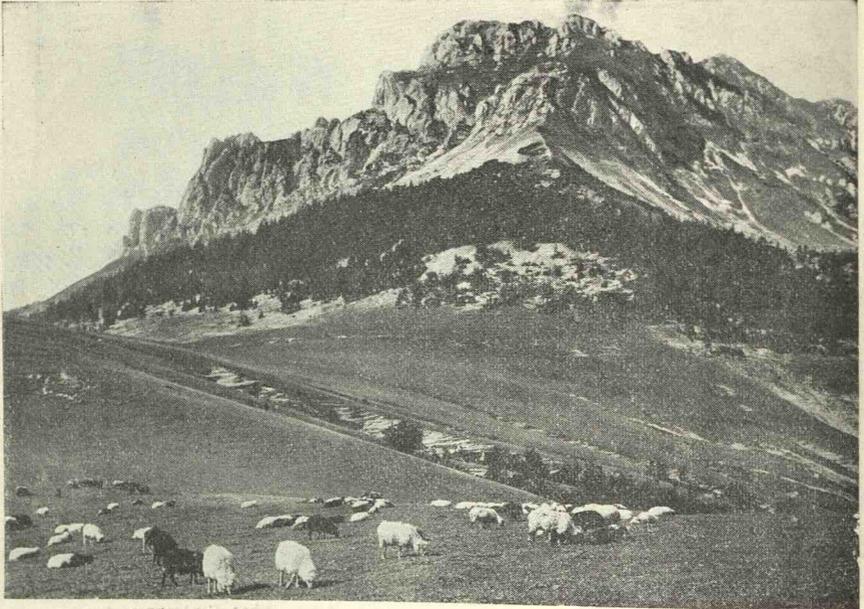
FIG. 43. — LES HAUTES TATRY

Vue vers le Nord. Au delà des pâturages alpestres, les cimes des Tatry marquent la frontière de la Slovaquie et de la Galicie polonaise; au fond, à gauche, la Vysoká (2.565 m.).

Liptov. Large couloir en arc de cercle, à plus de 600 m. moyens, arrosé de moins de 60 cm. de pluie, il est enchâssé dans la forêt : véritable clairière pastorale, extrêmement cultivée (la terre arable occupe 75 % de la surface), tapissée de pacages d'hiver, et fortement peuplée (sa densité est de 120 habitants au kmq.) de Slovaques, logés dans leurs maisons d'épicéas (76 % des habitations sont ainsi construites). Le travail du bois fit la fortune des Slovaques. Aujourd'hui la coupe des épicéas, la fabrication des pâtes de papier ont industrialisé ce coin, qui porte des cités ouvrières, des gares et, dans le village, les seuls édifices qui dominent : l'école forestière ou le siège de l'administration des forêts.

Au S., une grande vallée, où coulent, en sens contraire, le

haut Váh et le haut Poprad, et au delà, les Basses Tatry ou Tatry noires, dont les forêts sombres contrastent avec les neiges des Hautes Tatry. C'est ce double spectacle dont on jouit du balcon bâti par la nature aux pieds des Tatry blanches, des stations estivales et hivernales, de Smokovec à Štrbské Pleso, rendez-vous diplomatiques des ministres de la Petite Entente. Les formes moutonnées des Tatry noires, bien plus basses, ne



Phot. Centropress, Prague.

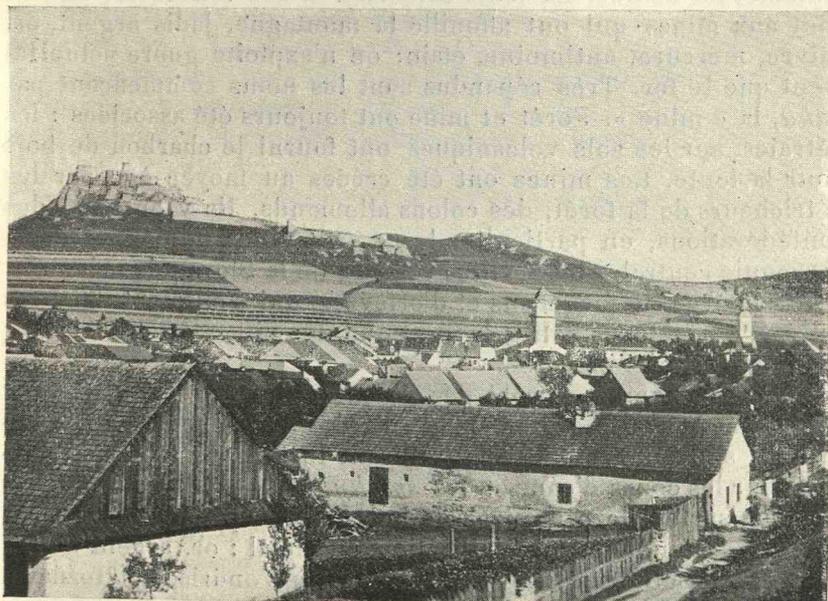
FIG. 44. — LES BASSES TATRY

Les « Basses Tatry » ou « Tatry noires » sont en général couvertes de forêts d'épicéas, d'où émergent les crêtes rocheuses.

dépassent pas 2.045 m., mais ne sont guère plus humanisées que les Karpates élevées. Ces croupes cristallines ou schisto-gréseuses, certes moins rébarbatives d'aspect, sont tapissées encore par la forêt sombre d'épicéas, qui crée de véritables solitudes. Les pâturages d'en haut sont extrêmement rares. Quelques clairières sur les paliers des pentes. L'épicéa noir a baptisé ce second rempart de la Slovaquie.

Entre les petites Tatry et les monts Métalliques, le Hron, coulant vers l'O., descend une simple vallée, plus élargie dans les schistes, plus encaissée dans les calcaires. A l'E., au contraire, le Hornád a un ample rôle : sa vallée supérieure, le Spiš, est un petit pays ouvert et peuplé. Il fut au moyen âge un îlot allemand, dont les bourgs, bâtis de pierres, contrastent sur le versant N.

avec les villages slovaques : l'évêché de Spiš, dominant la ville de Spišské Podhradie, entouré d'une rébarbative muraille féodale, ou la vieille cité de Levoča, la « Nuremberg slovaque », dont les remparts et les portes ferment encore une petite ville médiévale, et où, sur la grand'place, l'hôtel de ville, les halles, la cathédrale gothique, avec ses retables et ses bois sculptés, sont les beaux restes d'une splendeur fanée. Ce furent les villes du lin, de la



Phot. Tatrafotoglob, Kežmarok.

FIG. 45. — UNE VALLÉE SLOVAQUE : LE SPIŠ.

Château de Spišské Podhradie, près de Spišska Nová Ves, dominant le passage de la haute vallée du Hornád.

laine, du bois : à Poprad s'établit en 1881 la première fabrique de pâte. Pourtant la Slovaquie des hêtres ne connaît pas la prospérité de la Slovaquie du sapin.

3) Au S. du Hron, du Hornád, se dresse un troisième rempart, mais singulièrement plus disjoint, les « monts Métalliques de Slovaquie », *Slovenské Rudohorie* : l'altitude est plus basse (1.459 m. au maximum au centre), guère plus de 1.300 m. en général. Malgré leurs faibles hauteurs, leurs crêtes douces, c'est pourtant un groupe compact, privé d'avant-monts, coupé seulement de vallées étroites et âpres. Le vieux massif hercynien de l'Europe centrale, parent de la Bohême cristalline, est empâté d'épanchements volcaniques (tout l'O.), de sédiments calcaires (à l'E., dans le « karst slovaque », moins inculte, en dépit de son nom, moins sauvage que le « karst » yougoslave).

Ici domine la forêt de hêtres (60 % de la surface). La hêtraie est la grande forêt slovaque. Elle forme 38,6 % des forêts de Slovaquie, contre 24 % en résineux et 21 % en chênes.

Le peuplement rural n'occupe pas ici les versants ni les vallées, mais les cimes, les mamelons adoucis, hissant fort haut ses maisons (Lom est à 1.020 m.). La grande propriété a interdit le défrichement, pour épargner le combustible qu'exigeaient les mines et les usines. La seule colonisation des vallées est due en effet aux mines qui ont affouillé la montagne, jadis argent, or, cuivre, mercure, antimoine, étain; on n'exploite guère actuellement que le fer. Très répandus sont les noms commençant par *baňa*, la « mine ». Forêt et mine ont toujours été associées : les hêtraies, sur les sols volcaniques, ont fourni le charbon de bois pour la fonte. Les mines ont été créées au moyen âge par les défricheurs de la forêt, des colons allemands. Ils y ont créé des confédérations, en particulier les « sept villes minières » de la Slovaquie centrale, les « villes vertes » de la Slovaquie orientale, petits bourgs de forgerons et d'orfèvres, qui s'alignent dans les vallées, parfois très haut : la moyenne des villages est à 700 m.; ils grimpent parfois à 980.

En même temps, à côté des colons allemands, s'installaient bûcherons et charbonniers slaves, disséminés en petites agglomérations, souvent temporaires, utilisant le flottage à bûches perdues sur les cours d'eau, et les *smyky*, les « schlittes » de nos Vosges, sortes de glissoires de bois ou réceptacles des arbres abattus. S'y mêlait une civilisation du métal : or, argent à l'O., à Kremnica, à Banská Štiavnica, fer à l'E., à Vondrišiel', à Rožňava. Le « chemin du cuivre » le *Kupferweg*, menait au N. en Pologne, par Ružomberok; les vieilles écoles d'orfèvrerie religieuse aujourd'hui encore se perpétuent grâce aux musées de Banská Bystrica et de Spišská Nová Ves. Au XIX^e siècle, toutes ces petites industries tombèrent en décadence. De là partit la grande émigration slovaque aux Etats-Unis, qui joua un si grand rôle dans les origines de la République tchécoslovaque, formée aux États-Unis avant de l'être en Europe. Ou bien les femmes se livrent à des broderies, surtout au petit bourg de Detva.

Les Montagnes Eruptives slovaques forment une masse douce plus découpée, qui ne dépasse guère 1.000 m. boisée, mais plus pénétrable. La densité de la population là encore a dépendu des mines.

Les glacis entaillés du Sud. — Au S., l'enveloppe forestière de la Slovaquie est moins continue et moins épaisse. Le seul arbre est le chêne, et de longues zones déboisées s'étendent entre les vallées du Danube et de l'Ipel'. Mais ce pays découvert est étroit-

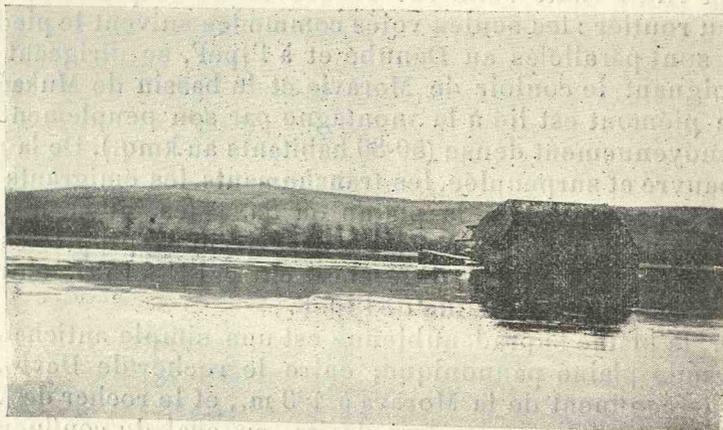
tement lié à la Slovaquie montueuse et boisée. Il lui est lié par sa structure, parsemé d'îlots volcaniques tandis que le lœss couvre les versants des vallées, et les alluvions les fonds; ces buttes boisées, qui ne dépassent pas 500 m., c'est encore un paysage slovaque. Il lui est lié par son réseau hydrographique : tous les affluents de gauche du Danube, le Váh et la Nitra, qui confondent leurs confluent, le Hron, dont la haute vallée est le pays de Gemer, les nombreux affluents de droite de l'Ipel', enfin le Hornád et la Torysa, qui vont se jeter dans la Tisa, ont tous cette direction N.-S. Cette zone est encore unie à la précédente par le réseau routier : les seules voies commodes suivent le pied des pentes, sont parallèles au Danube et à l'Ipel', se dirigeant d'O. en E., joignant le couloir de Moravie et le bassin de Mukačëvo. Enfin ce piémont est lié à la montagne par son peuplement slovaque, moyennement dense (50-80 habitants au kmq.). De la montagne, pauvre et surpeuplée, les transhumants, les émigrants sont toujours descendus vers la plaine ou dans les villes, d'autant plus nombreux que se morcelèrent les grandes propriétés magyares. Cependant grande différence entre l'E. et l'O., entre la plaine du Danube et la plaine de l'Ipel'.

A l'O., la plaine supradanubienne est une simple antichambre de la grande plaine pannonique, entre le rocher de Devín, qui domine le confluent de la Morava à 133 m., et le rocher de Visehrad, en Hongrie, sur la rive droite, en aval du confluent de l'Ipel', placé à 106 m. d'altitude. La plaine, où débouchent tant de vallées affluentes du Danube, fut toujours un carrefour de grandes communications : sur les terrasses de la plaine de Trnava (rive gauche du Danube, rive droite du Váh), se succèdent foule de stations préhistoriques, où l'on a démêlé des fonds de cabanes, des tessons de céramique, vestiges de toutes les antiques civilisations, depuis le néolithique en passant par les âges du bronze, du fer, les époques celtique, romaine, jusqu'à l'immigration slave.

Des ruines de la forteresse de Devín, en amont de Bratislava, la vue embrasse le carrefour routier : au N., la fin des petites Karpates cristallines; à l'O., la grande plaine du Marchfeld viennois, champs de bataille de 1278, qui décidèrent contre les Tchèques la fortune des Habsbourg, et de 1809, Wagram; au S.E., le début de la grande plaine hongroise. C'est un horizon identique qui se découvre du rocher où se juchait la cathédrale d'Esztergom, la Métropole hongroise, à la frontière même du Danube. En face, au N., débouche la vallée du Hron : sur les plaines qui s'y étalent Marc-Aurèle tenta d'arrêter la descente des Marcomans. Au delà du Danube, le vieil archevêché semble encore une forteresse, perché sur les derniers recoins de la Slovaquie, mais en territoire hongrois. Le Danube apparaît ainsi comme une ligne de

défense : que de grandes batailles livrées sur ses bords ! La Tchécoslovaquie l'atteint, dernière tranchée face aux peuples du Sud.

Entre les deux grandes villes de Bratislava et de Komárno, la Grande Schütt ou « île du Seigle » (Veliký Žitný Ostrov) est faite d'alluvions nues, asséchées, endiguées par les Allemands dès le xiv^e siècle. Ces populations germaniques ont été magyarisées, puis aujourd'hui se slovaquisent. Ce sont des champs sur d'anciens marécages, bordés de saules, et, sur la route seulement, des



Phot. J. Ancel.

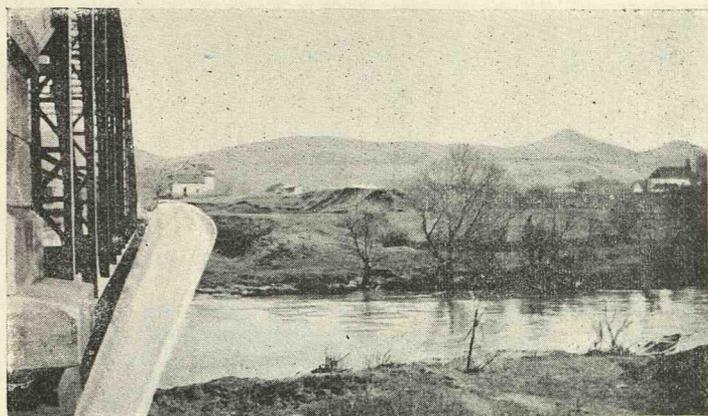
FIG. 46. — LA FRONTIÈRE DU DANUBE

Le Danube à la sortie de Radvaň, en aval de Komárno : moulins sur le fleuve ; au fond la rive hongroise.

villages, bâtis en pisé, coiffés de chaume. D'immenses prairies : les prairies et fourrages artificiels occupent 22 % de la surface (dans cette seule grande île danubienne paissent 40.000 bœufs et 14.000 chevaux). La population est peu dense, 45 habitants au kmq., magyar. Dès que les terres deviennent plus sèches, elles sont plus cultivées. Le blé occupe le quart de la plaine de Galanta, au N. du « Danubé mort ». Des vergers et des potagers se font place. Dès que les cultures succèdent aux prairies, le Slovaque remplace le Magyar. De part et d'autre, au delà de l'île, les deux capitales agricoles : Bratislava et Komárno.

À l'E., la plaine supra-ïpélienne est un couloir plus étroit dans une zone évidée par l'érosion, puis comblée de loess. La rive gauche de l'Ipel' est basse, protégée par une digue : c'est la Hongrie. En avant, descendant de 174 à 106 m., la vallée se mue en un vaste marais, que survolent oies et canards sauvages. Les villages sont rares, petits, pauvres. Le quartier tsigane, aux murs de boue, aux toits de chaume, serré en groupes irréguliers

de trois ou quatre cahutes, contraste avec l'ordre, l'alignement du village slave ou mixte le long de la route. Au delà de la plaine d'inondation, se profilent les buttes volcaniques. Dès Komárno, sur la rive droite du Danube, on aperçoit les collines ondulées, noires et nues, parfois les rochers blancs calcaires, qui émergent de la plaine, souvent surmontés d'usines de ciment. Des rives de l'Ipel' on devine les volcans émergeant de la plaine de Budapest. La rive droite slovaque, plus haute, est un piémont semé de chênes et de vignes. De place en place, dans de petits



Phot. J. Ancel.

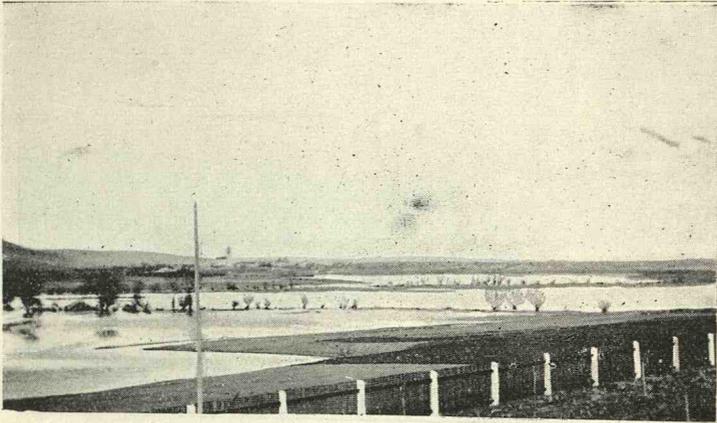
FIG. 47. — LA FRONTIÈRE DE L'IPEL'

L'Ipel', près de Solka (amont du confluent) : au fond le village magyar de Letkeš et les dernières collines volcaniques du Piémont hongrois.

bassins confluent les rivières, se serrent les bourgs, comme Lučenec, aux deux églises, catholique et luthérienne, accolées (sur 15.459 habitants, 8.725 Slovaques et 4.007 Magyars.)

L'Ipel' descend de la Montagne. La frontière, qui le quitte, n'ondule plus que sur des croupes de 300 à 400 m., portant taillis et champs, coupant tour à tour les affluents de la Tisa. Elle traverse les dernières pentes abruptes, neigeuses, couvertes de hêtres, des Monts Métalliques. Quelques bassins élargis accueillent encore les bourgs, comme Rožňava, dans une conque où mûrissent pommiers et vignes, et la seule grande ville, Košice, chef-lieu de la Slovaquie orientale. Sur les croupes, andésitiques et boisées, dont les flancs se percent de mines de fer, les villages slovaques, irréguliers et pauvres, se coiffent de vastes toits de chaume qui cachent les murs de torchis. Dans ces golfes de plaines, les bassins déblayés par le Hornád et la Torysa, mais couverts de lœss, de blé, maïs, betteraves, les villages magyars bien alignés, perpendiculaires à la route, ceints de vergers, si-

gnalent à première vue leur ordre. Les villes sont des fondations allemandes, développées par les Magyars, aidées dans leur croissance par les Juifs; leurs échoppes faubouriennes contrastent avec les rues régulières du centre, dont les boutiques étalent des enseignes, à la fois magyares et hébraïques. Au N., Prešov, aux écoles de toutes religions et de toutes langues, catholiques, uniates, luthériennes, slovaques, hongroises, allemandes, se slovaquise (6.494 Slovaques, 7.976 Magyars, sur 16,323 habitants en 1910, 16.525 Slovaques, 937 Magyars et 1.702 Juifs, sur 21.775



Phot. J. Ancel.

FIG. 48. — LA PLAINE SLOVAQUE

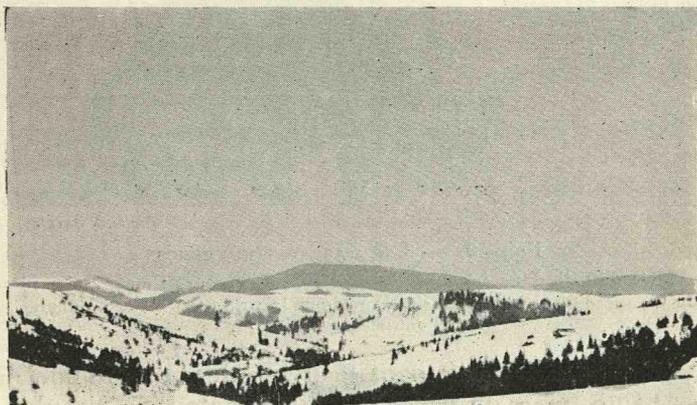
Les inondations de l'Ipel', vues de la tête de pont de Šahy; dans le lointain le village slovaque de Tesmak.

habitants en 1930). Au S., Košice subit une évolution analogue (6.547 Slovaques et 33.350 Magyars, sur 44.711 habitants en 1910, 42.245 Slovaques, 11.504 Magyars et 5.773 Juifs, sur 70.117 habitants en 1930) : la ville, qui s'étale très plate, à 200 m., dont la superficie a doublé en quinze ans, encore en faible partie magyare, est de plus en plus envahie, cernée par les villages slovaques de la Montagne qui, à 800 m., la surplombe; les jours du marché, les rues sont envahies des paysannes, dont les jupes courtes et plissées ballonnent sur les « 33 » jupons, rose, vert d'eau, jaune pâle, entre les bottes de cuir et le corsage moderne.

Les Karpates ruthènes. — A l'E., interrompant les Karpates, ici slovaques et là roumaines, s'interposent les Karpates ruthènes. Du massif des Tatry au massif du Maramures-Bucovine, en Roumanie, la haute Montagne s'estombe. La zone ancienne, médiane, s'est effondrée; seuls subsistent le front externe du flysch schisto-gréseux, les « Beskides orientales », et l'avant-pays interne, aux

lambeaux volcaniques, entre lesquels se tasse le bassin affaissé de Mukačevo. Plus de murs tranchés. Les zones végétales seules zèbrent le paysage, de haut en bas : *poloniny* herbueses, « Karpates boisées », plaine marécageuse supratisanienne. Aucune de ces vallées profondes de Slovaquie. Faible étendue de la terre arable, faible densité de la population : ce sont les traits essentiels.

1) Élément topique de la géographie de ces Karpates du N. E., les hauts plateaux pastoraux, dont le nom, *poloniny*, évoque la



Phot. J. Ancel.

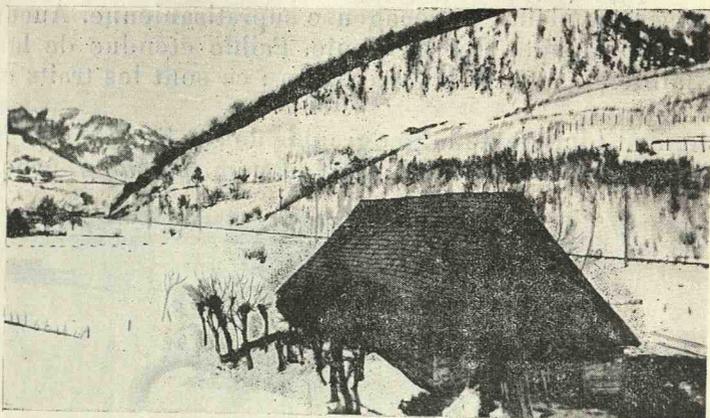
FIG. 49. — LES POLONINY

Croupes neigeuses, pastorales en été, des Karpates ruthènes, vues du poste-frontière de Jablonica (931 m.), passage historique de Galicie en Ruthénie; au fond, le Rechrstie en Pologne.

platitude, rappellent les *plaiuri* roumains, les *planine* sudslaves. Sauf au S. E., dans la région de la frontière roumaine, où la Čorna Hora, avec le pic de la Hoverla atteint 2.058 m., l'altitude ne dépasse pas 1.300 m. L'alpe y couvre les sommets : moins importante à l'O. dans les « hautes Beskides », déjà dominante dans les *Gorgany*, la formation herbeuse l'emporte sur les *Huculské Beskydy* (Beskides houtsoules), dont les « alpes » (56-65 % de la surface) portent la frontière roumano-polonaise : les Houtsoules (montagnards ruthènes) avant tout pasteurs, ne connaissent guère la culture (la terre arable tombe à 5 % du sol), ont mis le feu à la forêt.

Au-dessus de 850 m. en Pologne, de 1.200 sur l'autre versant, s'étale la haute croupe tantôt nue, la *hola*, tantôt pastorale, la *polonina*. Sur cette vaste zone découverte, le faite-frontière, dû aux grès les plus durs, court entre 900 m. à l'O. et 1.800 m. à l'E. Les cols ne sont point élevés : 502 m. au Dukla, 584 au Lupków, où passe un chemin de fer, 889 au col d'Užok, qui unit le

haut Uh au haut San, affluent polonais de la Vistule, 931 m. au col de Jablonica, que traversent une voie ferrée et une bonne

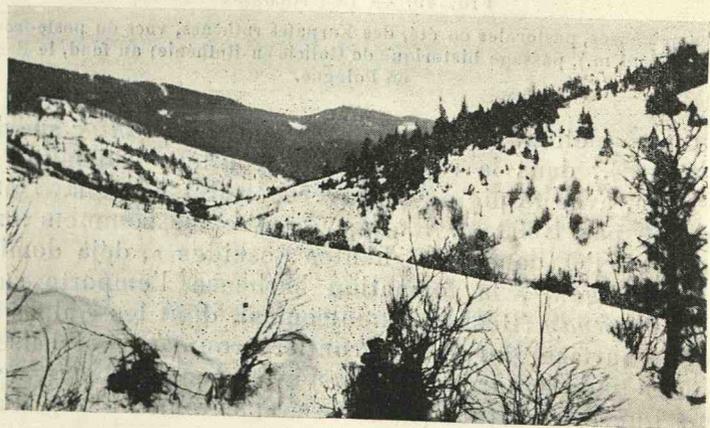


Phot. J. Ancel.

FIG. 50. — LES KARPATES RUTHÈNES

La haute vallée de l'Uh dans les « hautes Beskides » en mars : au premier plan maison ruthène du village de Volosanka (487 m.); au fond, la crête-frontière polonaise (1.068 m.) et la route du col d'Užok.

route, de la haute Tisa au haut Prut, un des plus importants, un des plus hauts, mais de passage facile. Partout la circulation est



Phot. J. Ancel.

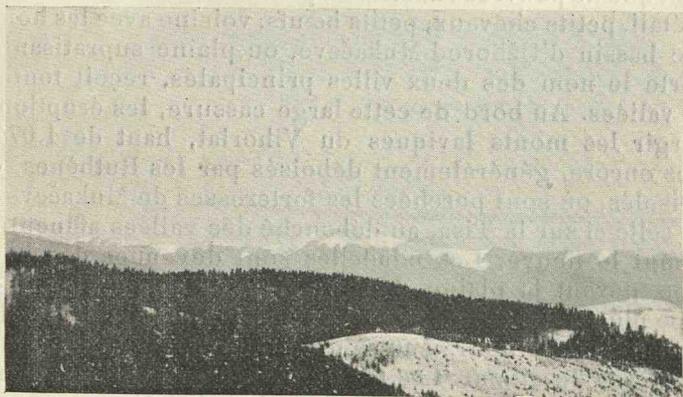
FIG. 51. — LES KARPATES RUTHÈNES

Le col d'Užok (889 m.) et la crête-frontière entre la Slovaquie et la Pologne (1.250 m. à la cime centrale) sur les « hautes Beskides ».

aisée : routes, pistes, parcours de troupeaux, chemins d'invasions. Les Magyars ont franchi ces cols dans leur grande migration de 896, qui a submergé toute la plaine; et les Russes y passèrent

pour réprimer la révolution hongroise de 1849, pour effrayer l'armée austro-hongroise en 1915.

Cette circulation intense explique le peuplement uniforme des deux versants. Les Ruthènes (Ukrainiens) ont passé sur les pentes S. Au col de Jablonica la vue, qui s'étend sur trois Etats, Tchécoslovaquie, Roumanie, Pologne, dénonce ces commodités du parcours : des cimes nues surgissent les sapinières, telles la Corna Hora, « Montagne noire », dominée à 2.058 m. par la pyramide neigeuse de la Hoverla; les sommets arrondis gardent un



Phot. J. Ancel.

FIG. 52. — LES TRIPLES CONFINS DE LA RUSSIE SUBKARPATIQUE

La crête des Karpates dans les « Beskides houtsoules », vue du col de Jablonica (931 m.); forêts et croupes herbeuses, avec la cime de la Hoverla (2.058 m.) à la frontière polonaise, au Nord de la frontière roumaine (vers la droite).

nom parfois encore tatar, comme le Kourgan ou « camp »; les tranchées de la dernière guerre témoignent de défenses improvisées de place en place; des chalets de bois en bardeaux abritent les pâtres houtsoules, qui nomadisent sur ces pacages durant l'été. Ces croupes portent la frontière.

2) Les « Karpates boisées », au-dessous, s'allongent en une grande bande continue de hêtres, de 30 à 40 km. de large, va rejoindre la Bucovine, autre « pays des hêtres ». Les pluies fortes (1 m. 50), le sol, le grès karpatique, le plus dur, le plus haut, le plus éventé, les grandes propriétés des seigneurs et des églises magyares ont gardé longtemps la hêtraie compacte peu exploitée. La population est rare (la densité est de 20 à 50 dans les hautes Beskides). La colonisation n'a atteint que les vallées, la dépression centrale, coupure d'ardoise tendre, plus basse de 200-600 m., qui s'insinue entre la zone de flysch du N. et la zone volcanique du S. sur 12-30 km. de large. La transhumance domine: les maisons mêmes sont transportables. Les pasteurs des cimes

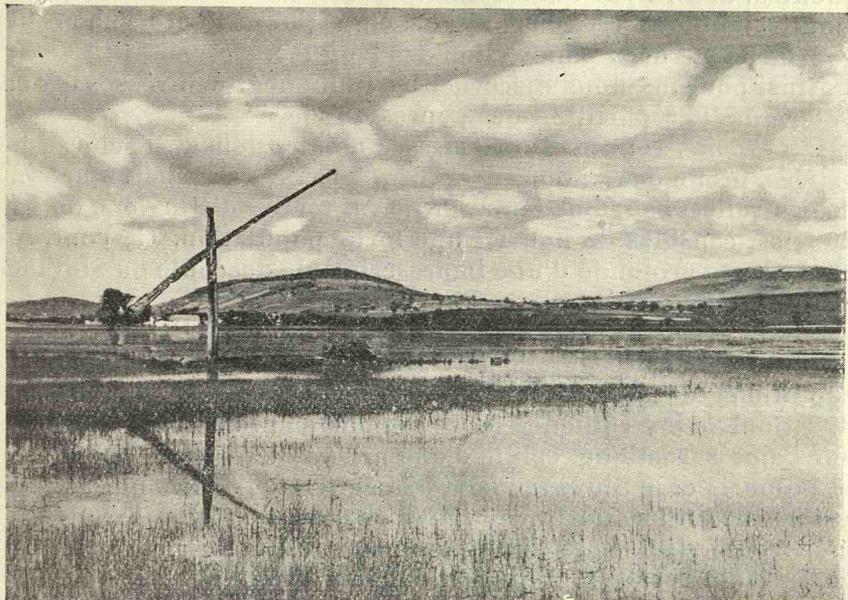
seuls coupent la forêt, y ouvrent des pâturages de moyenne saison, analogues aux « mayens » de la Suisse française entre les pacages continus d'en haut et les forêts non entamées d'en bas.

Au bas de la forêt, ne dépassant guère 400 à 550 m., se fixent les habitations permanentes. Les vallées sont nombreuses, faciles, passages naturels. Les villages y sont extraordinairement dispersés : le village de Jasiňa, s'éparpille le long de la Tisa noire, sur 6 km., avec, pour relais, les petites églises de bois caractéristiques de l'art ruthène. Dans la haute vallée de l'Uh, les épars n'offrent que de pauvres cabanes de planches, aux toits de chaume, où le bétail, petits chevaux, petits bœufs, voisine avec les hommes.

3) Le bassin d'Užhorod-Mukačevo, ou plaine supratisanienne, qui porte le nom des deux villes principales, reçoit toutes ces basses vallées. Au bord de cette large cassure, les éruptions ont fait surgir les monts laviques du Vihorlat, haut de 1.074 m., d'autres encore, généralement déboisés par les Ruthènes, et les pitons isolés, où sont perchées les forteresses de Mukačevo et de Chust, celle-ci sur la Tisa, au débouché des vallées affluentes qui rejoignent le fleuve. Les citadelles sont devenues des bourgs-marchés, devant la plaine. La forêt ici recule davantage : elle n'occupe plus que 40 ou 50 % de la surface. Pourtant les cultures restent faibles; 240 jours suffisent pour les travaux champêtres, vu la rudesse du climat. Les terres basses sont le plus souvent inondées : la largeur des rivières varie selon les saisons, et la pluie change le pays en un vaste marécage. Les bosses volcaniques, qui le dépassent, portent, sur les versants S. et S. O., des vergers, des vignes, qui donnent un Tokaj à la saveur du voisin hongrois, mais restreint depuis le phylloxéra dévastateur de 1880-1890.

La frontière hongroise, puis la frontière roumaine sont au N. et au S. de la Tisa, en bordure des marais riverains. Tous les fleuves serpentent dans cette grande plaine d'inondation, où les villages ruthènes se donnent la réplique d'une rive à l'autre et ne communiquent qu'en belle saison. La Tisa même est un grand fleuve paresseux, qui a recoupé ses méandres, laissé des lacs en croissant, des faux-bras, suivis de canaux de dessèchement, entre les masures de Tsiganes. Les villages ruthènes ne leur sont guère supérieurs : chaumines cubiques de torchis, ornées seulement de piliers sculptés. Dès que le bourg s'amplifie, apparaissent la barbe, le chapeau plat, d'où sortent les papillotes, et la lévite du Juif. Le Juif domine la vie économique.

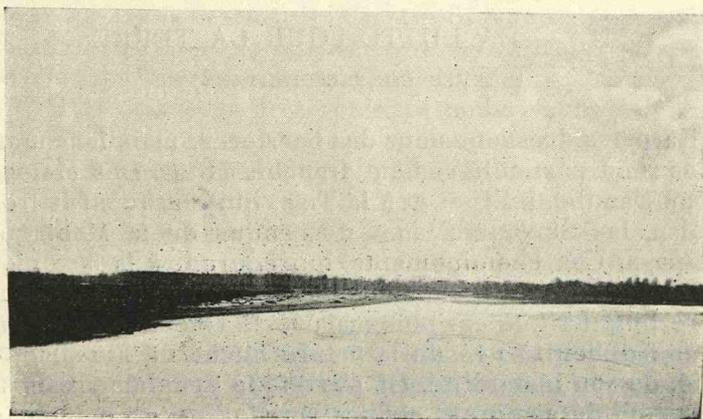
Nulle part, dans ces coins, parmi les plus pittoresques et les plus sauvages de l'Europe, la nature n'a offert une démarcation nette entre les hommes. Les remparts sont nombreux, mais, sauf les hautes Tatry, parfaitement pénétrables. Les trouées sont fré-



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 53. — LA FRONTIÈRE DE LA TISA

Les marais de la Tisa, près du bourg de Berehovo (115 m.) : vaste zone d'inondation entre la Tisa et ses affluents de droite, au milieu de laquelle est tracée la frontière tchéco-slovaque-hongroise; au fond les avant-monts des Karpates ruthènes.



Phot. J. Ancel.

FIG. 54. — LA FRONTIÈRE DE LA TISA

Large vallée marécageuse de la Tisa (Tisza) en aval de Čop, vue du pont de Zahony; au fond la rive hongroise.

quentes, aussi bien dans l'intérieur que sur les bords. L'isolement relatif, que créa la forêt, n'a empêché ni le croisement des genres de vie ni la pénétration des langues.

Ainsi pouvons-nous discerner les influences maîtresses qui ont déterminé la répartition des genres de vie :

1° *Les sols.* D'un côté des masses montagneuses, déchirées de vallées profondes, boisées et peuplées. D'autre part quelques larges vallées, surtout les avant-pays, terres d'alluvions ou sols de less, capables de nourrir une forte population. Ce contraste est la cause profonde d'une imprescriptible descente du Slovaque et du Ruthène.

2° *Les hommes.* Deux grands faits ont contribué à ralentir durant des siècles puis à précipiter cette descente. D'abord les conditions sociales, des habitudes séculaires : la vie pastorale des Houtsoules ruthènes les a retenus sur le domaine herbeux, sur l'alpe karpatique, ceinte d'une prison de forêts; au contraire, le Polonais et le Slovaque sont des cultivateurs nés, qui, la terre arable manquant, ont porté leurs champs aux plus hautes altitudes possibles. En second lieu, les grandes propriétés hongroises ont arrêté la colonisation pour conserver leurs forêts, terrains de chasse, réserves du combustible des mines et des hauts-fourneaux : la soupape fut l'émigration paysanne, et, du jour où la Slovaquie fut affranchie, la descente sur la plaine.

De la géographie de cette Montagne surpeuplée devait résulter une lutte pour la terre.

II. — LA LUTTE POUR LA TERRE

(SLAVES CONTRE MAGYARS)¹

Les Karpates dressent donc des barrières, mais leur morcellement les rend particulièrement franchissables. Des cimes polonaises au Danube, à l'Ipel' et à la Tisa, qui marquent la frontière hongroise, les Slovaques sont descendus de la Montagne sur l'avant-pays. Ces cheminements, qui courent à la face méridionale, ont permis aussi l'installation magyare sur la Plaine. La frontière linguistique est plus malaisée à tracer que la frontière physique : difficulté née de la nature même de l'homme, de sa mobilité, de son instabilité. Où s'arrête le peuplement slovaque? Qu'est-ce qui détermine la civilisation slovaque? Comment s'établit l'économie slovaque? Par ces points sera définie la Nation.

La résistance paysanne. — L'histoire slovaque est marquée par la résistance à l'invasion magyare, à la magyarisisation. L'invasion

1. Carte des comitats hongrois, p. 391.

date de dix siècles, la magyarisation de cinquante ans. Le facteur initial de cette histoire fut l'accaparement de la terre par la noblesse hongroise. Les dialectes slovaques, proches parents des dialectes tchèques, se sont surtout maintenus comme idiomes populaires. Les Slovaques, durant des siècles, ne furent que des paysans. La Slovaquie, aile de l'empire morave de Svatopluk (830-906), qui tenait la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Galicie, et où Nitra, aux limites de la montagne et de la plaine, était le centre d'un diocèse, fut submergée par la grande invasion magyare de 896, séparée de ses voisines slaves.

À l'origine, et encore au XIII^e siècle, seule la plaine du S. O., fertile, accessible, est cultivée et habitée. Les rois de Hongrie favorisèrent la colonisation allemande des hautes vallées karpatiques, le Spiš ou haut Hornád; les magnats magyars accaparèrent les bonnes terres, réduisirent en servage les paysans slovaques, à la suite d'une longue évolution, qui aboutit aux lois de 1514, 1548 et 1608 : les paysans ne peuvent se déplacer, sont soumis à une discipline brutale, à des impôts énormes. Ce fut bien pis quand l'invasion turque réduisit les nobles hongrois à se concentrer sur les terres slovaques. La terre paysanne seule paie l'impôt. En 1741, 41 % du sol appartient à la haute noblesse et aux princes, 29 % à la moyenne et à la petite noblesse, 11 % sont des terres cadastrales, les seules qui soient grevées d'impôts. Or cet impôt est fort lourd : l'Etat perçoit en 1698 quatre millions de florins (pour la Hongrie réduite à la Slovaquie et à la Transdanubie), alors qu'en 1847, la Hongrie totale colonisée, avec la Slovaquie, la Transilvanie, la Croatie-Slavonie, ne payait que quatre millions et demi de florins. La misère rurale est immense, attestée par tous les documents. En 1715, les paysans slovaques vivent dans des tanières de torchis, se nourrissent de glands et d'écorces d'arbres, se contentent en moyenne de 96 litres de céréales par tête et par an (Alföld 204, Transdanubie 130 l., en France 12 hl.), parfois de 54 (comitat de Szepes ou Spiš), voire de 13 (comitat d'Arva ou Orava). Vers 1838-1848, des paysans de l'Orava mangent de la paille, de la sciure de bois, des capsules de lin; au Sáros (Sariš), une famine enleva de novembre 1846 à juillet 1847 30.000 personnes. En guise de remède, le féodalisme hongrois chasse les mendiants, fait jeûner les prisonniers trois jours par semaine, tue les chiens, régleme la distribution du pain et refoule dans la Montagne les Slovaques descendus sur Pest. Les nobles et l'Etat se disputent le travail, le revenu des paysans : c'est là le fond de la résistance nobiliaire à la centralisation de Marie-Thérèse et de Joseph II; le code hongrois de 1622 confisque les biens des paysans qui rejoignent les capitaines impériaux et vont combattre les Turcs!

Le pouvoir féodal est la cause permanente de la misère. Les « libertés fondamentales » du *populus*, des nobles seuls (la *plebs*, les paysans, en sont exclus), traditionnelles, immuables, implacables, sont l'obstacle au développement économique. L'arbitraire des nobles est la seule loi : le commerce du bois ne peut descendre le Váh, la règle exigeant la vente directe du producteur au consommateur ; le paysan ne peut vendre ni sel, ni cire, ni beurre, ni chanvre, ni lin, ni tabac, sous peine de confiscation, et doit accepter la viande du troupeau seigneurial, fût-elle gâtée, le vin, l'eau-de-vie du maître ; les nobles peuvent seuls importer et exporter sans douanes, touchent à leur profit foule de péages sur les ponts, les digues, les gués, les routes. Le troc entre les petits artisans de la Montagne et les cultivateurs de la Plaine reste le mode essentiel d'échanges. La misère est stéréotypée.

Tant que le latin fut langue officielle en Hongrie, les nobles tolèrent le slovaque, considéré comme un parler populaire sans avenir. Quand le magyar devint langue de l'« Etat unitaire » en 1825, la guerre sociale se doubla d'une guerre linguistique. Alors la Renaissance tchèque débutait avec les œuvres de deux Slovaques, le poète Kollár, en particulier sa « Solidarité littéraire entre les tribus et les langues slaves » (1836), et le grammairien Šafárik, qui publiait en 1837 ses « Antiquités slaves » ; ainsi deux Slovaques furent parmi les initiateurs de la Renaissance littéraire tchèque. Ce fut plus tard que Štúr, créant en 1844 la langue littéraire slovaque par les *Slovenskije Národňje Novini* (« Nouvelles nationales slovaques ») rompit l'unité linguistique, mais donna au peuple la possibilité de discuter sa condition.

En 1848, les patriotes slovaques, réunis à Liptovsky Svätý Mikuláš dans la vallée de Liptov, demandaient le partage de la Hongrie révoltée en groupes nationaux. Mais Kossuth refusait aux autres Nations les libertés qu'il réclamait pour la sienne : « Je ne connais en Hongrie d'autre Nation que la Nation magyare. » L'histoire a retenu sa réplique, « les potences de Kossuth ». Štúr se ralliait à l'unité au congrès slave de Prague, et la délégation tchèque à la Diète impériale de Kroměříž en 1850, présentant un projet fédéraliste de l'Empire, revendiquait un Etat autonome tchécoslovaque.

La réaction autrichienne de 1850, tournée surtout contre les Magyars, permit aux Slovaques de respirer. Née à Turčiansky Svätý Martin en 1862, la *Slovenská Matica*, la « Mère slovaque », société littéraire et artistique, devait répandre l'idée nationale : ses Annales exhumaient les chansons populaires, et le musée de Saint-Martin exposait les vieux costumes, les antiques usages ruraux.

Le dualisme mit le holà. Le ministre hongrois Koloman Tisza,

qui gouverna de 1879 à 1890, interdit la *Slovenská Matica*, confisqua son capital, 200.000 francs réunis sou par sou dans les collectes nationales, confisqua la bibliothèque, les collections, les attribua à... une société de magyarisation de la Slovaquie! Les principes de la magyarisation furent énoncés à maintes reprises par les ministres et leurs agents : « Nous devons favoriser le magyar à tout prix... Là où la médecine ne réussit pas, il convient de recourir au fer et, si le fer ne suffit pas, employer le feu. » Ainsi s'exprimait en 1883 un inspecteur général des Églises protestantes. « L'Etat magyar est assez fort pour broyer les hommes qui traitreusement s'attachent à son corps, » disait Koloman Tisza. « Les intérêts de la Hongrie exigent que l'État national soit fondé sur le chauvinisme le plus intransigeant, » appuyait le comte Banffy en 1906. « En face de vous, nationaux, qui avez entretenu une agitation antipatriotique..., si nous nous étions montrés scrupuleux dans les moyens, nous aurions été des sots et nous n'aurions pas rempli nos devoirs envers la patrie, » énonçait cyniquement István Tisza, premier ministre, qui suivait les traces de son père.

Les méthodes de la magyarisation furent multiformes. Les noms de villages sont modifiés en 1897, et les employés refusaient les billets pour une destination mal prononcée. Les prêtres slovaques sont pourchassés : tel pasteur d'une commune de 4.000 Slovaques est suspendu pour n'avoir pas transmis la pétition de 14 habitants qui demandaient le prêche magyar; l'abbé, Hlinka, curé de Ružomberok, est condamné à deux ans de prison à la suite d'une campagne électorale (1906); sa petite ville manifesta; les condamnations tombent dru; la sœur de l'abbé, vieille femme de 57 ans, dut faire trois ans de prison (1908). Hlinka se dressait devant le tribunal : « Que cela fasse plaisir aux Magyars ou non, un fait demeure vrai, c'est que nous ne formons avec les Tchèques qu'une seule race, une seule civilisation, une seule Nation. »

Le journaliste écossais, aujourd'hui professeur à l'Université de Londres, Seton-Watson, publiait, en cette année 1908, sous le nom de Scotus Viator, le compte des persécutions : en douze ans, 508 Slovaques condamnés à 80 ans de prison et à 31.000 couronnes d'amende dans des procès d'opinion. La loi de 1897 réservait les délits de presse à un jury de seuls Magyars. Le colportage, la vente des journaux soumis à des conditions draconiennes. Les journaux tchèques interdits. Une administration purement magyare : 4.947 fonctionnaires magyars et 74 slovaques, 2 députés slovaques et 56 magyars pour près de deux millions de Slovaques. On modelait une géographie électorale favorable aux Hongrois : votaient 15.000 électeurs en moyenne dans

les circonscriptions slovaques, 200 dans les circonscriptions magyares. Les circonscriptions slovaques s'allongent, se recroquevilent, sont parfois coupées en deux; le bureau de vote est placé là où peut le mieux s'exercer la pression administrative, parfois à 20 km.; le vote est public et oral. Seton-Watson, dans ses *Racial Problems in Hungary* (1908) vécus, conte maints épisodes de prestidigitation électorale : en 1906, à Nitra, exclusion, sous des prétextes quelconques, de 383 électeurs slovaques; à Vrbové, des émeutiers renversent les urnes du candidat slovaque; ailleurs les villages sont cernés par les gendarmes; en 1910, les élections exigent 194 bataillons et 144 escadrons d'Autriche.

La falsification des statistiques est un jeu, que le grand Norvégien Björnson nomme « l'industrie de la Hongrie ». De 1787 à 1910, la proportion des non-Magyars tombe de 71 à 46,9 %; de 1850 à 1900, les Magyars accroissent leur nombre de 81 % en dépit de leur faible natalité; les Slovaques passent de 89 % en 1880 à 6 % en 1890, de 88 % en 1903 à 3 % en 1910, dans une commune du comitat d'Abauj-Torna (Slovaquie orientale); dans une autre du comitat de Nógrád, le chiffre des Slovaques saute de 66 % à 16 %, puis à 69 %, enfin à 0 %. Un ministre de 1910 pouvait féliciter le directeur de la statistique en un toast sérieux ou ironique : « Notre honorable collègue combine en sa personne la poésie avec l'occupation la plus prosaïque... Son esprit, profondément sensible, est capable d'introduire dans les chiffres de la statistique un tel sentiment... que la poésie du patriotisme y apparaît dès qu'on y jette un regard. » Ces persécutions vaines n'extirpèrent pas le slovaque.

L'accroissement naturel de la population, entre 1921 et 1926, fut en Slovaquie de 16 % et en Russie subkarpatique de 21 %; il était alors en Bohême de 7,5 %, en France de 2 %. Surtout les Slaves en profitaient : en 1928, 1.000 Tchécoslovaques donnaient 32,85 enfants nés vivants, et 1.000 Magyars 24,66. Entre 1921 et 1930, la proportion des Magyars baisse en Slovaquie de 21,5 à 17,1 %, en Russie subkarpatique de 17 à 15 %.

Il faut ouvrir, en parenthèses, les volumes hongrois de propagande : les Magyars, maîtres en publicité, ont publié en français des livres dorés sur tranches. La *Justice pour la Hongrie* invoque d'autres chiffres : la population totale de la région cédée au N. de la Hongrie serait de 3.576.000 habitants, dont 1.702.000 Slovaques (il n'y a que 200.000 Slovaques disparus!) et 1.874.000 « non Slovaques ». Analysons cette statistique : le dernier groupe y mêle Magyars, Ruthènes, Allemands, Juifs et même Tchèques. Total formidable d'une population « non slovaque », addition facile de chiffres par un amalgame de langues. En revanche, nulle part n'est dévoilé le nombre exact des magyarophones.

La répartition des Slovaques et des Tchèques, 68 % de la population de la Slovaquie, montre leur immense supériorité. Un premier groupe compact (80 à 100 % de la population) se presse dans toutes les vallées des Karpates, Hautes et Basses Tatry, Monts Métalliques, à l'O. dans la large vallée du Váh et les petites Karpates, qui séparent la Slovaquie de la Moravie, à l'E. dans les moyennes vallées de la Torysa et du Hornád (bassin de Košice). Un second groupe, moins dense, a son siège dans les Beskides orientales et le Piémont karpatique du S., le bassin de Mukačevo-Užhorod : ici les Slaves sont encore de 50 à 80 %. Dans un troisième groupe, la proportion n'atteint plus que 20 à 50 % : districts des bords de l'Ipel', affluent du Danube qui vient de l'E.; elle est inférieure à 20 % sur la rive gauche du Danube et dans trois districts-frontières à l'O. de Košice. En Russie subkarpatique, les Ruthènes dominent presque partout (65 à 90 %).

Les Magyars ont la majorité dans 10 districts slovaques sur 76 et dans un district sur 11 en Ruthénie : ils forment là 80 à 100 % des habitants sur la rive gauche du Danube, puis à l'O. de Košice et de Mukačevo. Ils ont encore une faible majorité dans huit districts de Slovaquie, où ils groupent 50 à 80 % de la population : basses vallées aboutissant à la plaine, que le traité de Trianon a rattachée aux cours supérieurs. En revanche, le traité a laissé 141.822 Slovaques (chiffre hongrois, au reste faible) sur le territoire magyar. Les Magyars se tiennent donc en groupes importants, mais, sauf à l'extrême-Sud, nulle part compacts.

Dans la Slovaquie de 1930 vivaient 3.338.885 habitants, dont 2.345.909 Slovaques et Tchèques; à côté, 571.988 Magyars, 147.501 Allemands, 91.079 Ruthènes (Ukrainiens) et 65.385 Juifs. Il faut y ajouter les 725.357 indigènes de la Russie subkarpatique, soit 446.916 Ruthènes, 109.472 Magyars, 91.255 Juifs, 23.961 Slovaques, 13.249 Allemands. Depuis les recensements de 1910 et 1921, les chiffres se sont modifiés en faveur des Slovaques et des Ruthènes :

	SLOVAQUES	MAGYARS	ALLEMANDS	RUTHÈNES	JUIFS
<i>En Slovaquie :</i>					
1910.....	1.686.696	893.586	196.942	97.051	"
1921.....	2.013.675	634.827	139.880	85.628	70.522
1930.....	2.345.909	571.988	147.501	91.079	65.385
<i>En Russie subkarpatique :</i>					
1910.....	7.929	174.482	63.656	335.237	"
1921.....	19.945	104.177	10.792	375.117	81.529
1930.....	23.961	109.472	13.249	446.916	91.255

La civilisation rurale. — Un peuple persécuté et pauvre est un peuple d'émigrants. Au début du XVIII^e siècle, des familles serves

quittèrent en masse les comitats d'Arva, Liptó, Szepes et Sáros, pour vivre sur les terres évacuées par les Turcs. De 1880 à 1910, l'émigration permanente fait perdre au pays 1.419.712 de ses enfants; le total annuel entre 1900 et 1910 se monte à 50.000. La Tchécoslovaquie naquit au reste en Amérique, par la volonté des émigrants groupés autour d'un Slovaque de Moravie, Masaryk, le futur président de la République. Les Slovaques, réunis à Turčiansky Svätý Martin, encore occupée par les troupes hongroises, se prononcèrent sans conditions, le 30 octobre 1918, pour cet Etat commun. Le 20 décembre 1933, en réponse à la campagne revisionniste hongroise, les députés et sénateurs de Slovaquie, élus « sur la base du suffrage égal et au scrutin secret », appartenant aussi bien à la majorité gouvernementale qu'aux groupes d'opposition autonomiste, publièrent cette déclaration : « La population slovaque, livrée pendant son long asservissement à la politique meurtrière et magyarisatrice des gouvernements de l'ancienne Hongrie, a salué avec joie et satisfaction l'écroulement de cette Hongrie et l'a quittée volontairement pour se créer un nouvel avenir en s'unissant aux pays de la Couronne de Bohême et à ses frères tchèques. »

A la nouvelle Nation, la Slovaquie ne pouvait apporter qu'un maigre appoint culturel. Le seul lien solide, malgré l'histoire, demeurait la langue. Les Slovaques sont des paysans; ils mènent un genre de vie spécial; mais il leur manquait les éléments d'une civilisation propre, la Terre et l'Ecole.

La vie slovaque diffère aussi bien de la vie tchèque que de la vie hongroise. La Bohême est un pays mixte, en majorité industrielle (41 % de la population sont occupés dans l'industrie et 29,7 % dans l'agriculture). La Moravie est toute harmonie : 38,2 % dans l'industrie et 35,3 dans l'agriculture. La Slovaquie au contraire est toute paysanne : 60,6 % de la population est rurale, 17,7 % seulement industrielle. La Russie subkarpatique est encore moins équilibrée : 67,7 % de ruraux contre 10,6 % d'urbains. Les deux provinces possèdent 2.229.553 agriculteurs et sylviculteurs. Certains districts, au N. et au S., ont jusqu'à 75 et 88 % de cultivateurs; la majeure partie en a entre 43 et 64 %. Ces paysans parlent toutes langues, magyare, allemande, slovaque. C'est le mode d'occupation du sol qui diffère.

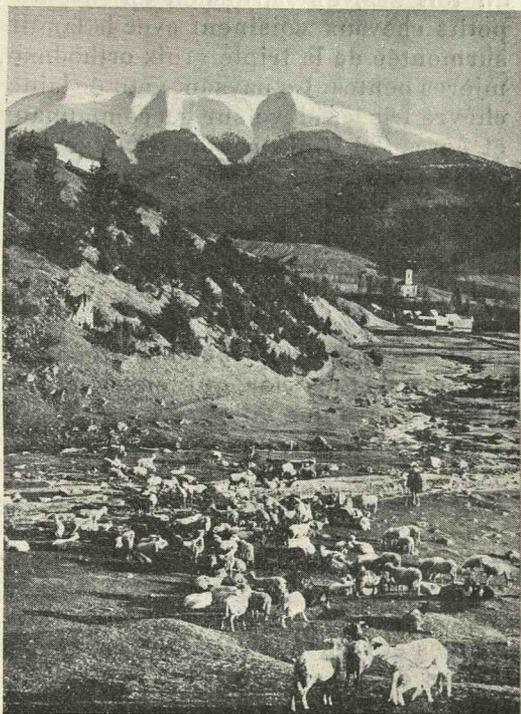
Le village magyar, allongé, est bâti toujours dans le même moule : les maisons alignées, parallèles entre elles, perpendiculaires à la route; les champs en bandes étroites en arrière, comme dans le Veliký Žitný Ostrov, et sur la rive gauche du Danube. Les colons allemands habitent les bourgs des vallées internes : vigneron des Petites Karpates, mineurs du centre et de l'E., marchands des gros bourgs du Spiš.

Au contraire, le Slovaque vit à la fois de ses bois, de ses bêtes et de ses champs : économie mixte et arriérée. Le défaut de voies de communication contraint le pays à se ramasser ; la pénurie des terres arables, accaparées par les magnats magyars, contribue aussi au resserrement.

Le grand village de plaine, en ligne sur une seule rue, poussiéreuse ou bourbeuse, ne se distingue guère, de loin, du village magyar ; mais de près le signalent les murs crépis de rose, de bleu, les toits de lattes ou de chaume pointus, les fleurettes encadrant sur la porte le nom du propriétaire, et, sur le seuil, les femmes aux grandes bottes de cuir (ou aujourd'hui de caoutchouc), à l'ample jupe courte et plissée, de couleur tendre.

La forêt de hêtres, la pâture défrichée prennent-elles possession de la surface, un autre habitat s'affiche : hameaux et petites maisons isolées, les *kopanice*, nombreuses au N. O., aux confins silésiens, moraves, aux

pieds des Monts Métalliques, entre le Hron et l'Ipel', le long de la frontière hongroise, et dans quelques coins des vallées centrales. Essaimage parti des vallées principales, au fur et à mesure qu'elles se cultivaient, se surpeuplaient : les familles quittent le village, vont vers les hauteurs et s'isolent. Les seigneurs féodaux ou l'Etat allouent des forêts ou des broussailles, des friches, pour accroître leurs revenus. Les villageois ont construit ces épars, les petites maisons de pierres, blanchies aujourd'hui, couvertes de chaume ou de lattes de bois, et, à côté, le fenil, la grange, la basse-cour, la porcherie, l'étable, la ruche, parfois un petit moulin.



Phot. Centropress, Prague.

FIG. 55. — LA VIE SLOVAQUE

Les trois étages de la Montagne slovaque : prairies d'en bas, forêts des pentes moyennes, cimes neigeuses des Tatry. Le Slovaque vit de ses bêtes et de ses bois. Vue prise du village de Prašivá (Basses Tatry).

Le Ruthène présente le même type de village, de genre de vie mixte, mais encore plus arriéré. Le contraste se répète entre l'énorme village hongrois et le village ruthène, qui n'est qu'un épars perdu sur des kilomètres : pauvres maisons de planches, au toit bas, en bardeaux, en chaumes, où les petits bœufs, les petits chevaux voisinent avec la famille. L'église, toute de bois, surmontée de la triple croix orthodoxe, est perchée sur les premières pentes. Le paysan, vêtu de laine grise, coiffé du bonnet de chèvre frisée, élève sur les communaux bœufs, chevaux, moutons et porcs (28 % de ces districts sont en pâture), et cultive, près de sa chaumière, céréales pauvres et pommes de terre (20 % de la surface sont ensemencés). Le Juif même est souvent agriculteur (21,8 % de la population juive) : il a, sous le régime hongrois, acheté maintes terres au Ruthène; pourtant, en dépit parfois d'une propriété de 100 ha., il meurt de faim, doit se louer comme journalier agricole, ou s'en va vers le gros bourg. Le Ruthène ne possède aucune organisation urbaine : c'est le Juif, marchand et usurier, qui, enveloppé dans son caftan sale, tient le haut du pavé des villes.

A ces paysans pauvres et arriérés, il fallait des terres pour vivre, des écoles pour accéder à l'élite, c.-à-d., au gouvernement. Dès 1918 se posent ces problèmes essentiels, agraire, scolaire.

La réforme agraire. — Un atlas hongrois de 1920, *la Hongrie économique en cartes*, montre les grandes propriétés (soit plus de 1.000 arpents ou 575 ha.) accaparant de 25 à 59 % des terres slovaques et ruthènes¹. En 1895, 90 % des propriétaires possédaient moins de 20 arpents (1 arpent = 0 ha. 575), se partageaient environ 30 % du sol; parmi eux, 52 % devaient vivre sur moins de 5 arpents (4 % de la terre), 38 % sur 5-20 arpents (25 % du sol). En revanche 0,6 % de propriétaires détenaient plus de 200 arpents, se partageaient 48,5 % de la « haute Hongrie ». Sur une superficie totale de 6.165.000 ha., un peu plus de 2.100.000 appartenaient à un millier de grands seigneurs. En Russie subcarpatique, 750 magnats hongrois gardaient un tiers du pays. Ce système féodal procurait une main-d'œuvre forestière et agricole bon marché : le *bires*, l'ouvrier agricole, était, surtout dans le bas pays, un véritable serf. Les grandes propriétés n'avaient cessé de croître depuis le xv^e siècle.

Le nouvel Etat tchécoslovaque bouleversa le régime agraire, expropria les grands domaines. En 1930, avaient été saisis 28,50 % des terres de Slovaquie (1.396.000 ha., dont 498.010 de terre agricole), et 18,83 % des terres de Ruthénie (238.908 ha., dont 45.379 de terre agricole).

¹ 1. Carte des grandes propriétés hongroises, p. 391



Phot. Horak, Užhorod.

FIG. 56. — LA VIE RUTHÈNE

Maisons d'un épars près d'Užhorod : murs de planches, toits à bardeaux ou de chaume ; pauvres champs potagers cernés de clayonnages.



Phot. Horak, Užhorod.

FIG. 57. — UŽHOROD, CHEF-LIEU JUIF DE LA RUSSIE SUBKARPATIQUE.

La petite ville, en majorité juive, s'étale dans la plaine, sur la basse vallée de l'Uh ; ici, maisons de bois du faubourg tzigane ; à gauche, les puits.

Quelques exemples montreront l'efficacité de la réforme dans les régions-frontière supra-ipoliennes. La propriété forestière de Svätý Antol, au S. de la Slovaquie, près de l'Ipel', 1.247 hectares qui appartinrent au prince de Cobourg-Gotha, fut répartie entre les communes à raison de 2 à 300 ha. chacune. Les terres arables de Nanince, soit 232 ha., furent distribuées, en lots de 2 à 3 ha., entre 34 familles de paysans magyars. Dans une autre région, les prés inondables et les champs de Sakáloš, sur la rive gauche de l'Ipel', 125 ont été attribués à 6 familles magyares et 3 familles slovaques. A Mad'arovce, où la terre était propriété exclusive de deux personnes, 94 ha. ont échu à 39 familles paysannes, 31 magyares, 5 slovaques et une tchèque. En Hongrie, le paysan magyar reste en régime féodal. Le paysan magyar de Slovaquie, au contraire, a bénéficié des lois agraires. En Russie subkarpatique, on a abandonné au paysan ruthène la « terre neuve », dont il avait le plus pressant besoin ; il installe ses nouveaux champs sur la Montagne, où il est obligé parfois de labourer deux fois avant de semer, ou dans les marais de la Tisa. Les Juifs sont aidés par la *Jewish Joint Reconstruction Foundation*, qui a créé pour eux des caisses de prêt agricole. Ainsi dans la commune de Šalanky (arrondissement de Chust) 608 paysans, ruthènes (356), magyars (228) et juifs, se partagèrent les 3.357 ha. de terre saisie.

Au total, en 1930, sur les 3.601.641 habitants de la Slovaquie et de la Ruthénie (dont 1.069.073 habitants actifs), 185.683 bénéficièrent du partage des terres, soit 17,4 % des personnes ayant une profession, et, parmi les bénéficiaires, 86,1 % étaient des paysans sans terres (en Bohême et Moravie, 69,5 %). Environ le quart de la population active agricole (24,8 %) reçut la terre : réforme démocratique enracinée profondément dans les campagnes slovaques et ruthènes.

La réforme scolaire. — Dans l'ancienne Hongrie, la magyarisation ne cessait de restreindre les écoles slovaques. En 1851, dans dix comitats, en majorité de langue slovaque, étaient ouvertes 1.489 écoles primaires, dont 1.073 en langue slave. En 1913-1914, les écoles primaires de Slovaquie et Ruthénie recevaient 256.000 enfants : 214.000 (83,6 %) allaient aux écoles hongroises et 42.000 (16,4 %) aux écoles slovaques. En face des 2.342 écoles magyares (90 %), 344 écoles slovaques (9,2 %), 22 écoles allemandes (0,6 %) et 10 écoles ruthènes (0,2 %). Dans les écoles non-magyares, le hongrois prenait vingt heures par semaine ; seules étaient enseignées dans une autre langue la lecture, l'écriture et la religion. Dans l'enseignement secondaire, à côté

des 59 établissements magyars, pas un lycée slovaque, d'après les propres statistiques hongroises.

Aussi les cadres ne pouvaient-ils se recruter que parmi les Magyars. On comptait, en 1910, 4.257 instituteurs magyars contre 345 slovaques, 638 professeurs magyars contre 10 professeurs slovaques, 713 médecins magyars contre 26 médecins slovaques, 461 magistrats magyars et pas un slovaque, 930 employés de comitats magyars contre 18 employés slovaques, 812 employés municipaux magyars contre 11 employés slovaques, 1.100 « notaires » (agents du pouvoir central, payés par les communes et faisant fonctions de secrétaires de mairie et de répartiteurs d'impôts), et secrétaires de districts magyars contre 33 slovaques.

Plaie plus grave encore : les illettrés étaient en nombre dans les pays non-magyars. Dans la Plaine, 80 à 90 % de la population âgée de plus de six ans savent lire et écrire, alors que dans les Karpates du N. la population instruite tombe à 60-70 %, en Ruthénie à 50-60 %; en 1920, 35.000 enfants de la Russie subcarpatique ne mettaient pas les pieds à l'école, 77.8 % de la population ne savaient ni lire ni écrire.

L'Etat tchécoslovaque, au contraire, applique rigoureusement le traité des minorités, signé à Saint-Germain le 10 septembre 1919, et la loi sur les langues du 29 février 1920. Tribunaux, administrations, écoles emploient la langue minoritaire dès que la minorité atteint 20 % de la population du district.

Dès 1920-1921, la Slovaquie avait reçu 2.317 écoles primaires (69,8 %) qui instruisaient 252.000 enfants slovaques, 729 écoles magyares (22 %) qui réunissaient 82.800 enfants magyars, 78 écoles ruthènes (2,4 %) avec 7.970 enfants ruthènes, 102 écoles allemandes (3,1 %) groupant 13.800 enfants allemands, et 93 écoles combinées (2,7 %). Aujourd'hui, 93,2 % des enfants magyars sont élevés dans des écoles magyares, 91,3 % des enfants ruthènes dans les écoles ruthènes : seule la dispersion empêche de faire davantage. Si les deux millions de Slovaques de 1913 n'avaient que 344 écoles, les 750.000 Magyars d'aujourd'hui disposent de 789 écoles. En 1927, 230.690 enfants slovaques fréquentaient en Slovaquie 2.692 écoles, 65.938 enfants magyars 693 écoles, 38.828 enfants ruthènes de Ruthénie s'asseyaient sur les bancs de 397 écoles ruthènes, et 8.507 enfants magyars de Ruthénie dans 96 écoles magyares. Pour la seule Russie subcarpatique, si arriérée, de 1920 à 1932 le nombre des écoles augmenta de 59 %, celui des classes de 274 %, celui des élèves de 143 %. En outre, on avait bâti 38 écoles secondaires et normales slovaques, 5 magyares, 4 ruthènes, 3 allemandes, avec respectivement 12.647, 3.109, 1.320 et 1.149 élèves. A Užhorod fut créée une école tsigane, la première du monde.

Les associations littéraires ou d'éducation sont libres, comme la grande société hongroise Jókai de Komárno : sur 701 communes magyares, 631 entretiennent une bibliothèque magyare, réunissant 92.508 volumes, consultés ou empruntés par 39.992 lecteurs. Les Magyars lisent, parmi les 107 revues politiques des deux provinces, 41 dans leur langue, 70 journaux et 5 quotidiens. A Bratislava a été fondée, grâce au don d'un million de couronnes du président Masaryk, une Académie magyare des sciences, des lettres et des arts. Seton-Watson qui, après avoir été avant la guerre un des meilleurs connaisseurs des choses slovaques, enseigne aujourd'hui à l'Université de Londres et compare le passé au présent, a pu justement écrire (et nous supprimons ses sévères commentaires) :

« ... Les Magyars de la vieille école, c'est-à-dire les mêmes hommes qui naguère approuvaient la politique de magyarisation à outrance et parfois y prenaient une part active, réclament maintenant pour eux-mêmes, comme allant de soi et n'étant que de la plus élémentaire justice, un grand nombre de réformes, dont la dixième partie aurait satisfait les malheureux Slovaques avant la guerre... Par le traitement des minorités, la Tchécoslovaquie est déjà très en avance sur la plupart des autres pays ». (*Slovakia then and now*, 1931.)

L'économie urbaine. — La création de frontières neuves impose l'adaptation économique. La Slovaquie et la Ruthénie des temps hongrois vivaient sous le joug des magnats de la terre et de la banque magyare. Sous l'ancien régime, les villes « royales » enfermées dans leurs murailles, épanouies dans leurs privilèges, formaient souvent des enclaves qui échappaient aux mesures de la Diète. La noblesse entravait le progrès économique de la bourgeoisie, l'artisanat corporatif par la concurrence du travail domestique, le commerce marchand par les taxes locales, les douanes intérieures. Les cartes de la fin du XIX^e siècle, même dressées par la propagande hongroise en 1920, montrent encore l'infériorité des pays du N. en minoteries, sucreries, distilleries, manufactures de tabac, constructions métallurgiques. Seules étaient tant soit peu développées les industries du lin, du chanvre, très artisanales, du charbon, du bois dans les forêts, de la force hydraulique dans ces pays montagneux. Cependant, depuis 1890, la Hongrie cherchait à faire de la Slovaquie sa Bohême : entre 1900 et 1910 un interventionnisme, au reste irrationnel, fit passer les ouvriers de 55.000 à 76.000.

Les progrès agricoles et industriels depuis 1918 sont immenses. L'Etat tchécoslovaque, en quinze ans (1918-1932), a investi dans les travaux publics de Slovaquie 1.952 millions de couronnes, tant pour la régularisation des rivières et des torrents de montagnes qu'en drainages, irrigations et approvisionnement en eau ;

3.525 hectares furent sauvés des inondations, 9.000 hectares irrigués. Le nombre des mutuelles rurales passe de 34 à 47 et leurs prêts de 25 à 212 millions de couronnes. Les 39 coopératives de crédit commercial deviennent 55, et leurs 20 millions de prêts se gonflent à 75 millions de couronnes.

Il s'agissait au reste moins d'industrialiser le pays, client de la métallurgie et des textiles tchèques, que de permettre la transformation de ses propres matières premières. La production du sucre, entre 1920 et 1928, s'accroît de 765.000 quintaux, dans douze établissements, à 1.882.000 quintaux; la production du minerai de fer (1920-1930) de 460.800 à 979.042 tonnes; celle du lignite de 213.000 à 598.358 tonnes; celle de la fonte de 4.000 tonnes en 1919 à 33.400 en 1928. Pourtant la concurrence silésienne fait éteindre les hauts-fourneaux, le dernier en 1931. La laine est stationnaire ou presque, 1207.000 et 213.000 broches, et la crise est venue réduire de 60 % l'activité des usines textiles.

La Russie subkarpatique, laissée par le gouvernement hongrois dans un état d'abandon et de délabrement extrêmes, n'a pas encore bénéficié de cette industrialisation. Le plus pressé était de refaire les routes (171 kilomètres sur 572), de bâtir des ponts (183), de reconstruire les voies ferrées, de créer les bureaux de télégraphe et de téléphone, et surtout des hôpitaux. L'état sanitaire était déplorable : en 1919, 13.652 morts, dont le dixième à peine avait pu être soigné dans les hôpitaux; il fallut introduire 70 médecins de district ou de ville, construire à Mukačevo un hôpital moderne, partout des dispensaires anti-tuberculeux et des centres de consultations d'hygiène sociale, sans compter les adductions d'eau, l'électrification (en 1918 il n'y avait que 10 familles qui s'éclairaient à l'électricité; il y a aujourd'hui 200.000 personnes), les écoles agricoles et artisanales, les scieries, etc. Il reste beaucoup à faire : on ne rattrape pas en quinze ans les négligences séculaires. C'est toute une colonisation à entreprendre.

Déjà l'émigration slovaque, qui poussait hors du pays 32.400 personnes en 1924, est tombée à 10.800 personnes en 1927 et 11.700 en 1928, toujours en majorité à destination des Etats-Unis.

Ces changements matériels sont encore favorisés par la nouvelle législation sociale, les assurances et secours de chômage, les œuvres d'hygiène, l'extension des hôpitaux, des ambulances, des services d'infirmières, la construction des routes et des chemins de fer, les nouveaux plans qui ont transformé Bratislava, Košice, les principales villes slovaques proches de la frontière, de nombreux bourgs et villages. « Un passage soudain de l'isolement médiéval au tourbillon des conditions et des idées modernes... La transformation de la Slovaquie est une des plus remar-

quables œuvres civilisatrices qu'ait vues l'Europe d'après-guerre» (SETON-WATSON). La population de Bratislava monte de 93.189 habitants en 1921 à 123.844 en 1930, celle de Košice de 52.898 à 70.112, celle de Nové Zámky de 19.023 à 227.457, celle de Prešov de 17.577 à 21.775, de Nitra de 19.118 à 21.283, de Komárno de 17.715 à 21.158, toutes dans la région des plaines du S., et toutes se slovaquisent.

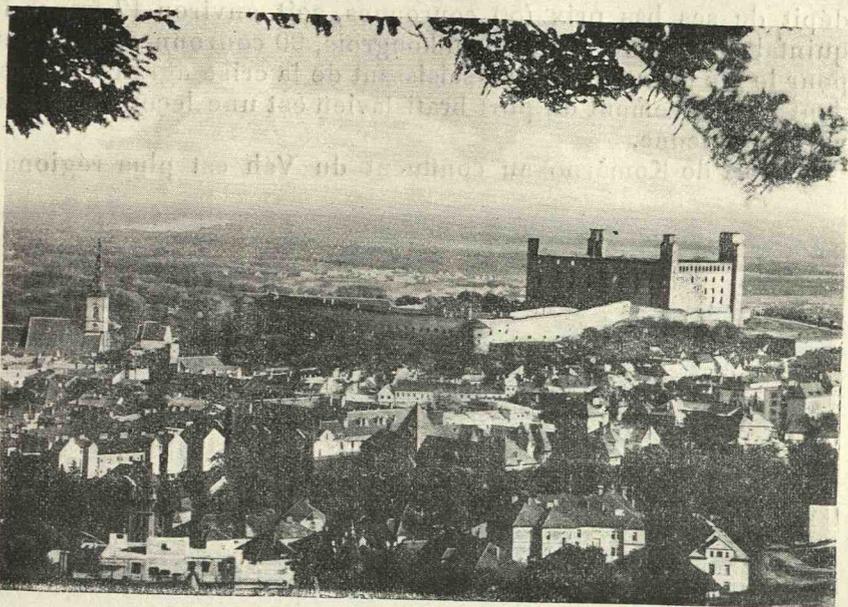
L'essor du commerce danubien est la plus tangible preuve de ce réveil. Le Danube est devenu une frontière, mais vivante : porte de sortie du pays. L'Etat a dépensé, de 1920 à 1930, 104 millions de couronnes pour l'aménagement du port de Bratislava, 53 millions de couronnes pour l'outillage du port de Komárno : achats de terrains, entrepôts, voies ferrées, chaussées, aqueducs, conduites électriques, dragage, hygiène des ouvriers.

Bratislava, à l'endroit où le Danube sort de sa ceinture alpine et karpatique pour entrer dans la plaine pannonique, est le débouché de toute la République, la porte de son industrie sur l'Europe sud-orientale. Le seul port de Bratislava a reçu 75 ha. de terrain, 2 ha. 1/2 de surface d'eau, 15 magasins de 34.400 mq., 30 km. de chemins de fer, 2 km. de routes, 2 km. de voies de grues, 15 grues électriques. Au débouché de la Morava, il est devenu le port central de la Tchécoslovaquie, le port de liaison avec les réseaux de l'Elbe et de l'Oder. Le trafic, 41.370 t. en 1913 et 151.572 t. en 1920, a sauté à 505.175 t. en 1930 et à 790.255 t. en 1931, a vingtuplé. La crise mondiale l'a fait retomber à 401.147 t. en 1933 : il est encore décuplé.

Du château de Bratislava, posté sur la fin des petites Karpates, brûlé, mais qui fut une des capitales de Marie-Thérèse, on juge le rôle de la ville. On y domine le Danube. Au bas de la colline, autour de l'église, qui porte encore la couronne royale de Hongrie, et de l'Hôtel de Ville, le vieux bourg serre ses places gothiques, ses tours, fontaines, balcons baroques, le palais de la Diète hongroise et les résidences des seigneurs. Plus loin, vers le N., la cité moderne, enfouissant un ghetto qui retient 15 % de la population, développe un commerce de bazar, et, plus loin encore, le quartier neuf avec ses claires maisons de béton et ses avenues immenses. Au S. du Danube, le faubourg slovaque de Petržalka, puis, à la corne de la forêt lointaine, la triple frontière en plaine, tchécoslovaque, hongroise, autrichienne.

L'activité de la ville se précise par des chiffres : 29 établissements métallurgiques, 42 fabriques de produits chimiques, 17 banques commerciales avec près de 2 milliards de couronnes (soit 1 milliard 1/2 de francs environ) de dépôts, une Caisse d'épargne riche de 145 milliards de couronnes, 3.852 commerçants. Le port est tout moderne. C'est une belle œuvre de patience

technique, qui utilise le Danube pour les échanges de toute

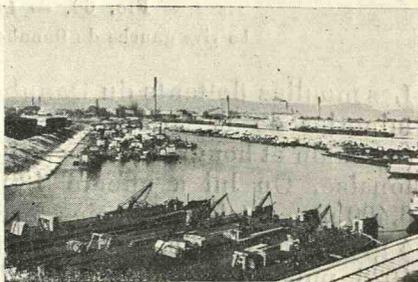


Phot. Centropress, Prague.

FIG. 58. — BRATISLAVA, CAPITALE DE LA SLOVAQUIE

Au premier plan, la vieille ville sur les pentes de la colline, dominée par l'ancien château. Au fond la nouvelle ville et la plaine coupée par le ruban du Danube.

l'Europe centrale. Du pont d'amont à l'aval, où le petit Danube se sépare du grand pour former le Veliký Žitný Ostrov, tandis que les grues chargent et déchargent, se succèdent la verrerie de Bohême, le blé et le maïs roumains, que les pompes aspirantes portent des chalands aux silos, les papiers d'Autriche, qui sont transbordés pour la Bulgarie et la Turquie, le tabac bulgare, les blés et les prunes yougoslaves, les charbons tchèques, qui attendent pour descendre le fleuve, enfin, au delà des bassins d'hiver, de radoub et de construction, creusés dans les anciens bras du Danube, le port des pétroles venus de Roumanie, pompés des bateaux-citernes, accumulés dans les tanks et jetés dans les wagons. Le grand commerce est dû aux grains. Pourtant le blé



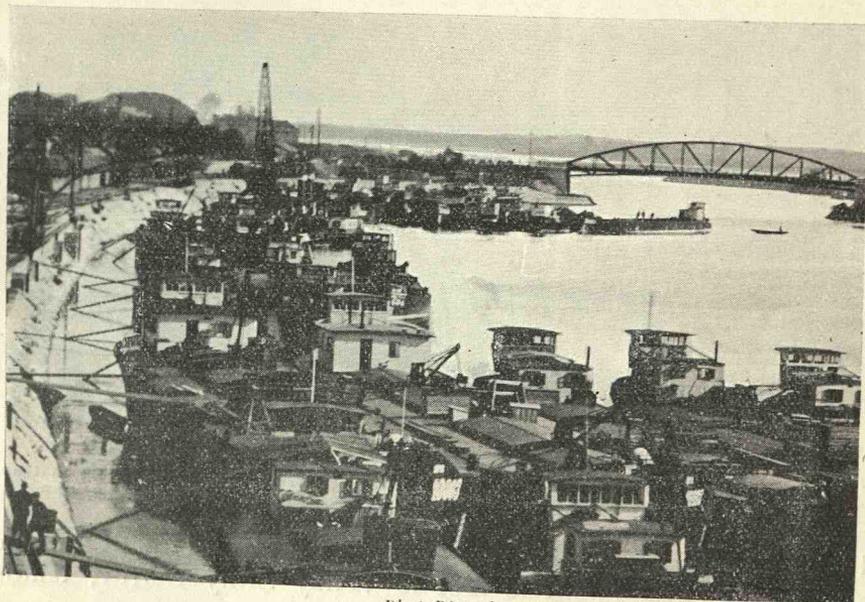
Phot. Direction des Travaux publics de Bratislava.

FIG. 59. — LE PORT DE BRATISLAVA

Aspect du port en 1931 : bateaux en déchargement ; derrière, la ville.

s'accumule maintenant dans les silos sans trouver preneur en dépit de ses bas prix (50 couronnes, soit environ 17 francs le quintal pour le blé roumain ou hongrois, 90 couronnes, 50 francs, pour le blé tchèque) : signe saisissant de la crise agraire. Cependant le mouvement du port bratislaven est une leçon de solidarité danubienne.

Le port de Komárno au confluent du Váh est plus régional.



Phot. Direction des Travaux publics de Bratislava.

FIG. 60. — LE PORT DE KOMÁRNO

La rive gauche du Danube et le port slovaque en 1928.

Les moulins flottants du Danube témoignent de son vieux rôle de minotier de la Montagne. Il exporte du bois, importe le blé (roumain et hongrois), le charbon, surtout celui de la Silésie polonaise. On lui a affecté 120 ha. de terrain, 7 magasins de 6.400 mq., 22 km. de voies ferrées, 3 km. de quais nouveaux et 4 grues. Son trafic, 44.536 t. en 1922, est monté à 718.287 t. en 1928, puis est descendu à 574.706 t. en 1931 : il avait cependant en dix ans décuplé ; 1933 n'a vu décharger et charger que 112.170 t.

Les petits ports ont tous suivi cette ascension : Parkáň passe de 2.472 t. en 1922 à 24.170 t. en 1931 (11.898 en 1933). Au total, tous les ports slovaques du Danube ont enregistré ce progrès immense : 144.688 t. en 1922, 1.519.215 t. en 1931 : le trafic a décuplé en dix ans (pour retomber, effet de la crise, à 548.068 t. en 1933). Le progrès est la justification de la nouvelle frontière : la Slovaquie montagnaise ne peut vivre qu'avec l'issue du Da-

nube. Ce débouché sur une grande voie internationale impose son indépendance économique, et, en retour, la Slovaquie assure la prospérité à la route danubienne.

Ainsi, dans un cadre montagneux et forestier, mais débordant ce cadre, la Slovaquie, disparue des Etats durant dix siècles, est devenue une Nation grâce au maintien millénaire de sa langue, grâce à la conquête récente, par ce peuple paysan, de la Terre et de l'Ecole, grâce à son entrée dans la civilisation européenne, par l'industrialisation — du reste encore relative — de ses ressources, et par son commerce danubien.

La frontière actuelle n'est pas parfaite certes, mais elle est plus rationnelle que l'ancienne, simple conséquence de la conquête. Celle-là est le fruit des travaux longs et minutieux d'experts qui, durant des mois, ont entendu les délégués de tous, ont compulsé les documents, presque tous hongrois du reste, faute d'autres. Elle résulte du « meilleur compromis possible entre les exigences rivales et souvent contradictoires de l'histoire, de l'ethnographie, de la géographie et de l'économie », concluait Seton-Watson (*Slovakia*). Compromis linguistique, le plus logique et le plus sage. Mais c'est aussi la conclusion d'une histoire séculaire : la descente des Montagnards sur l'avant-pays fertile et routier, facilitée par la nature, par les cheminements des Karpates, provoquée en réaction d'une politique conquérante, qui avait repoussé le paysan dans la Montagne, l'avait réduit à la portion congrue, à une part de famine.

Un peuplement rural, en vain refoulé et qui a résisté à l'ancien régime magyar, une civilisation paysanne, qui conquiert la Terre, et, par l'Ecole, le droit au pouvoir, une économie urbaine toute moderne, qui soude par la voie danubienne la Montagne à la Plaine et l'Etat neuf à l'Europe centrale : trois faits géographiques, qui n'étaient en rien fatals ; mais l'œuvre humaine récente, en déchirant la gangue féodale, a précipité l'évolution.

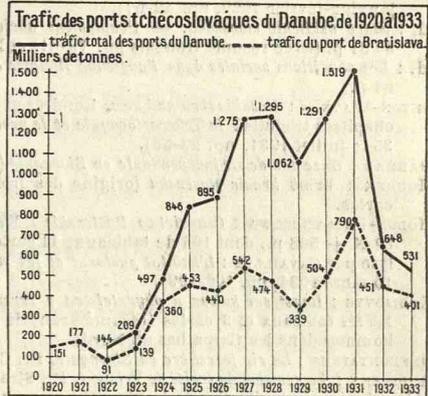


FIG. 61.

PROGRÈS DES PORTS TCHÉCOSLOVAQUES
DU DANUBE

BIBLIOGRAPHIE

- Ouvrages généraux sur la Tchécoslovaquie cités au chapitre V et en outre :
- SKOTON-WATSON : *Racial problems in Hungary*. Londres, 1908, 8° 540 p., 42 illustr.
- SCOTUS VIATOR (Seton-Watson) : *La persécution politique en Hongrie*. P., Cornély, 1908, in-16 47 p.
- DENIS : *La question d'Autriche : les Slovaques*. P., Delagrave, in-12 283 p.
- La Russie subcarpathique au point de vue de la question des nationalités*. Prague, 1922, 4° 23 p.
- Les minorités ethniques en Hongrie et en Tchécoslovaquie*. Prague, 1922, 4° 60 p.
- Le traitement des minorités en Tchécoslovaquie et en Hongrie*. Prague, 1927, 4° 24 p.
- DALMAY DE LA GARENNE : *La Ruthénie tchécoslovaque* (Annales de Géographie, 15 septembre 1924, pp. 443-456).
- QUENET : *Notes sur la vie catholique et la politique en Europe centrale* (le Monde slave, mars 1928, pp. 178-200).
- JANSÁK : *Contribution à l'étude du peuplement en Slovaquie : communes et « kopanice »* (La Géographie, janvier-février 1929, pp. 49-67).
- Id. : *Staré osídlenie slovenska. — Peuplement ancien de la Slovaquie*. Turčianský Sv. Martin, 1932 8° 81 p. (avec résumé français pp. 78-81) et XXXV pl.
- Id. : *Les conditions sociales dans l'ancienne Hongrie et la situation de la Slovaquie*. Prague, 1932, in-16 64 p.
- SETON-WATSON : *Slovakia then and now*. Londres et Prague, 1931, in-16 356 p., phot., carte, quelques chapitres traduits : *la Tchécoslovaquie et le problème slovaque*, le Monde slave, juin 1931, pp. 344-354 ; juillet 1931, pp. 23-66).
- DARRAS : *Onze ans de vie indépendante en Slovaquie* (le Monde slave, mai-juin 1930, pp. 174-211).
- HODEK : *Vznik hranic slovenska* (origine des frontières slovaques). Bratislava, 1931, 8° 412 p. cartes.
- HOLUB-PACEWICZOWA : *Osadnictwo Pasterskie i Wedrowki w Tatrach i na Podladrzu*. Cracovie, 1931, 8° X + 508 p., dont 194 de tableaux, 11 cartes h. t., 53 phot., 41 fig. (résumé français). Analyse par CAVAILLÈS : *L'habitat pastoral et les migrations dans les Tatras* (Annales de Géographie, 15 mars 1934, pp. 196-199).
- KUBIJOVC : *Rozšírení kultur a obyvatelstva v severních Karpatech*. Bratislava, 1932, 8° 146, p. + XVIII tableaux et 3 cartes (résumé français pp. 99-135 : La répartition des cultures et des hommes dans les Carpathes du Nord).
- DEFFONTAINES : *La vie forestière en Slovaquie*. P., Champion, 1932, 8° 94 p., 2 cartes, 17 phot.
- RUDINSKY : *La révision du traité de Trianon*. P., Sirey, 1933, in-16 267 p.
- Aide-mémoire sur la situation de la minorité hongroise en Tchécoslovaquie*, publié par la Ligue hongroise pour la révision du traité de Trianon. Budapest, 1934, 8° 142 p., 3 cartes.
- MOUSSET : *La vie rurale dans la plaine subcarpathique* (Annales de géographie, 15 juillet 1934, pp. 380-396, 3 pl. et 1 carte).
- VOŽENILEK : *Résumé des résultats acquis de la réforme foncière dans les pays de Slovaquie et de Russie subcarpathique*. Prague, 1932, 4° 38 p., 3 cartes.
- KROFTA : *Tchèques et Slovaques jusqu'à leur union politique* (le Monde slave, mars 1933, pp. 321-347 ; avril 1933, pp. 1-38).
- FICHELE : *La place de la Slovaquie dans l'économie tchécoslovaque*. (L'Europe centrale, Prague, 12 février, 17 mars, 7 avril, 12 mai, 9 juin, 4 août, 1^{er} septembre, 20 octobre, 15 décembre 1934, 28 septembre, 12 octobre, 16 novembre 1935).
- KROFTA : *Die Podkarpatska Rus und die Tchechoslowakei* (Prager Rundschau, 1934, pp. 410-438).
- MARTEL : *La Ruthénie subcarpathique (Podkarpatska Rus)*. P. Hartmann, 1935, 8° 188 p.

CONCLUSION : LA NATION TCHÉCOSLOVAQUE

Une Nation est une combinaison harmonieuse de genres de vie.

Il n'y a pas de meilleure application de cette définition qu'à la Nation tchécoslovaque. Trois régions physiques dissemblables, du « massif bohémien » à la « chaîne karpatique », qu'ont séparés ou soudés, selon les avatars de l'histoire, le « couloir morave ». Deux langues, au moins, opposées : là le tchèque et l'allemand — une forte minorité allemande — ; ici le slovaque et le magyar — une faible minorité magyare —, sans oublier, aux confins de

l'E., le russe des Ruthènes. Une Suisse, qui touche à la fois à l'Occident et à l'Orient, mais qui, par-dessus tout, avec son axe morave, penche vers l'Europe centrale, danubienne.

Si l'on compare une carte morphologique et une carte dite « ethnographique », ce qui en Europe signifie linguistique, on est tout de suite frappé de la superposition impossible. Les Allemands forment une masse compacte, exclusivement périphérique, autour du « quadrilatère » (il vaudrait mieux dire du losange) bohémien. Au contraire, si la « pénéplaine intrabohémiennne » est purement slave, le sont aussi le corridor de Moravie, les montagnes de Slovaquie, tandis que sur la plaine danubienne les Magyars l'emportent en nombre. Il n'est donc pas possible de dire, par une synthèse simpliste, que le domaine des Slaves est la Montagne ou la Plaine. Il faut pousser plus loin l'analyse.

La Montagne est multiforme. La variété de ces milieux crée les contacts et les liaisons. Entre l'uniformité des grandes plaines de l'Est européen, la multiplicité des petits bassins de l'Europe atlantique, ici les plâtitudes s'insinuent et s'amenuisent. Les genres de vie n'y sont ni monotones ni calfeutrés.

Autant de Montagnes, autant de genres de vie. Voici la Šumava, bombée et effondrée, bordée de toutes ces vallées, dont l'argile a autorisé les poteries, même préhistoriques. La « Forêt » est vraiment la frontière : dans les clairières défrichées, des villages de confinaires y défendaient jadis le monde tchèque contre l'infiltration des Bavarois voisins. La Forêt fait corps avec le paysage tchèque : elle est partout à l'horizon. L'hymne national retentit de ses échos :

Où est ma patrie ? Dans ma patrie
 l'onde murmurante coule par les prairies ;
 des forêts bruissent sur les rochers ;
 les jardins au printemps resplendissent de fleurs.
 Et ce paradis terrestre,
 c'est ma patrie, la terre de Bohême.

Là le mur sombre des Krušné Hory, fouillé de mines de fer, d'étain, d'argent autrefois, et aujourd'hui de lignites, dédaigné des Slaves, ses vallées creuses, peuplées de ces villages saxons, qui s'allongent à perte de vue, aux pieds du mont métallifère. Et, sur la troisième face, les Krkonoše ne ressemblent pas aux deux autres barricades : série de blocs, couronnés de plateaux marécageux, neigeux ; immobilisés durant le long hiver, les paysans y travaillent le lin, le chanvre ; et les villes filent et tissent la laine étrangère, le coton importé. La grande plateforme de granite, qui ne porte guère que des cultures pauvres, sarrasin ou pommes de terre, entre les forêts d'épicéas, pousse

ses paysans dans la riche vallée du Labe (Elbe); mais les eaux vives et la houille blanche retient, accumule les citadins.

Quel contraste avec l'intérieur, découpé, enrichi, sur le lœss fertile, par les blés et les betteraves, couverts de ces villages, ronds et compacts, qui ne ressemblent guère aux files allongées, peuplées d'Allemands! Ces fermes de bois et de boue symbolisent toute la civilisation rurale, cette artistique civilisation du bois, qui orne jusqu'aux toits et aux intérieurs. Il semble que le village, recroquevillé en boule, se défende encore contre l'intrusion, contre la persécution germaniques, qui n'avaient cessé durant trois siècles, de la Montagne Blanche à Saint-Germain.

A côté de ces montagnes rébarbatives, qui ençoignent la plaine tchèque, voici la Montagne, plus haute, mais pénétrable, qui accueille les Slovaques : la triple chaîne, jamais soudée, depuis la plaine hongroise jusqu'au glacis polonais. Et que de variétés encore! Les « Karpates blanches », où les îles calcaires et leurs gorges profondes, comme celles du Váh, alternent avec les bassins plats, fertiles, fourmillant de villages et de bourgs; les Tatry, que domine à plus de 2.600 m. le pic Masaryk, ce géant enveloppé d'un manteau de sapinières, et qui tiennent, dans leurs plis profonds, les mines de fer et les usines textiles. Enfin un dernier type montagnard, un dernier genre de vie : les pâturages des cimes, les *poloniny* de la Russie subkarpatique, avec leurs moutons, qui y arrivent une fois l'an suivant les *plaj*, et les chalets d'en haut, « patrie d'été » des bergers.

Tant de vies diverses, sans compter la vie urbaine, industrielle, commerçante, intellectuelle, pour se condenser en une vie nationale, ont besoin du truchement de la langue commune. De part et d'autre de ce couloir de Moravie, canal de la civilisation commune, où les dialectes tchèques et slovaques se confrontent, se combinent, guettée par les Allemands de Silésie et d'Autriche, assiégée en vain durant trois siècles par la germanisation, la défense slave se confondit avec la défense paysanne. Un trait qui rappelle la France : le paysan tchécoslovaque est formé à la compréhension de la vie nationale par les courbes harmonieuses d'un horizon limité. Ce ne sont pas les grandes steppes russes, qui attirent vers l'Asie. Ce n'est pas non plus le morcellement exagéré, qui fait obstacle à l'union. Tandis que les plaines trouvent place dans les moindres échancrures de ce massif cassé, de cette chaîne, tranchée en vallées multiples ou adoucie en plateaux, et offrent leurs champs de céréales et leurs piquets de houblonnières, la Montagne, humanisée, envoie ses ruisseaux et son énergie. Pas de ces concentrations, qui agglomèrent sur le charbon seul les sociétés trop puissantes, *Konzerne* d'Allemagne, trusts d'Amérique. Ici, au contraire, dès que naît l'industrie

dans les petits bassins houillers ou sur les pentes que l'électricité vivifie, elle se dissémine et devient sociale, comme l'y invite la nature.

La défense slave, c'est aussi l'unité slave. Les premiers apôtres en furent des Slovaques, s'exprimant en tchèque, et, en tête Kollár dans sa *Slávy dcera*, « la Fille de Sláva » (1824), dans sa « Solidarité littéraire entre les tribus et les langues slaves » (1836), qui adaptait le vers de Térence : *Slavus sum, nihil slavici a me alienum puto*. Et cet esprit de solidarité slave s'exaltait plus tard dans l'institution, sportive et spirituelle, des *Sokol*. On n'était pas loin de penser, avec Palacký et Havlíček, que le centre géométrique des Slaves extra-russes était Vienne. Mais cet « austroslavisme » fut tué par la politique viennoise. La défense slave, ce n'est pas seulement une lutte linguistique : c'est essentiellement une lutte de civilisation, ainsi l'entendait Hus, dans une Réforme, plus morale que théologique; ainsi l'a compris Masaryk, qui, à la fin du XIX^e siècle, fut l'initiateur et le chef de cette défense morale, à son tour l'Eveilleur — comme il l'a écrit des Romantiques — d'une Nation, non nationaliste, qui oppose au pangermanisme la force de sa conscience et de son droit. Cette conscience de sa personnalité, elle la puise dans la synthèse. La défense slave, c'est aussi, en effet un équilibre. A ceux qui invoquaient l'exemple russe : *Ex Oriente lux*, Masaryk répondait : « Oui, mais aussi *Ex Occidente* ». On a prêché contre le germanisme, quand la langue et la culture allemandes étaient imposées officiellement, et l'on a accueilli, en contre-partie, les influences russe ou française. Mais, du jour où la Nation se forme, le chauvinisme n'est plus de mise : la défense de la Nation fait appel à « ses Allemands ».

Si l'idée de la Nation tchécoslovaque, au cœur même de l'Europe, est un concept de civilisation, la Tchécoslovaquie n'est pas le domaine exclusif d'une partie, même victorieuse : ses 3 millions d'Allemands sont intégrés dans cette masse de 14 millions 1/2 de citoyens. Tout comme les Allemands de Suisse, ils sont au reste déterminés à rester hors d'Allemagne. Les forces, qui les ont poussés dehors, comme celles qui travaillent pour l'indépendance de l'Autriche, rappellent celles qui ont fait sortir de l'Empire romain germanique, il y a plusieurs siècles, la Suisse ou les Pays-Bas. Les destinées du *Deutschböhmen* sont différentes de celles du *Deutschtum* : elle se sont révélées vives lors du triomphe du Troisième *Reich* hitlérien. Le peuple allemand de Tchécoslovaquie fête l'anniversaire de la République, réélit, par l'organe de ses représentants, le président Masaryk, organise des manifestations pour la défense du territoire tchécoslovaque. En juin 1934, un député de la grande Ligue agraire allemande, du

Bund der Landwirte, proclamait : « Nous défendrons la démocratie et la coalition de toutes les forces constructives de l'Etat. » Henlein lui-même, dans une déclaration écrite remise à Louis Roubaud et résumée dans le *Petit Parisien* du 24 juillet 1935, s'affirme partisan de la collaboration dans le cadre de l'Etat tchécoslovaque : « Nous habitons, les Tchèques et nous (Allemands), ce territoire depuis dix siècles. Nous pouvons donc vivre côte à côte en bonne intelligence. » Beneš pouvait rendre cette justice au gouvernement de Prague et à sa Nation : « Ce sera à jamais pour nous un sujet de fierté, dans notre histoire d'après-guerre, que notre vie intérieure ait évolué sans à-coups, sans violences et sans révolutions. Ce sera un témoignage éternel de notre maturité politique qu'à une époque, où se brisaient ailleurs sous la violence les cadres des partis politiques et des institutions, nous avons su maintenir une grande coalition des partis de gauche et de droite, embrassant toutes les nationalités et tout l'Etat en une coopération harmonieuse, en dépit de nombreuses difficultés, conformément à l'intérêt de l'Etat, du peuple tout entier et à l'esprit de nos institutions démocratiques. »

Le problème de la cohabitation, c'est-à-dire de l'Etat national, paraît ainsi nettement posé : la Nature prête ses cadres à la coopération des hommes.

QUATRIÈME PARTIE

LA ROUMANIE

CHAPITRE VIII

LA « MONTAGNE » KARPATIQUE, axe de la « Terre roumaine »

Bien avant l'Unité, quand l'arc karpatique servait de frontière aux deux envahisseurs, le Magyar et le Turc, le peuple maintenait nominalement sa grande patrie, la « Terre roumaine », *Țara românească*. Les plaines sont aisément conquises. La Montagne reste le refuge et le conservatoire populaires.

« Les bergers, dont l'activité errante à travers les vallons commence l'histoire du peuple roumain, sont le produit de la montagne tout aussi réellement que ses pins et ses mélèzes. Les premières formations politiques ont été créées par les Voevozi à l'ombre des hautes cimes, à proximité des défilés... pour arrêter les envahisseurs... Là s'élevèrent les premières églises en pierre et les premiers châteaux autour desquels se rassemblèrent les habitations des marchands... Cette terre roumaine, la montagne l'entoure, l'embrasse de tous côtés. Trois grands boulevards de rochers la surplombent, et chacun d'entre eux sera le berceau d'un Etat (Transilvanie, Valachie, Moldavie)... La montagne est tellement familière au Roumain qu'elle n'a pas de nom distinctif... C'est dans les livres d'école que les jeunes Roumains apprennent le nom de Karpates; pour le peuple, c'est tout simplement *Muntele* (la Montagne) » (IORGA).

Cette grande dorsale recourbée, colonne vertébrale du corps roumain, que les pistes de transhumance ont toujours vivifiée, qui accueille les troupeaux chassés des steppes chaudes par les étés desséchants, qui envoie en bas ses eaux vives et fertilisantes, qui couvre de son ombre les autres zones roumaines, Collines bocagères et Plainnes nues, est le centre formé par la Nature, choisi par l'Homme du passé, et qui fournit encore ses forces et ses richesses à la Roumanie actuelle : citadelle physique, conservatoire historique, réservoir humain d'aujourd'hui¹.

1. Carte des chemins de transhumance des pâtres à travers les Karpates roumaines, p. 223.

I. — LA CITADELLE

Le nom de Karpates vient-il, comme le veulent certains savants hongrois, de l'albanais *karpe*, rocher, qui perce dans le nom local de Shqipria (Albanie), dans le mot bulgare de *karpa*? C'est possible. En tout cas ce nom se retrouve dans la tribu des *Carpi*, qui, seuls parmi les Daces, ont su défendre leur indépendance dans ces montagnes, jusqu'aux III^e et IV^e siècles. Dès les temps reculés la citadelle a joué son rôle.

Les Karpates du Sud ou roumaines (qui s'opposent aux Karpates du Nord ou slovaques) sont tout aussi inégales et tout aussi morcelées. Deux bastions, aux deux extrémités septentrionale et méridionale, les massifs de Maramureș-Bucovine et de Banat-Transilvanie, de sol dur et altier; entre les deux, une courtine, les chaînes de flysch moldaves, plus molles, établissant la liaison par leur courbure.

Le bastion du Nord. — Le massif de Maramureș-Bucovine est un de ces noyaux cristallins, vieilles terres qui montent encore à plus de 1.500 m., parfois à 2.205 m. dans la Rodna, qui rappellent le massif des Tatry slovaques, et dominant les monts plus bas des Beskides orientales (ruthènes) à l'O., des Karpates moldaves au S. Quel contraste quand on débouche de la Russie subkarpatique, où la haute Tisa mène facilement au col de Jablonica et à la frontière polonaise, où, au-dessus des « Karpates boisées », mamelonnent les alpages des *poloniny*! Ici ce sont de sombres vallées, creusées dans les schistes et les gneiss, enfouies dans les sapinières, claustrées dans les neiges hivernales et printanières. Mais dès la fonte, tardive, s'éclipsent les loups et les brigands des légendes; les hauts versants, aplanis et découverts, sont semés de bergeries; la vie pastorale prend possession de ces montagnes, tandis que vers le bas, au milieu des solitudes, les villages s'annoncent par leurs églises de bois, leurs monastères aux façades peintes, que ne délave pas la pluie, plus rare.

Le Maramurășan est surtout un berger: vivant de bouillie au lait et au fromage, vêtu d'une chemise et de pantalons de laine grise, coiffé d'un bonnet à poils, enveloppé dans son court manteau de peau de mouton, abrité dans sa cabane de poutres, il a encore gardé cette vie primitive du pâtre, qu'il estime à l'égard des plus nobles dans son langage cérémonieux. Le Juif même, qui peuple les petits bourgs de ses échoppes et ses auberges, est souvent aussi un berger.

Il semble que de ce bastion du Maramureș l'élément roumain se

répandit sur les Collines et dans les Plaines, et qu'il y fut ensuite refoulé par les Hongrois. Au XIV^e siècle, la plaine de la Tisa est couverte d'un réseau de villages roumains, *villæ olachales*, dans les vallées des Criş, sur les pentes des Karpates du N.; les dernières traces y demeuraient en 1820 autour de Nyíregyháza et de Debrecen, régions entièrement magyares aujourd'hui. Le refoulement commençait. Les Hongrois ne cessaient de monter à l'assaut de la Montagne, la surveillant, la barrant par des forteresses, des gardes-frontière, souvent des vassaux roumains : à Bistriţa sur la Bistriţa transilvaine, résidaient des comtes gardiens de toute la frontière orientale du royaume hongrois, *Romuli*; plus au N., vers 1760, Marie-Thérèse fixa des *Grenzer*, auxquels on souhaitait la bienvenue en latin. Aujourd'hui demeure ce *triplex confinium* triple frontière de Roumanie, Tchecoslovaquie et Pologne.



Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 62. — LA MONTAGNE-REFUGE

De l'autre côté, sur le versant moldave, toutes les vallées sont barrées par les vieilles capitales fortifiées, Suceava, le premier siège moldave, Cernăuţi, chef-lieu de la Bucovine, près des ruines de la citadelle de Teţina (les « Gonds »). Dans les clairières, les couvents, où les souverains moldaves commémoraient leurs victoires sur les Barbares qui donnaient l'assaut à la Montagne : tel Etienne le Grand, dont les murs de Putna rappellent les succès sur les Tatars.

Le monastère de Putna en Bucovine, clairière dans la Forêt karpatique, fondé entre 1466 et 1470 par Étienne le Grand, but des pèlerinages nationaux de la Roumanie indépendante aux temps où l'Autriche-Hongrie était maîtresse de la Bucovine.

La Montagne a joué ainsi le rôle de mainteneur roumain. La « Forêt des Hêtres », la Bucovine, en est demeurée un Musée. Au milieu des solitudes neigeuses, le monastère de nonnes, le « Foyer de la Moldoviţa », Vatra Moldoviţei, élance sa triple coupole et conte sa fondation sur ses fresques externes. Dans une palissade de bois, le couvent de Humor a ses murs, sur un fond de ciel bleu, couverts des portraits des fondateurs; sur le voile vert de Suceviţa, se déroule à l'air tout l'ancien Testament peint, et, au-dedans, la lampe sainte renferme la mèche châtaine de cette princesse moldave du XVII^e siècle, qui, violée par les Turcs, se coupa les cheveux à l'entrée du refuge. Surtout Putna, le plus célèbre sanctuaire de Bucovine, recueillit le tombeau d'Etienne le Grand († 1504), étale les légendes murales de cet « athlète du Christ », qui, rapporte-t-on, en 47 ans gagna 47 batailles et bâtit

47 églises; vers les années 1880, au temps de la domination autrichienne, le poète moldave Eminescu y menait des pèlerinages irrédente. Sur le portail, la tête de l'aurochs, poursuivi par l'ancêtre Dragoș, et qui le conduisit, au xiv^e siècle, du Maramureș en Bucovine : c'est bien là le berceau moldave.

La Montagne est restée peuplée. Les densités y sont fortes pour ces rudes terres de dur climat : 48 au kmq. dans le département du Maramureș, 68 dans celui de Rădăuți, 40 dans celui de Câmpulung, le plus élevé, 50 dans le Neamț. Les vieilles maisons de poutres, précédées de leur vérandah, couvertes de bardeaux, pelotonnées contre la neige, s'éparpillent entre les pieux où sèchent les bottes de foin; plus haut, la chaumine de lattes moussues, avec le pâtre aux cheveux longs et gras, embouchant la trompe de deux mètres, parfois la tente de peaux de chèvres. La peau de mouton qui, selon le temps, se porte à l'endroit ou à l'envers; le tablier rouge et noir qui ceint la taille des femmes, selon la mode devenue moldave : tout révèle les traits roumains. La Montagne a imposé ses vieilles coutumes, son architecture, son vêtement et son art.

La courtine centrale. — La rébarbative montagne ne va guère au delà de la sombre vallée de la Bistrița moldave. Au S., elle s'amenuise et s'humanise. Les vieilles et dures roches font place à des terres plus molles, le flysch schisto-gréseux, qui, dans l'arc karpatique, a assemblé les deux môles cristallins. La forêt même n'est plus si sauvage. Les hêtres y effectuent la relève des sapins. Sur les hauteurs, moins raides, depuis 1.500 m., les alpages s'étalent, plus tôt desenneigés. L'isotherme annuelle de 9°, qui laisse au S. O., au S. E., toutes les plaines roumaines, forme encore un golfe marqué qui embrasse les Karpates moldaves. Le mélèze sur les pentes, le hêtre sur le rebord s'y accrochent encore, disparaissent en revanche sur les cimes du N. et les plaines de l'E. Surtout ce sont les plateaux herbeux des sommets, les *plaiuri*, qui donnent le ton. Entre les épaisses forêts du N. et du S., ces « patries d'été » des troupeaux et des pâtres, ont servi de ponts aux deux Roumanies, coupées par la frontière, artificielle malgré les faites. Les vallées moldaves ont repoussé leurs sources sur le versant transilvain. La piste, *drum al oilor* (« chemin des brebis »), menait les troupeaux des alpes transilvaines, plus humides, vers les « patries d'hiver » des Campagnes moldaves, valaques, voire en Bessarabie et en Crimée. De ces sommets nus, comme le Ceahlău, géant de ces cimes (1.904 m.), se découvrent vers l'E. les Collines, puis les Plainnes, trilogie constante du paysage roumain.

On a circulé. On circule encore. Le traîneau, tiré dans la neige, sert même en été sur les croupes herbeuses de Vrancea (Putna).

La poutre, jetée par-dessus un torrent et qu'on nomme « pont » (*punte*) avec emphase, la barque amarrée, simple tronc d'arbre creux, voire un plancher flottant, témoignent des traversées fréquentes, sinon faciles. Les routes parcourent aisément ces Montagnes, à 980 m. au col de Bicaz, qui joint la Bistrița moldave au haut Mureș, à 865 m. au col d'Oituz qui unit le bas Siret au bassin transilvain de Brașov. Les vallées au reste sont peu peuplées, et la densité y est faible (29,4 au kmq. dans le Ciuc). On y séjourne moins qu'on n'y passe.

L'importance de ces faites abaissés est attestée par le mélange des peuples. Il fallait tenir, fermer ces routes. A leur débouché sur la Transilvanie, des marchés ou des forteresses : Mercurea Ciucului (« Mercredi » du Ciuc, le jour de la foire) sur le haut Olt; Odorhei, la vieille capitale szekler, sur la grande Târnava; Sfântul-Gheorghe sur l'Olt, le principal centre actuel; c'est ici que les rois de Hongrie installèrent, au XI^e siècle, ces colons de leur langue, ces gardes-frontière, appelés *Szekler* (en latin *Siculi*, en roumain *Săcui*).

Entre les Karpates moldaves, immenses vagues de flysch déboisées, et les monts volcaniques de Harghita, vastes plateaux nus aux versants forestiers, se sont intercalés de hauts bassins à demi fermés, les uns drainés vers le S. par l'Olt, ceux de Trei Scaune et de Ciuc, l'autre, celui de Giurgeu, traversé par le Mureș coulant vers le N. En avant, vers l'O., le Mureș, après sa grande courbe, que lui impose la masse volcanique, s'étale à nouveau dans le bassin de Târgu Mureș. Ces plaines d'accès difficile sont les « sièges » (*sedes* ou *szék*) des Sicules. Peut-être d'origine bulgare et magyarisés, installés par groupes pour défendre les passes karpatiques au milieu d'une population roumaine, ces colons prirent aux indigènes l'organisation politique des « sièges » (*scaune*), mais leur donnèrent la religion catholique et ainsi les « siculisèrent ». Dans les solitudes forestières, qui couvrent la région, les vallées forment des clairières peuplées. Ici ce sont de gros villages, aux rues compactes, aux maisons collées les unes aux autres, aux jardins réduits, voire sans jardins : on sent encore la concentration militaire, dans les hautes vallées de l'Olt, du Mureș, au débouché des affluents karpatiques. Ailleurs au contraire la vie roumaine, pastorale, a subsisté : en remontant les torrents de la Harghita ou des Karpates, les groupes se dispersent et les maisons s'isolent entre les jardins et les prés. La maison a gardé ses traits roumains : basse, en bois, coiffée de bardeaux, divisée par la *tindă* (antichambre) en deux chambres, à droite et à gauche; quand on monte, la pierre remplace le bois; quand on descend vers la *Câmpia* à l'O., prennent place la terre battue et le toit de paille. Partout elle reste un héritage préhisto-

rique, conservé par les Roumains, parfois perfectionné par les Sicules. Ces *Săcui* forment la majorité des trois départements de Trei Scaune (84,5 %), Ciuc (85,7 %) et Ordohei (95 %) : ils étaient 538.698 en 1910 ; ils sont aujourd'hui en décroissance (guère plus de 370.000). Dans cet angle S. E. de la Transylvanie, le colon hongrois a arrêté pendant longtemps la descente du berger moldave. Mais le flot roumain cerne, de toutes parts, cet unique îlot magyar.

Sur le flanc moldave, au contraire, c'est le paysan roumain qui s'est enraciné, est devenu cultivateur. Longtemps il n'a cessé de circuler entre les deux versants de la Montagne : la classe des pâtres transhumants, forte de ses privilèges, obtenus aussi bien de Vienne que de Constantinople, délaissait en été les villages transilvains pour la prairie d'en haut et la bergérie (*stâna*), en hiver pour les steppes lointaines, le Bărăgan, la Dobrogea, la Bessarabie, voire la Russie du Sud : en 1850 on comptait encore en Dobrogea un million de moutons transilvains. Le XIX^e siècle, par ses guerres, militaires et douanières, l'extension des cultures, enfin les lois agraires, a amené la décadence du nomadisme. Les villages ont perdu leur caractère pastoral. Et le berger s'est établi. Peu à peu il a défriché le *codru*, le « bocage » de hêtres, puis, en bas, de chênes, que l'on ne trouve plus guère aujourd'hui que sur les crêtes moldaves ; il a couvert ce *mușcel* de cultures, surtout de vignes, à tel point que le mot *podgoria* (« piémont ») désigne maintenant le « vignoble ». Cette ceinture de « Collines subkarpatiques », qui tombent parfois du *munte* par un brusque ressaut, un escarpement gréseux de 500 m., est faite de terres molles, argiles et sables, ravinées, en dépit de la sécheresse plus grande, par tous ces torrents karpatiques, qui dévalent vers le Siret, et, en Munténie (Valachie), vers le Danube. Dans ces vergers, où les pruniers dominent, dans ces carrés où se mêlent le maïs, matière de la *mămăliga* nationale, les haricots et les choux, le vieux berger, devenu sédentaire a gardé ses habitudes montagnardes : le hameau (*cătun*) reste la règle du groupement, même si, comme dans les vallées fertiles, les maisons, d'abord éparées, ont fini par se toucher ; c'est toujours la demeure basse, entourée de sa véranda, couverte du capuchon (*căciulă*) de chaume ; la toiture change, mais le bois reste le matériau principal, aperçu dès la porte cochère, les piliers, la palissade, souvent ornée de sculptures ; et le costume subsiste, le *cojoc*, la veste fourrée, des hommes, la blouse brodée de couleurs vives, la jupe et le tablier de laine des femmes. Sur tout le pourtour, les bourgs continuent à traduire, dans leurs ruines, les vieux rôles de foires et de châteaux : la ville actuelle de Piatra (« le Rocher ») Neamțului, marché du bois et du bétail,

remplace Cetatea (« la Cité ») Neamțului, forteresse d'Étienne le Grand, sa voisine; en avant, Bacău, centre de l'industrie médiévale du sel; Tecuci, mentionnée dans les vieux privilèges du xv^e siècle du commerce moldave, près de Mărășesti, où, en 1917, les tranchées roumaines tinrent en arrêt les envahisseurs allemands; Odobesti, marché de vins que les négociants du xviii^e transportaient jusqu'en Russie, et Focșani, centre d'orfèvrerie ancienne. Les départements de Neamț, Bacău et Putna, qui se partagent la Montagne et la Colline, ont déjà une densité de 50, 59 et 55,7 au kmq.

Cependant les Karpates moldaves n'ont jamais fourni au pays le pain quotidien. Les terres labourables des quatre départements du versant moldave (Fălticeni, Neamț, Bacău et Putna) n'y couvrent que 18 % de la surface (moyenne 1923-27); les céréales n'y occupent que 246.000 ha. (contre 1.277.000 dans les plaines voisines du Siret et du Prut), les pâturages 188.000 (12 % de la surface) contre les 784.000 ha. de forêts (50 %). Leur rôle est autre. Le va-et-vient saisonnier des troupeaux, le brassage des bergers, leur dispersion, leur commerce, enfin leur établissement sédentaire, ont créé, de part et d'autre des Karpates, l'unité de la langue et de la civilisation. La Montagne, passagère, a fait l'union du monde roumain.

Le bastion du Sud. — Au S. O. des Karpates moldaves, le massif transilvain-banatique fait pendant au massif de Maramureș-Bucovine. Ce mur de 300 km., plus rectiligne et plus altier, dont les cimes dépassent 2.500 m. dans le Retezat ou les monts de Făgăraș, sur lequel sept siècles courut la frontière hongroise, semble rébarbatif au premier abord. Les schistes cristallins en forment l'ossature : crêtes dentelées du Făgăraș, qui plongent net au N. sur la vallée de l'Olt; parois abruptes et gorges du Parîngu (monts de Sebeș), où le calcaire vient faire étinceler sa blancheur; chaos granitiques du Retezat; ballons de granite des « Monts Métallifères du Banat », coupés de gorges calcaires, éventrés de mines de charbon.

Pourtant cette barrière laisse des brèches, s'aplanit aussi en plateaux. La sapinière, la hêtraie, qui couvrent les raides pentes, se dissipent sur les cimes. Les vallées y ont percé des routes, sans doute malaisées. Et surtout, là encore, les pistes des pâtres, ont contourné les crêtes dures, ont édulcoré la Montagne, ont uniformisé le peuplement.

L'érosion intense, glaciaire, fluviale, qui a laissé des cirques, des auges, des plates-formes, a aussi permis aux rivières valaques de remonter leurs sources au delà du faite, sur le versant transilvain. Mais, à leurs gorges étroites les routes préféraient

les cols, plus faciles quoique plus élevés. La grande ligne de Bucarest à Braşov suit ainsi la vallée de la Prahova, tout en évitant les gorges, creusées dans les schistes noirs, grim pant à 1.015 m. au col de Predeal, pour descendre ensuite rapidement sur la ville saxonne. Jadis les routes de Braşov contournaient aussi la vallée, pour aboutir, à l'O. ou à l'E., à Câmpulung ou à Vălenii de Munte. Les défilés de l'Olt, qui, par deux fois, à Turnu Roşu (« la Tour Rouge ») et à Cozia, à moins de 500 m., perce la Montagne, ouvrent une route plus large, mais plus longue, depuis Sibiu. Plus à l'O. encore, le haut Jiu, après avoir scié la passe de Surduc, est venu prendre sa source dans le large bassin de Petroşeni, qui communique aisément avec celui de Haţeg et la basse vallée transilvaine du Mureş. A tous ces passages, les champs de bataille, les traces des forteresses, les villes marchandes témoignent du rôle historique : Braşov, qui, depuis 1300, commerce avec Brăila, d'où serait venue la collection des tapis orientaux de l'Eglise Noire, abritait sur sa butte, dans son château, aujourd'hui en ruines, les défenseurs de la « Ville de la Couronne » (Kronstadt), les chevaliers saxons (59.234 habitants en 1930). C'est aussi le trafic, par la Tour Rouge, qui fit de la villa Hermanni (Hermannstadt) dès le xiv^e siècle la ville de Sibiu, avec son enceinte crénelée et ses étroites rues médiévales, longtemps capitale germanique de ce coin de Transilvanie (actuellement 48.013 habitants). Dans le bassin de Haţeg, près de Grădiştea (du slave *grad* = forteresse), les ruines de Sarmizegetusa, la capitale de Décébal, changée en Ulpia Trajana par Trajan, son vainqueur, et Hunedoara, avec son château des xiii-xv^e siècles, berceau roumain des Hunyadi hongrois.

Cette défense de la vieille frontière hongroise amena, aux xii^e et xiii^e siècles, l'installation dans ces parages d'autres gardes-frontière, mineurs, colons, soldats, que les rois firent venir des régions rhénanes. Ce *Drang nach Osten* médiéval et pacifique, qui battait son plein au moment des croisades, était canalisé par les rois de Hongrie vers le « désert » juridique, c.-à-d. dans la Montagne, où ils n'avaient encore concédé nul privilège aux occupants : il refoulait l'élément roumain de cime en cime et barrait, en même temps, aux « Scythes » des steppes orientales les défilés des Karpates. Ainsi s'installèrent ces « Saxons » de Flandre et d'Alsace (en roumain *Saşi*), ces « Souabes » (*Svabi*), demeurés filots linguistiques dans la mer roumaine. Ces « hôtes » gardèrent leur langue, leurs habitudes de groupement. On reconnaît aujourd'hui encore le long des chaussées leurs immenses villages coloniaux, réguliers, propres, leurs lourdes maisons, « boîtes de pierres », leurs églises fortifiées, si différentes des épars roumains de la Montagne. On distingue ces laboureurs-nés,

solidement assis sur leurs terres soignées, des transhumants jamais stables. Mais aussi ils n'ont pas tardé à se fondre parmi les indigènes : ils leur ont pris le vêtement, le mode de culture de la terre, ont parsemé leur langue germanique de mots et de tournures roumaines. En 1910 ils n'étaient plus guère que 218.244, et sans doute aujourd'hui ne dépassent pas 200.000, parqués dans ce *Burzenland*, *țara Bârsei*, départements de Brașov (où ils for-



Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 63. — LA « PATRIE D'ÉTÉ » DU ROUMAIN

Alpage dans les monts de Făgăraș (Karpates du Sud), *plaiu* du versant transilvain : haute vallée de l'Arpaș, affluent de gauche de l'Olt ; au second plan, sommets de 1400-1500 m., dans le lointain, cimes neigeuses de 2400-2500 m. ; chalets de pâtres (*stine*) à la limite de la forêt.

ment 22 % de la population), de Sibiu (30 %), de Târnava Mare (41,8 %), de Târnava Mică (16,8 %), partout une minorité. Leur proportion dans l'ensemble de la population roumaine du *Siebenbürgen* (Transilvanie) n'a cessé de décroître, et leur loyalisme, jadis hongrois, s'est aujourd'hui rallié.

Ici encore, bien plus que les passages, forcés par les fleuves, défendus par les étrangers, c'est la Montagne même, qui offre ses croupes aux pistes, aux troupeaux et aux bergers. Les vallées, étroites, ne permettent guère d'habitations permanentes. La haute montagne dès 1.500 m. ne porte plus les hêtres, dès 1.800 les épicéas et les sapins. La prairie s'étale sur ces cimes planes, les *plaiuri*. En été elle se couvre de moutons et ses chalets ou *stine*

se peuplent. Au cours des siècles, la frontière n'a jamais empêché ces branle-bas, printanier ou automnal. La cabane de bois, coiffée d'un immense toit pointu de chaume, parfois de lattes, bâtie à l'orée de la forêt; la bergerie et la fromagerie réinstallées sur le *plaiu*; et, en bas, parfois le double village, « hongrois », c.-à-d. transilvain, et « indigène » ou valaque, qui révèle les contacts, le brassage des populations. C'est la même densité des deux côtés des crêtes : 64,5 dans le département de Braşov, 49 dans celui de Muşcel (« le Piémont ») en Munténie (nom local de la Valachie). C'est le même genre de vie : dans les « Karpates de Munténie » la terre arable ne couvre que les 26 % de la surface, contre 37,8 % de forêts et 11 % de pâtures; les céréales n'y tiennent que 833.000 ha. (contre 1.277.000 dans la plaine du Danube).

La vie pastorale domine toujours, et, entre les deux Roumanies, jadis hongroise ou ottomane, le Berger roumain fit la liaison.

II. — LE CONSERVATOIRE

Le peuple roumain est attaché aux Karpates : sa « Montagne » fut, durant une histoire millénaire, le mur devant lequel vint battre le flux des conquérants sans jamais l'emporter; elle fut toujours un refuge et un conservatoire de la civilisation roumaine, et depuis les temps les plus reculés connus.

La civilisation gète. — La civilisation roumaine naît avant les Romains, dès la protohistoire, au premier millénaire avant J. C. Les origines roumaines ont, depuis vingt ans, été mises à jour par les études minutieuses de Pârvan et de son école. La plus vieille civilisation indigène, celle que les Grecs appelaient « gète » et les Romains « dace », est une civilisation thrace, qui se montre en Dacie dès l'âge du bronze. Dès le xi^e siècle, elle subit les premiers coups des nomades de la steppe, les Cimmériens d'abord, puis au vii^e siècle les Scythes, qui, comme plus tard les Tatars du moyen âge, se lancent par les routes de la steppe à la conquête de l'Europe, par la Galicie vers le Brandebourg, par la Moldavie et le col d'Oituz vers la Transilvanie, par la Bessarabie et la vallée du Danube, et, parfois les envahisseurs se thracisent. Pourtant une grande puissance gète se maintient autour des Karpates, sans cesse menacée d'un côté par les Scythes, de l'autre par les Grecs d'Alexandre, enfin par les migrations celtes, depuis la fin du v^e siècle, et germaniques. De temps à autre un roi gète fait l'unité de l'Empire dace, comme Burebista au I^{er} siècle. Rome commence par encercler la Dacie,

se créant des royaumes clients sarmatiques et germaniques, puis Trajan porte le grand coup : il conquiert les deux glacis karpatiques, la Transilvanie où se trouvait Sarmizegetusa, la capitale dace, et les collines de la *podgoria* moldo-valaque; mais la forêt de la haute montagne reste le repaire des insoumis, et les Romains s'arrêtent devant la steppe qui leur semble une mer inaccessible : ni la plaine sarmate en face de la « Mésie inférieure » au delà du Danube et du Prut, ni la plaine jazyge (plaine hongroise actuelle) en face de la « Pannonie supérieure » ne furent atteintes.

Au premier millénaire avant l'ère chrétienne, la civilisation gète occupe une énorme place en Europe centrale, de la Vistule et de la steppe russe d'un côté jusqu'au cours presque entier du Danube depuis Vienne; le foyer le plus dense est la Roumanie actuelle, de chaque côté de la Montagne, dont le nom est issu sans doute de la forte tribu des *Carpi* qui l'occupaient, avec ses piémonts jusqu'au Tyras (Dniestr), en somme toute la région boisée, tandis que la steppe, même dans la Dacie du S. E., est sarmatique (iranienne). Les Carpo-Daces se maintinrent comme Nation dans les Karpates jusqu'à la fin du iv^e siècle après J. C. L'âge du fer nous montre les vestiges de cette civilisation : la maison de bois, de branchages, parfois badigeonnée de terre glaise, que l'on voit descendre de la grande forêt de la Ialomița sur la zone des Collines vers 300 av. J. C., pour abriter les nouveaux cultivateurs de blé. Les Gètes d'en bas sont des sédentaires, chassant, élevant des chevaux, et surtout des moutons et des bœufs, organisés en tribus, ayant chacune leur capitale, un village fortifié sur une hauteur, en pierres et en bois; la femme, vêtue d'une jupe par-dessus la longue chemise, mou, cuisine, tisse; l'homme, portant déjà la grande pelisse fourrée, le *cojoc*, et, en dessous, la chemise par dessus le pantalon, comme aujourd'hui, coiffé aussi de la *căciulă de lână*, bonnet de peau et fourrure de mouton, grand, bien bâti, travaille le bois pour sa cabane, son araire et son char, le cuir pour ses harnais, ses brodequins, son manteau. L'arrivée aux vii^e et vi^e siècles des hordes scythes interrompt cette civilisation florissante.

Une Renaissance se produit au iv^e siècle sous les auspices des Celtes : c'est l'époque de l'orfèvrerie dace, qui s'exporte jusqu'en Scandinavie, de l'épée et de la lance en fer de ces fantassins des montagnes, qui furent souvent submergés en plaines par les flèches de bronze des archers-cavaliers scythes, et des outils de forestiers, la hache, ou de cultivateurs, la faucille. Les voies commerciales amènent le brassage des armes et des outils, par les cols qui continuent les hautes vallées de la Tisa, du Someș du Mureș et de l'Olt vers le Dniestr et le Siret. Les luttes contre

les Celtes, qui enserrèrent la Dacie, l'épopée vers l'an 100 de Burebista, le « tueur de Celtes », ou les infiltrations du voisinage mêlent les civilisations : les villages de l'âge de la Tène, perchés ou en bas, sont fortifiés, munis de remparts, de palissades ; la forteresse est juchée sur les promontoires, les terrasses, les isthmes des hauts massifs, surveillée encore par une acropole. La défense est la préoccupation principale. Mais le commerce continue, surtout avec le S. : en échange des armes, des outils, du blé, de la laine, des chevaux, des esclaves, les Grecs apportent les vins, les huiles, les terres cuites bon marché, voire les vases, les lampes, les parures de bronze, de verre ; pour ces échanges se fabrique une « monnaie dace », d'argent. Puis ce sont les Romains, qui arrivent par la route de la Save. A côté des forteresses gètes qui dominent les vallées, en bas se tassent les ateliers métallurgiques, les fabriques d'armes : le village se double. La population des hautes régions boisées descend sur la steppe, y fonde des colonies agricoles, et les nouveaux cultivateurs assimilent ou chassent les vagabonds, nomades iraniens Sarmates ou Celtes. L'occidentalisation des Gètes des Karpates, commencée au IV^e siècle par les Celtes se poursuit, depuis le II^e siècle, par les Romains.

La Dacie romanisée et christianisée. — En 170 ans la romanisation de la Dacie fut complète. La Dacie trajane fut conquise (106), autant que par le légionnaire, par le commerçant, le médecin, l'éducateur, partis de la base, le « Danube d'Empire », vers cette « Romanie coloniale » : les vétérans reçurent des terres, mais amenèrent avec eux toute une colonie de marchands, vivandiers et fournisseurs ; le commerce antérieur survit ; et surtout la pénétration se fait par les Daces romanisés en deçà du *limes*, moins frontière que route de ravitaillement et de jonction. « Il y avait, aux confins de l'Empire, une Barbarie mouvante, prête aux régressions comme aux progrès, suivant la force d'attraction et d'assimilation de la Romanie voisine » (TOURNEUR-AUMONT). Et d'abord le latin donna la majeure partie du vocabulaire familial, agraire, artisan, marchand, guerrier : sur sa terre, *țara*, dans ses villages, *sate* (de *sata* ou *fossata*), le Roumain vit dans sa *casă*, close par l'*usă* (huis) et la *fereastră* (fenêtre), meublée de la *masă* (table) et du *scaun* (chaise) ; la femme travaille son *fîr* (fil) de *cânepă*, *în* ou *lână* (chanvre, lin ou laine) ; au *câmp* le paysan se penche sur son *fân* (foin), ses *grâu* (grain, blé), *orz* (orge), *ovăs* (avoine), *săcară* (seigle), *fauă* (fève), *aiu* (ail), *curechiu* (chou), *viță* (vigne), fait son *pâine* et son *vin* (pain et vin), etc. ; les relations de famille, les métiers, le négoce, la vie militaire sont traduites par le vocabulaire latin. Pourtant le vieux substrat

ne fut pas complètement effacé : la vie rustique en garde de larges traces.

Quand, vers 270, comme nous l'apprend le fameux memento d'Aurélien, cet Empereur ordonna le transfert des soldats et fonctionnaires romains de la Transilvanie sur le Danube par peur des invasions gotiques, la Dacie ne fut pourtant pas entièrement abandonnée par les colons. Dans la « Romanie autonome » se maintinrent des forces de résistance daco-romaines, les *burgi* fortifiés, les *solitudines avia* de la Montagne karpatique, et tous ces massifs-refuges, où le va-et-vient des troupeaux et des bergers, le long des pistes connues, favorise le repli. Il se forme sur le *Munte* roumain, comme ailleurs sur les Alpes roumanches ou la Romagne apennine, une Valachie, un pays des pâtres, et dès lors le nom de Valaque remplace le mot Romain. Devant les Barbares, la Montagne prend son rôle de conservatoire.

A l'action romaine se joint l'action chrétienne. Les missionnaires lui ont ouvert la voie dès le iv^e siècle, l'ont fixée définitivement au vi^e. L'abandon par le monde officiel de la Dacie trajane n'empêche point cette pénétration de la nouvelle Eglise, qui implante aussi la langue romaine, le bas latin : à la basilique (*biserică*), devant l'autel (*altar*) et la croix (*cruce*), on va prier Dieu (*Dumnezeu*, le Seigneur) ou le Saint (*Sfint*), chercher à se confesser (*mărturisire* = avouer), solliciter la communion (*impărtășirea*). Les chrétientés autonomes subsistèrent, comme des îlots romains dans le flux montant des Barbares.

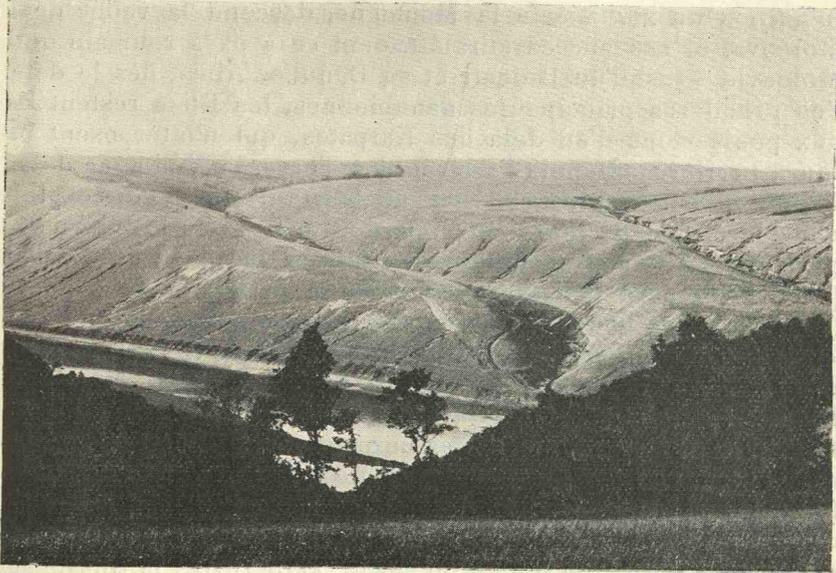
Le siège par les peuples de la steppe. — Dans ses *dave* ou tribus, indépendantes, la civilisation daco-romaine parvint à se maintenir. Ce ne fut pas sans subir à l'aube du moyen âge des pressions continues : lentes infiltrations, puis poussées violentes. Aux légions romaines se substituent les auxiliaires barbares, devenus défenseurs de l'Empire : les garnisons gotiques tiennent la Dacie durant un siècle, et les paysans vivent d'accord avec ces Barbares, qui les protègent contre d'autres, et même les Daces romanisés de la rive droite du Danube passent chez les Daces libres de la rive gauche, qui étaient mieux défendus. Puis ce furent les Huns, qui, après les premiers pillages, prenaient leurs quartiers d'hiver dans la plaine pannonique, protégeaient les populations voisines, ouvriers agricoles, et même assuraient la police des échanges sur la frontière danubienne. Après le siècle des Huns, ce fut le siècle des Gépides, au reste plus sédentaires, qui se mêlèrent davantage aux éléments autochtones; enfin, en 567 accoururent les Avars. Le résultat le plus clair est dû aux Slaves, entraînés par ces peuples guerriers comme « esclaves », chargés

de foule de besognes, surtout manœuvres, devenus sédentaires, entrant dans la vie courante, et laissant une part de leur vocabulaire dans le roumain, dans la langue du travail (comme *munca*, travail, *robotă*, corvée, et la plupart des ustensiles), parfois la nomenclature géographique : les Slaves, refoulés par leurs maîtres dans les montagnes, ont donné leurs noms aux torrents qui en sortent, tandis que les fleuves de plaine ont gardé le terme roumain. Au VII^e siècle, les fantassins slaves, secouant leur passivité, envahissent la péninsule balkanique, s'enfoncent dans la masse roumaine, séparent les Valaques de leurs congénères des Balkans et établissent dans les vallées passantes des « Slavines », communautés de rivières, qui s'opposent aux « Valachies » montagnardes.

Peu de ces peuples nomades laissèrent des traces définitives. En 896 une autre peuplade asiatique, les Hongrois, passant de la steppe à travers les *poloniny* herbeuses, puis les « Karpates boisées », aujourd'hui ruthènes, s'installent sur le haut cours de la Tisa, puis couvrent la plaine pannonique, jusqu'au jour où ils atteignent, en 1210, leur dernière étape, la plaine de Bârsa (Braşov). Dès lors, l'enceinte forestière de l'arc karpatique apparaît comme la barrière naturelle de la Transilvanie (« au delà de la Forêt »). Les conquérants se transforment, perdent peu à peu leur caractère sauvage et asiatique, ramènent de leurs razzias européennes du butin et des femmes, s'europeanisent à leur tour, mais cherchent à se constituer un solide rempart derrière les murs karpatiques. Les rois dressent des forteresses sur les hautes vallées, à l'entrée de la Montagne, Dej sur le Someş, Turda sur l'Arieş, affluent du Mureş, Deva, l'ancienne *dava* des Daces, sur le moyen Mureş, à l'entrée des bassins du S. E. transilvain, au XIII^e. Dès lors la *Tara românească*, cette « Terre roumaine », diffuse dans les Bocages et les Forêts, dans les vallées et les clairières, une « Roumanie » rurale, sans unité politique, mais de civilisation commune, latine et orthodoxe, est entamée, refoulée par la conquête magyare et catholique. Pour garder les passages, le pays colonisé fut partagé en tribunaux, *sedes* en latin, *szék* en hongrois : ce furent la Marche défensive des *Szekler* hongrois (1233), les colonies allemandes, les « hôtes » saxons du S. E., reconnus en Nation autonome (1224), enfin d'autres gardes-frontière, les Hospitaliers au S. O., sous un chef qui prit le titre awar de *Ban*, qui élève sur le Danube le château de Turnu Severin (1247).

Cette défense à peine achevée, à l'E. de nouveaux Scythes apparurent : en 1241 les hordes tatares de Gengis khan inondent les steppes orientales, créent un grand Empire unitaire des confins de la Chine aux pieds des Karpates, et font la police du com-

merce qui aboutit aux ports génois de la mer Noire. Au XIV^e siècle d'autres nomades se fixent à leur tour, les Turcs, d'abord soldats auxiliaires de Byzance, qui finissent, pour leur propre compte, par occuper les points d'où ils rançonnent les caravanes; maîtres des hauteurs qui surplombent au S. le Danube, les bandes turques brûlaient les citadelles munténiennes et moldaves; la ré-



Phot. Ambrojevič, Černáuti.

FIG. 64. — LE BOCAGE ROUMAIN FACE A LA STEPPE RUSSE

La coupure du Dniestr. En avant les dernières avancées du bocage (*codru*) à Babin (E. de Hotin) sur la rive droite du Dniestr. En face, sur la rive gauche, la steppe découverte de l'Ukraine.

sistance des princes roumains dura longtemps, mais la Valachie succomba (1411), puis la Moldavie (1510).

Les Karpates devenaient, pour quatre siècles, la frontière politique.

Le maintien de la civilisation roumaine. — La double conquête des peuples de la steppe, qui cerne ainsi, puis partage les rebords de la Montagne, n'altéra pas l'unité profonde. Certes l'Etat dacoroumain se recroqueville peu à peu, se scinde en une infinité de communes rurales, subsistance des tribus anciennes, qui, sous la conduite de l'évêque, du juge ou du duc (*Voevod, Domn*), résistent aux barbares ou tombent sous leurs coups. Ce sont ces petits duchés primaires qui s'agglomèrent et forment les noyaux des Etats. Ainsi vers 1300, un duc de Făgăraș, dans la haute vallée

de l'Olt, traverse la Montagne avec ses nobles, réunit les deux voévodats installés sur les vallées supérieures de l'Argeș à l'E., et du Jiu à l'O., puis, passant de la *podgoria* sur la « Campagne », forme un Etat, qui va de Brăila et Chilia, sur les bouches du Danube, à Severin aux Portes de Fer, et son fils s'intitule « grand Domn » de tout le pays roumain. De l'autre côté, c'est de Baia et du Maramureș, qu'un autre Domn, franchissant vers le milieu du xiv^e siècle la Montagne, descend la vallée de la Moldova, et ses successeurs étendent ce « pays roumain de la Moldavie » jusqu'au Dniestr et au Danube. Ainsi, dès le début des premières principautés danubiennes, les Etats restent liés aux possessions d'au delà des Karpates, qui n'interposent pas leurs barrières. Depuis l'arrivée des Turcs, la Montagne devint l'appui indispensable à ces Etats mixtes, qui, en dépit des exploits chevaleresques de leurs chefs, perdent peu à peu les plaines de parcours facile aux envahisseurs : Mircea le Vieux de Valachie (1386-1418) perd la Dobrogea; Etienne le Grand de Moldavie (1457-1504) les bouches du Danube. La reconstitution de l'unité de la Dacie sous Michel le Brave (1593-1601), qui, sorti de Valachie, se fait couronner à Alba-Iulia (Apulum) souverain de tous les Roumains, ne fut qu'une temporaire épopée. Les plaines sont à la merci des armées, des bureaux : l'Autriche, victorieuse des Turcs, arrache des lambeaux de terre roumaine, l'Olténie (Valachie à l'O. de l'Olt) durant vingt ans (1718-1739), la Moldavie supérieure, qu'elle débaptise pour les besoins de la cause en Bucovine et garde plus d'un siècle (1775-1918); la Russie suit cet exemple par les deux « raptés » de la Moldavie orientale (entre le Prut et le Dniestr), qui reprend le vieux nom de Bessarabie par un autre « camouflage cartographique » (1812 et 1878). Le Sultan confie les « Principautés danubiennes » à ses interprètes grecs du Divan, promus au rang de pachas à deux queues : bien que les deux « princes phanariotes » conservent le roumain comme langue de l'administration et de l'Eglise, ils laissent les paysans asservis aux *boiar*, ne les protègent contre les nobles que pour les rattacher aux Etats. La Montagne reste le conservatoire de l'âme roumaine, grâce à cette poésie populaire, qui chante l'héroïsme du *haiduc*, brigand-patriote, en rébellion contre le propriétaire ou le fisc, et qui, persécuté, a gagné la Forêt.

La littérature roumaine ne pouvait naître que dans la Montagne libre. Dès 1400, c'est un moine du Maramureș, voisin des grands couvents moldaves de Bucovine, qui, le premier, traduit sur de vieux manuscrits mi-slavons, en écriture noire, mi-roumains, en texte rouge, une partie des Ecritures. Ce sont des monastères transilvains que sortent aussi les premières chroni-

ques, transmises sous le manteau des clercs itinérants, qui viennent établir la vérité nationale, à l'encontre des compilations officielles de Bucarest ou de Iași. Au XVIII^e siècle, de l'Ecole de Blaj, siège du Métropolitain « uniata », de rite orthodoxe rattaché à Rome, sur la petite Târnava, au cœur de l'Ardeal (la Transilvanie propre), est issue une pléiade de mainteneurs de la foi, de la langue, de la civilisation roumaines. En tête, l'archevêque Micu, intronisé en 1735, revendique les droits de « Nation » roumaine, se considère comme le chef unique de son peuple, dont il écrit une fraîche et naïve histoire. Șincai, fils d'un boiar de Făgăraș, rédige en latin et en roumain un recueil critique des sources nationales. Un enfant de paysans, Maior, érige en système son « Origine des Roumains en Dacie ». Enfin Lazăr, fils d'un serf de la haute vallée de l'Olt, expatrié, étudiant à Vienne, instituteur à Bucarest, est le prophète ardent de l'Unité roumaine.

Du jour où, par ces Transilvains, le peuple retrouva la conscience de sa Communauté rurale, éclatent les révoltes paysannes, avec leur double caractère, social et national. Celle de Vladimirescu contre les Grecs et les boiars en Valachie (1821) aboutit seulement à remplacer les Phanariotes par des « princes indigènes » (1822). Celle des Roumains de Transilvanie en 1848, au « Champ de la Liberté », à Blaj, rompit avec les Hongrois, mais fit en vain appel à Vienne, qui les abandonna après la défaite magyare. L'affranchissement fut commencé par Cuza, le premier « Prince », autonome et élu, inspiré par l'historien Kogălniceanu : retirant les terres aux « couvents dédiés », il créa la petite propriété paysanne sur les plaines délivrées de Valachie et Moldavie. Il avait fallu pour cela l'intervention étrangère. Ce fut l'aide des Français en 1855-59, des Russes en 1877-78, des Alliés en 1916-18 qui, tour à tour, libéra les provinces danubiennes, la Dobrogea, la Transilvanie, les marges moldaves et transilvaines. A nouveau sautait la frontière des Carpates.

Cette libération cependant ne fut pas l'œuvre exclusive des appuis extérieurs. Ils ne furent que des instruments, qui mirent le point final à une histoire séculaire. C'est dans la Montagne, dans ses profondes vallées, autour des vieux couvents de bois ou de pierres peintes, que se sont maintenus les vieux costumes aux broderies noires ou rouges, les vieux chants, où se déroulent les légendes des fées panthéistes, des soldats légendaires. C'est là qu'il faut chercher les lointaines origines et, alternativement, le repli des Roumains traqués ou la descente spontanée sur les terres libres d'en bas. C'est devant cette solide dorsale que se rassemblent les autres paysages indigènes, les Collines et les Plainnes. Les pères, les princes de jadis ont

dévalé ces pentes, joignant le long des pistes, des voies marchandes ou stratégiques, les genres de vie, à la fois d'éleveurs et de laboureurs, des Bocages essartés, des Steppes défrichées. Il n'est guère de coin où la Forêt karpatique ne barre l'horizon de sa raie noire. A son ombre a vécu tout le monde roumain.

Il y vit encore. « Le Roumain, dit un vieux proverbe, est le frère de la Forêt » : *codru e frate cu Românul*.

III. — LE REFLUX

Faisant allusion aux invasions multiples, qui déferlèrent sur la Terre roumaine, une chronique des vieux temps affirmait que la Roumanie est « sur la route de tous les maux ». Coincée entre les peuples nomades, plus tard entre les Etats ambitieux, la Russie et l'Autriche, sans cesse assiégée au cours de l'histoire, la Nation roumaine tantôt se recroquevillait dans sa Montagne, tantôt reprenait possession des marges par un large mouvement de reflux, guerrier parfois, mais aussi pastoral, voire seulement spirituel. La liaison se faisait, bien avant l'Unité actuelle. Les « chemins des brebis » ont tracé les voies. La Renaissance romantique en a pris acte. Kogălniceanu l'indiquait dans sa célèbre leçon inaugurale du cours d'histoire à Iași en 1838 : « Je regarde comme ma patrie toute cette étendue de territoire où l'on parle le roumain, et comme histoire nationale celle de la Moldavie entière avant sa mutilation (c.-à-d. les « raptis » de la Bucovine et de la Bessarabie), celle de la Valachie et celle de la Transilvanie..., où vivent ceux qui sont nos frères par la religion, le sang, la langue et les lois. » Le malaxage des genres de vie précéda l'Unité.

Bien des coins karpatiques présentent des microcosmes de la vie roumaine. Telle la petite région de Hațeg, bassin cerné sur trois côtés, ouvert sur les Mureș, abrité par ses forêts de la Poiana Rusca, de Retezat et du Sebeș, cultivant ses piémonts, descendant sur ses plaines basses. Le langage local y distingue bien les trois genres de vie, qui se retrouvent dans la Roumanie entière :

- les *Pădureni* ou « Forestiers » ;
- les *Mărgineni* ou « Bordiers », habitants des marges, essentiellement des Pâtres ;
- les *Țărani* ou « Paysans », cultivateurs des vallées.

Les Forestiers. — La Forêt est la région moyenne, un piémont, que le paysan attaque par le haut et par le bas. Ces vieux

domaines de refuge et de chasse, longtemps propriétés étrangères, le Roumain, qu'ils ont pourtant abrité, ne peut pas les sentir. Le bûcheron est un colon qui essarte la Forêt pour étendre en haut ses prairies et en bas ses cultures. Elle était bien plus étendue jadis, comme ce *codru*, d'un vieux mot gète, qui couvrait une grande part de la Moldavie, et dont le terme se



Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 65. — LA VIE ROUMAINE

Paysage-type de la Transilvanie : bocage (*codru*) de la région d'Oaş (Transilvanie du Nord) ; épars avec maison paysanne de bois, badigeonnée à la chaux et couverte de chaume, le puits, et, à gauche, le grenier et l'aire.

retrouve encore dans les bocages transilvains, autrefois forêt profonde. Cette forêt s'opposait à la *Vlasia* valaque, le pays des steppes et des pâtres. Son extension ancienne se marque par les sols forestiers, *podzol* et sols bruns, qui occupent la Moldavie du N. et de l'E., toute la bande septentrionale de la Munténie (Valachie), et la Transilvanie presque entière. A regarder une carte des sols de la Roumanie, l'idée s'impose d'un vaste défrichement : la cognée bûcheronne a conquis aux Forestiers, à l'exception de la périphérie, la grande Roumanie actuelle. A parcourir le pays, les traces de forêts partout se présentent : elle revêt la Montagne, ne laissant nus que les sommets ; elle embrasse la Colline, surtout moldave et transilvaine ; elle descend jusque sur la Plaine. Toutes les espèces s'y pressent. La chênaie étend son

manteau feuillu, mais troué, dans tous ces « bocages », *codri*, le fond du paysage moldave ou transilvain; aux chênes se mêlent l'érable, le frêne, le tilleul, le bouleau, parfois le hêtre, et le sous-bois est un riche herbage. La hêtraie est la plus étendue, la plus pure et la plus dense : au-dessus de la zone du chêne, elle est la maîtresse de la Montagne, dans un milieu plus froid, plus humide, formant des masses touffues, aux arbres droits et amples, entre lesquels se glissent aussi des bouleaux blancs. Sur un tapis généralement nu la sapinière l'emporte : sur des couches de mousse, qui alternent parfois avec des taches de tourbe, les divers conifères se juxtaposent, surtout les sapins, parfois le pin silvestre, et, en haut, le genévrier. Longtemps ces forêts n'étaient que des terrains de chasse, où le chamois noir du Maramures, le cerf des Karpates étaient les gibiers de choix. Les forêts occupent encore 44,4 % de la superficie de la Bucovine, 37,4 % du Maramures, 50,6 % des Karpates moldaves, 37,8 % des Karpates de Munténie (versant valaque), 38,9 % du plateau de Transilvanie, au total 7.224.071 hectares pour le royaume.

C'est vers 600-900 m. que se trouve la zone peuplée de Forestiers. La clairière s'ouvre en général sur le versant exposé au Midi, la *fața*, parfois sur la crête même, comme dans la Poiana Rusca, où les plus vieux villages sont sur les cimes, qui ne dépassent guère l'altitude supérieure de la Forêt. Ce sont de toutes petites communes, disséminées en hameaux sur des étendues énormes. Sur ce sol, pourtant pauvre, se tasse une médiocre vie agricole, de petits champs en terrasses, de blé ou d'orge; le charbon de bois aide à exploiter le minerai de fer. Mais les *Pădureni* ne restent guère toute l'année : en été, les femmes partent moissonner dans les vallées voisines; en hiver, les hommes vont en groupes s'engager comme bûcherons dans les zones basses.

Ces pauvres gens, serfs jusqu'en 1848, vivent dans « la cour » (*curtea*), qui a fourni le type de la maison roumaine : une aire, autour de laquelle sont simplement construits — en bois et chaume — les bâtiments idoines, la cuisine, la chambre, la grange-étable, le hangar; la chambre, *casă*, qui se reconnaît à son ample toit de paille, sert parfois tout ensemble de logis et de cuisine; un simple trou dans le toit laisse échapper la fumée acre de l'âtre primitif ou du poêle plus moderne. Le type s'en répand presque partout dans les régions de montagnes et en Transilvanie. C'est là que naquit le vieil art roumain du bois, taillé dans le chêne dur comme dans le sapin frêle, palissades et portes, tables et bancs, lits, vaisseliers, etc., où se retrouvent stylisées les feuilles et les fleurs des arbres. Comme toute la civilisation roumaine, l'art roumain est descendu de la Montagne.

Les Bordiers. — Les *Mărgineni*, « gens de la bordure » (*mărgine*), occupent les zones de contacts, en marge de la Forêt ou de la Plaine, dans les prairies d'en bas ou d'en haut. Ils portent parfois le nom des vallées qu'ils habitent : tels les *Jieni* de la

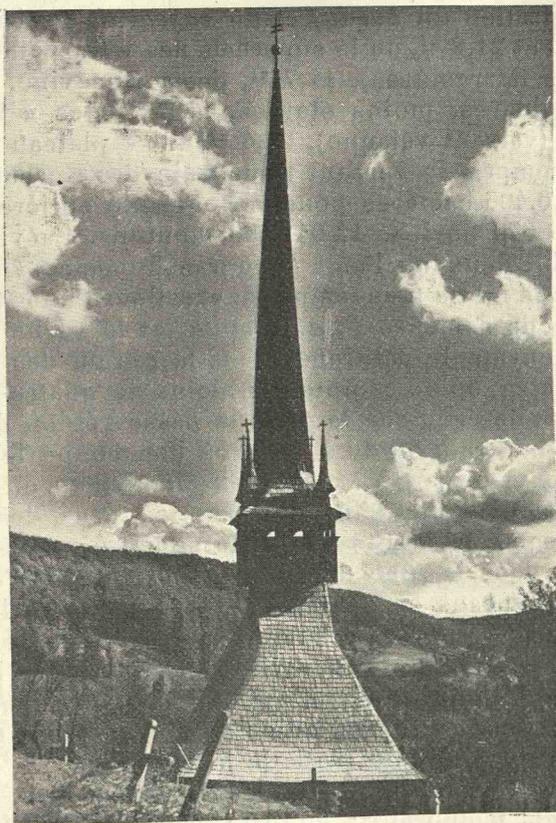


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 66. — LA CIVILISATION DU BOIS DANS LA MONTAGNE ROUMAINE
L'église de bois au long clocher de bois domine le village de la Montagne.
Au fond, croupes boisées du versant transilvain.

haute vallée du Jiu. Ils se tiennent souvent dans la zone des « steppes froides » de la Montagne, au-dessus de 900 m. dans la Poiana Rusca, de 600 à 1.000 m. dans les monts du Sebeş, vers 900 à 1.000 m. à Săliște, près de Sibiu. Cette « haute steppe », bien caractérisée d'abord par la dissémination, puis par la disparition des arbres, couvre tous les faites : dans les herbages persistent durant quelque espace les derniers conifères, pin de montagne, genévrier nain; ensuite s'étalent, entièrement nus, à partir de 2.000 m., les arbrisseaux, rhododen-

drons, azalées, saules nains s'effacent; et au printemps anémones, campanules, gentianes accaparent, avec leurs congénères, le tapis bigarré; en été avec les troupeaux, bœufs et surtout moutons, non seulement les indigènes s'installent, mais aussi, grimpés de toutes les plaines roumaines, les bergers-fromagers, pour la fabrication du *burduf* et du *cașcaval*. Prairies et pâturages occupent 21,2 % de la superficie des « Karpates du Nord » transylvaines (Maramureș), 17,7 % de la Bucovine, 12,1 % des Karpates moldaves, moins élevées, 11,2 % des « Karpates de Munténie » (versant valaque), 24,4 % du « plateau de Transilvanie » (y compris le versant transilvain des Karpates du Sud), en tout 4.210.406 hectares pour la Roumanie entière. Là-dessus vivent 4.552.679 bovins, 12.941.090 moutons. La vie roumaine est suspendue deux fois l'an à cette transhumance.

Le Roumain fut de tous temps par excellence un pâtre nomade : il « change de demeure », *a se muta*, et le verbe *mutare* est devenu synonyme de pâturage. Dans la région des contacts du bassin de Hațeg, on ne compte pas moins de quatre étapes : au printemps on descend sur la *țara*, la basse région de terrasses des vallées du Streiu ou du Mureș, où l'on coupe les foins jusqu'à la Saint-Georges (23 avril); à la Pentecôte on monte aux hauts pâturages et l'on s'installe dans les *stine*, les chalets de l'alpage, jusqu'à la Sainte-Marie (15 août); on redescend à la Saint-Pierre dans la zone des prairies de fauche, d'où la neige chasse les troupeaux en octobre; alors les bêtes et les hommes descendent encore plus bas, sur « la terre », jusque vers Noël, où la neige recouvre tout; on revient au village, où les animaux vivront sur le foin des granges. Ainsi déménagent sans cesse les habitants des marges, de la vallée du Jiu. Souvent trois étapes suffisent : la commune du pied de la montagne; le « mayen », comme on dit en Suisse, où sont les granges à foin, qui servent aussi de logis temporaire; enfin le chalet, la *stâna* de l'alpe. C'est la vie des Poianari, du massif de Poiana Rusca, au moins jusqu'à la dernière guerre qui a razié les troupeaux, du Retezat, du Godeanu, de toutes ces cimes du Haut Massif banatique, dont le déboisement complet indique une très ancienne exploitation pastorale. A l'autre extrémité des Karpates roumaines, dans le Maramureș, au massif de Rodna, bien que plus misérable, c'est le même genre de vie : la *mutare*, qui désigne à la fois l'abri et la pâture, située vers 1.500 m., est occupée durant l'été par des cabanes primitives, souvent légères, qu'on peut transporter de place en place selon les commodités des herbages.

La vie primitive des pâtres est encore un témoin permanent de la civilisation roumaine : dans cet abri passager, la *colibă*, de planches, voire d'écorce, ou la *stâna*, mieux construite, parfois

avec soubassement de pierres, il suffit d'une pièce de bois, le *cal* (cheval), pour suspendre le *căldare* (chaudière), où cuit lentement la *mămăliga*, la bouillie de maïs, qui est toujours le fond de la nourriture paysanne. Et c'est le costume du berger qui a légué les pièces essentielles du vêtement rural : le pantalon, la braie ancienne (*a se îmbrăca*, c'est toujours « s'habiller »), la grande veste de peau de mouton, le *cojoc*, dont le cuir blanc, extérieur, est le plus souvent brodé; par-dessus on jette encore l'ample manteau, la *burcă*, dont la fourrure, placée dehors, protège de la pluie et du froid nocturne; aux pieds, les *opinci*, sandales de cuir appropriées aux chemins de montagnes; sur la tête, le bonnet de laine frisée, la *căciulă*, grise, parfois blanche, rarement noire, que portaient déjà les anciens Daces. La bergère roumaine a aussi transmis son vêtement à toutes les paysannes, roumaines ou non, des Campagnes : la chemise, aux larges manches couvertes de broderies, rouges, parfois noires dans la Montagne bucovinienne, souvent mêlées de fils d'argent ou d'or; par-dessus, la jupe ou *fotă*, faite de deux pièces, parfois réduite à un simple tablier, le *șorț*, peut-être d'origine saxonne (la *Schürze* allemande); les vestes et manteaux sont ceux des hommes; les fichus de tête, les coiffes varient, selon les pays, de forme et de couleur. La richesse de l'ornementation populaire s'étend à tous les détails de la vie courante, tapis à la vive coloration, ustensiles de bois et poteries peintes, et jusqu'à ces œufs de Pâques, aux enluminures géométriques, qui sont caractéristiques de cet art paysan de l'Europe centrale.

Le va-et-vient de ces bergers à travers la Montagne a brassé la même civilisation du haut en bas de la Terre roumaine. On peut en suivre pas à pas l'expansion le long des pistes, aussi bien par le vocabulaire géographique que par les relais eux-mêmes, sur ces « chemins des brebis ». La toponymie roumaine domine même dans le pays sicule, aux sources du Mures et de l'Olt, dans les montagnes volcaniques (Harghita), comme dans la plaine des Trois-Sièges (Trei-Scaune); la « siculisation » des termes s'y est faite plus tard, soit par traduction du roumain en magyar, soit en attribuant des noms, analogues par la forme, absurdes par le sens; des doublets montrent encore les relations anciennes entre la vieille population roumaine du pays *szekler* et les régions roumaines des alentours, Karpates moldaves ou Piémonts munténiens de Valachie.

Plus révélatrices encore sont les pistes mêmes, reconstituées par les enquêtes de l'Université de Cluj, les interrogatoires des vieux pâtres. Au xvii^e siècle, des bergers transilvains, les *Mocani*, s'en vont, traversant les frontières ottomanes, hiverner en Bessarabie, voire en Crimée. On suit à la trace la transhumance des

Sălișteni, les gens de Săliște, grosse commune actuelle de 3.819 habitants, perchée vers 950 m. d'altitude, à 20 km. O. de Sibiu. Leur vie fut longtemps une continuelle pérégrination entre la Montagne et la Plaine. Fin avril, parfois en mai, ils quittaient leurs villages pour monter aux chalets. Toute la famille, tout le mobilier sont en route, s'arrêtant aux pieds des montagnes : là on tond les brebis, on empaquète la laine, on l'expédie à la foire de Sibiu. On est en haut à la Saint-Constantin (21 mai). Le troupeau est réparti en trois groupes : les brebis laitières sur la prairie succulente; les brebis stériles un peu plus haut; les agneaux aux sommets, où l'herbe est la plus tendre. La *stâna* est en troncs de sapins, couverte d'un toit de lattes ou d'écorce. On traite les brebis, fabrique le lait caillé et le fromage. Au milieu de l'été, une « fête sur les hauteurs », avec libations, danses et « foire aux filles » (coutume qui se retrouve de bout en bout des Karpates, des Portes de Fer à la Bucovine, et jusque dans le haut Bihor transilvain). Au début de septembre, départ pour le village. Enfin, vers le carême avant Noël, en route pour l'hivernage, vers la Balta du Danube, la Dobrogea, parfois la plaine banatique. Dix à douze jours de marche. Les chemins en sont nombreux, le long de presque toutes les hautes vallées valaques : à l'O., par les hauteurs, on gagne les vallées de la Bistra et du Timiș, d'où l'on descend vers le bas Banat; ailleurs on passe les massifs, on descend les croupes, que suivent aussi de loin le Jiu, l'Olt ou l'Argeș; Pitești est un grand centre de rassemblement pour les pistes des hautes vallées du Mușcel, et, ensuite, les troupeaux se dispersaient pour les quartiers d'hivers danubiens; d'autres se regroupaient à Bucarest ou devant Silistra, pour passer les bacs du Danube et se répandre dans la steppe dobrogeaine, de Balcic à Tulcea.

Cet exemple n'est pas le seul. Foule de *Mărgineni* ont eu leurs routes propres de transhumance, dont les Turcs profitaient par les taxes et les péages. Ceux de Toplița, dans la haute vallée du Mureș, commune de 8.318 habitants aujourd'hui, franchissaient les Karpates moldaves, pour passer sur les steppes d'hiver autour de Botoșani, Iași ou Reni, sur le delta du Danube. Mais, depuis le milieu du XIX^e siècle, les progrès de l'agriculture sur les steppes contraignent peu à peu les éleveurs à vendre leurs troupeaux, à devenir sédentaires, souvent colons mêmes en Bessarabie et en Dobrogea.

Les bergers ont parcouru ainsi toute la Terre roumaine, contribué à l'Unité nationale.

Les Paysans. — Les *Țarani*, dans le langage populaire de la

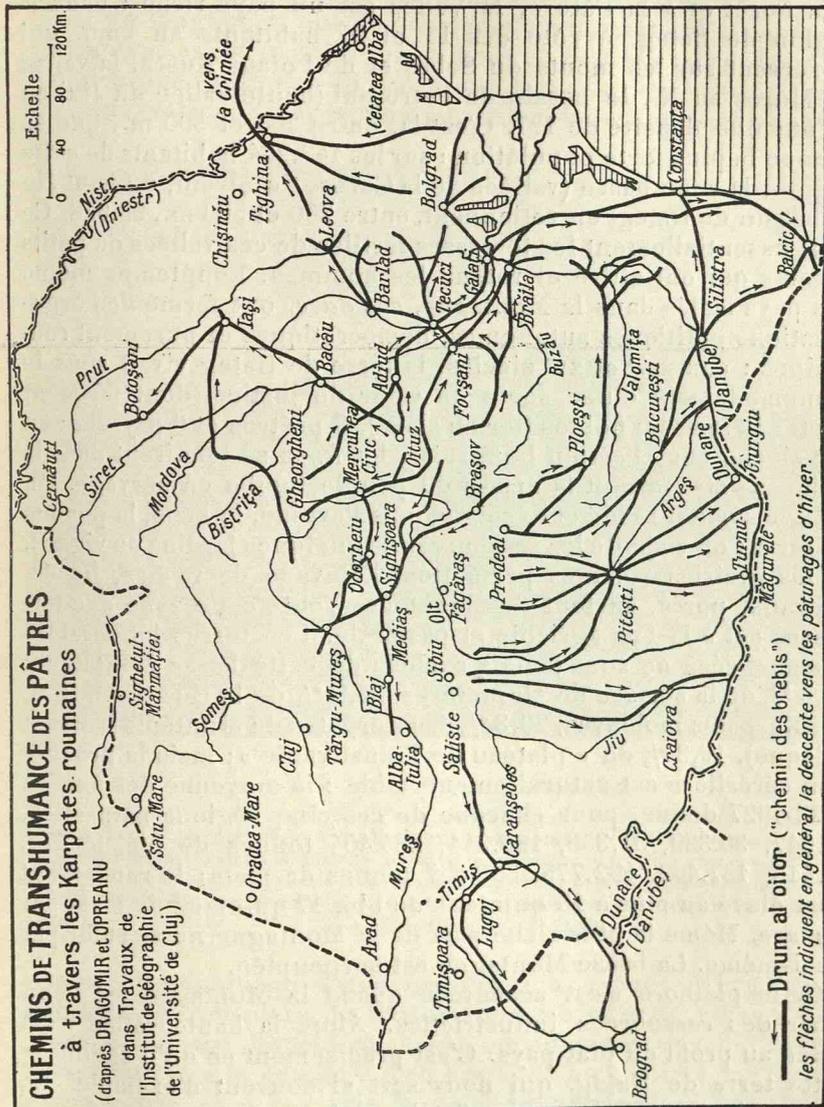


FIG. 67. — L'UNITÉ ROUMAINE, FAIT DE GÉOGRAPHIE HUMAINE.

Montagne, sont les gens d'en bas, de la vallée, ceux qui cultivent la terre, *țara*, les sédentaires, opposés aux migrants. Comparée à la Forêt et à la Pâture, la Vallée est un pays riche : dans la région de Hațeg, à côté des 15 et 27 habitants au kmq. qui se serrent sur les monts du Sebeș et de Poiana Rusca, la vallée du Mureș au N., le bassin de Petroșani (haute vallée du Jiu) au S. ont une densité de 127. C'est là, entre 200 et 500 m., que se groupe la plus forte population : sur les 143.234 habitants de cette région, la zone basse (vallées de la Cerna, du Streiu, du haut Jiu et bassin de Hațeg) en retiennent, entre 200 et 500 m., 93.658. Ce sont essentiellement les terrasses fertiles de ces vallées ou petits bassins qui ont attiré et retenu les hommes. Longtemps même ces pays isolés dans la Montagne, ces *dave*, ont formé des organisations politiques autonomes, démocratiques et purement roumaines : aux ^{xiv} et ^{xv} siècles, la terre de Hațeg vivait sous le commandement d'une sorte de Cour de justice, dont faisaient partie 12 *knez* ou nobles (terme slave), 6 prêtres et 6 paysans ; au ^{xv} siècle, sous l'action hongroise, les *knez* se fondirent dans la noblesse magyare et la masse du peuple tomba en servage. On cultive surtout le blé et le seigle, puis l'avoine, le maïs, la pomme de terre ; on y ajoute les ressources de quelques jardins ou vignes, et les prairies voisines permettent l'élevage de vaches, bœufs, chevaux, porcs, surtout des moutons. Toute cette zone des terrasses est à la fois agricole et pastorale. Les terres labourables ensemencées ne sont jamais exclues de cette basse Montagne : 16,3 % de la surface de Maramureș, 25,9 % de la Bucovine, 18 % des Karpates moldaves, 26,3 % des Karpates de Munténie (versant valaque), 19,3 % du « plateau de Transilvanie » ; mais la production céréalière est naturellement faible : la moyenne des années 1923-1927 donne, pour chacune de ces cinq régions naturelles, 61.047, 30.329, 31.350, 186.344, 285.404 tonnes de blé, 89.274, 86.415, 137.462, 492.775, 368.367 tonnes de maïs ; le rendement s'est élevé au plus à 15 quintaux de blé, 17 quintaux de maïs par hectare. Même la plus riche part de la Montagne ne se suffit pas à soi-même. La basse Montagne est surpeuplée.

Cette pléthore s'est accentuée quand la Montagne est venu offrir des ressources industrielles. Alors la haute vallée s'est vidée au profit du plat pays. C'est précisément ce qu'il advint de cette terre de Hațeg, qui nous sert si souvent d'exemple. La région s'est dépeuplée au profit d'un coin, la haute vallée du Jiu, le bassin de Petroșani, quand les mines de charbon furent exploitées et que se formèrent, autour d'elles, de grosses colonies d'ouvriers : Petroșani, qui avait 1.728 habitants en 1869, en assemble 7.752 en 1900, 12.183 en 1910, 15.377 en 1930 ; parmi ses voisins, Vulcan passe de 623 habitants en 1869 à 7.180 en

1910 et 11.082 en 1930, Lupeni de 562 habitants en 1869 à 8.028 en 1910 et 13.669 en 1930. La Montagne est saturée.

Il y a longtemps que le peuplement montagnard a débordé la Montagne, s'est installé sur sa lisière, de préférence dans cette région des Collines, du *codru* moldave, de la *podgoria* munténienne (valaque), qui la bordent. Les villages doubles y sont fré-

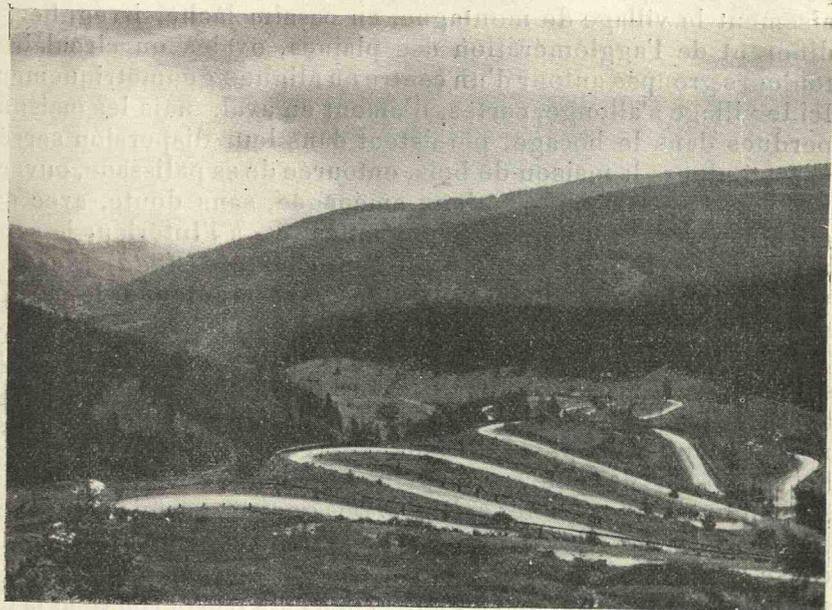


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 68. — UN COL KARPATIQUE

Paysage-type de la Bucovine, la « Forêt des Hêtres ». Entre les croupes peu élevées (1.850 m.) et les hêtraies, un col herbeux et pastoral : le col de Mestecaniș (1.099 m.) menant de la vallée de la Bistrița moldave (vers la gauche) à la vallée de la Moldova. Troupeaux et bergers passaient et repassaient par ces cols bas et tondu sur des pistes qui ont précédé la route moderne. Par là sont aussi descendus les Juifs de Galicie vers la « haute Hongrie » de jadis.

quents, témoignage d'une immigration à petite distance, qui absorbe le trop-plein de la Montagne : à côté du village « d'en haut » (*de sus*), appelé *românesc* ou *pământean* (« indigène »), s'est fait place le village « d'en bas » (*de jos*), habité par les nouveau-venus et qui a pris le nom de *unguresc* (« hongrois »), c.-à-d. transilvain. C'est toujours par les croupes couvertes de limons cultivables, par les larges terrasses, creusées dans les vallées, mais délaissées par les fleuves actuels, dont les gorges ne tracent pas de routes, qu'est passé le flux transilvain. Les Collines offrent une combinaison de ressources, cultures, vergers, prairies, sans compter les restes de la Forêt, essartée

mais présente, ces bocages qui offre leurs arbres, que le paysan a coutume de tailler pour son logement et ses meubles. Les habitudes montagnardes demeurent. Le hameau reste le mode de groupement principal, en tout cas il fut le premier; sans doute aujourd'hui, dans la *Podgoria* valaque, entre le Buzău et la Prahova par exemple, les *cătune* qui se sont rejoints, ne forment plus souvent qu'une longue rue populeuse; mais on y reconnaît aisément le village de montagne, en essaim lâche, irrégulier, si différent de l'agglomération des plaines, ovales ou circulaires, toujours groupée autour d'un centre ou alignée géométriquement. Ici le village s'allonge, certes, d'amont en aval, mais les maisons, perdues dans le bocage, persistent dans leur dispersion serrée. C'est toujours la maison de bois, entourée de sa palissade, ouverte par son portail sculpté, mieux aménagée, sans doute, avec son auvent-perron, soutenu de colonnettes, et, à l'intérieur la séparation de la chambre (*casă*) et de l'antichambre (*tindă*), avec là le poêle (*soba*) et ici le four. Descendu de sa Montagne, le paysan, plus riche, affirme son confort, participe au progrès.

Les petits pays enfermés dans la Montagne sont un des traits saillants des Karpates roumaines. Les accès n'y sont pas toujours aussi faciles. Les bassins n'y sont pas toujours fertiles. Les bornes en sont parfois plus sauvages. Tels ceux qui sont inclus dans le massif de Maramureş-Bucovine. De hautes vallées, comme suspendues au-dessus des collines. Des gorges, parfois profondes, qui entravent la circulation. Mais, en dépit des hivers rudes, à cause des étés chauds, qui font mûrir les céréales, les hommes s'y tiennent. D'un versant à l'autre, des cols bas permettent la traversée facile, vers le haut Someş ou le Vişeu d'un côté, la Bistriţa ou la Putna de l'autre, et ensuite vers les plaines de la Tisa ou du Siret et du Prut. Le géographe français, fouillant avec les étudiants roumains le sol de leur patrie, pouvait conclure, au retour d'un de ses voyages : « La région a pu jouer alternativement et suivant les circonstances le rôle d'un refuge et d'un passage. Refuge certainement, car le bassin de Vatra Dornei est un des foyers roumains les plus vivants; et d'autre part les groupes allemands, qui ont été attirés par les mines depuis plusieurs siècles, se sont maintenus, en prospérant mieux que partout ailleurs en Bucovine. Zone de passage, car c'est par la route des cols de Mestecăniş et Prislop, que se sont infiltrés les Juifs de Galicie, qui, depuis moins de deux siècles, ont pris une place de plus en plus grande dans les vallées de la Bistriţa et du Vişeu. Pendant la grande Guerre, c'est par là que les Russes se sont efforcés de pénétrer en Hongrie, et sur tous les cols on peut voir encore des traces de luttes sanglantes. Au Prislop de Cărlibaba, au col de Mestecăniş, tranchées, abris, arbres fauchés, rappellent

l'importance stratégique justement attachée à ce nœud de communications » (DE MARTONNE).

Ces mots pourraient se répéter à propos de mille recoins de ces Montagnes. Les Karpates nous apparaissent comme recélant une combinaison de genres de vie, qui ont leur réplique ailleurs. Elles nous présentent l'utilisation de trois domaines, la Forêt, la Prairie et la Vallée. Colonne vertébrale de la Roumanie, elles ont fourni les premiers modèles de cette harmonie, de l'équilibre national. Elles ont recueilli la masse roumaine, pressée par les envahisseurs du pourtour; elles ont été le conservatoire de la civilisation roumaine; elles en restent encore le musée. Puis elles ont livré passage au reflux roumain, descendant par les chemins de pâtres, par la colonisation des cultivateurs, reprendre possession des Collines et des Steppes basses. Elles ont maintenu sur le plan géographique, elles ont refait sur le plan politique l'Unité de la Roumanie.

Aujourd'hui encore c'est dans la Montagne, réservoir de forces, que les Roumains puisent les sources de leur vie. Les rivières, qui en sortent, font vivre les campagnes aux pluies insuffisantes : elles permettent les cultures, et, grâce à la houille blanche, les industries nouvelles. Dans les replis intérieurs de la Montagne, gît le lignite, combustible pauvre, du Retezat; le charbon d'Anina, le gaz naturel de Medias s'y ajoutent depuis quelques ans. Dans ses replis externes, remplaçant l'or, l'argent, le cuivre, le fer de jadis, la richesse moderne, le pétrole de la vallée de la Prahova. Le présent continue le passé. La « Montagne » karpatique, qui fut « un facteur décisif des destinées » roumaines, reste la pépinière populeuse, qui fait don de ses hommes à la « Terre roumaine » entière : sur les grands domaines des plaines, morcelés par la récente Réforme agraire, s'établissent de nouveaux colons, descendus de la Montagne. Et, par cette dernière *Descălecare*, épilogue des légendaires chevauchées, se solidifie et s'unifie toute la Société roumaine.

La Roumanie n'est pas seulement la Montagne. Presque toutes ses frontières, sauf au N., sont en plaines. Pourtant la Montagne domine toute la vie, toute l'histoire roumaines. Là furent les premières formations politiques, qui pèsent encore sur l'Unité de la Nation. Chacun des trois grands boulevards de rochers a été le berceau d'un Etat :

du Bihor, de la Montagne occidentale, sortit le premier voévodat roumain indépendant, antérieur à l'invasion hongroise, de Transilvanie;

de la haute vallée transilvaine de l'Olt, des monts où naissent

le Jiu et l'Arges, est issue la vie politique de la « Munténie » ou Valachie;

du N., du comté de Maramures, vint la dynastie princière qui créa la Moldavie.

L'histoire a ainsi contrecarré longtemps l'Unité roumaine, séparant, de part et d'autre de la Montagne, axe de l'ancienne Dacie, des domaines de même langue et de même civilisation. Elle y a aussi créé une frontière européenne entre deux peuples d'Asie, deux peuples de la steppe, qui ont cerné la Montagne étrangère, arrêtés par la barrière de la Forêt : d'un côté les Magyars, de l'autre les Turcs. Installés d'abord dans la plaine, où ils retrouvaient les plâtitudes herbeuses de l'Asie, ils ont peu à peu conquis les glacis, les bocages.

Les frontières roumaines sont aujourd'hui fixées sur trois marges de la Montagne :

le front moldave;

le front valaque;

le front transilvain.

BIBLIOGRAPHIE

- IORGA : *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 2^e éd. Bucarest, 1922, 8° 266 + xiv p.
- PĂRVAN : *Getica*, o protoistorie a Daciei. Bucarest, 1926, 8° 851 p., 43 pl., 4 cartes (résumé français pp. 725-804).
- Id. : *Dacia*, an outline of the early civilizations of the carpatho-danubians countries. Cambridge, 1928, in-16 216 p.
- IORGA : *Guide historique de la Roumanie*, I : Partie générale; — II : Partie descriptive. P., Gamber et Bucarest, 1928, 8° 55 + 151 p.
- SACERDOTEANU : *Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen-Age*. P., Gamber, 1929, 8° 145 p.
- TOURNEUR-AUMONT : *La Roumanie et l'idée roumaine de frontière* (Mélanges Iorga, P., Gamber, 1933, 8° 955 p., pp. 787-801).
- IORGA : *La place des Roumains dans l'histoire universelle* : I. Antiquité et moyen âge; II. Epoque moderne. Bucarest, 1935, 8° 203 + 219 p.
- Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj. — *Travaux de l'Institut de Géographie de l'Université de Cluj (Roumanie)*, vol. I, 1922; — vol. II, 1924-1925; — vol. III, 1926-1927; — vol. IV, 1928-1929, Cluj, 1924-1931, 4 vol. 8° 351 + 325 + 342 + 365 p.
- IORGA : *La Roumanie pittoresque*. P., Gamber, 1924, 4° 221 p.
- ROMMENSHELLER : *La Grande Roumanie*. La Haye, 1926, 8° 634 p.
- TIBAL : *La Roumanie*. P., Rieder (Les Etats contemporains), 1930, in-16 154 p.
- MEHEDIŢI : *Le pays et le peuple roumain* : considérations de géographie physique et de géographie humaine, 2^e éd. Bucarest, 1930, 8° 136 p.
- DE MARTONNE : *Europe centrale*, deuxième partie : *Roumanie* (Géographie universelle, t. IV, P., Armand Colin, 1931), pp. 699-810.
- ROMIER : *Le carrefour des Empires morts*. P., Hachette, 1931, in-16 254 p.
- VERGEZ-TRICOM et FICHEUX : *Bucarest* (Annales de géographie, 15 mai 1927, pp. 213-231).
- DE MARTONNE : *Les Carpates et l'économie roumaine* (Documents franco-roumains, n° 1, mai 1931, pp. 58-66).
- WEYMULLER : *Les collines subcarpatiques entre la Prahova et le Buzău* (Annales de géographie, 15 novembre 1931, pp. 620-638).
- DE MARTONNE : *Le village roumain subcarpathique* (Mélanges Iorga, P., Gamber, 1933, 8° 955 p., pp. 663-668).
- Id. : *Essai de carte ethnographique des pays roumains* (Annales de géographie, 15 mars 1920, pp. 81-98), carte au 1/1.000.000.
- IORGA : *L'Art populaire en Roumanie*. P., Gamber, 1923, 4° 137 p.
- Id. : *Les écrivains réalistes en Roumanie comme témoins du changement de milieu au XIX^e siècle*, P., Gamber, 1925, 8° 134 p.
- STOTZ : *Ethnographische Karte Siebenbürgens*, s. l. 1928, 8° 10 p., carte au 1/750.000.
- PĂPĂRĂŢI : *Itinéraires d'ethnographie roumaine*. Bucarest, 1928-1930, 2 vol. 8° 175 + 241 p.

- OPRESCU : *Peasant art in Roumania*. Londres, « The studio », 1929, 4° 182 p.
- TIBAL : *La psychologie du peuple roumain* (Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, juillet-août 1933, pp. 65-94).
- XIV^e Congrès international d'agriculture. *La Roumanie agricole*. Bucarest, 1929, 8° 455 p.
- L'agriculture en Roumanie*, album statistique. Bucarest, 1929, fo 91 p.
- FORTER and ROSTOVSKY : *The roumanian Handbook*. Londres, 1931, 8° 320 p.
- L'Est européen agricole*. P., Jouve (trimestriel, depuis avril 1932), passim.
- PATIN : *Le commerce des céréales dans le bassin du Bas-Danube*. P., Sirey, 1933, 8° 423 p.
- Anuarul statistic al României. — Annuaire statistique de la Roumanie : 1931-1932*. Bucarest, 1933, 8° xxviii + 399 p.
- Indicatorul statistic al satelor si unităților administrative din România*. Bucarest, 1932, in-16 xlii + 850 p.

CHAPITRE IX

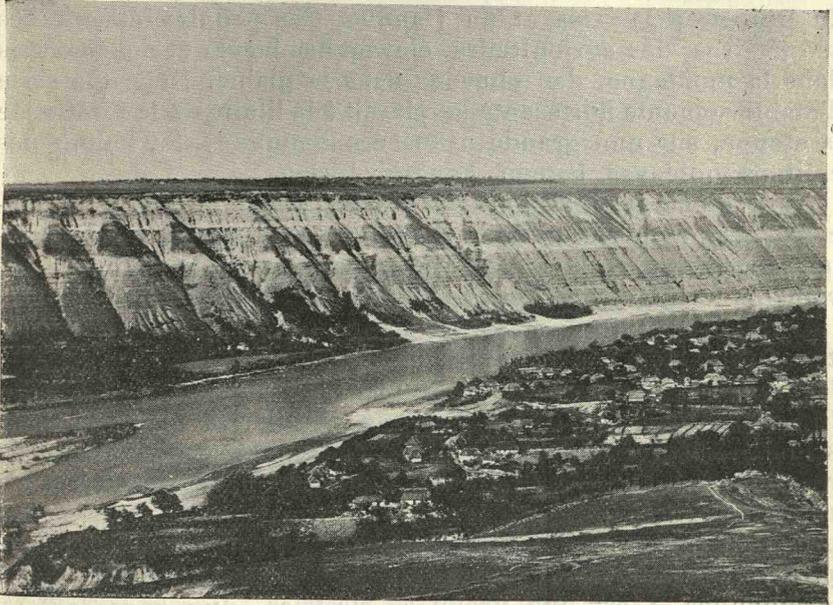
LE FRONT MOLDAVE

La descente de la montagne vers l'E. est une frontière entre deux mondes, et, si l'on osait forcer le contraste, une frontière entre l'Europe et l'Asie.

La frontière du monde russe. — Frontière topographique. D'un côté l'arc karpatique montre son pont cristallin médian, rompu en son centre, laissant au N. le massif de Maramureş-Bucovine, au S. le massif transilvain-banatique, ne gardant entre les deux que les chaînes externes et molles du flysch schisto-gréseux. De l'autre côté, vers l'E., le « bloc podolique », môle contre lequel ont buté les vagues plissées des Karpates, s'étalant dans la Russie du Sud et du centre, en une série de couches parfaitement horizontales, immobiles depuis l'ère primaire, immenses jusqu'en Sibérie. Dans l'intervalle de ces deux zones, que séparent des failles (aujourd'hui encore, les vallées moldaves voisines des Karpates, comme celle du Siret, sont parfois agitées de tremblements de terre), surtout la profonde et large tranchée du Dniestr, dont la rive haute, roumaine, domine l'étendue de la plaine russe. En face du bloc russo-sibérien se dresse le dernier bastion de l'Europe : sur ses flancs, des sédiments marins ou lacustres, les alluvions des fleuves karpatiques, les accumulations éoliennes du lèss ont soudé la citadelle roumaine aux assises passives du môle oriental.

Frontière climatique et végétale. L'isthme ponto-baltique est la limite de deux climats. D'un côté, en Europe centrale, le climat « danubien », qui par la chaleur de ses étés et la brièveté de ses hivers, rappelle encore ou annonce la Méditerranée; l'isotherme de janvier -2° suit à peu près, du N. O. au S. E., l'arc karpatique. De l'autre côté, le climat « ukrainien », qui, par son amplitude, ses extrêmes et sa sécheresse, est déjà, comme toute la Russie du Sud, une transition vers les déserts de l'Asie : les caprices de son printemps le font comparer à une jolie femme; la légende montre la fée Dokia secouant ses sept *cojoc* fourrés et enneigés; ce sont aussi les ardeurs de son été, les nuits claires et sereines de son automne, qui dépouille soudain les arbres de leurs feuilles, les rigueurs et les brises après du vent

du N. E., du *crivât*, qui vient des steppes et amène des rafales de neige. Significatives encore sont les limites des arbres : elles suivent l'arc de la Montagne. Le mélèze se tient sur la courbe karpatique, ne dépassant pas le versant externe, car il craint la chaleur et la sécheresse. Le hêtre, l'arbre de l'Europe centrale, suit la même courbe aux pieds des Collines, redoutant les retours du gel en avril ou mai, qui roussit ses feuilles, comme la



Phot. Ambrojevici, Cernaut.

FIG. 69. — LA FRONTIÈRE DU DNIESTR

Vallée du Dniestr à Cormani (aval de Hotin) : au premier plan, sur la rive gauche, basse, village russe ; au fond, sur la rive droite élevée, le bourg roumain de Cormani ; le versant abrupt montre les couches meubles et encore boisées (à l'horizon), qui couvrent les Campagnes moldaves.

sécheresse de l'été. En revanche, la stipe empennée, la *colitia* roumaine, l'herbe-type de la steppe, ne dépasse pas à l'O. la vallée du Prut, ni celle du bas Danube dans son trajet S.-N. ; elle ne pousse que sur un sol maigre et sec, disparaît dès que la terre devient humide et grasse ; sa couleur cendrée, sa mobilité sous le vent donnent l'impression du sable. Ainsi, aux confins du hêtre et de la steppe, on est à la limite de deux mondes.

Frontière humaine. Les genres de vie se heurtent : là le montagnard, bûcheron et éleveur, transhumant à petite distance ; ici le nomade de la steppe, envahisseur, ou plutôt s'infiltrant dans la montagne à la faveur des vallées. Cette concurrence résume en peu de mots toute l'histoire roumaine.

La frontière mouvante. — La Montagne roumaine apparaît de bonne heure comme un bastion assailli de toutes parts par les peuples de la steppe. Les protohistoriens, comme Pârvan, qui a renouvelé l'histoire des origines roumaines, ont montré, dès l'an 1000 av. J. C., les migrations cimméro-scythes envahissant l'Europe par les trois routes de Galicie, de Moldavie, de Valachie. Cette invasion iranienne contourne le bloc indigène des Daco-Gètes, Thraces du Nord qui avaient leur centre dans la Dacie, du Dniestr à la Tisa et au Danube. Ces peuples étaient des sédentaires, des agriculteurs, élevant des bœufs et des moutons dans la montagne, des chevaux dans la plaine. Déjà une série d'établissements florissants se plaçait à la limite de la forêt et de la steppe, sur une grande artère économique N.-S., le long des collines moldaves, Panciu, Focșani, Buzău.

Au v^e siècle les invasions des Celtes, venus de l'O., commencent l'occidentalisation de la Dacie, qui se poursuit avec la conquête romaine et la création d'un peuple nouveau, les Dacorumains (comme chez nous les Gallo-romains), entre 106 et 270.

Dès le retrait des légions, qu'ordonne Aurélien, on voit tour à tour battre les pieds de la citadelle dace, surtout venus de l'O., les Gots durant un siècle, les Huns, les Gépides un autre siècle, les Avars entre 567 et 600, au vii^e siècle les Slaves. Ceux-ci s'infiltrèrent davantage : tandis que les fleuves portent des noms roumains, nombre de petits affluents ont des noms slaves. Les masses slaves coupent en deux le monde roumain, séparant du groupe Nord un groupe Sud, représenté aujourd'hui par de simples vestiges, les Valaques des Balkans, qu'on appelle encore Aromounes. C'est une première cicatrice, due à ces assauts répétés.

Enfin viennent les Hongrois qui, après avoir passé les Karpatés ruthènes en 896, se sont établis dans la plaine pannonique et montent sur la *silva*, la Forêt, pour se protéger par le cercle de montagnes. En 1210 ils parviennent aux cimes, créant une marche hongroise, qui atteint Baia — enrichie par ses mines d'argent — et Rodna dans le Maramureș.

De là, au xiv^e siècle, un émigré poursuivant à la chasse un aurochs, dit la légende — et l'aurochs est resté dans les armes des princes de Moldavie —, s'installa sur le versant moldave : ce fut la *Descălecare*, la « descente de cheval ». Il y créa un « pays roumain de la vallée de la Moldova » (1365), d'abord dans cette vallée où est fondée la première capitale, la Molda des Saxons (aujourd'hui Baia), puis dans les vallées parallèles, le Siret (Siret devint capitale de 1365 à 1388), la Suceava (Suceava fut à son tour la capitale d'Etienne le Grand, qui régna de 1457 à 1504), et enfin conquérant, aux dépens de la Pologne, la vallée

du Prut avec la forteresse de Sniatyn, la vallée du Dniestr avec la citadelle de Hotin, et au S. parvenant au Danube et à la mer. Le prince moldave en 1392 s'intitule « seigneur des Montagnes à la Mer ». La Moldavie a atteint ses frontières.

À l'E., il a fallu dès le XIII^e siècle la protéger d'autres nomades : les Tatars, qui réduisent à l'état de vassaux les princes de Kiev, établissent un immense Etat de la Chine aux Karpates, s'appuyant sur la Crimée, détenant les bouches des rivières, à Tana, à l'embouchure du Don, à Maurocastron, sur le liman du Dniestr (la Cetatea-Albă moldave, la future Akkerman des Turcs), percevant les douanes dans les ports et sur les Roumains la dime d'automne, mais aussi imposant la police des routes commerciales, dont celles qui, de Pologne à la mer Noire, firent la fortune moldave.

Au XV^e siècle apparaissent sur le Danube les Turcs, venus du S.; ils ont envahi la Valachie en 1462, ils s'attaquent à la Moldavie en 1538. La voie de commerce vers le N., qui apportait la richesse du pays, se ferme : la Moldavie, « embouchée », selon l'expression imagée de Iorga, entre en décadence. Quand l'Empire ottoman se rétrécit deux siècles plus tard, ce furent les vainqueurs des Turcs qui amputèrent la Moldavie, les Autrichiens de la Moldavie supérieure, baptisée Bucovine pour l'occasion, qu'ils conservèrent de 1775 à 1918, les Russes de la Moldavie orientale, étiquetée par eux Bessarabie, qu'ils tinrent de 1812 à 1918. Il fallut la chute des deux Empires concurrents pour rétablir l'unité moldave.

Les trois paysages. — L'histoire montre ainsi le lien constant entre la Montagne et ses abords.

Trois paysages roumains s'offrent sur le pourtour, de l'O. à l'E. : c'est une frontière mouvante, qui suit les traces des pâtres :

la Montagne, qui, sauf sur les cimes herbeuses, est aussi la Forêt (Bucovine signifie la « Forêt des Hêtres »), dans laquelle s'érigent les couvents et leurs petites églises de bois ou leurs vastes églises aux façades, aux murailles peintes :

la Colline, qui n'est plus qu'à demi boisée : c'est un Bocage (*codru* en roumain), où le tapis bigarré des champs est coupé par les lignes ondoyantes des vallées parallèles, par les étangs poissonneux, qui nourrissaient la « cour » des boïar, entremêlé de pacages aux grands bœufs, le paysage-type de la Moldavie, prolongé dans la Bessarabie centrale;

la Plaine, molle et riche, mais toute déboisée : c'est la Steppe, parfois noire et féconde, parfois jaune et déserte, ouverte aux vents, qui soulèvent en été une atmosphère poudreuse, aux inondations des fleuves qui la transforment en fondrière où se

noient les pistes, aux migrations de l'E., qui l'ont maintes fois submergée.

Ces trois paysages se succèdent et se mélangent. Durant des siècles, depuis la retraite des légions de Dacie, il n'y eut là qu'une frontière mobile : sous les invasions barbares, la frontière réelle se déplace suivant les besoins militaires, les nécessités de soumettre d'autres peuples tributaires. Mais, maintenant sa langue, qui est latine, la population roumaine garde la conscience d'être à part. Ses princes s'efforcèrent d'atteindre la profonde tranchée du Dniestr, d'y multiplier les travaux de défense. Les forteresses s'échelonnent, de Hotin à Cetatea-Albă, face à la grande steppe, au monde asiatique.

Cette vaste zone, où la frontière sauta de tranchée en tranchée, de fleuve en fleuve, est plus forestière et plus étroite au N., plus découverte et plus large au S.

I. — LA HÊTRAIE DE BUCOVINE

La forêt. — C'est un des coins les plus sauvages d'Europe. Une triple frontière : roumaine, polonaise, tchécoslovaque. La Pologne s'y enfonce pour garder les eaux qui vont vers le N. : la cime de la Hoverla, qui y culmine à 2.058 m., surgit nue au milieu des forêts. La Roumanie possède les deux versants, O. et E., tenant le donjon central, le massif cristallin de la Rodna, qui domine à 2.305 m. Pourtant ces massifs, qui se prolongent vers le S. E., si hauts qu'ils soient, se contournent. De la ville, à la frontière de la Russie subkarpatique, Sighetul Marmăției, les larges vallées de l'Iza et du Vișeu, semées de villages, où les marchands juifs coudoient les paysans roumains, permettent de s'enfoncer dans la montagne, couverte de bois, percée de mines (il y a encore du fer à Borsa), animée de fabriques de planches. Dans les sapinières épaisses on monte au col de Prislop, à 1.418 m., où la neige subsiste jusqu'en avril. Une descente raide le long de l'étroite vallée de la Bistrița, profonde et noire, où les schistes se découvrent sous la neige, mène à des bourgades juives qui s'y sont installées, signe d'un commerce passant, Cârlibaba, Iacobeni, puis, dans le bassin élargi, où les champs s'enfouissent sous la neige, à la station estivale de Vatra Dornei, le « foyer de la Dorna ».

De Iacobeni, un autre col, celui de Mestecăniș, à 1.099 m., souvent enneigé, conduit à la vallée parallèle de la Moldova et au bassin de Câmpulung (le « long Champ »), autre gros bourg juif. C'est le versant bucovinien, proche de la frontière polonaise. Le chalet d'été, la *stâna* du pâtre, la maison de bois cou-

verte de lattes, égrenée dans la montagne, se rapproche des voisines. La neige disparaît, la sécheresse orientale se montre, et avec elle le costume oriental : sous la veste de bure blanche, sur

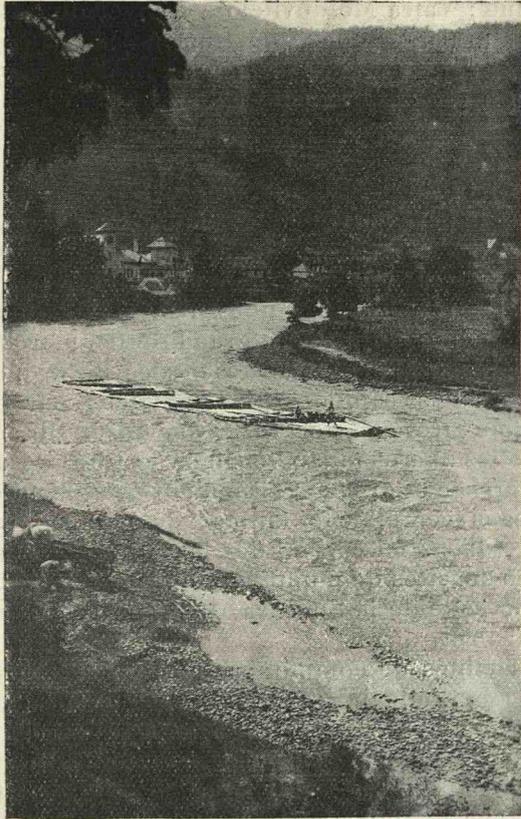


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 70. — UNE VALLÉE KARPATIQUE

La Bistrița (la « Transparente ») moldave, venue du col de Prislop entre Maramureș et Bucovine; village juif de Jacobeni sur la rive gauche; forêts de hêtres; train de bois. Descente de la Montagne vers les Collines moldaves.

le pantalon de laine, la chemise brodée au col. Une montagne plus adoucie, la chaîne de flysch, succède à la masse noire des sommets : les grès et les schistes offrent des ondulations plus molles. Aux sapins et aux mélèzes commencent à se mêler les feuillus, surtout les hêtres qui ont donné leur nom au pays. Les vallées, la Moldova, la Moldovița s'élargissent. Les villages, en bois toujours, les maisons de planches à peine équarries, s'étaient davantage sur les versants aplatis, où la neige attarde

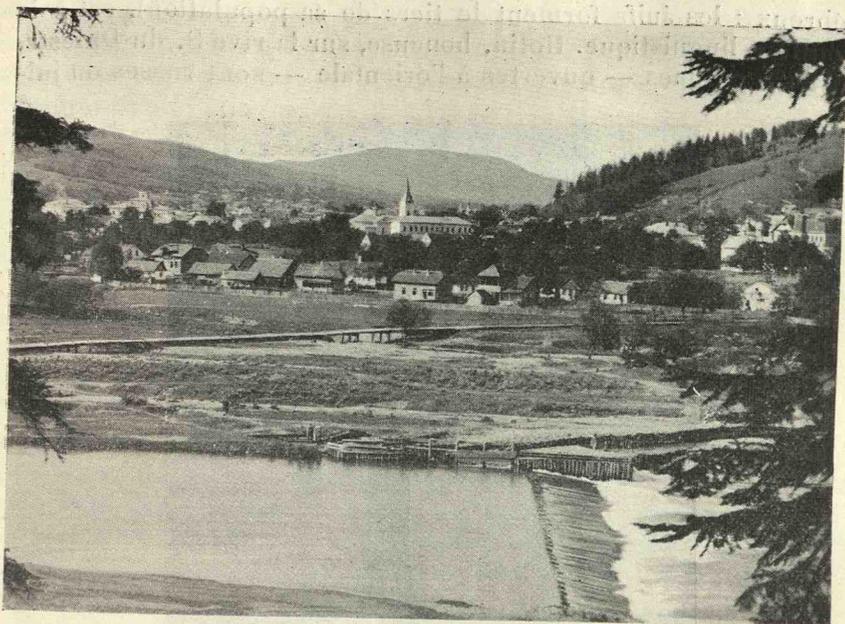
des taches rares dans les prairies verdoyantes. Les eaux caillouteuses se traînent entre de longs méandres. Le climat, plus sec, a permis de conserver les murailles peintes des églises, et fait de ces monastères défricheurs et constructeurs les musées de la Bucovine : Vatra Moldovitei (le « Foyer de la Moldovița »), Gura Humorului (là « Bouche du Humor »). La frontière polonaise est tracée dans une de ces vallées, le Ceremuș, affluent du Prut, dans une région au reste ruthène, ni polonaise, ni roumaine.

Les foules. — Cette double montagne bucovinienne, donjon et courtine, tient le pays entier à son ombre. 45 % de la Bucovine sont en forêts.

De ce coin partent toutes les vallées moldaves, Bistrița, Moldova, Suceava, Siret. L'orientation N.O.-S.E. de toutes ces vallées les destinaient à devenir de grand'routes marchandes entre la plaine polonaise et les mers orientales d'Europe. Les villes furent à la fois des capitales à demi étalées sur les versants adoucis, comme Siret ou Suceava, et des foires sur les routes où se croisaient les marchands allemands et juifs de Pologne, de Lwow, les marchands grecs et arméniens des ports génois de la mer Noire, sans compter le flottage du bois sur le Prut ou le Dniestr. Ces vallées, au milieu des bocages et des champs, ont les plus fortes densités de population du royaume : 155 habitants par kmq. dans celle de la Suceava, 133 dans celle du Siret, 146 dans celle du Prut.

Enfin, les facilités de communications ont créé une bigarrure des langues. Les Roumains sont en masses compactes et denses dans toutes ces hautes vallées de la Montagne ou du Bocage jusqu'au Siret, se mêlent aux Ruthènes au N. du Prut, sauf sur la steppe cultivée entre Cernăuți (le Czernowitz des cartes allemandes) et Hotin sur le Dniestr. On évalue les Ruthènes à 300.000 environ pour une population bucovinienne de 853.524 habitants en 1930, population qui ne cesse de croître (il n'y avait que 804.822 indigènes en 1910), qui est fort dense (82 habitants au kmq., c.-à-d., dans cette Forêt montagneuse et sauvage, une densité supérieure à celle de la France), qui est presque totalement rurale (73,4 % sont des paysans).

Les villes, toutes perchées sur la rive droite et haute des fleuves, dénoncent, par leurs quartiers séparés, cette composite population : le chef-lieu, Cernăuți (111.147 habitants en 1930), étalé sur une côte calcaire de 500 m., qu'a dégagée le Prut, à 250 m. au-dessous, dominé par le palais archiépiscopal autrichien et par le beffroi de la mairie roumaine, semée d'enseignes allemandes et yiddisch (dialecte allemand écrit en caractères



Phot. Wusyk Gura Humorului.

FIG. 71. — BOURG AUX PIEDS DE LA MONTAGNE ROUMAINE

Gura Humorului (la « Bouche du Humor ») en Bucovine, au confluent du Humor et de la Moldova, est placé sur les terres meubles au bas des solitudes montagneuses et boisées. A cette étape de la descente le commerce est entre les mains des Juifs.



Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 72. — CERNĂUȚI, CHEF-LIEU DE LA BUCOVINE

La ville descend au milieu des arbres, derniers vestiges de la Forêt, d'une côte calcaire de 500 m., dégagée par le Prut, tandis que la rive gauche du fleuve (au fond) s'étale dans une plaine basse.

hébreux : les Juifs forment le tiers de sa population), est à la frontière linguistique. Hotin, boueuse, sur la rive S. du Dniestr, où les boutiques — ouvertes à l'orientale — sont russes ou jui-

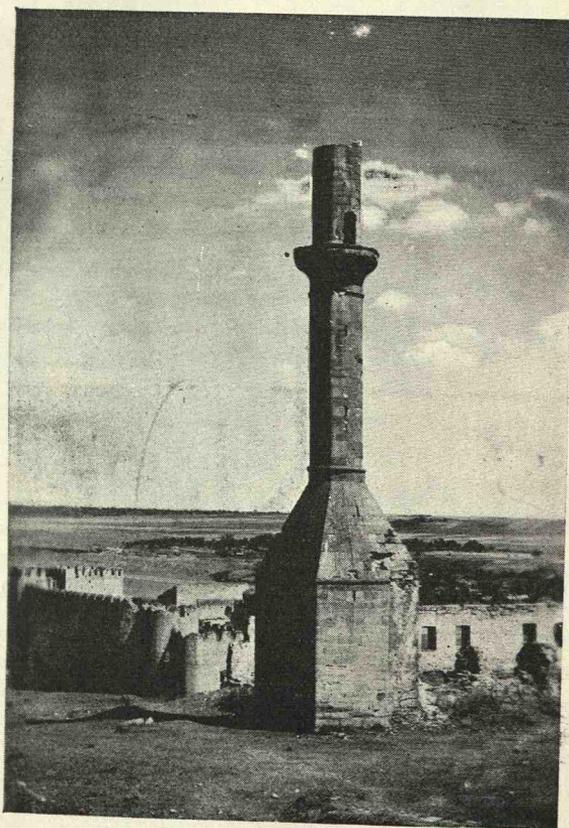


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 73. — LA FRONTIÈRE DU DNIESTR
Ruines de l'ancien château moldave de Hotin, dominant de la rive droite, escarpée, la vallée du Dniestr; au premier plan, minaret turc en ruines.

ves, que commandent encore les ruines en briques de la forteresse hissée sur le méandre escarpé, face à la monotone steppe russe, toute plate, est à la frontière stratégique.

II. — LE BOCAGE DE BESSARABIE

Le codru. — La région des Collines ne s'étend pas sur toute la Bessarabie; la steppe, cultivée ou inondée, occupe le N. et le S.. Cependant le trait dominant du paysage, sauf au S., est dû à ces collines arrondies et bocagères, qui prolongent celles de la Mol-

davie, où le chêne se mêle au hêtre. Le paysan moldave y retrouve son paysage familier de bocage, de *codru*, selon le vieux terme tatar. Cela explique que le peuplement roumain ait pris possession de ces surfaces basses, que les *codri* surmontent, entre 385 et 474 m. au N., 200 m. au S. : les Bessarabiens ne se connaissent que sous le nom de « Moldaves ». Partout, dans cette Bessarabie centrale, sur ces sols bruns du *podzol*, qui ont porté jadis des forêts, mais ont conservé le bocage, chênes, érables, acacias, frênes se fauillent parmi les hêtres ou les pruniers sauvages.

Partout le peuplement roumain : les villages à la lisière des bois, à mi-hauteur des versants, sur les larges vallées, entourées de haies d'arbres, de vergers, formés de maisons de bois, avec vérandas, chevrons, toits pointus de lattes, sont tout roumains. Mais déjà les invasions de l'Est se marquent dans l'habitation et le genre de vie : bien des maisons roumaines ont gardé l'habitude tatare de ne pas blanchir ou bleuir de chaux les murs de bois ; bien des champs de seigle, de maïs, de pommes de terre sont labourés, non par les bœufs blancs à la mode roumaine, mais par les chevaux : la steppe s'insinue peu à peu dans la zone des arbres.

La vallée du Dniestr. — La vallée du Dniestr est l'extrême limite du *codru*. Les derniers arbres y paraissent sur la rive concave, abrupte, de ses immenses méandres, aux bords de cette vallée encaissée et profonde, tandis que sur la rive russe s'étale la steppe. Ici se rencontrent çà et là les villages de boue et de chaume ; les vallons, creusés dans les terres meubles qui aboutissent au fleuve, cachent les villages de bois roumains.

Le peuplement est moins dense : au plus 75 habitants au kmq., au moins 25, mais ce peuplement est entièrement roumain. Les Moldaves ont même dépassé le fleuve. L'U. R. S. S. a créé en 1924, sur la rive gauche du Dniestr, une « République moldave », où, sur 572.200 habitants, il n'y a que 30 % de Roumains, pressés par 48,5 % d'Ukrainiens, c.-à-d. de Ruthènes. La dernière frontière se marque encore dans la vallée, par les vieilles fortresses turques, qui se dressent toujours face à la Russie. La double enceinte de briques de Hotin plonge de haut sur le Dniestr ; sur la rive gauche, basse, se tassent les maisons de chaume du village soviétique. En aval, la ville étagée de Soroca, autour de sa citadelle de granite rose, descend en jardins sur le fleuve. Le gros village de Tighina, qui a repris son nom moldave, délaissant le nom turc de Bender, « la Porte », grimpe vers la forteresse dressée sur la falaise calcaire, tandis que sur la rive gauche s'étalent les jardins fruitiers autour de la petite bourgade russe de Tiraspol. Le pont sauté, des fils de fer bar-

belés indiquaient encore, aux Pâques 1933, une frontière efficace, réelle : pas un bateau sur le large fleuve aux eaux ternes.

Sur la rive droite du Dniestr, 210.000 Ruthènes seulement sont enfouis dans une masse de deux millions de Roumains (sur les 2.863.409 habitants de la Bessarabie en 1930), presque tous paysans (les ruraux sont les 87,2 % de la population totale). Malgré les tentatives de russification, combinées avec l'analphabétisme (il y avait sous le régime russe 83 % d'illettrés chez les hommes, 96 % chez les femmes), la conscience nationale roumaine, maintenue par la langue parlée, se révéla par le vote du 27 novembre 1918, où le *Sfatul Țării* — l'Assemblée du Pays — proclama réunie la Bessarabie à la Roumanie.

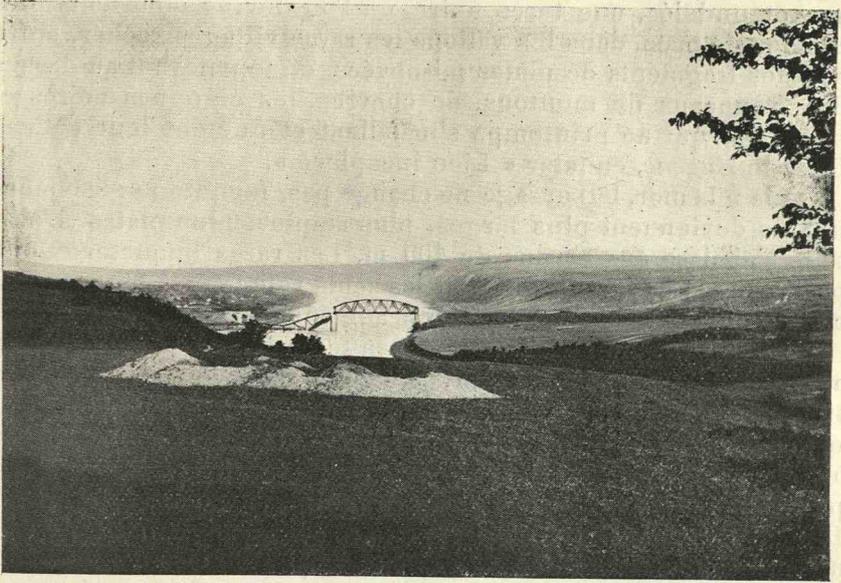
L'union. — Cette union se fait surtout par la terre. La réforme agraire la cimentait. En 1916, 1.993 propriétaires se partageaient 1.718.148 ha. et 71.586 moyens propriétaires 1.155.300; les 216.563 petits propriétaires (qui possédaient moins de 10 h.) devaient se contenter de 626.382. La loi du 11 mars 1920 expropria les terres de la couronne, des monastères, des églises étrangères et des grands propriétaires. On laissait à ceux-ci 100 h. en labours ou jardins. Les terres furent réparties en lots de 6 à 10 ha. : au total 1.491.920 ha.

Quelques chiffres montreront le progrès agricole, conséquence de la réforme : les 7 millions de quintaux de maïs de 1921 sont devenus 12 millions en 1931; les 3.400.000 quintaux de blé 3.900.000; les 700.000 quintaux de seigle un million. Les chevaux passaient de 141.000 têtes à 449.000 têtes entre 1921 et 1931. Pour la vigne, la moyenne par hectare, 20 hl. en 1921, monte à 30 hl. en 1931, sur 2.831.000 ha.

Autour de Chișinău (la Kișinev russe), le chef-lieu mixte (117.016 âmes), qui compte un tiers de la population russe, un tiers juif et un tiers roumain, où les immenses avenues dénoncent, comme en Russie, que l'espace ne compte guère, s'étalent de longs faubourgs, où des maisons paysannes côtoient des usines agricoles, meuneries, brasseries, des écoles d'agriculture. La Bessarabie, cultivée et déjà industrialisée, se distingue de plus en plus de la vaste steppe d'au delà du Dniestr.

III. — LA STEPPE DU BUGÉAC

La steppe. — Chișinău est presque à la limite de deux Bessarabies. Au N. on atteint très vite les derniers arbres du Codru Bâcului, le bocage qui entoure la vallée du Bâc; au S., entre Chișinău et Tighina, c'est, sauf les bords du Dniestr, déjà la steppe,



Phot. Ambrojevici, Cernăuți.

FIG. 74. — LA FRONTIÈRE DU DNIESTR

Le méandre du Dniestr à Voronovița, en aval de Hotin, et le pont coupé devant le village roumain (1927); au premier plan, la steppe cultivée de Bessarabie.

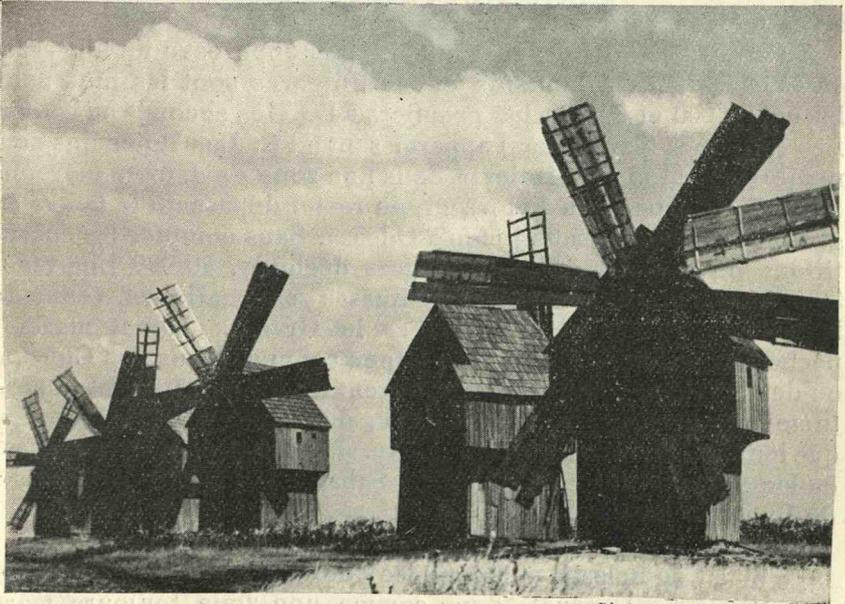


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 75. — LA BESSARABIE

La plaine de la Bessarabie du N. entre Nedabauți et Hotin : steppe; moulins à vent alignés le long de la route.

nue et ondulée, une terre noire, où l'on devine sous l'eau des champs de maïs, dans les vallons les rares villages cachés, entre eux des fragments de pistes mi-noyées, et, tournoyant au-dessus des troupeaux de moutons, de chèvres, les cigognes noires et blanches, qui au printemps s'installent et quêtent leur pâture. C'est le *Bugeac*, en tatar « Lieu inexploré ».

De là à la mer, le paysage ne change pas, monotone : les ondulations deviennent plus larges, plus amples, plus plates. L'altitude s'abaisse au-dessous de 100 m. Les rares boqueteaux disparaissent. Les tumuli forment les seuls reliefs, ces buttes artificielles qui sont souvent des tombeaux anciens.

La steppe n'est pas inculte : sur la terre grasse et sombre, aux approches de la mer, aux vents d'E. plus secs, le blé se lève ; les troupeaux de bœufs se mélangent aux moutons. Les villages sont énormes, alignés au haut des croupes, sur les versants exposés à l'E. ou au S. Ce sont des villages de colonisation récente, créés par Alexandre I^{er}, qui les a baptisés de ses victoires de 1812-1814, Berezina, Culm, Leipzig, Fersampenuaz (Fère-Champenoise, Arciz, Brieni (Brienne), Paris, un petit Paris au milieu des steppes bessarabiennes ! Ces villages, aux noms français, sont peuplés d'Allemands catholiques ou de Bulgares (comme aussi à Sărata, « la Salée », à Satu-nou, « le Village neuf ») : leur aspect riche, leurs lourdes maisons alignées, aux larges toits, aux fenêtres peintes, leurs églises pointues sont bien différents des villages moldaves orthodoxes.

Au contraire du Bocage roumain, la steppe est une bigarrure de langues. Les Allemands et les Bulgares sont les plus nombreux, 70.000 et 60.000, les premiers à l'O., les seconds au centre. Les Ruthènes (les Russes) apparaissent à l'E. Les Roumains sont nombreux le long du Dniestr, dans une zone de densité moyenne (25 à 75 habitants au kmq.), et, au reste, dépassant le fleuve en groupes assez compacts jusqu'à Odessa. Sans compter les échantillons de langues et de croyances déchues, 40.000 Lipovans, 30.000 Gagaouz : ceux-là Vieux-Russes schismatiques, venus de la Grande Russie depuis Pierre le Grand, surtout marins, pêcheurs ; ceux-ci d'origine assez peu connue, issus des Cumans ou des Petchénègues, qui précédèrent les Tatars, portant le costume bulgare et coiffés du kalpak, du bonnet de laine, tandis que leurs femmes portent le fez turc. On trouve aussi des Suisses, de langue française, vigneron à Şaba, tout petit village au S. du liman du Dniestr.

Le liman du Dniestr. — Le musée ethnique qu'est cette région-frontière nous la révèle donc comme une zone toujours marchande et disputée. Les avatars de la dernière forteresse du

Dniestr le montrent : sur le liman, ce lac marin où débouche le fleuve et que ferme presque une flèche littorale de 9 km. se sont succédé à la même place, au passage le plus étroit : la Tyras grecque, colonie de Milet, détruite en 238 par les Gots; le Maurocastron byzantin; durant la domination tatare, la factorerie génoise de Moncastro; sous Étienne le Grand, dans la deuxième

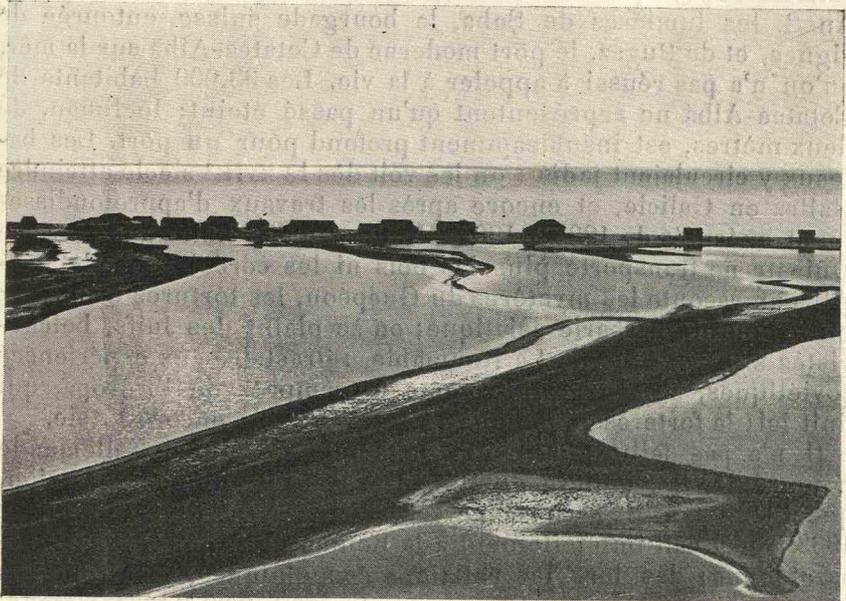


Photo-Pressa, Bucarest.

FIG. 76. — LE FRONT ROUMAIN DE LA MER NOIRE

La lagune de Șabalat (au S. du liman du Dniestr) et le village de Budachi, village de pêcheurs et station balnéaire : cabanes de pêche sur le cordon littoral, qui barre la lagune.

moitié du xv^e siècle, la forteresse moldave de Cetatea-Albă, « la Ville Blanche », emportée et saccagée par les Turcs en 1484; la citadelle turque; à partir de 1812, la place russe d'Akkerman; enfin de nouveau la ville qui a repris son nom roumain. Les longues rues et les boutiques basses, peuplées de Russes et de Juifs, sont encore dominées par les ruines des enceintes crénelées et du donjon, tandis que, de l'autre côté du liman, se pressent les maisons vides de la ville russe dépeuplée d'Ovidiopol. Durant longtemps le commerce polonais trouva un débouché à Cetatea-Albă, d'où, au moyen âge, le blé partait pour Byzance. Mais la domination turque prit le monopole du trafic des céréales; les Échelles du Danube et de la mer Noire déclinerent.

Les frontières actuelles sont plus nettes que jamais. Elles n'ont pas ressuscité ces villes mortes, au contraire. Des falaises blanchâtres de Cetatea-Albă, qui tombent sur les eaux grises du liman, on devine les contours de la large zone vide : au N. O. la bouche du Dniestr, éloignée de 40 km.; au S. E. le cordon littoral, et, plus près, la digue artificielle que les Russes avaient construite pour porter leur large voie ferrée, maintenant coupée. Au S. les lumières de Şaba, la bourgade suisse, entourée de vignes, et de Bugaz, le port moderne de Cetatea-Albă sur la mer, qu'on n'a pas réussi à appeler à la vie. Les 33.000 habitants de Cetatea-Albă ne représentent qu'un passé éteint; le liman, de deux mètres, est insuffisamment profond pour un port. Les bateaux y circulaient jadis : on les voit dès le XVIII^e siècle atteindre Halicz en Galicie, et encore après les travaux d'approfondissement exécutés de 1883 à 1909, Mohilev, à 650 km. de la mer. Le Dniestr ne transporte plus les bois ni les céréales. A Cetatea-Albă on raconte les mystères du Guépéou, les tortures d'Odessa; on évoque la barbarie asiatique; on se plaint des Juifs, bolchevistes sur ces confins. La Roumanie, réfractaire aux expériences soviétiques, se considère comme le rempart de l'Europe, qui finit ici; la forteresse, même en ruines, y défie encore l'Asie.

Il n'a pas fallu moins que la commune menace allemande pour régler la frontière du Dniestr : le pacte de non-agression, que l'U. R. S. S. signe avec ses voisins à Londres le 3 juillet 1933, reconnaît implicitement à la Roumanie la possession bessarabienne; dès lors les relations économiques, interrompues vingt ans sont peu à peu reprises : le pont de Tighina-Tiraspol reconstruit, est inauguré le 18 octobre 1935.

Ainsi la frontière d'aujourd'hui rejoint les rôles d'autrefois : justifiée ou non, la crainte des hordes de l'E. a rassemblé les Roumains sur ces glacis moldaves. C'est surtout par la différence des civilisations de l'une et de l'autre rive que, maintenant comme jadis, le profond fossé du Dniestr constitue une frontière.

BIBLIOGRAPHIE

- Ouvrages généraux sur la Roumanie cités au chapitre VIII, et en outre :
- GIRARD : *Le peuplement de la Bucovine* (Annales de géographie, 15 mai, pp. 226-234).
- DE MARTONNE : *La Bessarabie* (Travaux du Comité d'Etudes, tome second : Questions européennes, P., Imprimerie nationale, 1919, 4^e 859 p., pp. 625-642, et Atlas, pl. XIV).
- Délégation bessarabienne : les Roumains devant le Congrès de la paix : *La question de la Bessarabie*. P., septembre 1919, 4^e 27 p.
- KABA : *Etude politique et économique sur la Bessarabie*, traduit de l'anglais. P., 30 juin, 1919, 8^e 56 p.
- DE MARTONNE : *Choses vues en Bessarabie*, extrait de la Revue de Paris du 1^{er} octobre 1919, 8^e 47 p.
- KROUPENSKY : *Remarques suggérées par deux articles de M. E. de Martonne*. P., Lahure, 8^e 52 p.
- La question de Bessarabie* (le Monde slave, août 1925, pp. 161-224; janvier 1926, pp. 154-159).
- Le problème bessarabien et les relations russo-roumaines* (le Monde slave, janvier 1928, pp. 65-106; avril 1928, pp. 141-150).

BABEL : *La Bessarabie* : étude historique, ethnographique et économique. P., Alcan, 1926, 8° 360 p., 6 cartes h. t.

OKHOTNIKOV et BATCHINSKY : *La Bessarabie et la paix européenne*. P. et Prague, Association des émigrés bessarabiens, 1927, 8° 163 p.

POPOVICI : *The political status of Bessarabia*. Washington, 1931, 8° 290 p.

NICORESCU : *Cetatea Alba*. Craïova, 1931, in-16 33 p. (en français et en roumain), XXIV pl. phot.

NOUR : *Basarabia*, harta etnografica au 1/3.000.000. Bucarest, s. d. (chiffres de 1916).

Id. : *Transnistriana*, carte ethnographique au 1/700.000, s. l. n. d. (Bucarest, 1923?)

PETERSEN et SCHEEL : *Handwörterbuch des Grenz- und Ausland-Deutschtums*. Breslau, vol. I, 1933-1935, 8° 746 p. (en cours de publication) : articles Bessarabien, Bukowina.

CHAPITRE X

LE FRONT VALAQUE

Aux pieds des Karpates du Sud, s'étage exactement la même suite de paysages qui s'est déjà déroulée à l'E. : à la Montagne succède le Bocage et au Bocage la Plaine. Mais la comparaison s'arrête là. Tandis qu'à l'E. la rive haute, moldave, du Dniestr domine toujours la rive russe, sans jamais fixer une limite linguistique nette entre les deux rives du fleuve, ici, au S. des Karpates, c'est la rive valaque du Danube qui est basse, tandis qu'en face la rive droite descend raide du plateau bulgare sur le Danube. Entre les deux une longue solitude, large et marécageuse, s'étend sur 600 km., des Portes de Fer, où le Danube sort des Karpates, à la forêt de Deli Orman, la « Forêt folle » des Turcs, qui marque la frontière entre la Bulgarie et la Roumanie au S. de la Dobrogea : un long ruban d'eaux, de bras, de lacs, d'îles basses, de roseaux, de saules, d'où surnagent seules les chaumines des pêcheurs; véritable frontière, très nette, installée au pied de la falaise bulgare. La rive gauche est liée à la vie roumaine. La frontière est moins le lit du Danube que la rive droite escarpée. Le fleuve lui-même est aussi, et surtout, une route.

La frontière fluviale. — Par la largeur du lit et l'ampleur des eaux, c'est un Danube nouveau qui débouche des Portes de Fer. Ce n'est plus le petit Danube, tranquille et romantique, qui sourd de la Forêt Noire. Ce n'est pas non plus le Danube, boueux et violent, que ses affluents ont naturalisé alpin et qui, perçant, comme le Rhin, sa « trouée héroïque », traverse en trombe les gorges bohémiennes. Ce n'est pas non plus le Danube, assagi et appauvri dans la traversée des sables hongrois, perdu dans la plaine, aux allures de fleuve vieux, que vient seulement troubler la Tisa limoneuse. A ces trois Danubes succède un quatrième, à la sortie des Portes de Fer. La Montagne roumaine l'enserme dans des gorges sauvages et blanches de 60 km., le réduit à 100 m. de large, le fait bouillonner à 50 m. au-dessous des rives, puis, lui rendant sa liberté, lui impose par ses affluents de gauche une autre figure. Toutes les rivières karpatiques le repoussent le long de la rive droite et haute, par où se termine

le plateau bulgare. Toutes lui l'impriment un régime nouveau : des crues printanières, des maigres d'automne, un tribut d'eau énorme qui, au niveau moyen, passe déjà de 3 m. à Budapest à 4 m. à peine à Orșova et à plus de 4 m. à Brăila. Au printemps surtout le fleuve se répand sur la plaine de gauche. La fonte des neiges karpatiques et, dans le cours inférieur, le climat oriental qui, après l'embâcle, amène la débâcle, transforment la Balta en un immense marais, refuge des oiseaux, canards, outardes, flamants, pélicans, hérons, cigognes, paradis des pêcheurs et des chasseurs. Un parcours de 800 km., une largeur de 150, réduite à 20 ou 30 quand il longe le rebord bulgare : voilà ce Danube nouveau. Il se mêle intimement à la plaine roumaine, tandis qu'il est totalement étranger à la plate-forme bulgare.

Ce Danube marque un changement de vie d'une rive à l'autre. Au N. finit l'Europe centrale, sans que, au S., l'Europe méditerranéenne commence encore ; mais elle s'annonce. L'isotherme de 0° en janvier passe au S. du Danube, englobant le plateau bulgare au N. du Balkan. Les froids d'hiver sautent par-dessus la vallée avec le *crivât* — ce vent froid qui vient du N. E., de la steppe russe —, qui glace aussi la Bulgarie du Nord. Durant trois mois sous 0° le tapis de neige couvre les environs de Bucarest. L'isotherme de 22° en juillet se trace au N., longeant la base des Karpates : les chaleurs et les sécheresses de l'été méditerranéen pénètrent aussi sur les plaines valaques ; c'est cet aspect désolé de l'été finissant quand, après la moisson, les chaumes jaunis sont livrés aux moutons qui descendent de la Montagne ou que les feuilles desséchées du maïs se froissent et crissent sous les pas. La steppe reprend de nouveau possession de la surface dénudée. Les saisons intermédiaires sont courtes et les plantes doivent mûrir vite : le blé n'a besoin que de soixante à soixante-dix jours pour atteindre l'épiage ; le maïs, semé seulement en avril, voire plus tard, peut se couper dès septembre. Sans doute sur la rive bulgare on récolte les mêmes céréales et le climat est très voisin ; mais, dès que l'abri est assuré sur ces terres, plus méridionales sans être encore méditerranéennes, se montrent d'autres plantes : dans les ravins, qui descendent vers le Danube, poussent les chênes, les châtaigniers, les noyers, protégés des vents de la steppe. La limite climatique et végétale est très nette à l'E. sur le plateau sud-dobrogeain. C'est entre la mer Noire et le coude du Danube que cesse la steppe ; son herbe xérophile, la stipe empennée, de couleur cendrée et perpétuellement mobile sous le vent pontique, disparaît de la plate-forme bulgare.

Ce Danube, que les Roumains appellent *Dunăre*, est ainsi étroitement lié au paysage et au genre de vie indigènes. Les rivières venues des Karpates tissent le lien entre la Montagne,

bastion de la nation roumaine, d'où sont descendus les Etats, entre autres la principauté valaque, et la large Vallée. La rive gauche est liée à la « Campagne », que ses inondations ont fécondée, et où hivernent les pâtres qui ont « déménagé » des alpages d'été. Pour le Bulgare, qui contemple le fleuve du haut de sa falaise et que l'histoire a tourné vers Byzance, le Danube, au contraire, est moins un lien qu'une limite.

Pourtant le Danube n'est pas seulement une frontière.

La route fluviale. — Il figure comme un trait essentiel de l'histoire romaine, médiévale, moderne.

Le « Danube d'Empire », pour employer l'expression de Iorga, est un chemin de jonction politique, étape ou base de commandement pour pénétrer dans les Barbaries proches de la Romanité. « La mission... de la Dacie..., dit le grand historien de la Roumanie, était de faire filtrer le monde germanique, de prendre la barbarie, de la faire entrer dans ces formes intermédiaires, pour qu'ensuite, après s'être transformée, elle puisse participer au mouvement général de la civilisation ancienne. » Le *limes* romain, simple ligne d'arpentage, n'a pas pour but d'empêcher la pénétration. Au delà se formaient des colonies spontanées de Romains, que Tourneur-Aumont a pu appeler « Romanies coloniales », par exemple la Dacie romaine, chargée d'appivoiser d'autres Dacies. C'est, comme à l'Occident la Gaule cisalpine, en deçà des Alpes pour les Romains, chargée d'appivoiser la Gaule transalpine, la nôtre.

Quand, vers 270, Aurélien laisse sur son carnet de notes l'aveu de la faiblesse impériale, il invite les services publics à quitter la Transilvanie pour le Danube. Le fleuve ne devient pas pour cela une frontière. A la Roumanie coloniale se substitue une « Roumanie autonome ». La civilisation romaine et le nom romain subsistèrent dans les villes, dans les montagnes-refuges (comme l'ont toujours été les Montagnes d'Orient). Plus tard la ligne du Danube servit de base au commandement chrétien quand l'Eglise, reprenant la politique romaine, partit pour sa campagne d'évangélisation. Ainsi se maintint l'idée « romaine » ou « roumaine ».

Le Danube médiéval resta une partie de ce monde moyen, qui demeura longtemps entre le monde ancien et le monde barbare, et, parmi les hordes, qui n'en savaient que faire, le Danube fut un chemin de jonction commercial. Sous les Gots, défenseurs de l'Empire ou courant les routes pour détrousser les marchands, les villes de la rive droite conservaient leurs foires, la *panegyris* (aujourd'hui *panair*, nom qu'on retrouve dans certains villages de la Dobrogea). Les Barbares y viennent se ravitailler, des embar-

cations, ou *scaphai*, traversent le fleuve sans cesse. Un commerce de terre se poursuit le long du Danube jusque dans l'Europe centrale.

L'invasion des bandes hongroises, qui bouleversent les premiers Etats slaves à la fin du ix^e siècle, interrompt le commerce danubien. C'est alors que s'ouvre la fortune de Venise, puisque la seule voie qui restait libre, était la Méditerranée. Le Danube n'a plus qu'une destinée purement locale : l'exploitation de ses pêcheries alimente de poissons la Transilvanie, qui en a besoin pour ses longs carêmes orthodoxes.

La création du grand empire tatar, vers le milieu du xiii^e siècle, et l'installation, à Caffa en Crimée, d'une colonie génoise, accordée par le khan, vont rendre de l'activité au Danube. Des lignes de commerce s'établissent vers la mer Noire et, sur ces routes, des Etats nouveaux se fondent : par exemple l'Etat bulgare, à travers la péninsule des Balkans, le long de cette grande route, la *Via Egnatia*, qui menait de Durazzo à Constantinople en passant par Salonique; ou bien l'Etat moldave, sur la route qui joignait la mer Noire et la Pologne; enfin, toujours au xiv^e siècle, sur le Danube inférieur, l'Etat valaque. Chaque Etat n'est qu'un Etat routier, une *dromocratie*, dont la grandeur et la décadence sont en fonction du rôle économique de leur route axiale. Descendu de la Montagne, l'Etat valaque se nomme la « grande principauté de tout le pays roumain ». De l'O. à l'E., d'amont en aval, la capitale se déplace, de Câmpulung (dans le *Muşcel*, c.-à-d. le Piémont) à Târgovişte, puis à Bucarest dans la *Câmpia*. Le Saint-Denis valaque, l'église seigneuriale de Curtea de Argeş, est bâti aux pieds mêmes de la Montagne, d'où sont partis les Fondateurs. En vingt ans, de 1350 à 1370, cet Etat s'installe suivant trois lignes, le long de rivières qui descendent des Carpates vers le Danube : l'Olt vers la petite ville de Nicopolis sur le Danube, la Dâmboviţa, la rivière de Bucarest, vers Giurgiu, et une troisième vers Silistra sur le bas fleuve, au coude du Danube, au carrefour de la Dobrogea. Le nom même de *Muntenia*, « pays de la Montagne », désigne toujours pour les Roumains ce que les étrangers ont appelé *Valachie*, le « pays des Pâtres ».

En même temps, du N., par la Moldavie, aboutissaient les routes vers Ceteate-Albă, Chilia sur le Danube, d'où partaient les esturgeons pour la Pologne, et qui était une colonie génoise, puis vers Brăila, point de départ du commerce vers la capitale des Turcs. Les Turcs arrivent et s'emparent de presque toutes les places commerciales : Giurgiu, Severin, Turnu, et, au xvi^e s., Brăila. Les douaniers turcs s'installent sur la rive du Danube.

Le Danube moderne fut, trois siècles, une voie de commerce abandonnée. Sous le joug turc ce ne pouvait plus être qu'une

voie de circulation intérieure. La mer Noire est déserte depuis l'effondrement de Gênes à Caffa (1475). Le fleuve fut rouvert par les victoires autrichiennes et par la paix de Passarowitz (1718). En 1717 est inaugurée la *via Carolina* à travers l'Olténie, c'est-à-dire la Valachie occidentale, conquise. En 1719 est formée la « Compagnie orientale de navigation » sur le Danube : l'Autriche obtient la liberté de passage sur une voie de commerce, qu'au reste elle n'aménage pas. Le traité de Kutchuk-Kaïnardji (1774), le premier grand traité signé par le Tsar avec le Sultan, donne à la Russie le droit d'établir des consuls, et la convention d'Akerman de 1826 abolit le monopole turc dans les ports danubiens.

Dès lors ce fut la concurrence — de l'Autriche et de la Russie — d'abord sur le terrain commercial, ensuite sur le terrain politique, territorial et militaire. Les agents des Compagnies autrichiennes arrivent jusqu'à Chilia, et le blé de Hongrie pour Constantinople fait la fortune d'un nouveau port, Galați (Galatz). La Russie, qui occupe la Bessarabie en 1812, déclare port franc Ismail, sur une bouche du Danube, l'ancienne Smil moldave, débaptisée par les Turcs (1825) : y arrivaient les châles d'Angleterre, les draps de Verviers, les soies italiennes, les papiers de Venise, les toiles imprimées de Vienne, les produits métalliques d'Allemagne, les sucres coloniaux. Les bateaux russes et autrichiens sont les plus nombreux vers 1840.

Quand la Roumanie est formée en 1859, après le traité de Paris, par la conjonction de la Moldavie et de la Valachie, une autre Puissance se révèle qui fait créer Constanța, le port sur la mer Noire à l'extrémité du chemin de fer : l'Allemagne est accourue pour la mainmise sur la mer Noire. Alors l'Etat roumain s'assure ses destinées économiques, le peuple roumain s'installe sur les steppes défrichées.

Que devient cette installation roumaine, tour à tour sur le Danube maritime, dans la Dobrogea coloniale, à la frontière danubienne ?

I. — LE DANUBE MARITIME

C'est moins contre les hommes que la Roumanie doit défendre sa frontière maritime, l'accès à la mer par un Danube navigable, que contre le fleuve lui-même.

Le delta. — Le Danube a édifié un delta de 3.500 kmq. et continue ce travail avec une étonnante rapidité : il apporte à la mer 60 millions de mc. ; il avance à la vitesse de 50 cm. par an.

Le premier obstacle est donc dû aux alluvions qui font ainsi

progresser, qui ensablent le delta, tandis qu'un courant littoral déplace les bouches. La puissance est passée à tour de rôle à chaque bras. Ce fut d'abord le bras du S., de Saint-Georges, qui emporta la plus grande masse des eaux; aujourd'hui encore il en entraîne 20 %. Puis ce fut le bras central, de Sulina, qui n'a plus aujourd'hui que 7 % des eaux. C'est dans le bras du N., de Chilia, que s'écoulent 64 %, la majeure partie, des eaux du fleuve.

Le second obstacle, ce sont les eaux mêmes. En hiver, embâcle de 15 à 45 jours qui interrompt la navigation, et en tout cas, des maigres. Au printemps, débâcle et crues, qui portent le débit de 3.400 à 10.300 mc. dans un lit, parfois profond de moins de 2 m., qui créent là un paysage amphibie.

C'est surtout alors qu'apparaît ce vaste marais, que bien souvent ont décrit les conteurs. De part et d'autre d'un bras, saulaies, oseraies, aunaies, roselières, îles plates et lenticulaires, digues naturelles sableuses, petites plages où s'éparpillent les masures de boue, d'argile crue et de chaume, éclatantes au soleil sous leur crépissage neuf de chaux; de place en place une rare île basse cultivée, *ostrovul*, comme l'Ostrov Cășlița, distribuée par l'Etat entre des colons jardiniers. Au fur et à mesure qu'on avance vers la mer, les arbres rabougris se disséminent, disparaissent. Le large bras de Chilia se faufile entre les roseaux jaunâtres, les cris des oies sauvages, des flamants et des pélicans, des hérons et des cigognes, cherchant par deux leur gîte estival, et parfois les masures de Lipovans (Russes schismatiques émigrés) pêcheurs, petits villages, maisons isolées, cernées de potagers et de vergers. Ces villages semblent des Venises rurales. Tel Vălcov, au N., à 15 km. de la mer. Sauf la rue principale, elle-même parfois sous l'eau, comme en témoigne le haut et large trottoir de bois, les rues ne sont que des canaux, longés d'étroites planches, franchis par de hauts ponts de bois en arceaux. Chaque maison dans un enclos derrière une haie de roseaux, de boue blanchie et de chaume, s'ouvre sur le canal; on y amarre la barque, qui a rapporté les esturgeons qu'on vide du caviar et qu'on sale, les énormes silures qu'on fume avant de les expédier à Bucarest et au delà. De toutes parts, le marais envahissant, sans un arbre, sans un point de repère, sinon, au lointain, vers le large, les dunes basses du littoral. La fin d'un monde.

La navigation. — La navigation relie, à travers ces solitudes, le monde continental au monde marin. Mais il a fallu de grands efforts. C'est en 1846 que les marchands anglais, en quête de clients pour leurs étoffes, découvrent les céréales danubiennes, excellent fret de retour. En 1856, le traité de Paris crée la Com-

mission européenne du Danube pour le Danube maritime, de Brăila à la mer. Elle prend en charge le bras de Sulina, le plus court et le moins puissant, le plus facile à drainer. Elle en coupe les méandres par un canal, en porte la profondeur de 2 m. 75 à 7 m. pour y faire passer, au lieu des bateaux de 200 tonnes, des navires de 3.500. Les 101 vapeurs, les 338.197 tonnes de 1856

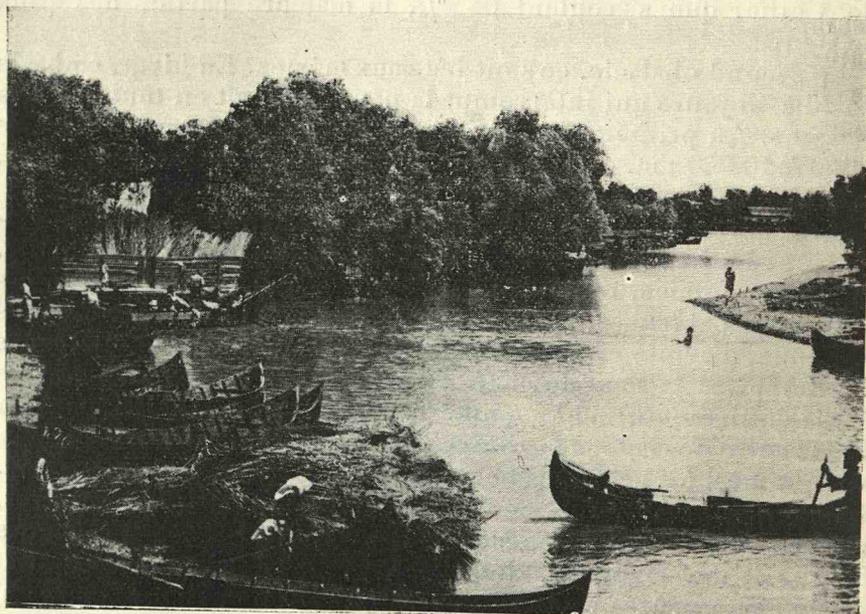


Photo-*l'presse*, Bucarest.

FIG. 77. — LE DANUBE MARITIME

Le village de Vălcov sur la branche de Chilia, Venise villageoise dans les fourrés du delta, centre de pêche et d'expédition du caviar.

deviennent, en 1905, 1.195 vapeurs et 2.275.812 tonnes. En 1910, 73 % de l'exportation totale de la Roumanie passait par Sulina. En 1930, sur les 182.027 wagons roumains de céréales, 65.116 sont déchargés et s'exportent par les ports du Danube.

Ces ports du Danube maritime se transforment. De petites villes naissent des anciens villages. Sulina, cosmopolite et sans caractère. En amont, près de la pointe du delta, Tulcea, miniature de Salonique, qui étage en amphithéâtre ses maisons blanches et bleues. Au bras Nord, Chilia Nouă, vieille forteresse d'Etienne-le-Grand et des Turcs, sise sur une bande de terre solide entre les zones inondables, et Ismaïl, qui, hors des atteintes du fleuve, éparpille ses maisons dans une vaste conque au Midi. En arrière, sur la langue de terre haute, qui sépare les marais commençant de la Balta danubienne et les marais du Prut finissant, le multiple Galați (Galatz) : planches empilées du port des bois, résér-

voirs à pétrole, silos à grains et minoteries, d'où l'on grimpe, par les ruelles tortueuses de la vieille ville, aux larges avenues modernes, vraie capitale marchande, aussi peuplée que Iasi, la capitale politique, avec ses 101.148 habitants. Enfin, en amont, Brăila, marché principal et bourse de tous les grains de cette région, port énorme accouplé à une ville où, dans les rues modernes et rayonnantes, Grecs et Juifs tiennent le haut du pavé. Ce sont les armateurs grecs qui ont en mains les échanges.

Le Danube maritime a poussé le tonnage de ses bateaux de 4.262.552 t. en 1930 à 14.883.830 t. en 1931, le tiers sur navires grecs : ce sont surtout des céréales, blé, orge, maïs, qui s'embarquent sur les bateaux de la Grèce (526.000 t.-marchandises sur 2.330.000 transportées), de l'Italie, de l'Angleterre, et à destination de la Belgique (346.000 t. de céréales), de la France (343.000 t.), de l'Italie, de la Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de l'Allemagne et de la Grèce. Elles formaient, en 1931, 81 % des marchandises transportées sur le Danube maritime, soit 1.896.833 t. C'est par là que la Roumanie vend à l'Europe, et, par conséquent, respire.

II. — LA DOBROGEA COLONIALE

A la tête du delta, le Danube se franchit assez aisément. A Reni, une petite ville, le Bugeac avance ses falaises de lèss, basses, mais nettes, surmontées de terres noires. En face, le massif usé de Măcin profile ses croupes granitiques, de 300 à 400 m., et boisées. En aval, vers Isaccea, descendant de ces pentes sur le Danube, se rapprochent les terrasses bessarabiennes et les monts dobrogeains de roche dure, à l'abri des inondations : sorte de pont naturel, dont les arches naturelles sont visibles sur les deux rives, qu'ont emprunté à travers les siècles les envahisseurs, de Darius aux temps modernes : ont passé les Russes dans leurs expéditions sur Constantinople, en 1829, en 1877. La colline, que l'on appelle le Vizir-tepe, la « butte du Vizir », fortifiée par les Turcs, à 71 m. sur la rive droite, un « vallum de Trajan » (nommé au reste comme toutes les levées de cette région) sont les vestiges défensifs qui montrent l'importance, l'utilité de ce passage.

En effet, la Dobrogea a toujours été une colonie : militaire, ethnique, agricole.

La colonie militaire. — Elle offre trois lignes de défense. La défense du N. est assurée par les hauteurs qui dominent les

bouches danubiennes. Dans la décadence byzantine, les chefs s'y taillèrent des domaines, comme, au xiv^e siècle, Dobrotic, l'éponyme. Au xv^e siècle, les Turcs couronnent de châteaux le *deal* (colline) granitique du N. O., les plateaux gréseux du S. O., Tulcea, Babadag, les culots volcaniques qui les dépassent; ils abattent chênes et tilleuls — les Turcs furent toujours de grands dévastateurs de forêts — pour surveiller le passage et construire leurs maisons. La maison de cette région a gardé depuis lors ce mode de construction : un cadre de bois qui enserme les murs de torchis, qui soutient le toit de roseaux; une grande simplicité due aux ravages perpétuels. Des villages, semés sur ces collines, émerge toujours le minaret.

La défense du centre est appuyée sur la dépression qui unit au plus court — environ 60 à 70 km. — la Balta danubienne à la mer Noire, et est marquée par la voie ferrée : marais, roselières, que survolent des pélicans et des moustiques. Les Daces et Trajan la fortifièrent : « vallum des Daces », levée de terre au S.; « grand vallum de Trajan », en terre, adossé à une chaîne de camps retranchés ou *castella*, au N.; entre les deux, un mur de pierres cubiques, joignant les *castella* de maçonnerie, est dû peut-être à Constantin. Aujourd'hui les coupe la voie ferrée Cernavoda-Constanța.

La défense du S. est sur d'autres hauteurs, la table calcaire, couverte de lœss, qui s'élève jusqu'à 350 m. à la frontière actuelle bulgare-roumaine, à 490 m. en Bulgarie; ce sont ces calcaires, plongeant en falaises, découpés en calanques, qui forment la « Côte d'argent », la Riviera roumaine, autour de Balçic, ville d'art, de luxe et de malades, accotée à un quartier tatar et sordide. A l'O., le Danube ronge le pied de ce plateau, dominé par la forteresse romaine de Durostorum, l'ancien château turc de Silistra. C'est le « Quadrilatère dobrogeain », attribué par les Russes à la Bulgarie en 1878, cédé à la Roumanie en 1913. Ce Quadrilatère est couronné, derrière la steppe découverte, molle, poussiéreuse, par le Deli Orman, la « Forêt folle » de Turcs, de chênes rabougris, seule position stratégique, par conséquent « bonne frontière ».

La colonie agricole. — La Dobrogea, « laboratoire ethnologique », selon le nom de Pittard, offre tous les échantillons des envahisseurs de la steppe, et, plus tard, de la montagne. Ils s'y sont donné rendez-vous.

Les apports de l'intérieur et de la mer s'y croisent : dès le néolithique on y rencontre des « Gètes du Danube » ou « Gètes de Tyras »; les colons grecs, doriens et ioniens, amènent les premiers rudiments de la civilisation; y arrivent ensuite les

Scythes, Touraniens dominés par des chefs aryens, héritiers des grandes civilisations mésopotamiennes, et qui donnent au pays son nom de « Scythie mineure », puis les Sarmates, que décrit Ovide, jusqu'aux Macédoniens et aux Romains.

L'histoire n'y est faite que d'invasions. A la fin du régime turc, un recensement russe de 1878 pour un département du N., le département de Tulcea, comptait 36 % de Roumains, 29 % de Bulgares, 12 % de Russes, 11 % de Lipovans. Un recensement roumain de 1880 pour un département du centre, celui de Constanța, a relevé 38 % de Tatars, 23 % de Roumains, 18 % de Turcs, 13 % de Bulgares. D'après les rapports des préfets roumains de 1911, vivaient en Dobrogea (moins le Quadrilatère, qui n'appartenait pas encore à la Roumanie) 54,7 % de Roumains, 14,3 % de Bulgares, 10 % de Russes et Lipovans, 7,5 % de Tatars, 3,3 % de Turcs. Cette mosaïque se découvre souvent dans la forme des maisons : chaumines de terre battue, basses et sans clôtures, des Tatars, bâtiments solides, en briques crues et tuiles, enclos de jardins murés, des Roumains.

La carte ethnographique montre trois groupes, dont deux nets : au N. et à l'O., le long du Danube, les Roumains sont en quantité assez dense : 25 à 75 habitants au kmq. ; au S., des Bulgares, mêlés aux Tatars et aux Turcs, mais peu denses, moins de 25 habitants au kmq. ; à l'E., un véritable damier qu'il faut renoncer à décrire.

Depuis un siècle, les Roumains y sont descendus des Karpates valaques et moldaves. Ce fut d'abord une colonisation spontanée. De tous temps les pâtres des Karpates venaient passer là l'hiver. Le grand flot d'immigrants s'est produit de 1800 à 1900, *Mocani* de Transilvanie, *Cojani* de Munténie, selon la tendance des Roumains à descendre de la montagne pour peupler la plaine, mêlés du reste à des Allemands de Bessarabie et même à des Bulgares du Balkan : la population passa de 147.000 à 297.000 habitants, doubla, malgré le départ des Turcs et des Tatars.

Ensuite, après l'annexion de 1878 et de 1914, colonisation officielle, transformation agricole : des routes, des chemins de fer, des fermes modèles, des labours qui ont triplé de grandeur, des récoltes d'orge et de blé. La densité des deux départements de Tulcea et de Constanța passe de 25 à 28,5 au kmq., depuis 1912 ; la population entre 1912 et 1930 saute de 380.430 à 811.332 habitants pour tout le pays (y compris les 378.027 habitants du « Quadrilatère »).

Ce progrès se traduit par le rôle croissant de Constanța. Au débouché du chemin de fer, Constanța est d'abord un port céréalier : à peu près 40 % des céréales exportées y embarquent. Au débouché de la pipe-line, Constanța est aussi un port pétrolier : 97 % des pétroles de Roumanie y passent (4.949.000 t. en 1933).

La population, 14.000 citadins en 1900, saute à 58.000 en 1930. Le trafic, 400.000 t. en 1880, monte à 1.320.000 t. en 1912, à 2.800.000 en 1929, à 5.789.000 en 1933; en 1930, sur les 182.027 wagons roumains de céréales, 32.907 sont déchargés et s'exportent par les ports maritimes, essentiellement Constanța. A lui seul le port expédie plus de céréales (692.000 t. en 1933) que Galați et Brăila ensemble (568.000 t.).

La charrue a terminé la conquête : ce sont les petits propriétaires qui dominent. Les biens de 2 à 10 ha. occupaient, en 1913, 50,9 % de l'étendue totale, ceux de moins de 2 ha. 9,8 %.

Ancienne steppe devenue terre de céréales, la Dobrogea est entrée dans la vie roumaine.

III. — LA FRONTIÈRE DANUBIENNE

Peu de frontières linguistiques sont aussi nettes. Le peuplement roumain borde toute la rive gauche, et fort dense (plus de 75 habitants au kmq.). Le peuplement bulgare occupe la rive droite, moins serré (25 à 75 habitants au kmq.). Quelques rares îlots roumains en Bulgarie, surtout vers Nicopolis et Vidin, environ 75.000. Les 262.000 Bulgares sont en Dobrogea.

Les problèmes de frontière sont autres : l'occupation du sol, l'utilisation de la route.

L'occupation roumaine de la rive gauche. — C'est la suite de cette lente descente du paysan de la Montagne sur la Colline, puis sur la Plaine. L'émancipation de la première Roumanie en 1856, l'affranchissement des serfs en 1864 n'avaient pas donné la terre au paysan : la *Câmpia* n'était guère qu'une steppe, dominée par les boïar, « en guerre sournoise avec l'homme laborieux qu'elle n'aime pas... cette immensité qui cache l'eau dans le tréfonds de ses entrailles et où rien ne vient, sauf les chardons » (PANAIT ISTRATI). Durant la guerre, on promet le sol aux soldats : « La grande récompense de votre victoire vous a valu le droit de posséder la terre, » disait le manifeste royal du 22 mars 1917. Les promesses furent tenues par la loi agraire du 15 décembre 1918, qui fit tomber les propriétés supérieures à 100 ha. dans l'ancien royaume de 42,5 % à 7,7 %. La plaine danubienne, de culture extensive, agencée seulement pour l'exportation, se repeupla alors de nouveaux propriétaires venus de la zone N. des Collines : entre 1912 et 1930, le département d'Ilfov (où se trouve Bucarest) passe de 681.759 à 992.416 habitants, et sa densité de 132 à 192; la population du département de Vlașca croît de 259.395 à 296.614, et sa densité de 58 à 66; dans le département de Teleor-

man l'augmentation de la population va de 297.470 habitants à 348.027, et la densité de 65 à 76; dans celui de Romanati les 248.600 habitants de 1912 sont 271.288 en 1930 et la densité monte de 70 à 76; le département de Dolj enfle de 436.449 à 489.274 habitants et de 67 à 74 au kmq.; le département de Mehedinți possède 295.474 habitants en 1912 (55 au kmq.) et 306.399

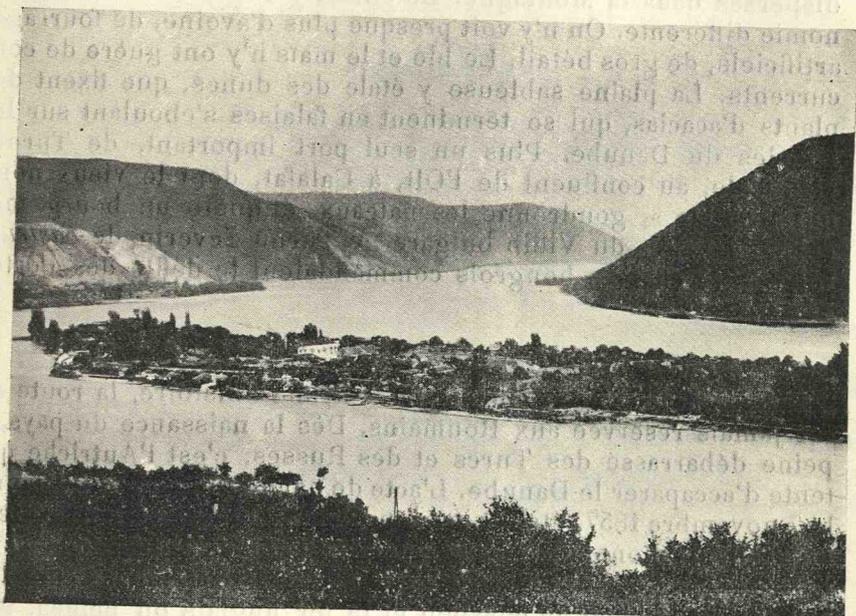


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 78. — LA FRONTIÈRE DU DANUBE

Le Danube en amont des Portes de Fer entre la rive gauche roumaine et la rive droite yougoslave (au fond, à droite); au milieu File d'Adakaleh, qui, peuplée de Turcs et oubliée dans le traité de Berlin, appartient à l'Empire ottoman jusqu'en 1912.

en 1930 (57 au kmq.). Ainsi, de l'E. à l'O., la densité diminue : c'est que la Campagne va se rétrécissant vers l'O. : ici la zone des collines est beaucoup plus étendue.

Il faut donc séparer les deux zones, la Munténie (à l'E.), l'Oltenie (à l'O.), que limite l'Olt.

Jadis complètement nue, entre les moissons, dorées dès juin, et les chaumes ou la couverture de neiges hivernales, la Munténie ne possède guère que de gros villages, les *sate*, de ce nom latin caractéristique (*fossatum*), construits en boue, serrés sous leurs toits de chaume, qui n'ont aucun passé historique. Les paysans y travaillent le blé, le maïs, les légumes, le tabac, ils élèvent des bêtes à corne en quantité énorme (525.821 pour toute la plaine) et des moutons (2.183.195) pour l'alimentation de Bucarest. Les bourgades ne sont que de gros villages : Oltenița,

même Giurgiu, jadis forteresse valaque, puis turque, aujourd'hui en ruines, qu'ont développées la proximité de Bucarest et de Ploesti, dont le pétrole descend par pipe-line au Danube.

La zone du *deal*, c'est-à-dire de la Colline, l'Olténie, s'approche de plus en plus du fleuve, et, avec elle, ses bocages et ses hameaux, les *cătune*, tout à fait semblables aux maisons de bois dispersés dans la Montagne. Le climat y est moins rude, l'économie différente. On n'y voit presque plus d'avoine, de fourrages artificiels, de gros bétail. Le blé et le maïs n'y ont guère de concurrents. La plaine sableuse y étale des dunes, que fixent des plants d'acacias, qui se terminent en falaises s'ébouyant sur les boucles du Danube. Plus un seul port important, de Turnu-Măgurele, au confluent de l'Olt, à Calafat, dont le vieux nom, qui « calfate », goudronne les bateaux, étiquète un bourg moderne, en face du Vidin bulgare. A Turnu Severin, le *castrum* romain, le château hongrois commandaient le défilé des Portes de Fer.

L'usage de la route danubienne. — Dans l'histoire, la route ne fut jamais réservée aux Roumains. Dès la naissance du pays, à peine débarrassé des Turcs et des Russes, c'est l'Autriche qui tente d'accaparer le Danube. L'acte de navigation, signé à Vienne le 7 novembre 1857, établit, sous prétexte de règlement de police, un véritable monopole de fait pour les bateaux autrichiens : sur 1.000 bateaux qui circulaient en 1910 pour exporter les céréales roumaines, amener le charbon et le fer anglais ou belges, 900 appartenaient au Lloyd autrichien, 93 à la Hongrie, 80 à la Roumanie.

Puis ce fut la mainmise allemande, qui tenta de profiter de la guerre : le *Diktat* de Bucarest, du 7 mai 1918, contraignit la Roumanie à supprimer sans réciprocité ses tarifs protecteurs, à laisser le passage à la flotte allemande, tandis qu'elle perdait ses forces fluviales policières, à céder aux Allemands les ports de Turnu Severin et de Giurgiu, les installations céréalières et charbonnières de Calafat, Turnu Măgurele, Giurgiu, Oltenița : ainsi se préparait le *Mitteleuropa* par la *freie Donau* !

Les Alliés vainqueurs internationalisent le Danube. La convention de Paris du 23 juillet 1921 établit pour le « Danube fluvial », entre Ulm et Brăila, une *Commission internationale du Danube*, composée des représentants des Etats riverains et des Etats membres de la Commission européenne (du Danube maritime) : elle établit le programme des travaux, partage les frais, perçoit les taxes, etc.. La Roumanie reprend sa place : le tonnage des navires de ses ports fluviaux passe de 8.021.783 t. en 1920

à 27.825.266 t. en 1931. Ces chiffres sont tels qu'un commentaire est superflu.

« Le Danube roumain, échappé à la prison des Portes de Fer, forme comme un élément tutélaire de la race roumaine, qui le chante dans ses vers et le mêle à ses légendes, » peut-on conclure avec Iorga. Longtemps lointain, mais retrouvé, le Danube se lie aujourd'hui intimement à la vie roumaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Ouvrages généraux sur la Roumanie cités au chapitre VIII, et en outre :
- DE MARTONNE : *La Dobroudja* (Travaux du Comité d'Etudes, tome second : Questions européennes. P., Imp. nat., 1919, 4° 859 p., pp. 543-661, et Atlas pl. XIV).
- PITTARD : *Les peuples des Balkans*. Genève, Lyon, P., Leroux, 1920, 4° 633 p. : *Coup d'œil sur la Dobroudja*, pp. 23-50, phot.
- TOCHEFF : *Propriété foncière rurale dans la Dobroudja du Sud*, traduit du roumain. Sofia, 1928, 8° 65 p.
- IORGA : *La Dobrogea, pays de synthèse* (Revue historique du Sud-Est européen. Bucarest et P., Gamber, janvier-mars 1929, pp. 11-17).
- BUCUTZA : *Balcic*. Craiova, 1931, in-16 41 p. (en français et en roumain), XXIV pl. phot.
- BOURGEOIS : *Liberté et neutralité de la navigation sur le Danube* (Travaux du Comité d'Etudes, tome second, pp. 663-682).
- La navigation sur le Danube* (Annales de géographie, 15 septembre 1925, pp. 468-470).
- Le Danube fleuve européen* (et convention du 23 juillet 1921) (l'Europe nouvelle, 27 août 1927, pp. 1129-1131 et 1138-1142).
- RAVARD : *Le Danube maritime et le port de Galatz*. P., Mechelinck, 1930, 8° 282 p.
- La Commission européenne du Danube et son œuvre de 1856 à 1931*. P., Imp. nat., 1931, 4° 526 p. et 36 annexes.
- PATIN : *Le commerce des céréales dans le bassin du Bas-Danube*. P., Sirey, 1933, 8° 423 p.
- TIBAL : *Les communications dans l'Europe danubienne*. P., Conciliation internationale (Centre européen de la Dotation Carnegie), 1933, bulletin n° 8-9, in-16 231 p.

CHAPITRE XI

LE FRONT TRANSILVAIN

Des trois frontières roumaines, celle de l'O. a été le plus contestée : pas de limite « naturelle », la plaine coupée, les populations mêlées, la cartographie traditionnelle méconnue. La géographie physique seule ne l'explique pas. L'histoire est nécessaire pour le comprendre. Elle montre deux mouvements de peuplement en sens opposé : la montée magyare, la descente roumaine.

I. — LA MONTÉE MAGYARE

L'assaut des peuples de la steppe. — Dès leur arrivée sur la plaine panonique, les Hongrois montèrent à l'assaut de la Montagne. Ils se heurtent aux Karpates, centre originel des Roumains. Mais la Transilvanie montueuse est le vestibule des Karpates. Dès les origines connues, par contraste avec les Illyres, exclusivement pasteurs, les Thraces formaient un peuple solidement établi sur leur terre, qu'ils cultivaient en gardant leurs troupeaux : le nom « Daces » est peut-être dérivé de ces villages ou *dave*, petites cellules encloses dans la Montagne. La possession de la Montagne est déjà nécessaire à Rome pour résoudre le problème germanique, auquel ni Auguste ni Tibère n'avaient pu apporter de solution. Quades, Marcomans et surtout Gots sont en mouvement aux frontières de l'Empire. Trajan s'empare de la montagne dace. Rome donne sa civilisation à ces bergers qui deviennent, le mot est gardé, *Români*.

Quand les invasions déferlent sur les plaines, créant tour à tour ces Etats éphémères, Hunie, Gépédie, Awarie, Cumanie, cette masse de paysans daco-romains a, grâce à sa langue, conscience de former un monde à part. La langue et le nom s'ajoutent à la terre, *Muntele*, pour déterminer l'unité morale.

Un siècle après leur arrivée en plaine, vers l'an 1000, les Magyars donnent l'assaut. Ils voulaient se garer des nomades de l'E., des Tatars; ils avaient besoin d'une bonne frontière défensive, et les Karpates sont prises comme mur mitoyen entre les deux peu-

ples de la steppe, les Tatars d'un côté, les Hongrois de l'autre. Les chroniques montrent les *Domn* (domini) des *pastores Romanorum*, des bergers roumains, ces « duchés » paysans, succombant dans la lutte. Au XI^e siècle, les Magyars fortifient leur conquête, bâtissent les châteaux de Turda, de Dej au débouché des vallées transylvaines, près du Mureş ou sur le Someş, établissent des monastères latins, réduisent les paysans des vallées en servage. Il reste tout de même une terre roumaine, *Tara românească*, purement rurale, refoulée de cime en cime, sans frontières, mais gardant sa loi religieuse, spirituelle, malgré la conquête hongroise et catholique, malgré le *Drang nach Osten* médiéval des colons saxons, que les rois de Hongrie font venir d'Allemagne, des Chevaliers Teutoniques, qui bâtirent les villes. Un de ces défenseurs, nanti du titre avar de *ban*, s'installa, au XIII^e siècle, à Severin, occupant la cluse du Danube et ses abords en plaine, que l'on appelle dès lors le Banat. Ce sont surtout dans les montagnes du N., le Maramureş, du S., le Banat, que se maintiennent les *Domn* roumains, élus par la « communauté des Valaques », dont certains, déchus, deviennent des juges de villages.

La Transilvanie, conservatoire roumain. — La Hongrie médiévale disparaît par la conquête turque, à la bataille de Mohács (1526); les Turcs installent leurs pachas à Timișoara et à Buda. La Transilvanie maintient d'autant plus sa vie propre que, derrière les Karpates, y émigrent évêques, moines orthodoxes, boïar, persécutés par les princes soumis de Valachie ou Moldavie; la langue se modela en une première littérature religieuse née sur la Montagne, dans les monastères du Maramureş au XV^e siècle, ou en une littérature épique, telle que miracles, vies de saints, légendes, vers le début du XVII^e siècle. La Transilvanie était le foyer de la civilisation roumaine, au moment où la brève épopée du prince Michel le Brave refit l'unité de la Roumanie entre 1594 et 1601.

En 1687, l'Autriche mit la main sur la Transilvanie, voulut, aidée des Jésuites, y introduire son système bureaucratique et catholique. Alors l'Eglise roumaine se leva pour la défense de la religion et de la culture; son chef, l'évêque « uniata », Micu, montant sur son trône épiscopal en 1735, revendiqua la qualité de « Nation » pour les Roumains, fonda, avec son successeur, Aaron, des écoles, en particulier cette sorte d'Université de Blaj, en plein centre de la Transilvanie, dont les chroniques, dictionnaires, grammaires monastiques perpétuaient la tradition. Les moines gardaient l'esprit combatif de ces paysans, que l'Autriche maintenait asservis sous la noblesse magyare ou saxonne, qui se révoltèrent en 1784, puis en 1848, et que le Habsbourg, finalement débordé par les

unités nationales, livrait aux Magyars par le « Compromis » de 1867.

Ainsi la Transilvanie demeura le conservatoire des libertés roumaines.

La conquête magyare. — Maîtres de la Transilvanie, les Magyars en entreprennent la conquête par la langue. La constitution de 1867 ne reconnaît qu'une « Nation magyare ».

Conquête statistique. En 1867, un Autrichien, le Dr Ficker, dénombre en Transilvanie, sur 2.115.000 habitants, 573.000 Magyars. Quoique les Roumains soient prolifiques et les Magyars de faible natalité, le recensement hongrois de 1910 donne, sur 2.678.367 habitants, 1.472.000 Roumains (augmentation de 11 %) et 918.000 Magyars (accroissement de 82 %). Les statistiques corrigées par l'excédent des naissances et les recensements confessionnels apportent d'autres chiffres. Selon les calculs de M. de Martonne, pour 3.832.229 habitants de la Transilvanie propre et de la plaine voisine, on comptait : 2.324.311 Roumains (61 %) et 1.023.204 Magyars (28 %). Si l'on y ajoute les trois comitats du Banat, on note 5.413.362 habitants, dont 2.916.368 Roumains et 1.265.296 Magyars.

Conquête scolaire. On magyarise l'école primaire, y compris les jardins d'enfants; depuis 1879, les bébés roumains de trois à six ans sont contraints de fréquenter les garderies où l'on parle le magyar. Les écoles non-magyares tombent de 58 à 14 %. Sur les 40.596 élèves des écoles secondaires entre 1880 et 1890, il y a 72 % de Magyars et 6 % de Roumains. Sur les 58 professeurs de l'Université de Cluj, pas un professeur roumain, et Cluj est la seule université transilvaine; les étudiants magyars sont 72,6 %, les étudiants roumains 11,6 %. On évite d'instruire les milieux roumains : une école pour 560 Magyars, une pour 1.370 Roumains dans la Transilvanie propre (ou *Ardeal*), une école pour 370 Magyars, une pour 1.800 Roumains dans la Crişana et le Maramureş, les provinces du N. Le Roumain pour s'instruire doit se faire Magyar.

Conquête électorale. La loi de 1874 établit le suffrage censitaire, sauf pour les nobles, c'est-à-dire des Magyars, qui sont électeurs de droit. Le cens est plus élevé dans les communes rurales de Hongrie et encore plus dans celles de Transilvanie (environ huit ou neuf fois plus). Les comitats magyars ont un député pour 17.000 habitants, les Roumains un pour 34.000. Les paysans arrivent difficilement au centre électoral, lointain, gardé par les gendarmes, et, s'ils y parviennent, le vote est public et oral. Un mémoire roumain de 1892 est rempli de ces incidents électoraux provoqués, qui écartent les Roumains.

Conquête politique. On juggle la presse, interdit les journaux de Roumanie, les associations roumaines, distribue les condamnations pour délits d'opinion, rend inaccessibles aux Roumains les fonctions publiques : sur 6.595 employés de comitats, on ne compte que 405 Roumains, sur 428 magistrats 10 Roumains. On magyarise les noms de lieu, et même les noms de famille ! La presse magyare conclut : « La force brutale seule peut faire impression sur ces masses incultes ; » ainsi s'exprime le *Kolozsvár*, journal de Cluj, le 3 août 1891. En Hongrie, une seule question compte, « la politique d'hégémonie du magyarisme », écrit le *Magyar Hirlap* le 16 février 1892.

Conquête de la terre : les grands seigneurs hongrois l'entreprennent. La carte des grandes propriétés, dressée par l'Atlas hongrois, *la Hongrie économique en cartes*, publiée en 1920, nous montre les latifundia occupant 61 % des propriétés dans le Banat, 50 % dans le comitat d'Arad, 45 % dans le Bihor, 56,5 % dans le Maramures. Ces latifundia, propriétés de plus de 575 ha., atteignent parfois 55.000 et 228.000 ha. Les domaines de plus de 100 ha. représentaient avant la guerre 37 % de la surface de toute la Transilvanie. La toute petite propriété (moins de 2 ha. 87) était celle de 50 % des propriétaires, qui ne possédaient que 7 ou 8 % du sol arable, c'est-à-dire n'avaient pas de quoi manger ; la « moyenne propriété » (plus de 57 ha.) — les Magyars entendent par moyenne propriété ce qui serait grande propriété en France — était tenue par 28 % des propriétaires sur 49 % du sol arable ; mais dans cette catégorie les Roumains n'étaient que 2,5 % du total.

Les Hongrois et les Allemands se partageaient la terre roumaine.

II. — LA DESCENTE ROUMAINE

Le Roumain est l'homme de la Montagne et de la Colline. La Transilvanie apparaît comme un vaste bassin récent, découpé en collines, mais cerné de montagnes, entouré — comme son nom l'indique — d'un rideau forestier. Les Karpates d'un côté, le Bihor de l'autre la séparent des plaines du Dniestr, du Danube, de la Tisa. Ce sont là, réunis, les facteurs d'une vie pastorale et transhumante, entre la « patrie d'hiver » du Piémont et la « patrie d'été » de la Montagne. Ici le Roumain a trouvé un refuge, aux époques où la plaine herbeuse était assaillie par les invasions des nomades, qui s'y fixaient. Mais, par une lente et irrésistible descente, le Montagnard envahit la Plaine aux époques de sécurité. Ainsi retrouvons-nous à l'O. les types du paysage, les gen-

res de vie de la Roumanie de l'E., se succédant et toujours liés. Chacun des groupes montagneux, le massif banatique, le Bihor, le massif du Maramures, où le peuplement roumain est le plus compact, où le village roumain, avec ses maisons de bois pointues et dispersées, est le plus topique, où le paysan roumain se montre le plus pur avec son *cojoc* et sa *căciulă*, est attaché par des liens solides à la Colline, moins dense, et à la Plaine, singulièrement plus mêlée.

Les Karpates banatiques. — Une impression de forêt. Un manteau d'arbres les couvre, hêtres surtout, se mêlant, dans quelques couloirs du S., aux pins noirs d'Autriche et aux érables. La haute montagne est juchée à 2.511 m., avec ses murs calcaires et ses chaos de granite, déserts. Mais, dès 1.000 m., elle s'humanise : le peuplement roumain en prend possession, avec ses villages épars, aux petites maisons, *sălășe*, nombreuses, hissées à plus de 600 m., aux cultures étalées sur la *față*. Le paysan ne reste guère sur place : en été il monte dans ses *stine*, ou bergeries de l'alpage, *plaiu*; en hiver il descend, avec ses moutons, sur les terrasses du Mures, sur la plaine du Banat, ou, tout seul, pour louer ses bras. Les pistes vivifient la Montagne. Ces « démenagements » laissent d'autres traces : les passants s'y sont installés, *Ungureni*, « gens de Hongrie », qui ont dédoublé les villages, Allemands, qui ont créé de petites localités minières, de cuivre, de plomb, d'argent, et, naturellement, industrielles.

La Valachie citérieure, comme on disait au xvi^e siècle, est aussi une grande voie, unique : c'est le « couloir de Caransebeș », que la route et le chemin de fer, la ligne du Simplon-Orient-Express, ont préféré au Danube, barré par les Portes de Fer. L'île d'Adakaleh, musée turc, oublié au traité de Berlin, garde sa citadelle. En face, Orșova, place de commerce, qui fut fortifiée jadis par l'Autriche. De là on remonte, par des gorges sciées dans des calcaires blancs que voilent les pins et les érables, vers les « Bains d'Hercule », Mehadia et Caransebeș, que gardaient des confinaires roumains au service de l'Autriche. La fracture où s'est placé le couloir, étranglée au S., s'évase au N. : la *Porta orientalis* est le vieux nom du col, qui, à 515 m., permet de passer de l'étroite vallée de la Cerna, la « Noire », à la large vallée du Timiș, qui porte les petites villes toutes roumaines de Caransebeș et de Lugoj; celle-ci, dans un bassin étalé, oppose son vieux château hongrois aux vieilles églises roumaines, à côté desquelles fonctionnait dès 1774 une école indigène. Rien que des sites de passage, de défense.

La plaine banatique. — Au pied de ces montagnes, la plaine fut

une zone d'invasion, tour à tour steppe désolée et campagne féconde. Les Serbes s'y installèrent à l'O. dans leurs migrations, de 1480 à 1690. Les Turcs la dévastèrent, les Autrichiens y appelèrent des colons « souabes ». Une infinie et monotone platitude, où rien ne décèle la frontière serbo-roumaine, où rien ne surplombe, sinon une meule, un puits à balancier, un arbre rare. En

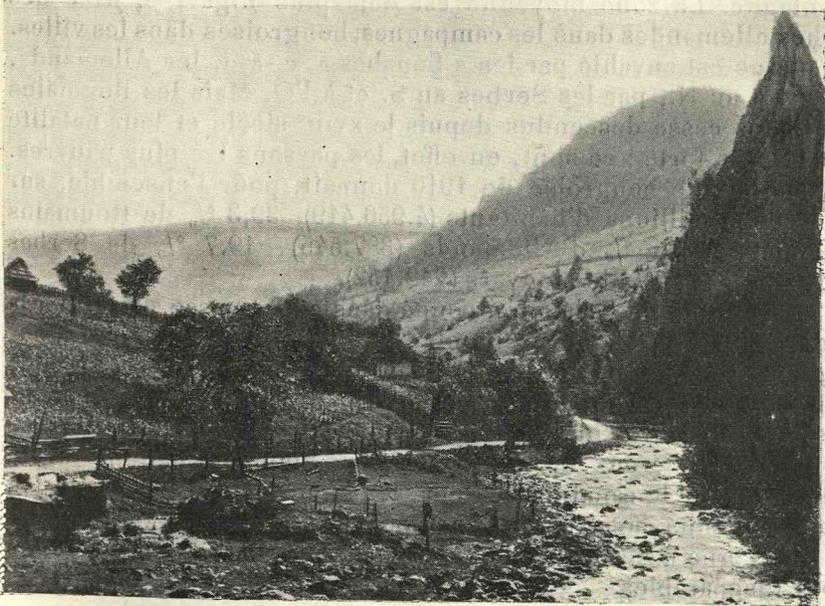


Photo-Presse, Bucarest.

FIG. 79. — LE BANAT ROUMAIN

La vallée de la Cerna, la « Noire », affluent du Danube, débouchant du couloir de Caransebeș, et suivie par le chemin de fer (Orient-Express) qui évite les gorges du Danube.

hiver des marais, que la Tisa balaie. En été les champs de blé, de maïs, les prairies où stationnent chevaux, bœufs, porcs, jadis aux grands propriétaires hongrois. Les latifundia du Torontal occupaient un tiers de la surface. Le département de Timiș-Torontal nourrit 104.000 chevaux, 87.000 bœufs, 217.000 porcs, sans compter les 193.000 moutons qui passent l'hiver sur ses chaumes. La densité y est cependant moyenne, 68 habitants au kmq., dans un pays qui longtemps a été peu sûr. Le village aggloméré, géométrique, a remplacé les épars de la montagne, à l'écart des inondations sur les premières terrasses des vallées. La grande ville de Timișoara — 91.866 habitants — a son château, le *var* (Temesvár, c'est la « forteresse du Timiș ») hongrois, perdu dans les alluvions modernes : le quartier turc, la *maħala*, appelé *Palanca*, habité aujourd'hui de Roumains et de Serbes; la *Josef-*

stadt du xvii^e siècle, baroque et uniforme; la *Fabrique* allemande de l'E.; enfin la ville neuve et ses cafés « viennois ».

Ainsi, au fur et à mesure que l'on descend, le peuplement roumain devient moins dense, moins pur. Avec une densité qui varie de 25 sur les croupes, de 50 dans les avant-monts à 75 dans les vallées, les Roumains sont à peu près les maîtres uniques de la Montagne. La zone moyenne est déjà plus bigarrée, avec des taches allemandes dans les campagnes, hongroises dans les villes. La plaine est envahie par les « Souabes », c.-à-d. les Allemands, à l'E. et au N., par les Serbes au S. et à l'O. Mais les Roumains sont sans cesse descendus depuis le xviii^e siècle et leur natalité est la plus forte : ce sont, en effet, les paysans les plus pauvres. La statistique hongroise de 1910 donnait, pour l'ensemble, sur près de 5 millions d'habitants (4.956.419), 39,3 % de Roumains (592.049), 24,5 % d'Allemands (387.545), 19,7 % de Serbes (313.724), 15,2 % de Magyars (242.152).

La frontière de Trianon a coupé dans cette masse, laissant à la Yougoslavie la plaine occidentale, à la Roumanie toute la Montagne, à laquelle on ajouta une marge de plaine : il y a entre elles une solidarité économique fatale. De la Montagne descendent les pierres noires ou rousses, qui ont permis les routes du Torontal, poussiéreux ou embourbé, les bois qui flottent sur le Timiș ou sur le canal de la Bega, les moutons qui hivernent, les bœufs vendus dans les foires urbaines. La Plaine s'y ravitaille; la Montagne a besoin de ses marchés d'en bas. Les deux zones sont inséparables.

Le Bihor et la Crișana. — Le massif du Bihor, surgissant de la Tisa ou fermant l'horizon des collines de Cluj, est un autre bastion karpatique. Devant la route Oradea-Cluj, dans la vallée du Criș Rapide, qui entaille ses derniers schistes, se profile le vieux massif usé, en dépit des 1.800 m. de ses cimes, aux croupes arrondies, aux flancs inclinés, aux bois épars. Les villages, alignés en plaine, se dispersent; les maisons de bois, au toit de chaume plus élancé, cernées de maïs et d'arbres fruitiers, sont en désordre autour de la petite église de bois. Les bœufs aux longues cornes remplacent les chevaux. Le paysan revêt le manteau de peau de mouton et le bonnet de laine. On monte : les vallées s'approfondissent dans les granites, la forêt s'empare des fonds et des versants; la vie à nouveau se réfugie sur les hauteurs, *plaiuri* à moutons, où le blé se sème jusqu'à 1.500 m., où les maisons se disséminent sur la *față* (versant du Midi), tandis que le *dos* (versant du Nord) se couvre d'épicéas, qui s'étalent aussi sur les crêtes. Au S., c'est un paysage plus doux, de 1.000 m. environ, dépassés seulement par les pitons volcaniques : ici forêts

et pâturages occupent les sommets, les villages se tiennent dans les fonds, toujours dispersés sur l'« endroit » : c'est le « pays des Moți », chercheurs d'or dans les vallées, bûcherons et bimbeltiers de bois, jadis réduit de l'indépendance et des révoltes roumaines de 1784, de 1848.

Les collines de Crișana, pays des Criș, Blanc, Noir, Rapide, qui les ramifient au N. du Bihor, et du haut Someș, ne dépassent guère 300 à 500 m., sauf des pics calcaires ou des bosses éruptives. L'un de ceux-ci, le *Codru*, domine raide la plaine de l'O. de ses forêts sombres. De petits massifs cristallins, de 700 à 800 m. de hauteur, boisés, couronnés d'herbes, font la liaison avec le Maramureș. Les rivières ont déposé des cônes de déjection fertiles, dans de petits bassins ouverts sur la plaine. Le bassin de Beiuș, avec sa « voie lactée de petits villages » (FICHEUX), conservatoire de vieilles mœurs, ruche dense et pauvre, essaime des artisans et des colporteurs. Le bassin de Dej, où confluent le petit et le grand Someș, entre le Bihor moutonné et le Maramureș altier, neigeux, est toujours un pays de collines (*deal*), un bocage, où les pommiers se mêlent aux hêtres, où se gardent les dernières maisons de bois, coiffées de l'immense *căciulă* de chaume, purement roumaines.

Les marches transilvaines. — La Plaine affirme le changement total de paysage. Les villages s'y serrent, s'y alignent; les maisons sont de boue ou de briques, crépies en bleu clair, avec piliers et angles en bleu foncé : le Roumain, décorateur-né, côtoie la froide sobriété des longues maisons saxonnes ou hongroises. La plaine aussi se mêle aux collines dans ces zones de transition, tantôt de lœss, tantôt d'alluvions boueuses, de champs de blé et de grasses prairies. Les villages ont de longues rues, où les maisons se tassent, parallèles, où l'on reconnaît la nationalité du propriétaire par les inscriptions, mais aussi par le costume, la veste, blanche ou brune, le long pantalon serré du Roumain, la casaque moderne, la culotte et les bottes de l'Allemand : ici la casquette et là la *căciulă*. Dès que le marché est important, flottent des enseignes hongroises ou saxonnes. La campagne ne se sépare pas de sa foire : là se vendent les 140.000 chevaux, les 366.000 bovins, les 379.000 moutons, les 272.000 porcs des départements de la plaine (Arad, Bihor, Sălăgiu et Satu-Mare). Ce sont des villes uniformes : Arad (77.225 habitants en 1930), sur le Mureș large et encaissé, presse ses édifices à la Joseph II entre des boutiques à la Babel; Oradea-Mare (82.355 habitants), sur le Criș imposant et sale, n'a dans ses rues plates et longues, aux enseignes hongroises, allemandes, hébraïques, pas d'autre pittoresque que le macaron du XVIII^e; Satu-

Mare (49.917 habitants), sur le Someș, mérite son nom de « Grand Village », aux échoppes hongroises, yiddisch, roumaines.

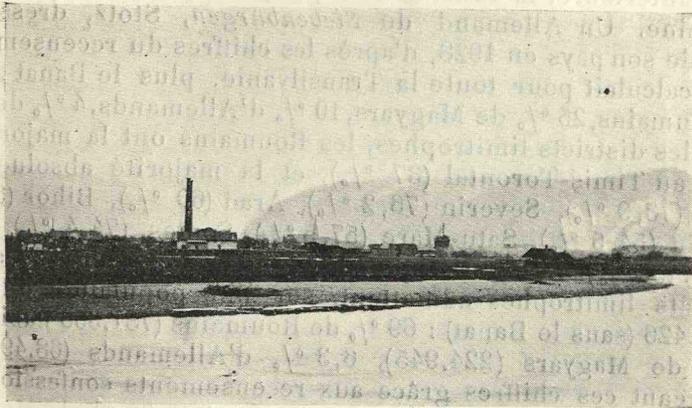
La répartition de la population est en gros celle du Banat. La Montagne reste le domaine du Roumain, avec un peuplement pur mais peu dense (25 à 50 habitants au kmq. en général, 50 à 75 dans les vallées). La Colline est déjà plus mêlée; mais la foule roumaine s'y présente fort dense (plus de 75 habitants au kmq.), arrivant en masse jusqu'aux portes des villes. La Plaine est bigarrée; mais tandis que les villes gardent une forte population magyare, ces campagnes ouvertes, les plus riches terres transylvaines, sont aussi purement roumaines, comme dans la région d'Arad, où la densité roumaine dépasse 75 habitants au kmq.

Les statistiques hongroises de 1910 reconnaissent dans les comitats limitrophes de cette zone, sur 928.355 habitants, 71,4 % de Roumains (648.274 habitants), 21,6 % de Magyars (212.354), 3,7 % d'Allemands (39.137). Les recensements confessionnels corrigent un peu cette statistique : 67,8 % de Roumains, 19 % de Magyars, 3 % d'Allemands, 21,4 % de Juifs. Depuis lors, l'émigration des fonctionnaires hongrois et la forte natalité indigène ont encore accru la proportion roumaine. La descente roumaine s'est accentuée : ici encore la Montagne est inséparable de sa bordure.

Le Maramureș et la haute Tisa. — En remontant de Satu-Mare vers l'E., défilent les trois paysages roumains que nous retrouvons partout. D'abord les labours, les grands et longs villages de boue et de briques, rares et populeux. Ensuite les bocages, arbres fruitiers et chênes, et, au pied des ravins, les hameaux de bois aux toits pointus et enfoncés. A 800 m., on entre dans la Montagne, hêtraie touffue, tard enneigée, dépouillée encore en avril. C'est la marge volcanique, montant à 1.500 m., du massif ancien de Maramureș-Bucovine, qui atteint 2.305 m. au château d'eau de la Rodna. Des vallées sauvages en descendent : au S. Someș et Bistrița, plus ouvertes au soleil, garnies de vergers, de vignobles, citadelles des Roumains, dont les villages de gardes-frontière ont conservé le type rude et pur; au N. Iza et Vișeu, larges aussi, mais glaciales ou brûlantes, aux froids de -6°, aux pluies de 0 m. 97, aux étés courts, qui obligent blés et avoines à mûrir vite. Pays de pâtures d'en haut et d'en bas, la Transylvanie du Nord, c'est-à-dire les départements du Maramureș, de Năsăud, du Someș, possède 440.000 moutons et 154.000 bœufs.

La haute Tisa marque la frontière politique, et ethnique aussi : large, marécageuse, elle est une coupure. Sur la rive droite,

éloignée par des prairies inondables, se tassent la petite chaumine ruthène, son paysan aux longs cheveux, portant le bonnet pointu de laine noire, le sayon et le long pantalon de poils gris de chèvres, la simple feuille de cuir enroulée au pied. Sur la rive gauche, nette et cultivée, s'éparpillent des hameaux morcelés et propres : sous leur véranda fleurie, les Roumains arborent la peau de mouton retournée, brodée de rouge, de noir, et l'ample *cojoc* aux longs poils ; le peuplement y est fort dense :



Phot. J. Ancel.

FIG. 80. — LE MARAMURES ET LA FRONTIÈRE DE LA TISA

La Tisa à la sortie de la Montagne ruthène ; la ville roumaine de Sighetul Marmatiei, vue du pont-frontière : marché des paysans roumains et ruthènes, dominé par le commerce juif et les professions libérales hongroises.

48 habitants au kmq. dans le département, plus de 75 le long de l'Isa et de la Tisa.

Les bourgs s'allongent sur une large route : tel Câmpulung, le « Long Champ », dans la vallée, alignant plus de 720 maisons aux enseignes surtout juives. Sighetul Marmatiei, le chef-lieu (Sighet, « Entre deux rivières », l'Isa et la Tisa), n'est qu'un gros village de 27.684 habitants, où les petits chevaux, les petits bœufs efflanqués amènent dans les chariots les légumes, les poteries grossières, où le Juif (l'Allemand des recensements hongrois) tient le haut du pavé de l'unique rue, au seuil de toutes les boutiques, vieux à longue barbe sale, enfants dont les deux papillotes rituelles pendent de la tête rasée, marchands, artisans en meubles, salariés multiples.

Les Hongrois comptaient en 1910 au « Máramaros » roumain 164.459 habitants, 55,2 % de Roumains (90.786), 22,2 % de Juifs (36.459), 11,8 % de Ruthènes (19.346), 6,9 % de Magyars (11.381). Or, la population hongroise, par l'exode des fonctionnaires, a baissé.

III. — LA REPRISE ROUMAINE DE LA TERRE¹

Le peuplement roumain. — Le peuplement roumain domine la Transilvanie. Bien avant le traité de Trianon les cartes allemandes, peu suspectes, le montrent : tel l'atlas de Kiepert, de 1887². S'il y a de larges taches magyares, allemandes dans la Transilvanie intérieure, la Transilvanie périphérique est foncièrement roumaine. Un Allemand du *Siebenbürgen*, Stotz, dressant la carte de son pays en 1928, d'après les chiffres du recensement de 1910, calculait pour toute la Transilvanie, plus le Banat : 59 % de Roumains, 25 % de Magyars, 10 % d'Allemands, 4 % de Juifs. Dans les districts limitrophes, les Roumains ont la majorité relative au Timiș-Torontal (37 %), et la majorité absolue dans Caraș (73,9 %), Severin (76,2 %), Arad (60 %), Bihor (58 %), Sălăgiu (54,5 %), Satu-Mare (57,5 %), Someș, (74,4 %), Maramureș (52 %). Les statistiques hongroises de 1910 pour les seuls comitats limitrophes admettent, sur une population totale de 1.071.426 (sans le Banat) : 69 % de Roumains (731.356 habitants), 12 % de Magyars (224.945), 6,3 % d'Allemands (68.496). En corrigeant ces chiffres grâce aux recensements confessionnels, M. de Martonne obtient 68 % de Roumains, 20 % de Magyars, 3,2 % d'Allemands et 4 % Juifs. Depuis ce temps, l'émigration magyare des fonctionnaires et des marchands, la forte natalité roumaine, qui a fait passer, entre 1910 et 1930, la population transilvaine de 5.248.522 à 5.549.441 habitants, a fortifié la position roumaine. Les seules statistiques récentes sont les statistiques religieuses scolaires : parmi les 455.320 élèves des écoles primaires rurales de Transilvanie, en 1930-1931, 360.824 enfants sont classés comme orthodoxes et uniates, c'est-à-dire Roumains, et sur les 50.069 élèves des écoles primaires urbaines, 24.462 étaient orthodoxes et uniates des écoles. Ainsi ce sont surtout les campagnes qui donnent une forte majorité aux Roumains.

Les Roumains y détenaient une petite part des terres, divisées surtout entre les latifundia des magnats hongrois. L'unité politique de la Roumanie émancipée en 1918 devait s'accompagner d'une redistribution des propriétés rurales : en 1919 la moitié de la population agricole détenait seulement 8 % du sol de la Transilvanie et du Banat, tandis que 11 % de la population, soit 1.198 familles, possédaient des biens de plus de 1.000 ha.

Le partage des terres. — La réforme agraire, promise par le

¹ Carte des comitats hongrois, 391.

² Carton de droite sur la carte en déplié.

gouvernement roumain pendant la guerre, réclamée par l'assemblée populaire élue d'Alba-Iulia, qui vota la réunion à la Roumanie du Banat, de la Transilvanie et du Maramures (1^{er} décembre 1918), fut, depuis la loi du 30 juillet 1921, réalisée sous le contrôle d'un office, avec indemnisation des expropriés et morcellement des lots. N'étaient visés que les absenteïstes qui avaient quitté le pays du 1^{er} décembre 1918 au 23 mars 1921, et encore gardaient-ils un minimum de 28 ha. 1/2.

L'application de cette réforme agraire fit accéder à la propriété en Transilvanie 539.694 ayants-droit, dont 396.000 Roumains et 134.000 paysans allogènes, parmi lesquels 87.426 Magyars, ouvriers agricoles de l'ancien régime, devenus propriétaires dans la nouvelle Roumanie. Les « optants hongrois », ceux qui avaient préféré la nationalité hongroise, c'est-à-dire 2.285 seigneurs magyars partiellement expropriés, protestèrent devant le tribunal arbitral mixte hongaro-roumain. Le Conseil de la Société des Nations, saisi à la requête du gouvernement de Bucarest, après une longue procédure qui dura de 1923 à 1927, décida que les traités ne s'opposaient pas à une loi agraire pourvu qu'elle fût égale pour tous, Roumains et Hongrois. Le principe de la réforme sauvé, son exécution fut réglée à l'amiable, englobée dans le règlement des réparations orientales, en 1930. On expropria 1.163.809 ha. (moins que dans l'ancien royaume, 2.775.401 ha.). Les grands domaines (de plus de 100 ha.), soit 37 % des propriétés, furent réduits à 14,6 % : la modération de ce partage s'avère par comparaison avec le Vieux Royaume, où les grandes propriétés étaient 42,5 % avant la réforme et 7,8 % après.

Les progrès agricoles furent lents et difficiles. 82,7 % de la population transilvaine sont des ruraux, mais surtout des bûcherons et des pâtres. La réforme leur procurait de la terre arable (26,5 % de la superficie de la Transilvanie), mais surtout des forêts (35 %) et des pâtures (20 %) : la nourriture des animaux importe plus que la culture, d'autant que l'application de la réforme coïncida avec la crise économique débutante. La Transilvanie détient 112 têtes de bétail — non compris les animaux qui servent au travail des champs — par 100 familles, et, pour les seules communes rurales, 406 moutons, 198 bêtes à cornes (dont 82 vaches), 53 chevaux, 117 porcs : chiffres supérieurs à ceux qu'on note dans les autres parties de la Roumanie. Aussi le travail agricole, qui n'exporte plus guère ses récoltes, reste faible. Le rendement par hectare s'élève un peu : il passe de 10,2 à 11,6 quintaux pour le blé (entre 1911-1915 et 1925-1929), de 10 à 11,5 quintaux pour le seigle, de 11,8 à 12,2 pour l'orge ; il est parfois stationnaire (10,5 à 10,2 quintaux pour l'avoine), voire en régression (14,7 à 12,1 pour le maïs). Les quantités ne varient guère :

30 millions de quintaux de céréales dans la période 1925-1929,
29 millions en 1931, dont :

(Millions de quintaux métriques)	moyennes 1911-15	moyennes 1925-29	récolte 1931
blé.....	9,9	10,9	12,4
maïs.....	13,8	10,3	11,8
avoine.....	3,3	2,9	2,3
orge.....	1,6	1,9	1,6
seigle.....	1,3	0,9	0,7

L'augmentation des récoltes du froment, tandis que diminuent celles du seigle, témoigne d'une amélioration de la vie. Peu à peu le Montagnard hausse son standing. C'est une lente révolution sociale, qui se traduit dans le domaine politique par l'accès au pouvoir de ces terriens, les *țaranistes*.

Ainsi, des trois côtés de la Roumanie, la même et lente descente du peuple roumain vers les campagnes rend manifeste la solidarité que les traités ont assurée entre les trois régions-types, la Montagne, la Colline et la Plaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Ouvrages généraux sur la Roumanie cités au chapitre VIII, et en outre :
- La question roumaine en Transylvanie et en Hongrie* : réplique de la jeunesse roumaine universitaire de la Transylvanie et de la Hongrie. Vienne, Budapest, Graz, Cluj, 1892, 8° 151 p. et une carte ethnographique (Kiepert).
- DE MARTONNE : *La question du Banat* (Travaux du Comité d'Etudes, tome second : Questions européennes. P., Imp. nat., 1919, 4° 859 p., pp. 553-578, et Atlas pl. XIV).
- Id. : *La Transylvanie* (ibid., pp. 579-624, et Atlas pl. XIV).
- La Réforme agraire en Roumanie et les optants hongrois de Transylvanie devant la Société des Nations*. P., Imp. du Palais, 1927-1928, 2 vol. 8° 634 + 398 p. : études rédigées... (par des juristes-consultes et favorables à la thèse roumaine).
- La Réforme agraire roumaine en Transylvanie devant la Justice internationale et le Conseil de la Société des Nations*. P., Editions internationales, 1928, 8° 517 p. : quelques opinions (favorables à la thèse hongroise).
- APPLETON : *Histoire d'un conflit* (la Revue des Vivants, novembre 1927, pp. 637-652).
- STOTZ : *Ethnographische Karte Siebenbürgens*, s. l. n. d., 8° 10 p. et carte ethnographique de la Transylvanie au 1/750.000, 1928.
- VERGEZ-TRICOM : *Types d'habitat dans le Banat roumain* (Bulletin de l'Association de géographes français, février 1928, pp. 21-24).
- FICHEUX : *Le bassin de Beius* (ibid., juillet-octobre 1932, pp. 113-115).
- TORGA : *L'extrême frontière de l'élément roumain* : un livre récent de M. Nicolas Drăganu (Romîni în veacurile IX-XIV pe baza toponimicii și a onomasticeii. Bucarest, 1933) (Revue historique du Sud-Est européen. Bucarest et P., Gamber, avril-juin 1933, pp. 141-144).
- PETERSEN et SCHEEL : *Handwörterbuch des Grenz- und Ausland-Deutschtums*. Breslau, vol. I, 1933-1935, 8° 746 p. (en cours de publication) : articles Arad, Banat.

CONCLUSION : LA NATION ROUMAINE

« Le peuple des Karpates » : c'est au terme d'une course au *Carrefour des Empires morts*, que M. Lucien Romier, sagace, quoique fugace observateur, appose sur les Roumains cette étiquette justifiée : « Il n'a de référence décisive que dans sa mon-

tagne. » On ne saurait mieux résumer l'emprise de sa géographie sur son histoire. Après avoir servi de refuge, de conservatoire, la Montagne encore fait, du Danube à la haute Tisa et au Dniestr, l'unité de la « Terre roumaine », *Tara românească*.

De part et d'autre des Karpates, au cœur d'une histoire plus que millénaire, les flots des envahisseurs sont venus battre les pieds de cette île invaincue. Du S., par l'intermédiaire des Slaves, des Ottomans, et surtout des Phanariotes grecs, l'infiltration byzantine a pu enduire d'un vernis oriental l'administration des « Principautés danubiennes », imposer pour langue d'Eglise, jusqu'au xvii^e siècle, le slavon, pour langue de Cour, jusqu'au début du dernier siècle, le grec : cette civilisation ne mordit guère que sur les villes, sur Bucarest, restée si différente du vrai pays roumain, du monde rural. De l'Occident ne survint qu'une conquête coloniale, plaquant sur le sol transylvain des forteresses, des mines hongroises, des évêchés pontificaux, des colons saxons ou magyars, ruthènes dans les villages du N., serbes dans ceux du S., et, dans les cités grecs, juifs et arméniens : ce ne fut jamais qu'une transportation administrative, qu'une colonisation fiscale, établissements postiches dans une région roumaine. Entre les « Provinces danubiennes » sous le joug turc et la Transilvanie, sujette des rois hongrois, puis des Habsbourg, les Karpates et leurs Piémonts interposaient leurs libertés.

Ce peuple montagnard est une Nation de pâtres. Le Roumain « change de demeure », déménage deux fois l'an, de bas en haut de la Montagne, de sa « patrie d'hiver » à sa « patrie d'été ». Transportant ses pénates, il unifie la vie roumaine. Des deux côtés du *Munte*, la même langue latine, qui, d'un bout à l'autre du pays, ne connaît pas les dialectes. L'art populaire reproduit partout la même maison de bois, le toit de bardeaux, les escaliers extérieurs obliques, les balustrades à jour, les colonnettes ciselées, et, sur l'enduit blanc ou bleu tendre, les fleurs peintes, les feuilles, les oiseaux. Sur les deux versants, la femme blouse sa chemise de lin, aux larges manches brodées de rouge et d'or, parfois de noir, s'entoure du tablier polychrome, coupé net ou aux franges rouges, de la large ceinture de cuir, d'où pend, si elle est jeune fille, le mouchoir bordé de tons vifs, proie tentante du futur fiancé. Partout on entre dans la même antichambre, la *tindă*, à peine close. Dans la chambre, chauffée par le poêle rural, l'étagère, qui en fait le tour, expose la vaisselle peinte, les écuelles, les cruches qui, selon les usages du lieu, répètent l'épi, l'aiguille de pin, l'oiseau familier de la province, voire un portrait de saint, de prince légendaire. Au mur encore le tapis aux bandes, aux losanges, aux carrés bigarrés, rouges, verts, jaunes, ou bien

rose pâle, bleu lavande, mauve. Dans un coin, au printemps, les œufs de Pâques coloriés, rouges, bleus, verts, lilas, jaunes, ornés de feuilles de cerisiers, de fraises, glands, clous de girofle, poule, grenouille, poisson, escargot, libellule, veilleuse, crosse du prêtre, besace du berger : la vie rurale en miniature.

Ce peuple de paysans — aujourd'hui 80 % des 18 millions qui vivent dans le royaume — a toujours échappé aux influences urbaines. Dans ces riches et neufs musées ethnographiques des capitales provinciales, qu'a inaugurés depuis dix ans le soin pieux des savants locaux, la campagne seule étale ses costumes, ses outils de travail, ses instruments de fête : manteaux de peau de mouton et bonnets à poils, houlettes et flûtes de bergers, guitares et cornemuses, fuseaux et quenouilles. La poésie populaire, toute naturaliste, a partout la nostalgie de la Montagne, de ses cimes herbeuses : elle se félicite avec l'amoureux « berger des brebis », qui n'a « ni soucis ni besoins » et se « couche sur un lit de foin, la tête sur une borne » ; elle justifie le *haiduc*, qui n'a « rien qu'un fil de *mămăliga* collé au fond de sa poche » et est « parti dans la grande prairie ». L'atavisme l'emporte sur les facilités d'en bas.

Certes, en descendant sur la Colline viticole, sur les larges emblaves de la Plaine, sur les marais de son Danube, le Paysan roumain a modifié son genre de vie. Les influences extérieures sont venues le diversifier. Sur cette vaste Campagne fertile, toute en blé et en maïs, longtemps grenier de Constantinople, longtemps peuplée de petits boiar, camarades de guerre, de travail de leurs laboureurs, dont ils partagent le village immense et solide, le Valaque, qui jadis apparut à notre Occident simpliste comme le type du Roumain, est plus byzantinisé, plus grécisé, plus enclin à la subtilité orientale, à l'éloquence méridionale, aux jeux de la politique. Au milieu des coteaux, des bocages, où sa petite maison s'isole, mais proche des plaines russes, le Moldave, plus slavisé, plus compliqué, a pris au pays voisin sa mollesse apathique, sa mystique imagée : *lași*, cerveau de la Roumanie danubienne, lança maintes idées fécondes, suffrage universel, réforme agraire, ne prit jamais la direction. Enfin dans le cirque montagneux que ceignent les Karpatés et qui a maintenu la langue, frangé de marges plates abandonnées aux invasions, dans cette « terre de douleur », qui vécut mille ans sous la coupe étrangère, magyare ou autrichienne, le Transilvain, résigné mais tenace, s'est concentré dans une discipline sociale : en multipliant les œuvres collectives, écoles, bibliothèques, coopératives, enfin ces *voinicî*, les « braves », Sokols régionaux, il a jeté les fondements d'une démocratie roumaine.

Cette paysannerie multiple, Bucarest la regarde de haut et du

dehors. Quoique double nœud de routes, d'abord entre les Carpates et le Danube, puis, au XIX^e siècle, le long de la plaine valaque devenue exportatrice de blé, Bucarest est presque en marge du pays par sa place méridionale et son histoire byzantine. Elle a moins grandi par les facteurs économiques que par les conjonctures politiques, fortuites et temporaires. Moins caravansérail de marchands que tête administrative et spirituelle, elle fut toujours, des Phanariotes aux Hohenzollern, la capitale de dynastes étrangers, le centre d'un monde d'affaires, boïar et Grecs : ceux-là monnayaient leurs biens-fonds pour vivre en Occident ; ceux-ci achetaient des terrains, spéculaient sur les bâtisses, fondaient des banques, drainaient les capitaux de France, d'Allemagne. Bucarest demeura longtemps une ville cosmopolite, mondaine, politicienne : les magasins de « galanterie », ce qui veut dire élégance, les librairies achalandées, les cafés, les clubs, les calèches à deux chevaux et leurs cochers en houppelande bleue, le parler français de la bourgeoisie, son demi-million de citadins la firent sacrer le « Paris d'Orient » ; mais ses rues, poudreuses ou fangeuses, étaient envahies de vendeurs ambulants au feutre crasseux ou au fez rouge, offrant le rahat-loukoum, le vin de miel, les saucisses grillées, les prunes violettes, les poulets, le charbon de bois, les bidons de pétrole ; et les fondrières, les guinguettes tziganes, les bazars des faubourgs lui gardèrent tard les traits de la Turquie ancienne. Ville de luxe, cernée de *mahala*, d'une banlieue sordide. Un décor européen et des coulisses d'Orient.

Ce tableau, repris parfois par les amateurs de pittoresque, est déjà du passé. En vingt ans Bucarest est devenue occidentale. Le Français y est certes moins dépaysé qu'ailleurs. Mais la ville n'est pas, pour un peu, mieux fondue dans le pays. Or Bucarest gouverne. Dans ses églises orthodoxes, son Parlement occidental, sa *Calea Victoriei* passagère, s'agite une oligarchie. Citadelle, entre autres, du parti libéral, Bucarest, avec les deux Brătianu, a fourni les premiers cadres au pays, affranchi à la fois des Turcs, maîtres lointains, et des Russes, protecteurs trop proches, a créé la diplomatie et l'armée « libératrices ». Après la Victoire et l'Unité, le Bucarest « libéral » prétendit conserver son rôle et éliminer du pouvoir l'élite rédimée des nouvelles provinces. Dix ans de conflit entre les « libéraux », spécifiquement Bucarest, et les « nationaux-paysans », « terriens » valaques, moldaves, alliés aux « patriotes » transilvains.

La Transilvanie est le cœur roumain. Berceau de la Renaissance nationale, dont les apôtres furent les maîtres d'école, les curés de campagne, et les néophytes les bourgeois des petites villes, formés dans les institutions modestes dues à l'épargne

paysanne, la Transilvanie avait fait d'un coup sa Révolution territoriale, sociale et politique. Le Magyar chassé, la terre conquise par la réforme agraire, elle avait, dans son assemblée d'Albă-Iulia, qui vota la Réunion le 1^{er} décembre 1918, précisé que le nouvel Etat devait s'édifier sur de larges bases. Les Néo-Roumains, Transilvains, Bessarabiens, etc., représentaient 52 % de la population, 18 % seulement des cadres de la « Grande Roumanie ». Emancipés économiquement, ils réclament leur part du pouvoir, d'autant plus fermement que la crise chronique, où le pays se débat depuis la Guerre, leur semble exiger de nouvelles méthodes. La tâche que s'octroya le gouvernement national-paysan, dirigé par Maniu, un rigide légiste de Blaj (novembre 1928-octobre 1930), était d'occidentaliser le Vieux Royaume. Mais comment s'accomplira cette évolution délicate ? Celui qui fut, avant la Guerre, l'Eveilleur de l'âme roumaine, qui, par son activité multiforme, ses livres de science, ses poésies, ses drames patriotiques, ses articles de journaux, démontra l'Unité du monde roumain, le grand historien Iorga, prône la création d'une Roumanie originale, qui ne renierait pas les forces vives du passé.

La gît l'actuel problème. La Nation est édiflée. Reste l'Etat à construire.

CINQUIÈME PARTIE

LA YOUGOSLAVIE

CHAPITRE XII

LA SERBIE,

Piémont yougoslave

« La Serbie des paysans est un laboratoire, où les éléments serbes de diverse origine ont réussi à se fondre et à se combiner, où l'unité serbe s'est réalisée dans une région limitée » (Cvijić). Le géographe serbe, fondateur de l'Ecole géographique yougoslave, a indiqué ainsi en peu de mots le rôle tenu par la Serbie. Celle-ci présente un microcosme des populations yougoslaves, qui s'y sont particulièrement concentrées, un échantillon de la plupart des genres de vie. Sa position et sa nature géographiques ont permis ce premier groupement dans ce bastion-refuge des peuples, puis la dispersion dans les autres contrées sudslaves.

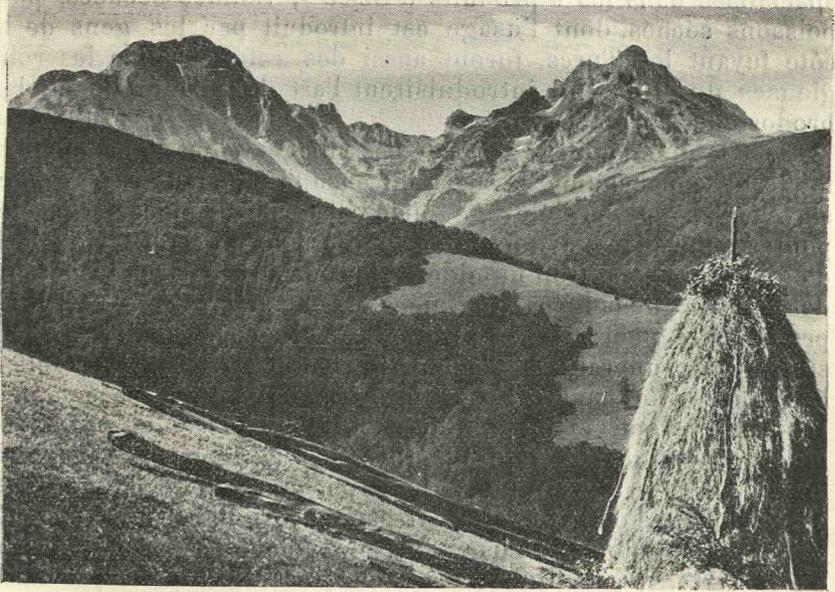
I. — LE MASSIF CENTRAL SERBE

Le bastion. — Au S. E. de l'Europe centrale, le massif ancien de Serbie fait pendant au massif ancien de Bohême au N. O. C'est un môle de très vieilles terres cristallines, usées par l'érosion millénaire, défrichées par la main séculaire de l'homme. Coincé aussi entre des chaînes jeunes, ici d'un côté l'arc karpato-balkanique et, de l'autre, les monts calcaires et secs du karst dinarique, dominant aussi les plaines basses et fertiles de la Pannonie d'autrefois, le massif serbe n'est qu'un vaste relief raboté, couvert de sols détritiques, terres brunes que le temps a rendues fertiles. Bien des points de comparaison avec notre Massif central : un socle ancien, rajeuni par des nappes, des

dômes, des cônes volcaniques, moulé dans un manteau de roches sédimentaires meubles, argiles, marnes, sables, que les eaux ont découpées. De place en place des bosses écrasées, qui culminent encore : au N., l'Avala en tronc de cône (560 m.), qui porte le tombeau du soldat inconnu sur son mausolée naturel, le Kosmaj (624 m.) en dôme écorné; au centre la pyramide du Rudnik (1.169 m.), devant laquelle les hautes surfaces volcaniques ont servi maintes fois de champs de bataille. De tous les côtés, le pays apparaît comme une terre haute, médiocrement haute : du N. il s'annonce par des coteaux de 100-150 m., terre-plein étagé, où les formes douces précèdent le paysage plus âpre, bien qu'encore trapu et écrêté; du S. c'est au contraire une plus haute montagne, massive et lourde, le Kopaonik, qui s'élève à 2.140 m. et sépare la Serbie, jeune historiquement, de la « Vieille Serbie », ruche des terres serbes au moyen âge. A l'O., les étendues hautes, rocheuses, chauves du Stari Vlah sont le début d'une « zone blanche » et sèche, opposée à la « zone verte », humide, de Serbie. A l'E. enfin, c'est un mur véritable, un talus, haut de 4 à 600 m., large, coupé seulement par le fossé du Timok, sauvage, boisé, impraticable, qui isole la Bulgarie : la Nišava seule y ouvre un passage, que suit l'Orient-Express d'aujourd'hui. Ainsi un massif central, environné d'un monde de plates-formes, de collines, de hautes montagnes. Un bastion fortifié par la nature.

Un massif. Mais, avant tout une Forêt. Ce n'est pas sans raison que cette petite Serbie, presque tout entière protégée par le quadruple fossé du Danube, de la Drina, de la Morava, enfin de la Morava occidentale ou supérieure, porte en son centre le seul nom que les paysans ont conservé, la *Šumadija*, le « Pays de la Forêt ». Une ancienne forêt plutôt, car aujourd'hui, comme notre Limousin ou notre Bretagne, ce n'est plus guère qu'un bocage. Mais sa disparition est récente. Il y a un siècle cette vaste hêtraie et chênaie, où circulaient les troupeaux de porcs, fortune des marchands (d'où sortit la dynastie émancipatrice des Obrenović), occupait toute la *Šumadija*. Jusque vers 1880-1890, bien qu'es-sartée, elle conserve la première place. Le défrichement est lent : chaque pays, à un stade différent de cet effort, conserve, avec des traces plus ou moins intactes, sa particulière physionomie : la Basse *Šumadija*, voisine de Belgrade, grande consommatrice de bois, est devenue toute chauve. L'E., les environs de Niš, une « forêt vierge » aux dires de Lamartine, qui y passa en 1829, n'a plus que des bois par accident, et les sangliers de jadis ont fait place au bétail paisible. La futaie s'est réfugiée sur les hauteurs, au N. sur l'Avala, sur le Bukulja (de *bukvaz*, le « hêtre »). En bas, la forêt ne laisse plus que des résidus, sous la forme d'un taillis

buissonneux, fourrés, petits arbres, qu'on nomme le *šibljak* quand il est sec, le *lug* quand il est humide, et qui sert de pâture communale. La Forêt haute ne subsiste plus que dans les zones les plus deshéritées, les remparts les plus voisins de la Bulgarie et de la Bosnie. La banovine de la Morava (qui, il est vrai, ne comprend pas le N. O. de la Serbie) n'a plus que le quart de sa



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 81. — LE MASSIF CENTRAL SERBE

Le vieux massif serbe envoie ses prolongements vers l'O. jusques dans la Zeta (ancien Montenegro). Les croupes schisteuses des Brda y sont boisées, herbeuses et pastorales : les piliers des Komovi (2483 et 2460 m.) (au fond) séparent la Yougoslavie de l'Albanie.

superficie en forêts (643.000 ha. sur 2.572.000), dont 42,7 % en hêtres, 22,2 % en chênes. Et les conséquences de ce déboisement se font sentir : ruissellement intense, crues subites et violentes, ravages des champs, qui doivent abandonner les vallées à leur tour.

Les cellules. — La Forêt a joué depuis les temps anciens un important rôle politique. D'abord un rôle d'isolement. Ce sont dans ses clairières que se sont formés les *župe*, ces « pays », les cellules primaires de l'Etat serbe : petites sociétés, encloses au milieu des bois, autour des monastères, foyers des premières civilisations. Ainsi dans la Serbie occidentale : le « pays » de la Moravica autour du monastère de Godovik, près de Požega; le « pays » de la Lužnica, autour du couvent de Belja Crkva; le

« pays » de la Crna Gora (vallée de la Skrapeža), dont le centre intellectuel était le monastère de Mrškina Cirkva, doté au xvi^e siècle par un Ragusain d'une des premières imprimeries orthodoxes; le « pays » de Rujno, qui porte le nom de son monastère, grand producteur d'animaux de boucherie envoyés sur l'Adriatique. Tous ces petits pays, chacun dans sa vallée, spécialisés dans les « produits d'Užice », viandes séchées, puis poissons séchés, dont l'usage est introduit par les gens de la côte fuyant les Turcs, furent aussi des refuges pour les religieuses du Midi, qui introduisirent l'art de la dentelle et des broderies archaïques.

C'est là que naquit le type de ces villages šumadiens, dont le mode de construction se répandit ensuite dans les pays yougoslaves. Ces régions d'élevage, où le village n'a de place que sur les pentes des vallées, évitant les brouillards d'en bas et les froids d'en haut, la zone trop humide et la zone trop boisée, n'ont que des maisons dispersées, éloignées les unes des autres, et dont le propriétaire peut aisément surveiller ses richesses, le verger, surtout la pruneraie par devant, le champ du fond de la vallée, la pâture d'en haut, puis la forêt commune, où chacun peut ramasser le bois et les glands. Le village disséminé forme un bloc économique. Le type primitif est ce vaste village, qui s'allonge sur 7 ou 8 km., dont les hameaux sont parfois distants d'un kilomètre ou deux, et il subsiste encore dans la Serbie sud-occidentale, autour d'Užice. Plus au S., dans la région de l'Ibar, où le terrain, granitique, schisteux, est déchiqueté par mille ravins, profonds de 3 à 400 m., le village n'est plus dans la vallée, mais se disperse sur les croupes, qui se prêtent mieux à l'agriculture et l'élevage : chaque grande famille, chaque *zadruga*, occupe l'une d'elles. Dans la Šumadija du N., moins élevée, plus déboisée, les maisons se rapprochent, les hameaux sont devenus de véritables bourgs, alignés le long de la route; il n'y a plus que quelques écarts au milieu des propriétés. Sur la périphérie N., les plaines de la basse Morava, du Danube, la plaine de Mačva (entre Drina et Save), les villages, plus vastes encore, ressemblant à ceux du Srem ou du Banat voisins, tendent à se grouper des deux côtés du chemin : au carrefour de deux routes perpendiculaires, devant la grande croix de bois, la place où l'on danse le *kolo*, où se pressent la mairie, l'école, la forge, l'auberge. Dans la région du Timok, un type aggloméré remplace le type en ordre lâche : les maisons se serrent sans ordre, entre les rues tortueuses, parfois se dédoublent ou se triplent en gros hameaux, qui portent les noms de « haut », « moyen » et « bas ». Toutes les maisons se ressemblaient : derrière la palissade de bois, qui cerne le verger, la cabane se

dresse, toute en bois, charpentée de poutres, couverte d'un toit en bardeaux, très haut et très rapide, que dépasse encore une cheminée de bois; une chambre principale, la *kuća*, qui reste toujours en bois, quand les nouvelles pièces accessoires sont maintenant souvent construites en torchis. Le déboisement fait reculer cette antique maison dans la montagne : aujourd'hui,



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 82. — LA VIE SERBE

Les croupes granitiques décomposées, jadis boisées, aujourd'hui cultivées, de la Šumadija (la « Forêt ») sont parsemées de hameaux (*kraji*), souvent aujourd'hui agrandis en villages : la maison moravienne type, construite de torchis recouvert de chaux, avec toit de tuiles et haute cheminée, abrite la grande famille et le troupeau. Photographie prise dans les environs d'Aleksandrovac (Šumadija du S.), dans la région qui a gardé le nom de *Župa* (« pays »), cellule primaire de la vie serbe.

c'est bien souvent, dans la région moravienne, une demeure de briques crues, couvertes de chaume, parfois de tuiles, d'où émerge toujours l'énorme cheminée de bois.

Ainsi se présentent les villages serbes. Toutes les monographies de villages, entreprises par les élèves de Cvijić, et consignées dans cette gigantesque publication, « Peuplement des pays serbes », *Naselja srpskih zemalja*, ont montré que cette population était presque partout d'origine récente, formée par les immigrés : 75 % dans les bourgades de la Jasenica, Palanka, Natalinci, Topola, berceau de la dynastie des Karageorges, Aranđelovac; 93 % dans l'arrondissement de Kosmaj au N.; 91 % dans le pays danubien de Smederevo et de la Jasenica; 514 familles sur 615 entre la Morava et la Mlava (deux arrondissements près

de Požarevac); il ne reste que 0, 65 % de la population en place sur la rive droite de la Drina, près de Zvornik. La vie urbaine ne diffère guère de ces villages : quelques boutiques supplémentaires, des marchands vendant la laine, les cuirs, les bestiaux, la *šljivovica* (eau-de-vie de prunes) : telle est la physionomie de ces petites villes, comme Užice, au S. ; parfois, au carrefour de routes, elle devient un centre de fonctionnaires, de vie politique, telle Kragujevac, en plein centre šumadien, foyer du radicalisme serbe.

Les genres de vie. — La physionomie, si semblable d'un bout à l'autre du massif serbe, de cette population tient à sa mobilité particulière, au moins jusqu'en des temps récents. Cette population paysanne, si fortement attachée à la terre qu'elle cultive, à la nature qui l'entoure, qui peuple les sommets de ses montagnes, ses bois, ses sources, ses fleuves, ses lacs de fées légendaires et pourtant vivantes, de cette *vila*, comme dit une chanson populaire,

« reine de la forêt et du lac limpide »,

cette population a vagabondé à travers le monde serbe, se retrouve dans ces pays qui rappellent toujours la primitive patrie. L'unité naturelle était, plus que le village, la grande famille patriarcale, la *zadruga* : ceux qui sont issus du même ancêtre y vivent en communauté, élisent leur chef; c'est une organisation économique autant que politique, adaptée à l'élevage et à la culture extensive, seuls genres de vie d'autrefois; la communauté est fondée sur la division du travail, les hommes aux champs, les femmes au tissage, aux travaux du dedans, les plus capables au commerce idoine. Une « loi », un code moral et oral, préside aux relations. Là est né le riche folklore serbe, les *pesme*, ces chansons de geste sudslaves, qui narrent les exploits des *hajduci* contre les Turcs, et, par conséquent, le profond sentiment de la solidarité des frères yougoslaves. La vie en *zadruga*, qui s'est maintenue en Serbie plus longtemps qu'ailleurs (jusque vers 1876), basée sur l'entraide économique, qui prête ses bœufs pour le labour et ses bras pour la moisson, commémorée dans cette fête familiale et religieuse de la *slava*, a conservé particulièrement vivaces la sympathie pour les frères de langue et la conscience nationale; en dépit des malheurs, de la tristesse des poèmes épiques qui s'accorde avec la *gusla*, viole monocorde, le Serbe ne se laisse pas abattre par la destinée : il a adopté pour fête nationale l'anniversaire de sa défaite, la fin de l'Empire serbe, tombé sous les coups des Turcs, le 28 juin 1389, « le jour de la clarté » (Vidov dan), sur le champ de bataille de Kosovo.

Cette structure sociale homogène a créé aussi une profondeur de sentiments démocratiques. Elle ne connaît pas d'autre noblesse que celle du courage, et la *pesma* condamne les chefs qui ne commandent plus ou oublient leurs devoirs. Et cet esprit d'égalité a parfois rendu difficile l'adaptation au parlementarisme occidental. Les autres Yougoslaves ont maintes fois reconnu ce rôle prééminent des Serbes de la Šumadija dans la conquête et la défense des libertés nationales; les Monténégrins, cependant héroïques, considéraient la Serbie du XIX^e siècle comme « le soleil levant de la liberté serbe ».

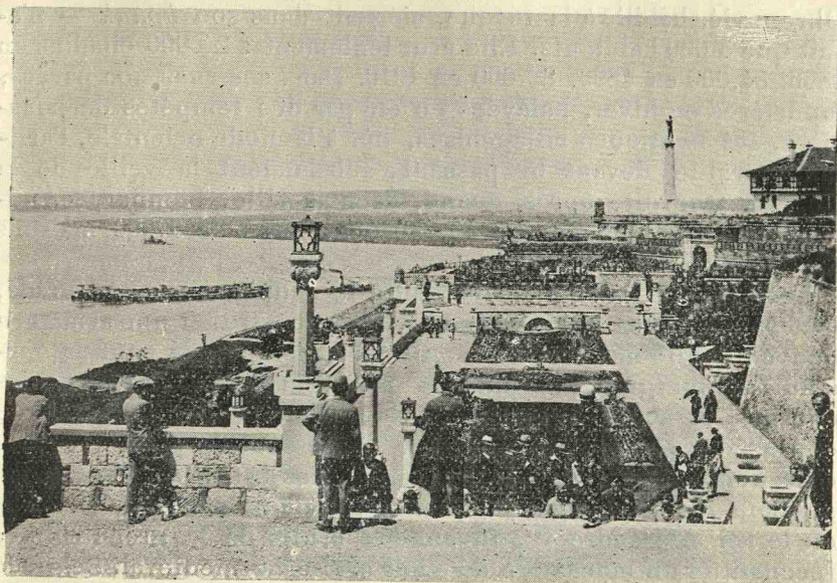
Cette compréhension de la Serbie est due à la rencontre des genres de vie sur son sol. Le peuple serbe est d'abord un peuple de pasteurs, et il en a gardé les déplacements faciles. L'élevage est l'occupation principale du IX^e au XIX^e siècle. Il ne se restreint que vers la fin du dernier siècle, par suite du défrichement, de la désagrégation de la *zadruga* et de l'écartèlement politique qui suivit le congrès de Berlin. Tour à tour on vit le nomadisme pastoral à grande distance (20 jours de marche, jusqu'aux hautes montagnes du S.) se restreindre : entre 1830 et 1900, le nombre des moutons paissant sur le Galičnik macédonien décroît de 200.000 à 80.000. Puis les populations se fixent, se bornant à une transhumance du haut en bas de leur montagne : alors les troupeaux diminuent encore (en soixante ans ils tombent en Šumadija de 300 à 20 têtes en moyenne). La vie archaïque n'existe plus guère que loin des grand'routes, comme sur ce plateau de Zlatibor au S. O. d'Užice, entouré de hautes forêts de conifères, battu par les vents pluvieux, enfoui sous la neige de novembre à mai : ici l'économie pastorale persiste, à quoi s'ajoute l'exploitation du bois, du goudron, de la résine, et encore la population ne peut-elle vivre que grâce à l'émigration estivale des hommes vers la Šumadija; ici se sont gardées intactes la *slava* et les plus vieilles coutumes ancestrales.

Cependant ce genre de vie ne subsiste qu'à l'état de vestige. Depuis un siècle on a essarté la forêt, débarrassé les fonds de vallées des *lug*, pourrissoirs touffus de broussailles et de marécages. Le village quitte les pentes pour le bas. La surface cultivable s'étend de sept à huit fois. La population se tourne vers la culture. Le maïs remplace la glandée pour la nourriture des porcs. Les maisons se ceignent de pruniers, de potagers. Le premier chemin de fer (1885) accélère la transformation. La Šumadija se peuple davantage : la densité moyenne de la banovine de la Morava (qui ne comprend pas les plaines du N. O.) passe à 46,2 % en 1921, à 55,4 % en 1931, et certains coins atteignent 100 habitants au kmq., une des plus fortes densités du royaume. Ainsi c'est vers 1880 que la région de la Crna gora (« Montagne

Noire ») d'Užice évolue : cette haute terre, qui s'incline de 1.400 à 300 m., plates-formes schisteuses ou éruptives, balayées par le *drinac* (vent de la Drina) pluvieux et par les brouillards, ne vivait autrefois qu'en complétant son économie arriérée par le gain des maçons s'embauchant l'été à Valjevo; les vergers, les champs de blé ont gagné les plates-formes, et, avec eux, les villages, peuplés après les révoltes de 1872-78 contre les Turcs du Stari Vlah (sandžak de Novipazar). Les plaines et collines du N. se déboisent encore plus : telle la région de Smederevo, le « rivage doré » du Danube, planté en vignes, en maïs, en blé, en betteraves et où l'élevage intensif des vaches laitières s'est substitué à la pâture extensive des porcs; la vieille maison de bois est remplacée par une maison de briques dans des villages bien groupés : ici encore c'est l'immigration qui a permis ce changement, 35 % sont venus de Vieille Serbie, 25 % des pays dinariques entre 1815 et 1883; ensuite, ce sont simplement les pasteurs ou les émigrants saisonniers qui se fixèrent.

Belgrade. — Cette évolution se précise encore davantage au point où se concentrèrent les forces économiques et politiques du royaume serbe. Aux pieds mêmes du massif central serbe, à l'orée de la plaine pannonique, qui se noie dans l'immense zone d'inondation du Danube, de la Save, et bientôt, au N., de la Drave et de la Tisa, la « Ville Blanche » marque la rencontre de deux paysages et de deux mondes. De la terrasse du Kalemegdan, surveillé encore par les restes de la vieille forteresse de briques turque, et dominant lui-même le confluent, la vue, bornée au S. par le bocage šumadien, s'étend à l'infini vers le N. « Le Vainqueur » du grand sculpteur croate Meštrović y montre du doigt ces vastes plaines, englouties sous tant d'invasions, des Huns d'Attila aux Allemands de Mackensen. Les monuments de Belgrade n'y rappellent guère que le joug de l'étranger : la porte du Prince Eugène ou la « Tour sans peur », la prison turque.

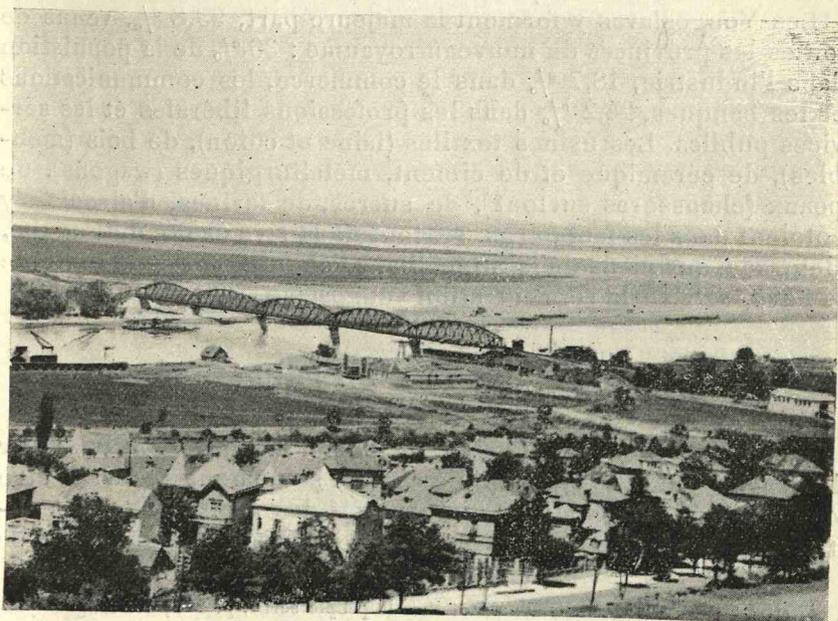
Sur les dernières terrasses lacustres, qui limitent la Montagne serbe, et dont l'ultime fut baptisée par les géographes « plate-forme de Terazije », du nom de la place commerçante et animée de Belgrade, la ville primitive, le Singidunum celte, puis romain, se blottit aux pieds de la citadelle, devant le débouché de la Save sur le Danube. Ravie plus tard aux Magyars, devenue pour un temps (1284-1416) capitale serbe, elle fut sans cesse disputée entre les possesseurs du réduit montagnoux S. et les nomades venus par la steppe du N., en dernier lieu les Turcs, qui, en dépit de l'autonomie de la « principauté serbienne » de 1815, gardèrent symboliquement la forteresse jusqu'en 1867. En 1820 la petite ville — un grand village, où le « pacha chrétien », Miloš



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 83. — LE HAUT BELGRADE

La vieille forteresse turque sur la colline du Kalemegdan qui domine le confluent de la Save (à gauche) et du Danube (au fond), métamorphosée en jardin public : sur la colonne, face à l'ancienne frontière autrichienne, « le Vainqueur » du sculpteur dalmate Meštrović.



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 84. — LE BAS BELGRADE

Les bas quartiers et le pont du chemin de fer sur la Save, frontière entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie jusqu'en 1918. Au fond la large vallée inondée et le Srem (Sirmie).

Obrenović, habillé à la turque, siégeait dans son *konak* — n'avait que 5.000 habitants. Elle crut lentement : 24.000 citadins en 1866, 54.000 en 1890, 89.000 en 1910. Dans ses rues non pavées, fondrières en hiver, balayées en été par des tempêtes de poussière, les boutiques villageoises, où, à la mode orientale, l'artisan travaille devant le passant, subsistaient la veille de la Guerre. Que dire après, quand, dans la ville, bombardée, mi-détruite, ne restaient que 47.000 âmes près de 1.000 maisons démolies ?

Les épreuves n'ont jamais abattu le peuple serbe. Belgrade, devenue capitale de la Yougoslavie, se construisit une armature neuve de ville moderne : les 762 maisons de 1834 sont aujourd'hui submergées par plus de 20.000 autres. Les immeubles énormes et solides, qui logent les ministères, les banques, ont dépassé les premiers boulevards, se dressent de part et d'autre d'avenues pavées de grès, de bois, bordées de trottoirs de ciment, gagnant les faubourgs, jusqu'à ce délicieux palais de Dedinje, où le roi Alexandre I^{er}, fuyant les bruits de la grand'ville, a reconstitué un monastère du vieil art serbe médiéval. Belgrade déborde même au delà de ses fleuves, qu'enjambent des ponts gigantesques, ne forme plus qu'une agglomération vers Pančevo et, plus proche, Zemun, sur la rive gauche du Danube (291.738 habitants pour la « préfecture » de Belgrade, détachée des banovines voisines, 241.542 pour la Ville seule en 1931).

Les Yougoslaves y forment la majeure part, 93,8 %, venus de toutes les provinces du nouveau royaume : 36 % de la population dans l'industrie, 18,7 % dans le commerce, les communications et les banques, 24,2 % dans les professions libérales et les services publics. Les usines textiles (laine et coton), de bois (meubles), de céramique et de ciment, métallurgiques (wagons), de peaux (chaussures surtout), de sucres, de farines, d'alcools s'y côtoient dans les faubourgs, surtout de la rive droite du Danube. Belgrade, aux pieds de la Šumadija, à l'aboutissant de la route de la Save, achève la concentration yougoslave autant que serbe.

II. — FLUX ET REFLUX DU PEUPLE SERBE¹

Le rôle présent de la Serbie, jetant son ferment pour coaguler les pays yougoslaves, s'explique non seulement par la Terre où elle s'adapte, le Milieu qui permet des genres de vie multiples et complémentaires, mais par l'Histoire du peuple et le

1. Cartes : des changements d'habitat chez le peuple serbe, p. 291 ; des langues yougoslaves, p. 304.

perpétuel brassage de ses nombreux genres de vie. Les mélanges du passé éclairent les collaborations du présent.

L'antiquité sudslave. — Les premiers Slaves du Sud sont des nomades. De leur habitat initial, les steppes entre la Vistule, les Carpates et le Dniestr, pressés par les Barbares du N. au I^{er} siècle et surtout au III^e, ils suivent naturellement la route tracée par les espaces découverts sur le lœss herbeux, et, dès le IV^e siècle, ils occupent dans l'Europe centrale un espace immense, de l'Elbe à l'Adriatique et des bords alpestres aux rives de l'Égée. La toponymie danubienne de la Table de Peutinger (fin du III^e siècle) porte des traces slaves : Crna, la « Noire », affluent du Danube, Brzava, la « Rapide », affluent du Temeš, etc. En 334, révoltés les « esclaves » des Sarmates, les « Slaves », chassent les maîtres et prennent leur place dans la plaine pannonique. Mais ils passent sous le joug des Huns : en 453 on note des coutumes slaves aux funérailles d'Attila. Ce n'est qu'en 527 que les Slaves attaquent avec violence l'Empire byzantin, entrent dans la péninsule des Balkans depuis le Danube jusqu'en Grèce, mêlés à la tribu turco-tatare des Awars : bien que les grands assauts awaro-slaves contre Constantinople échouent (565-626), la péninsule balkanique se peuple de Slaves et le mot *Sclavinia* passe du N. au S. du Danube (610-695).

La fin du VII^e siècle est capitale. C'est l'époque où la péninsule balkanique, coupée en deux par une ligne Kotor-Belgrade, cesse à la fois de se romaniser à l'O. de cette ligne, et, à l'E., de se greciser. Les Slaves assimilent par leur grande masse. Les Grecs sont refoulés vers la mer, l'Archipel et ses côtes. Les Romains se replient sur les plus hautes montagnes, et ces *Vlasi* dans leurs « Valachies » montagneuses et pastorales s'opposent dès lors à ceux qui peuplent les vallées ou « Slavines ». Les Slaves gagnent encore les rives de l'Adriatique aux IX^e et X^e siècles, slavisent partiellement les Roumains de l'intérieur (on cessa d'y parler roman au XVII^e siècle), assimilent complètement les vieilles populations et les vieux parlers (les Thraces ne sont plus mentionnés à partir du VI^e siècle; les Illyriens ne subsistent plus que sous la forme des Albanais). Et il ne reste rien des Turco-Tatars (Huns, Awars), qui disparaissent parmi les Slaves ou chez les Magyars débouchant à leur tour dans la plaine pannonique à la fin du IX^e siècle.

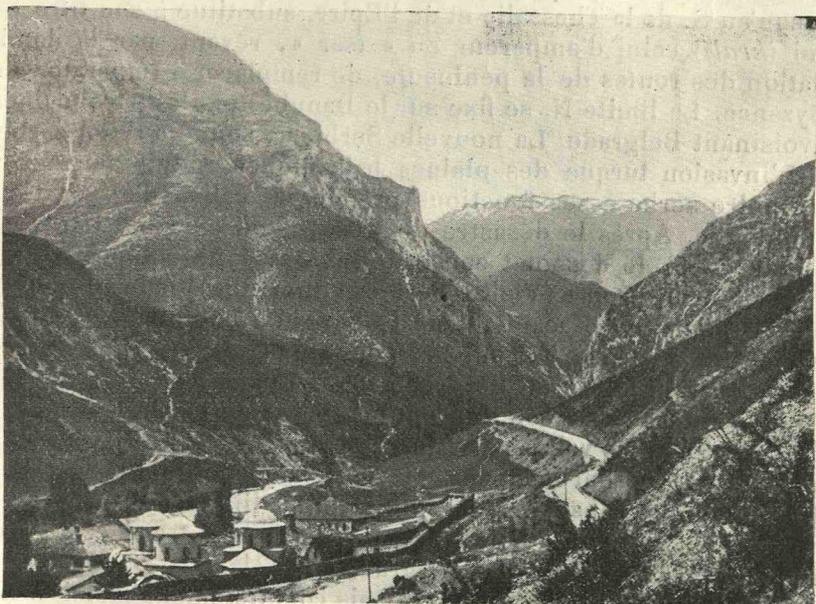
A peine vainqueurs, les Slaves se dissocient. Mais leur ancienne unité est maintenue par la langue : « L'étude minutieuse... des dialectes slaves du Sud ne montre qu'une série continue de parlers depuis les Alpes jusqu'à la mer Noire, sans aucune solution de continuité » (NIEDERLE). La masse des Slaves du Sud, arri-

vant dans l'Europe centrale, se présente dans le même ordre géographique qu'aujourd'hui : Protoslovènes s'arrêtant aux Alpes, Protobulgares le long de la mer Noire, et, entre les deux, Proto-serbocroates. La langue s'est diversifiée, surtout depuis que l'évangélisation, à l'O. par les moines de l'évêché de Salzburg, à l'E. par les disciples des apôtres saloniens, Cyrille et Méthode, impose, là, avec la religion catholique, l'alphabet latin, ici, avec l'Eglise orthodoxe, l'écriture grecque appelée à tort « cyrillique » (fin du IX^e siècle). D'un côté évoluent les Slovènes, qui, s'étendant d'abord du Tagliamento au Danube, rétrécissent leur aire et se germanisent en partie. De l'autre côté, la tribu turco-tatare, hunnique, qui portait le nom de Bulgares, ayant soumis en 679 les Slaves de Mésie, se slavise entièrement, et le nouvel Etat, dirigé par des Turco-Tatars, mais linguistiquement slave, s'agrandit, annexe tout le pays, du Srem à la Thessalie (sous Siméon, 893-927).

Au centre de la masse slave, ce sont les Croates qui l'emportent d'abord, tenant le pays entre la Save, l'Istrie, la mer, la Zeta (Montenegro). Le noyau, entre la Kulpa, le Vrbas et la Cetinja, est dense et belliqueux (160.000 soldats, 80 navires au X^e siècle). Le roi croate Tomislav (904-928) passe pour le précurseur de l'unité sudslave, dominant toutes les tribus de la Save à l'Adriatique, protégeant les Serbes contre l'invasion bulgare de Siméon, écrasé en 926. Alors les Serbes sont encore divisés en foule de tribus, qui portent surtout des noms de rivières, Moraviens, Timočani (Timok), Narentani (Neretva), etc.. C'est du gros, fixé entre la Pliva, la Tara, le Lim et l'Ibar, qu'est parti le nom de *Srb*, que sont sortis les assimilateurs des autres clans de même langue. Le noyau est autour de la forteresse de Ras, sur la Raška, en « Rascie » ou Vieille Serbie.

Le moyen âge serbe. — C'est cette « Vieille Serbie », qui est la forteresse primitive. C'est un Pays plus âpre encore que la Šumadija, de montagnes cristallines, éruptives, qui s'élèvent à 1.000 m., dont les points culminants ont plus de 2.000 : le Kopaonik à l'E. (2.140 m.), qui barre la vallée de la Morava, le Šar au S. (2.528 m.), au delà duquel s'étend la Macédoine du Vardar, les Prokletije au S. O. (2.656 m.), muraille encore plus abrupte sur le versant albanais, et à l'O. le Durmitor monténégrin (2.522 m.). Les premiers Croisés, qui le traversent, sont effrayés de ces montagnes brumeuses, de ces halliers vierges, de ces vallées profondes, marécageuses. Ce sont les vallées pourtant, munies de dépôts meubles, qui sont occupées dans ces forêts. Elles en sortent de tous les côtés, comme de notre Massif central : celle de la Toplica,

large et adoucie, qui va vers la Morava orientale; de l'Ibar, tapissée d'alluvions, mais noyée sous la pluie, qui s'écoule vers la Morava occidentale; le Lim, verger de prunes, qui porte ses eaux à la Drina; et, au S., les torrents qui vont se réunir au Lepenac pour gonfler le Vardar des eaux du N., sans compter les bassins fermés de la Metohija, du Tetovo. C'est sur tous ces ver-



Phot. Radoulović, Peć.

FIG. 85. — LA VIEILLE SERBIE

Le centre de la puissance serbe au moyen âge, la Raška ou Vieille Serbie : les routes comme ici le défilé de Rugovać, près de Peć, sont parsemées de monastères, pèlerinages religieux et nationaux.

sants, sur tous ces hauts plateaux que s'épanouit la petite tribu serbe de la vallée de la Raška, affluent de l'Ibar. Les *župani*, chefs de clans, vont devenir les premiers rois serbes.

A l'O. on se heurte aux grands plateaux calcaires du Montenegro, de l'Herzégovine qui annoncent le karst, nu, désolé. Mais, au delà, la mer attire. C'est par là que se fit la première extension du nouvel Etat serbe, celui de Nemanja, qui abdique en 1196, ayant joint à la Rascie la Zeta (Montenegro) et le Hum (Herzégovine); son fils cadet, Saint Sava, ayant obtenu de l'Empereur l'autocéphalie de l'Eglise serbe, fonde, près de Ras, au monastère de Studenica, le premier séminaire, d'où partiront les évêques qui serbiseront le centre des Balkans.

La seconde avance a lieu vers le S., vers ces grandes plaines

closes, noires, grasses, la Metohija, le Kosovo, le Tetovo, le bassin de Skoplje, où s'élevèrent les grands monastères, Gračanica dans le Kosovo, Dečani dans la Metohija, et les capitales des Nemanjići, surtout Skoplje : ce fut la résidence de Milutin (1282-1321), qui étend le royaume jusqu'à Prilep au S., Štip et Niš à l'E., Smederevo et le Danube au N. ; ce fut la ville du sacre de Dušan (1331-1355), qui, ayant porté les limites de son pouvoir jusqu'au S. de la Thessalie et de l'Épire, substitue à son titre de roi (*kralj*) celui d'empereur ou « tsar », rêvant, par la domination des routes de la péninsule, de remplacer l'Imperator de Byzance. La limite N. se fixe sur le Danube, englobe les plaines avoisinant Belgrade. La nouvelle Serbie se soude à l'Etat serbe.

L'invasion turque des plaines balkaniques réduit peu à peu l'Empire serbe à ses fonctions premières, celles d'un Etat de montagne. Après le désastre de Kosovo, où succombe le Tsar Lazar (1389), le despotat serbe de Lazarević ne comprend plus que la Serbie propre (Vieille Serbie et Šumadija) jusqu'aux défilés de la Montagne, Kačanik dans le Šar, aux confins de la Macédoine, les Portes de Fer sur le Danube. Les plaines du N. échappent aussi, et la Mačva, Belgrade sont dans les mains magyares. Cependant les Turcs conquièrent les routes, qui s'enfoncent dans la Montagne : les vallées du Lim, de l'Ibar, de la Morava, qui mènent vers le N., sont occupées et le dernier despote serbe, Georges Branković, ne conserve plus que la Šumadija (1456). Les Turcs s'emparent enfin des forteresses, qui gardent la tranchée du Danube : Smederevo en 1459, Belgrade en 1521.

A vrai dire, la Serbie ne fut jamais complètement soumise. La Šumadija est encerclée, la route de la Morava occupée, ses tranchées surveillées par des garnisons ottomanes, Timok, Morava occidentale, Drina, Save et Danube. Mais la Montagne reste insoumise. Les rares voyageurs de l'époque décrivent cette Montagne noire et sauvage, où les *hajduci*, mi-brigands mi-patriotes, tiennent les sentiers et les cols, et où les villages, à la veillée, rassemblent pieusement les légendes d'Obilić, l'assassin du sultan Murad sur le champ de bataille de Kosovo, ou celles de Kraljević Marko, héros de la guerre contre les Turcs, dont toutes les montagnes serbes, aux cimes heurtées, aux nids d'aigles, conservent au moins un repaire. C'est après la défaite que la Montagne joue tout son rôle, devient le conservatoire des épopées serbes. Autour de ses *guslari*, joueurs de guitare monocorde, le peuple serbe, se trempant dans le passé, se recueille. La *pesma*, la chanson de geste, refait l'unanimité des pays serbes. La communauté des souvenirs se répandra au delà de la Serbie, chez les Serbes de Bosnie, de Raguse, de la Dalmatie et, par leur intermédiaire, chez les Croates : l'idée d'une unité « illyrienne »

apparaît dès le xv^e siècle auprès des clerks des bords de l'Adriatique comme d'au delà de la Save et du Danube.

La dispersion. — La conséquence capitale de l'installation des Turcs dans la péninsule balkanique fut un mouvement général

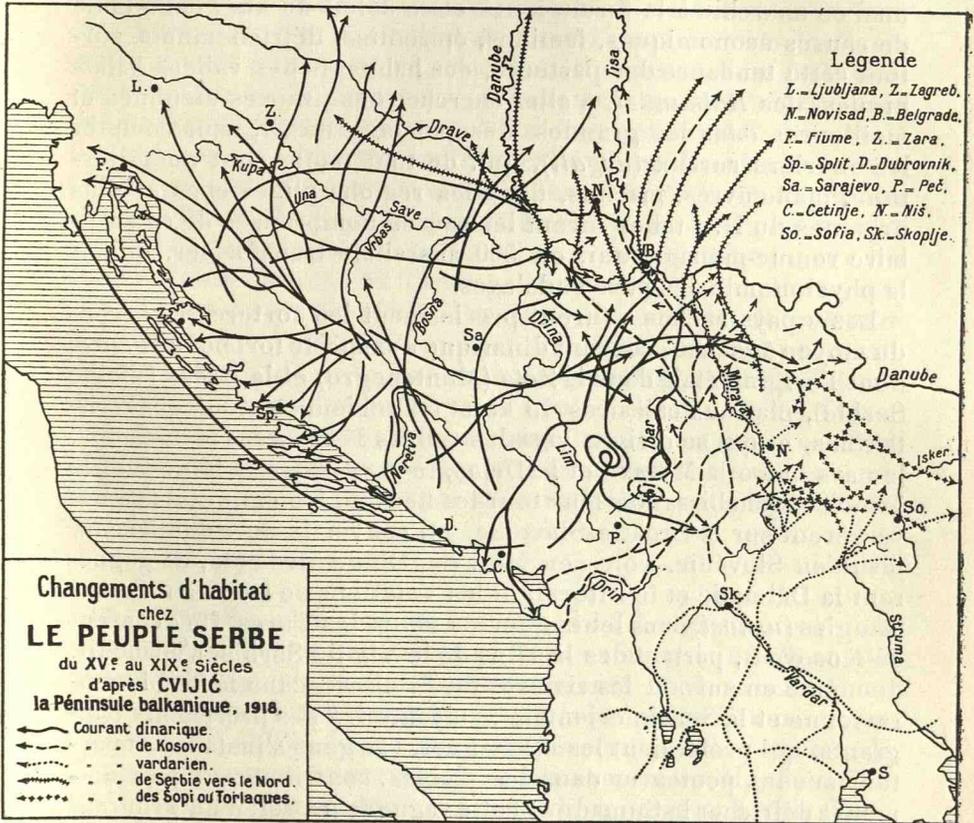


FIG. 86. — BRASSAGE DES SERBES DANS LES POPULATIONS YOUGOSLAVES.

des Serbes, vaste migration, qui dura des siècles et qui brassa les habitants : mouvements comparables aux grandes invasions du début du moyen âge, mais lents et pacifiques, que le géographe serbe Cvijić, qui a présidé à l'étude précise des itinéraires, recueillie dans près de vingt volumes, a appelés « mouvements métanastasiques » (changements d'habitat). Le centre de l'Etat serbe, reculant lentement vers le N., entraîna avec lui une partie des populations du S. : la capitale fut successivement, après Skoplje, Prizren, Kruševac près du confluent des deux Morava, Belgrade, Smederevo; la masse suivit, puis franchit le Danube et la Save, passa dans le Banat, la Bačka, le Srem, la Slavonie, jusqu'à l'ins-

titution à Peć du Patriarcat de l'Eglise serbe (1557). Les enlèvements d'enfants pour le recrutement des janissaires, la répression violente des révoltes ou des attentats organisés par les *hajduci* de la Montagne, les guerres austro-turques des xvii^e et xviii^e siècles, les bandes de pillards, de *krđžali*, qui dévastaient l'empire ottoman en anarchie à la fin du xviii^e et au début du xix^e, enfin foule de causes économiques, famines, épizooties, défrichements, surtout cette tendance des pasteurs, des habitants des vallées balkaniques, des *Balkandži*, à aller chercher des prairies étendues et meilleures dans les grandes Mésopotamies du N., sans compter les ouvriers ruraux (*argati*), qui, de tout temps, ont quêté fortune, manœuvres, maçons, dans les régions plus riches et plus urbaines du N. : telles furent les causes nombreuses de ce séculaire remue-ménage, qui, en 500 ans allait transformer, unifier la physionomie des pays sudslaves.

Les « pays-ruches » furent précisément les forteresses serbes du moyen âge. Un « courant dinarique » exista de fort bonne heure, dont l'origine était dans la Zeta (Montenegro) et la Raška (Vieille Serbie), plateaux calcaires du karst ou anciennes montagnes cristallines, et qui se dirigea vers les vallées S.-N., vers la Šumadija, le pays entre la Morava et la Drina, le pays entre la Morava et le Timok. Franchissant à leur tour les fleuves, les émigrants se déversèrent sur la Croatie-Slavonie, et, convertis au catholicisme, jusqu'en Slovénie, voire en Moravie. D'un autre côté, ils gagnèrent la Dalmatie et le littoral, et les Vénitiens se servirent de ces réfugiés (*uskoci*) dans leurs guerres contre les Turcs. Un « courant de Kosovo », partant des bassins de la Vieille Serbie, s'épanouit, de même en suivant les rivières du S. au N., dans la Serbie moravienne et la Serbie orientale : au contraire des précédents émigrants, qui préféraient les montagnes, ces gens s'installaient surtout sur les pentes et dans les plaines, contribuèrent puissamment à défricher la Šumadija; cette vague se grossit d'un « courant du Vardar », qui venait du S., fut toujours plus fragmentaire et ne dépassa guère la vallée de la Morava et le fossé N. de la Serbie, le Danube, jusqu'à Belgrade, où le faubourg de Palilula est encore formé de familles méridionales. Enfin un « courant transdanubien » groupa toutes les populations de la Vieille et de la Nouvelle Serbie pour s'installer, au xvii^e siècle, sur les terres de la Hongrie : c'est la grande migration de 1690, conduite par le patriarche de Peć, qui entraîna 40.000 familles, et peut-être davantage, s'installa dans la Baranja, la Bačka et le Banat, dans ces plaines molles et fécondes du N., qui furent ensuite groupés en un « Duché » (*Vojvodina*) serbe.

Tous ces immigrés doivent s'adapter au nouveau milieu géographique : les montagnards dinariques s'établissent sur les col-

lines de Slavonie, les Kosoviens, gens des plaines, dans la Vojvodina, et les genres de vie du S. trouvent leur réplique dans le N. Dans les pays de la Morava ou des autres vallées septentrionales, on reconnaît encore à leur parler, à leur vêtement, voire à leur caractère, l'origine des habitants : ainsi dans le pays de Banja (entre Morava et Timok), où se mêlent Dinariques, Šopi de la Bulgarie occidentale et Moraviens, les immigrés se sont installés sur des emplacements qui leur rappelaient leur petite patrie première : les pasteurs dinariques en haut, les cultivateurs kosoviens en bas. Dans le pays de Smederevo et de la Jasenica, 35 % de la population, qui vient du Kosovo et de la Metohija, se sont placés dans les vallées fertiles du S., 25 %, qui sont des Dinariques, sur les hautes plates-formes, où l'élevage demeure la plus claire ressource. Peu à peu s'est faite l'assimilation morale, le mélange des dialectes, la fusion des groupes religieux. Tandis que le serbisme s'est affaibli au S., par suite des départs, au profit des Albanais d'un côté et des Bulgares de l'autre, dans le N., en Vojvodina, par le flot des populations nouvelles, il s'est renforcé, s'est constitué en barrière linguistique en face des Magyars. Les migrations ont eu ainsi une importance nationale, ont préparé la fusion de la Nation.

La reconquête. — C'est chez les Serbes de Hongrie, autour de la métropole religieuse de Karlovci, de la métropole intellectuelle de Novisad, que la conscience nationale, née de la communauté du passé, prit sa forme la plus tangible : la première histoire serbe, celle de Rajić (1795), les premiers traités de morale, détachée de l'Eglise, mais tout empreinte du sentiment national, ceux d'Obradović, fondateur en 1807 de la première école en Serbie libre. Ce sont les idées des moines d'outre-Save qui sont à l'origine de l'émancipation de la Serbie.

La révolte même part de la Šumadija. C'est le pays des immigrés, qui ont fui le joug turc, ces *hajduci*, qui continuent, de leur refuge montagnard, à harceler les routes et les villes. Les belvédères des croupes, les gorges profondes des vallées boisées se prêtent à la guerre d'escarmouches et d'embuscades. Et la vallée de la Morava, axe vital de la Turquie d'Europe, peut être aisément coupée. Quand la Šumadija se soulève, autour de Georges le Noir, sous-officier autrichien, qui a créé jadis contre les Turcs un corps franc serbe (1804), tandis que les *hajduci* se battent renforcés par des Serbes au delà de la frontière, ce sont les prêtres de la Vojvodina qui s'emparent de la direction intellectuelle. L'affranchissement du « pachaluk de Belgrade » prend l'allure d'une propagande pour l'émancipation de tous les Serbes.

Les pays serbes, aux mains des insurgés, sont d'abord toutes les vieilles terres, dont la Šumadija est le centre, mais qui s'étendent jusqu'à Šabac à l'O., Zaječar sur le Timok à l'E., Aleksinac sur la Morava au S. E., Studenica au S. O. Les bandes serbes apparaissent et entraînent le pays dans des insurrections intermittentes bien plus au S., jusqu'aux approches de Vidin, de Niš, de Novipazar. Mais la Russie, qui avait entrepris une croisade, abandonne les Serbes (1812), et, dans la tourmente de l'Europe, la seconde révolte, menée par le marchand de porcs Miloš Obrenović, ne récolte qu'une minuscule autonomie dans les limites du pachalik de Belgrade (1815). Pourtant c'est le point de départ d'une reconquête par à-coups : colonisation intellectuelle (sur 28 instituteurs en 1835, 20 viennent des pays d'outre-Save et Danube); colonisation agricole (la population passera, grâce aux immigrants, de 800.000 à 1.200.000 habitants de 1832 à 1839).

Dès lors la « principauté serbienne » a sa voie tracée vers le S., par le chemin même qu'ont suivi d'abord, d'aval en amont, les premiers envahisseurs slaves, puis, d'amont en aval, les émigrés, surtout ceux de la « Grande Migration » du xvii^e siècle. Au flux descendant succède le reflux. Il remonte la grande vallée de la Morava, qui devient l'axe de la reprise : c'est en 1833 la réunion diplomatique des « six districts » de l'O. (frontière de la Drina), de l'E. (frontière du Timok), du S., où la frontière, plus artificielle, s'arrête derrière les portes de la Raška et devant les portes de Niš; c'est après la révolte serbe de Bosnie, en 1878, que le congrès de Berlin, repousse la frontière au S. E. près des sources de la « grande » Morava. Il faudra attendre la reconquête par les armes de la guerre balkanique pour que la Serbie, sautant de la vallée de la Morava sur celle du Vardar par les seuils faciles de Preševo, de Kumanovo, atteigne une autre étape, en Macédoine, vers le S.

Depuis 1875, la révolution bosniaque, c'est à l'O. que se pose la question de l'Unité serbe d'abord, de toute l'Unité sudslave, dont le « yougoslavisme » de Štrossmayer et de l'Académie de Zagreb ont à tout jamais fixé les tendances. Le traité de Berlin, en autorisant l'Autriche-Hongrie à occuper la Bosnie-Herzégovine, crée dans cet autre *Reichsland*, administré en commun, une nouvelle Alsace-Lorraine. L'idée nationale serbe ne se trouvait plus aux prises avec les forces turques : elle se heurtait à la Puissance habsbourgeoise, unie à l'oligarchie magyare, qui se défendait l'une et l'autre de la dislocation menaçante par une offensive de grand style contre les Serbes du dehors et les Serbocroates du dedans.

Dans le Grand Dessein de l'Autriche-Hongrie, de la Hongrie plutôt qui, en 1871, avec Andrassy, prend la tête de la politique

extérieure de la Double Monarchie, en direction de Novipazar, de Skoplje et de Salonique, le bastion serbe offre un insurmontable obstacle, que Vienne tentera tour à tour d'encercler, de faire sauter : ce fut l'objet de l'occupation de la Bosnie (annexée en 1908), du sandžak de Novipazar, qui sépare les deux pays serbes de la Raška et de la Zeta (Montenegro), des accords avec la Bulgarie que les ambitions de Ferdinand de Saxe-Cobourg, Tsar en 1908, permettent de jeter contre les Serbes (seconde guerre balkanique de 1913). Ces tentatives, peut-être couronnées par le rêve trialiste de l'archiduc François-Ferdinand, une Unité sud-slave dans le cadre de la Monarchie des Habsbourg, n'aboutissent qu'à des échecs, qui rendent plus sensibles aux Serbes de Hongrie, de Croatie, de Dalmatie, unis aux Croates et aux Slovènes, la solidarité de l'opposition. Le yougoslavisme révolutionnaire est latent durant dix ans. Finalement ce sont des lycéens bosniaques, « nationalistes yougoslaves », qui le 28 juin 1914 donnent le signal sanglant de la ruine de l'Autriche-Hongrie.

III. — JONCTION DES TERRES SUDSLAVES

L'histoire nous montre à tous les âges la mobilité, l'instabilité des populations aux confins de l'Europe centrale et de la péninsule des Balkans, dont il n'est guère possible de tracer des limites fixes. Cette « odysée du peuple serbe », pour employer l'expression de Cvijić, qui se manifesta une dernière fois durant la grande Guerre par la retraite de toute une Nation à travers l'Albanie, a eu des conséquences géographiques profondes : par la pénétration des Serbes, il y eut brassage des peuples yougoslaves sur un domaine immense, aire de la future Unité politique ; les voies des migrations furent marquées par des lieux d'étapes, qui jouèrent un grand rôle dans la cristallisation, places de ravitaillement des foules pastorales, marchés d'échange entre les produits de la ferme et ceux de l'élevage, enfin centres industriels qui répondent aux besoins modernes. De la Foire rurale à la Ville contemporaine, une autre évolution se dessine.

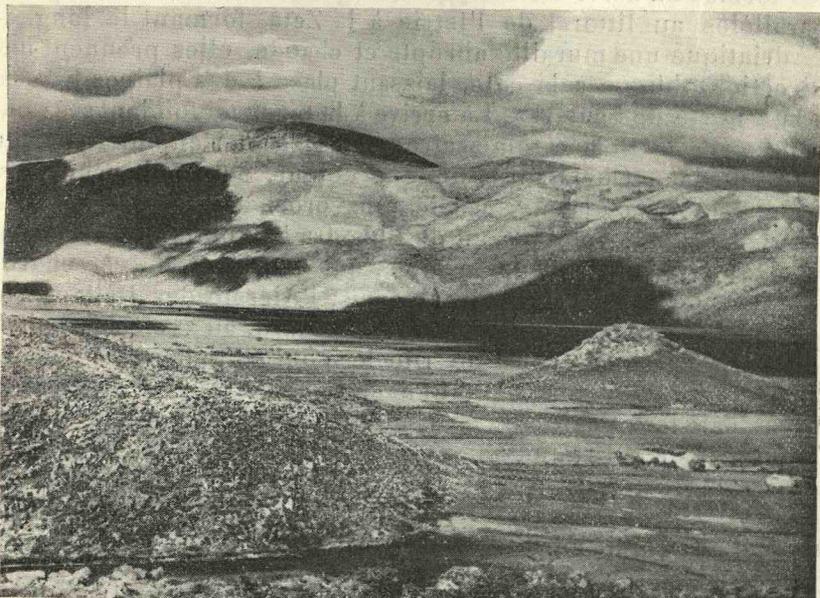
Sentes pastorales et foires d'en bas. — La vie pastorale repose sur le contraste. Toute la région sud-slave, de l'Istrie à l'Albanie, est divisée en deux zones, qui se poursuivent parallèlement le long de l'Adriatique : la « zone blanche », sèche et nue, de climat méditerranéen, de chaleur estivale et de rare sol meuble ; la « zone verte », montueuse, humide, forestière et alpestre, de

climat continental, d'étés mouillés et de pâturages de sommets. Le massif serbe appartient à cette dernière zone, se prolonge à l'E. par le Balkan, à l'O. par la Bosnie et la longue bande des *planine* dinariques, jusqu'aux Alpes slovènes. Le karst monténégrin, herzégovinien, croate et le Littoral adriatique font partie de la première. Le touriste, qui emprunte la route pittoresque, grim pant au-dessus des Bouches de Kotor sur le désert pierreux de la Zeta actuelle (Montenegro), où de petites plaines ovales, comme le *polje* de Cetinje, sont les seules oasis cultivées et peuplées, puis qui passe aux mamelons schisteux des *Brda* herbeux, forestiers pour une part, qui ont valu au pays le nom italien de « Montagne Noire », enfin s'enfonce dans les hêtraies essartées de la Vieille Serbie, connaît tour à tour ces paysages, d'abord brûlés, puis reposants. Ce fut aussi jadis la route des pâtres, trushumant de bas en haut.

Au fur et à mesure que s'intensifie le peuplement, diminuent les terres à la disposition des troupeaux. Ces migrations pastorales se rétrécissent. On voit encore les Užičani, les gens du pays d'Užice, descendre avec leur bétail dans la Serbie moravienne, les habitants des Prokletje, à la frontière albanaise, hiverner autour du lac de Shkodra (Scutari), les gens de Bijelo Polje (haute vallée du Lim) qui estivent sur la montagne karstique de Sinjajevina, se dressant à plus de 2.000 m., entre la Piva et la Tara. Les monts des Prokletije (« Montagnes maudites, ») murs de 2.700 m. qui ferment les hautes gorges albanaises, restent un centre important de vie alpestre, fréquentés aussi bien par des pâtres de l'Adriatique, qui s'y installent de juin à octobre, que par les bergers des plaines voisines, Metohija, Gusinje, Berane, qui vivent en grande partie du travail de la laine, du cuir, de la peau. Nombre de ces pasteurs finirent par se fixer dans les bourgs d'en bas.

Les foires du bétail grandirent ainsi comme petites villes : Ivanjica, sur la Moravica, en plein centre serbe, au carrefour des routes de Požega, Čačak et Kraljevo, où, en échange de leur bétail, les bergers venaient acheter des chanvres, des fers, des bijoux, des sandales; de même se développe Šabac, sur la Save, comme foire entre la Serbie, la Bosnie et la Hongrie, centre du commerce des porcs, port de la navigation fluviale, et où la population change par l'afflux constant de montagnards, d'abord du Midi, Macédoniens, Herzégoviniens, puis de Serbie; Visoko en Bosnie, d'abord marché local entre son bassin et la montagne, croît quand y passent les routes commerciales du moyen âge, puis décline devant Sarajevo, plus commodément située; c'est la même évolution qui se marque dans la ville de Berane en Raška, tour à tour étape entre le Montenegro pauvre et le

bassin fertile du Lim, lieu d'échanges entre la montagne pastorale et la plaine agricole, aujourd'hui en décadence, depuis qu'a cessé le va-et-vient des troupeaux. On pourrait multiplier ces exemples : la Serbie est pleine de ces petites villes, à allure de gros villages, où, en des maisons de bois ouvertes, les artisans, il y a quelques années encore, travaillaient sous l'œil des pas-



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 87. — L'APRE MONTAGNE SERBE

Dans la Zeta (Montenegro) aux massifs schisteux et herbeux des Brda s'opposent les chaînes calcaires et nues, proches du lac de Shkodra (Scutari) et de la mer. Au premier plan, pierrailles de la région de Tuzi, qui dominent le lac. Sur cette terre rude et aride les migrations pastorales s'imposaient.

sants. Ce sont ces villes qui ont recueilli la population mi-nomade, instable, et l'ont fixée, sans toutefois lui faire perdre son caractère rural.

Aujourd'hui ces petites villes sont en arrêt, sinon en décadence. D'autres forces ont prévalu.

Routes commerçantes et marchés urbains. — Les deux rubans, blanc et vert, des terres sudslaves, sont coincés entre deux grandes voies, qui leur sont excentriques, d'un côté la route marine, adriatique, de l'autre celle qui suit la bordure pannonique. Nous étudierons plus loin le rôle de ces grands passages. On devait aussi fatalement les joindre. Des routes traversières et marchandes s'ajoutèrent de bonne heure aux pistes des bergers.

Les Vénitiens du moyen âge conquéraient le N. balkanique le long d'une voie transversale, à laquelle ils donnèrent le nom serbe italianisé de *via di Zenta* (Zeta) : elle leur permettait d'éviter à la fois les Montagnards albanais, belliqueux et difficiles, et les marchands serbes de Dubrovnik (Raguse), qui leur faisaient concurrence. Entre les chaînes albanaises et les dernières plates-formes du karst monténégrin, les plis côtiers s'interrompent : parallèles au littoral de l'Istrie à la Zeta, formant le long de l'Adriatique une muraille abrupte et chaude, elles prennent une direction oblique à la côte, laissant place à des plaines basses, à la « Porte de Scutari ». Là arrive à la mer, confondant ses bouches avec la Bojana, émissaire du lac scutarien, le Drin, qui vient du lac d'Ohrid après un long détour. Son embouchure est un des points où la mer est le plus proche du centre des Balkans, 150 km. à vol d'oiseau de Shkodra à Skoplje. Les Romains avaient déjà construit des routes, qui partaient de cet endroit propice, de Lyssus (le Lesh albanais, l'Alessio des Italiens), ou de Dioclée, près de Scutari, qui fut plus tard, au x^e siècle, capitale du petit royaume serbe de Dioclée ou Zeta; la voie romaine aboutissait à Ulpiana (Lipljan) dans le Kosovo polje. Elle est reprise par les Vénitiens. Abandonnant les gorges profondes creusées par le Drin en amont de la zone basse côtière, longue écluse de 100 km. à travers les Prokletije, les « Grandes Montagnes » albanaises, la route est contrainte d'escalader les monts du Sud, le massif mirdite, rébarbatif encore, mais plus aisé; la vallée du Fani, qu'elle remonte, mène à un col de 964 m., puis, vers l'E., la route, atteignant le Drin moyen, suit le « Drin blanc », la branche orientale, descend la haute plaine de la Metohija, murée de presque tous les côtés, sauf à l'E., où les chemins courent facilement sur de larges croupes herbeuses; un col de 912 m., puis une nouvelle descente sur le Kosovo, et, par le défilé de Kačanik, sauvage dans ses serpentines, malgré l'altitude de 475 m., sur la vallée du Vardar. Les montagnes sont traversées.

A côté, des routes concurrentes : de Skoplje on peut encore se diriger vers le N. O. par la ligne des villes du Kosovo, Priština et Mitrovica, puis les plates-formes élevées (jusqu'à 1.000 m.), mais herbeuses et de parcours relativement facile, du Stari Vlah (le sandžak de Novipazar des Turcs), enfin, en traversant le karst, on parvenait à Trebinje et au port de Dubrovnik : c'était la route rivale, la route serbe, des marchands ragusains. C'est par là que la « politique des chemins de fer » de l'Autriche-Hongrie tenta de pousser son *Drang nach Osten*.

C'est ainsi que, de bonne heure, la République serbe de Dubrovnik fut en relations d'affaires avec les Serbes de l'intérieur. Placée aux bords de cette côte raide, où est creusé le double port

de Dubrovnik et de Gruž, la ville s'est développée, par la pêche du thon et de la sardine, qu'on envoyait sécher vers les terres serbes, et par les petites cultures pratiquées dans les dolines du karst, près des sources vaclusiennes, vignes et oliviers, froment et maïs. Ce fut dès le xiv^e siècle une grande ville industrielle, qui fabriquait les savons, les étoffes, les bijoux d'argent



Phot. Točović, Dubrovnik.

FIG. 88. — DUBROVNIK (RAGUSE)

Vue de l'E, l'antique petite république serbe est encore cernée par ses fortifications, où s'accrochent les agaves et toute une végétation méditerranéenne.

et d'or. Les riches marchands, armateurs, gouvernaient cette république aristocratique. La vieille population romane fut vite assimilée par l'immigration des Serbes de Dalmatie, d'Herzégovine, de Bosnie et de Rascie. A la fin du xvi^e et au xvii^e siècle, toute une Renaissance littéraire serbe, dont le plus célèbre représentant est le poète Gundulić, renforça le sentiment national, et la flotte ragusaine propagea une civilisation serbe, urbaine et de haute culture, autant mathématique que littéraire. Les Dubrovčani disposaient au xv^e siècle de 300 navires, avaient des comptoirs à Naples, en Sicile, cherchaient la laine en Angleterre, concluaient des traités avec l'Égypte, la Syrie, fréquentaient l'Inde, l'Amérique. La douceur de vivre sur cette côte d'azur adriatique, la facilité des ressources, l'aisance se marquent encore dans ces petites places sculptées et verdoyantes, dans ces

couvents, oasis d'ombrages, et jusque sur les immenses coiffes ailées, impeccablement blanches, des paysannes autour de Raguse.

Les Ragusains gagnaient aussi le N. par d'autres routes. Celle de Constantinople faisait un long détour à travers la Bosnie, pour atteindre la plaine pannonique et descendre le Danube. C'était la route de la Drina.

On y montait à travers les blancs plateaux karstiques, suivant, quand c'était possible, la vallée de la Neretva, comme le chemin de fer actuel, qui, par des lacets nombreux, gagne Mostar. La Drina ouvre ensuite une route de 339 km., non sans gorges ni rapides, mais dans une vallée souvent large et fertile, couverte de vergers de pommes et de prunes, protégée de part et d'autre par un large écran de forêts. De petites villes y marquent les étapes, Foča, Goražde, Višegrad, puis, à partir de Zvornik, par un cours navigable qui aboutit à la Save en amont de Sremska Mitrovica (Mitrovica de Sirmie). Cette route n'est pas étrangère au peuplement mêlé de la Bosnie du N. O., de la région de Tuzla : en grande majorité des musulmans, arrivés de Serbie ou de Hongrie après les défaites turques du xvii^e siècle, mais qui parlent le serbe ; des orthodoxes, venus de Zeta et d'Herzégovine, apportant leur dialecte, qui est devenu la langue littéraire serbe ; des catholiques originaires de la Slavonie ; voire des Aroumains du centre balkanique, qui ont gardé leur langue roumaine, mais se serbisent de jour en jour, et des Tsiganes. Autre carrefour, où les peuples se sont mêlés dans une communauté de vie patriarcale et de langue serbe.

La vallée de la Bosna est une autre route S.-N., dont la principale étape, le bassin de Sarajevo, a joué aussi son rôle de chef-lieu économique de la Bosnie centrale, parfois de foyer politique. Le bassin est en effet la plus grande des petites plaines intérieures, relais dans les montagnes bosniaques, qui dominent, à 1.847 m. à l'E. et à 2.407 m. à l'O., la ville de Sarajevo, là croupes schisteuses, ici plateaux et murailles calcaires. Ces écrans boisés couvrent la plaine des vents froids, des pluies fortes, y permettent les arbres fruitiers et les céréales, qui contrastent avec les sapins et les mélèzes des pentes. Le bassin, occupé dès le xv^e siècle par les Turcs, y fut leur base d'opérations : pour conserver leurs terres les propriétaires fonciers se convertirent à l'islamisme, et c'est l'origine de la forte majorité de musulmans. Des immigrants orthodoxes, venus au xviii^e siècle des pays pauvres du S. (Montenegro, Herzégovine, sandžak), des catholiques accourus au xix^e durant l'occupation autrichienne s'ajoutèrent encore aux indigènes. La route de Hongrie à l'Adriatique provoqua le peuplement des villes : Visoko, au centre, fut au xv^e siè-

de un marché des laines, de l'argent des mines locales, échangées contre les étoffes italiennes, qu'apportaient les Ragusains; Travnik au N. O., au pied du col qui mène à la vallée du Vrbas, à l'écart de la route, ne resta guère qu'une foire locale du lait et des fromages des montagnes; Zenica, au N. O., sur le passage, doit à ses lignites un développement récent. Sarajevo au S. E. l'a emporté entre toutes: en amphithéâtre sur les pentes qui dominent la Miljačka, torrent qui dévale vers la Bosna plus lointaine, elle a été de bonne heure un relais de ravitaillement, dont les bazars regorgeaient de draps, de peaux, de fourrures régionales, tandis que les Ragusains y amenaient les sucres, les huiles importés en Dalmatie, le maïs hongrois, le coton asiatique, les tapis d'Orient. On voit encore les traces de cette activité ancienne dans les boutiques serrées, vivantes de la *čaršija* (marché), vrai bazar oriental d'une ville qui, avec ses minarets blancs et les voiles noirs de ses femmes, garde un aspect plus turc que les villes de Turquie. Aujourd'hui elle reste le grand entrepôt d'épicerie, de quincaillerie, d'articles de bois et de fer de toute la Bosnie centrale (78.182 habitants en 1931).

Le pittoresque extérieur la conserve musulmane. Mais l'âme du peuple est toute serbe. La Bosnie, la « pure », disent les Serbes, a conservé le plus riche folklore, la profonde pensée kosovienne. Même les islamisés se sentent de « sang serbe », comme un officier turc en fit un jour la confidence à Cvijić. A plus forte raison les orthodoxes. Ils supportèrent mal la domination ottomane, puis la sujétion austro-hongroise. Leur histoire est faite de perpétuelles révoltes. Celle de 1875 avait pour objet l'union avec la Serbie, et l'action continua jusqu'au 28 juin 1914. Le nombre des orthodoxes augmentait au reste: entre 1879 et 1910 ils passent de 500.000 environ à 824.000, à côté des musulmans (450.000 et 610.000), des catholiques (200.000 et 443.000); ils représentent aujourd'hui les 44 % d'une population de 2.702.000 habitants (banovines de la Drina et du Vrbas en 1931).

La réunion de la Bosnie, rédimée en 1918, en même temps que la Dalmatie, sa frange maritime, allait ouvrir de nouvelles routes commerciales. Les Autrichiens n'avaient construit que le chemin de fer à voie étroite, au reste chef-d'œuvre technique, qui grimpe difficilement de Metković à Mostar et Sarajevo. La jonction ferrée de Split et de Zagreb fit du port dalmate, en doublant sa population, le débouché de la Bosnie.

• L'ultime poussée serbe vers l'Ouest. — Les migrations ont encore conduit des masses serbes vers deux pointes extrêmes de la Croatie, la Lika et la Krajina.

• La Lika, le pays proche de l'Adriatique au N. de Zara, est barré

de la mer par la muraille grise du Velebit, qui monte à pic à 1.653 m. au N., à 1.798 m. au S., vertigineux et nu. En dépit de la proximité de la mer, la Lika n'est donc pas un pays de marins. C'est un immense champ de pierres, coupé d'arêtes rocheuses, de rigoles sans eau, percé de trous comme une écumoire, et barré encore du côté de l'E. par un autre mur, la Kapela. Un véritable désert karstique, à 400, 600 m. d'altitude, où cingle en hiver la *bora* glacée et bruineuse, où soufflent des tempêtes de neige, où l'été même est frais. Pas d'autres coins cultivés que les petites plaines, *polja*, souvent couvertes de cailloux et de sables, qui ne peuvent fournir que de maigres récoltes. Quelques fonds retiennent la terre rouge, résidu du calcaire, relativement fertile. Des maisons de pierres disjointes, qui se confondent souvent avec le karst même.

Cependant ce pays désolé a une population de 200.000 hommes. Bien qu'ils soient en minorité orthodoxe, ils parlent le dialecte serbe le plus pur, n'ont pas d'autres traditions historiques que les *pesme* kosoviennes. Ce sont des immigrés venus au xvi^e siècle des régions herzégoviniennes, puis, à partir de 1689, année où l'Autriche reprit la Lika sur les Turcs, établis là comme Confinaires, aux frontières de la Bosnie turque et de la Dalmatie vénitienne. Ce furent durant deux siècles des *hajduci*, qui continuaient à exercer leur métier, franchissant la frontière, razziant les vallées peuplées de Turcs, portant durant ces croisades des reliques dans les crosses, dans la *kosovka*, le « fusil de Kosovo ». Les Ličani, commandés par des chefs allemands, furent concentrés dans des villages. Tout y était organisé militairement, fixé par décrets, le labour, les semailles, la moisson, les marchés, dates et méthodes, même la construction des maisons, qu'on commence à bâtir aussi en bois, à la mode des Alpes autrichiennes, la forme des groupements, jadis dispersés, maintenant placés aux bords des routes en fortes agglomérations. L'Autriche respecta leurs sentiments nationaux et religieux, en fit des loyalistes dociles. En 1871, les « Confins » furent supprimés. Les Ličani s'enrôlèrent en masse dans l'armée serbe, subirent l'influence des sociétés serbes de Zagreb, ou émigrèrent en Amérique, non sans soutenir la cause serbe, et leur influence se fit sentir sur l'union serbo-croate de 1905.

La *Krajina* est la partie N. O. de la Bosnie, entre les vallées S.-N. du Vrbas et de l'Una. C'est, au delà de la région karstique, le début de la zone verte, qui, tantôt élevée en *planine* montagneuses, tantôt inclinée en collines, descend vers la Save et les Mésopotamies. Les rivières ont découpé le pays en petits bassins. Entre des hauteurs de 1.600, 1.700 m., couvertes en bas de hêtres, en haut de pins, de sapins, les fonds, à 500-800 m., étalent

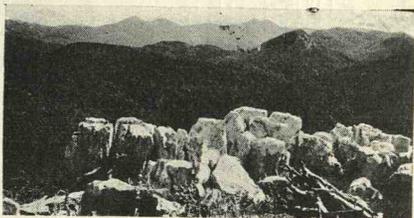
des prés, souvent au centre, puis des champs sur le pourtour, des avoines ou des orges. C'est encore un pays rude, très froid en hiver, où l'absence d'eau et de foin au printemps décime souvent les troupeaux de moutons. La vallée de l'Una, un peu plus chaude, a des seigles pour les chaumes, des maïs, le principal aliment, des bœufs et des porcs. Le pays est traversé par des routes, que suivaient jadis les caravaniers, *kiridži*, à petits chevaux selon la mode balkanique. Les maisons, souvent de bois, sont disséminées autour des bassins, ou, plus récentes, le long des routes. Là passait la route romaine de Salona (près de Split) en Pannonie, par la vallée de la Sana; plus tard Bihac sur l'Una fut un marché, relais entre la Dalmatie et Belgrade, qui reçoit du sel, des huiles, des vins de la côte, envoie en retour des peaux, des laines, des grains.

Ici encore l'Autriche créa une zone de Confins militaires. Dès le xv^e siècle, les immigrés y affluèrent, fuyant devant les Turcs : venus du sandžak, du Montenegro, de l'Herzégovine, ils s'arrêtaient naturellement

dans cette zone d'étapes; d'autres s'en allèrent jusqu'en Slavonie, d'autres jusqu'en Styrie. A partir de 1699, où l'Autriche crée le régime confinaire dépendant de Karlovac, les privilèges accordés à ces soldats-colons attirent davantage. Tous les hommes sont soldats de 16 à 60 ans, les officiers font fonction de juges; ces *graničari*, « hommes de la frontière », sont en réalité des paysans qui, en cas d'alerte, courent à la défense de leurs villages et de leurs terres. Les Confins furent abolis en 1871. Alors peu à peu les paysans se groupent davantage, descendent dans les bassins, installent des champs de blé sur les terrasses, de maïs dans les vallées.

La même évolution se poursuit, de l'autre côté de l'ancienne frontière, dans la Bosnie libérée depuis 1918 : la réforme agraire attire les pauvres gens de la « zone blanche », de la Lika, de la Dalmatie, et, sur les musulmans, les orthodoxes conquièrent les plaines.

Nous dépasserions largement le cadre de l'Europe centrale, si nous poursuivions cette étude le long des routes balkaniques. Nous pourrions y montrer la non moins constante et lente descente des Serbes sur les terres du Midi. De ce côté au reste



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 89. — LES DEUX PAYSAGES SUDSLAVES
Contact en Croatie de la « zone blanche » et de la « zone verte » : la Zagora ou karst croate et la Planina, les monts forestiers surmontés de pâturages; au premier plan, champ de lapiès karstiques.

d'autres facteurs interviennent, qui nous transportent aux portes d'autres domaines : le domaine bulgare, le grec et l'albanais.

Pour nous en tenir à la sphère centrale de la Yougoslavie actuelle, l'ampleur des migrations serbes a eu des conséquences, qui ne sont point effacées et se développeront encore. Venu surtout de l'aire serbe du moyen âge, Vieille Serbie, « Montagne Noire », Serbie moravienne, transplantés au milieu d'autres Yougoslaves, les Serbes, plus que d'autres — car il y eut aussi

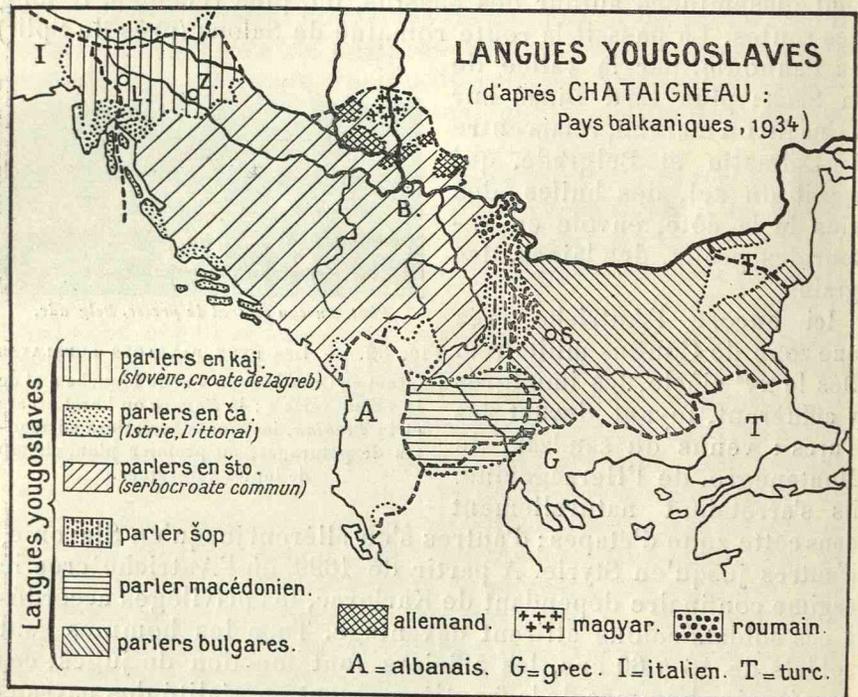


FIG. 90. — EXTENSION DU SERBOCROATE.

des migrations bulgares, croates — ont traduit ce brassage par un mélange des langues et, plus encore, des genres de vie.

Les linguistes distinguent, parmi les Yougoslaves, des dialectes étiquetés avec le mot « quoi » : *kaj* en slovène, *ča* dans la Croatie occidentale, *što* dans les idiomes dinariques, plus spécifiquement serbes, surtout en Herzégovine. Tous sont en régression au profit de ce dernier. Le kajkavien, jadis parlé dans toute la Slavonie, ne se rencontre plus que dans la Croatie « civile » (opposée à la Croatie des Confins militaires) vers Zagreb et Varaždin ; le čakavien a à peu près disparu, sauf dans l'Istrie et le long de l'Adriatique. Le štokavien, au contraire, s'est répandu sur toutes les terres sudslaves, à l'exception des régions slovènes

et bulgares. Les immigrants dinariques ont apporté leur langue. Cette expansion facilita singulièrement la réforme linguistique du Croate Gaj qui, il y a un siècle, adopta le *što*, et, créant, pour la concordance des deux alphabets, les signes diacritiques qui donnent la graphie phonétique au croate, établit les bases d'une même langue parlée, le serbocroate, bien qu'écrite à l'O. en *latinica*, à l'E. en *ćirilica* : c'est la langue de 10 millions d'hommes sur les 14 millions du royaume.

Les immigrants s'installent d'autre part sur les terres qui leur conviennent, qui leur rappellent le pays originel, où ils peuvent, en des conditions identiques, bâtir leur demeure, poursuivre leur genre de vie. Cependant la copie parfaite est impossible : ce fut le cas de l'établissement sur les plaines panoniques des émigrants de la Serbie montueuse et forestière. Peu à peu se fait une adaptation territoriale, sociale, et, le mariage aidant, même physiologique. Cependant les Serbes furent surtout dans leur massif central des bergers, des agriculteurs, mais de petite propriété. Tandis que la densité de la population, qui augmente, contraint à diminuer l'étendue pastorale et que le nouvel état politique rend malaisé le nomadisme, la terre cultivable ne se rencontre, fertile et abondante, que sur les grandes propriétés, demeurées dans le régime féodal des Turcs ou des Hongrois. L'unité, réalisée par l'effondrement de l'Empire ottoman en 1913, la dislocation de l'Empire austro-hongrois en 1918, permet de récupérer *čiflik* des bassins du centre balkanique, latifundia des plaines panoniques. Les lois agraires décident le partage des terres ottomanes, magyares, la disparition du prolétariat agricole, la répartition des propriétés sur le modèle šumadien, la création de petits domaines, l'équilibre des genres de vie.

BIBLIOGRAPHIE

- DENIS : *La Grande Serbie*. P., Delagrave, 1915, in-18 336 p., 2 cartes.
 CVIČIĆ : *La péninsule balkanique : géographie humaine*. P., Colin, 1918, 8° 530 p., 9 cartes.
 NIEDERLE : *Manuel de l'antiquité slave*, P., Champion, 1923-1926, 2 vol. 8° 246 et 360 p.
 CVIČIĆ et ERDEJANOVIĆ (sous la direction de) : *Naselja srpskih zemalja* (Populations des pays serbes), Belgrade, 1902-1935, 18 vol. in-16. Analyses très précises de CHATAIGNEAU in : Association de géographes français. *Bibliographie géographique*, 1919-1934.
Posebna izdanja geografskog društva. — Editions spéciales de la Société de géographie de Beograd (directeur MILOJEVIĆ), fascicules 1-15. Belgrade, 1927-1934, in-16.
 VUJEVIĆ : *Royaume de Yougoslavie, aperçu géographique et ethnographique*. Belgrade, 1930, 8° 191 p., 15 cartes, annexes et 14 phot. h. t. (en français).
 STEBTT : *Pedološka karta kraljevine Jugoslavije*. — *Bodenkarte des Königreiches Jugostavien* (au 1/200.000), Belgrade (collection de cartes de la Société de géographie de Beograd), 1931.
 JOVANOVIĆ : *Pregledna geomorfološka karta kraljevine Jugoslavije*. — *Carte géomorphologique générale de Yougoslavie* (au 1/1.200.000), Belgrade (ibid.), 1933.
 GRAVIER : *La Choumadia* (Annales de géographie, 15 juillet 1921, pp. 271-287 ; — 15 septembre 1921, pp. 351-361).
 CHATAIGNEAU : *Le bassin de Sarajevo* (Annales de géographie, 15 juillet 1928, pp. 306-327).
Excursion interuniversitaire en Yougoslavie (Annales de géographie, 15 mai 1930, pp. 249-328).

- CHATAIGNEAU : *Méditerranée; péninsules méditerranéennes*, deuxième partie : *Yougoslavie* (géographie universelle, t. VII. P., Armand Colin, 1934, 8° 364 p., CCLI phot. h. texte, 95 fig.) pp. 410-426.
- PELLETIER : *Sarajevo et sa région*. P., les Belles-Lettres, in-16, XVI + 273 p.
- GRAVIER : *Les frontières historiques de la Serbie*. P., Colin, 1919, in-16 164 p., 6 cartes.
- MOUSSET : *Le royaume serbe, croate, slovène*. P., Bossard, 12° éd. 1926, 8° 270 p.
- HAUMANT : *La formation de la Yougoslavie*. P., Bossard, 1930, 8° 752 p.
- ĆOROVIĆ : *Istorija Jugoslavie*, Belgrade, 1933, 8° 603 p., 106 fig. Résumé par STRANJAKOVIĆ : *Une nouvelle histoire de Yougoslavie* (le Monde Slave, juillet 1934, pp. 87-129).
- Stare karte jugoslovenskih zemalja. — Les cartes anciennes des pays yougoslaves*. Belgrade, 1931-1932, 2 vol. 4° 16 planches.
- ZWITTER : *Illyrisme et sentiment yougoslave...* (le Monde Slave, avril 1933, pp. 39-71; mai 1933, pp. 161-185; juin 1933, pp. 358-375).
- DEBRAYE : *Autour de la Yougoslavie*. Grenoble, Arthaud, 1931, 8° 224 p., photographures.
- YOVANOVITCH : *Les effets économiques et sociaux de la guerre en Serbie*. P., Presses universitaires (Publications de la Dotation Carnegie. Histoire économique et sociale de la guerre mondiale), 1930, 8° 334 p. (carte historique p. 304).
- Royaume de Yougoslavie 1919-1929*. Belgrade, Bureau central de presse, 1930, in-16 LXIV p. de texte, 48 p. de graphiques en couleurs, 3 cartes hors-texte.
- Statistički Godišnjak. — Annuaire statistique*, I : 1929; — II : 1930, Belgrade, 1932-1933, 8° 504 p., 4 cartes, et 471 p.
- La Yougoslavie économique 1932*. Belgrade, Office du commerce extérieur, 1932, in-16 211 p., 1 carte.
- MOUSSET : *Belgrade, capitale du royaume des Serbes, Croates et Slovènes*. Belgrade, 1922, in-16 40 p., 1 plan.
- Belgrade capitale de la Yougoslavie* (Revue des Balkans, n° X-XII, 1930, pp. 271-358).
- Prethodni rezultati popisa stanovništva od 31 marta 1931 godine u kraljevini Jugoslaviji* (Résultats provisoires du recensement de la population du 31 mars 1931 dans le royaume de Yougoslavie). Belgrade, 1931, 4° 34 p.

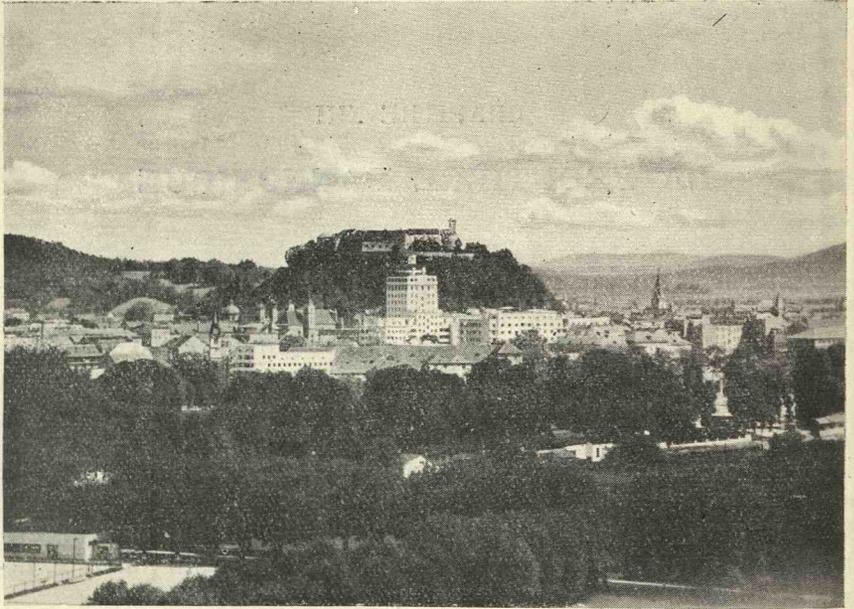
CHAPITRE XIII

LA FRONTIÈRE PANNONIQUE

C'est par la plaine pannonique que la Yougoslavie, pays balkanique, se soude à l'Europe centrale. Seul son front est en plaine. Partout ailleurs la Montagne domine, réduit de résistance à la conquête, qui s'y infiltre par les vallées, conservatoire de civilisation sudslave, qui s'y maintint longtemps, patriarcale, pastorale, héroïque : là s'est maintenue tardivement la *zadruga*, la grande famille patriarcale, dont il ne subsiste plus guère que des échantillons de musée; là est demeurée la vie pastorale, la halte estivale de ces transhumants perpétuels, les bergers, les « Valaques »; là se réfugie le *hajduk*, brigand patriote, héros des *pesme*, chansons de geste yougoslaves.

Rétrécie et morcelée au S., la péninsule balkanique s'ouvre et s'épanouit au N.; opposé au Midi, montagneux, herbeux et forestier, le Nord étale des plaines larges et fertiles. Au lieu de la dispersion en hameaux, les gros villages groupés et agricoles. L'Europe centrale pénètre ici dans les Balkans.

Dès l'origine, un flux et un reflux de peuples se donnent rendez-vous sur ces plaines. Aux époques peu sûres, la montagne boisée du Midi offre un abri naturel. Dès que la sécurité s'installe, on descend naturellement sur la steppe septentrionale. Les populations du N. se sont insinuées, émiettées dans le S., égarées dans cette zone morcelée, perdant leurs caractères propres. Les peuples du S. se sont déversés sans entraves dans la zone découverte du N., où la place ne manque pas. Les Balkaniques ont cherché au N. la grand'route O.-E., qu'ils ne trouvaient que par bribes dans la péninsule : vallées de la Save et du Danube, resserrées en un seul point, aux Portes de Fer. Les gens de l'Europe centrale y vont chercher les derniers recoins d'une plaine occupée partout, se poussant les uns les autres, colons anciens certes, mais aussi récents : les dernières installations, allemande et magyare, sont des XVIII^e et XIX^e siècles. Ils sont allés vers le S., jusqu'à ce qu'ils rencontrent l'obstacle de la Montagne. D'où le rôle capital de ces Piémonts, vestibules de la Plaine, antichambres de la Montagne : le heurt vint de la réunion en ces parages de trois forces capitales, qu'il convient d'analyser tour à tour, physiques, historiques, sociales.



Phot. Tičar, Ljubljana.

FIG. 91. — LA ROUTE DE LA SAVE ET LJUBLJANA. CAPITALE SLOVÈNE

La ville s'étale devant les Alpes dans la plaine de la Save (à droite), le long de la Ljubljanica, dominée par son château hissé sur une colline morainique ; aux pieds la ville neuve et son gratte-ciel ; la forêt — qui couvre 44 % de la Slovénie — vient cerner la capitale provinciale. Ici s'ouvre la grand'route O.-E. qui, par la Save, arrive jusqu'à Belgrade et aux confins des Balkans : axe de l'unité sudslave.

I. — LES FACTEURS DU PEUPLEMENT

Les Mésopotamies. — Peu de régions sont plus monotones que cette marge de la plaine pannonique. Durant une journée entière de chemin de fer, elle s'allonge, sans discontinuité, hors les villes, de Ljubljana à Belgrade. On quitte le karst boisé, pittoresque dans sa pauvreté même, où les pierres grises s'amoncellent partout entre les arbres rabougris et les herbes rases. On quitte ces petits bassins fertiles, encastrés dans la Montagne, où sur les terrasses défrichées, entre les chênes et les sapins, s'entremêlent les petits carrés de blé, de sarrasin, de seigle, d'orge, de maïs, de betteraves. Partout le paysan vit un peu de tout, de petits bois, d'un petit champ rouge ou noir. La grande plaine n'offre au contraire que des possibilités de vie uniforme. Les chevaux tirent la charrue ou les faux abattent les moissons en cadence. De longs villages, de boue, de chaux, de paille,



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 92. — LA PLAINE SERBE

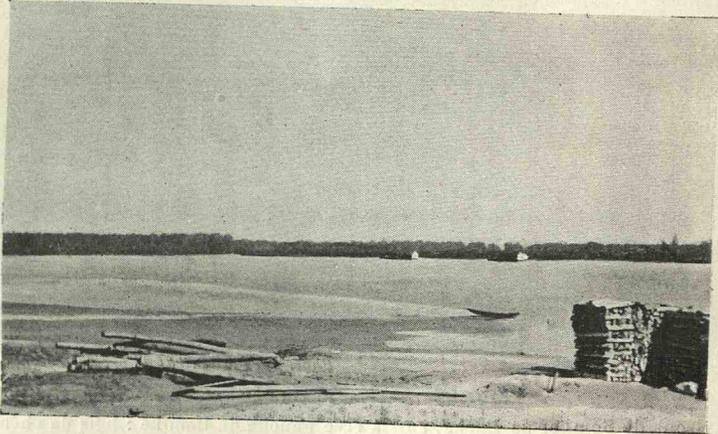
Environs de Sombor en Bačka, sur la rive gauche du Danube : bois de chênes et clayonnages pour les récoltes.

maisonnettes cernées de barricades; les longues perches des puits à balancier, les étroits hangars à maïs, tout en hauteur et à claire-voie; derrière, piaillent la volaille et la marmaille en foule. Parfois une butte permet aux vignes de s'accrocher, aux hameaux de s'éparpiller sur ses flancs. Parfois le large ruban scintillant et paresseux de la Save attire le borbier des prairies grasses et des grands bœufs gris qui paissent. Mais l'uniformité reprend vite ses droits.

Le Banat est le point le plus bas de la plaine pannonique. Aussi est-ce la zone la plus humide; les lacs y ont séjourné plus longtemps qu'ailleurs; les fleuves s'y rassemblent aujourd'hui : la Morava, descendue du S., le Danube et la Tisza hongroise, la Drave et la Save, venues de l'O. Les voies ferrées maîtresses de l'Europe centrale et balkanique s'y croisent : le Paris-Trieste-Sofia-Constantinople et le Prague-Budapest-Salonique-Athènes. Position disputée et site de défense. Les routes courent dans la plaine même, parallèles aux vallées, non dans les vallées. Les vallées ne sont point passagères, couvertes de forêts inondées, roselières, saulaies, fourrés bas et épais, qui enveloppent les bras multiples, les lacs en croissant, justement nommés les « délaissés ». Devant le voyageur, qui emprunte la voie fluviale

du Danube entre Budapest et Belgrade, s'interpose, lui cachant a plaine, l'écran monotone de ces forêts.

La vallée du Danube, entre Bačka (à l'E.) et Baranja (à l'O.), sur ses matériaux meubles, argiles, sables, graviers, étale ses eaux paresseuses, ses méandres, jeunes ou vieux, vifs ou abandonnés; aux crues de mai-juin, le courant se déplace, oscille comme un pendule, brise les digues, coupe et recoupe les boucles, se retire, laisse des lacs, des marais poissonneux et, entre



Phot. J. Ancel.

FIG. 93. — LE DANUBE DANS LA PLAINE PANNONIQUE

L'immense Danube entre ses rives basses et boisées pénètre de Hongrie en Yougoslavie. Vue prise à Batina (rive droite) en Baranja. Au fond, la Bačka.

eux, des îles fertiles. De même le long de la Drave, où la frontière de jadis, entre la Croatie et la Hongrie, n'était pas fixée au courant fluvial, mais était portée sur les méandres abandonnés de la rive gauche au N. Ainsi, malgré l'apparence de la carte, la plaine fournit, bien qu'instables, des lignes de démarcation.

Toutes ces zones sont des « Mésopotamies ». Ce fond du lac pan-
nonique est recouvert de sols variés, plus ou moins fertiles, nés le plus souvent des transports éoliens, fixés dans ces régions humides : *chernozem* (tchernoziom, terre noire) du Banat et de la Bačka, passant vers l'O. à un type dégradé dans la Baranja et la Sirmie (ou Srem, entre Save et Danube); terres noires fécondes; sols cendreaux, appelés *podzol*, de la Slavonie jusqu'à Zagreb, entrecoupés par plaques, aux Medjumurje et Prekmurje, au S. et N. de la Mur, par un sol brun, nommé dans la région *smonica*. Les détails en sont divers, mais la fertilité est continue : immense campagne de loess, de céréales, dont seule change la couleur. Au delà du lit inondé, une terrasse porte des marais souvent. Plus haut encore, sur la plaine sèche, dans un réseau

ordonné de rivières, autour des puits, les colons bâtirent leurs villages : leur forme, en damier régulier, contraste avec d'autres groupements agglomérés, mais sans ordre, qui se serrent sur la plaine hongroise.

Les Mésopotamies furent tour à tour une steppe bourbeuse et dépeuplée, un champ de batailles et de cultures, disputé pour la possession du nœud de rivières, surtout autour de Belgrade.

Dans cette histoire trois phases se déroulent : les grandes invasions, les migrations internes, la lutte des Slaves pour leur liberté et leur unité.

Les invasions. — Au début du moyen âge les grandes marées des peuplades touraniennes poussèrent par deux fois, avec les Huns, avec les Awars, les Slaves vers le S. Dans la vieille Pannonie romaine, les Slaves se trouvèrent sur la ligne-frontière où se coupa en deux l'Empire romain : circonstance décisive de l'évolution des Slaves du Sud : les Serbes passaient dans le rayon de Byzance, les Croates dans celui de Rome, et, de part et d'autre de la Piva, le fossé se creusa entre les deux rameaux.

De leur commune origine orientale, les témoignages subsistent, nombreux, en dehors même de la langue. On peut les observer aisément dans cet art rustique yougoslave, dont les motifs d'origine nomade ont été si bien mis en lumière au musée ethnographique de Zagreb, par comparaison avec l'ornementation hindoue, perse, arménienne, mésopotamienne, des territoires où les nomades ont passé ; les broderies du Turkestan oriental s'étalent encore sur les manteaux de cuir sudslaves ; les tapis paysans aux couleurs vives, bleus, rouges, jaunes, se retrouvent en Caucasic et dans l'Asie orientale avec les mêmes matières, laines de brebis, parfois poils de chèvres, les mêmes dessins, figures géométriques ou végétaux stylisés.

La première organisation politique fut due à la nécessité de la défense. Tandis qu'à l'E. les tribus serbes se soudaient pour se défendre contre l'action bulgare, à l'O. l'agglutination des tribus croates en un premier rudiment d'Etat fut une réaction contre les forces franques. Les expéditions de Charlemagne (791-796) ayant détruit l'Empire awar, au début du ix^e siècle parurent les premiers Etats croates. Alors l'E. entra dans le christianisme byzantin : après la mort des apôtres Cyrille († 869) et Méthode († 885), leurs disciples, venus de Moravie en Bulgarie, faisaient adopter la liturgie grecque et remplaçaient l'alphabet glagolitique du vieux slave par un alphabet plus simple, tiré des majuscules grecques, dit « cyrillique ». Mais l'O., placé par Charlemagne sous l'obédience des évêques de Bavière et de Salzburg et converti par des moines latins, se rattachait à

l'Eglise romaine. Scission profonde, qui allait, durant des siècles, entraîner Serbes et Croates, par la religion et l'écriture, dans des sphères différentes de la civilisation.

Ces Etats sont au surplus souvent éphémères. Ces tribus instables et anarchiques se mêlent aux indigènes, étiquètent les lieux de leurs noms slaves. Les Slaves, hommes des plaines et des vallées, remontent vers l'amont dans des expéditions de pillage. Ils y croisent les Valaques, qui descendent chaque hiver avec leurs troupeaux dans les basses vallées. Les genres de vie commencent à déterminer les appellations de peuples : aujourd'hui encore on nomme Valaques tous les pâtres des Balkans, quelle que soit la langue qu'ils parlent.

La fin du ix^e siècle amène un nouveau chaos : les Magyars arrivent dans la plaine pannonique (896). La Pannonie slave s'éclipse : la population fuit vers les Montagnes. De nouveaux pays apparaissent, fortes organisations défensives : tandis qu'à l'E. se rassemblent les Serbes de Rascie sous le župan Časlav (931-960), à l'O. avec Tomislav (910-928) un Etat croate se dessine, d'ailleurs sans limites précises, mais qui comprend surtout les Montagnes dinariques, de la Save à l'Adriatique et de l'Herzégovine à l'Istrie. L'irruption magyare eut au reste pour conséquence d'empêcher la germanisation de la plaine danubienne. Seuls les Slovènes, refoulés peu à peu vers le S. E. par les colons germains, après un court passage dans le royaume tchèque d'Otakar (1197-1230), furent rattachés pour longtemps à l'Autriche des Habsbourg.

La germanisation arrêtée partout ailleurs, la fusion des tribus sudslaves en Etats se fit sans nulle conception ethnique ni linguistique. De nombreux Serbes restent englobés dans l'Etat croate. A la fin du xi^e siècle, de même que disparaissait l'Etat serbe libre, s'évanouit l'Etat croate libre. Mais 70 ans plus tard l'Etat serbe ressuscitait avec les Nemanja. Les Croates ne réussirent plus à former un Etat indépendant. En 1102 la Croatie est conquise par les Magyars et la noblesse croate se rallie au régime féodal avec le roi de Hongrie à la tête de la hiérarchie. Mêlés au reste à de nombreux Serbes (orthodoxes), aussi bien dans la *Zagora* (l' « Outre-Montagne »), le karst croate, que dans la *Planina*, plateaux herbeux du N., et le *Primorje*, le « Littoral » adriatique, mêlés aussi à des Valaques qui parcoururent ces terres blanches ou vertes et ne tardent pas à perdre leur langue romane, les Croates occupent surtout la Montagne : alors, la plaine pannonique du S. n'est qu'un *lug*, une forêt fangeuse, entrecoupée de marais, qui ne couvre plus aujourd'hui que les rives mêmes des fleuves.

Le fait capital de la domination hongroise, à laquelle s'associe

la noblesse croate, est la constitution de fiefs, qui s'établissent surtout sur les plaines incultes, mais fertiles : le roi de Hongrie distribue des provinces, libère les particuliers de l'autorité du *župan*, gouverneur de la province, installe des étrangers (*hospites*), arrache à la noblesse d'autres soumis (*castris, milites*, etc.) ; d'autre part en découpant la propriété de la Cité, en distribuant des terres « par donation », il égalise la noblesse. Les assemblées de *župe* deviennent des « congrégations » de nobles, slaves ou hongrois, qui adoptent tous des coutumes slaves, comme le séniorat. Ces nobles slaves aspirent aux dignités hongroises, celles de *ban*, de *palatin*, voire à la couronne royale, et deux même y réussissent (en 1471 et 1527). Certains historiens yougoslaves ont pu prétendre qu'il y avait moins un Etat magyar qu'une « symbiose slavo-hongroise ».

C'est dans cette Hongrie féodale que les peuples chrétiens balkaniques cherchent un refuge après l'effondrement, sous le coup des Turcs, des Empires slaves du S. E..

Les migrations serbocroates. — Au xv^e siècle, changement capital : les grandes migrations serbocroates commencent. Dès Kosovo, la chute de l'Empire serbe dans la grande bataille de 1389, les incursions turques se font pressantes et les rois hongrois concèdent à des « despotes » serbes les domaines au N. de la Save et du Danube. La chute de la Serbie sous les coups des Turcs (1459), de la Bosnie (1463), de l'Herzégovine (1482) amènent les Ottomans face à la plaine, à Belgrade, qui devient leur principale forteresse. Les rois de Hongrie favorisent les migrations des Serbes, bons guerriers, qui défendent leurs frontières : la flottille du Danube est composée de 10.000 Serbes. De même les Serbes entrent comme mercenaires dans l'armée autrichienne. Dès la première moitié du xv^e siècle, on trouve ainsi en Styrie les premiers immigrés serbocroates, autour de Ptuj, de Maribor : Bosniaques fuyant l'invasion turque, soldats appelés par les comtes de Celje, propriétaires libres, etc. En 1485, les Serbes passent en masse de la Slavonie turque dans la Slavonie autrichienne, si nombreux qu'en 1557 le patriarche de Péc fonde pour eux une éparchie à Orahovica ; l'autorité autrichienne leur distribue des terres, à charge pour eux de défendre la frontière. Au xvi^e siècle, les « Croates de l'eau » sont installés le long des rivières par de grands propriétaires fonciers du Gradišće (aujourd'hui *Burgenland*) le long de la frontière actuelle austro-hongroise, et c'est l'origine de ce « Corridor croate », 57 villages de 70.000 habitants, qui s'allonge sur 3.967 kmq. de la Moravie du S. au Prekmurje.

Après la bataille de Mohács (1526) et l'installation des Turcs

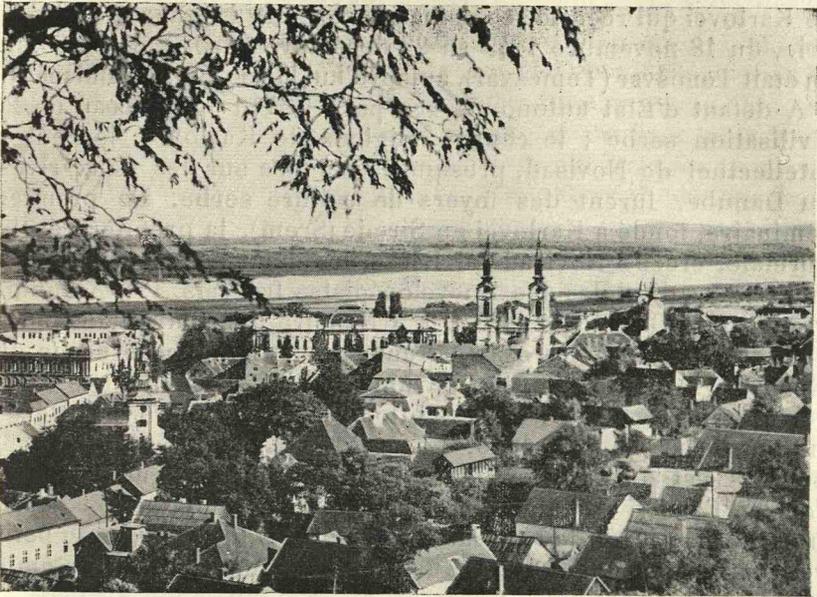
en Hongrie, les migrations s'amplifièrent. Elles sont renforcées par d'autres, celles des *kmet*, laboureurs-serfs, amenés par les vainqueurs : les Turcs razziaient les pays du S. et faisaient cultiver pour eux les bonnes terres du N. ; en Sirmie, en Slavonie, ils installent des Serbes de Bosnie autour des villes conquises.

Après l'échec turc devant Vienne (1683), nouveau flot. La Hongrie petit à petit est reconquise. En 1690 la « Grande Migration » serbe, conduite par le patriarche de Peć, introduit dans le Banat, la Bačka, la Sirmie, peut-être 500.000, au moins 100.000 émigrés de la Metohija, du Kosovo, et des Serbes moraviens entraînés par le flux. Ce furent surtout des orthodoxes ; mais il y eut aussi des Serbes catholiques, *Šokci* de Bosnie, de l'O. et du N. de la Dalmatie, qui occupèrent surtout la Baranja au N. de la Drave, *Bunjevci* de Bosnie et d'Herzégovine, qui s'établirent au xvii^e siècle dans la Bačka, entre la Tisa et le Danube.

En 1699, au traité de Karlowitz (Karlovc), la Slavonie et la Hongrie furent libérées des Turcs. L'Autriche organisa alors sa frontière avec des garnisons spéciales : elle crée les « Confins militaires » de Croatie, avec Karlovac pour chef-lieu, et de Slavonie, avec Varaždin. Toute la population mâle, de 16 à 60 ans, était sous les armes. Ces *graničari*, « gardes-frontière », reçurent des terres : dès 1699, une commission impériale en distribua dans le généralat d'Osijek, à raison de 10 arpents (5 ha. 75) pour un fantassin, jusqu'à 304 pour un haut gradé. Ils restaient organisés en *zadruga* et gardèrent leurs terres jusqu'en 1870. De vieilles habitudes de la *Krajina* ont subsisté jusqu'aujourd'hui : telles les curieuses palissades des villages du territoire, où tenait garnison le « régiment de Brod » (1750-1863), à la frontière bosniaque.

Ces grandes migrations slavisèrent tout le S. de la plaine pannonique.

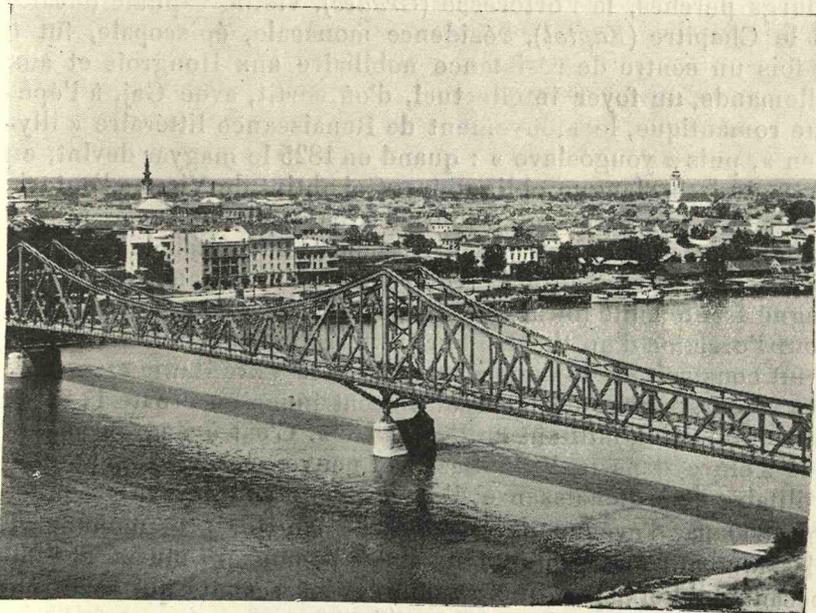
Les Nations serbe et croate. — Dès le xvii^e siècle on voit poindre l'idée d'une « Nation serbe ». En 1557, par l'entremise d'un grand vizir d'origine serbe, Mehmed Sokolović, fut rétabli le patriarcat de Peć, en Vieille Serbie, supprimé en 1459. Alors le clergé prend la direction du mouvement national, et particulièrement le Patriarche; églises et couvents devinrent les principaux lieux de réunion et les moines furent les chefs de tous les mouvements populaires. Les Serbes de Hongrie ne formèrent plus qu'un tout religieux avec les Serbes des Balkans. En 1680 ils réclament de l'Empereur l'autonomie sous un chef, *vojvod*, élu : une *Vojvodina* (Duché) serbe fit une apparition éphémère au congrès de Temišvar en 1790, puis, après l'assemblée serbe



Phot. Bureau central de presse, Belgrade

FIG. 94. — UN FOYER SERBE : KARLOVCI

La ville de Sremski Karlovci (Karlovci du Srem), sur le Danube, vieille métropole orthodoxe serbe, sous le joug hongrois jusqu'en 1918 (Karlowitz des cartes austro-hongroises).



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 95. — UN FOYER SERBE : NOVISAD

La ville de Novisad, sur le Danube, capitale intellectuelle des Serbes, d'où sortit la Renaissance serbe du début du XIX^e siècle, restée en Hongrie jusqu'en 1918 (Neusatz des cartes austro-hongroises).

dé Karlovci qui réédite ses demandes lors de la guerre de Hongrie, du 18 novembre 1849 au 27 décembre 1850; son chef-lieu en était Temišvar (Temesvar), aujourd'hui la roumaine Timișoara.

A défaut d'Etat autonome, ces pays furent le berceau de la civilisation serbe : le centre religieux de Karlovci, le centre intellectuel de Novisad, presque face à face sur les deux rives du Danube, furent des foyers de culture serbe. Le premier séminaire, fondé à Karlovci en Sirmie (Srem), la première école normale, créée à Novisad en Bačka, les deux lycées serbes, les œuvres des disciples des Encyclopédistes français, l'« Autobiographie » d'Obradović (1783), l'« Histoire des Slaves du Sud » de Rajić, la *Matica srpska*, grande société littéraire serbe de Novisad (1826), furent les instruments d'une Renaissance littéraire qui, passant la frontière ottomane, provoquèrent la Révolution serbe de 1804-1815. C'est là qu'est né le nationalisme serbe. C'est là qu'il s'est affirmé avec le plus de vigueur. L'*Omladina*, l'Union de la Jeunesse serbe, qui se fonde en 1866 dans une salle du lycée de Novisad, a bientôt des filiales dans le petit royaume indépendant et dans les colonies américaines, les émigrés des Etats-Unis.

Zagreb joue le même rôle pour les pays croates. Au carrefour de la Save, aux confins des régions slovènes et serbes, la ville, qui réunit aujourd'hui par ses constructions neuves les deux bourgs perchés, la Forteresse (*Gradec*), vieille capitale ducale, et le Chapitre (*Kaptol*), résidence monacale, épiscopale, fut à la fois un centre de résistance nobiliaire aux Hongrois et aux Allemands, un foyer intellectuel, d'où sortit, avec Gaj, à l'époque romantique, le mouvement de Renaissance littéraire « illyrien », puis « yougoslave » : quand en 1825 le magyar devint, en place du latin, langue obligatoire, Gaj obtint de Vienne l'autorisation d'éditer le premier journal croate, les *Hrvatske Novine* (« Journal de Croatie ») (1834). La même année était inauguré le premier Théâtre National. Un commerçant, Stanković, ayant gagné trente mille ducats à la loterie d'Etat, donna cette somme pour l'érection d'un théâtre sur un terrain accordé par la ville; il fut construit en 18 mois au milieu de la Ville Haute et en 1840 des acteurs serbes de Novisad vinrent jouer en croate la pièce patriotique d'un militant de l'« Illyrie ». C'est à Zagreb encore que s'élève, dans la Ville Basse et neuve, cet autre monument utilitaire de la Renaissance, l'« Académie yougoslave », fondée en 1860 par l'évêque de Djakovo, Štrosmajer : le monument, classique et froid, à l'italienne, abrite l'émouvant musée et l'imposante bibliothèque, où se réunirent les savants qui rendirent leurs titres perdus à la patrie sudslave.

La lutte des Allemands et des Magyars commence dès la fin du

xvii^e siècle, quand le Turc est chassé des plaines du N., et ils ne s'entendent que sur le dos des Slaves. Au xviii^e siècle, l'Autriche même s'installe en Bosnie, Serbie et Olténie (Roumanie de l'O.), en vertu du traité de Passarowitz (Požarèvac) en 1718, au reste provisoirement. Le traité de Belgrade vint fixer pour longtemps (1739-1878) la frontière à la Save, au Danube, aux Karpatès. Dès lors Autrichiens et Magyars tentèrent maints efforts pour désagréger les populations compactes sudslaves : colonisation allemande des Souabes (*Svabe*) sous Marie-Thérèse et Joseph II, favorisée par la direction des vallées et la fertilité des sols; politique du *Divide ut imperes*, disputes religieuses fomentées à l'aide des Slovaques protestants, des Bunjevci et des Šokci, serbes mais catholiques; les statistiques hongroises ont soin de recueillir les noms de ces groupes religieux pour amoindrir l'ampleur du peuplement serbe. L'Autriche se sert des soldats serbes et croates contre les Magyars en 1849, leur donne en « récompense » le traitement qu'elle inflige comme « punition » aux Hongrois, puis livre les Slaves aux Magyars en 1867. Enfin on procède au découpage des pays serbes : la Sirmie est réunie à la Croatie en 1860.

A partir de 1867, la Hongrie, entièrement indépendante, entreprend une politique de magyarisation, au moins de ses pays serbes. La *Nagodba* croate (1868), copiée sur le compromis austro-hongrois, n'octroie cependant à la Croatie qu'une autonomie mal définie, sans cesse amoindrie par Budapest. Pour 2 millions 1/2 d'habitants, 45.000 électeurs, censitaires et fonctionnaires (ceux-ci Magyars); des circonscriptions découpées, ici plusieurs centaines de voix décident des élections, et là trente ou quarante; la revision des listes électorales, qui raie les vivants mal notés et fait voter les morts; les restrictions linguistiques, etc. : procédés qui ont déjà fait leurs preuves en Transylvanie et en Slovaquie.

Les pays serbes ne possèdent même pas la petite autonomie inscrite sur le papier pour les pays croates : on y garde encore moins de mesure. Les noms des villages, des personnes sont magyarisés depuis 1895; des lois scolaire (1907), religieuse (1912), combinent les efforts pour magyariser les Serbes, sans oublier la falsification des statistiques. Ainsi soustrait-on du nombre des Serbes les catholiques, qui parlent cependant le serbe, Bunjevci, Šokci, Dalmates, Illyriens : dans la ville de Subotica (Szabadka) en 1910 les recenseurs hongrois comptaient 55.587 Magyars, 33.247 Bunjevci, 3.486 Serbes; mais ailleurs on découvre 10.156 « Magyars » de la ville « parlant le serbe »; ce qui portait à 46.891 les Serbes et à 45.431 les Magyars. En outre, dès 1919 se révélaient 73.892 Serbes (dont 65.135 catholiques) face aux

19.870 Magyars, plus les Allemands et les Juifs (que les statistiques hongroises mêlent aux Magyars pour en accroître — sur le papier — le nombre). Dans la Bačka, les 68.527 Bunjevci de 1910, devenaient — sans nulle immigration — 156.691 en 1919!

Les recensements hongrois s'appliquent à montrer, sinon la diminution, au moins la faible augmentation de la population serbocroate, comparée au fort accroissement de la population magyare : ainsi pour les deux décades 1840-50 et 1880-90 (royaume, sans la Croatie) :

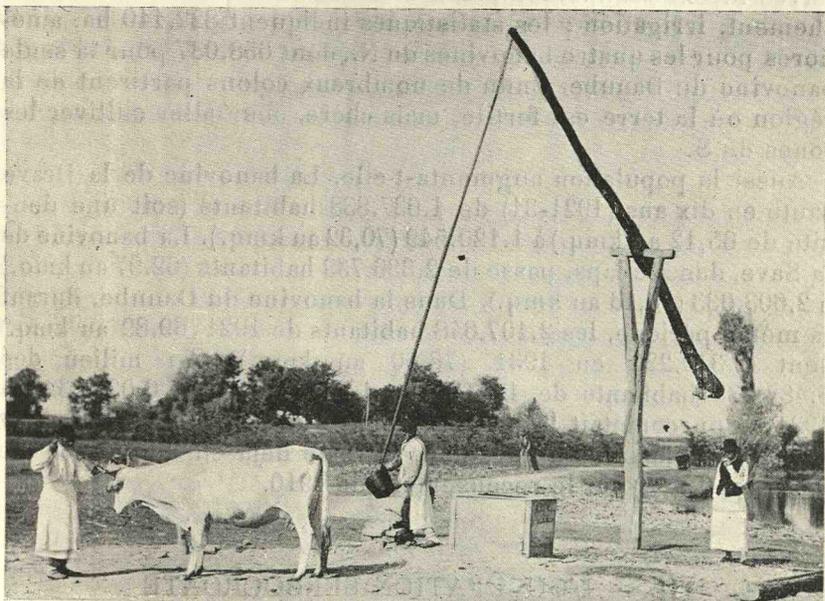
	1840	1850	%	1880	1890	%
Magyars.....	4 807 608	6 163 438	+28,2	6 403 687	7 356 874	+14,8
Serbocroates.....	608 200	474 000	-22	631 995	678 747	+ 7,3

Les réformes sociales. — La lutte pour la terre fut la conséquence de ce reflux serbe vers le N. La terre s'offre aux cultivateurs : les sols productifs, sans les forêts, occupent parfois plus de 90 % de la surface dans quelques arrondissements du Banat et de la Bačka, le plus souvent de 60 à 90 %, plus rarement de 35 à 50 % sur les podzol vers Slatina et Požega. Les terres labourables y représentent entre 60 et 90 % des sols productifs. Là-dessus aujourd'hui le blé domine (il occupe de 5.000 à 20.000 ha. par arrondissement), puis le maïs. Les prairies et pâturages ne couvrent que 20 % de la surface productive dans le Banat, la Băcka et le Srem, de 20 à 40 % dans la Baranja, la Slavonie et les pays de la Mur. Le climat y permet les vignes (500 à 3.000 ha. par arrondissement) et les arbres fruitiers (de 250 à 500 pieds par kmq. entre la Save et la Drave).

Il n'y a pas beaucoup de régions plus monotones que ces Pays-Bas de la Yougoslavie. Cette *pušta*, comme on dit encore en serbisant le mot magyar, reste terne en sa superbe fertilité : Banat occidental et Bačka se ressemblent, nus, découverts et cultivés, coupés de boqueteaux de chênes ; au printemps les attelages aux quatre bœufs blancs, longuement encornés, aux trois chevaux fringants, mis de front, font les labours ; en automne s'étale partout la terre noire et riche ; en hiver c'est une impraticable fondrière, où les seuls repères sont les immenses puits à balancier ; la Baranja alterne ses paysages, entre sa zone danubienne, basse et mouillée, et son plateau de lœss, coupé de canaux et couvert de champs ; au S. de la Drave, la plate-forme de Slavonie, est plus ondulée et plus variée grâce à ses forêts de petits chênes, où broutent les porcs gras et noirs.

Partout est forte la densité du peuplement : 65,12 par kmq. dans la banovine de la Drave à l'O., 62,97 dans celle de la Save,

69,89 dans celle du Danube à l'E.. Cette densité a empêché l'extension abusive des grandes propriétés, très inférieure aux autres zones hongroises : elles tenaient en 1919, 29,9 % de la superficie totale du Banat, 25,3 % de la Bačka, 37,3 % de la Baranja. Le défrichement de la forêt fangeuse, du *lug*, à partir du XVIII^e siècle, fut surtout accompli par les paysans serbes. Mais les grands



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 96. — LA PLAINE SERBE

Environs de Sombor en Bačka, sur la rive gauche du Danube : puits à balancier, à l'entrée d'un village.

domaines restèrent nombreux encore : dans la Baranja, l'archiduc Friedrich de Habsbourg possédait 62.570 ha. d'un seul tenant, le prince de Schaumburg-Lippe une propriété de 28.248 ha., l'évêque de Pécs (Pečuj, resté en Hongrie) 14.750 ha., le chapitre catholique de cette cathédrale 12.600 ha., etc.; dans la Bačka, les latifundia de plus de 575 ha. tenaient 18,3 % de la superficie; dans le Banat, une loi magyare, introduite durant la guerre de 1914-1918, cherchait à interdire aux Serbes toute acquisition de terres.

La réforme agraire de 1919-1920 devait donc viser, au premier chef, les plaines du N. Les grandes propriétés du royaume occupaient au total 1.475.949 ha.; là-dessus les régions du N. seules (banovines de la Drave, de la Save, de la Drina et du Danube, la Bosnie-Herzégovine exceptée) accaparaient 1.243.065 ha.,

dont 469.489 ha. de terre cultivée, le reste en forêts et pâturages. La réforme fut loin d'être extrême : à la fin de 1929, sur ces 1.243.065 ha., il restait aux propriétaires 927.731 ha. ; à cette date on avait exproprié et réparti 435.939 ha. pour la Yougoslavie entière, dont, pour les seules régions septentrionales, 315.331 ha., qui furent distribués entre 25.926 familles. D'autres terres furent récupérées par des travaux d'amélioration, dessèchement, irrigation : les statistiques indiquent 822.110 ha. améliorés pour les quatre banovines du N., dont 658.037 pour la seule banovine du Danube. Enfin de nombreux colons partirent de la région où la terre est fertile, mais chère, pour aller cultiver les zones du S.

Aussi la population augmenta-t-elle. La banovine de la Drave saute en dix ans (1921-31) de 1.037.838 habitants (soit une densité de 65,12 au kmq.) à 1.120.549 (70,32 au kmq.). La banovine de la Save, dans ce laps, passe de 2.336.739 habitants (62,97 au kmq.) à 2.603.633 (70,16 au kmq.). Dans la banovine du Danube, durant la même période, les 2.107.648 habitants de 1921 (69,89 au kmq.) sont 2.310.220 en 1931 (76,60 au kmq.). Au milieu des 5.482.235 habitants de 1921 — qui sont devenus 6.034.432 en 1931 — on comptait la presque totalité des 467.658 Magyars et 505.790 Allemands du royaume, au reste déjà en diminution (de 0,6 % et 6,2 %) sur le recensement de 1910.

II. — L'OCCUPATION SERBOCROATE DES MÉSOPOTAMIES

Les Pays-Bas des confins magyaro-yougoslaves se partagent en deux zones nettes : à l'E., la plaine basse de la Vojvodina serbe ; de l'autre côté, la plate-forme de la Slavonie croate. La première a été conquise pacifiquement par le colon serbe durant trois siècles. La seconde fut relativement respectée par les Magyars.

La plaine de la Vojvodina serbe. — Le « Duché » serbe, en dépit des noms multiples, dus aux marécages des vallées fluviales qui déterminent des « pays », est uniforme au point de vue humain comme au point de vue physique : en gros, c'est une plaine basse et sans arbres, aux villages immenses, occupés en grande majorité par des Serbes. Les routes, le chemin de fer y courent rectilignes ; les gares-frontière serbo-roumaines, Velika Kikinda, Žambolja, ne sont que des postes ferroviaires et douaniers, qui portent le nom de lointains villages, à peine

visibles. Il s'agit d'un carrefour de rivières, jadis entièrement couvert par le *lug*, réduit aujourd'hui au bord de l'eau, transformé par les immigrants en immenses champs de céréales. La seule exception se trouve au passage même des fleuves : on y reconnaît souvent, comme aux bords de la Tisa, les trois gradins successifs : de la plaine de lœss — 103-92 m. d'altitude —, par une terrasse de 84-83 m., on descend sur le lit majeur alluvial, de 78-72 m., couvert de ce fourré bourbeux, inondé, qui contraste avec la sécheresse de la plaine. Vers le Danube, au S. du Banat, des dunes de sable, alignées N.O.-S.E., interrompent cette platitude, ou bien, entre la Tisa et le Danube, au N.O. de Belgrade, un plateau de sable et d'argile. A quelques rares coins près, c'est le même paysage.

Pays purement agricoles, ils n'ont guère d'autres ressources que les produits du sol. Chacun des arrondissements de Pančevo, Veliki Bečkerek, Velika Kikinda dans le Banat, de Novisad et de Topola dans la Bačka cultive plus de 20.000 ha. de blé : ils viennent en tête de tout le royaume. Les mêmes arrondissements et ceux de Subotica, de Sombor en Bačka, possèdent près de 20.000 ha. en maïs. Somme toute, le grenier nécessaire à la Yougoslavie montagnaise.

La population serbe y a conservé les traits balkaniques. Ce sont des paysans riches, habitant de gros villages agglomérés, aux longues rues droites, aux maisons peu espacées entre les vergers, parfois les vignes; on voit partout la petite mesure cubique, de boue enduite de chaux blanche, coiffée d'un toit haut et épais, jadis de chaume, maintenant de tuiles. Parfois, le long des Confins militaires du Banat, une maison isolée, *salasa*, où la *zadruga* serbe s'est conservée mieux qu'ailleurs. Les traditions historiques y sont immuables. C'est en Sirmie que Vuk Karadžić a recueilli les plus beaux chants de son folklore. Jadis les paysans passaient la frontière en foule pour assister aux fêtes nationales serbes, acclamer ce qu'ils appelaient, malgré la découpe politique, « leur roi », « leur armée ».

La population contient deux forts groupes minoritaires, les Hongrois et les Allemands. Dans la banovine du Danube vit la grande majorité des Hongrois de Yougoslavie (385.526 sur 467.658) et la grande majorité des Allemands (344.136 sur 505.790); parmi les 2.107.658 habitants de la banovine (en 1921, les chiffres de 1931 n'ont pas été encore totalement publiés), ils forment deux minorités imposantes, mais différentes, la seconde complètement ralliée au nouvel Etat.

Au surplus, l'Etat yougoslave, lié par les traités de minorités, ne se comporte guère envers ses allogènes comme l'Etat hongrois traitait les Serbes : en 1929, les enfants hongrois disposaient

de 37 écoles maternelles (2.874 enfants), 103 écoles primaires (28.590 élèves), 8 écoles primaires supérieures, dont 5 publiques (1.037 élèves), 3 lycées à Subotica, Senta et Veliki Bečkerek (943 élèves); les Allemands peuvent envoyer leurs fils et filles dans 38 écoles maternelles (3.658 enfants), 154 écoles primaires (33.304 élèves), 6 écoles primaires supérieures (720 élèves), et un lycée, à Novi Vrbas en Bačka (184 élèves). En outre, les Hongrois peuvent lire 25 journaux et revues en langue magyare, dont 5 quotidiens, les Allemands 26, sans oublier les associations intellectuelles, en tête le *Kulturverband* allemand, qui réunit plus de 45.000 membres.

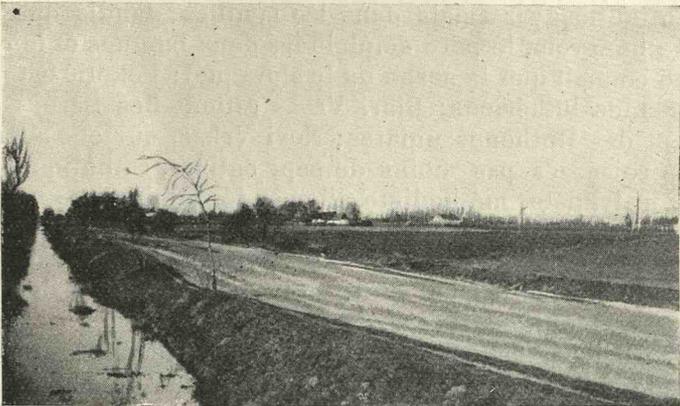
Le grand problème de contact est celui de la Terre. Tous ces pays étaient, pour une large part, répartis dans les latifundia de l'aristocratie hongroise et des archiducs autrichiens. Les réformes agraires ont amené ici une véritable révolution sociale, dont seuls quelques exemples précis pourront donner un aperçu.

Le Banat occidental. — L'ancien comitat de Torontal possède la population la plus mélangée. En 1910 les Hongrois y comptaient, sur 614.151 habitants, 128.405 des leurs, 165.779 Allemands, 86.937 Roumains, et escamotaient le total des Slaves en les rangeant sous maintes rubriques, voire sous le nom général « autres ». Il y avait cependant 234.000 Slaves, en grande majorité des Serbes (199.750). Les Serbes y formaient du reste, d'après le recensement magyar même, la population la plus dense (de 70 à 100 habitants au kmq., surtout sur la rive N. du Danube et la rive E. de la Tisa). A l'E., dès que les collines banatiques se mêlent à la plaine, la majorité passe aux Roumains.

La classe agricole du Banat — 428.648 habitants de 1910 — offrait l'inégalité la plus criante : d'un côté 87 propriétaires de plus de 1.000 arpents (575 ha.), 81 Magyars et 6 Allemands, et 3.456 propriétaires de plus de 100 arpents (57 ha.); de l'autre 177.307 ouvriers agricoles, de toutes nationalités, et 117.359 propriétaires ou fermiers de moins de 10 arpents (5 ha. 75), 46.880 Serbes, 24.286 Roumains : une grande partie (59.820), possédant moins de 5 arpents, n'avait pas de quoi se nourrir. La noblesse hongroise dominait une tourbe d'ouvriers et de fermiers, dont au reste beaucoup de Magyars appauvris et asservis.

Les décrets de 1920 exproprièrent les grands domaines; de nombreux décrets se succédèrent, codifiés en 1923 et 1925; en fin de compte les bénéficiaires de la réforme furent les « intéressés locaux » (paysans qui ne possèdent pas de terres ou en possèdent insuffisamment), les « volontaires » (*dobrovoljci*), c.-à-d. les engagés dans l'armée serbe de la Guerre, qui peuvent recevoir gratuitement 5 ha. en Vojvodina, enfin les « colons »,

soit les paysans de régions surpeuplées transférés sur les terres du N. Parmi les 228.635 arpents de terres arables du Banat (bureaux agraires de Veliki Bečkerek et de Vršac) furent ainsi distribués 150.073 arpents à 33.828 familles (1923). En 1933 avaient reçu la terre 24.540 familles indigènes (69.230 arpents), 5.449 familles de volontaires (46.936 arpents), 2.247 familles de colons (16.304 arpents). Les colons sont venus des parties pauvres, karstiques, du royaume, Lika, Dalmatie, Herzégovine, Monte-



Phot. J. Ancel.

FIG. 97. — LA BAČKA

La plaine s'étend à l'infini, coupée seulement de villages aux clochers élancés et de canaux d'écoulement. Vue prise à la frontière hungaro-yougoslave à Horgoš, (N. E. de Subotica), ancien village hongrois dont les grands domaines ont été partagés entre des émigrants serbes de la Lika (Croatie maritime) et des optants yougoslaves venus de Hongrie.

negro. Le paysan doit payer 50 dinars par arpent pour entrer en possession de ses terres (à l'exception des volontaires) et 2 % de la valeur des terres, au reste estimées très bas, payable en trente ans à 6 % d'intérêts. Dans trois ans sera achevé le transfert des terres. Ainsi une grande propriété hongroise de Žambolja, près de la frontière roumaine, 32.272 arpents, a été amputée de 30.637 arpents, qui furent répartis en trois colonies neuves, sorties de terre, Karadordevo, Aleksandrovo, Vojvoda Stjepan, ainsi qu'entre les indigènes des villages voisins. La loi laisse au propriétaire un maximum de 100 arpents (aux absentéistes), de 521 (à ceux qui travaillaient la terre).

La Bačka. — Entre la Tisa et le Danube, la plaine n'est ni moins monotone de paysage ni, quand on l'aborde, moins confuse de langue. Sur les pistes, les « routes d'été », comme on dit, car elles ne sont guère qu'en cette saison praticables, on

traverse des villages aux idiomes disparates et mêlés : entre les deux principales villes, Subotica au N. et Sombor à l'O., Čonoplja est peuplé de Bunjevci et d'Allemands; Krnjaja, au nom serbe, n'a guère que des Allemands; Stara Moravica a des Hongrois calvinistes; Paćir est pour les 2/3 hongrois et pour 1/3 serbe; Bajmok réunit des Magyars, des Bunjevci et des Allemands; Horgoš à la frontière a recueilli, à côté de sa population hongroise, des optants yougoslaves de Hongrie; Bačka Topola groupe des Slovaques et des Bunjevci magyarisés; Mali Idoš est tout entier magyar (mais dans les familles, tandis que le fils parle le hongrois, le père emploie les deux langues et le grand-père ne connaît que le serbe ou le slovaque); Feketić est peuplé d'Allemands luthériens; Stari Vrbas retient des Serbes orthodoxes et des Ruthènes uniates; Novi Vrbas, surtout allemande et hongroise, n'a pas moins de sept églises, catholique, luthérienne, calviniste, méthodiste allemande, méthodiste hongroise et juive; sans compter les nombreuses colonies récentes de Bosniaques, Ličani (gens de la Lika), Dalmates et Istriotes. Subotica donne l'impression d'un caravansérail : ses maisons sans étages, ses boutiques basses, en dépit de ses rues larges, rappellent l'Orient; mais au Corso du soir, sans pittoresque, les modes de Vienne ont tout envahi; son gros Hôtel de Ville, de briques rouges, où le gothique se mêle au baroque, témoigne de l'activité de la cité, où se pressent 100.058 habitants de toutes langues; on entend parler le serbe, l'allemand, le magyar. Un carrefour et une Babel.

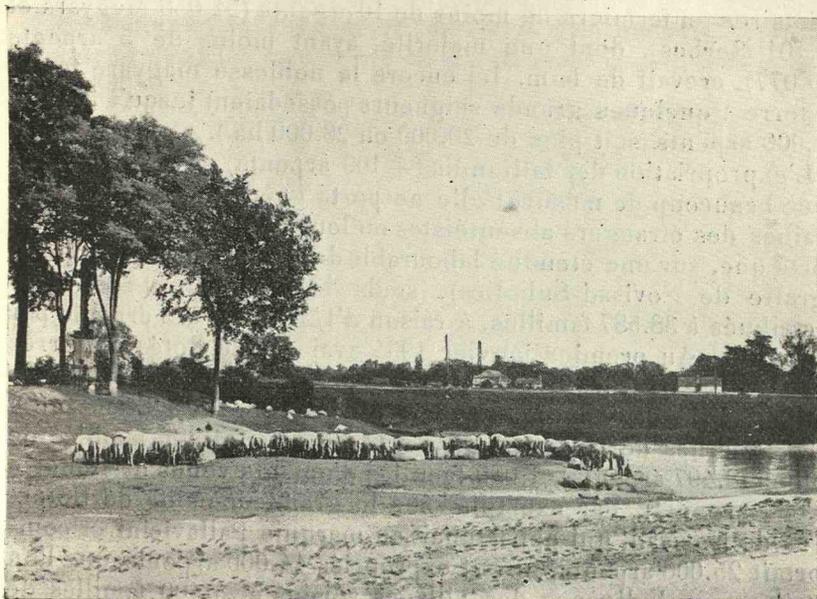
Cette impression première du voyageur a cependant besoin de la confrontation des chiffres. Si l'on en croyait les Hongrois, maîtres autrefois du pays et des statistiques, la population magyare s'accroissait régulièrement dans la Bačka :

en 1880 :	638.063 habitants,	dont	245.516 Magyars.
1890 :	716.488	—	— 288.521
1900 :	764.217	—	— 327.108
1910 :	809.280	—	— 363.518

Ainsi la population augmentait de 12,3, de 6,6, de 5,9 % selon les décades, et les Hongrois, en dépit de leur natalité notablement plus faible, se multipliaient au taux de 17,5, de 13,5, de 11,1 %! Sans doute l'industrialisation des villes explique pour une part la magyarisation : le prolétariat hongrois fournit les ouvriers des usines, des digues, des canaux, des chemins de fer, nombreux dans un pays où les routes sont difficiles à construire, à entretenir. Mais ce fut là une population flottante, qui n'était pas liée au sol, et qui, dès la paix, retourna dans son pays d'origine. En 1919, un recensement serbe comptait 819.339 habitants,

dont 405.128 Slaves (322.063 Serbes), 200.748 Magyars, 179.902 Allemands, 19.659 Juifs. Cette statistique répond aux calculs allemands, qui estiment les Allemands de la Bačka à 174.000, dont 142.000 dans les communes allemandes, 103.000 catholiques. Les plus prolifiques sont les Serbes, qui gagnent d'année en année.

C'est à l'O. et au S. que les Serbes s'amoncellent, le long



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 98. — LA BAČKA

Paysage-type de la plaine pannonique : la nudité n'est interrompue que par les villages enfouis dans des boqueteaux, et d'où émergent les cheminées des sucreries. Ici, au fond, la petite ville de Sombor.

du Danube. A l'O., comme dans la Baranja sur la rive droite du fleuve, se pressent les gros villages šokci, signalés par le costume pittoresque des femmes, si semblables aux Macédoniennes, avec les broderies vertes et rouges des robes, le lourd tablier de laine, qui recouvre la chemise blanche, et, aux pieds, les brodequins laineux. Au S., toujours sur la rive gauche, dans une boucle du Danube, Novisad est une ville serbe. Déjà la Montagne apparaît : l'éperon schisteux, où se dresse la citadelle de Petrovaradin, qui protège la ville, et à l'horizon la longue croupe de la Fruška Gora, aux vieux couvents serbes et aux vignes fameuses. Les maisons menues, basses et jaunes, les petites rues étroites, dès qu'on quitte la principale artère, rappellent toutes les villes pannoniques. Mais cette citadelle de la civilisation serbe grandit

depuis qu'elle n'est plus sous le joug étranger : entre 1921 et 1931, elle a passé de 44.237 habitants à 63.966.

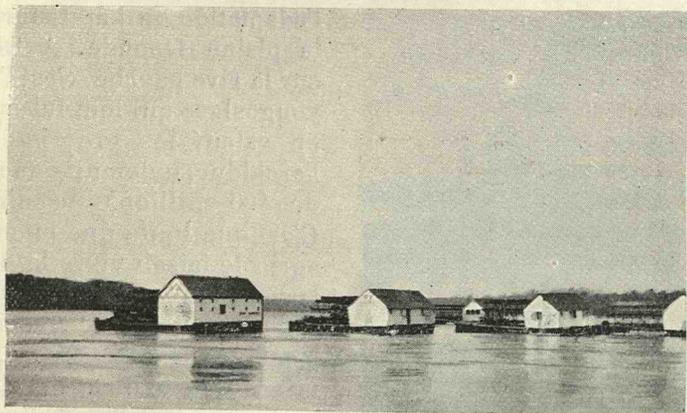
En 1910, la société reflétait la même inégalité que dans le Banat : sur les 488.489 agriculteurs, d'une part 104 latifundistes au-dessus de 1.000 arpents, dont 85 Magyars, et 4.719 propriétaires de 100 à 1.000 arpents; d'autre part, 228.038 ouvriers agricoles, aussi bien magyars qu'allemands et serbes, et 120.951 propriétaires ou fermiers de moins de 10 arpents (51.056 Magyars et 27.101 Serbes), dont une majorité, ayant moins de 5 arpents (69.077), crevait de faim. Ici encore la noblesse magyare tenait la terre : quelques grands seigneurs possédaient jusqu'à 35.000, 50.000 arpents (soit plus de 20.000 ou 28.000 ha.).

L'expropriation des latifundia (+ 100 arpents) se fit cependant avec beaucoup de mesure; elle ne porta guère que sur les domaines des étrangers absentéistes ou loueurs de leurs terres. De sorte que, sur une étendue labourable de 253.253 arpents (bureau agraire de Novisad-Subotica), seuls 131.543 furent dès 1923 distribués à 38.587 familles, à raison d'1/2 arpent à 2 arpents par personne. Au premier janvier 1934 avaient été dotés de terres (dans la Bačka et les zones voisines, Baranja et Srem) 40.955 familles indigènes, insuffisamment pourvues (104.178 arpents), 8.318 familles de volontaires (68.092 arpents), 1.385 familles de colons (8.497 arpents), 1.089 familles d'optants venus de Hongrie (5.835 arpents). Par exemple, sur le grand domaine de Hotek, près de Novisad, qui appartenait au marquis Pallavicini et comportait 25.000 arpents, furent expropriés 14.000 arpents, que l'on attribua aux indigènes des villages voisins et à 400 familles de colons, venus, comme toujours, des régions pauvres de l'Adriatique.

La Baranja. — L'angle, que forment le Danube et la Drave, n'a jamais fait partie historiquement de la Vojvodina, mais ne présente avec la Bačka guère de différences. Cependant la zone d'inondation du Danube marque entre les deux une coupure déserte : des îles basses, couvertes de saulaies, de roselières, de fourrés entre lesquels scintille de-ci de-là le ruban vert d'un ancien bras ou d'un méandre recoupé. C'est sur le bord des terrasses de lœss que la vie reprend : parfois un éperon de lœss permet le passage d'un bac, tandis que le fleuve, resserré et plus rapide, fait mouvoir quelques moulins; le plus souvent, la rive droite du Danube est barrée au loin par la falaise, par les collines de lœss, qui montent à 145, à 230 m., sont couvertes de vignes et percées de demeures de troglodytes; y courent les routes unissant de longs villages, qui contrastent avec les villages circulaires de la plaine basse. Ce double paysage se poursuit entre la

zone marécageuse, coupée de digues, de canaux d'assèchement, et le plateau de lœss, couvert de maïs et de blé.

La population y est mêlée autant qu'ailleurs. Sur les 352.478 du comitat de Baranja en 1910, les Magyars se disaient 199.659, en face de 112.297 Allemands et 40.468 Serbes, et ils s'en sont fait attribuer la majeure partie, avec le chef-lieu, Pécs. La population hongroise aurait crû de 40 à 50 % entre 1880 et 1910. Cependant, en analysant commune par commune les résultats des recensements décennaux, on arrive à des constatations troublantes : dans les communes où les Magyars constituent la majo-



phot. J. Ancel.

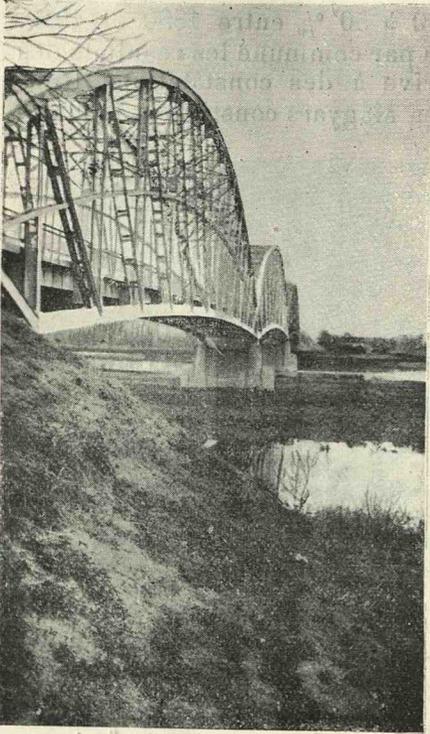
FIG. 99. — LE DANUBE DANS LA PLAINE PANNONIQUE

Le Danube à Bezdán (« Qui n'a pas de fond »). Vue prise de la rive gauche, en Bačka; moulins sur le fleuve. Au fond la rive droite à Batina en Baranja et son ruban boisé qui masque la plaine.

rité incontestable, ils décroissent; dans les communes fort peu hongroises, les Serbes augmentent régulièrement; dans les communes mixtes, le résultat est autre : de dix en dix ans, les Magyars progressent, les Slaves diminuent; ceux-ci tombent, par exemple en trente ans dans une commune, de 307 à 19! Le calcul est fantaisiste : c'est le moins que l'on puisse dire.

C'est le coin des immenses propriétés féodales : le comte de Majláth possédait, sur les deux rives de la Drave, 43.000 arpents, dominés de son château de Donji Miholjac sur la rive droite. A Belje (aujourd'hui Kneževó), l'archiduc Friedrich détenait 86.000 arpents, dont 19.000 de terres arables, 10.000 de prairies et pâturages, le reste en fourrés et forêts de plaine, faisait travailler une population rurale, qui comprenait 70 % de Slaves (40 % de Serbes, 20 % de Croates), 20 % de Švabe (Allemands souabes), 10 % de Hongrois. A côté, autres domaines de seigneurs magyars et des Habsbourg.

La réforme agraire vint tailler dans ces grands biens. L'expropriation du domaine de Donji Miholjac a permis de donner des terres à 400 familles de volontaires de la guerre, qui ont reçu chacune 8 arpents arables et 1 arpent de prés : tel le village neuf de Gloždje sur la rive droite de la Drave, étalé sur deux larges



Phot. J. Ancel.

FIG. 100. — LA BARANJA

La large et basse vallée inondable de la Drave forme, à Donji Miholjac, une solide frontière linguistique et politique entre la Hongrie (au fond) et la Yougoslavie.

rues boueuses, peuplé de Serbes de la Lika : les maisons de boue blanche, couvertes de tuiles, coquettes et sobres, construites par ces montagnards, révèlent vite l'adaptation du karst stérile à la plaine féconde. A Belje, sur la rive gauche, c'est l'Etat yougoslave qui met lui-même en valeur les propriétés de l'archiduc, indemnisé au reste de 400 millions de dinars. C'est que toute une industrie agricole faisait vivre la population : sucreries, beurreries, tuileries, voire fabriques de machines ; à côté des 400 ouvriers des usines, des 1.000 ouvriers agricoles, chaque été s'assemblent pour la moisson des céréales, et plus tard pour la récolte des betteraves, 3.000 ouvriers temporaires, qui, descendus des Montagnes de l'O., ont besoin de compléter leur maigre gain-pain.

Ainsi, tout le long de la Drave, la réforme agraire a dressé de nouveaux villages serbes. Les magnats hongrois, ennemis de la Yougoslavie, en dépit de l'expropriation modérée (la Société anonyme, fondée par le comte Majláth, a gardé 800 arpents de terres arables et 15.000 arpents de forêts), ont été remplacés par d'anciens soldats, qui ont gagné la terre, cultivent et défendront leur lopin. La colonisation, sans doute stratégique, est devenue surtout sociale.

La Sirmie. — L'antique Sirmie, le *Srem*, coincée entre le Danube et la Save, a déjà un tout autre caractère que les plaines.

basses de la Vojvodina. Les collines de la Fruška Gora, la « Montagne des Francs », qui culminent à 539 m., oblige le Danube à un détour. C'est déjà la Montagne du S. qui fait son apparition, qui émerge en îlots, en petits massifs cristallins, refuges des moines serbes, ouvriers de la résurrection littéraire des XVIII^e et XIX^e siècles. Ces monts mamelonnés et boisés de chênes, ces petites vallées étroites où les villages s'allongent, ces routes sinueuses, que parcourent les chars à bœufs traînant les bois coupés, ces bourgades aux maisons disséminées entre les vergers et que surmontent, seuls maintenant, les bulbes des églises orthodoxes, ces demeures de bois couvertes de bardeaux, entourées de palissades, ces fontaines aux eaux vives, devant lesquelles se rassemblent les villageoises aux corsages bariolés et aux tabliers épais, tout annonce la Šumadija et la Serbie montueuse.

La grande propriété était là moins importante qu'au N. du Danube. On y rencontrait aussi, parmi les latifundistes, les Eglises et les couvents : l'évêque catholique de Djakovo possédait 35.000 arpents, le Patriarche orthodoxe de Karlovci 10.000. Les étrangers ne détenaient guère que la moitié des terres arables et des pâtures, 28 grands domaines sur 60. Comme au delà de la Save, la petite propriété serbe existait déjà en partie. Aussi les terres disponibles furent-elles moins abondantes (55.773 arpents expropriés sur 73.855 labourables), les familles pourvues moins nombreuses (17.595), les colonies nouvelles plus rares (6 seulement) (bureau agraire de Vukovar).

L'occupation du sol prit ici surtout un autre aspect, purement serbe. Ce fut l'union de tous ces petits propriétaires dans des coopératives agraires, qui ont adopté souvent l'antique nom de *zadruga*, détourné de son premier sens. De tous les pays yougoslaves, c'est la Vojvodina qui groupe le plus de coopératives (222 sur les 357 du royaume) et le plus de membres (19.038 sur 26.106), assemblés en trois fédérations (Bačka, Slavonie et Baranja) : se font en commun l'achat des semences, du bétail, des instruments agricoles, des matériaux pour la construction des maisons. L'Etat les surveille, les aide, leur ouvre des crédits. La coopération a remédié au morcellement excessif.

La plate-forme de la Slavonie croate. — Entre la Baranja et le confluent de la Mur dans la Drave, la frontière est simple : la Drave la marque, frontière naturelle par les marais qui encombrant ses rives, régulièrement, largement inondées, frontière humaine également; sans doute le peuplement slave dépasse parfois le talweg, et c'est moins le cours du fleuve que l'extrême limite de la zone d'inondation sur la rive gauche qui est la fron-

tière linguistique ; mais de tout temps la frontière administrative d'entre Hongrie et Croatie s'est établie sur le fleuve même ; la frontière politique de Trianon s'est modelée également sur lui.

Au S. du fleuve, c'est bien un nouveau paysage qui succède à la platitude absolue de la plaine hongroise. Une longue plate-forme domine les marais, comme dans le Srem. Les sols ne sont plus les mêmes que dans les Pays-Bas de la Vojvodina : les terres noires de l'E. sont devenues cendreuseuses. Le climat, plus humide, a lavé la surface de ce *podzol*, éminemment forestier, mais défriché en partie. Là aussi, de place en place, émergent les premiers témoins du socle cristallin du S., le Papuk à 953 m., la Zagrebačka Gora à 1.035 m.. Peu à peu le parler croate s'est substitué à la langue serbe. Et, à l'O., la dépression de Zagorje, que découpe la Krapina, marque la limite de la plate-forme croate et de la Slovénie montueuse.

La Slavonie n'est donc pas si uniforme : c'est un pays d'économie mixte, où les forêts de chênes, avec l'élevage traditionnel des porcs, occupent 36 % de la surface, où les prairies et pâturages forment de 20 à 50 % de la superficie productive, où les labours ne s'étalent plus que sur 10 à 60 % du sol selon les arrondissements, sauf autour de Bjelovar et de Varaždin à l'O., où ils prennent 60 à 70 %. Il n'y a plus que 2.000 à 10.000 ha. de blé par arrondissement, de 5.000 à 15.000 ha. de maïs, chiffres encore considérables, mais pourtant très inférieurs à ceux de l'E. En revanche, on compte 500 à 1.000 ha. de vignes par arrondissement, parfois 2.000 (autour d'Osijek à l'E. et entre Zagreb et Varaždin à l'O.), 250 à 500 arbres fruitiers par kmq., et parfois de 500 à 1.000 (dans le Zagorje), les pruniers en tête. Porcs vivants ou fumés, prunes séchées ont fait, par l'exportation, la fortune de ces paysans croates.

La vie change aussi avec le terroir. Le gros domaine de l'ancien régime et sa cohorte de journaliers ont disparu. Mais, dans les régions qui n'ont jamais subi le joug turc, près de Zagreb et dans le Zagorje, subsistait une vraie noblesse rurale, les *šljivari*, « cultivateurs de prunes », qui faisaient retourner la terre par des métayers ou *muži*. Les premiers lièrent partie avec la noblesse hongroise, résistant à l'unification yougoslave, formant jadis les plus fermes appuis de ce « parti du droit » de Starčević, fêrus de pancroatisme, attisant les querelles religieuses. Très exclusifs, ils se considéraient comme les seuls Croates, *Horvati*, méprisant à la fois les gens de l'E., les Serbes, qualifiés de *Vlah*, et ceux de l'O., les Slovènes, *Kranjci* ou « gens de la Frontière », ceux-là considérés comme trop Balkaniques et ceux-ci trop Européens.

Les métayers, les *muži*, leur étaient dociles. Mais, affranchis en 1853, ces petits se mirent au travail avec ardeur. Ainsi triment

ces paysans, durs à la besogne, propriétaires de leur lopin, avides aussi de plaisirs, plus portés aux jouissances matérielles qu'aux satisfactions politiques et libérales; dans leurs petites maisons basses de bois, couvertes de chaume, parfois de lattes, éloignées les unes des autres, mais s'allongeant en rues interminables soit au pied de la Montagne, soit sur la rive élevée des vallées, ces hommes surveillent de près leurs pruneraies et de loin leurs champs immenses de blé ou de maïs. La population est dense : 66 habitants au kmq. dans les environ de Zagreb, 114, voire 167 dans certaines vallées du Zagorje. L'immigration urbaine a complètement slavisé les villes. Tandis que la Croatie féodale méprisait la démocratie rurale des Serbes, la Croatie paysanne se rapprochait d'eux, dans une commune aversion pour les « Messieurs » des villes. De ce milieu sortit Radić, tribun populaire à l'allure paysanne, politicien madré, qui combattit à la fois Zagreb et Belgrade. Cette géographie humaine explique, pour une large part, les difficultés d'adaptation du premier Etat yougoslave.

Là encore le nouveau régime amena une réforme agraire, qui écarta les grands propriétaires, soit hongrois, soit croates : dans la circonscription agraire d'Osijek, sur 82 domaines expropriables (473.003 arpents dont 166.068 arables), 44 appartenaient à des étrangers (97.111 arpents arables) : ici, en Slavonie, la réforme pourvut 27.403 familles (avec 106.420 arpents), dont 23.091 familles indigènes, 3.450 de volontaires, et seulement 862 colons venus d'ailleurs. Les journaux locaux ont raconté les premiers effets de la réforme avec des chiffres faux et une note pittoresque. Jadis les nobles traitaient les paysans du nom d' « hommes » ; aujourd'hui, le paysan réplique : « Je ne suis pas homme, je suis maître chez moi. » Les châteaux féodaux tombent en ruines, quand ils n'ont pas été rachetés par des banques, la Caisse d'épargne croate ou l'Union des Coopératives rurales. La réforme dans le reste de la Croatie fut loin d'atteindre cette ampleur (169.531 arpents lotis en 1923, attribués à 98.535 familles, et, en 1933, 557.202 arpents distribués entre 191.504 familles, pour la Croatie entière). Osijek, avec ses 40.339 habitants, est le grand marché de la région : il centralise les bois de Slavonie, surtout les chênes, et les transforme en poutres, planches, traverses de chemins de fer, boissages de mines, etc.; à côté, des distilleries, sucreries, tanneries, usines textiles. Un gros bourg de l'Europe centrale, avec ses maisons basses serrées le long de la Drave et ses interminables faubourgs paysans. Aujourd'hui la crise l'atteint dans ses forces vives et les stocks de bois, qui ne trouvent plus preneurs en Italie ni en France, s'accumulent le long des quais. Mais, du point de vue politique, la population, croate, parfois de descen-

dance germanique comme en témoignent certains noms, communie dans l'aversion hongroise, proteste, par ses journaux, ses drapeaux, à propos de la moindre manifestation de l'autre côté de la frontière, contre le « Non, non, jamais ! » de la propagande magyare. C'est dans les villes des confins que le patriotisme est le plus chatouilleux, le plus saisissant.

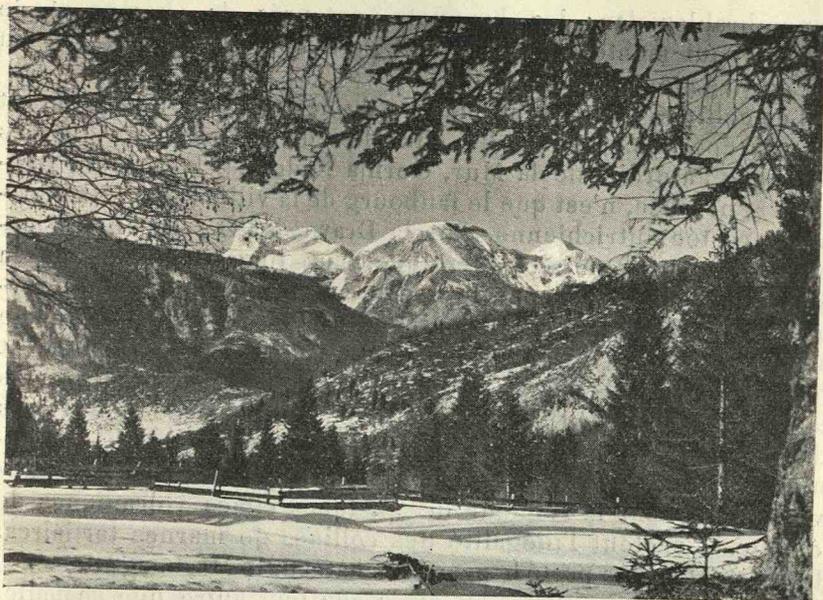
La question des langues ne se pose pas dans la Slavonie, pas plus que dans toute la Croatie, où l'énorme majorité serbocroate de plus de 2 millions (2.122.491 en 1921 sur 2.336.739 habitants de la banovine de la Save) submerge toutes les minorités, surtout les Allemands (59.993) et les Hongrois (51.648), sans compter les autres Slaves, 43.468 Slovènes et 39.548 Tchécoslovaques.

III. — LA DÉFENSE SLOVÈNE SUR LES PIÉMONTIS ALPESTRES

A l'O., aux approches des Alpes, la frontière hongroise quitte la Drave pour la Mur. Au S. de la rivière, les parlers croates cèdent la place aux dialectes slovènes. Le gros bourg de Čakovac, centre du *Medjumurje* (nom croate) ou *Medjimurje* (terme slovène), — les inscriptions y sont bilingues — est mixte. Au delà de la Drave, la vieille forteresse de Varaždin défend le passage et le croatisme.

Le paysage change. Ce n'est pas encore la Montagne, les Alpes, la vraie patrie slovène. Mais son ombre est proche. Le sol podzologique s'ondule. Et les deux pays de la Mur, antichambres slovènes de la plaine pannonique, se ressentent du voisinage.

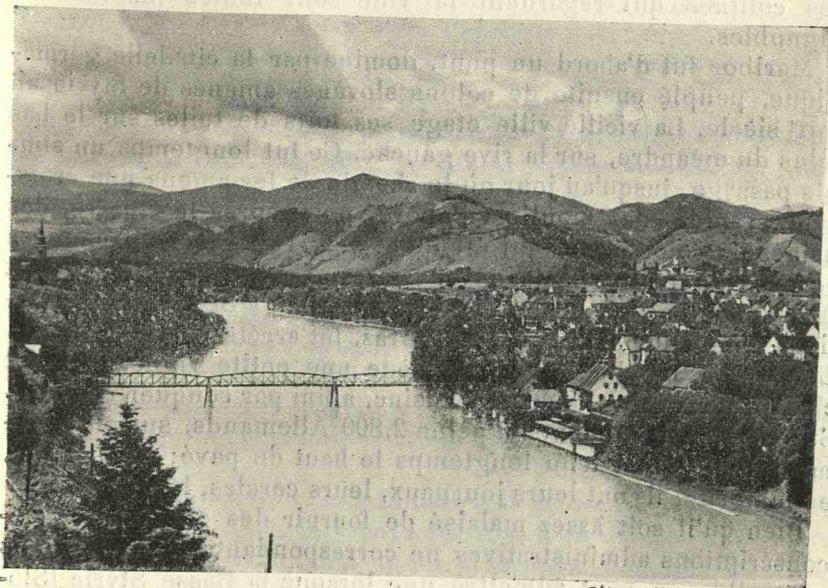
Le Medjumurje. — Entre Drave et Mur, ce n'est plus la Mésopotamie humide et basse. Peu à peu la plaine fertile, couverte de moissons ou de chaumes, se fait moins monotone et plus riante. Le bocage s'y insinue. Čakovac est moins un marché du blé ou du maïs qu'une foire, un centre d'expédition d'œufs et de dindons ; le château des Zrinjski, célèbre dans l'histoire des luttes nationales contre les Habsbourg, paraît une grosse ferme de briques à l'orée de la petite ville. Les collines modestes sont découpées de nombreuses rivières. La Mur s'y insinue entre une rive droite escarpée, boisée, et une rive gauche, qui à Radgona (Radkersburg) devient autrichienne, basse, humide, herbeuse, drainée parfois de petits affluents, dont le nom, Plitvički, rappelle les anciens « lacs » ou étangs. Les maisons mêmes changent d'aspect : aux villages de plaine, faits de boue et de chaume, construits en demi-cercle avec pour centre l'église et pour corde la route, succèdent les hameaux aux fermes de bois éparses,



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 101. — LA HAUTE SLOVÉNIE

Les Alpes calcaires du Sud passent d'Italie en Yougoslavie. Au-dessus des forêts la pyramide de Triglav (2863 m.) à l'extrême Ouest de la Slovénie est une borne-frontière italo-yougoslave.



Phot. Novak, Maribor.

FIG. 102. — LA BASSE SLOVÉNIE

Le Pohorje ou « Montagne » forme la terminaison des Alpes slovènes sur la plaine pannonique. La ville de Maribor (Marburg) (à droite) sur la Drave est au contact de ces deux paysages, dans un petit bassin, recoin effondré de la plaine : la ferme rondeur des cimes volcaniques y alterne avec les collines marneuses exposées au Midi et éclaircies de vignes. Le petit paysan slovène, viculteur et laboureur, a arrêté à cette limite la descente allemande.

innombrables dans les bosquets, entourés de champs et de vignes, qui montent petit à petit vers les *Slovenske Gorice* ou « Collines slovènes ».

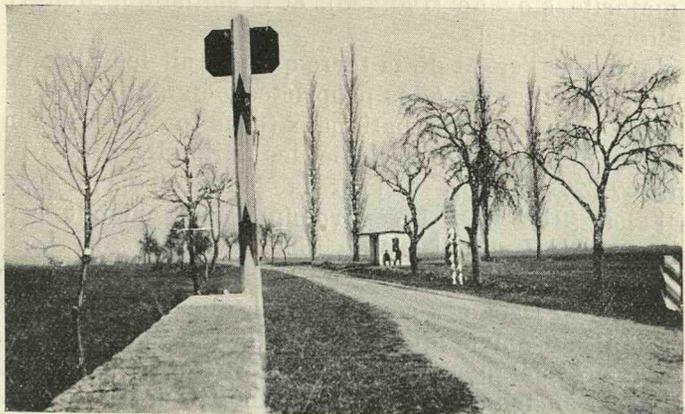
Les collines avançant sur la rive du fleuve, les villes profitent de ces éperons. Ce sont les citadelles du germanisme que ces passages : à droite de la Mur, Gornja Radgona, la « Haute Radgona », perchée, n'est que le faubourg de la ville même, Radkersburg, restée autrichienne. Sur la Drave, à l'O., Maribor (Marburg) est dans un site identique, aux limites mêmes de la Montagne, d'où s'échappe le fleuve, aux confins mêmes du germanisme. Les Alpes s'y terminent par ce *Pohorje*, synonyme slovène de *Bachergebirge*, planté de vignes sur les pentes, et les dernières maisons alpestres, toutes de bois, se montrent dès la sortie de la ville; mais le bas même est semé de chaumières de torchis. Ce bassin est le dernier recoin de la plaine panonique, effondré aux bords des Alpes : avec les platitudes alluviales, alternent la rondeur de quelques cimes volcaniques de diorite et surtout l'inégalité des collines de marnes tertiaires. Une de celles-ci a porté le premier château, le Marburg allemand, dominant la rive gauche en aval; sur une autre une chapelle, érigée en action de grâces lors d'une peste finissante, et, boisée artificiellement, sert aujourd'hui de promenade dominicale. Tandis que le Pohorje, exposé au N., est noir des forêts de hêtres, les collines qui regardent la ville sont toutes plantées de vignobles.

Maribor fut d'abord un pont, dominé par la citadelle germanique, peuplé ensuite de colons slovènes amenés de Styrie au XIII^e siècle. La vieille ville étage ses toits de tuiles sur le bas talus du méandre, sur la rive gauche. Ce fut longtemps un simple passage, jusqu'au jour où le chemin de fer amena une croissance rapide, des moulins d'abord, puis, après la Guerre, des usines de cotonnades, qui étendent vers l'aval leurs cheminées cernées de petites maisons ouvrières. Longtemps Slovènes et Allemands ne s'y considéraient que comme « Styriens ». Le nationalisme allemand, poussé de Graz, fut arrêté à cette frontière. Le paysan, mi-citadin, qui possède une petite vigne, un petit champ, mais travaille aussi à l'usine, a fini par conquérir la ville. Sur les 33.149 habitants, à peine 2.800 Allemands, surtout commerçants; ils ont tenu longtemps le haut du pavé; aujourd'hui, en minorité, ils ont leurs journaux, leurs cercles, leurs écoles.

Bien qu'il soit assez malaisé de fournir des chiffres, les circonscriptions administratives ne correspondant pas aux régions naturelles, on peut admettre que lorsque la Basse Styrie (*Slovenske Gorice* et *Medjumurje*) entra dans le royaume yougoslave, sur une population totale de 244.016 habitants, elle avait

182.757 Slovènes et 61.810 Allemands. Cette population germanique a fortement diminué depuis : toute la banovine de la Drave, c.-à-d. la Slovénie entière, qui englobe aussi une partie de la frontière carinthienne, ne comportait plus en 1921, sur 1.037.838 habitants, à côté de 958.109 Slovènes, que 40.920 Allemands.

Le Prekmurje. — Le pays « au delà de la Mur » n'est pas très différent du Medjumurje : c'est le même contact entre la Plaine



Phot. J. Ancel.

FIG. 103. — LE PREKMURJE

Le début de la plaine pannonique dans le Prekmurje (« au delà de la Mur » à Dolnja Lendava : la frontière hungaro-yougoslave.

et la Colline. Ici mamelons plantés de vignes, au pied desquels s'étalent les hameaux de bois. La plaine basse, 170-180 m., traversée par les rivières nombreuses, qui vont vers la Lendava et la Mur, prairies fangeuses et inondées l'hiver, parcourues l'été de gros troupeaux, coupées de grands villages aux maisons basses coiffées de chaume. Par endroits, quelques bois rares de peupliers et de saules. Le centre en est le gros bourg de Murska Sobota, dont le clocher domine de loin la vaste plaine, au milieu des jardins potagers et des grasses pâtures, coupées géométriquement des canaux d'irrigation : l'horizon n'est limité vers l'O. que par les boqueteaux des sommets des collines, des *Gorice* qui se profilent.

Le Prekmurje slovène appartenait à la Hongrie : c'était, pour les Magyars, le *Totsag*, le « pays slave », d'où ils faisaient venir des légumes et des chevaux, au surplus assez négligé. Ce pays yougoslave, coincé entre les Magyars et les Allemands d'Autriche, où le dialecte slovène, persécuté par les Hongrois, était interdit dans les tribunaux et dans les écoles, toléré seulement à

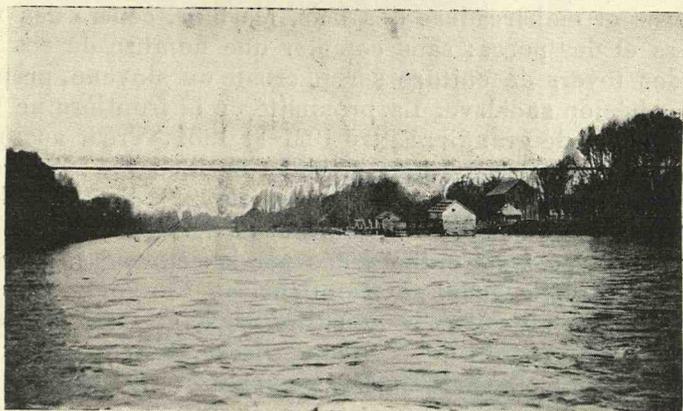
l'église, avait surtout gardé, depuis l'apostolat de Cyrille et Méthode, la liturgie slovène, qui fut le plus grand obstacle à la magyarisation. Les Hongrois le reconnurent en décembre 1918 quand ils offrirent l'autonomie à cette avant-garde de la Yougoslavie future. Trop tard. Le 19 janvier 1919 les paysans slovènes, jusqu'au village de Saint-Gotthard, sur la Raba au N., décidèrent de sortir de l'Etat magyar. Le traité de Trianon laissa la partie N. sous la coupe hongroise. En 1910, tout le Prekmurje comptait 189.759 habitants, dont une petite partie magyare (40.773) et une forte majorité slovène (146.493), et la statistique hongroise est naturellement partielle.

Ce n'était pas l'appât de la terre qui attirait les Slovènes dans la Yougoslavie : les grandes propriétés y étaient rares, et la plupart entre les mains des nationaux (dans toute la Slovénie, sur 836.358 ha. de superficie agricole, les latifundia (+ 75 ha.) couvraient 47.927 ha. (5,4 %) et la petite propriété paysanne 790.431 ha. (94,6 %). Le surpeuplement existait cependant (65 hab. au kmq. en 1921, 70 en 1931), dû aux mauvaises conditions de culture dans un pays de montagne et à l'émiettement des propriétés. Dans ces conditions, la question agraire se présentait tout autrement que dans les bas pays, et le partage ne porta que sur quelques domaines. Pour nous en tenir aux zones frontalières, ancienne Styrie et Prekmurje (bureau agraire de Maribor), 122 grandes propriétés disposaient de 125.955 arpents, dont 75.213 de forêts. Les grands seigneurs hongrois expropriés gardèrent une partie des biens, un Batthyány 356 arpents, un Szapáry 1.886, un Esterházy 6.561. Fin 1929 n'avaient été distribués que 18.349 arpents, dont 17.727 de terres arables. Bénéficièrent de la réforme 14.912 paysans : 14.757, qui possédaient moins de 10 arpents (5 ha. 75), 152 Slovènes émigrés d'Italie, 3 anciens combattants volontaires. Ainsi dans la commune de Dobrovce (10 km. S. S. E. de Maribor, dans le fertile bassin de Ptuj) 294 paysans se partagèrent 217 arpents afin de compléter, par un petit pré, par un petit champ, leur médiocre lopin de terre; dans la commune de Bogojina (10 km. E. de Murska Sobota, dans la vallée de la Mur) à 140 villageois furent distribués 513 arpents de prairies et labours; dans la commune cadastrale de Ščanivca (à 20 km. N. N. E. de Maribor, dans la région des collines) 70 participants, déjà propriétaires, se virent attribuer une cinquantaine d'arpents. On voit, par ces exemples, la faible portée de la réforme dans ces confins slovènes. Un autre problème se pose ici, qui n'est pas résolu encore : la décongestion de la Slovénie par le transport dans l'E. du royaume d'une partie des habitants.

Cette colonisation intérieure est la tâche de l'avenir.

La frontière de la Drave. — Les frontières N. de la Yougoslavie, des terres roumaines aux pays autrichiens, ne sont rien moins que « naturelles ». Des Karpates aux Alpes, la plaine panonique, régulière, coupée seulement de gros villages et de ses puits à balancier, n'est ni plus ni moins monotone que la plaine flamande aux frontières franco-belges. Dans ces conditions l'enchevêtrement des langues peut y sembler naturel. Pourtant la discrimination y est aisée à faire.

Une frontière fluviale, marquée par une longue partie, soit



Phot. J. Aneel.

FIG. 104. — LA FRONTIÈRE DE LA MUR

La large vallée de la Mur, cernée de marécages et de prairies grasses, est une nette frontière de plaine entre l'Autriche (Styrie) et la Yougoslavie (Slovénie). Sur la photographie, prise en aval de Radgona (le Radkersburg autrichien), au bac de Petanjci, les deux rives sont yougoslaves.

150 km., du cours de la Drave, moins le courant fluvial que la zone extrême d'inondation de la rive gauche. Ce fut au reste l'ancienne limite administrative entre la Hongrie et la Croatie, qui dépassait parfois la Drave, atteignait les méandres anciens de la rive N., les digues nécessaires à la protection de la vallée. Il en est de même de la basse vallée de la Mur, dont les inondations, comme celles du 8 septembre 1916, prennent les allures de catastrophes. D'où la nécessité de tenir la rive opposée, et non pas seulement le lit du fleuve.

Une frontière linguistique, dans la mesure où une telle frontière se peut tracer. Il est remarquable que les vieilles cartes allemandes, comme celle de Kiepert (Berlin, 1887), parues bien avant les circonstances de la Guerre, indiquent pour limite S. de la langue hongroise le cours de la Drave, avec les prolongements serbocroates de la rive gauche, puis le cours de la Mur jusqu'à la frontière autrichienne. A cette époque il n'est point

question de Yougoslavie. La carte ethnographique de Cvijić (Paris, 1919), taxée parfois de nationalisme, n'est qu'une réplique de la carte de Kiepert, antérieure de trente ans. Les linguistes actuels abaissent à 512.909 (TESNIÈRE, en appendice de MEILLET, *les Langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, 1928) le chiffre des Magyars de Yougoslavie, que les statistiques hongroises enflent à 565.242.

Une frontière économique, qui n'est jamais une cloison étanche. Il a fallu laisser aux campagnes leurs marchés et leurs fabriques d'instruments agricoles, Subotica, foire du bétail, Osijek, usine des sucres et embarcadère des bois, Maribor, centre des vins, des cuirs et des porcs; sans compter que nombre de ces cités furent des foyers de culture serbe, croate ou slovène, préparèrent la cohésion sudslave. La proximité de la frontière ne les a pas empêchées de grandir. Entre 1921 et 1931, Vršac accroît sa population de 8,93 %, Velika Kikinda de 8,68 %, Novisad de 44,60 %, Subotica de 10 %, Sombor de 2,92 %, Osijek de 13,98 %, Varaždin de 10,78 %, Maribor de 8,11 %.

Une frontière sociale enfin, créée par la réforme agraire. En Hongrie le régime féodal se maintient; en Yougoslavie un régime de démocratie rurale se constitue par le partage des terres. Dans toute cette région du N., Banat, Bačka, Baranja, Slavonie, Croatie, Slovénie, l'expropriation s'empara de 777.656 hectares cultivables, dont 510.758 étaient distribués en 1929. Ainsi s'achève la conquête du sol, entreprise par la poussée vers le N., entre autres depuis la « Grande Migration » du xvii^e siècle. La colonisation des plaines du N. par les Montagnards du S. prépare la fusion définitive des Yougoslaves.

BIBLIOGRAPHIE

- Ouvrages généraux sur la Yougoslavie cités au chapitre XXI, en particulier les *Naselja srpskih zemalja*, et en outre :
- PIGOT : *Les Serbes de Hongrie*. Prague et P., Maisonneuve, 1873, 8° 476 p.
- SETON-WATSON : *The southern slav question and the Habsburg monarchy*. Londres, 1911, 8° XII + 463 p., carte.
- CVJIĆ, RADONIĆ, STANOJEVIĆ, ZEREMSKY, BELIĆ, MIHALDJIĆ : *La question du Banat, de la Batschka, de la Baranja*. P., 1919, 3 vol., f° 31, 38, 28, p. et cartes.
- SLAVIĆ, KOVACIĆ, BREZIGAR, ERLICH, ZOLGER, ZUPANIĆ : *La question du Prekmurje, de la Styrie, de la Carinthie*. P., 1919, 3 vol., f° 19, 23, 47, p. et cartes.
- CVJIĆ : *Frontière septentrionale des Yougoslaves*. P., Lahure, 1919, f° 30 p., 3 cartes.
- HAUMANT : *La frontière septentrionale de l'Etat yougo-slave* (Travaux du Comité d'Etudes, tome second : Questions européennes. P., Imp. nat., 1919, 4° 359 p.), pp. 531-552 et carte au 1 : 1.500.000.
- RADONITCH : *Histoire des Serbes de Hongrie*. P., Bloud et Gay, 1919, in-16, 295 p.
- STANOJEVIĆ : *Le rôle des Serbes de Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe*. P., Bloud et Gay, 1919, in-16, 48 p.
- WENDEL : *Der Kampf der Südslawen um Freiheit und Einheit*. Francfort a M., 1925, 8° 798 p.
- IVSIĆ : *Les problèmes agraires en Yougoslavie*. P., Rousseau, 1926, 8° 376 p.
- Annuaire de l'Association yougoslave de Droit international* : première année. Belgrade et P., Editions-internationales, 1931, 8° 445 p.

- TKALČIĆ : *Etnoloska biblioteka*, n° 1-18. Zagreb, 1925-1932, 8° (avec résumés français ou allemands).
- ZWITTER : *Illyrisme et sentiment yougoslave* (le Monde slave, avril 1933, pp. 39-71; mai 1933, pp. 161-185; juin 1933, pp. 358-375).
- BURGDÖRFER : *Zur Biologie des Auslandsdeutschums Lebensbilanz der Deutschen in der Batschka* (Zeitschrift für Geopolitik, 1933, n° 10 (octobre), pp. 609-617).
- PETERSEN et SCHEEL : *Handwörterbuch des Grenz- und Auslands-Deutschums*. Breslau, vol. I, 1933-1935, 8° 746 p. (en cours de publication) : articles Banat, Batschka, Belgrad.

CHAPITRE XIV

LA FRONTIÈRE ADRIATIQUE

I. — LA FAÇADE MARITIME

La carte nous montre l'Adriatique comme une longue fosse étroite, qui semble tracer un lien entre deux rives rapprochées : l'Italie n'est distante des Balkans que de 175 km. en moyenne, voire de 73 dans le canal d'Otrante : un jour de traversée pour un bon voilier, un petit vapeur, quelques heures pour un contre-torpilleur ou un croiseur rapide. Mais encore l'Adriatique est la mer « très amère » : profonde, dès que les gouffres s'abaissent à 1.600, à 2.000 m. ; mouvementée et subissant les contre-coups de fréquents tremblements de terre, sauvage, quand la *bora* hivernale descend en violence des hautes pressions du N. O., ou que les bourrasques du S. S. E. l'assaillent l'été; bref, ce n'est pas une mer très sûre, et le bateau qui s'y aventure a besoin de refuges. Or chaque littoral a ses inconvénients : la côte italienne est basse, sans abri; la côte yougoslave est haute, une muraille qui barre l'arrière-pays. Les vraies communications ne sont pas O.-E., mais N.-S. L'Adriatique est surtout la route vers l'Orient, c.-à-d. essentiellement le S. E. européen. Ce fut la route que dessinèrent les galères de Venise : s'infiltrant par les *canali*, les chenaux naturels de la côte insulaire dalmate, installant dans les havres leurs *mercanti*, fermant les « bouches de Cattaro » par les *catene*, qui ont gardé le nom de ces chaînes protectrices, les Vénitiens ont badigeonné les murs des villes de leur civilisation : étapes vers l'Europe byzantine ou ottomane.

La côte italienne. — Sur ses 1.000 km., la rive italienne est délaissée : entre Ancône et Briudisi, elle incurve sa ligne simple depuis les basses alluvions du delta padan, où les lagunes, protégées par leurs *lidi*, sont des refuges que les boues menacent, jusqu'aux saillies avancées du Gargano et des Pouilles, tables calcaires que la nature a détachées de la côte d'en face pour les unir à l'Italie. En Vénétie, les populations littorales, attirées sur 200 km. par la pêche des lagunes, finissent par succomber sous

les forces naturelles, fleuves, alluvions, vents, courants, qui colmatent la lagune, la séparent de la mer, coupent l'artère vitale des cités maritimes, installent la malaria sur la plaine marécageuse. L'histoire de la côte montre la désertion des hommes au fur et à mesure que les villes s'éloignaient du bord même de la mer : Adria est aujourd'hui à 22 km. du rivage, Aquilée à 10, Ravenne à 8; Venise même, qui fut durant mille ans le premier port italien, doit détourner l'embouchure de la Brenta, lutter avec Padoue pour se protéger contre la menace fluviale, est contrainte aux conquêtes de « Terre ferme » afin de posséder et de régulariser le fleuve; ce n'est que par d'incessants efforts qu'elle maintient ses communications avec la mer repoussée par les alluvions.

Plus au S., long de 790 km., l'Apennin serre de si près la côte qu'il ne laisse qu'une bande d'un kilomètre bordée d'une plage sableuse : ici les fleuves insuffisants ne déversent pas des déjections utiles, ne permettent pas la présence des villes, à l'exception d'Ancône, le « Coude », débouché d'une vallée au pied d'un promontoire. Puis, 275 km. d'un littoral rectiligne en avant de l'âpre Abruzze, tantôt escarpé, tantôt lagunaire, mais également désert, à l'exception de petits « ports », sans autre valeur qu'une maigre utilité locale. Le Gargano offre contre la *bora* son abri à Manfredonia. Il faut parvenir aux petites entailles de la table des Pouilles pour apercevoir le rare spectacle d'une vie maritime intense, où les ports se succèdent de 10 en 10 km., surtout Bari autour de son cap facile à défendre, et Brindisi sur le rétrécissement maximum de l'Adriatique, tête de ligne des navires vers la Grèce, l'Egypte, Suez, l'Inde et l'Extrême-Orient; au delà d'Otrante la route marine s'ouvre vers le large.

Quand depuis Mestre, qui fait pendant à Venise de l'autre côté de sa lagune, le Simplon-Orient-Express, après avoir franchi les tranchées, surtout celle du Piave, où l'Italie de la dernière guerre arrêtait l'envahisseur, contourne le golfe de Trieste, où retentissent les enclumes de l'arsenal de Monfalcone, puis gravit, depuis Trieste, les premières pentes du karst, le voyageur a l'impression de franchir les limites d'un monde : de lacet en lacet, la voie ferrée s'élève au milieu des terrasses blanches, parfois rayées de bois vert, grimpant sur les gradins d'une muraille qui peu à peu domine la mer. Et, quand le bateau, quittant Trieste, longe la côte de l'Istrie, commence ce paysage étincelant de blancheur, hallucinant de nudité sèche, qui ne quittera plus l'horizon terrestre jusqu'aux plaines basses de l'Albanie. Face à la plate rive occidentale, livrée sans défense aux déjections des fleuves, aux tempêtes marines, aux ouragans venteux, et, sous les héroïques *uskoci*, aux incursions de ces pirates-patriotes qui luttaient aussi

bien contre Venise que contre le Turc, la Montagne orientale dresse ses Citadelles altières embrassant ses baies abritées.

La côte yougoslave. — Depuis le Quarnero istrien jusqu'aux Bouches de Kotor (Cattaro), durant seulement 550 km. à vol d'oiseau, mais sur 1.589 km. de côte effective, la Montagne occupe toute la rive yougoslave : elle barre l'arrière-pays de son mur blanc et nu, tout au plus tacheté d'une herbe rase accrochée aux fentes calcaires, laissant parfois sur ses éboulis du pied des pentes quelques cultures méditerranéennes, frange de potagers, d'olivettes et de vignes. C'est le même rempart étroit, mais morcelé par la mer, qui fait vis-à-vis dans les îles dalmates, parallèles et allongées. Le long de ce *Primorje*, « devant la Mer », large de 50 à 200 m., rarement et au plus de 3 km., dans les recoins plus bas ou les premières plates-formes la Méditerranée apporte sa mer bleue, son ciel transparent, ses hivers pluvieux où tourbillonne la *bora* glacée, ses étés secs frappés du souffle chaud du *široko*, son maquis décline, ses taillis de chênes nains, ses buissons de lauriers-roses, ses grenadiers, ses figuiers, ses citronniers. Il n'est pas une petite anse, remplie de terre meuble et abritée des vents, qui ne soit une oasis, où les cyprés noirs heurtent le vert poussiéreux des oliviers. Sur cette frange adriatique, isolée derrière sa muraille nue, la civilisation méditerranéenne de Venise a pu s'implanter par bribes. Mais des forteresses vénitiennes, nids d'aigles perchés au-dessus des havres, sortirent aussi de hardis marins slaves, les pêcheurs croates du Quarnero, les Boduli des îles dalmates, les Dubrovčani de l'antique république serbe de Raguse, les Bokelji des Bouches de Kotor. L'homme du littoral asservit la mer.

A travers le rempart croate et dalmate, il n'y a guère d'ouvertures. Difficiles sont les communications entre le littoral et l'arrière-pays : cette *Zagora*, l'« Outre-Montagne », est faite des chaînes dinariques, parallèles à la côte, un karst nu et sec, coupé seulement de trous béants, de petites plaines allongées, de plus longues dépressions, parallèles aux crêtes. Pourtant le passage, malaisé, ne s'avère pas impossible : ces chaînes sont traversées par des cols et des fractures, sont disséquées par les vallées, moins celles qui s'en vont, dans les calcaires et par des gorges, vers l'Adriatique, que celles qui, larges et humides, serpentent dans la *Planina* herbeuse, « zone verte » succédant à la « zone blanche », descendent vers la plaine pannonique. Au N. O. surtout, là où le système dinarique est le plus étroit et où la plaine pannonique se rapproche le plus de la mer, la jonction est relativement commode : les routes courent sur le plateau rétréci du karst, entre autres celle qui de Ljubljana et la Save mène à la

« Porte de Fiume », aujourd'hui dans les mains italiennes : Fiume (en slave Rijeka) s'est développée comme débouché de la Hongrie; elle dépérit, privée de son hinterland, et, en face d'elle, séparée par une étroite rivière, grandit au contraire son ancien faubourg, resté yougoslave, Sušak.

Au S. de Fiume, le mur abrupt du Velebit dresse, en deux



Phot. Afanasjev, Crkvenica.

FIG. 105. — LE LITTORAL CROATE

Face au petit port de Crkvenica, l'île de Krk ne présente devant la mer qu'un long rempart dénudé; en arrière, au delà du canal, les hauteurs de l'île de Cres, qui appartient à l'Italie.

paliers, ses 1.750 m., refuge des Ličani (hommes de la Lika), que l'Autriche muait en soldats des « Confins militaires » face aux Turcs, et qui, lorsque l'Empire ottoman se recroquevilla vers le S., gardèrent du régime militaire l'obstination nationale et la logique ancrée sur le sol d'une dure patrie. Ne s'entr'ouvrent là que de petits passages difficiles, aux pieds desquels se blottissent de petits ports. Tel le bourg de Senj, dans un désert blanc étalé sur la mer bleu sombre. Une nudité étincelante revêt toute cette Croatie, qu'on peut à peine nommer « maritime ».

La Dalmatie est plus accueillante. Sans doute, au large, se dessinent toujours ces croupes pierreuses et allongées, qui sont les îles. Sans doute le mur se profile encore, rempart blanc, parfois coiffé de forêts noires, comme sur les calcaires de Makar.

ska. Mais les longues îles se boisent de fourrés épineux et d'arbustes bien soignés. Les courtines se creusent d'anses moins rébarbatives, où s'installent petits et grands ports. Ce sont les coupures qui les déterminent : ainsi Zara, restée italienne de langue et d'appartenance, mais qui, séparée par une frontière de sa banlieue slave, meurt, tandis que grandissent Šibenik



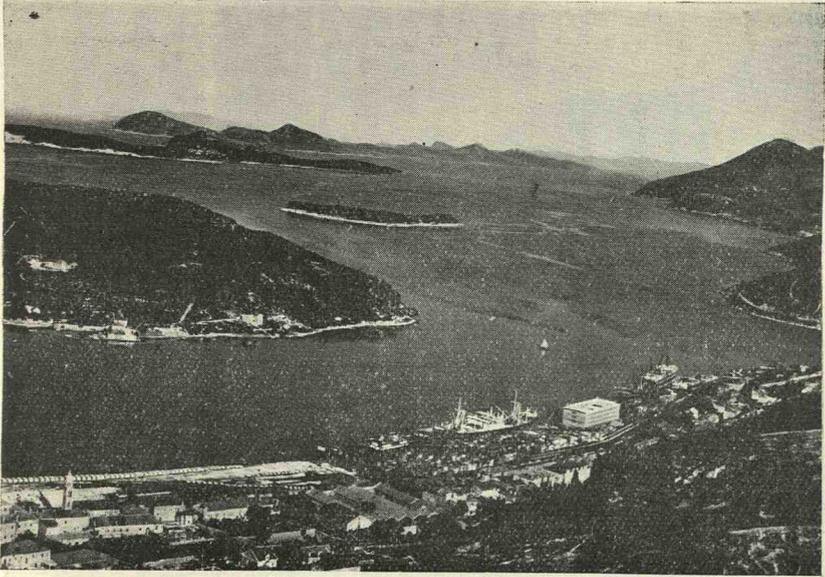
Phot. Bureau central de presse, Be'grade.

FIG. 106. — LE LITTORAL DALMATÈ

La muraille dalmate tombe à pic sur la mer. Les îles proches de la côte sont toutes semblables. Ici le littoral de l'île de Brač, en face de Split, ne laisse qu'une courte frange de petits champs cultivés, aux rares maisons de pierres blanches.

(Sebenico), au débouché de la Krka et aux criques nombreuses (29.579 habitants en 1921, 37.284 en 1931), Trogir (Traù), qui ouvre ses rues aux canaux marins (18.606 citadins en 1921, 23.468 en 1931), et surtout, sous le col de Klis, profondément taillé dans la crête littorale, au-dessous d'un plateau de traversée plus facile, Split. Enfoncé dans les marnes entre les embouchures des rivières qui sourdent, immenses, au pied des falaises calcaires, qui apportent leur eau douce et leur force vive, planté entre les jardins en terrasses de Marjana et la cité-palais de Dioclétien, qui plonge ses murailles dans la mer, toute proche des ruines de la Salona romaine, l'ancien Spalato vénitien, devenu la Split yougoslave, est maintenant, grâce au chemin de fer de Zagreb, la ville la plus importante de tout le *Primorje* (31.549 habitants en 1921, 43.808 en 1931). Le petit Omiš, rencogné derrière

son cap, à l'embouchure de la Cetina qui, en amont, s'encaisse dans d'étroites gorges, ne dispose pas d'une route aisée. La Neretva (Narenta) ouvre un passage plus large vers la Bosna, la grande vallée bosniaque, mais, à son embouchure, les dépôts d'alluvions dressent un obstacle à l'établissement d'un port : Metković n'a qu'un rôle touristique, lié par une voie étroite à



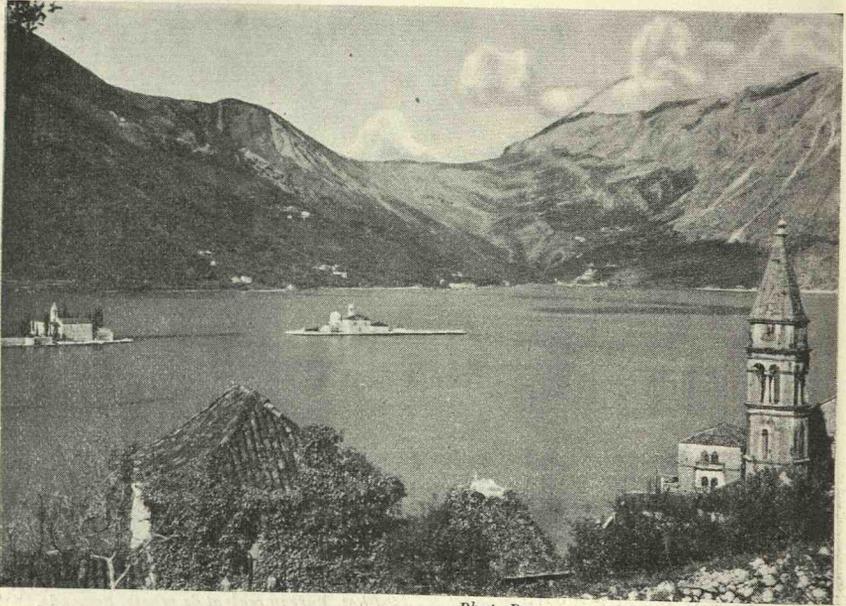
Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 107. — DUBROVNIK (RAGUSE)

À l'O. de Dubrovnik le port moderne, militaire et marchand, de Gruž (Gravosa) bénéficie de la protection de promontoires et d'archipels rocheux.

Mostar et Sarajevo, et, c'est plus au S. que, grâce à la route de Trebinje, s'est développée jadis la république serbe, catholique, aristocratique et marchande de Dubrovnik. Aujourd'hui Dubrovnik (Raguse) n'est plus qu'une ville-musée (13 340 habitants en 1921, 18.767 en 1931) entre les falaises et les jardins de cyprès, de lauriers, de grenadiers : ses vieux remparts, surplombant la mer, ne retiennent plus la vie marchande, émigrée dans le faubourg et la rade de Gruž (Gravosa), ni la vie de plaisance, passée à Cavtat dans sa banlieue. Enfin l'immense rade de Kotor (Cattaro), dominée par ses abrupts, de 800 à 1.200 m., que coupe, en lacets vertigineux et multiples, la route sauvagement pittoresque qui grimpe au Montenegro : ici, à la civilisation brillante de Raguse, un des foyers de la poésie serbe, succède l'âpreté des hommes des « Bouches », de ces Bokelji, « capables, selon un dicton, de ferrer une puce et de couper un

cheveu en neuf ». Toujours les rudes gardiens de cette rude côte. C'est au delà de la frontière encore que s'ouvre un autre passage : la basse vallée de la Bojana et la rude vallée albanaise du Drin mènent vers les hautes plaines de la Vieille Serbie, Metohija et Kosovo, par les pistes, que suivait jadis la *via di Zenta* des marchands de Venise, jusqu'à la « Porte de Scutari ».



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 108. — LES BOUCHES DE KOTOR

Le petit bourg de Perast face à l'entrée de la seconde « Bouche » de Kotor (Cattaro) et l'église d'un antique évêché : au fond le mur calcaire qui descend à pic de la Zeta (Montenegro) sur la mer.

Aujourd'hui, par Fiume, ville italienne, par Shkodra (Scutari), ville albanaise, les deux meilleures portes sont à l'Italie.

Le peuplement. — Ainsi sur ce long mur qu'est la côte adriatique orientale, tant bien que mal s'accrochent des places fortes et des Echelles. Les relais sur la route du S., derrière le paravent des îles, y sont plus faciles que les escalades. Mais la liaison vers l'intérieur est nécessaire au littoral. La différence des climats, méditerranéen sur la frange côtière, continental sur la plaine pannonique, facilite les échanges : les contrées méditerranéennes surtout ont besoin des bois, des bestiaux, des céréales de l'intérieur. Jadis par les sentiers cheminaient les caravanes et les petits chevaux grimpaient sur les murailles, tandis que la navigation à voiles, dans les chenaux, à l'abri de la

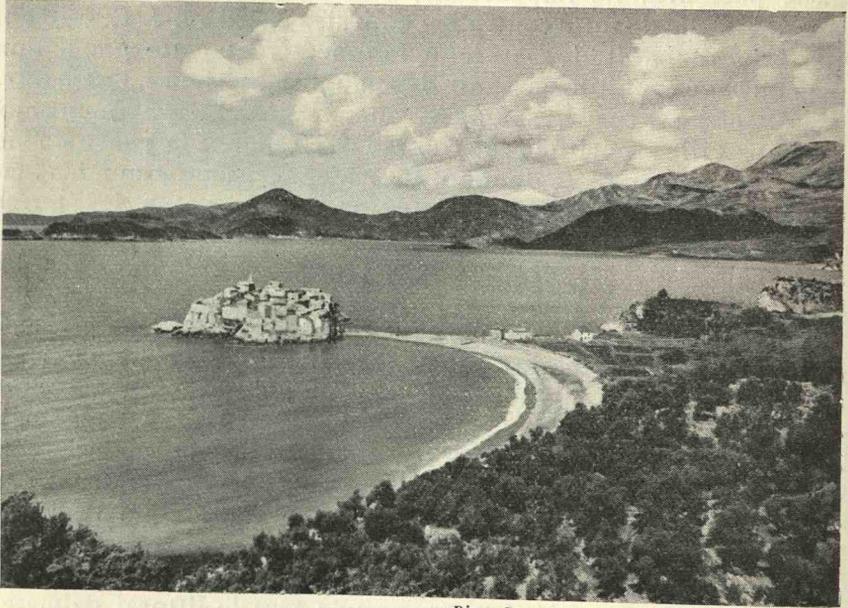
bora, poussait les produits de port en port. Les chemins de fer et les vapeurs ont repris ce rôle aujourd'hui.

C'est pourquoi le Littoral fut de bonne heure peuplé et par la mer et par le dedans. La Mer, comme il était naturel, devait jouer le premier rôle : des Grecs, puis des Romains y parvinrent très tôt, et, d'une civilisation plus haute que les Illyriens autochtones, pasteurs, ils imposèrent, surtout dans les villes, après trois cents ans de lutte contre les « pirates » (299 av. J. C. — 9 ap. J. C.), leurs habitudes et leur langue. C'est cette population romanisée qui subit les assauts des peuples intérieurs, Ostrogots, Awars, puis Slaves. Les Slaves, au VII^e siècle, parviennent aux murs des villes maritimes et romaines, prennent le genre de vie des vaincus, mais leur donnent leur langage, tandis que les Slaves de l'intérieur conduisent leurs troupeaux sur les terres chaudes pour hiverner, puis, font irruption en masse, à la fin du moyen âge, fuyant vers l'O. les Turcs, qui envahissent les Balkans.

Au début du IX^e siècle un nouvel Etat maritime se présente pour dominer le littoral, Venise. Elle vient y chercher, pour ses navires, les bois de l'intérieur, et, pour ses marins, les vins et les huiles. Elle occupe d'abord les îles du N. (Krk, Pag), puis Zara. Tandis que s'éclipsent les Etats croate et serbe (de la Zeta), qui lui disputaient la possession de la côte dalmate, et que se maintenait seule la cité-Etat serbe de Dubrovnik, la République vénitienne, qui avait établi au XIII^e siècle son hégémonie maritime, se fait céder la Dalmatie par la Hongrie (1358), et, dans la seconde moitié du XV^e, occupe tout le littoral dalmate, Dubrovnik exceptée. Venise mena dès lors la lutte contre les Turcs, avec la population slave du *Primorje* décimée, mais remplacée sans cesse par les fugitifs slaves du dedans, qui se soustrayaient aux violences ottomanes.

Ces immigrations slaves incessantes, qui peuplaient les *Kaštela*, forteresses du bord de la mer, et les îles, en dépit des guerres et des épidémies, maintinrent la prépondérance du peuplement slave, alors que les villes, solides dans ce domaine de la pierre, se maintenaient comme des musées d'architecture italienne, à l'abri des injures du temps. Puis, au fur et à mesure que le danger turc s'éloignait, les émigrants de l'arrière-pays s'installèrent dans les campagnes, sur les lignes d'eaux au contact du karst et des marnes, dans les petites dépressions, où s'accumule la terre rouge fertile, sur les routes longitudinales, ou même au bord de la mer; quelques-uns vont plus loin, émigrent en Amérique. Le XIX^e siècle surtout vit cette migration lente et régulière de l'intérieur vers la côte : ainsi les paysans du karst d'Herzégovine occupent la plaine basse de la Neretva, ceux de la

Crna Gora (Montenegro) les plages qui commencent à s'échelonner entre Ulcinj et Bar (Antivari). Quand l'Autriche remplaça Venise sur le littoral dalmate en 1797, et surtout quand elle occupa l'intérieur, la Bosnie, en 1878, l'évolution se précipita, réduisant souvent les villes à l'état d'oasis, dont l'élite était linguistiquement étrangère au milieu rural ambiant.



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 109. — LE LITTORAL MONTÉNÉGRIN

Vue de Saint-Etienne près de Budva sur son îlot rocheux rattaché à la terre par un tombolo de sable. Les Serbes de la Crna Gora (Montenegro) sont descendus peu à peu de la Montagne nue pour occuper et cultiver les plainettes d'en bas.

La vie spirituelle de la noblesse, du clergé, des marchands s'était développée surtout sous l'influence de Venise. Mais par suite du brassage entre l'intérieur et la côte, au xix^e siècle la culture slave vint, dans les milieux urbains, se superposer à la culture romaine, en une symbiose qui, sur cette façade adriatique, a créé avec l'instrument du serbocroate une civilisation originale.

II. — L'ADRIATIQUE SLAVE

« L'Autriche, avec son habileté ordinaire, a donné à l'italien (de Dalmatie) la consécration officielle; et je crois qu'elle a eu raison, quoiqu'elle paraisse ainsi faire le jeu du jeune royaume péninsulaire, dont elle connaît les convoitises; en effet, elle n'a rien à craindre en Dalmatie de la propagande italienne; tout ce

peuple est slave, rien que slave, et ne voudrait pour rien au monde devenir italien; les marins l'ont bien prouvé à Lissa. Le véritable péril pour la monarchie des Habsbourg, c'est la naissance d'un courant national yougoslave; et l'italianisme officiel de la Dalmatie est un écran dont se sert l'Autriche pour empêcher le feu du slavisme de la brûler. »

Les langues. — Ces lignes sont écrites en 1883 par le vicomte de Caix de Saint-Aymour, un voyageur sans passion, qui découvre les 18 millions de Slaves austro-hongrois. Elles ne sont plus d'actualité, mais elles énoncent le problème.

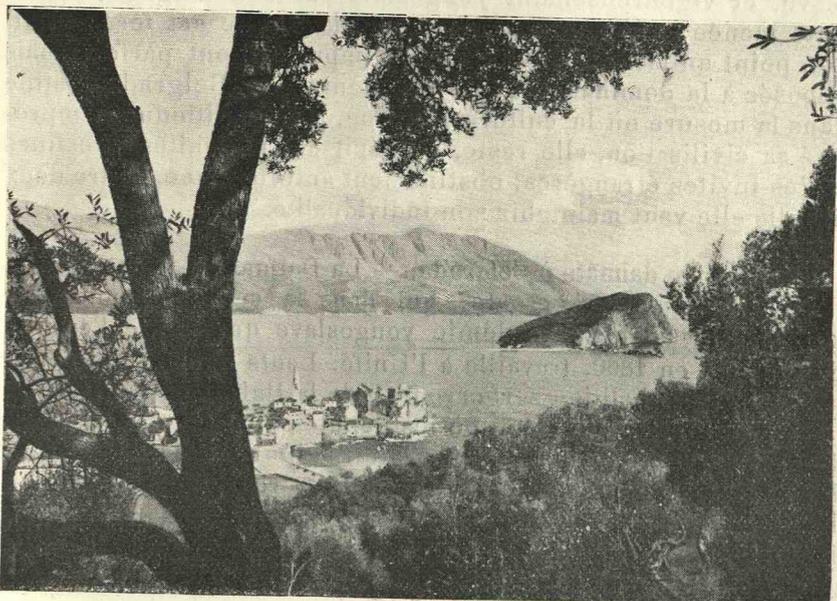
La langue n'est pas toujours un critérium national. Trumbić, un des fondateurs de l'unité yougoslave, pouvait dire à la conférence de Paris les 10 et 12 janvier 1920 : « Je suis né à Split (Spalato) et j'ai terminé mes études en 1882 au lycée de cette ville; la langue employée pour l'enseignement était l'italien, et cependant mes camarades d'école et moi étions pour la plupart des Slaves. » Pourtant la statistique autrichienne ne faisait pas aux Italiens une large part. Le recensement de 1910 — le dernier avant la Guerre —, que citent impartialement les livres de propagande italienne, dénombre ainsi les « citoyens autrichiens » de Dalmatie : sur les 634.826 habitants, 610.679 parlaient le serbocroate (82,8 %. Croates et 17,2 % Serbes) et 17.989 l'italien. Ces chiffres sont un peu inférieurs à ceux qui revendiquaient la nationalité serbe ou croate (610.669) et la nationalité italienne (18.028), bien que la nationalité fût fixée d'après la « langue usuelle » (*Umgangssprache*). En déduisant le nombre des Italiens de la ville de Zara, aujourd'hui réunie à l'Italie, soit 9.318, il y avait en Dalmatie la veille de la Guerre 8.710 Italiens. La statistique yougoslave donnait pour 1924 sur tout le littoral adriatique, de Sušak, en face de Fiume, à la Zeta (Montenegro), une population de 764.699 hommes, dont 5.609 Italiens. Ce chiffre est à peu près d'accord avec le recensement des Italiens à l'étranger, qui indique en 1927 4.177 membres des associations italiennes de la côte yougoslave (territoires de Dubrovnik et de Split). En 1933, un observateur impartial, l'Allemand März, s'arrête à la proportion de 2,7 % d'Italiens, en incorporant parmi eux les Slaves qui se prévalent de la nationalité italienne soit pour échapper aux réformes agraires, soit pour se maintenir dans les affaires qui subsistent nombreuses entre les mains des Italiens. De par les traités de Saint-Germain et de Rapallo la minorité italienne jouit d'une situation privilégiée : la langue italienne est admise devant toutes les autorités; les Italiens peuvent ouvrir des écoles primaires privées, disposent pour leurs enfants de 16 écoles primaires et maternelles et pour eux-mêmes de 25 sociétés éducatives ou sportives. Il faut au reste

remarquer que la colonie italienne est disséminée en groupes minuscules (1309 à Split, 759 à Krk, 644 à Sušak, etc.).

Les civilisations. — Cependant, pas plus que les souvenirs romains ne sont effacés de notre Provence, le passé italien n'est estompé sur l'Illyrie. Sans doute, pour reprendre le mot d'un journal d'Italie, « Rome a apporté à ces Barbares les caresses de la civilisation ». Des caresses, certes, et c'est déjà quelque chose. Mais il est exagéré de voir sur les murs, donjons, églises des villes slaves, ce seul badigeon romain ou vénitien, que le temps ni personne n'a jamais pu laver. Faut-il rappeler avec quel soin pieux ce grand vieillard qu'était Mgr Bulić a consacré sa vie à relever des ruines la Salona romaine ni avec quelle émotion patriotique il faisait à ses hôtes de passage les honneurs de cette résurrection ? Parce que les lions vénitiens, qui montent la garde de part et d'autre du porche cathédral de Trogir, ont été mutilés par de jeunes fous, il ne faut oublier l'école archéologique yougoslave qui a su si bien respecter, dans le cadre pourtant étroit de la Split moderne, le corset de la muraille de Dioclétien et du Spalato antique. Ce sont, dans ces dernières années, deux Croates qui ont le plus vivement pris parti, dans des études au reste scientifiques, contre les thèses d'érudits tendancieux, qui cherchaient à exclure de Dalmatie les vigoureuses influences romaines. Tandis que Strzygowski, dans son *Altai-Iran* publié à Leipzig en 1917, reprenait et outrait sa thèse, *Orient oder Rom?* concluait en faveur des apports orientaux, l'archéologue dalmate Karaman, dans « le Berceau du passé croate » (1930), montre que l'explication des églises ne peut faire abstraction des influences antiques, bénédictines et romanes : c'est en puisant à diverses sources que les artistes slaves ont édifié sur le littoral des créations originales. Tandis que l'Allemand Gesemann, qui publie *Die serbo-kroatische Literatur* à Potsdam en 1930, élimine l'apport italien, repousse cet art à des origines purement montagnardes et dinariques, le critique yougoslave Haler, dont la révision de certaines valeurs nationales a paru parfois sacrilège, ne craint pas de partir en bataille contre les théories ethniques et de revendiquer pour les poètes dalmates, comme le ragusain Gundulić, mille apports limitrophes, qui leur octroient une forme esthétique propre, en dehors de toutes conceptions « raciales ».

Ainsi pour l'école yougoslave actuelle, la Dalmatie apparaît comme un cadre de civilisation originale, dont le rôle fut précisément de fondre des courants divers, aussi bien italiens que balkaniques. Déjà au milieu du siècle dernier, le poète Tommaseo, né à Šibenik en 1802, membre du gouvernement de la Répu-

blique de Venise en 1848, écrivait en serbocroate ses « Etitnelles » : « Mon pauvre peuple, tu ne connais pas ton histoire; comme un enfant bâtard, tu ne sais ni le nom ni les actions de tes pères »; il donnait à sa patrie dalmate la mission d'être la médiatrice entre le génie latin et le génie slave. Dans tous les domaines les recherches entreprises tendent à montrer la fusion,



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 110. — UN PORT-MUSÉE ADRIATIQUE
Budva, petit port au pied de la Crna Gora (Montenegro).

sur cette côte, liée à la Montagne balkanique comme à la Mer italienne, de deux civilisations : la longue chemise, dite dalmatique, qui vient de la préhistoire illyrienne et qui conquerra Rome; la musique populaire au son de cette viole tricorde, qui passe de Grèce à Venise; les sculpteurs croates, Buvina, Radovan, qui cisèlent au XIII^e siècle, à l'italienne, les portails des cathédrales de Split et de Trogir; toute la Renaissance littéraire slave qui, du XV^e au XVIII^e siècle, s'épanouit à Raguse. Et les invectives politiques de Gundulić contre les dents du « Lion enragé » (Venise), qui déchirent les terres slaves, ne l'empêchent point, dans son *Osman*, de se modeler sur le Tasse. Aux XIX^e et XX^e siècles enfin, la seconde Renaissance, qui enrôle les plus brillants apôtres de l'unité yougoslave, ne se dégage que peu à peu des suggestions du classicisme pour découvrir un nouveau domaine dalmate, pour adjoindre aux centres anciens, à Dubrov-

nik, à Split, à Hvar, les îles excentriques ou les bourgs de l'intérieur : le « Midi croate », pour reprendre le nom d'un recueil, dégage son unité, foncièrement nationale, petite patrie dans la grande.

La fonction intellectuelle de la Dalmatie explique son équilibre politique. Cette culture originale, elle prétend la conserver. Slave, et vigoureusement yougoslave par son langage, par la lutte menée en faveur de l'Unité sudslave, elle est fermement, non point antiserbe, comme on dit improprement parfois, mais opposée à la domination des « Messieurs » de Belgrade. Latine dans la mesure où la culture romaine, puis vénitienne a imprégné sa civilisation, elle reste, en dépit des difficultés intestines et des invites étrangères, obstinément anti-italienne. Entre deux écueils elle veut maintenir son individualité.

L'opposition dalmate à Belgrade. — La Dalmatie a joué sa partie dans le chœur serbocroate, qui dans la seconde moitié du xix^e siècle, depuis l'Académie yougoslave que fonde l'évêque Štrosmajer en 1860, travaille à l'Unité. Lents efforts, qui aboutissent à la « coalition serbocroate » de la Habsbourg (1903), à la « résolution de Fiume », où les députés d'Istrie, de Dalmatie, de Croatie, de Vojvodina, sous la direction du maire de Split, Trumbić, réclament la reconstitution du « royaume triunitaire » de Dalmatie-Croatie-Slavonie (1905). C'est encore le Dalmate Trumbić, qui préside à la « déclaration de Corfou » (1917) et au « pacte de Rome » (1918), et qui, comme ministre des Affaires étrangères du nouveau royaume « serbe-croate-slovène », signe les traités de Saint-Germain (1919) et de Trianon (1920), cède à l'Italie là l'Istrie et ici Fiume. Ce sont les Dalmates qui protestent le plus fort quand, au traité italo-yougoslave de Rapallo, qui donne à l'Italie, outre Zara, deux îles du Quarnero, Cres (Cherso) et Lošinj (Lussin), et, au S., l'île de Lastovo (Lagosta) : « la Dalmatie est amputée » (12 novembre 1920). Dans le nouvel Etat yougoslave, « notre Etat », comme on dit là-bas, les Serbes de Dalmatie (17,2 % de la population serbo-croate en 1910) ne sont pas moins empressés que les Croates (82,8 %) à résister au gouvernement centraliste et autoritaire. La presse française fut remplie d'interviews et de diatribes. La plus retentissante fut celle que prit en janvier 1933, pour le *Petit Parisien*, au chef de l'opposition croate un journaliste ouvert et avisé, M. Louis Roubaud : « La Serbie à part », ponctua de son poing, en guise de conclusion, M. Maček, « la Croatie à part ». Plus prudent, Trumbić se contentait de dire : « Nous ne sommes pas heureux. » Les journaux quotidiens aiment bien les paroles sensationnelles. Mais il faut les interpréter.

Dans cette tâche difficile, je laisserai la parole aux Dalmates mêmes, avec qui j'ai eu plaisir à m'entretenir en 1927 et 1928, quand la crise yougoslave était au plus aigu. Voici un grand écrivain, qui unit à un passé ardemment nationaliste l'ambition présente de rapprocher tous les penseurs yougoslaves, une âme ardente qui ne craint ni les mots ni les hommes. Voici un administrateur communal, grisonnant et modéré. Un ancien ministre confie ses déceptions présentes, mais garde la foi dans la patience des peuples. Tel autre, vif et décidé, maintient dans la vie publique ses habitudes du théâtre. Cet avocat conserve les allures d'un procureur. Ce commerçant, hercule bon vivant, joue de ses poings sur des têtes lointaines. Cet autre avocat, maigre, glabre et sombre, se perd dans sa désolation. Si le métal diffère, c'est partout le même son. Les Serbes accaparent les emplois : voilà dans la diplomatie yougoslave 260 Serbes, 21 Croates, 16 Slovènes; l'arbitraire administratif a remplacé la « loi » et le centralisme s'est révélé impossible; un *modus vivendi* doit faire sa part au Parlement de Belgrade et la leur aux Diètes locales; la civilisation croate reste latine, plus humaine, en face de la culture « byzantine », « militaire », plus brutale des Serbes; la Serbie n'est pas le Piémont yougoslave; on oublie trop les campagnes des *Prečani* (les hommes des nouvelles provinces) contre les Magyars et les Allemands; le gouvernement de Belgrade a sacrifié les intérêts croates dans les traités avec l'Italie, dans les conventions de Nettuno, à une politique négative sur l'Adriatique. « Cet Etat, dit un des guides de Split, doit être vital, dynamique, aimé de la population. » « Notre Etat » est solide, en dépit des querelles des deux bourgeoisies, la serbe et la croate, des deux cultures, orientale et occidentale, des deux religions, orthodoxe et catholique, car le paysan n'est que Slave, est terrien ou marin, à l'âme unique; mais le conflit entre les classes dirigeantes n'altère pas la nécessité reconnue d'un Etat démocratique, à base rurale avant tout; le Serbe, trop fataliste, laisse aller les choses, dévoile un optimisme, parfois cynique et dilettante — c'est mon interlocuteur qui parle —. Pas de haine contre le peuple de Serbie, mais un dégoût de la « bande » de Belgrade, de ses méthodes peu occidentales, de son despotisme, du mauvais choix de ses hommes, de sa centralisation excessive et paperassière. Dans la petite île de Korčula, qui a gardé l'aspect d'une forteresse ceinte de murs, on n'a pas oublié les impôts dus à l'administration autrichienne et réclamés par les Serbes. Dans l'aristocratique Raguse, où le jour du marché les paysannes ne peuvent venir qu'avec leurs coiffes blanches frais lavées, qui évoquent les nonnes, on ne peut pardonner à cet officier, commandant de la place, de se moucher avec les

doigts. Mais, dans cette ville enfermée dans ses rocheux remparts, où les couvents-citadelles franciscains, dominicains, affirment le catholicisme, on se plaît à rappeler qu'en septembre 1908 l'archiduc-héritier François-Ferdinand était salué par les fonctionnaires, tandis que le prince héritier du Montenegro était acclamé par la foule. On est Slave avant tout. N'est-ce pas un Dalmate, l'héritier présent de la *terribilità* de Rodin et de Michel-Ange, le sculpteur Meštrović, qui a dressé, à Belgrade, au confluent de la Save et du Danube, ce superbe « Vainqueur », désignant d'un geste fier les terres rédimées par l'armée serbe?

Si la critique des cercles citadins est générale, les programmes positifs sont beaucoup moins certains. On se contente de répartir avec Trumbić : « Nous sommes sous la botte serbe, et l'on nous demande notre programme. Nous répondrons : Levez le pied d'abord. » Il ne paraît pas que les *Prečani* aient renoncé à aménager la maison commune. Pribičević, dont les souffrances d'exilé sont respectables, mais dont les pamphlets ne servent guère la cause de l'unité sudslave, reste plus partisan que patriote : Serbe de la Lika, de cette ingrate Croatie maritime, au gouvernement il fut dictateur avant la « dictature ». Jadis il a soutenu de longues et âpres luttes contre les Habsbourg et les Karageorges. Au fond il ne peut oublier le but final, « la vraie Yougoslavie », comme il l'appelle, qui irait des portes de Trieste aux portes de Constantinople, union, affirmait-il, réalisable, sans l'opposition de certaines Puissances, de la Grande-Bretagne d'abord et surtout de l'Italie.

L'opposition dalmate à Rome. — Sur la politique italienne, l'opinion dalmate est unanime.

Le 21 novembre 1925, à Ljubljana, capitale de la Slovénie, le chef de l'opposition croate devenu ministre du roi Alexandre, Stjepan Radić, assassiné en plein Parlement trois ans plus tard, prononçait un retentissant discours :

« L'entente serbocroate signifie les Balkans aux Slaves; elle signifie que ce territoire ne sera plus le jouet de personne... Si l'on dit que la Dalmatie est italienne, que l'Italie est trop loin de Ljubljana et de Zagreb et qu'il faudrait qu'elle vint plus près, alors je peux dire, non au peuple italien que j'estime, mais au gouvernement fasciste : Vous, écoutez. Savez-vous qu'il y a une Europe nouvelle? A l'heure où l'Italie transgresserait la frontière, celle-là vraiment sainte, que Wilson a tracée..., vous verriez ce qui s'ensuivrait... Vous avez foulé au pied le principe national. Aujourd'hui ce principe est à la base de la Société des Nations... Tous se lèveront aussitôt contre vous... Ce que l'Italie fait à l'intérieur de son territoire ne nous regarde pas; mais si elle s'approche des frontières de notre *Etat* pour tenter de les transgresser, alors que l'Italie sache bien qu'elle aura contre elle cent millions d'hommes de la Baltique à la mer Noire. »

On voit d'ici ce petit homme, rougeaud, costaud, rustaud,

finaud, martelant de sa voix pointue cette exubérance ministérielle. En dépit de la violence, ce n'est pas un son inaccoutumé.

Chaque fois qu'on parlait de l'Italie, il retentissait sur tout ce rivage. A Split on manifestait contre les conventions de Nettuno, qui réglaient les multiples questions économiques en suspens, créances et trafics, propriétés et main-d'œuvre, et l'on arrêtait durant trois ans (1925-28) la ratification de Belgrade. On reprochait aux Italiens même leur contribution à la fortune locale, leurs quatre usines de ciment, leur fabrique de sulfate, l'entreprise d'aménagement hydraulique et de force hydro-électrique sur la Cetina et sur la Krka, les mines de charbon de Šibenik, etc., etc. « Rien avec l'Italie, rien pour l'Italie, » concluait un ancien maire de Split. Un autre notable de l'antique Spalato, et qui fut ministre, ponctuait une diatribe contre les associations intellectuelles italiennes : les conventions de Nettuno, sans être « une catastrophe nationale », présentaient un « vrai danger », évoquait déjà les Italiens acquérant des propriétés, finançant les industries, établissant leurs banques. Le paysan, dont les parents émigrent en Amérique, où le pauvre Italien fut souvent la lie populaire des villes du N., de l'Argentine, méprise l'Italien de la ville par tradition séculaire. Ni la masse ni l'élite n'acceptent une connivence avec l'Etat d'en face. On reproche à la ténacité — on dit l'entêtement — des Serbes de Belgrade de faire le jeu de l'Italie. La finesse croate comprend bien le parti que les étrangers tirent des querelles, se méfie des avances de Rome : « Nous ne sommes pas si bêtes. » Le comte Louis de Vojnović, Ragusain de vieille souche, concluait ses observations sur la décadence vénitienne : « J'avoue que la souveraine indifférence de cette reine, que le pinceau du Véronèse et de Tintoret a fixée à tout jamais dans le cœur des hommes, m'est, après tout, plus sympathique que l'intérêt bruyant et inconvenant que, dans certains quartiers on affecte de porter à la Dalmatie — pour l'étrangler. » D'autres sont plus violents, comme ce commerçant, pourtant très excité contre les Serbes : « Nous sommes des esclaves, et des esclaves de nos frères, » mais qui ajoutait en pensant à l'Italie, spectatrice de ces disputes : « Pour l'Italien, chacun n'a qu'une balle de plomb. » L'archevêque catholique de Zagreb, qui cependant, depuis, eut maille à partir avec le gouvernement yougoslave, ordonnait en février 1931 des prières publiques pour la « délivrance » des Slaves d'Istrie, courbés sous le joug italien. Et à ceux qui, du conflit serbocroate, tiraient le corollaire hardi de la dissociation de l'Etat yougoslave, le président du Sénat de Belgrade, Ante Pavelić, originaire de la Lika, répliquait le 20 octobre 1932 : « On laisse échapper le fait que

L'amour de notre peuple, surtout à la frontière, pour une Yougoslavie unie et libre, est tellement fort et inébranlable que toutes les machinations abominables se briseront contre lui. » Dès qu'une menace se précise, toutes les discussions se taisent : on le vit bien le jour où un Macédonien, dressé en Hongrie dans un milieu de fanatiques croates, assassina à Marseille le roi Alexandre (9 octobre 1934) : quand la dépouille mortuaire débarqua à Split, toute une foule éplorée escorta « l'Unificateur ».

III. — L'ADRIATIQUE ITALIENNE

La politique italienne dans l'Adriatique ne peut s'isoler de la politique générale. Un voyageur rapportait il y a déjà vingt ans que les boîtes d'allumettes de Rome s'ornaient d'une carte de « la plus grande Italie », qui annexait, outre le Trentin et l'Istrie, la Dalmatie, la Savoie, Nice et la Corse. Tandis que la politique antihabsbourgeoise des Nations slaves se fondait sur la tradition révolutionnaire, sur le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », la politique italienne, qui complétait son unité commencée en 1859, dépassait singulièrement ce stade, substituait à l'idée de la *Nation* achevée le concept d'*Empire* entrevu.

Du testament de Mazzini à l'impérialisme mussolinien. — Mazzini mourant avait prévu la querelle. Le grand tribun, qui avait fourni à la fermentation italienne le levain de la volonté populaire, écrivait en 1872 dans la *Roma del popolo* son testament politique, réédité en 1915 :

« Le véritable objectif de la vie internationale de l'Italie, la voie la plus directe vers sa future grandeur, se trouve... dans la fraternité avec le vaste et puissant élément appelé à infuser un esprit nouveau dans la communion des Nations, dans l'alliance avec la famille slave. L'Istrie est nôtre. Mais, depuis Fiume, le long de la rive orientale de l'Adriatique, jusqu'au fleuve Bojana sur les confins de l'Albanie, descend une zone sur laquelle, parmi les reliques de nos colonies, prédomine l'élément slave. L'empire turc est condamné à se dissoudre, peut-être avant l'empire d'Autriche, mais la chute de l'un suivra de près celle de l'autre. L'empire d'Autriche est une administration, non un Etat; mais l'empire turc en Europe est un campement étranger isolé dans des terres qui ne sont pas les siennes. Que faut-il pour que l'insurrection se convertisse rapidement en victoire? L'accord entre les éléments slaves, helléniques, daco-roumains. Proposer et faire prévaloir les bases de cet accord est mission italienne. Soulevés au nom du droit national, nous croyons au vôtre. Mais notre mission a pour but l'assiette pacifique et permanente de l'Europe. Auxiliaire de la résurrection des Slaves illyriques et de ceux qui constituent une grande partie de la Turquie d'Europe, l'Italie acquerrait, la première entre toutes les Nations, droit d'affection, d'inspiration et de stipulations économiques avec toute la famille slave... »

Quand l'Italie entra en guerre contre l'Autriche (mai 1915),

puis contre l'Allemagne (août), foule de brochures, quoique revendiquant la Dalmatie, tentaient de cultiver l'amitié slave : elles prétendaient bien considérer les Slaves comme des immigrants en terre italienne, mais invoquaient les facilités d'assimilation, promettaient une incorporation en douceur, agitaient le danger du germanisme, ennemi commun. Déjà, sous les manifestations amicales, perçaient les désirs d'hégémonie.

Les recommandations de Mazzini inspiraient encore l'hospitalité que Rome offrit au *Congrès des nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie* (8-10 avril 1918) ; le pacte de Rome, qui en est issu, reconnaît « que l'unité et l'indépendance de la Nation yougoslave sont d'un intérêt vital pour l'Italie comme l'intégrité de la Nation italienne est d'un intérêt vital pour la Nation yougoslave » ; ce fut l'esprit des négociations postérieures à la guerre, qui réglèrent les questions les plus litigieuses, jusqu'à l'ultime traité de Rapallo (12 novembre 1920) : « Par le traité signé ce soir, disait le ministre italien des Affaires étrangères, l'unité de la Patrie est réalisée dans ses limites parfaites. Nous avons également voulu... créer une atmosphère de collaboration politique, économique et morale, dont les deux pays peuvent tirer de grands avantages. »

Mussolini était de cet avis quand, dans le *Popolo d'Italia* du 13 novembre 1920, il recommandait l'acceptation de Rapallo : « L'Italie a besoin de paix... Elle doit se refaire pour s'acheminer sur les voies de son immanquable grandeur... Tout ce qui nous rapproche de la paix, tout ce qui pose le point final à un chapitre de notre histoire, quand ce n'est ni humiliant ni blessant pour nos intérêts suprêmes, est accueilli avec un grand soupir de satisfaction par chaque classe de citoyens. » Il est vrai qu'il ajoute que la renonciation à la Dalmatie n'est qu'éphémère.

En Europe, sur la Méditerranée, dans l'Adriatique, toute une école, appelée jadis « nationaliste », fondue aujourd'hui dans la doctrine fasciste, a placé les bases de sa politique étrangère dans l'« égoïsme sacré » national, l'hégémonie romaine sur le *mare nostrum*, la lutte contre les « petites Nations », considérées comme « barbares », c'est-à-dire inférieures et faibles.

La violence juvénile de quelques publicistes, qui paradoxalement s'affirment « anti-modernes », ne représente pas moins un effort pour s'évader du cadre européen, non seulement des formes politiques, que le fascisme appelle avec mépris « démocratiques » ou « libérales », mais de la morale internationale, garantie légère d'un *statu quo* qui déplaît. Les volontaires insolences couvrent des phénomènes démographiques autrement graves : une population, qui ne cesse de s'accroître sous une législation qui la retient. De 1910 à 1914, pour 35 millions d'ha-

bitants, il y avait par an, en moyenne, 650.000 émigrants, dont à peine la moitié revenait au pays natal. Aujourd'hui, pour 42 millions d'hommes, l'émigration ne dépasse pas le chiffre moyen de 280.000. Somme toute, de 1915 à 1930, il a dû rester en Italie un excédent de 4 millions d'individus, en tenant compte d'un million d'hommes perdus durant la Guerre. Le sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères italien protestait dans les débats du Parlement en 1927 contre le « vivier humain » de l'Italie, « destiné à alimenter les agglomérations plus ou moins organiques d'autres Nations, pauvres ou appauvries » : « Le fascisme doit avoir le courage d'affirmer que l'émigration, lorsqu'elle s'effectue, comme hier et aujourd'hui, vers des pays qui ne sont pas sous la souveraineté de l'Italie, est un mal. Il faut émigrer, mais dans des terres et en des pays qui soient de l'Italie. » La conclusion était tirée par « un Romain très en vue », interviewé en janvier 1933 par un journaliste de Pologne : « Nous étouffons sur notre péninsule. Il s'agit de donner du pain à nos enfants. Notre programme comporte la restauration de l'Empire romain. » Les enfants eux-mêmes sont élevés sur les bancs de l'école dans cette idée impériale de l'expansion nécessaire. Un livre de lectures primaires présente le grand-père contant au petit-fils comme l'Europe, avant la Guerre, a réparti les colonies : « Oui, l'Italie est faite; mais les Italiens sont encore à faire... L'Angleterre depuis 1878 a eu Chypre; la France, en 1881, s'est emparé de la Tunisie; l'Allemagne se créait un empire colonial dans l'Afrique occidentale. — Et nous? — Le grand-père fit un geste de néant et de colère » (*Il libro della IV Classe Elementare*, Roma, Libreria dello Stato, a. IX (1930), p. 112).

« *Mare nostro* ». — Le domaine dévolu par la nature à l'expansion italienne est la Méditerranée. Le même livre de classe l'affirme : « L'Italie est un pays marin : telle Dieu l'a voulue. Elle a un développement côtier plus grand que n'importe quelle autre Nation méditerranéenne. Elle est le pont naturel entre l'Orient et l'Occident. *Mare nostro*, avaient dit de la Méditerranée les Romains, qui la dominaient. » Cette idée simple est reprise à la Chambre italienne chaque fois qu'est discuté le budget naval : les orateurs invoquent la position quasi-insulaire de l'Italie, se préoccupent de lui assurer la liberté des routes maritimes.

« Quand la pression démographique monte, l'ouverture des débouchés est fatale. Mais pour que cette mission soit accomplie, il faut être connus et appréciés, quelquefois redoutés... L'Italie victorieuse ne pourrait revendiquer sa place dans le monde sans une puissante marine. La question militaire est liée à la liberté des mers et se rattache aussi à une question de prestige politique et de grandeur nationale... Quels que soient les événements que le destin nous réserve, le monde

doit savoir que la flotte de l'Italie, aujourd'hui comme hier, est prête à toutes les audaces » (26 mars 1927).

Mussolini lui-même a donné à ces conceptions la forme fulgurante qui lui est coutumière :

« C'est en projetant les Italiens comme une force unique vers des tâches mondiales, en faisant de la Méditerranée notre lac, à savoir en nous alliant avec ceux qui vivent dans la Méditerranée et en expulsant ceux qui dans la Méditerranée sont des parasites, c'est en accomplissant cette œuvre dure, patiente, aux lignes cyclopéennes, que nous inaugurerons vraiment une période grandiose dans l'histoire italienne » (Discours à la Chiesa le 4 octobre 1922, reproduit en octobre 1932 par la revue politique *Gerarchia*, dont Mussolini est le directeur).

Pour l'Italie militante, la question méditerranéenne a deux faces : la face tyrrhénienne, qui regarde la France; la face adriatique, tournée vers le littoral yougoslave et albanais. « L'Adriatique, écrit en 1929 un auteur officieux, est un élément et un instrument de l'Empire que l'Italie ne peut renoncer à construire. » La *Lega navale* organise des manifestations précises : en septembre 1928, à Zara, son représentant revendique une Adriatique entièrement italienne; sur le torpilleur *Monfalcone* qui prend le large, le commandant lit le serment des marins, qui ne connaîtront le repos tant que l'Adriatique ne sera point libérée, et jette une couronne symbolique à la mer; en juillet 1932 à Trieste, on proclame la volonté d'unir les deux rives adriatiques; on distribue des tracts : « Pour la Dalmatie italienne! »

Une triple argumentation vient à la rescousse : juridique, stratégique, économique.

La base juridique des revendications est le traité de Londres du 26 avril 1915, selon lequel les Alliés, qui cherchaient à entraîner l'Italie dans la Guerre, disposant, sans consulter les peuples, des territoires autrichiens, attribuaient dans le « futur traité de paix » à l'Italie le Trentin, Trieste, l'Istrie (sans Fiume), la Dalmatie (sauf au N. le littoral croate et au S. la zone portuaire de Spalato, Raguse, Cattaro, Antivari), prévoyaient un partage de l'Albanie entre la Serbie, l'Italie et la Grèce. Le message wilsonien du 8 janvier 1918 et le pacte de Rome du 10 avril soulèvent les protestations de Mussolini journaliste, qui réclame « notre Adriatique » dans le *Popolo d'Italia*. L'Italie signe cependant les traités de Saint-Germain et de Trianon, qui font entrer le littoral croate, dalmate, herzégovinien, monténégrin dans le nouvel Etat « serbe-croate-slovène ». Elle accepte encore le traité de Rapallo. Mais le divorce s'impose entre l'Italie officielle et l'Italie fasciste : celle-ci s'assure les avantages des signatures, mais ne renonce pas aux promesses de Londres. La Dalmatie

passé au premier rang, pour reprendre le mot de Mussolini (*Popolo d'Italia*, 13 novembre 1920), de la « passion » italienne : Rapallo est dénoncé comme « une misère morale et une insuffisance diplomatique » par Mussolini lui-même (Trieste, 6 février 1921); le comité central des *Fasci* déclare le traité « acceptable pour les confins orientaux, inacceptable et déficient pour Fiume, insuffisant et à repousser pour Zara et la Dalmatie », le considère toutefois « comme une chose éphémère et transitoire, afin de préparer toutes les forces pour une révision, proche ou lointaine, du traité ». Après le coup de force d'annunzien sur Fiume « Etat libre » et la reconnaissance par la Yougoslavie du fait accompli, le traité de Rome (27 janvier 1924) n'est qu'un autre répit :

« Le fascisme a revendiqué, revendiqué et revendiquera — quitte à attendre les conjonctures favorables — les cités italiennes de Dalmatie, pour des considérations d'ordre essentiellement moral. Les Italiens de Dalmatie sont les plus forts, les plus saints des Italiens. Ils sont l'élite du peuple italien. Les droits du peuple ne se prescrivent pas. Ce qu'une génération n'a pu accomplir sera accomplie par une autre. Toute la politique adriatique du gouvernement national vise à corriger les erreurs du traité de Rapallo. »

A la chambre romaine, M. Grandi, alors ministre des Affaires étrangères, réclamait pour l'Italie « la fierté de s'être chargée la première de cette tâche difficile d'équilibre pacificateur entre les Etats de l'Orient européen » (9 mai 1930).

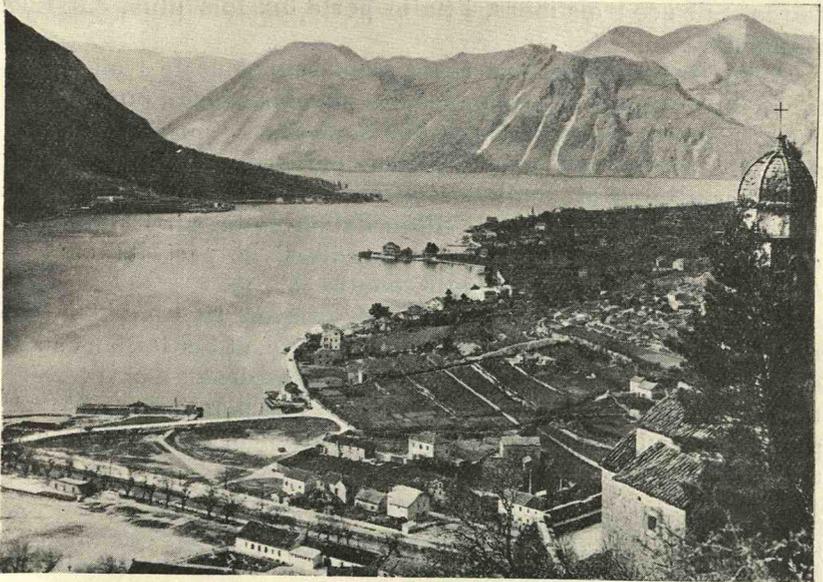
Le second principe invoqué est d'ordre militaire. Sans cesse revient dans les publications fascistes la comparaison entre la sécurité française sur le Rhin et la sécurité italienne sur l'Adriatique : on justifie ainsi l'annexion des populations germaniques du haut Trentin, slaves de l'Istrie et de la « Vénétie julienne », non sans faire un parallèle avec la réunion de l'Alsace « germanique » à la France. L'argument géographique était présenté dans la littérature de guerre de 1915 :

« La Dalmatie est nécessaire à l'Italie, parce que seule la possession de la côte dalmate peut donner la maîtrise de l'Adriatique. Les bases offensives, qui assurent la maîtrise de l'Adriatique, ne sont pas en Istrie ni dans les îles. Pola n'a qu'une fonction purement défensive pour Trieste et pour la ligne de ravitaillement Fiume-Zara. Les îles dalmates ne sont que les ouvrages avancés et auxiliaires des vraies bases militaires qui sont sur la côte. Ces bases, qui constituent le fondement réel de la puissance militaire dans l'Adriatique ne peuvent être que Sebenico, Spalato et Cattaro. De plus, à cause de la direction unique des courants marins, quiconque tient la côte dalmate peut, avec une extrême facilité, semer des mines par toute l'Adriatique, la rendre impraticable et y bloquer l'Italie. »

Dans ces dernières années, la Chambre italienne dénonçait sur « l'Adriatique encore amère » une éventuelle menace yougoslave, qui partirait des ports dalmates. Aucune comparaison n'était

dressée entre l'insignifiante flotte de guerre slave (8 torpilleurs, 6 mouilleurs de mines, 4 sous-marins) et la forte marine italienne. Pas un mot du rôle militaire que l'Italie, maîtresse des deux rives du canal d'Otrante, capable de barrer l'Adriatique, d'empêcher le ravitaillement de la Dalmatie, assigne à l'Albanie, tête de pont et place d'armes.

La troisième thèse est d'essence commerciale. La flotte mar-



Phot. Bureau central de presse, Belgrade.

FIG. 111. — UN PORT-CITADELLE ADRIATIQUE

Derrière l'immense baie à double fond, le port de Kotor (Cattaro); une route vertigineuse monte vers la Zeta (ancien Montenegro) et Cetinje. En dépit de l'obstacle de la Montagne, qui ne permet pas un port marchand, se développe dans la rade le port militaire.

chande yougoslave s'accroît d'année en année. Les ports dalmates, privés de toute importance aux temps où Trieste et Fiume étaient les débouchés de l'Autriche-Hongrie, se sont adaptés aux nouvelles frontières. Trieste et Fiume, villes sans conteste italiennes au milieu des campagnes slovènes et croates, réunies à l'Italie au nom du principe national, séparées de leur arrière-pays, souffrent de la coupure. Que dire de Zara, isolée devant la mer, derrière la muraille dalmate? L'économie méconnue prend une éclatante revanche. Deux solutions sont entrevues : unira-t-on la ville à l'hinterland qui fait sa fortune? ou bien, parce que la ville est maintenant italienne, annexera-t-on à la ville l'arrière-pays entier?

Le commerce italo-yougoslave. — Les accords qui, au titre des réparations, partagèrent les navires austro-hongrois entre les deux pays maritimes successeurs, furent le point de départ de la flotte marchande du nouveau royaume adriatique : en 1924, 114.388 tonneaux, qui, au rythme moyen de 20.000 tonneaux annuels, avaient passé à 333.582 en 1931, puis, l'élan ralenti, à 366.668 en 1935. C'est au reste une poussière de petits voiliers, affectés au cabotage, répartis entre 330 ports, la plupart secondaires. Sur ses trois mers, l'Italie porte dix fois plus, 3.331.304 tonneaux.

L'armement yougoslave reste insuffisant pour le trafic adriatique. Les entrées et les sorties des six plus grands ports, Sušak (face à Fiume), Šibenik, Split, Omiš, Metković (porte de l'Herzégovine) et Dubrovnik-Gruž (les deux ports ragusains), ne jaugent que 13 millions et demi de tonneaux couverts par le drapeau yougoslave, tandis que le pavillon italien flotte sur 6 millions et demi (1931). Et, pour les marchandises, la part italienne — 49,4 % — est encore plus belle, contre 34,7 %.

Certes le commerce des ports yougoslaves, très faible sous le régime austro-hongrois, ne cesse de croître, et les Italiens subissent une concurrence certaine. Les plaintes de ceux-ci sont véhémentes. Les chiffres mettent les choses au point. Il y a des progrès, mais surtout pour deux ports, et encore jusqu'à la crise actuelle :

(millions de quintaux)	1913	1929	1931	1934		1913	1929	1931	1934
Sušak.....	—	6,34	5,65	5,90	Omiš.....	0,23	1,77	0,95	0,80
Šibenik....	2,14	2,82	1,94	1,98	Metković.....	0,95	0,97	0,81	0,80
Split.....	4,43	11,15	10,27	9,62	Dubrovnik.....	1,88	3,67	2,89	3,06

En 1933, la part de Split dans le trafic maritime total yougoslave était de 37 %, celle de Sušak de 24,5 %, celle de Dubrovnik de 12,4 %, celle de Šibenik de 8,4 %. Le pavillon yougoslave couvrait 74 % du tonnage ; le pavillon italien venait le second, avec 15 %.

Le développement du trafic de Sušak et de Split est la conséquence directe de l'installation italienne aux ports croates et dalmates, Fiume surtout et Zara. Il est certain que Zara, enclave italienne, coupée par une frontière de sa campagne slave, perd sa population (les optants sont partis), son commerce avec l'intérieur (le nombre de cartes frontalières tombe entre 1928 et 1930 de 18.000 à 8.000), son trafic touristique (les visiteurs descendent de 15.508 à 11.577), voit décroître ses exportations, ne maintient ses entrées que grâce aux travaux de la base navale. Grave est la décadence de Fiume, qui perd, au profit de Sušak, les sorties du bois yougoslave, la plus grande exportation littorale. Mais

les autres ports du Nord italien ont souffert moins que ne laisserait supposer la concurrence des ports allemands, surtout de Hambourg, dans les expéditions de l'Europe centrale :

(millions de tonnes)	1913	1929	1930	1931	1932	1933	1934
Fiume.....	1,96	0,89	0,77	0,61	0,48	0,56	0,60
Trieste.....	3,02	3,04	2,43	2,47	2,13	1,89	2,46
Venise.....	2,66	2,99	2,91	2,79	2,83	2,95	3,62

On est réduit à déplorer la stagnation de Trieste. « Il ne s'agit pas, écrit dans une préface M. Suvich, aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, d'une situation statique, qui puisse permettre de résoudre de tels problèmes — l'emporium de Trieste — dans le cadre d'un programme immobile et définitif; nous sommes au contraire en face d'une situation dynamique, qui demande vigilance continuelle, promptitude d'intuition, rapidité d'exécution, élasticité des mécanismes. L'Italie fasciste n'admet pas, même dans ce champ, le *quieto vivere*. » Le programme est donné dans le livre même, qui vise à fournir aux problèmes économiques des solutions de politique pure : la Yougoslavie cherche à se libérer de la dépendance des ports étrangers; rien de plus légitime sans doute; mais dans cet effort d'émancipation, il faut considérer les intérêts d'autrui; les techniciens estiment que Spalato ou Cattaro peuvent devenir de très grands ports; la Yougoslavie veut les mieux unir à l'arrière-pays; mais elle doit tenir compte de la fonction de chaque port. « Au contraire, continue le publiciste, ce serait une grave erreur si la Yougoslavie voulait s'émanciper complètement des ports étrangers pour son commerce maritime. Ainsi Zagreb gravite géographiquement vers Fiume, et toute tentative d'acheminer artificiellement son trafic vers un autre point de la côte, comme Spalato (Split), serait fort dangereux, non seulement pour les ports de Fiume et Sušak, mais encore à l'économie même yougoslave. » Les ports yougoslaves, conclut-on, peuvent se développer « à la condition que leur création soit basée sur des critères économiques et qu'ils n'aient pas à subir l'influence de dangereux préjugés politiques ». Autrement dit : à chacun sa part.

Une collaboration peut-elle s'imposer ?

L'entente entre deux voisins est dans la nature des choses. Entre l'Italie et la Yougoslavie, elle résulte des chiffres mêmes de leur commerce extérieur. Les deux peuples, qui se font vis-à-vis sur les rives adriatiques, sont liés l'un à l'autre par de réciproques besoins. La Yougoslavie vend à l'Italie le quart de ses exportations, la part la plus forte. Elle lui achète au moins le dixième de ses importations. L'Italie tire de Yougoslavie le bois,

les animaux vivants, le lait et les œufs : elle a de quoi glaner dans les forêts slovènes et croates et dans les prairies mésopotamiennes d'entre la Drave et la Save. Mais aussi la Yougoslavie lui prend les produits industriels, surtout les cotonnades, les denrées alimentaires, surtout les légumes, les fruits, des céréales, quelques matières textiles, lin et chanvre, etc. Ici encore les chiffres parlent :

(millions de dinars)	<i>Exportations yougoslaves</i>				<i>Importations yougoslaves</i>			
	1928	1931	1932	1934	1928	1931	1932	1934
Totales.....	6444	4800	3055	3878	7831	4800	4800	3878
Vers ou de l'Italie...	1679	1198	705	797	939	493	361	555
0/0 italien.....	26,1	25	23	20,5	12	10,3	12,6	15,5

Ainsi, malgré la décadence générale du commerce, durant l'année 1934 l'Italie prenait encore les 20,5 % des exportations et expédiait les 15,5 % des importations yougoslaves.

L'Adriatique « très amère » est une figure de poète. Rien n'y prédestine à un conflit. La prépondérance numérique — immense, incontestable — de l'élément slave, qui a recueilli les bénéfices de la civilisation vénitienne et les traduit dans une culture originale, peut s'insurger contre des conceptions politiques d'un gouvernement centraliste, mais n'admet pas une intervention, qu'il considère comme étrangère. Le besoin d'expansion de la jeune génération italienne, qui s'applique à ressusciter le modèle romain, cherche à se justifier dans une volumineuse argumentation, où le droit diplomatique et une morale de prestige se mêlent aux soucis militaires et commerciaux. Les mots ont créé de toutes pièces un problème de l'Adriatique. Il semble qu'après bien des avatars la politique mussolinienne, revenant à son point de départ, ait compris l'intérêt, la nécessité de l'entente. La France ayant préparé les voies par les accords de Rome du 7 janvier 1935, le nouveau ministre italien à Belgrade, remettant ses lettres de créance, déclare publiquement au nom du *Duce* que « l'Italie n'a rien que des sentiments amicaux envers la Yougoslavie et n'a pas l'intention de troubler son développement ni son intégrité territoriale » (16 mars 1935).

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages généraux cités au chapitre XII, et en outre :

- CAIX DE SAINT AYMOUR : *Les pays sudslaves de l'Autro-Hongrie*. P., Plon, 1883, in-16 301 p.
- DE VOÏNOVITCH : *La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave*. Genève, Bâle, Lyon, 1917, in-16 380 p., 2 cartes.
- DAINELLI : *La Dalmazia*. Novare, 1918, 8° 75 p. et 32 fig.
- BERNOIST : *Les revendications italiennes* (Travaux du Comité d'études, tome second : Questions européennes. P., Imp. nat., 1919, 4° 859 p.), pp. 383-430.
- HAUMANT : *La question adriatique au point de vue des Yougo-slaves*, ibid. pp. 431-458.
- DE MARTONNE : *Conditions physiques et économiques de la question adriatique*, ibid. pp. 459-483.
- DE VOÏNOVITCH : *La question de l'Adriatique : la Dalmatie*. P., 1919, f° 16 p. et carte.
- RADOVITCH, BOCHKOVITCH, VOUKOTITCH : *La question du Montenegro*. P., 1919, f° 50 p.
- MORPURGO : *Esame giuridico della controversia adriatica*. Padoue, 1926, 8° 33 p.
- PITACCO : *La passione adriatica*. Bologne, 1928, 8° 323 p.
- RIGHI : *Interessi e problemi adriatici* (préface de SÛVICH). Bologne, 1929, 8° 85 p.
- SUSMEL : *Mussolini e il problema adriatico* (préface de FEDERZONI). Rome, 1929, 8° 49 p.
- Gerarchia*, rivista politica, direttore Benito MUSSOLINI, Milan, passim.
- TKALČIĆ : *Etnološka biblioteka*, Zagreb, 1925-1932, entre autres n° 10, 14, 15.
- Atlas geografskog društva*. — *Atlas de la Société de géographie de Beograd*. Belgrade 1930-1934, 4° pas-sim : entre autres fascicules 2 (Littoral dinarique), 7 (la Montagne du Durmitor), 11 (Boka Kotorska).
- MILOJEVIĆ : *Littoral et îles dinariques dans le royaume de Yougoslavie*. Belgrade (Mémoires de la Société de géographie de Beograd, volume 2), 1933, 8° 226 p., 54 fig., 22 phot., carte au 1/1.500.000.
- RUBIĆ : *Les Italiens sur le littoral du royaume de Yougoslavie*. Split, 1931, 8° 63 p.
- HALER : *A propos de l'histoire de la littérature serbo-croate de G. Gesemann* (le Monde slave, avril 1931, pp. 151-155).
- WARNIER : *L'Adriatique slave* (revue bibliographique) (le Monde slave, octobre 1931, pp. 114-137; février 1932, pp. 295-389; mars 1932, pp. 433-462).
- DE VOÏNOVITCH : *La Dalmatie* (le Monde slave, juillet 1932, pp. 1-30).
- Id. : *Histoire de la Dalmatie*. P., Hachette, 1934, 2 vol. 8° 894 p.
- MICHEL : *La question adriatique et le germanisme* (Revue d'histoire de la guerre mondiale, janvier 1935, pp. 1-16).
- Excursion interuniversitaire en Yougoslavie* (Annales de géographie, 15 mai 1930, pp. 249-328).
- HOCHHOLZER : *Die Küsten der Adria als Kultur, Siedlungs- u. Wirtschaftsbereich* (Geographische Zeitschrift, Berlin, 1932, 2. Heft pp. 95-103; 3. Heft, pp. 137-157, 1 fig.).
- MÄRZ : *Die Adria Frage* : Beihefte zur Zeitschrift für Geopolitik, heft II. Berlin, 1933 8° XXIV + 352 p.
- FRANGÉŠ : *Die wirtschaftlichen Beziehungen Jugoslawiens und die Problematik seiner Eingliederung in die Weltwirtschaft*. — *Möglichkeiten der Umorientierung des jugoslawischem Aussehens* (Weltwirtschaftliches Archiv, Iena, janvier, 1933, pp. 113-145; mai 1934, pp. 445-489).
- Société des Nations. Comité économique. *Chiffres essentiels du commerce extérieur des pays danubiens*. Genève, 9 avril et 8 juin 1932, 2 vol. f° 70 et 58 p.
- Anuario statistico italiano*, anno 1932 X. Rome 1932 8° 642 p.
- Trgovinsko-Industrijska Komora u Splitu. — *Chambre de commerce et d'industrie à Split : Pomorska Statistika Kraljevine Jugoslavije za godinu 1934*. — *Statistique maritime du Royaume de Yougoslavie pour l'année 1934*, [Split, mars 1935], 4° 109 p.

CONCLUSION : LA NATION YOUGOSLAVE

Durant des siècles, le monde sudslave fut dans une perpétuelle instabilité. D'un bout à l'autre de leur vaste domaine, qui du N. de l'Adriatique s'étend à l'O. de la mer Noire, ces peuples déménageaient sans cesse, mêlaient leurs idiomes, entassaient les alluvions ethniques : des Croates au N. de Vienne, des Serbes à l'O. de Budapest, dans la Hongrie du S., dans la Lika face à l'Istrie sont des témoins de ce brassage; jusqu'à ces toutes dernières années, des Dalmates ou des Serbes de la Vojvodina sont venus peupler la Macédoine. Le géographe serbe Cvijić pouvait

dire que la « fusion ethnique » avait préparé la « fusion linguistique », préface à son tour de la « fusion politique » actuelle.

Dans un pays où la géographie physique impose le compartimentage, les genres de vie ne s'effacent point. Partout, sauf au N., l'horizon est limité. Bassins fermés de Macédoine, de Vieille Serbie, dont le Kosovo historique est le type, petite plaine enclose par ses croupes de granite; *polja* du karst, terres rouges enfouies entre les murs calcaires; petites vallées šumadiennes qui, pour quelques lieues seulement, s'élargissent entre deux gorges; menues villes dalmates encerclées sur leur promontoire; minuscules vallons slovènes, d'où l'on ne s'échappe qu'en grim pant, avec les troupeaux, sur les alpes estivales : partout se ferme le cercle de la Montagne, qui maintient les coutumes patriarcales, la vie familiale, la *zadruga*, les chansons de geste, les costumes de laine bariolée, et la *kuća*, la petite maison, de bois ou de pierres, qui s'identifiait avec la famille. Durant des siècles, la vie recluse favorisa la pénétration étrangère, la séparation administrative, les difficultés d'une vie commune, mais aussi le maintien de la langue et, par la littérature épique, des souvenirs d'une unique, quoique vague, patrie. C'est, au contraire, dans les larges plaines de l'E. et du N., proies faciles des envahisseurs, que sous le joug s'estompa l'idée de la Nation commune. Ainsi les Bulgares évoluèrent à part. Les Croates, attirés par leur religion catholique dans l'orbe de l'Europe centrale, impériale, ont gardé chez eux trop de Serbes, et le contact ne fut pas rompu.

Dès que la Révolution française fit passer, même chez les peuples primitifs, le souffle libérateur, le mouvement national sudslave lança ses étincelles révélatrices. En réunissant dans les « Provinces illyriennes » les terres yougoslaves enlevées momentanément à l'Empire d'Autriche, Napoléon s'en faisait l'instrument inconscient. Dès lors il fallait au mouvement une tête : tour à tour l'« illyrisme » slovène, le « yougoslavisme » de Zagreb, qui se recroquevilla dans la « Grande Croatie » du « parti du droit », l'« Exarchat » bulgare, qui rassemblait, sous une houlette religieuse et sous le sceptre protecteur du Tsar, au moins les Slaves balkaniques, eurent des vellétés de direction. Peut-être, par deux fois au xix^e siècle, apparut, crevant les nuages sud-slaves, l'arc-en-ciel de l'unité : l'« Empire yougoslave », préparé par Garašanin et les Bulgares pour Michel Obrenović de Serbie (1867), et, bien plus vagues, les rêves trialistes de l'archiduc François-Ferdinand.

Dans cette lutte pour l'Unité, il était donné aux Serbes d'en devenir les protagonistes. D'abord parce qu'ils forment à eux seuls les deux tiers des 15 millions de Yougoslaves, et qu'ils ne sont

point cantonnés dans un domaine particulier : des approches de la Slovénie aux confins de la Macédoine, des bords de l'Adriatique aux marges de la Hongrie, ils ne sont absents nulle part, au surplus peu attachés à leurs formes religieuses, musulmans en Bosnie, catholiques dans la Bačka et le Banat, et toujours, dans l'orthodoxie, peu soumis aux puissances cléricales. La position géographique de Belgrade, dans la zone des confluences, où aboutissent les eaux sudslaves, aussi bien de la Vieille Serbie balkanique que de la Slovénie alpestre, n'a été déterminante que pour les migrations, le brassage : l'axe de la Morava a porté les Serbes de la Vieille Serbie vers les plaines pannoniques, puis fut le canal de la reconquête de 1804 à 1913; l'axe de la Save jalonna de stations l'union intellectuelle, depuis la Novisad danubienne, en passant par la Zagreb de l'« Académie yougoslave », jusqu'à la Ljubljana alpestre. Enfin il faut bien faire une place à la primauté morale du peuple serbe : ce fut toujours la branche sudslave qui souffrit le plus pour la cause unitaire. Ce sont ses défaites et ses légendes qui fournirent les sujets du folklore, de l'épopée nationale. Son idéalisme, sa ténacité ne furent jamais abattus par les échecs : de Kosovo à l'anabase albanaise de 1915, son histoire est remplie de gestes d'une merveilleuse vitalité. Sans doute les autres branches apportent leur quote-part dans le creuset national : le réalisme, la maîtrise de soi des « Centraux » balkaniques, la générosité, l'esprit de justice des Bosniaques, la sociabilité, la douceur des Dalmates, la persévérance, l'organisation des Slovènes, la haute civilisation artistique, littéraire des Croates sont, d'après Cvijić, d'autres éléments psychologiques — sans compter l'opiniâtreté, le rude labeur des Bulgares — de la grande Nation yougoslave; mais nulle part on ne constate aussi intenses que chez les Serbes, les Šumadiens surtout, la fermeté d'âme, l'héroïsme, l'inébranlable conscience nationale qui ne se laisse arrêter ni par les facilités ni par les malheurs. Cette volonté, parfois tragique, du devoir a donné à la Nation ses martyrs depuis Miloš Obilić, qui, au soir de Kosovo, assassina le sultan Murad et paya ce geste vengeur de sa vie, jusqu'au roi Alexandre I^{er} qui, tombé sous les coups de séparatistes fanatiques, fut la dernière victime de l'Unité.

Les vingt ans de règne d'Alexandre (1914-1934) résumèrent le drame yougoslave. Ce Karadordević, qui unit le sang des paysans de la Šumadija à celui de l'autre dynastie rurale serbe, la monténégrine, qui a passé son enfance en exil et sa jeunesse dans un apprentissage surtout militaire, monté sur le trône sans y avoir été destiné, doit d'abord défendre son pays envahi en soldat, puis, après la retraite albanaise, reconstituer son armée à Corfou, à Salonique, ne jamais désespérer des destinées du

pays, reconquérir la petite patrie serbe et présider à la fondation de la grande Patrie sudslave.

L'œuvre militaire achevée, la tâche politique commence. Deux civilisations à fondre, quand les tronçons de la Nation furent si longtemps séparés. Dans les vallées morcelées qui mènent à la « voie triomphale », la Morava remontée, le Vardar descendu à la rencontre d'autres frères slaves, dans ses forêts sombres et ses clairières de porcheries et de maïs, le paysan serbe a gardé un horizon quelque peu borné : de l'administration byzantine, ottomane, il a conservé le cadre moral; il laisse le pouvoir à la Ville, à ceux qui ont contribué à l'affranchir sur son sol, à un Etat-major intellectuel, étiqueté dans des partis à la mode parlementaire occidentale, étriqué dans des clubs, où les caciques sont les maîtres. A l'opposé, les Croates, appelés de bonne heure à participer aux « libertés » de l'Europe centrale, théoriques sans doute, mais « historiques », conservant le souvenir d'une administration autrichienne, rigoureuse, ordonnée, mais de forme paternelle, sont moins indifférents à la politique pure. Ici le paysan a de vastes aperçus, un horizon moins limité : immenses plaines à blé, les Mésopotamies d'entre Save et Drave; immenses plateaux rocaillieux et désolés du karst illyrien; et, par delà, la mer, frangée de ces longues îles qui répètent le continent. Chez lui la revendication nationale de l'Unité a pris la forme de la « faim des terres », du partage des latifundia, arrachés aux seigneurs magyars et aux archiducs Habsbourg. C'est pour les paysans des nouvelles provinces que la Constitution unitaire du *Vidov dan* (28 juin 1921) introduit, dans son titre III, « Dispositions sociales et économiques », l'affranchissement des *kmet*, tenanciers des pays de l'Empire ottoman, l'expropriation des domaines hongrois et autrichiens. Cette digestion de la terre par le paysan croate, bosniaque, macédonien dura dix ans : 1918-1928. Préoccupé de sa glèbe, le terrien a peu de loisirs pour s'adonner aux réflexions politiques et les « Messieurs » de Belgrade continuent à gouverner, comme ils avaient dirigé, dans le passé, la Serbie. Un jour vint où le paysan réclama sa part de l'Etat, comme il avait obtenu sa part de la Terre. Les rouages de l'Etat grincent. Dans cette Nation toute rurale, les formes citadines et parlementaires s'écroulent : ce fut cette séance de la *Skupština* du 20 juin 1928, où un ancien chef de bande monténégrin tue deux Croates et blesse à mort Radić, chef du parti paysan.

Alors dans la carence des hommes, le gouvernail du navire, qui risquait la dérive, est pris en mains par le Roi. Le manifeste du 5 janvier 1929 réclame l'observation des lois, suspend le parlementarisme, demeuré un « idéal » : la dictature du 6 janvier est « un état de transition imposé par une situation extraordi-

naire », selon les propres mots d'Alexandre : « Il n'y a qu'un point sur lequel je ne céderai jamais... : c'est la question de l'unité nationale. » Moins dictateur qu'Unificateur. Six années laborieuses suivirent, pour unifier la législation, les codes, l'enseignement, les organisations professionnelles, pour appliquer la réforme agraire, base de cette profonde démocratie rurale. Et le Roi attendait la venue des nouvelles couches « yougoslaves », élevées dans l'Ecole unitaire, ferventes de « notre Etat ».

SIXIÈME PARTIE

LA HONGRIE

CHAPITRE XV

LA HONGRIE ÉTAT-RÉSIDU

Le problème hongrois est très différent des autres problèmes géopolitiques de l'Europe centrale. Ailleurs ce fut la cristallisation d'éléments nationaux, basée sur l'unité linguistique : les cellules dispersées entre plusieurs Etats se sont rejointes pour former un Etat national. Ici on est en présence d'un reliquat, après la formation des Unités tchécoslovaque, roumaine et yougoslave. La Hongrie « mutilée » n'est plus la Hongrie « historique » ou « millénaire ». Le problème est de tenter de déterminer les facteurs de cette dislocation, autrement dit les forces centrifuges. Il ne peut s'agir d'une justification, après la lettre, du traité de Trianon, mais d'un essai pour comprendre ce qui a rendu ce traité possible. Un écrivain suisse, cependant révisionniste et inventeur du calcul des nationalités sur la base des « populations présumées hongrophiles », a pu écrire : « On n'a pas démembré l'Autriche-Hongrie. Elle s'est démembrée toute seule. Parties d'un seul pays, ses armées en déroute en ont retrouvé six. Partout la révolution grondait...; avant tout nationale, du moins chez les nationalités non-allemandes et non-magyares. Le démembrement de l'Autriche-Hongrie était donc, non seulement logique et nécessaire : il a été inévitable et spontané » (Aldo DAMI : *La Hongrie de demain*, 1933).

Le géographe doit donc essayer de déterminer les forces physiques centrifuges, les forces historiques disjonctives, enfin le reliquat, c'est-à-dire la Magyarie d'aujourd'hui.

I. — LES FORCES PHYSIQUES CENTRIFUGES

Le bassin du moyen Danube. — Les géographes hongrois, appliqués à un déterminisme géographique inexorable, vantent « la parfaite unité géographique de l'ancienne Hongrie, entourée de la chaîne presque impraticable des Karpates », oubliant, au surplus, que par les Karpates les Hongrois, en 896, vinrent occuper la plaine pannonique : « Le territoire de la Hongrie, écrit en 1929 le géographe Cholnoky, est le plus parfait des bassins géographiques. » Et encore : « Le bassin hongrois est séparé des pays voisins par une large chaîne de montagnes boisées complètement inhabitées. On ne saurait imaginer frontière plus parfaite, les cours d'eau et les routes des vallées convergent tous vers le centre du bassin, reliant étroitement entre eux ces territoires, et la Hongrie formait la plus belle unité géographique de toute l'Europe. »

En fait, il ne faut pas se fier exclusivement à l'apparence cartographique. Nous avons déjà pu constater que les Karpates ne forment pas des barrières infranchissables; coupées de cheminement nombreux, c'est une Montagne pénétrable et de peuplement mêlé. D'autre part, le réseau fluvial se concentre dans le point le plus bas de la plaine pannonique, c'est-à-dire le Banat : c'est là le confluent des rivières autour de Belgrade; à cet égard, le carrefour aquatique de Belgrade a une position beaucoup plus favorable que celui de Budapest.

Le bassin danubien est une expression commode. Mais il faut en exclure bien des régions danubiennes : les Danubes bavarois, alpin et autrichien, puis le Danube roumain-bulgare. Le Danube pannonique, assagi et lent, de Visegrád à Belgrade, étalé entre de faux bras, des méandres recoupés, des lacs, des fourrés de petits arbres, pourrait tout aussi bien être une frontière. On constate de telles frontières dans les vallées marécageuses et boisées, en Valachie, en France même, entre l'Alsace et le pays de Bade. Le Danube pourrait donc, à ce point de vue, être autant une limite qu'un lien.

Le fleuve lui-même, qui monte dès avril pour ne redescendre qu'en septembre, puis remonte encore en décembre, est bien plus un danger pour les riverains qu'un patron. Les géographes hongrois ont raison de faire remarquer l'immense effort qu'il a fallu au peuple hongrois pour vivre dans ces régions : régularisation du cours, drainage des marécages, construction des digues, poursuivie surtout au XIX^e siècle par un grand ingénieur, Vásárhelyi, tandis que, cherchant dans la plaine sèche les nappes sou-

terraines, on forait des puits artésiens, on fixait les sables mouvants, on pouvait enfin, très tard, construire des routes. Ce travail réel, nécessaire, crée-t-il fatalement des droits sur le cours supérieur des fleuves, qui amènent ici leurs eaux et leurs boues? A ce compte-là, le Rhône suisse devrait appartenir à la France, le Rhin suisse et allemand devrait être sous la coupe des Pays-Bas. La théorie de l'unité des bassins fluviaux, favorite des géopolitiques allemands, est une doctrine politique, sans plus.

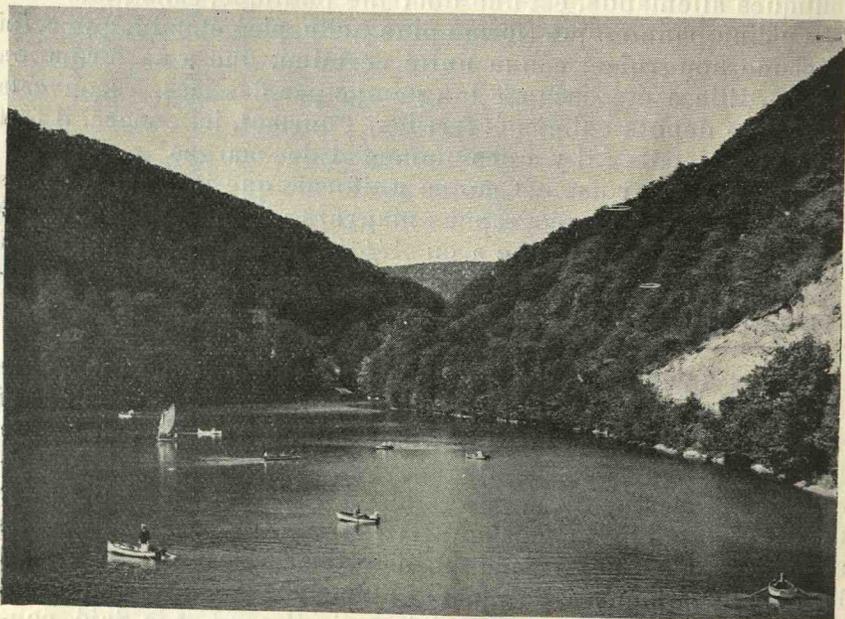
La plaine pannonique (terme plus juste, plus étendu, que celui de plaine hongroise) a une unité certaine, due à sa formation récente. Elle a été occupée longtemps par des lacs, recouverte ensuite de dépôts éoliens et fertiles. Pourtant, ici encore, il faut sonder les détails : il y a des plaines et des marges.

La plaine hongroise est moins uniforme que les vastes cartes ne le montrent. Les géographes magyars savent y distinguer, à côté de la « Grande Plaine » ou *Alföld*, la « Petite Plaine », la « Montagne moyenne de Transdanubie », les « Collines transdanubiennes ».

Les portes de l'*Alföld*. — L'ancienne steppe devenue une large Campagne à l'E. du Danube, n'est monotone que pour celui qui vient de la Montagne. Le rebord karpatique s'abaisse au N. par les Collines d'andésites, de trachytes, rhyolites, tufs volcaniques, dominées, à 516 m., par le cône du Tokaj, et s'anime par tous les vignobles, tandis que la vallée de la Tisza étale ses terres inondées, ses méandres, ses délaissés, d'où surgissent les champs immenses, déjà plats et féconds. Quelques coupures. Les terres s'interrompent pour laisser le Hernad et le Sajó, confondant presque leurs confluent, déblayer la large « porte de Miskolc » : à cette position, jadis stratégique, maintenant marchande, aux pieds des « Montagnes des Hêtres » (*Bükk hegység*) couvertes de vignes, devant les champs de betteraves et de blé, entre des usines de sucre et d'alcool, est due l'importance de cette ville de 61.559 habitants.

Plus à l'E., sur la bordure de la haute Mátra, quelques gros bourgs, dont Mezőkövesd, célèbre par ses riches costumes paysans, symboles de la prospérité. Les cônes de déjection de tous les torrents karpatiques se donnent rendez-vous, interrompus seulement par quelques vallées, où s'enfoncent les petites villes, Eger, Gyöngyös, etc. La possession de cette longue zone piémontaise a aidé les nouveaux géographes hongrois à substituer au terme de « bassin danubien » les mots « bassin karpatique ». Mais la zone karpatique s'arrête à ces « Portes ». Dès que l'on sort, vers le N., du carrefour de Budapest, on se heurte encore à ces croupes, verdoyantes et boisées,

qui entre 939 m. à gauche, 757 m. à droite, sont coupées par le Danube. Visegrád, sur la rive droite, est bien une autre « Porte pannonique », dominant la plaine sur ces vieilles montagnes que l'on ne retrouvera plus qu'à Belgrade. C'est le dernier défilé du Danube avant son entrée dans la plaine pannonique. Face au confluent de l'Ipel', à la frontière hungaro-slovaque, perché sur un plateau tabulaire, reflété dans le cours du Danube, ce Panthéon



Phot. Magyar Film Iroda, Budapest.

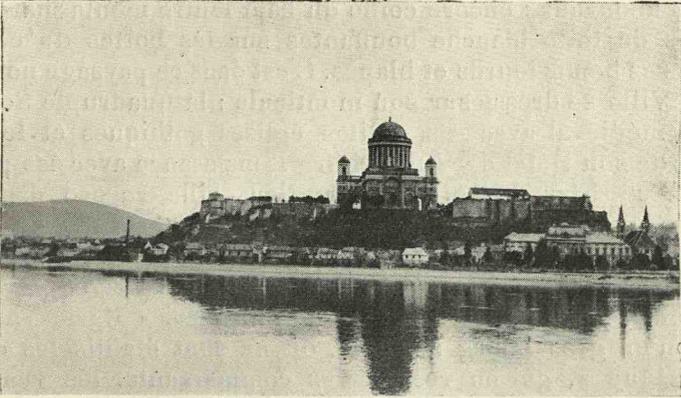
FIG. 112. — LE PIÉMONT KARPATIQUE DE LA HONGRIE

La montagne calcaire de Bükk, couverte de hêtres (Cf. le nom de Bucovine), domine une petite vallée (où se placent le lac de Hámor et la station balnéaire de Lillafüred), qui descend d'O. en E. vers Miskolc et son large bassin fluvial, antichambre de la « Grande Plaine ».

— coupole et fronton sous arcades doriques — qu'est la cathédrale d'Esztergom, l'archevêché primate de Hongrie : un temple, dressé au-dessus du fleuve et de la nouvelle frontière, comme pour conserver son antique prééminence.

La bordure hongroise s'oppose bien à la Plaine. Le Piémont a tenu bon contre l'invasion ottomane, s'est placé de bonne heure sous la coupe des grands propriétaires qui s'y étaient réfugiés. L'*Alföld*, au contraire, délivré tard, après avoir été dévasté, n'a été colonisé qu'au xviii^e siècle et par de petits paysans. Malgré sa réputation de platitude immense, découverte et peu pittoresque, il n'est pas malaisé d'y discerner la diversité des sols et du tapis végétal. De Budapest vers l'E., l'ancienne steppe, main-

tenant fertile, étale tour à tour une suite rigoureuse de paysages variés : ses sables meubles, dont les embryons de dunes sont fixés par des acacias et des vignes; son lœss, plus ou moins épais, toujours sec et sans arbres, toujours cultivé de blé d'hiver, alternant avec les luzernes et les betteraves sucrières; ses alluvions anciennes, parfois coupées encore de dunes, où les vergers multicolores, surtout cerisaies, prunelaies, accompagnent de gros villages; ses alluvions récentes, humides et pastorales, qui



Phot. J. Ancel.

FIG. 113. — LA PORTE KARPATIQUE DE LA HONGRIE

La métropole catholique d'Esztergom, siège primatial de Hongrie, sur la rive droite du Danube, devant la frontière slovaque; au delà (au fond, à gauche) la gorge de Visegrád, dernière percée du Danube dans le Piémont karpatique avant de déboucher sur la « Grande Plaine ».

annoncent la vallée méandreuse de la Tisza, avant de nouvelles terrasses où, à un confluent de toutes ces terres, sables, lœss et alluvions, se place la grande ville de Debrecen, la « Rome calviniste », le centre religieux et intellectuel de la Hongrie orientale (117.375 habitants).

Les refuges de Transdanubie. — A l'O. du Danube, les paysages sont plus restreints. Dans ces horizons limités, la colonisation s'implanta de bonne heure : les stations préhistoriques y voisinent avec les postes romains, avec les couvents haut placés et les forteresses anciennes (*vár*). A la Hongrie calviniste des petits propriétaires, qui ont défriché tard la « Grande Plaine », s'oppose cette Hongrie catholique, où, à l'abri de l'invasion, les grands propriétaires ont installé tôt et maintenu tard leur domination et leurs domaines. C'est là que la densité de la population est encore la plus forte (106 habitants au kmq. contre 98 dans l'Alföld). De quelque côté qu'on aborde la *Transdanubie*, c'est par des tran-

sitions insensibles. De l'avant-pays alpestre, peu à peu la « Petite Plaine hongroise » se dégage : les vallons forestiers, les villages de bois éparpillés s'éloignent, les houblonnières, les vignes se dispersent ; les carrières, les latomies gigantesques de « calcaire de la Leitha », jaunâtre et dur, atteignent le bord du Fertő (lac de Neusiedl), fournissent leurs dernières pierres à la « très fidèle » Sopron. Les tas de bois, qui ne trouvent plus de clients, les meules de foin de la Montagne font place aux sillons où s'entassent les blés et les maïs. Dans son grand village jaune apparaît le Laboureur : encore coiffé du haut feutre montagnard, aux culottes de toile blanche bouffantes sur les bottes de cuir, il pousse ses bœufs lourds et blancs. C'est dans ce paysage nouveau que la Ville se dresse sur son monticule : la quadruple Sopron, centre médiéval avec ses petites églises gothiques et le gros beffroi de son Hôtel de Ville, bourg Renaissance avec ses palais, dont l'Esterházy, le seigneur du lieu, ville rococo dans ses porches, ses fontaines, ses colonnes de sainteté, faubourgs de brasseries et de briqueteries (35.895 habitants). Plus au S., Szombathely, malgré sa population aussi forte (35.758), groupée autour de sa cathédrale baroque, don du « roi » Marie-Thérèse, n'est qu'un gros bourg agricole, où se sont établis les « Juifs de l'évêque », qui en restent les commerçants, les vendeurs de modes viennoises. Au N., la vieille ville-forteresse de Győr (50.881 habitants), au triple confluent de la Rába, de la Rabca et du petit Danube, par le palais-citadelle de ses archevêques, a été le dernier rempart contre les Turcs, comme l'y rappellent maintes inscriptions. Awar d'abord (le mot Győr est le *burg awar*), hongroise, germanisée par l'immigration allemande, puis magyarisée à nouveau, commerçante par ses Juifs, elle surveille encore l'entrée de la « Petite Plaine », un Alföld, plus modeste d'envergure et de fortune. Le *Hanság*, dont le nom rappelle la Haná morave, était, il y a vingt-cinq ans encore, un vaste marais inondé neuf mois par les eaux jointes du Danube, de ses affluents. Les villages, isolés, ne communiquaient guère que l'hiver, le sol et l'eau gelés. Maintenant, entre les canaux de dessèchement, œuvre de sociétés de propriétaires, alternent les champs de maïs, de betteraves, les fourrages, les prairies où s'ébattent canards, oies, poules, porcs surtout, vendus et transformés à Prague en jambons et en bacon à Londres. Mais bientôt vers le S., de légères ondulations boisées, que surmontent les buttes où se juchent des villages ou l'abbaye bénédictine de Pannonhalma (la « Colline de Pannonie »), capitale d'un domaine immense, annoncent un autre pays.

C'est le *Bakony*, la « Montagne moyenne de Transdanubie », vaste plateau calcaire, ancienne forêt-refuge. Ici, sur le versant

N., de minces ruisseaux s'étranglent entre des bois de chênes, de sapins. Quelques clairières pastorales. Dans ces solitudes, le monastère cistercien de Zircz, le « Cœur » du Bakony, ceint d'un parc vierge, qui recèle tous les échantillons de la forêt profonde, mélèzes vert tendre, scintillement des sapins argentés, larges balais des épicéas, couronnes dressées des pins silvestres, bran-



Phot. Magyar Film Iroda, Budapest.

FIG. 114. — LA « PETITE PLAINE HONGROISE »

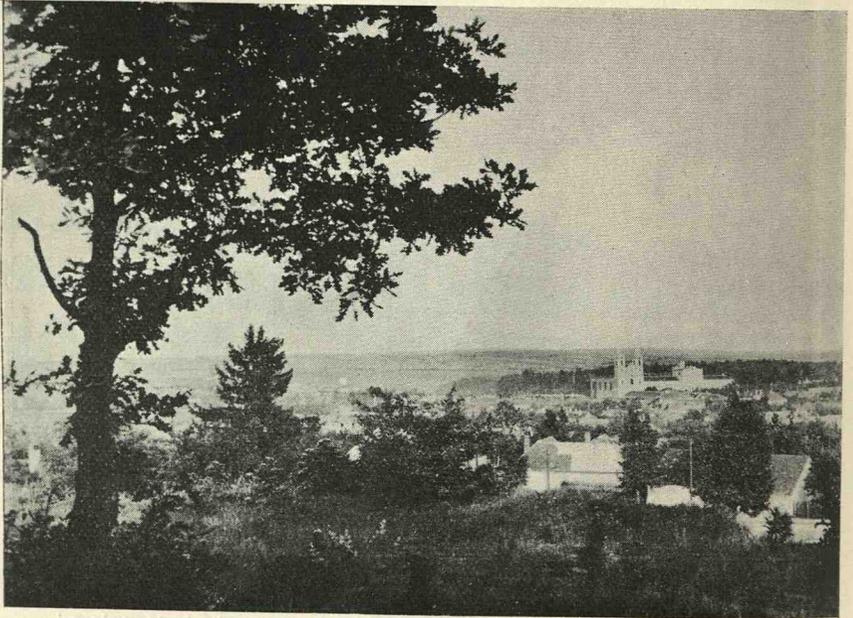
La Transdanubie, au S. et à l'O. du Danube, couverte de blés et de maïs (au premier plan), se heurte au S. E. à une série de buttes, qui annoncent le Bakony. L'une d'elles, ceinte de vignes et sur laquelle s'applique un village, porte au sommet l'abbaye bénédictine de Pannonhalma (« Colline de Pannonie »), propriétaire d'immenses terres de la région.

ches recourbées des pins cembro, sombres pins d'Autriche, aiguilles rampantes des pins nains.

Là, au contraire, sur le versant S., le soleil a clairsemé la forêt : un plateau de dolomie karstique, où l'herbe rase n'assure la pâture que des moutons, où les petits canyons ont déblayé quelques vallées rares, portant de petites villes, telles que Veszprém, dont l'évêque, de sa cathédrale aux reliques royales, de son lycée au pieux enseignement, est le seigneur. Devant le lac Balaton, les collines infléchies sont couvertes de vignobles : petits cônes volcaniques, qui précèdent le cône immense, isolé sur sa presqu'île, où s'est fixée l'abbaye bénédictine de Tihany, et dont les flancs sont grelés de boursoufflures qui sont des gey-

sers morts; et toute cette suite de volcans éteints de basalte noirâtre, aux pentes ciselées de colonnades, aux dômes intacts, qui copient, au S. O. du lac, un paysage auvergnat.

Enfin, au S. E., ce sont les « Collines transdanubiennes » : une tout autre image, coupée de petits sillons N. S. et parallèles, et dont les sables mous, le lœss sec, qui souvent les recouvrent,



Phot. Scherer, Zircz.

FIG. 115. — LE BAKONY

La vaste forêt du Bakony, qui barre la Transdanubie d'une large dorsale calcaire, a été en partie défrichée par les monastères : dans une de ses clairières se dresse encore l'abbaye cistercienne de Zircz, le « Cœur » du Bakony (au fond l'église et le parc du monastère).

les sels qui brillent dans les fonds, les moutons qui paissent sur les chaumes, les porcs qui grouillent autour des gros villages, évoquent une steppe primitive récemment colonisée. On monte, puis on descend tour à tour vers les larges vallées, plates, en zigzags, aux eaux divagantes, aux marais instables, du Danube de Mohács et de la Drave, sûre frontière de la Croatie.

C'est forcer la nature que de voir à tout prix une unité absolue danubienne ou pannonique. Au surplus, pourquoi les Etats s'imposeraient-ils en remontant le cours des fleuves plutôt qu'en descendant, en unissant à la Plaine sa périphérie montagneuse plutôt qu'en liant aux montagnes excentriques le centre géométrique que constitue le bas pays? Entre les deux, la Plaine et la Montagne, les Piémonts ont leur vie propre.

Les marges allogènes. — Les « antichambres » (DE MARTONNE) de cette plaine pannonique sont liées, par la structure physique — les témoins montagneux qui s'y rencontrent, — comme par le peuplement et la vie économique, aux Piémonts slovaques, transilvains, à la Mésopotamie serbocroate.

Le Piémont subalpin, autrichien, est si attaché à la vie alpine et



Phot. Magyar Film Iroda, Budapest.

FIG. 116. — LE BALATON

Le Bakony se termine au bord du lac Balaton, la « mer hongroise », par une série de buttes volcaniques. C'est sur un de ces cônes boisés de la rive O. qu'est érigée l'église de l'abbaye bénédictine de Tihany, maîtresse de vastes domaines en Hongrie.

allemande, par ses vallées, routes longitudinales, industrialisées grâce au fer, par ses plaines, banlieue agricole et nourricière de Vienne, que les revendications hongroises l'ont toujours laissé de côté. Aussi bien, il ne s'agit là dans les confins, le *Burgenland*, (en 1913, 43,9 % de Hongrois, 42,7 % d'Allemands), que d'une perte hongroise de 1,8 % sur la superficie de l'ancienne Hongrie, dite « intégrale », et de 2,2 % sur sa population. Dans la partie orientale, les préférences se manifestèrent par le plébiscite du 14 décembre 1921 : il laissait à la Hongrie Sopron (*Œdenburg*), *civitas fidelissima*, qui affiche sa Fidélité sur une porte de l'Hôtel de Ville, où 57 % des habitants parlent le hongrois, 41 % l'allemand, et sa campagne voisine, 356 kmq., avec quelques villages allemands.

Le Piémont subkarpatique est au N. slovaque, à l'E. roumain.

Perte importante pour la Hongrie d'autrefois : 22,2 % de sa superficie, 19,6 % de sa population d'avant-guerre pour la Slovaquie et la Ruthénie; 36,4 % de sa superficie, 28,7 % de sa population pour la Transylvanie roumaine.

Au N., les Karpatés slovaques et ruthènes sont découpées en compartiments multiples, sillons fluviaux, vestibules de plaine, que le peuplement slovaque a fait siens, à l'exception de quelques villes de la bordure, marchés indispensables de la Montagne.

A l'E., les Karpatés moldaves et valaques, traversées de tous temps par les pistes pastorales, ne présentent guère que des remparts fragmentaires entre les plaines orientales et le bassin transilvain, tandis que la masse karpatique du Bihor est contournée au N. et au S. Partout le peuplement roumain est descendu peu à peu de la Montagne sur la Colline, de la Colline sur la Plaine; les îlots hongrois les plus compacts, installés sur l'ancienne frontière ottomane, gardent les passes montagneuses dans l'angle karpatique le plus éloigné de la plaine hongroise.

Le Piémont prébalkanique, yougoslave, est, plaine ou plate-forme, liée humainement (depuis le xvii^e siècle, la « Grande Migration » des Serbes), intellectuellement et économiquement aux Montagnes, massif central serbe, karst croate, qui y trouvent la seule voie de communication commode et l'ample provision de céréales nécessaires aux pays pauvres. Là aussi les revendications hongroises ont jeté du lest, abandonné à la Croatie sa Mésopotamie d'entre Save et Drave, et ne récriminent que sur la perte de 7,4 % de la superficie, de 8,2 % de la population de la Hongrie historique. Le seul problème tient à la place des villes magyarisées dans une Campagne agricole, restée slave, là où la population rurale l'emporte de beaucoup sur la population urbaine.

II. — LES FORCES HISTORIQUES DISJONCTIVES¹

L'histoire « millénaire » de la Hongrie (896-1918), comparée à l'histoire de France, est l'histoire d'un échec : tentative pour constituer un Etat unitaire dans l'Europe centrale, tour à tour Etat militaire qui garde la conquête (895-1526), Etat centraliste, administratif, où une classe s'allie à un « roi étranger » (1526-1825), Etat de résistance, où une classe, qui prétend se confondre avec la « Nation », lutte pour ses privilèges à la fois contre ses propres paysans et contre les Nations allogènes (1825-1918).

La Hongrie, domaine de la conquête. — La Hongrie, à cet égard,

¹ 1. Carte des comitats, p. 391.

ne diffère guère des autres Etats ; mais, alors qu'ailleurs, vainqueurs et vaincus fusionnent dans une civilisation commune, ici — et c'est le problème — la distinction a subsisté.

Cette tribu ougro-finnoise, venue du S. de l'Oural, installée entre l'Oural et la Volga, puis poussée par d'autres nomades vers le Don, le Dniepr, acculée aux Karpates qu'elle finit par passer à l'endroit le moins haut et le moins large, débouche à la fin du ix^e siècle sur le bassin de Mukačevo, dans la Ruthénie subcarpatique actuelle, aboutit sur la vaste steppe, qui avait été le camp et le champ de manœuvres des Huns et des Awars : peut-être 100.000 conquérants sur une surface de 250.000 kmq., alors presque vide, que se partageaient, au début du x^e siècle, sans doute guère plus de 500.000 Slaves.

Les bergers nomades du légendaire Arpád s'établirent dans la « Transdanubie », pays facile de plaines, de vallées, de collines, où ils commencèrent à se muer en cultivateurs sédentaires et, dans cette région qui avait été de civilisation romaine, la Pannonie, à entrer en contact avec la civilisation européenne. A leur langue un peu fruste, agglutinante, si différente des langues indo-européennes, les Slaves viennent ajouter des termes de culture, de métier, de famille, les Allemands des mots de vie militaire, politique et civilisatrice, enfin l'Eglise, qui couronne le roi Saint Etienne en 1001, lui apporta le latin, langue de la religion, du droit, de l'administration pendant huit siècles.

Lors de la conquête (896), le butin, surtout la terre, fut réparti entre les sept tribus hongroises. A la fin du xii^e siècle, les donations royales créèrent en récompense des services rendus et en échange du devoir militaire, la grande propriété, le système féodal, qui partagea le sol entre les magnats, les nobles, les évêques, les citoyens des Villes royales. Les propriétaires faisaient travailler les paysans et l'Etat réclamait à ceux-ci en outre des prestations en nature et en corvées.

La plaine fut peuplée aussi dès le xi^e siècle par une immigration libre, appelée, comme les mineurs de Bohême en Slovaquie, comme les défricheurs de Saxe en Transilvanie, par les rois mêmes ; puis, après la grande dévastation mongole du xiii^e siècle, qui refit du pays un véritable désert, de nouveau-venus furent attirés de toute l'Europe, Français, Italiens, Allemands surtout, Bulgares, Turcs, et, dans les villes, des Grecs, marchands.

Contre les invasions toujours menaçantes, les rois hongrois cherchent à se défendre, à englober dans leurs domaines une ceinture de provinces montagneuses. La grande époque territoriale fut le règne de Louis I^{er} « le Grand » (1342-1382), dont l'immense Etat, qui allait de la Prusse à la Sicile et des portes de Vienne à la mer Noire, s'interposait entre le monde germa-

nique d'un côté, les nomades de la steppe de l'autre, Tatars et Turcs. Rêve très bref, qui n'a été réalisé que quelques années (1347-1351), qui a hanté, depuis le fameux mot d'Æneas Sylvius (le pape Pie II), une imagination séculaire : la Hongrie « rempart de la chrétienté » contre les Barbares. Mais l'anarchie féodale, qui débute avec la Bulle d'Or de 1222, l'antique constitution hongroise, n'a cessé d'affaiblir le royaume, jusqu'au jour où Louis II fut battu et tué par les Turcs à Mohács (1526). L'élan de la Hongrie est brisé.

La Hongrie, domaine des Habsbourg. — Depuis 1526, la Hongrie ne se sauve qu'en se mettant sous la tutelle d'un « roi étranger ». Deux Hongries se font face. La « Hongrie royale » est réfugiée dans le Piémont subalpin et subcarpatique, étroite bande qui englobe la base des Alpes slovènes, les collines de Transdanubie, les petites Karpates de Slovaquie, avec son gouvernement et sa Diète établis dans la Bratislava actuelle, l'ancien Presbourg allemand ou Pozsony hongroise. La noblesse règne sur 79 % des domaines et 45 % de ceux-ci sont entre les mains de onze familles, tandis que les décisions politiques sont prises à Vienne. Bref, partage du pays entre les Habsbourg et l'oligarchie hongroise.

L'autre Hongrie, la « Grande Plaine », est devenue le domaine du Turc, tandis que la majeure partie de la Slovaquie est indépendante et que la Transilvanie demeure sous ses princes autonome. Cette Hongrie est dévastée par l'esclavage, les pillages, les impôts. Les nobles et les bourgeois fuyaient dans la Montagne. Les paysans, abandonnant les villages dispersés, se concentraient dans ces villes-villages, aujourd'hui si caractéristiques de la plaine propre hongroise, de l'*Alföld*. Les Turcs pour des raisons stratégiques rasant les forêts. La plaine redevient une steppe, la *Puszta*, tandis que la Transdanubie se couvre de broussailles. Vers 1700, la Hongrie n'a que 4 millions d'habitants, est revenue au chiffre de 1400.

Le Habsbourg refait la Hongrie, par la conquête. De 1683 à 1699, son général, le prince Eugène de Savoie, rejette les Turcs au delà du Danube. La puissance germanique est aussi germanisante : elle défriche la steppe, la colonise avec des immigrants. Ils diminuent le pourcentage de l'élément magyar, qui tombe de 45 % à 39 % dans le cours du xviii^e siècle : Souabes installés dans les glacis karpatiques de Slovaquie, de Transilvanie, du Banat; mais aussi Serbes venus de Vieille Serbie, Roumains qui descendent les vallées transylvaines. Cet afflux de peuples triple la population, parfois la décuple, comme dans le Banat. Il transforme la figure sociale de la Hongrie de deux manières.

D'abord la propriété se ferme. Pour la défense militaire du royaume, afin d'éviter le morcellement, une loi de 1687 créa des biens familiaux inaliénables au profit des aînés : était garantie la splendeur matérielle des grandes lignées, et, en 1723, la petite noblesse reçut les mêmes privilèges. Ainsi se constituèrent, en un siècle, 27 fidéicommiss, s'étendant sur un million et demi d'arpents, soit 862.000 ha. Le régime latifundaire est définitivement constitué. Sur ces terres travaillent les *jobbágy*, moins serfs au reste que colons.

En second lieu la figure linguistique de la Hongrie se modifie. Le latin était resté la langue administrative des comitats (départements), du gouvernement. Le magyar, découvert littérairement, fixé grammaticalement au xvi^e siècle, n'était qu'une langue seconde, qui n'apparaissait que dans quelques discours de la Diète, mais laissait la première place au latin. La germanisation de la cour viennoise tentait de le supplanter, et en 1787 Joseph II imposait l'allemand comme langue officielle. La résistance créa une Renaissance magyare, éveilla le sentiment national et mit le magyar à la mode. Autrement dit, alors que la Révolution française vient de poser le problème des nationalités dans le domaine moral, ce même problème se précise dans le domaine des langues. La Hongrie, restée socialement médiévale, abandonne le latin à la Diète de 1825, mais veut le remplacer par une langue unique, le magyar, en confondant Etat et Nation.

La Hongrie, domaine d'une oligarchie. — La Hongrie fut toujours la proie d'une caste. Mais alors la Hongrie féodale se défend avec plus d'énergie contre les revendications révolutionnaires, à la fois paysannes et nationales, et, pour se maintenir, invente la magyarisation.

Sur 11 millions et demi d'habitants (dont 5 millions de Magyars), 550.000 nobles, 5 % : tel est le pays légal.

Jadis, la noblesse était ouverte, même aux allogènes : de grandes familles, comme les Hunyadi, sont d'origine roumaine, comme les Kossuth, d'origine slovaque. L'acquisition de la noblesse était la rançon de cette magyarisation volontaire. Au xix^e siècle, la noblesse terrienne se ferme par la langue, par les privilèges. Elle se divise en trois groupes, dont le dernier, petits propriétaires, mène une vie toute paysanne, et le premier, les magnats (36.000 familles sur 136.000), sont pourvus de domaines immenses : le prince Pál Esterházy, le plus grand propriétaire foncier du continent, gouverne 700.000 personnes sur 231.000 ha. ; le trentième de la Hongrie ; le prince Festetics détient 83.000 ha. ; le marquis Pallavicini 38.000, et d'autres seigneurs de moindre importance possédaient des domaines de 25.000, de 20.000 ar-

peints. Ils règnent sur les comitats (tels les Tisza dans le comitat du Bihar), à la Diète, enfin à Vienne, pour qui la Hongrie est une colonie, acheteuse de tissus et vendeuse de blé. Jusqu'alors cette *gentry*, comme elle se plaisait à se nommer à l'anglaise, traitait tous les paysans de même manière : en 1767, l'*Urbarium* de Marie-Thérèse avait donné aux *jobbágy* la liberté d'établissement; en 1830 Széchenyi, dans son ouvrage *Hitel* (« Crédit »), propose une transformation du régime foncier, et en 1836, sur l'initiative de ce grand seigneur avisé, la Diète autorisait le rachat des fiefs et adoucissait le colonat.

Széchenyi posait à la même époque la question nationale. Ce magnat, ouvert d'esprit mais timide d'allures, avait fondé, en 1825, l'Académie hongroise. En 1842, il opposait à l'hégémonie par la violence la suprématie spirituelle, qui eût donné aux Hongrois une puissance persuasive d'assimilation. Ainsi s'étaient formées les Nations occidentales. En 1844 néanmoins une loi institue le hongrois langue officielle : il sera employé exclusivement à la Diète, dans les lois et autres actes publics, dans l'administration judiciaire, les académies, les gymnases (lycées), et même dans les « parties dépendantes » (Croatie).

Cependant, tandis que les Magyars cherchaient à secouer le joug germanique, les Nations sujettes tentaient de s'affranchir de la Hongrie. Ce double effort, parallèle, était prôné par les plus clairvoyants des Magyars. Dès 1794, l'abbé Martinovics, antihabsbourgeois et précurseur du mouvement démocratique — au reste exécuté avec quatre de ses amis l'année suivante — proposait de diviser la Hongrie en quatre pays, qui eussent eu chacun leur Parlement, mais qui eussent été unis en une Confédération, rassemblement des forces contre les féodaux et contre les Habsbourg : la Hongrie proprement dite; l'*Illyria*, soit la Croatie et la Slavonie, auxquelles serait jointe la Dalmatie, alors sous la coupe autrichienne; la *Provincia slavonsica*, autrement dit la Slovaquie; la *Provincia Valachia*, c.-à-d. la Transilvanie et ses marges roumaines. Les frontières préconisées répondaient à peu près aux frontières actuelles.

Les chefs de la Hongrie ne veulent pas entendre parler de libertés pour les autres. « Je ne connais pas un seul Magyar, disait en 1842 Széchenyi, qui, semblable à un maniaque, dont on a heurté l'idée fixe, n'oublie plus ou moins les règles de la justice, dès que la question de notre langue et de notre nationalité arrive sur le tapis... Et il dédaigne le précepte souverain de la justice : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. »

Sous la Révolution de 1848 les populations soumises, Slovaques, Roumains, Slaves du Sud éprouvent leur solidarité. Le

Congrès slave de Prague (juin 1848) la proclame. Des Magyars mêmes, en fidèles disciples de Széchenyi, demandent pour les allogènes les franchises que les Hongrois réclament pour eux. Le comte János Majláth établissait en 1849 à Vienne un projet de division de la Hongrie en sept territoires nationaux, repoussant fort loin vers le S. les limites de la Slovaquie. Dans une correspondance de 1849-1850, publiée récemment par la revue américaine *Foreign Affairs* (septembre 1933), le comte Teleki, tête de l'émigration hongroise en France, conseillait à Kossuth, chef du gouvernement révolutionnaire hongrois, de s'entendre avec les peuples non-magyars de la « couronne de Saint-Etienne », voire avec les Tchèques, Serbes et Roumains. Kossuth lui répliqua sur un ton très vif, protesta contre cette politique, qui provoquerait le découpage de la Hongrie en six régions autonomes, attirées par les Nations voisines : « Nous devrions donner dans la Hongrie du N. quinze comitats aux Slovaques, au S. les comitats de Torontál, Bács-Bodrog et Baranya et la moitié de celui de Zala aux Serbes, une partie de la Hongrie du N. aux Russes et de la Hongrie de l'O. aux Allemands... Ce serait la fin de la Hongrie. »

Le « Comité central européen démocratique », qui s'était formé en exil et cherchait à gagner à sa cause l'opinion occidentale, posait non moins nettement le problème : « La Hongrie a oublié qu'une vaste conception d'égalité, jetée aux races slave et roumaine, pouvait seule lui mériter la victoire. » La polémique qui mit aux prises, après 1849, deux émigrés de marque, le Hongrois Irányi et le Roumain Bratianu, et qui fut publiée dans une brochure française de 1851, *Lettres hongro-roumaines*, résume les arguments de deux politiques opposées. Répondant aux revendications roumaines, qui s'étaient exprimées à l'assemblée révolutionnaire de Blaj, les Hongrois avaient couvert les routes d'inscriptions : « L'Union ou la Mort ! » Irányi accuse le protestataire de vouloir le « démembrement » de la patrie hongroise, de vouloir intégrer une Hongrie « mutilée » dans une Confédération danubienne. Bratianu l'invite à préférer cette solution à celle d'une Hongrie qui ne serait qu'une « province autrichienne » : « Hâtez-vous de nous rejoindre et ensemble, avec nos frères slaves, travaillons à réaliser cette belle pensée d'avenir, la grande fraternité des peuples du Danube ».

C'était bien tout le dilemme de l'Etat hongrois : avec les allogènes pour la liberté, avec le Roi, en fait l'Empereur, dont on veut en vain dédoubler la personnalité, pour l'unité.

La Hongrie révoltée, mais égoïste, est vaincue par la coalition de Vienne, du Tsar, policier de l'Europe, et des Nations : Roumains, Serbes, Croates marchent contre les Magyars. Alors en

1849, quand les Russes entrent en Hongrie, le Parlement magyar vote une loi qui devait assurer « le libre développement de toutes les nationalités sur le territoire de la Hongrie », l'accès à toutes les dignités et tous les emplois « sans jamais avoir égard à la langue ni à la religion ». Il était trop tard.

« Pax hungarica ». — Une statistique allemande, rapportée par Irányi dans son *Histoire politique de la Révolution en Hongrie* (Paris, 1859), attribue au royaume en 1853, sur 14.458.000 habitants, 5.413.000 Magyars, 4.665.000 Slaves, 2.488.000 Roumains, 1.492.000 Allemands et 276.000 Juifs. Les Magyars y disposaient de 4.061 écoles, les Slaves de 2.064, les Allemands de 984, les Roumains de 961.

Vaincue, la Hongrie noue le pacte avec les Habsbourg, le « Compromis » de 1867, « pierre angulaire de la politique réaliste hongroise », écrit le plus récent historien magyar : « Il offrait à la Nation, ajoute-t-il, pour la première fois depuis des siècles, une ambiance favorable au développement de ses forces » (SZEKFŰ).

La première loi votée dans cette vue fut la « loi sur les nationalités » de 1868 : le préambule affirme que « tous les habitants du Royaume forment au point de vue politique un seul peuple, le peuple hongrois un et indivisible ». La langue magyare devenait obligatoire dans l'administration, à la Diète, dans l'Université. Sans doute « tous les citoyens, sans distinction de nationalité, sont membres égaux en droits » et la loi garantissait en principe à chacun l'usage de sa langue. Mais, selon l'aveu d'un historien magyar, François Eckhardt, elle n'était guère « capable » de « satisfaire » les aspirations nationales. La loi n'était pas appliquée. L'excuse était que « les mouvements irrédentistes empêchaient l'exécution totale et rigoureuse de la loi de 1868 » (ECKHARDT). Le comte Apponyi, auteur de la loi scolaire de 1907, justifiait après Guerre cette politique en prétendant qu'il n'y avait pas en Hongrie de conscience nationale hors la conscience de l'unité de l'Etat!

En attendant, les Nations s'entendaient pour résister à la magyarisation naissante. Apparaît une « Nation slovaco-ruthène » pour les « Slaves du Nord en Hongrie », tandis que les Slaves du Sud se rapprochaient dans des accords serbo-croate et serbo-bulgare; le 15 juin 1868 fut proclamée à Budapest la collaboration des rares députés slovaques et roumains; le 7 février 1869 une conférence réunit à Timișoara (Temesvar) 150 délégués roumains et yougoslaves. Plus de trente ans de lutte. La noblesse magyare ne lâche pas sa proie : la loi électorale de 1874, la loi scolaire de 1883 briment les allogènes. Au cri de révolte du Serbe Miletić, qui sortait du Parlement en lançant à la majorité magyare un

« *Hodie mihi, cras tibi* », éclate l'impuissance des efforts légaux. Le « Congrès des Nations non-magyares de Hongrie », qui s'ouvrit à Budapest le 10 août 1895, fut le premier organe d'une opposition concertée : lors du « millénaire » de la Hongrie (1896), il lance un manifeste pour rappeler l'ancienneté plus lointaine encore des Nations sujettes : « Dix millions de non-Magyars en Hongrie n'avaient pas un seul représentant au Parlement de Budapest. » En 1913 encore, sur 413 députés, siégeaient 6 non-Magyars.

En revanche les statistiques dociles se prêtaient à la dénationalisation :

(Dans la Hongrie d'avant-guerre, non compris la Croatie-Slavonie).

	Population magyare	Magyars (0/0)	Allogènes (0/0)
1787.....	8.003.000	39	61
1850.....	11.554.000	41,6	58,4
1869.....	13.561.000	45,5	54,5
1900.....	16.684.000	51,5	48,5
1910.....	18.094.900	54,5	45,5

Ainsi durant les vingt ans de l'ère autrichienne (1850-1869), les Magyars croissent de 0,4 %, et dans les trente ans qui suivent le Compromis (1869-1900), les allogènes livrés à Budapest, l'augmentation soudaine est passée à 6 %. En 1920, les Hongrois prétendirent avoir perdu 3 millions des leurs. Les Etats affranchis n'en comptèrent que 2 millions. Les chiffres sont récusés, sauf ceux des statistiques autrichiennes. Or, dans le *Burgenland*, attribué à l'Autriche en 1921, les Magyars comptaient, en 1910, 26.225 des leurs, en 1920 24.867; puis, après le plébiscite de Sopron (1921), le recensement autrichien fait tomber les Magyars à 14.931 en 1923, à 10.442 en 1934, tandis que les Allemands — 217.072 en 1910 — sont passés à 227.869 et 241.326. La magyarisation sur le papier s'était tout d'un coup effacée.

Le principe de la dénationalisation s'énonce tout uniment dans les livres scolaires : « Notre patrie est la Hongrie, » dit un volume de l'école primaire, « la Constitution hongroise » : « à côté des Hongrois y vivent d'autres peuples, nous disons *nationalités*, qui parlent une autre langue. Notre pays se compose de citoyens, qui parlent l'allemand, le roumain, le russe, le slovaque, le serbe, le croate et le slovène, qui avec les Magyars forment la Nation hongroise. »

En fait les publicistes voudraient muer la Hongrie en un Etat à langue unique. Les journaux gouvernementaux traduisent : « La victoire ou la mort » (*Nemzet*, 1885 n° 94), et « la Hongrie deviendra hongroise ou elle n'existera plus » (*Pesti Naplo*, 1889, n° 109). Le comte István Bethlen, qui fut président du Conseil (1926-1931), avouait en 1907 que, dans l'Erdélyi (Transilvanie),

les Hongrois étaient noyés dans la masse roumaine, et concluait que si l'on renonçait au programme de magyarisation par la force, les Magyars seraient vaincus sans merci; durant la guerre, il établit même un programme de colonisation, copié sur la politique prussienne d'expropriation des Polonais. Les historiens ont célébré cette *Pax hungarica*. « Si par la force systématiquement employée les Magyars avaient magyarisé depuis toujours les populations qui vivaient sur le territoire de la Hongrie historique, ... la Hongrie n'aurait pas été démembrée à Trianon... En politique il suffit souvent de soutenir une situation à l'origine injuste pour, par la durée, faire naître un état de fait indiscutable et lumineux de vérité et de justice » (*Nouvelle Revue de Hongrie*, décembre 1934, p. 456).

On comprend ainsi la conduite vis-à-vis des manifestations nationales, des *memorandum*. En 1861, les Slovaques réunis à Turčiansky Svätý Martin demandent la reconnaissance de leur Nation et l'usage de leur langue : leur *Matica*, société littéraire, est supprimée (1873) et Koloman Tisza déclare à la Diète : « Il n'y a pas de Nation slovaque. » En 1892 une assemblée roumaine de Sibiu attaque les lois électorale et scolaire, envoie une députation à Vienne : le gouvernement intente un procès de haute trahison, qui se déroule à Cluj et qui se termine par la condamnation de quatorze inculpés à 28 ans de prison au total et 3.000 florins d'amende (1894); ils furent au reste graciés l'année suivante.

Mais ces Nations allogènes confinent à leurs frères de langue, formés déjà en Etats nationaux, qui les attirent. Aussi la politique extérieure des Habsbourg est-elle greffée sur la politique intérieure, depuis qu'un Hongrois, Andrassy, dirige les affaires étrangères de la Double Monarchie (1871) : elle se traduit par un impérialisme, qui cherche à absorber dans la « sphère d'influence » austro-hongroise les petits Etats nationaux voisins, Roumanie, Serbie, et qui aboutit à la catastrophe de 1914, à la revanache des Nations, affranchies, en 1918.

On sait par le dernier volume des Souvenirs de guerre de l'archiduc Joseph que « l'effondrement de la Monarchie austro-hongroise » fut une décomposition spontanée, que l'Empereur-Roi Charles reconnut par ses manifestes des 16 et 30 octobre 1918. Le document officiel affirmait : « La Monarchie austro-hongroise appartient au passé. » L'abdication du 13 novembre, la République provisoire hongroise furent imposées par les magnats eux-mêmes : le marquis Pallavicini, gendre d'Andrassy, exigeait dans l'*Az Est* la déchéance des Habsbourg, la proclamation de la République. La rue les imposa le 16 novembre. L'armée française, qui venait de libérer la Serbie, marchait sur Budapest.

III. — LE RELIQUAT : LA MAGYARIE HOMOGENE

Dans la Hongrie issue de Trianon, sur 7.990.202 habitants, les Magyars étaient 7.156.727, soit 89,5 %. Sur les 8.688.319 habitants de 1930, 8.001.112 Magyars, sensiblement la même proportion, 92,1 %. Le dernier recensement compte encore 478.630 Allemands, 104.819 Slovaques, 116.221 Roumains, 55.278 Croates, Serbes, *Bunjevci* et *Šokci* (ces deux derniers Serbes catholiques, que la statistique hongroise s'obstine à séparer de la masse serbe). Il y a peu d'Etats linguistiquement plus homogènes, et les autres traits sont à l'avenant.

La société. — Dans ce royaume, que la loi I de 1920 confie à un « régent » et dont le trône est vacant en droit (loi 47 de 1921), le régime social est resté féodal. Il faut du soin pour le découvrir dans les statistiques volontairement compliquées : les domaines d'une étendue de 57 à 575 ha. y sont en effet classés comme « propriétés moyennes », tandis qu'en France la grande propriété commence au-dessus de 40 ha. « La répartition des propriétés hongroises, lit-on dans une brochure officielle, est caractérisé (avant la Guerre)... d'une part par les grandes propriétés, très étendues, occupant une partie proportionnellement très grande du territoire agraire du pays,... d'autre part par les petites propriétés, divisées de plus en plus et ne formant qu'une partie inférieure du territoire agraire du pays » (1927). En 1895, date du dernier recensement foncier de la grande Hongrie, sur 28.227.466 ha. (dont 45,5 % en terres de labour), 23.635 latifundia (une moyenne de 987 ha.) occupaient 10.108.000 ha., tandis que, à l'autre bout de l'échelle, 1.279.718 « propriétés naines » (moins de 2 ha. 87) se partageaient 1.240.000 ha. (moyenne de 0 ha. 97). Les grands domaines couvraient entre 54,4 et 58 % de la surface des comitats transdanubiens (Somogy au S. du Balaton, Fejér à l'O. de Budapest, par exemple).

Une loi agraire est votée en 1920, amendée en 1924. Elle est restée sur le papier. Des chiffres hongrois mêmes il ressort que les résultats sont minces. « La réforme agraire hongroise, conclut la brochure officielle déjà citée, ne fait point un saut aussi radical dans son changement territorial que l'action agraire des Etats voisins. » Cet aveu est à retenir. Il est vrai que quelques lignes plus loin assurent que la réforme aurait déterminé « la prépondérance de la petite propriété ».

La réplique des chiffres amène d'autres constatations. Le remembrement fut dérisoire. L'archiduc Friedrich de Habsbourg,

qui possédait jadis 375.000 arpents (1 arpent = 0 ha. 575), incorporés en partie dans les Etats successeurs, a conservé, entre autres, dans la Hongrie du N. O., près du Danube, le domaine de Magyaróvár (comitat de Moson), 23.000 arpents : on lui en a retiré 2.000, qui furent affectés à certains bénéficiaires de la loi agraire de Darányi (1903), restée déjà lettre morte, et à des invalides de la dernière guerre. Sur le domaine immense des Fesztetics (102.000 arpents), on a prélevé à Keszthely 23.000 arpents, dont 12.000 furent vendus à 11.000 familles de 42 villages : maigre distribution. Dans la Királytelek puszta, à l'O. de Nyiregyháza (Hongrie du N. E.), sur la vallée de la Tisza, le comte Dessewffy, possesseur d'un bien de 10.000 arpents, dut en céder 1.200 (dont 450 sans indemnité), qui furent vendus, à un prix modique, il est vrai, mais comptant, à 600 familles, munies de terres insuffisantes; le laboureur s'est mis à planter du maïs, du tabac, à élever ses bêtes, à bâtir sa maison. Ainsi se sont édifiées ces maisonnettes de trois pièces, en boue blanchie, véritables échantillons d'une colonisation possible, que les guides officieux montent en épingles pour les voyages à la Potemkin.

La Hongrie de 1925 ne diffère que bien peu de la Hongrie de 1895. Sur un total de 9.285.280 ha., le tiers (3.096.077 ha.) appartient à 1.130 gros propriétaires (+ 575 ha.), et il y faut joindre les 1.526.396 ha., domaines des 9.630 propriétaires dits « moyens » (+ 57 ha.). En face, 840.000 petits propriétaires sur 4.663.378 ha.. La brochure officielle, qui célèbre les bienfaits de la réforme de 1920-1924, qui aurait distribué la terre à 220.000 paysans, se livre à une comparaison instructive :

	1913	1921	1925
petite propriété (0/0)....	44,2	46,5	50,2
grande propriété (0/0)...	37,9		33,4
fidéicommiss (0/0).....	6,8		6,1

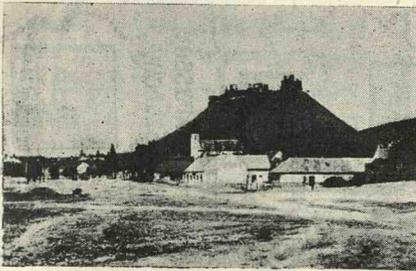
Si l'on additionne les grandes et « moyennes » propriétés, on trouve, entre 1921 et 1925 — avant et après la loi agraire — une chute de 53,5 % à 49,8 %_q. Ce simple chiffre dispense de commentaire.

D'après la statistique officielle de 1932, qui omet de mentionner les petites propriétés, les très grands domaines (+ 2.000 arpents ou 1.150 ha.) couvrent encore près du quart du pays, 2.249.007 ha., et 83 seigneurs possèdent des biens de plus de 5.750 ha. Le prince Pál Esterházy, à qui Trianon a enlevé la moitié de son patrimoine, gouverne encore 127.650 ha., en particulier toute la région de Sopron : c'est au reste le plus gros contribuable, payant 470.000 pengő (environ 1 million 1/2 de francs) d'impôt annuel. Le marquis Pallavicini tient 34.300 ha.,

le prince Festetics 55.200. Celui-ci domine les contrées de Keszthely et Berzencze (O. du Balaton et N. de la Drave) :

(en arpents de 0 h. 575)	Domaine de Keszthely	Domaine de Berzencze
labours.....	8.753	17.491
jardins.....	137	130
prés.....	6.238	3.658
vignes.....	122	55
pâturages...	8.880	3.565
forêts.....	17.485	15.639
roselières... 1.203	—	—
lac..... 17.558	—	—
TOTAL.....	41.615	40.559

Les congrégations, qui tiennent en Hongrie une place éminente, possèdent d'immenses biens fonciers. Leurs revenus alimentent un vrai budget de l'Instruction publique, qui emploie maîtres pourvus de diplômes d'Etat, fait les frais de la moitié des lycées de la Hongrie. Les deux congrégations les plus puissantes sont les Bénédictins de Pannonhalma et les Cisterciens de Zircz. Sur sa butte de 262 m., surgissant au milieu des vignobles, érigeant sa vieille tour romane (qui date de 1001), et, par-dessus, sa coupole jésuite, la



Phot. Albert Pécsi, Budapest.

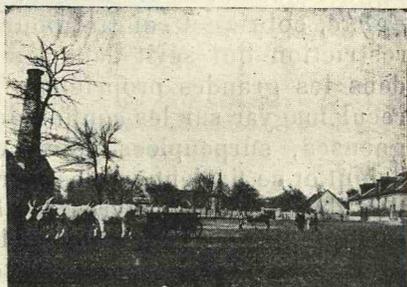
FIG. 118. — LES DEUX HONGRIES

Au S. O. de la Transdanubie, le double village de Simeg (comitat de Zala) : une butte basaltique porte le château-fort en ruines ; aux pieds, le village moderne.

célèbre abbaye de Saint-Martin de Pannonhalma surveille ses 25.000 arpents, ses champs, ses vignes, ses bois qui strient la Plaine féconde (l'ordre possède 60.000 arpents en Hongrie). L'abbaye de Saint-Bernard de Zircz, fondée en 1182 en pleine forêt du Bakony, domine de son église baroque 7.000 arpents de la clairière (dans tout le royaume l'ordre en détient 48.000), centre de labeur agricole et de travail intellectuel, d'où essaient les 77 professeurs des 2.408 élèves de ses cinq lycées, les prêtres de 15 paroisses de 53.300 fidèles. Les grandes propriétés ecclésiastiques jouent donc encore en Hongrie un grand rôle social. Le *Katolikus Lexicon*, rédigé par un Jésuite de Budapest (1931), en donne la nomenclature suivante (en 1.000 arpents cadastraux de 0 ha. 575) :

Propriétaires	en Hongrie		à l'étranger			
	avant la guerre	aujourd'hui	en Tchécoslovaquie	en Roumanie	en Yougoslavie	en Autriche
archevêchés, évêchés ...	836,8	337,8	136	347,6	15,3	—
chapitres.....	416,7	294,1	55,9	63,6	—	2,9
abbayes et prélatures...	33,7	25,1	1,2	7,4	—	—
églises et séminaires....	40,8	35,1	5,6	—	—	—
ordres	196,9	159	29,1	8,2	—	0,3
TOTAL	1.525,1	851,3	228	427	15,4	3,3

Ainsi l'état social ne change guère dans la Hongrie rétrécie. Sa physionomie démographique est à peu près immuable. Les grands domaines y conservent, voire y enflent leur rôle : car, tandis que le pourcentage des forêts tombait de 26,2 à 11,8 de la superficie du pays, les labours ont accru leur importance relative (de 45,3 à 59,5 %). Ce sont les meilleures terres qui sont demeurées en Hongrie. Ce sont aussi les pays de forte densité, en moyenne 94 au kmq., 70 en Transdanubie, 131 entre Tisza et Danube. Dans ce peuplement tout agricole, les cinq huitièmes de la population sont des paysans. Or, c'est dans cette Hongrie, fertile, rurale et peuplée, qu'ont survécu les majorats : 62 % des séniorats de la grande Hongrie sont restés dans la Hongrie actuelle, 473.698 ha. distribués entre 61 majorats fonciers. Qui plus est, le prolétariat agraire augmente : dans la Hongrie de 18 millions d'habitants, 3 millions n'avaient pas de terres ; dans la Hongrie de 8 millions, 1.131.000 en manquent.



Phot. Bogdánffy, Budapest.

FIG. 119. — LA VIE HONGROISE

Un village dans la plaine près de Budapest : masqué par une ceinture d'arbres, le village entoure la grand'place ; au fond, l'église ; à gauche une cheminée de sucrerie ; à droite une grande ferme, bâtisse basse rectangulaire, d'où se dirige l'exploitation d'un grand domaine.

On prête au gouvernement Gömbös l'intention de réduire à 1.725 ha. le maximum des biens-fonds inaliénables d'une famille noble et de distribuer le reste des terres, actuellement bloquées en fidéicommiss, afin de constituer une petite propriété. « Tous les autres problèmes, écrit l'historien Szekfű, sont moins urgents que celui-ci. » Mais les grandes familles magyares ne paraissent pas vouloir donner à l'histoire une autre nuit du 4 août.

Le genre de vie rural. — Pas plus que n'ont changé sa physionomie linguistique ni sa physionomie sociale, la figure démogra-

phique de l'ancienne Hongrie n'a évolué : en 1910, agriculteurs et forestiers formaient les 62,4 % de la population, et en 1920 les 55,8 %; l'industrie prenait — dans ces deux années d'avant et d'après la Guerre — 17 et 19,1 %; en revanche, le commerce et la circulation occupaient 6,9 et 9,5 % des habitants, les fonctions publiques 3,4 et 4,7 % : sur ces deux chefs seuls, une inflation inexplicable et malsaine.

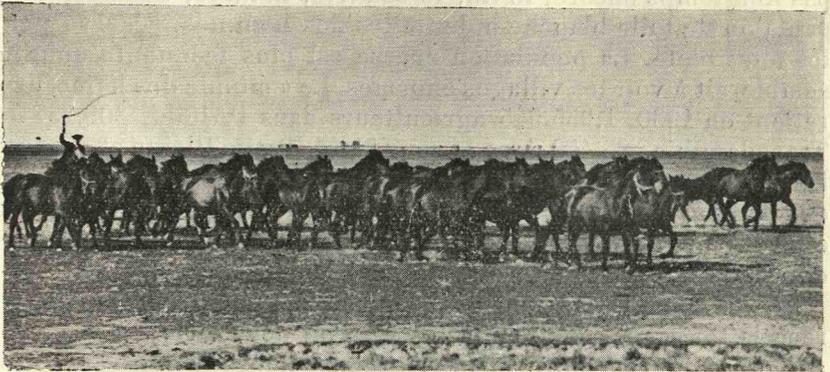
Entourés d'allogènes, qu'on peut considérer comme des Montagnards, pour le moins d'origine, les Hongrois sont vraiment un peuple de la Plaine. Cette distinction, longtemps et simplement sociale, est devenue nationale. La politique agraire de l'oligarchie a précisément déterminé cette discrimination. Le régime féodal, source de la misère paysanne, engendrait le *Egyke*, sobriquet courant pour désigner le rejeton « unique » : restriction qui sévit dans les campagnes hongroises, surtout dans les grandes propriétés. Telle est la cause essentielle du recul magyar sur les confins de la Hongrie. Des régions montagneuses, surpeuplées jadis, de nombreux allogènes descendaient et se fixaient sur les marges panoniques. Seule l'émigration des paysans pauvres rétablissait l'équilibre : en 1905 par exemple, il sortit de Hongrie 170.000 habitants dont 45.000 Magyars. Les Hongrois augmentaient, mais faiblement :

(chiffres hongrois)	1910	1920	1930
Magyars dans la Hongrie			
d'avant-guerre	9.945.148	9.865.080	10.900.635
d'après-guerre	6.722.215	7.147.053	8.001.125

(le chiffre de près de 3 millions de Hongrois hors du royaume en 1930 est abaissé de plus d'un million par les statistiques des Etats voisins, y compris l'Autriche et l'Italie — pour Fiume —). La natalité hongroise est en baisse : le chiffre des naissances, 9,9 % en 1930, est tombé à 6,9 % en 1933.

La Plaine hongroise apparaît comme une immense solitude. Quand on l'aborde au N. de Subotica, on roule à travers la puszta, la steppe ancienne : durant des heures, les mêmes terres noires, portant les moissons, reposant sur le lœss, aperçu parfois dans les tranchées ou en terrasses; de faibles ondulations; pas un arbre; de place en place un immense puits à balancier, qui annonce une ferme; d'immenses villages, éloignés les uns des autres, coupés en deux par la piste, qui est l'unique grand route. Dans le Hortobágy, à l'O. de Debrecen, s'est maintenue la steppe primitive, sa large vie pastorale : bergers à cheval, coiffés de feutre immense, drapés dans le large et épais manteau de laine blanche brodée, entourés de leurs troupeaux pres-

sés de chevaux, de bœufs blancs aux longues cornes; pâtres, plus



Phot. Magyar Film Iroda, Budapest.

FIG. 120. — L'ALFÖLD

Paysage traditionnel de la « Grande Plaine hongroise », demeurée une steppe : le Hortobágy à l'E. de la Tisza; sur la puszta monotone, troupeau de chevaux; à l'arrière-plan quelques arbres et un immense village, qui paraissent soulevés par l'effet du mirage.

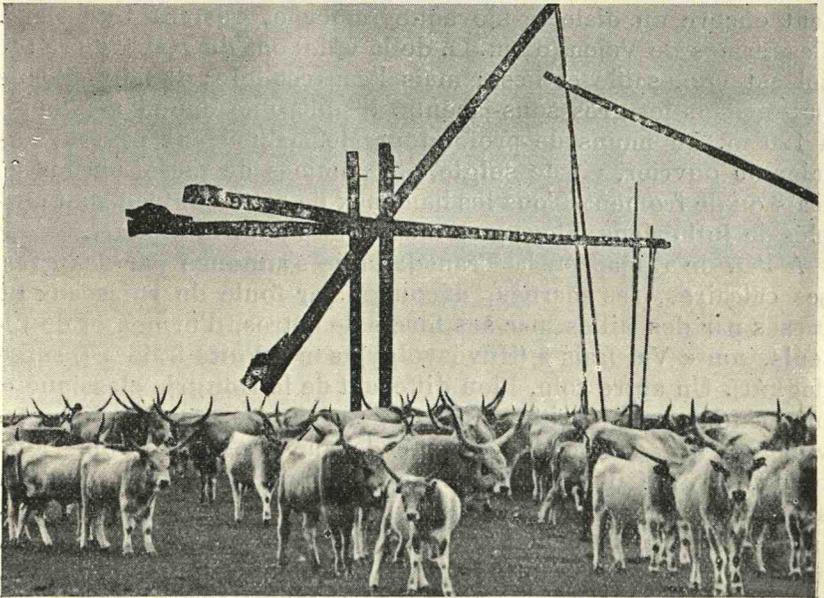


Photo Magyar Film Iroda, Budapest.

FIG. 121. — L'ALFÖLD

Troupeau de bœufs blancs à l'abreuvoir dans la puszta de Hortobágy.

modestes, qui s'enroulent, au milieu de leurs moutons, de la peau laineuse traînant jusqu'aux pieds. Ils habitent encore la maison isolée, la *tanya*, bâtie de torchis, avec toiture de paille;

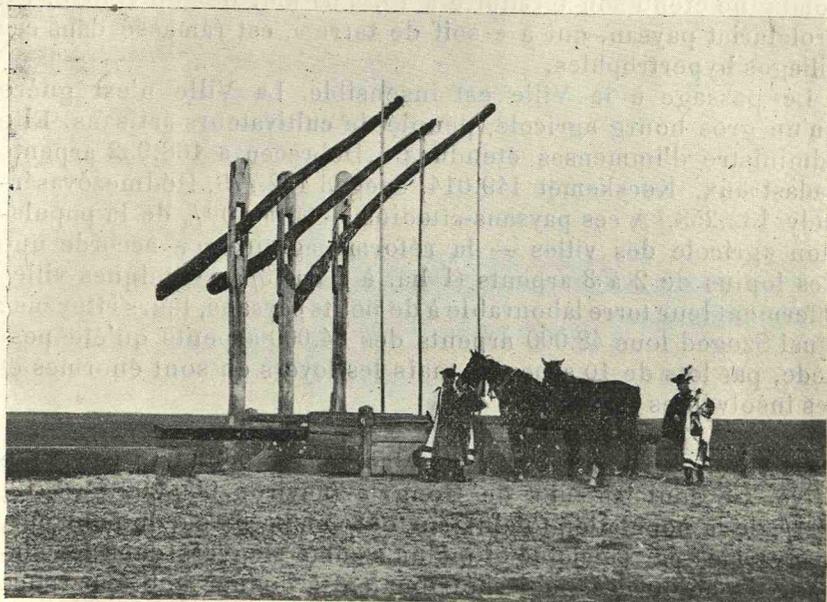
on y brûle le fumier, la bouse; la femme y travaillait, il n'y a pas longtemps encore, le lin, le chanvre, la laine, tissait le long pantalon de toile blanche à dentelles des hommes, réservé pour les fêtes d'été. La population éparsée est plus fréquente qu'il ne semblerait à voir les villages énormes. Le « monde des hameaux » retient en 1930, 1.055.945 agriculteurs dans l'Alföld, 308.237 en Transdanubie, 85.458 dans la zone Nord (Petite Plaine et bordure karpatique), et, si l'on ajoute le territoire du grand Budapest, des faubourgs urbains, des établissements industriels isolés, on arrive à un total de 1.896.997 habitants de population éparsée, dont 94,9 % ont le hongrois comme « langue maternelle ».

Les paysans isolés sont de beaucoup les plus pauvres. Ils ont reçu la terre au compte-gouttes, si l'on peut dire. C'est parmi eux que l'on rencontre le plus grand nombre d'allogènes, descendus tardivement de la Montagne, persécutés au reste par toutes les autorités. Les habitants d'un hameau voisin de Nyiregyháza ont gardé le sobriquet de *Tirpák*, les « Souffrants » : venus il y a cent cinquante ans du N., pour s'établir dans les prairies de la Tisza, ils sont bilingues, c.-à-d. magyarisés, parlent encore un dialecte slovaque impur et restent luthériens. Ces fermes de Vajda (6 km. O. de la ville) ont du mal à vivre : le sol est bon, sable et lœss; mais l'eau est loin; il faut aller la puiser dans les grès sous-jacents, jusqu'à une nappe argileuse, à 120 m. au moins de profondeur; le malheureux paysan, fermier ou ouvrier, vit de seigle, de pommes de terre, parfois de maïs ou de froment. Tous les hameaux de cette contrée sont peuplés de luthériens, Slovaques magyarisés pour la plupart.

A l'O. de Budapest, la Transdanubie s'annonce par ses grès, ses calcaires, ses marnes, découpés par foule de ruisseaux ou cassés par des failles, par ses forêts de hêtres, d'ormes et de tilleuls, son « Val frais » (Hüvösvölgy), son « Puits frais » (Pesthidegkút). Un autre coin, bien différent de la Hongrie classique et nue. Une autre minorité. Un autre genre de vie. Partout de vastes villages, qui s'allongent à perte de vue dans ces vallons ombreux, comme Budakeszi sur deux kilomètres. Les fortes maisons de pierres blanches, que fournissent les conques voisines, la file imperturbablement alignée décèlent le village colonial allemand. On y parle un *hochdeutsch* incompréhensible. Ce sont des Bavaois, installés au temps de Saint Etienne, marié à une princesse bavaroise, qui ont peuplé les premiers ces halliers solitaires, puis, après la destruction accomplie par les Turcs, au XVIII^e siècle, sont venus des Souabes, qui ont maintenu leur patois: ainsi à Solymar (le « Fauconnier »), où 95 % des 3.060 habitants sont Allemands. A Csóbanka, c'est la grande majorité des 1.769 villageois qui est souabe, mêlée au reste à des Slovaques,

à des Tsiganes, et, il y a quelques années, à des Serbes, optants pour la Yougoslavie.

Cependant le Magyar est par essence un villageois. La Plaine, l'Alföld, fa sa monotonie féconde coupée d'agglomérations gigantesques, qui ne sont pourtant pas des villes. Ce sont les traits d'autrefois, le mode de vie indigène. Maisons de boue ou de briques crues, mêlées de balle et de paille, comme on dit, « à



Phot. Magyar Film Iroda, Budapest.

FIG. 122. — L'ALFÖLD

Dans la puszta de Hortabágy : un puits à balancier avec abreuvoir interrompt la platitude. Bergers revêtus du *szür*, long et épais manteau de laine blanche brodée.

l'hirondelle », couvertes d'une capuche de roseaux, badigeonnées de lait de chaux. Un seul étage. Trois pièces : la chambre, avec son foyer en terre, cerné du banc de terre, la *sarpatka*, où l'on s'assoit et où dorment les enfants ; la cuisine ; enfin un réduit, la *kamara*. Dans la cour, le verger avec le puits à bascule. Sur la rue, un jardinet, clos par une palissade. La rue s'allonge ainsi entre une file interminable de maisons peu pittoresques. Le paysan y vit l'hiver, quitte l'été le village, pour rejoindre, avec ses bêtes, la *tanya*, la ferme isolée en plein champ. La récolte lui donne sa nourriture, les haricots, le paprika ; son troupeau y ajoute le lard, le porc fumé. Les femmes filent et tissent la *gatya*, le large pantalon traditionnel du cavalier, la chemise féminine, brodée de vert, de rouge, de jaune, et, jadis, le *szür*, long manteau de drap blanc épais, jeté sur les épaules, ou la *suba*, la

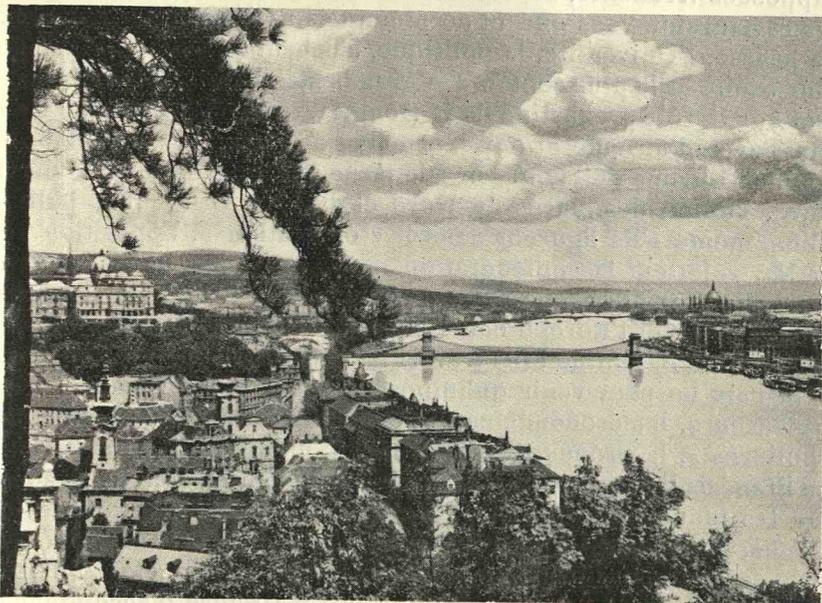
pélerine en peau de mouton brodée. Bref un genre de vie, où les mœurs médiévales ont conservé d'antan l'ampleur des formes, la vivacité des couleurs. Vivent ainsi 5.681.197 Hongrois, la grande majorité des ruraux. La population concentrée en de grosses agglomérations est le fait humain le plus net de l'Alföld : les 734 communes de la « Grande Plaine » ont un peuplement moyen de 6.000 habitants, dans certain comitat de 10.000. Telle commune étend son territoire à 40, à 50 km. de son centre. Un prolétariat paysan, qui a « soif de terre », est ramassé dans ces villages hypertrophiés.

Le passage à la Ville est insensible. La Ville n'est guère qu'un gros bourg agricole, peuplé de cultivateurs-artisans. Elle administre d'immenses étendues : Debrecen a 168.932 arpents cadastraux, Kecskemét 149.014, Szeged 132.775, Hódmezővásárhely 132.258. A ces paysans-citadins — 30 à 40 % de la population agricole des villes — la réforme agraire n'a accordé que des lopins de 2 à 3 arpents (1 ha. à 1 ha. 3/4). Quelques villes afferment leur terre labourable à de petits paysans, leurs citoyens : ainsi Szeged loue 48.000 arpents des 64.000 arpents qu'elle possède, par lots de 10 arpents ; mais les loyers en sont énormes et les insolvable nombreux.

La Ville. — La grand'ville, le Marché, est pour une part Ville juive. Ce sont les Juifs de Hongrie (environ 900.000 en 1910, 10 % de la population totale), surtout nombreux sur le pourtour, magyarisés par la langue et inclus comme Magyars dans les statistiques hongroises, qui contribuaient à donner une apparence magyare aux villes des marges pannoniques, Subotica (Szabadka), Arad, Oradea-Mare (Nagyvárad), Satu-Mare (Szatmár Németi), Košice (Kassa), dont les enseignes, souvent encore yiddisch et magyares, tranchent avec la clientèle rurale, serbe, roumaine, slovaque, qui s'y vient approvisionner. Budapest même était pour une bonne part, un quart, un cinquième, israélite, qui comptait, en 1910, 203.687 Juifs sur 880.371 habitants (23,1 %), et, en 1930, 203.148 sur 1.006.393 (20,2 %).

Budapest est vraiment la seule « Ville ». Elle s'annonce par une banlieue immense, une ceinture d'usines dans d'interminables faubourgs, tuileries, distilleries, brasseries, sucreries, encore mêlées à la vie campagnarde, puis, plus urbaines, les fonderies. C'est l'unique centre industriel de toute la Plaine agricole. Le Danube s'y rétrécit, renonçant à ses îles d'amont, s'attardant seulement entre ses îles d'aval, majestueux. A droite, Buda, un Musée sur sa colline, que commande le château royal, tandis que derrière la butte, raide, s'ouvre la Transdanubie, ondulée et forestière : les froides colonnes de Marie-Thérèse parent et iso-

lent le Palais, que coudoient l'église des Jésuites, les ministères, les demeures seigneuriales. Une capitale orgueilleuse. A gauche, Pest, le « Four » (à cause des sources thermales), la ville gouvernée et marchande depuis ses foires du XVIII^e siècle, qui s'étire le long du fleuve, le Parlement, qui, au bord de l'eau, singe celui de Londres en gothique surchargé, les Banques et les Sociétés



Phot. Magyar Film Iroda, Budapest.
FIG. 123. — BUDAPEST

Sur la courbe du Danube la double Ville lie la géographie hongroise, les Collines et les Plaines, résume son histoire : sur la rive droite (à gauche) Buda, la forteresse, dominée par le château royal; sur la rive gauche (à droite) Pest, le marché, étalé dans la plaine derrière la coupole de son Parlement.

d'assurances en style viennois, les Hôtels, grandes bâtisses médiocres, comme dans tous ces carrefours urbains. De-ci de-là quelques statues géantes, massives et sans élan : Deák, signataire du Compromis, fondateur du dualisme, trône, assalé dans un fauteuil. Partout l'air d'une grande ville, mais sans originalité, en copie : une Chambre à l'anglaise, mais toute en façade; une promenade à l'italienne, le Corso, le long des quais; des cafés à la mode de Vienne; des jardins peignés à la française. Ne raconte-t-on pas que les citadins réclamaient des horloges, non pour savoir l'heure — le retard est une coutume de toute l'Europe centrale, — mais parce que les autres capitales en possédaient?

Le grand Budapest, qui a annexé 21 communes voisines et une

population extérieure de 311.272 habitants, ne peut se consoler de sa déchéance politique. Centre de la Hongrie, il n'est plus la capitale unique du bassin pannonique et de sa ceinture montagneuse. C'est à Budapest, et dans toutes les classes, que s'affiche le plus grand mépris des peuples émancipés, le plus ardent espoir de revanche : les statues des quatre régions cardinales, supposées irredente, se dressent sur la « Place de la Liberté » ; les restaurants vous offrent au menu des assiettes irrédentistes. La presse, l'Université, la politique, affichent le revisionnisme le plus exalté et le plus confus. De grands seigneurs séniles dissertent sur le rôle prédestiné de la Hongrie, rempart historique face aux Turcs d'un côté et aux Germains de l'autre, et qui aujourd'hui en Europe doit pourvoir à la tâche nouvelle, écarter le péril slave, l'union des Slaves du Nord et du Sud. Les jeunes politiciens, même s'ils figurent dans l'« opposition », opposition de S. M., rejettent la confédération danubienne par la distinction naturelle entre l'Europe romaine et civilisée — dont la Hongrie fait partie — et l'Europe balkanique, qualifiée tantôt de sauvage et tantôt de byzantine : les traités balkanisent l'Europe centrale, et la paix ne peut venir qu'imposée par un Peuple-maître. Les professeurs, les économistes se contentent d'une « correction de frontières », la prônent rapide, sans la définir, évoquent devant les Français l'*Anschluss* ou la mainmise italienne, sont persuadés que les jeunes Nations affranchies sont les « vassaux » de la France, qui n'aurait qu'un mot à dire pour amener ses alliés à résipiscence. Le Budapest politique est un vase clos, qui se retranche dans un rêve historique, qui n'a guère d'accointance avec la Hongrie rurale.

La loi électorale de 1922-1925 écarte en fait l'expression de la volonté paysanne. Le suffrage n'est accordé qu'aux hommes de 24 ans, qui ont 10 ans de nationalité, 2 ans de résidence, 4 ans de classes primaires, aux femmes de 30 ans et de 6 ans d'école. Le corps électoral est réduit à 2.977.326 citoyens en 1931, à 2.990.853 en 1935. Les candidats doivent être présentés par une « lettre de recommandation », signée de 10 % des électeurs. Des commissaires gouvernementaux vérifient, au besoin annulent des noms. A Debrecen, fief électoral du comte Bethlen, on trouve sur 19.000 électeurs, 9.000 pour présenter le candidat de l'opposition et 17.000 en faveur du comte ! Dans onze grandes villes le vote est secret : 46 députés sur 245. Les autres — 199 — sont élus au scrutin public. On ne vote pas au village, mais l'on doit se rendre en groupe, sous la conduite du maire, un fonctionnaire, au chef-lieu de la circonscription électorale. Au bureau de vote, autant de groupes que de partis, sous l'œil des gendarmes : on se contente de compter les électeurs de chaque groupe. Aux

élections de 1935, le parti gouvernemental s'attribua 170 sièges (sur 245) en n'emportant que 46 % des voix; mais il n'en réunissait que 32 % dans les onze villes à scrutin secret; l'opposition y recueillait 68 % des votes, et 37 % des électeurs s'abstinrent.

Ainsi se creuse le divorce entre la Nation et les politiciens de la capitale.

La politique minoritaire. — Les cercles dirigeants continuent à être guidés par l'idée de Nation « une et indivisible ». Les allo-gènes, si peu nombreux soient-ils, sont défendus par le traité des minorités, incorporé dans le traité de Trianon du 4 juin 1920 (section VI : *Protection des minorités*, articles 54-60). En particulier, par l'article 55, « la Hongrie s'engage à accorder à tous les habitants de la Hongrie pleine et entière protection de leur vie et de leur liberté, sans distinction de naissance, de nationalité, de langage, de race ou de religion. Tous les habitants de la Hongrie auront droit au libre exercice, tant public que privé, de toute foi, religion ou croyance... » L'article 58 précise l'admission à tous les emplois, l'usage de la langue minoritaire devant les tribunaux. L'article 59 stipule que « dans les écoles primaires l'instruction sera donnée dans leur propre langue aux enfants des ressortissants hongrois de langue autre que la langue hongroise ». La question est donc de savoir comment la Hongrie applique le traité. Les plaintes des minorités sont vives. Seules des enquêtes sur place permettent de se rendre compte de la manière dont est instruite la jeunesse allogène.

D'abord les mesures d'exécution, après bien des tâtonnements, furent réglées par un simple arrêté du ministre de l'Instruction publique, le comte Klebelsberg (1923). Il divisait en trois types les écoles minoritaires :

1) le « type A » a tout son enseignement dans la langue de la minorité, avec quatre heures de magyar par semaine;

2) le « type B » présente les deux enseignements, magyar et minoritaire, parallèles : la langue hongroise, l'histoire et la géographie sont enseignées en hongrois; l'arithmétique l'est dans les deux langues; le reste dans la langue minoritaire;

3) le « type C » possède tout son enseignement en magyar, avec seulement des cours de lecture et d'écriture dans la langue minoritaire.

Telle est la théorie. Il faut ajouter qu'en Hongrie toutes les écoles sont contrôlées par les églises; le maître est sous les ordres du pasteur ou du curé; dans les villages mixtes, il y a partage. Au-dessus de toute l'instruction primaire plane l'esprit des trois Facultés de théologie, la luthérienne de Sopron (de l'Université de Pécs), la calviniste de Debrecen, la catholique de

Budapest. En pratique, les écoles A, purement minoritaires, n'existent guère que dans les contrées allemandes; les écoles C, toutes magyares, ne peuvent être considérées comme des écoles minoritaires, et, au reste, dans les régions où elles se trouvent, les élèves allogènes, noyés dans une masse magyare, se magyarisent forcément; les écoles B, bilingues, sont les plus importantes concessions.

Des sondages, effectués dans trois contrées hongroises, m'ont amené à des conclusions assez différentes de celles de mes guides : groupe allemand au N. O. de Budapest; groupe slovaque des environs de Nyíregyháza; groupe croate autour de Sopron. Nulle part la politique scolaire, en dépit des textes, n'est la même.

La grande banlieue N. O. de Budapest est particulièrement multiforme : ce bocage prékarpatique s'est prêté, dans ses vallons, à toute colonisation. Les minorités sont des Allemands, des Slovaques, des Serbes. Pas de règle commune. Les enfants de la commune allemande de Solymar apprennent, sous la haute direction du curé, le *plattdeutsch* littéraire le plus pur (en famille on parle le *hochdeutsch*) dans les basses classes; l'enseignement est mixte dans les autres. A Piliszántö, la messe est dite en slovaque, mais l'école est bilingue. A Csobánka, quatre nationalités vivent côte à côte, allemande, hongroise, slovaque et serbe : une église orthodoxe, une église catholique, où la messe est dite en allemand (aux jours de fête en hongrois, un dimanche par mois en slovaque); à l'école, la première et la deuxième classes se font en allemand, les autres en hongrois. Réel est partout le souci de ménager la minorité allemande. Il semble en revanche que l'on s'applique à dénationaliser les Slovaques. Les Slovaques prétendent que la dernière école slovaque a disparu en 1920, que les trente-trois dernières écoles mixtes ont été fermées en 1923.

Sans pouvoir contrôler ces plaintes dans les statistiques scolaires, qui m'ont été maintes fois promises, mais jamais fournies, il m'a été donné d'en constater sur place la partielle exactitude. Dans le N. E. de l'Alföld, près de Nyíregyháza, les villages de la rive gauche de la Tisza, sont peuplés de Slovaques d'origine, que les recenseurs appellent des bilingues. Tamás, à 13 km. O. de Nyíregyháza, est pour 95 % slovaque, luthérien. L'école y est purement magyare. La visite en est bien instructive. La salle d'école sert de temple : l'instituteur y prêche chaque dimanche en hongrois, et, une fois par mois, un pasteur vient dire la messe en hongrois; le maître d'école ajoute ingénument qu'à la ville on prêche en slovaque. Dans la classe, au mur s'étaient des scènes historiques hongroises, deux cartes géographiques, l'une

sur toile, l'autre en plan-relief, de l'ancienne Hongrie avec les frontières « provisoires », enfin des tableaux imagés (le maïs, le blé, le bétail, l'industrie, etc.) de la production comparée de la grande et de la petite Hongrie. Tout ceci est montré sans ostentation, avec ingénuité et naïveté. Chez ce brave et hospitalier maître d'école, fervent de son métier, de sa patrie, heureux de faire les honneurs à un professeur de France, ne se pose même pas le problème des Nations.

A l'autre extrémité de la Hongrie, près de Sopron, devant la frontière autrichienne, se coudoient Allemands et Croates, ces *Wasserkroaten*, dont nous avons déjà vu l'avant-garde dans la Moravie du Sud. Ici encore les Allemands sont favorisés. Les Croates, minorité isolée entre Allemands et Magyars, qui n'est pas revendiquée par la Nation yougoslave, et au surplus peu nombreuse (70.000 environ, répartis dans 57 villages le long de la frontière, tant en Autriche qu'en Hongrie, 27.683 en Hongrie), doivent à l'exemple de l'Autriche voisine un certain nombre de libertés. A Agfalva (6 km. O. de Sopron), les enfants allemands sont instruits dans deux écoles A, une catholique, une luthérienne. A Sopronbánfalva (4 km. S. O. de Sopron) tout l'enseignement est en allemand, aussi bien à l'école primaire d'Etat (avec quatre heures de hongrois par semaine) qu'à l'école élémentaire catholique : le curé nous mène à une classe, où les bambins de neuf à onze ans apprennent la géographie de la Hongrie; le maître y fait évoquer le traité de Trianon, « ville de France », les territoires perdus avec leur appartenance actuelle. Même à l'école primaire, le revisionnisme ne perd pas ses droits. A Kópháza (15 km. S. E.) l'école est catholique croate, de « type B » : dans la première classe (six ans) l'enseignement est donné en croate par une institutrice indigène, et les enfants parlent surtout un sabir croate, slovène et slovaque; dans les grandes classes réunies, l'instituteur, qui fut étudiant à Zagreb, fait lire un livre de prières croate; mais les principales matières sont enseignées en hongrois. Les vingt écoles minoritaires du comitat de Sopron se répartissent ainsi (année scolaire 1933-34) :

	type A	type B	type C
catholiques allemandes (2.197 élèves).....	5	1	2
luthériennes — (1.651 —).....	3	2	
d'Etat — (666 —).....	1	1	
catholiques croates (663 —).....		3	2
TOTAL	9	7	4

Les Allemands ont pu garder des écoles purement allemandes (type A); les Croates doivent se contenter d'écoles bilingues

(type B); les écoles du type C, purement magyares, ne sont « écoles minoritaires » que dans les statistiques officielles.

On peut conclure que le gouvernement hongrois n'exécute ses obligations internationales que pour une minorité privilégiée, l'allemande. L'Allemagne est une grande Puissance, et dont on a besoin. Les Slaves sont plus ou moins bien traités selon leur rôle démographique : les Croates, privés au reste d'écoles purement croates, ne perdent pas tout contact avec leur langue dans quelques écoles mixtes, mais sont attirés dans les écoles hongroises; les Slovaques, voisins de la grande masse tchécoslovaque, sont nettement persécutés, magyarisés. La politique prime le droit.

La politique scolaire hongroise, inaugurée en 1867, accentuée en 1907, dont l'échec s'est manifesté en 1918, a modifié ses méthodes, mais n'a pas renoncé à ses buts ultimes. La faiblesse des minorités actuelles ne l'empêche pas de poursuivre l'homogénéité.

L'économie. — La Hongrie est demeurée ce qu'elle était avant la Guerre, un pays presque totalement agricole. Aux côtés des prairies (17,9 % de la surface) et des bois (11,8 %), les labours tiennent aujourd'hui les 60 % de la superficie, soit 5.584.000 ha., et, en dépit des plaintes sur la « Hongrie mutilée », les ensemencements, les récoltes n'ont cessé de croître entre 1924 et 1931, avant la crise économique, qui sévit là comme ailleurs. 1.465.000 ha. emblavés en 1924, et, en 1931, 1.667.000 ha., produisant 14.035.000 quintaux de blé et 19.745.000. Le maïs, qui occupait 1.003.000, puis 1.112.000 ha., donnait une récolte de 18.828.000 quintaux, puis — en régression — de 15.177.000 seulement. Les betteraves sucrières, sur 69.000 ha., puis 59.000 (chiffre faible, en 1930 sur 75.000 ha.), fournissaient 12.742.000 quintaux en 1924, 9.662.000 en 1931 (en 1930 14.610.000). Le cheptel passe de 1.896.000 bovins à 1.814.000, chiffre à peu près stationnaire, de 850.000 à 865.000 chevaux, de 2.458.000 porcs à 2.715.000.

La production est donc, en général, très supérieure aux besoins. Déjà, dans la Hongrie d'autrefois, les comitats de la plaine étaient les fournisseurs de céréales des comitats slovaques, transilvains, voire croates. L'excédent en froment et seigle de la Hongrie propre variait entre 125.000 quintaux (dans le comitat de Győr) et un million de quintaux (dans les comitats de Somogy ou de Pest); la plupart des comitats regorgeaient, et leurs excédents se chiffraient autour de 400.000, de 550.000 quintaux. La crise européenne a naturellement eu pour résultat l'engorgement de la Hongrie en céréales. A plus forte raison a-t-elle de quoi vivre.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle vit.

Il est très difficile de se faire une idée de la situation économique dans un pays où la censure n'épargne aucune information. Les rapports du délégué de la Société des Nations sont sévères : le déficit du budget est chronique; le revenu national est tombé à 300 pengő (environ 1.000 francs) par tête, à un niveau tellement bas que les impôts ne rentrent plus; les retraits des caisses d'épargne s'accroissent (362.124 remboursements, d'une valeur de 85 millions de pengő, en 1930, 581.194 de 97 millions de pengő en 1931). L'opposition, cependant bien terne, accuse la distribution des biens fonciers d'être responsable de la misère paysanne, réclame une réforme agraire radicale, qui supprimerait les « propriétés naines » et les « sans terre ». Les plus intelligents des intendants de latifundia et des moines qui gèrent les grandes propriétés ecclésiastiques ont le sentiment que le régime social ne peut plus durer.

L'adaptation du commerce agricole aux nouvelles conditions douanières n'a profité qu'aux grands domaines. La laiterie de l'archiduc Friedrich à Magyaróvár, à l'O. de Győr, sur la « Petite Plaine hongroise », tirait jadis de ses 4.800 vaches le tiers du lait consommé à Vienne; aujourd'hui elle fournit à sa clientèle de Budapest, pris à ses 1.500 vaches, 8.000 litres quotidiens, et expédie à Paris par an 2.000 wagons d'« Emmenthal ». L'opulence des fermes modèles atteste le gros revenu de ces terres fécondes, mais contraste avec la misère rurale.

La fortune hongroise — dans un pays d'économie à sens unique — est donc liée aux exportations. C'est dans ce domaine du commerce extérieur que se nouent encore les liens tissés entre les pays de l'Europe centrale. La crise a seulement substitué à la vente des céréales (17,9 % des exportations de 1928, mais 9,3 % des exportations de 1931), l'exportation des bêtes de boucherie, de trait, des volailles et des produits alimentaires animaux (15,8 % en 1928 et 31,2 % en 1931).

La Hongrie dépend essentiellement des autres États successeurs de la Monarchie danubienne. Ils lui achetaient en 1931 43,8 % des exportations magyares et en 1932 46,3 % : en 1932 son meilleur client était l'Autriche (30,1 %); la Tchécoslovaquie — au reste en décadence, en grande partie par suite de la politique hongroise des minorités et de la répulsion slovaque pour les produits hongrois — prenait les 6,8 % des ventes hongroises, la Yougoslavie 6 %, la Roumanie 3,4 %. Les quatre États vendaient à la Hongrie 42 % des importations de 1931, 43,5 % des importations de 1932 : en cette dernière année, l'Autriche 15,5 %, la Roumanie 12,4 %, la Tchécoslovaquie 10,4 %, la Yougoslavie 5,2 %. La Hongrie va chercher chez ses voisins les textiles,

matières premières ou articles, les bois, puis, en quantité moindre, les peaux, le charbon, le papier. Comme le constate M. Gustav Gratz, ancien ministre des Affaires étrangères et un des plus éminents, des plus lucides économistes hongrois, c'est l'Europe centrale qui domine de beaucoup dans la balance commerciale de la Hongrie.

Le principal client fut longtemps l'Autriche, qui achetait encore à la Hongrie en 1934 près de 2 millions de quintaux de blé, valant 27 millions $\frac{1}{2}$ de pengő. Pourtant les accords tripartites de Rome, qui, en 1932, coupaient en deux camps l'Europe centrale, intégraient la Hongrie et l'Autriche dans un système économique italien, ne profitèrent guère à la Hongrie. L'excédent de ses exportations en Autriche ne cessa de décroître : porté en 1930 à 161 millions de pengő, en 1931 à 102 millions, il tombe successivement à 49 millions (1932), à 45 millions (1933), pour aboutir à 17 millions en 1934 : la balance favorable semble menacée.

C'est l'Allemagne qui prend la place de l'Autriche. Cependant la Hongrie dépend d'elle à un degré bien moindre qu'elle n'est liée aux Etats danubiens : le *Reich* prenait 12,1 % des exportations hongroises de 1931, 15,2 % en 1932, expédiait 24,1 % des importations en Hongrie en 1931, 22,5 en 1932. Vis-à-vis de l'Allemagne la balance commerciale hongroise était passive : elle laissait un excédent de 82 millions de reichsmark en faveur de l'Allemagne en 1928, de 36 millions en 1930, de 1.073 millions en 1932. Soudain, par une chute vertigineuse, cet actif se changeait en une moins-value de 284 millions de mark en 1934. L'Allemagne achetait ainsi l'amitié magyare. La politique forçait l'économie... pour un temps.

Quant à l'Italie, son commerce avec la Hongrie est resté insignifiant, en dépit des accords de Rome : les exportations hongroises à destination de l'Italie ont même reculé de 9,8 % des exportations totales (1931) à 7,8 % (1932); les importations hongroises venues d'Italie sont restées stationnaires (6 % des importations totales en 1931, 5,8 % en 1932). Ici encore l'actif de la balance commerciale hongroise est en régression, puis se change en passif : 10 millions de pengő en faveur de la Hongrie en 1933, 7 millions à son détriment en 1934.

Les chiffres montrent clairement que les liens danubiens ne sont pas rompus, que la politique ne réussit guère à en nouer de nouveaux. Si les conditions naturelles, favorisées par le régime féodal et panmagyar, ont pu déchirer les nœuds politiques, les relations économiques, qui ne sont pas brisées, pourvu qu'elles soient dirigées par une politique sage, solidaire des voisins, peuvent rétablir la prospérité du pays.

BIBLIOGRAPHIE

- SETON-WATSON : *Racial problems in Hungary*. Londres, 1908, 8° 540 p., 42 illustr.
- GONNARD : *La Hongrie au XX^e siècle*, étude économique et sociale. P., Colin, 1908, in-18, 400 p.
- EISENMANN : *La Hongrie contemporaine* : l'ancien régime. P., Delagrave, 1921, 8° 169 p.
- DE MARTONNE : *Europe centrale*, deuxième partie : *Hongrie* (Géographie universelle, t. IV. P. Armand Colin, 1931), pp. 505-532.
- A Debreceni Tisza István tudományos társaság honismertető bizottságának kiadványát. — *Publications de la commission pour la géographie du pays natal de la Société comte Etienne Tisza à Debreczen*, vol. I (1924-1925) — VIII (1931-1932). Debrecen-Budapest, 32 fasc. 8° (en hongrois, avec résumé allemand).
- Magyarország gazdasági térképeiben. — La Hongrie économique en cartes*. Budapest, 1920 (chiffres de 1913), f° 76 pl.
- HATVANY : *Das verwundete Land*. Leipzig-Vienne-Zurich, 1921, in-16 VII + 500 p.
- BUDAY : *La Hongrie après le traité de Trianon*. P., Roustan, 1922, in-16 299 p.
- DINER-DÉNES : *La Hongrie* : oligarchie, nation, peuple. P., Rivière 1927, in-16 171 p.
- SCHANDL : *La politique et la réforme agraire en Hongrie*. Budapest, Ministère royal hongrois de l'agriculture, 1927, in-16 62 p.
- La Hongrie et la civilisation*. P., Renaissance du Livre, 1929, 3 vol. in-16 430 + 415 + 232 p.
- HÓMAN et SZEKFÜ : *Magyar történet* [Histoire hongroise]. Budapest, 1928-1933, 7 vol. 8° (résumé dans la Revue des études hongroises 1933, pp. 153-164 et 408-410).
- ELEKES : *La situation de la Hongrie avant et après la guerre dans le système des principales données statistiques* (Journal de la Société hongroise de statistique. Budapest, 1929, fasc. 1-2, pp. 331-421).
- Justice à la Hongrie* : les erreurs cruelles du traité de Trianon, s. l. n. d. (Budapest, 1931?), 49 164 p., dont 120 p. de planches.
- THIRING : *Contribution à la statistique de la population éparsée en Hongrie* (Journal de la Société hongroise de statistique, 1932, fasc. 4, pp. 415-452).
- SCHACHER : *Die Nachfolge-Staaten*, Osterreich, Ungarn, Tschechoslowakei und ihre wirtschaftlichen Kräfte. Stuttgart, 1932, 8° 286 p.
- ECKHARDT : *Histoire de la Hongrie*. P., Œuvres représentatives, 1932, in-16 212 p. [aucune source slave ni roumaine].
- RUDINSKY : *La révision du traité de Trianon*. P., Sirey, 1933, in-16, 267 p.
- DAMI : *La Hongrie de demain*. P., Œuvres représentatives, nouv. éd., 1933, in-12 317 p.
- SETON-WATSON : *Treaty revision and the hungarian frontiers*. Londres, 1934, 8° 75 p., carte.
- HOLLÓS : *L'accroissement de la population entre 1910 et 1930 sur le territoire d'avant-guerre de la Hongrie* (Journal de la Société hongroise de statistique, 1933, fasc. 1-2, pp. 116-179).
- IHRIG : *Le problème agricole en Hongrie* (Nouvelle Revue de Hongrie, juin 1933, pp. 179-184).
- HOLLÓS : *Le développement pendant les 200 dernières années de la population hongroise dans le bassin des Karpathes* (Journal de la Société hongroise de statistique, 1934, fasc. 1-2, pp. 154-160).
- CHÉLARD : *Le danger hongrois*. P., Figuière, 1935, in-12 190 p.
- LUDWIG : *Le sort des minorités nationales en Hongrie et en Tchécoslovaquie*. Budapest, 1922, 8° 125 p.
- CHMELÁK : *La minorité slovaque en Hongrie* (le Monde slave, juillet 1933, pp. 62-79, août 1933, pp. 194-228).
- Société des Nations. Organisation d'hygiène. *Statistiques démographiques officielles du royaume de Hongrie*. Genève, 1927, 8° 80 p.
- Société des Nations, Comité économique. *Chiffres essentiels du commerce extérieur des pays danubiens*. Genève, 9 avril et 8 juin 1932, 2 vol., f° 70 + 58 p.
- Gazdaságstatisztikai adatok. — Données de statistique économique de Hongrie, 1926-1932*. Budapest, 1932, 8° 104 p., dont 20 p. de graphiques.
- Annuaire statistique hongrois*, nouveau cours, XL, 1932, rédigé et publié par l'Office central royal hongrois de statistique. Budapest, 1934, 8° 401 p.
- GRATZ : *Ungarisches Wirtschafts-Jahrbuch 1933*. Budapest, 1933, 8° 432 p.
- PETERSEN et SCHEEL : *Handwörterbuch des Grenz- und Ausland-Deutschtums*. Breslau, vol. I, 1933-35, 8° 746 p. (en cours de publication) : articles Budapest, Burgenland-Westungarn.

matières premières ou articles, les bois, puis, en quantité moindre, les peaux, le charbon, le papier. Comme le constate M. Gustav Gratz, ancien ministre des Affaires étrangères et un des plus éminents, des plus lucides économistes hongrois, c'est l'Europe centrale qui domine de beaucoup dans la balance commerciale de la Hongrie.

Le principal client fut longtemps l'Autriche, qui achetait encore à la Hongrie en 1934 près de 2 millions de quintaux de blé, valant 27 millions $\frac{1}{2}$ de pengő. Pourtant les accords tripartites de Rome, qui, en 1932, coupaient en deux camps l'Europe centrale, intégraient la Hongrie et l'Autriche dans un système économique italien, ne profitèrent guère à la Hongrie. L'excédent de ses exportations en Autriche ne cessa de décroître : porté en 1930 à 161 millions de pengő, en 1931 à 102 millions, il tombe successivement à 49 millions (1932), à 45 millions (1933), pour aboutir à 17 millions en 1934 : la balance favorable semble menacée.

C'est l'Allemagne qui prend la place de l'Autriche. Cependant la Hongrie dépend d'elle à un degré bien moindre qu'elle n'est liée aux Etats danubiens : le *Reich* prenait 12,1 % des exportations hongroises de 1931, 15,2 % en 1932, expédiait 24,1 % des importations en Hongrie en 1931, 22,5 en 1932. Vis-à-vis de l'Allemagne la balance commerciale hongroise était passive : elle laissait un excédent de 82 millions de reichsmark en faveur de l'Allemagne en 1928, de 36 millions en 1930, de 1.073 millions en 1932. Soudain, par une chute vertigineuse, cet actif se changeait en une moins-value de 284 millions de mark en 1934. L'Allemagne achetait ainsi l'amitié magyare. La politique forçait l'économie... pour un temps.

Quant à l'Italie, son commerce avec la Hongrie est resté insignifiant, en dépit des accords de Rome : les exportations hongroises à destination de l'Italie ont même reculé de 9,8 % des exportations totales (1931) à 7,8 % (1932); les importations hongroises venues d'Italie sont restées stationnaires (6 % des importations totales en 1931, 5,8 % en 1932). Ici encore l'actif de la balance commerciale hongroise est en régression, puis se change en passif : 10 millions de pengő en faveur de la Hongrie en 1933, 7 millions à son détriment en 1934.

Les chiffres montrent clairement que les liens danubiens ne sont pas rompus, que la politique ne réussit guère à en nouer de nouveaux. Si les conditions naturelles, favorisées par le régime féodal et panmagyar, ont pu déchirer les nœuds politiques, les relations économiques, qui ne sont pas brisées, pourvu qu'elles soient dirigées par une politique sage, solidaire des voisins, peuvent rétablir la prospérité du pays.

BIBLIOGRAPHIE

- SETON-WATSON : *Racial problems in Hungary*. Londres, 1908, 8° 540 p., 42 illustr.
- GONNARD : *La Hongrie au XX^e siècle*, étude économique et sociale. P., Colin, 1908, in-18, 400 p.
- EISENMANN : *La Hongrie contemporaine* : l'ancien régime. P., Delagrave, 1921, 8° 169 p.
- DE MARTONNE : *Europe centrale*, deuxième partie : *Hongrie* (Géographie universelle, t. IV. P. Armand Colin, 1931), pp. 505-532.
- A Debreceni Tisza István tudományos társaság honismertető bizottságának kiadványát. — *Publications de la commission pour la géographie du pays natal de la Société comte Etienne Tisza à Debreczen*, vol. I (1924-1925) — VIII (1931-1932). Debrecen-Budapest, 32 fasc. 8° (en hongrois, avec résumé allemand).
- Magyarország gazdasági térképeiben*. — *La Hongrie économique en cartes*. Budapest, 1920 (chiffres de 1913), f° 76 pl.
- HATVANY : *Das verwundete Land*. Leipzig-Vienne-Zurich, 1921, in-16 VII + 500 p.
- BUDAY : *La Hongrie après le traité de Trianon*. P., Roustan, 1922, in-16 299 p.
- DINER-DÉNES : *La Hongrie* : oligarchie, nation, peuple. P., Rivière 1927, in-16 171 p.
- SCHANDL : *La politique et la réforme agraire en Hongrie*. Budapest, Ministère royal hongrois de l'agriculture, 1927, in-16 62 p.
- La Hongrie et la civilisation*. P., Renaissance du Livre, 1929, 3 vol. in-16 430 + 415 + 232 p.
- HÓMAN et SZEKFÚ : *Magyar történet* [Histoire hongroise]. Budapest, 1928-1933, 7 vol. 8° (résumé dans la Revue des études hongroises 1933, pp. 153-164 et 408-410).
- ELEKES : *La situation de la Hongrie avant et après la guerre dans le système des principales données statistiques* (Journal de la Société hongroise de statistique. Budapest, 1929, fasc. 1-2, pp. 331-421).
- Justice à la Hongrie* : les erreurs cruelles du traité de Trianon, s. l. n. d. (Budapest, 1931?), 49 164 p., dont 120 p. de planches.
- THIRING : *Contribution à la statistique de la population éparsée en Hongrie* (Journal de la Société hongroise de statistique, 1932, fasc. 4, pp. 415-452).
- SCHACHER : *Die Nachfolge-Staaten*, Osterreich, Ungarn, Tschechoslowakei und ihre wirtschaftlichen Kräfte. Stuttgart, 1932, 8° 286 p.
- ECKHARDT : *Histoire de la Hongrie*. P., Œuvres représentatives, 1932, in-16 212 p. [aucune source slave ni roumaine].
- RUDINSKY : *La révision du traité de Trianon*. P., Sirey, 1933, in-16, 267 p.
- DAMI : *La Hongrie de demain*. P., Œuvres représentatives, nouv. éd., 1933, in-12 317 p.
- SETON-WATSON : *Treaty revision and the hungarian frontiers*. Londres, 1934, 8° 75 p., carte.
- HOLLÓS : *L'accroissement de la population entre 1910 et 1930 sur le territoire d'avant-guerre de la Hongrie* (Journal de la Société hongroise de statistique, 1933, fasc. 1-2, pp. 116-179).
- IHRIG : *Le problème agricole en Hongrie* (Nouvelle Revue de Hongrie, juin 1933, pp. 179-184).
- HOLLÓS : *Le développement pendant les 200 dernières années de la population hongroise dans le bassin des Karpathes* (Journal de la Société hongroise de statistique, 1934, fasc. 1-2, pp. 154-160).
- CHÉLARD : *Le danger hongrois*. P., Figuière, 1935, in-12 190 p.
- LUDWIG : *Le sort des minorités nationales en Hongrie et en Tchécoslovaquie*. Budapest, 1922, 8° 125 p.
- CHMELÁK : *La minorité slovaque en Hongrie* (le Monde slave, juillet 1933, pp. 62-79, août 1933, pp. 194-228).
- Société des Nations. Organisation d'hygiène. *Statistiques démographiques officielles du royaume de Hongrie*. Genève, 1927, 8° 80 p.
- Société des Nations, Comité économique. *Chiffres essentiels du commerce extérieur des pays danubiens*. Genève, 9 avril et 8 juin 1932, 2 vol., f° 70 + 58 p.
- Gazdaságstatisztikai adatok*. — *Données de statistique économique de Hongrie, 1926-1932*. Budapest, 1932, 8° 104 p., dont 20 p. de graphiques.
- Annuaire statistique hongrois*, nouveau cours, XL, 1932, rédigé et publié par l'Office central royal hongrois de statistique. Budapest, 1934, 8° 401 p.
- GRATZ : *Ungarisches Wirtschafts-Jahrbuch 1933*. Budapest, 1933, 8° 432 p.
- PETERSEN et SCHEEL : *Handwörterbuch des Grenz- und Ausland-Deutschtums*. Breslau, vol. I, 1933-35, 8° 746 p. (en cours de publication) : articles Budapest, Burgenland-Westungarn.

SEPTIÈME PARTIE

LES NATIONS PAYSANNES

CHAPITRE XVI

LA CONQUÊTE PAYSANNE DE LA TERRE

En dépit des formes politiques diverses, qui se partagent l'Europe centrale, la structure sociale tend à être commune. La République catholique et corporative d'Autriche, la République démocratique et décentralisée de Tchécoslovaquie, la Monarchie parlementaire et palatine de Roumanie, la Monarchie autoritaire de Yougoslavie, voire le Royaume sans Roi, mais dictatorial de Hongrie, offrent un bariolage de régimes politiques, qui semblent rendre difficile une Entente, même économique entre les pays danubiens. Cependant, à y regarder de plus près, partout la société présente des traits communs, qui ont déjà abouti à la Petite Entente, qui peuvent faciliter de plus larges accords. Sauf la Hongrie, qui conserve l'ancien régime social — et peut-être pas pour longtemps — tous ces Etats nationaux, même ceux qui apparaissent comme les plus autoritaires, ont pour base une vie paysanne, robuste et majeure, quoique récemment émancipée. L'unité sociale s'est faite par la Révolution lente, qui a suivi la Guerre, et la constitution en Etats des Nations danubiennes. Partout, une Réforme foncière a bouleversé, de fond en comble, la vie agraire, la société.

Maintes fois, au cours de cette recension des forces politiques, fondées sur des conditions géographiques, nous avons rencontré cette Réforme rurale. Il faudrait pouvoir — en conclusion — en tenter une synthèse.

Disons tout de suite que, dans l'état actuel des études, c'est une tâche qui s'avère à peu près impossible. L'absence de cadastre de certaines régions, comme les pays slaves de l'ancien Empire ottoman ou le vieux royaume serbe, rend toute comparaison

impossible. La pénurie d'histoire rurale fouillée, reposant sur une sûre documentation, rend sujettes à caution les rares données des historiens. Il y a dix ans, un chercheur, qui a tenté de défricher ce domaine vierge, l'historien Henri Sée, dressant une *Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe*, devait se contenter des pays autrichiens de langue allemande et ne pouvait parler de la Hongrie. Cependant dans les pays tchèques on s'est efforcé de coordonner le travail, et la « Revue pour l'histoire de la Campagne », *Časopis pro dějiny venkova*, fondée en 1914, organe depuis 1928 du Musée agricole tchécoslovaque, publie des études historiques, basées sur la plus scientifique documentation. En Roumanie, c'est Georges Bratianu, professeur à l'Université de Iași, qui a commencé à publier une tentative de synthèse, mise à la portée du public français dans un brillant et substantiel article des *Annales d'histoire économique et sociale* (septembre 1933), la jeune revue qui, sous l'impulsion vigoureuse et ordonnée de Marc Bloch et Lucien Febvre, a tant fait pour susciter les recherches de ce genre. Ce n'est pas qu'à côté de quelques œuvres maîtresses, les ouvrages ou articles ne soient nombreux. Quelques-uns sont fort utiles. Mais presque tous ils sont l'œuvre de techniciens, statisticiens, agronomes, à qui manque l'éducation historique et qui n'ont jamais songé à localiser géographiquement — en dehors des limites administratives — l'évolution qu'ils étudient.

C'est dire que ce tableau est encore à faire et que nous ne pouvons avoir la prétention de le dresser, sans avoir poursuivi des recherches originales. Nous ne pouvons que poser des problèmes, présenter l'état des questions.

En 1918, toutes les Nations de l'Europe centrale, devenues Etats, sont mûres pour la Réforme agraire. L'économie la prépare. La révolution politique l'impose.

Ces pays sont, en grande majorité, agricoles : d'après les statistiques d'avant-guerre, la population agricole de l'Autriche représentait 30 % du total, celle de la Tchécoslovaquie 44,3 % (Bohême 36,7; Moravie et Silésie 43,8; Slovaquie 63,8; Russie subkarpatique 73,4); la population rurale de la Roumanie était de 81,7 % (ancien royaume 81,4; Bucovine 78,3; Bessarabie 85,4; Transilvanie 81,5); la population agricole de la Yougoslavie était de 76 %; celle de la Hongrie de 62,4 %.

Le besoin de la terre trouva sa justification dans la lutte nationale. Partout le paysan — slave ou roumain — était soumis au joug social d'une noblesse ou d'une Eglise, qui employaient une autre langue. Le seigneur parut ainsi un étranger dans un pays conquis. Le vivace souvenir des défaites, qui avaient mis fin à l'indépendance politique en même temps qu'à la liberté sociale,

le Kosovo des Serbes, la Montagne Blanche des Tchèques, fut le ferment spirituel qui agita une foule, penchée sur la glèbe et ignorante. Et la lutte pour la Terre ne fut qu'un aspect du combat pour le Pouvoir.

I. — L'ANCIEN RÉGIME¹

Les terres. — Le trait le plus topique du paysage de l'Europe centrale, et qui se découvre sans cesse aux yeux du voyageur, est la coexistence de la Montagne et de la Plaine, pour le moins de la Plaine et de la Colline. La Montagne, Forêt-refuge, Alpe pastorale, reste, en dépit de ses richesses d'autrefois, les mines, de ses ressources actuelles, les bois et les troupeaux, le domaine, sinon inculte, pourtant difficile, tandis qu'en bas s'étale la Plaine féconde, tantôt sans doute trop sèche ou trop humide, mais que le travail séculaire de l'homme a su irriguer ou drainer. Dans l'*Urwald* primitif la steppe offrait le passage, et, entre la Forêt hercynienne, de Bohême, et la Forêt karpatique, balkanique, dinarique, alpestre, les passages découverts, le couloir de Moravie, la vallée du Danube, les Mésopotamies d'entre Drave et Save, offraient les routes, relativement faciles, où coulèrent les invasions. L'Europe centrale fut le rendez-vous des peuples de la steppe, devenus sédentaires et cultivateurs, tandis que les Bergers, les Valaques d'un peu partout, pérégrinaient de haut en bas de la Montagne, et que les Allemands, défricheurs nés, s'insinuaient, à travers les Forêts, remontant les pentes, et, de vallée en vallée, descendaient à leur tour dans le domaine danubien.

Ces sols féconds attirent les hommes. Toute l'Europe centrale, plate ou ondulée, est tapissée de lœss, ce limon pulvérulent, jaunâtre le plus souvent, qui fait la transition, dans l'aire centrale, entre la Terre noire russe et le limon rouge des plateaux français. Et, quand le colon a défriché la Forêt, le sol cendreau, sur lequel elle repose, amendé maintes fois par les brûlis, par le fumier animal, n'est pas moins fertile, pas moins utilisé.

Ainsi en Tchécoslovaquie, à l'exception du pourtour montagneux de la Bohême et des chaînes élevées de Slovaquie, de Ruthénie, toutes les terres peuvent être mises en culture : sols noirs du centre bohémien ou du couloir morave; sols cendreaux, qui forment de longues traînées, étroites à l'E. de la cuvette bohémienne, larges à l'O. et en Moravie, restreintes encore sur les piémonts slovaques et ruthènes, sans compter les alluvions

1. Carte des grandes propriétés hongroises en 1918, p. 391.

des larges vallées de la Tisa ou du Danube, frangeant la bordure subkarpatique. Partout est forte la proportion du sol cultivé sur la superficie totale : elle dépasse 80 % dans le centre bohémien, plusieurs coins de Moravie, les plaines supradanubienne et supratisanienne; elle atteint encore 60 % sur la majeure partie des sols cendreaux; seuls le pourtour de la Bohême, les groupes montagneux des Tetry-Monts Métalliques et des Karpates boisées n'ont plus qu'un pourcentage inférieur à 35. Dans tous ces domaines enfin la densité de la population rurale est la plus forte : plus de 110 habitants au kmq. dans le centre bohémien (en excluant les groupes industriels), dans le couloir morave; la Slovaquie et la Russie subkarpatique contrastent, par la faiblesse de leur peuplement avec les pays tchèques : la densité rurale ne se tient entre 95 et 65 que sur les plaines subkarpatiques ou dans les vallées resserrées, qui, au N. de Košice et d'Užhorod, coupent en deux la Montagne répulsive. La pénurie des terres sera bien plus âpre dans la partie orientale, slovaque, ruthène, de la République.

La Roumanie tout entière n'est qu'une vaste zone herbeuse et double, où s'intercale une large exception de forêts : à l'E. et au S., la « steppe chaude » couvre les sols bruns-clairs, châtaîns, noirs, particulièrement nombreux dans les Campagnes moldaves et valaques, et se retrouve à l'O., par plaques, dans la *Câmpia* du centre transilvain, sur les plaines de la Tisa, marges excentriques roumaines; la zone la plus haute, la plus fragmentaire, perchée sur les sols tourbeux ou squelettiques des cimes, qui alternent avec les saillies rocheuses, la « steppe froide » est l'alpage, qui tapisse les *plaiuri* karpatiques. Entre les deux, s'arrêtant vers 600 m. en bas, vers 1.100 m., souvent 1.600, parfois 2.000 en haut, s'étalant sur les *podzol* (sols cendreaux) des Montagnes et des Collines, la Forêt, où s'étagent chênes, hêtres et sapins. Elle a beau occuper le quart du territoire roumain, elle laisse aux terres, naturellement découvertes ou défrichées, la moitié de la surface (55,6 %, dont 39,2 en labours). Le sol roumain est, sauf sur son axe montagneux, essentiellement nourricier. La disette des terres en haut contraint le Roumain à descendre.

La Yougoslavie, pays mi-balkanique mi-continental, présente deux paysages de contraste : le N. est une « zone verte », forêts, prés humides, champs de céréales; le S. est une « zone blanche », nue et rocailleuse, pâtures maigres et cultures pauvres. Un vaste problème démographique et agraire tient dans cette opposition. Ici une longue bande de sols squelettiques, où les terres fertiles sont des oasis : terre rouge du karst croate, dalmate, incluse dans d'étroites plainettes, terre cendreuse de Bosnie,

bassins alluviaux des fleuves de l'O. (Slovénie) ou de l'E. (Serbie et Macédoine) : région d'élevage, de régime patriarcal, de faible peuplement. Là, à l'opposé, la « steppe verte », souvent défrichée, est le domaine des sols décomposés et riches, *podzol* de la basse Slovénie et de la Mésopotamie croate, terre noire (*černozem*), plus ou moins dégradée, de Slavonie, Bačka, Banat et Srem, sol brun ou *gajnac* de Serbie : le pourcentage y augmente des terres labourables, de 51 % en Croatie à 78 % dans les plaines du N. du Danube. Cette région « verte » entière produit aujourd'hui les 87 % du blé, 88 % du maïs, 66 % du seigle, 63 % des pommes de terre yougoslaves; la densité, sans y être forte, y monte cependant à 70,5 (banovine de la Save), 75,8 (banovine du Danube). Au contraire de la « zone blanche », qui, encore en 1921, alimentait de 10.488 émigrants le flot des 12.965 expatriés yougoslaves, la « zone verte » est, par excellence, le pays d'aménagement du sol : la terre y pouvait appeler de nouveaux colons.

La vie rurale. — En dépit du peuplement, du défrichement millénaires, les plaines et collines de l'Europe centrale sont restées durant des siècles, jusqu'à l'aurore du xix^e en matière de travail, jusqu'au xx^e en matière de propriété, dans une situation quasi-médiévale. Le Centre-Europe a subi une évolution inverse de celle de l'Occident. Tandis qu'en France, par exemple, le paysan s'affranchissait graduellement, et, de plus en plus libre, perfectionnait ses méthodes de culture, dans l'Europe danubienne, au reste dévastée par les invasions et les conquêtes, pour des causes militaires et, encore davantage, fiscales, les paysans étaient fixés de plus en plus au sol, astreints à des règles agraires, qui retardent la mise en valeur rationnelle, greffent sur les questions territoriales et politiques des revendications économiques et sociales.

A l'origine, les peuples nomades, comme se présentèrent les Slaves, les Hongrois à leur venue, les peuples transhumants, comme étaient les Roumains, avaient le bétail pour principale richesse. Le défrichement fut l'œuvre des princes, des monastères, qui se créèrent de vastes latifundia, d'abord dans le plat pays à l'aide de la population indigène, slave, puis sur les rebords montagneux, avec l'assistance des immigrants, allemands surtout, appelés souvent sur les terres monacales. Le paysan indigène, réduit au servage, se contentait des méthodes rudimentaires de culture, qui demeurèrent presque sans changement durant huit siècles : au x^e siècle, le paysan de Bohême se sert du *rádlo* ou *hák*, soc ou crochet de bois, semblable à un fer de herse; l'aire de bois apparaît au xii^e. On ne constate dès lors

nul autre progrès sensible. Le paysan, hôte, voire prisonnier sur ses terres, n'est pas intéressé au progrès des cultures. La seule rotation était l'assolement triennal, blé d'hiver, blé de printemps et jachère. A partir de la fin du xviii^e siècle, s'annonce une transformation lente. En Bohême, la « Société d'économie nationale » (1788) y pousse : la stabulation remplace la libre pâture; la succession méthodique des cultures se substitue au système de la jachère; les espèces fourragères viennent prendre leur place dans la rotation, entre autres le trèfle; la pomme de terre, la betterave sucrière se répandent; enfin l'invention du coutre, due à deux Tchèques, les Veverka (1827), permet à la nouvelle charrue de mieux retourner ces sols profonds et lourds. Cependant les pays tchèques sont encore une exception. En Roumanie, les boïar se contentent d'attendre la récolte pour encaisser leurs revenus; la production extensive reste la règle, figée dans l'unique culture des céréales, dont l'exportation est une source importante de richesse pour les propriétaires, ou, à partir de 1864, pour les grands fermiers. Encore à la fin du xix^e siècle, le paysan roumain ne possède qu'un chariot, quelques bêtes de trait, une cabane, pas le moindre outillage agricole; même dans la steppe du Bărăgan, déserte jusqu'au xviii^e siècle et mise en culture à la fin du xix^e, les machines sont rares : en 1860, pour une récolte de 4 millions 1/2 hl. de blé et 6 millions d'hl. de maïs, on ne trouve que 150.510 charrues. Dans les domaines serbes, restés encore plus tard sous la domination ottomane, sur les *çiftlik* des *beg*, comme en Vieille Serbie ou Macédoine, l'économie demeurait absolument arriérée jusqu'après la Guerre : on labourait avec un araire de bois, on hersait avec une planche alourdie de pierres, on coupait la moisson à la faucille, on vannait sous les pattes des chevaux, et, faute de greniers, on engrangeait dans des silos primitifs en bois, à claire voie, ou même simplement en enterrant la récolte.

Les documents juridiques eux-mêmes nous renseignent sur la misère paysanne. Le fameux passage de La Bruyère sur les paysans français du xvii^e siècle semble une description idyllique à côté de ces tableaux. En Hongrie, aux xvi^e, xvii^e siècles, on voit les campagnards, vêtus de peaux de bêtes, se nourrir de glands, d'écorces d'arbres, s'abritant dans des tanières de torchis et de chaume. Le rendement des lots de terre était misérable : 54 livres de céréales par tête dans le comitat de Szepes (Spiš), 34 dans le Máramaros (Marmaroš), 13 dans l'Arva (Orava); sur toute la Slovaquie actuelle, le paysan ne disposait en moyenne que de 96 livres, pour payer les impôts, ensemençer et se nourrir. Au xviii^e siècle, dans le domaine de Regécz (Slovaquie orientale), cultivé surtout en vignes réservées au propriétaire, la récolte

des céréales est toute consommée sur place, sans vente possible, et les mauvaises années le paysan n'a pas de quoi se nourrir. Au début du xix^e, l'économiste Berzeviczy calcule que, sur une exploitation de 1.000 florins, la récolte annuelle représentait 6 % du capital, soit 60 florins, les dépenses d'exploitation s'élevaient à 160 florins, les impôts tant à l'Etat qu'au seigneur et au clergé à 240 florins : en tout 460 florins, 40 % de la valeur de l'exploitation ; le déficit ne pouvait être couvert que par l'élevage du bétail et surtout le travail salarié. On comprend que la famine soit endémique : dans la décade 1838-1848, les écrivains slovaques nous montrent les paysans d'Orava mangeant la paille destinée au bétail, des capsules de lin, de la sciure ; à Sáros (Šariš) en sept mois (novembre 1846-juillet 1847) 30.000 personnes moururent de faim. Le gouvernement imposait comme remède le jeûne de trois jours par semaine dans les prisons, la mise à mort des chiens, la distribution du pain par famille ; les villes plaçaient à leurs portes des gardes, qui empêchaient d'entrer les Slovaques chassés par la misère ; on rouait de coups de bâton, en vertu d'un édit de Marie-Thérèse, les malheureux accusés de stocker les céréales. Les révoltes paysannes ne cessent, de 1514 à 1848. La première était dirigée par un petit gentilhomme foncier transilvain, Dóža, qui tourna contre les seigneurs la troupe de manants levée contre les Turcs : la répression, codifiée par le juriste Werböczy, réduisit la paysannerie hongroise au servage.

Dans les pays roumains, la situation n'était pas moins dure. Le servage y apparut-il lors de la fondation des Principautés aux xiii^e et xiv^e siècles, comme le soutint M. Iorga ? Est-il au contraire très antérieur, comme ont tenté de le prouver les essais des jeunes historiens de l'Ecole roumaine ? Cette controverse historique ne change rien aux conditions de fait. Les *vecini* (voisins) de Moldavie, les *rumâni* de Valachie (nom péjoratif, peut-être souvenir d'une domination barbare imposée au cultivateur roumain) sont des paysans attachés à la glèbe, que, pour des raisons fiscales, en 1595, Michel le Brave fixa juridiquement : ce « lien » (*legătura*) de droit ne changea guère la situation réelle. Le boiar cessait d'être le camarade de « son » paysan, suivant la remarque de Iorga ; mais c'était parce que le paysan endetté, accablé d'impôts, s'enfuyait : Michel le Brave prenait une mesure de police, qui prouve la misère rurale. Le servage ne cesse de s'accroître dans la foule des pauvres hères. Les vagabonds, que l'Eglise accueille et réunit sur ses terres, les délinquants qui, pour racheter leurs crimes, pour ne payer les impôts, aliènent leur liberté et se disent les « hommes » d'un boiar, les Tsiganes qui, dans les actes, sont mis sur le même pied que le bétail, tous

ces malheureux finissent par rentrer dans la catégorie des serfs. Ici un berger devient serf pour des bêtes perdues ; là un paysan s'asservit parce qu'il n'a pas de quoi payer une amende ; ailleurs c'est un village entier qui supplie le seigneur, qui l'autorise à devenir « son village ». Cet état d'incertitude sociale, qui aboutit à l'asservissement de la classe rurale et qui rappelle le pré-moyen âge de l'Europe occidentale, bat son plein au XVIII^e siècle. Il reste cependant des paysans libres, gardes-frontière, défenseurs des plateaux herbeux (*plăiași*), chasseurs du prince (*vânători*), etc. : ils en maintiennent le type.

L'histoire rurale roumaine est aussi l'histoire des révoltes agraires. La poésie populaire chante le paysan proscrit, le *haiduc* en rupture de ban. La terre est ici transformée en désert et atteint des prix dérisoires, et là, sur les grands domaines, où le paysan est astreint à maintes corvées et prestations, elle rapporte 30 % du capital. Les princes s'efforcent de faire revenir le paysan, de l'arracher au boïar dans une vue fiscale : en 1746, le paysan valaque est invité à réintégrer son foyer en échange d'une dîme et d'une corvée fixes, et, à la même époque, le prince moldave déclare que le paysan possède son champ, mais qu'il ne peut le quitter (1749). La terrible révolte de Vladimirescu (1821) est toute tournée contre les propriétaires absentéistes. Sans succès. « Le paysan est le capital du boïar, » s'exclamait en 1842, en pleine Assemblée, un député boïar. En même temps le dépeuplement s'accroissait : entre 1741 et 1786, la population valaque passa de 147.000 familles à 35.000 ; en 1775, 10.000 paysans abandonnèrent leurs champs, formant dans le pays des bandes errantes ; vers 1830, plusieurs centaines d'hectares, rapporte un publiciste, se vendaient pour quelques sacs de haricots. En tenant compte de l'exagération orientale, il reste vrai que la plaine se vidait d'hommes.

L'histoire du peuple yougoslave fut une longue lutte entre deux systèmes sociaux. Le premier, probablement d'origine indigène, est la communauté familiale ou *zadruga* : les membres de la grande famille patriarcale y sont liés par la collectivité de leurs biens et dirigés par un chef (*domaćin*). Le second, d'importation étrangère, régime tout féodal, s'étendit d'abord par l'imitation des voisins, puis avec l'invasion turque. Deux institutions cependant empêchèrent l'asservissement complet du peuple : la « noblesse paysanne » croate, organisée dans sa *zupa* (*pagus*) ; les « Confins militaires » ou *Krajina* sous la conduite d'un *ban*, qui maintinrent la *zadruga* à la frontière de la Croatie et de la Slavonie, demeurées aux mains des Habsbourg. Partout ailleurs, les serfs (*kmet*) étaient soumis aux seigneurs. Le sort de la *raja* sous le régime turc a été décrit maintes fois. Mais Cvijić notait

que ce régime ne s'était implanté avec rigueur que dans les plaines orientales et les routes fluviales qui traversaient la péninsule balkanique, ne dépassant guère le Timok, la Morava, le Kosovo, tandis qu'à l'O. se maintenait, dans les régions montagneuses le système des tribus, organisation archaïque, qui s'accommodait de l'élevage. Le *kmetstvo* subsiste dans les régions soumises à l'empire ottoman (Bosnie, Serbie, Vieille Serbie, Macédoine); mais l'anarchie du XIX^e siècle a créé presque partout des propriétés seigneuriales usurpées, les *çiflik*, et la situation de la *raja* (*çifçija*), soumise alors aux corvées, prestations, voire, pour ses enfants, à l'impôt du sang, devint plus dure, transformée en un véritable servage médiéval. La terre ne servait qu'à donner les produits de la subsistance commune, sans qu'aucun effort pût améliorer la répartition, donc la culture. C'est une révolte agraire qui décida de l'indépendance de la petite Serbie de 1814. Les révolutions bosniaques de 1875, macédoniennes de 1903 étaient dues aux mêmes causes.

Dans tous ces pays, aussi bien soumis à l'Autriche, à la Hongrie qu'à la Turquie, le dépeuplement, l'abandon de certaines terres, l'émigration, sont parfois considérables. Un enquêteur du début du siècle, René Gonnard, remarquait en Slovaquie les bandes de paysans qui se rassemblaient dans les gares, avec de vieilles malles et des linges noués, les bébés sur le dos, qui se faisaient conduire en Amérique : en 1886 l'émigration de Hongrie se montait à 25.000 individus, en 1905 à 170.000, et les économistes hongrois s'inquiétaient de ces départs, aussi bien magyars que slaves et roumains. En Bosnie, en 1910, 17.000 habitants, 9 % de la population, quittèrent le pays. Cependant la natalité slave et roumaine comblait vite les vides. La population ne cessait de s'accroître dans des proportions énormes : de 1869 à 1910, le territoire actuel de la Tchécoslovaquie gagna 29,6 % (de 10.487.000 habitants à 13.595.000); de 1850 à 1900 l'ancienne Serbie doubla sa population (de 1 million à 2 millions et demi); la densité du peuplement de l'ancienne Roumanie passa de 39 habitants au kmq. en 1864 à 60, 6 en 1915. Jamais la disette des terres labourables, la « faim de la terre » ne se faisait autant sentir.

En même temps le droit foncier se transformait, donc la justification de la propriété. En croulant, le vieux système féodal entraînait des revendications nouvelles : le serf, affranchi de la glèbe, réclame la terre qu'il cultive.

Le système féodal. — L'accaparement des terres par une classe sociale est le fait capital de l'évolution moderne dans l'Europe danubienne. Les causes en sont multiples ; la principale est sans doute l'instabilité de cette Europe elle-même, bouleversée par

les guerres religieuses, les conquêtes des Turcs, puis la croisade. La guerre impose des transformations administratives, fiscales, militaires. Les souverains confient des terres à des défenseurs, confisquent des domaines, les font passer en d'autres mains, et, surtout, prennent des mesures pour empêcher le paysan accablé de quitter la propriété, donc de lui soustraire des redevances. En tout état de cause, du xvi^e au xviii^e siècle, une noblesse foncière s'institue.

C'est après la guerre des Hussites, puis la guerre de Trente ans qu'apparaît dans les pays de la « Couronne de Bohême » la grande propriété d'un seul tenant, la *Gutsherrschaft*, dont le principal revenu est l'exploitation économique du domaine, et qui, nécessitant une main-d'œuvre importante, doit disposer d'une sujétion paysanne (*Untertänigkeit*), somme toute du servage. Le seigneur étend ses domaines (une *Herrschaft* groupe une dizaine de villages parfois), ses monopoles, la chasse, la brasserie, la distillerie, contraignant par une sorte de *truck system* le paysan à se fournir chez lui; il tient, par sa justice et l'administration des « hommes du fouet », une grande part de l'autorité publique; il réduit les villageois à un état précaire, qui ne leur laisse que leurs maisons (*Häusler*), parfois même pas (*Inleute*), qui impose des corvées, quelquefois fixes, souvent arbitraires, de harnois, de bras, etc., et qui, par le service domestique, *Gesindedienst*, le seigneur puisant ses serviteurs parmi les jeunes gens de la famille paysanne, est très voisin de l'esclavage.

C'est sur les domaines hongrois que se fit surtout la concentration des terres : donations impériales, politique familiale, et surtout usurpation des terres paysannes au xviii^e siècle, au moment où les Turcs furent chassés de Hongrie et où les paysans, mourant de faim, de la peste, se réfugiaient à l'ombre des châteaux. De 1700 à 1720, environ 167.000 arpents (1 arpent = 0 ha.575) furent en Slovaquie enlevés aux paysans, soit, à raison de 5 arpents par famille de 6 personnes, les moyens d'existence à 200.000 habitants. Cette terre se répartissait en « terre cadastrale », soumise aux redevances impériales, et en « terre allodiale », libre d'impôts. En 1787 la haute noblesse possédait 58 % des terres de l'État hongrois dans la « Petite Plaine », 41 % en Slovaquie, 34 % dans la partie N. de la « Grande Plaine », et là-dessus il n'y avait respectivement que 3,11 et 7 % de terre cadastrale.

C'est en Hongrie que la noblesse était la plus nombreuse. En 1846 on comptait un noble pour 855 habitants de Moravie, un pour 838 en Bohême, un pour 568 en Dalmatie, un pour 365 en Carniole, un pour 23 en Transilvanie, un pour 20 en Hongrie, et

dans quelques comitats, les slovaques, la proportion était plus forte encore : un pour 9 dans la contrée de Turiec, un pour 8 dans celle de Komárno, un pour 6 dans celle de Marmaroš. Or cette noblesse avait combattu contre les Habsbourg et obtenu sa libération fiscale définitive : en 1752 la Hongrie tout entière (avec Transylvanie et Croatie-Slavonie) versait à l'Etat 4.312.000 florins, tandis que les pays autrichiens, montagneux et bien plus pauvres, donnaient 4.453.000 et que Bohême, Moravie et Silésie fournissaient 5.939.000 ; après la guerre de Sept ans la part de la Hongrie ne constituait que 7 % des dépenses de l'Etat. Les efforts de Joseph II, qui fait établir un cadastre (1785-1789), se heurtèrent à la résistance des nobles, qui saluèrent sa mort en faisant brûler sur les places publiques les matériaux qui avaient servi à la fixation de l'impôt, et la diète de 1790 punit de sanctions pénales toute tentative d'arpentage. Depuis la fameuse révolte de Rákóczi au xviii^e siècle, la « lutte pour l'indépendance » fut surtout le combat pour le maintien des privilèges, surtout de la franchise fiscale, sans égard pour l'intérêt de l'Etat.

La Hongrie du xviii^e siècle, c'étaient 75.000 familles privilégiées en face de 8 millions de personnes dénuées de droits, voire de moyens d'existence. Les Habsbourg s'efforcèrent d'augmenter la capacité contributive du royaume, à la fois en empêchant l'accaparement seigneurial des terres, tout domaine noble étant exempt d'impôts, et en restreignant l'arbitraire féodal afin de donner aux paysans des raisons de travailler. Les xviii^e et xix^e siècles furent ainsi une longue lutte de Vienne contre l'égoïsme des magnats : Marie-Thérèse cherche à éviter les confiscations indirectes des terres paysannes (1750), à fixer les corvées (*Robotpatent* de 1775) ; Joseph II abolit le servage dans les pays autrichiens (1781), en Transylvanie (1783), en Hongrie (1785), et établit un impôt foncier général (1789), réforme qui ne fut nulle part appliquée. Il fallut la Révolution de 1848 pour imposer la fin du *robot* (28 mars), la suppression de la sujétion personnelle et l'affranchissement du sol (7 septembre) dans les pays bohémiens et autrichiens ; le 13 mars 1848 en Hongrie, Kossuth fit voter l'abolition du servage avec indemnité aux seigneurs ; mais il fallut attendre la fin de la guerre de Hongrie pour que la noblesse hongroise acceptât à son tour ces mesures (3 mars 1853 et 21 juin 1854) ; des indemnités énormes furent attribuées aux propriétaires (230 millions de florins en Autriche, 72 millions pour la Couronne de Bohême, par exemple).

Le despotisme éclairé du xviii^e siècle et l'influence des physiocrates s'étaient aussi fait sentir dans les pays roumains de l'Empire ottoman. Sans doute le souci primordial d'un *Mavrocordato*, qui accorde la faculté de rachat aux serfs de la Valachie (1746),

est-il de réduire l'influence des boïar et d'accroître la faculté fiscale des paysans. On retrouve cette préoccupation dans la « charte des émigrés », conclue en 1756 entre Racovița, prince de Moldavie, et les délégués paysans en fuite au delà des frontières : redevances et dîmes seront fixes. L'effervescence révolutionnaire, qui se manifeste, entre autres, par la jacquerie de 1821, et que la Russie essaie d'arrêter en rétablissant le servage (« Règlement organique » de 1831), se traduit par la lutte de 1848, par l'indépendance des Principautés. Le conseiller du premier « prince » de Roumanie, Kogălniceanu, fait, à la suite d'un plébiscite, voter le statut agraire de 1864 : les paysans « sont et restent » propriétaires des terres qu'ils occupent ; sont abolies les corvées et les dîmes, tous les monopoles seigneuriaux ; mais le paysan devait verser une indemnité au seigneur. 467.840 paysans devinrent propriétaires en Moldavie et Valachie, sur 1.766.258 ha. Les grands propriétaires gardaient le tiers de leurs biens. Ils conservaient aussi des droits seigneuriaux, les pouvoirs judiciaires, la force exécutive, et les paysans restaient à leur merci. Faute d'argent liquide, pour monnayer le travail du paysan dès lors rétribué, et pour dépenser leurs revenus en Occident, nombre de boïar affermèrent leurs terres, et les fermiers en vinrent, à leur tour, à accaparer des étendues immenses : en 1904 les frères Fischer de Iași monopolisaient 138.424 ha. Les paysans étaient retombés sous le joug d'autres maîtres : avec les impôts d'Etat, ils doivent verser 32 % de leurs revenus.

Les pays yougoslaves étaient sous des administrations si diverses que l'évolution du régime social n'y apparaît que par bribes. Tandis que les pays slovènes et dalmates ont suivi le sort du système autrichien, la Croatie-Slavonie est sous la coupe hongroise, la Bosnie-Herzégovine garde la domination des *aga* et *beg* musulmans, comme, au XIX^e siècle, la Vieille Serbie, la Macédoine. Mais encore mille complications surgissent : la Dalmatie, par exemple, conserve des vestiges de la souveraineté de Venise. Sous Venise, le paysan est contraint de cultiver le sol, mais sa tenure est inaliénable, bien que la loi Grimani de 1756 réserve la propriété à la Sérénissime République ; ce régime offrait l'avantage de la stabilité en échange de la dime, et le Dalmate proteste quand l'Autriche prétend la remplacer par des impôts ; il commence même à regarder vers la Serbie affranchie, où le paysan possède son lopin de terre. Ainsi chacun des maîtres, qui se succèdent dans ces provinces, laisse son empreinte. Et cela suffit déjà à faire comprendre les difficultés auxquelles se heurta, plus tard, l'Unification. Au cours du XIX^e siècle les réformes agraires soulevèrent maintes questions locales. En Croatie, la « pétition de la Nation » croate, présentée à l'Empereur le

25 mars 1848, réclamait la suppression de la corvée et du servage; le 25 avril un manifeste du ban Jelačić la décidait; mais cet affranchissement social des *kmet* fut compromis par le régime politique, qui, depuis 1868, remettait pratiquement la Croatie, sous prétexte d'« union », dans les mains des seigneurs magyars. En Bosnie le régime ottoman subsista, malgré l'occupation austro-hongroise de 1878, l'annexion de 1908 : en 1910 il y avait encore 111.000 familles de *kmet*, de serfs; en 1911 fut votée une loi qui permit l'émancipation facultative, mais faute d'argent, les *kmet* ne profitèrent guère de ce rachat possible, 75 % des 13.000 familles nouvellement affranchies ne purent régler leurs annuités et virent vendre leurs terres. Dans les domaines ottomans rien n'avait été fait au moment de la libération de 1912 : les chartes de 1839, de 1856 restèrent toujours lettre morte. Dans la Serbie seule, les serfs étaient émancipés, devenaient propriétaires de leurs terres, au fur et à mesure que le royaume s'agrandissait (1815, 1833, 1878, 1913) : au point de vue social aussi le Piémont yougoslave offrait un exemple.

Ainsi la réforme foncière, le nouveau partage des terres, qui allait suivre la victoire des Nations en 1918, n'était que l'aboutissant d'une longue évolution antérieure; presque partout une classe accaparait la terre fertile, celle des régions basses, Plaines et Collines; presque partout, elle avait réduit la population des campagnes à un état, qui n'était sans doute plus le servage juridique, puisque le paysan restait libre, disposait de ses meubles, mais qui, accompagné de la puissance politique de l'aristocratie, était une véritable sujétion économique et sociale.

II. — LA RÉFORME AGRAIRE

La propriété latifundaire. — La lutte pour la liberté, qui jeta les Nations contre les Habsbourg, fut aussi une lutte contre la noblesse féodale, qui possédait la terre et le gouvernement.

C'est en Tchécoslovaquie que la confiscation des terres au xvii^e siècle et l'établissement d'une noblesse étrangère, allemande, avaient suivi la perte de l'indépendance politique. Dès lors les grands domaines seigneuriaux n'avaient fait que croître. Au xx^e siècle les Schwarzenberg détenaient 4.289 fermes (248.000 ha.), les Liechtenstein 1.388, les Waldstein 1.384, et aux Allemands se joignaient quelques familles tchèques germanisées, comme les Czernin, qui possédaient 1.064 fermes. Dans les « Pays historiques », en 1892, au témoignage d'un économiste allemand, 236 familles, soit 0,02 % des propriétaires, accaparaient plus du quart (27,7 %) de la superficie totale, 1.873 latifundaires

(de + 250 ha.) tenaient 4 millions d'ha. sur 7.932.000 ha. de sol agricole. Beaucoup de ces domaines étaient au reste exploités de la manière la plus irrationnelle, par un système bureaucratique, par des fermiers (sur 40 % des grands domaines), souvent des Juifs. A l'autre extrémité de l'échelle, 1.380.000 petits paysans (de — 2 ha.) n'avaient à leur disposition que 795.000 ha., soit 6,4 % de la superficie totale du pays.

En Slovaquie et en Russie subkarpatique, la situation était pire encore. A côté de 3.078 domaines (de + 200 arpents, 1 arpent = 0 ha. 575), qui occupaient 31 % de la surface agricole de la Slovaquie, des 750 personnes qui se partageaient le tiers de la Russie subkarpatique, 335.477 petites exploitations slovaques (de — 10 arpents) n'occupaient que 21 % des terres, 66.208 de Ruthénie se serraient sur 25 % environ du sol [agraire. En face du tiers des terres appartenant à 0,1 % des propriétaires, 5,8 % du sol devaient suffire aux besoins de 51,7 % de la population. Le paysan ne peut vivre : il s'expatrie. Les latifundia dépeuplaient le pays : 40.000 émigrants tchèques, slovaques, ruthènes, se dirigeaient annuellement vers les Etats-Unis. La Nation avait à l'étranger 23 % de ses enfants. Ou bien le campagnard n'avait d'autres ressources que de louer ses bras. Le pays de Liptov en Slovaquie comptait, en 1910, 86.906 habitants, dont 44.578 ouvriers agricoles et 25.119 ouvriers industriels.

Les pays roumains sont entre les mains soit des boiar valaques et moldaves, soit des magnats hongrois en Transilvanie, soit des nobles russes en Bessarabie. 40,3 % de toutes les terres roumaines sont prises par les propriétés de plus de 100 ha. Et la situation est aussi grave dans l'ancien Royaume que dans les provinces irrédimées.

Dans l'ancien Royaume, frappant est le contraste entre 1.043 familles (0,1 % de la population), qui détiennent environ un million d'hectares (soit 18,7 % de la surface exploitée), et un million de familles (95,3 % de la population), qui vivent sur 3 millions d'ha. (soit 55,5 % de la superficie exploitée). D'un côté une moyenne de 1.049 ha., et de l'autre environ 3 ha. par famille de six personnes. La propriété paysanne naine ne suffit pas à nourrir le cultivateur, qui doit se louer, renoncer même à son propre travail, pour lequel il ne lui reste que quelques journées insuffisantes : en 1906, le laboureur de Munténie ne dispose que de 47 jours, 42, voire 27 pour semer, soigner, moissonner son propre champ. La réforme de 1864 avait surtout produit l'endettement des paysans, calamité nationale : insolubles, poursuivis par les fermiers, encore plus rigoureux que les propriétaires absentéistes (62 % des latifundia étaient administrés par des fermiers), les misérables n'avaient d'autres ressources que

les révoltes agraires, sauvagement réprimées comme celle de 1907. Le rendement était faible (16 hl. de blé à l'ha., 20 de maïs, sur les grandes propriétés, 13 et 18 sur les petites). Puis vint la Guerre : 800.000 recrues mobilisées, le tiers de la population, la moitié du pays occupé par les Allemands, qui la mirent en coupe réglée, les civils rationnés, 800.000 tués, tant sur les champs de bataille que par maladie, la moitié du cheptel, si important pour une économie agricole toute manuelle, détruite aggravèrent encore la crise.

Dans la Bessarabie, soumise au régime russe, l'inégalité est aussi choquante : tandis que 216.000 familles doivent se contenter de 626.000 ha. et que 412.000 autres vivent sur les terres collectives du *mir*, 2.111.000 ha., soit moins de 5 ha. par famille. A l'opposé 1.993 seigneurs règnent sur 1.718.000 ha. : 107 propriétés ont une moyenne de 3.929 ha. et 608 encore une moyenne de 1.037 ha. En particulier les couvents possèdent des biens immenses : le seul monastère de Curciu avait 4.000 ha. cultivables et 8.000 ha. de forêts. En Bucovine, la disproportion est encore plus forte : d'un côté 257 propriétaires tenaient 48,7 % de la superficie, avec une moyenne de 1.985 ha.; de l'autre une foule de 191.737 paysans tiraient leurs subsistances de 25,9 % du sol, soit une moyenne de 1 ha. 4 par famille : ce lopin ne permettait pas de vivre.

Dans la Transylvanie et ses annexes, soumises au régime hongrois, la misère n'est pas moins grande. Partout la même inégalité criarde : dans le Banat, 759 domaines seigneuriaux sont installés sur 28,9 % de la superficie productive (moyenne : 677 ha.) et, en face, 55.893 petits propriétaires se partagent 0,69 % de la surface (avec la moyenne dérisoire de 0 ha. 22); dans la Transylvanie propre 362 exploitations — 18,1 % de la superficie — avaient en moyenne 1.721 ha., alors que 404.223 — 39,6 % — ne présentaient que 3 ha. 4 de moyenne; dans la Crişana, 348 latifundia occupent 45,4 % du pays (moyenne : 2.230 ha.), face à 180.541 biens familiaux, qui ne disposent que des 27,69 % de la région (moyenne : 2 ha. 77); dans le Maramureş enfin, presque tout en montagnes et en forêts, 137 propriétés tiennent 29,19 % de la province, avec une moyenne de 2.030 ha., et 82.142, sur 25,86 % de la superficie, ont une moyenne de 3 ha. Au total, dans la grande Transylvanie, 37 % du sol sont pris par des domaines de plus de 100 ha., et, à l'opposé, 34 % sont couverts par des fonds de moins de 10 ha. Le paysan pauvre n'avait pas de quoi manger. La vieille devise hongroise restait à l'honneur, qui précisait que le paysan n'avait droit à rien qu'à son salaire : *Rusticus, præter mercedem laboris sui, nihil habet*. La liberté personnelle acquise était confisquée par la misère.

Les pays yougoslaves vivaient sous des régimes sociaux si divers que là non plus il n'est guère possible de dresser un tableau d'ensemble. La question agraire ne se pose pas dans la Serbie propre (l'ancien Royaume d'avant 1913), pays de champs morcelés et de petits cultivateurs. Elle ne se pose pas de la même manière dans les pays arrachés aux Habsbourg et à l'administration autrichienne, dans les anciens domaines magyars, sur les anciennes terres ottomanes.

Le problème agraire n'est pas aigu dans les régions que gouvernait Vienne : ce sont en général des zones montagneuses, peu propices aux latifundia d'un tenant, à l'exception des forêts. En Slovénie, où les forêts occupent 42,65 % de la surface et les champs 51,63 %, la grande propriété était restreinte : elle ne couvrait que 13 % du sol, répartie sur 332 exploitations de +100 ha. ; la petite propriété paysanne s'étendait sur les 87 % du pays, presque toujours une exploitation directe ; il y avait cependant encore 38.283 fonds de — 5 ha. Même les forêts étaient morcelées : 77,4 % d'entre elles appartenaient à des paysans. Le nombre insignifiant des ouvriers agricoles tendrait à prouver que le paysan gagnait son pain.

La Dalmatie était aussi un pays de petits propriétaires. Mais les conditions en étaient fort différentes : la terre est peu fertile (les labours n'occupent que 14,85 % de la surface), couverte surtout des plantes méditerranéennes, vignobles et olivettes, qui s'accommodent du morcellement (87,4 % des propriétés ont moins de 5 ha.). Ces biens appartiennent surtout à des marins, marchands, artisans. Le paysan lui-même, en servage ou dans un colonat très dur par l'oppression vénitienne, émigrerait. Dans la région de Split, encore en 1909, 862 familles ne possédaient chacune qu'un lopin moyen de 1 ha. 79. 42,5 % des domaines dalmates étaient exploités par des *contadini*, soumis encore à des prestations en argent et en vivres.

Dans les parties sudslaves sujettes de la Hongrie, les latifundia s'évalent. En Croatie et en Slavonie, près du quart du sol (22,46 %) est pris par 209 domaines de plus de 1.000 arpents (1 arpent = 0 ha. 575); au bas de l'échelle, en revanche, 180.175 se serrent sur moins de 5 arpents (2 ha. 87), doivent se satisfaire de 8,46 % du sol. Plus on allait vers le N., vers les plaines basses et fécondes, plus les grandes propriétés étaient nombreuses et vastes : dans le département de Požega les seigneuries de + 200 arpents accaparaient 32,44 % de la surface, dans celui de Virovitica 59,99 %. Alors que les techniciens jugeaient indispensable un minimum de 10 arpents (5 ha. 7), la moyenne des terres du département de Varaždin ressortissait à 0 arpent 2 par tête.

La Vojvodina (Baranja, Bačka et Banat), toute en plaines fertiles, présentait un contraste encore plus frappant : une concentration énorme des terres entre les mains d'étrangers (sur 192 latifundistes de la Bačka et du Banat, il y avait 166 Magyars, 15 Allemands, seulement 11 Croates et Serbes), qui tenaient 58,6 % des terres, en face d'une plèbe agricole (sur un million de ruraux, 403.000 ouvriers, permanents ou journaliers).

Dans les domaines ottomans, les terroirs agricoles sont plus parsemés, mais le régime du *çiflik* n'épargne aucune des vallées de ces montagnes usées et pauvres. En Bosnie et Herzégovine, en dépit de la loi de 1911 sur l'émancipation facultative des *kmet*, les 1.643.000 agriculteurs ne peuvent trouver leur subsistance sur 1.743.000 ha. de terres labourables, parce que les 10.463 *aga* et *beg* monopolisent environ 900.000 ha., les trois cinquièmes. Les paysans libres s'expatrient (17.190 émigrants en 1910); les autres — 539.000 — restent des *kmet*, ou réduits à leur condition.

La Vieille Serbie et la Macédoine, libérées du joug turc en 1912, et dont le quart seulement des terres est arable, sont encore plus misérables. A défaut de cadastre, l'abondance des *çiflik*, dont la forme géométrique est si topique dans ces plaines, révèle le régime latifundaire : le *çifçi*, colon partiaire, que fait travailler le *beg* autour de son *konak*, livre à son seigneur un tiers de sa récolte, paie les impôts, les octrois, les droits de marché, ne produit que 7 qx. de blé à l'ha. (France 14, Allemagne 21).

Partout contre le latifundium s'exerçait la pression des petits cultivateurs.

La législation agraire. — La réforme agraire fut une des promesses de la Guerre. Dans la plupart des pays, la lutte sociale était une lutte nationale. Le manifeste du roi de Roumanie, Ferdinand I^{er}, en mars 1917, assurait aux paysans « la reconnaissance de toute la Nation et la propriété de la terre » pour laquelle ils avaient combattu. La déclaration d'indépendance de la Tchécoslovaquie, publiée à Washington le 18 octobre 1918 par le professeur Masaryk, affirmait la volonté de la Nation d'accomplir de profondes réformes sociales et de se servir des grands domaines fonciers pour favoriser la colonisation intérieure. Le 12 novembre 1918, le roi Ferdinand précisait : « Sur la base des réformes — suffrage universel et réforme agraire — nous assurerons la vie sociale et économique avec plus de justice et plus de profit pour tous ceux qui travaillent. » Enfin la « Lettre du Comité national des Slovènes, Croates et Serbes aux paysans », publiée à Zagreb le 14 novembre 1918, était une sorte de Décla-

ration des Droits paysans : « Toute famille pourra recevoir une quantité suffisante de terre fertile, sans causer à personne préjudice, violence ou dommage. »

Les nouveaux Etats traduisirent bientôt la Réforme en actes législatifs. Les plus rapides et les plus simples furent ceux de la Tchécoslovaquie, issue tout entière de l'Autriche-Hongrie, qui n'avait à souder que deux domaines administratifs, la Couronne de Bohême et les conquêtes hongroises. Trois lois fondamentales suffirent pour la reconstruction sociale.

1^o La « loi de saisie » (16 avril 1919) atteint les biens privés de + 250 ha. en général ou de + 150 ha. cultivés. C'est le minimum qui puisse être conservé. L'objet de la loi est précis : « Pour opérer la réforme de la propriété foncière, l'Etat saisit la grande propriété foncière située sur le territoire de la République tchécoslovaque... et institue un Office foncier. » La « saisie » n'est que la restriction du droit de disposer librement de la terre. Le propriétaire reste possesseur de son bien, et, si l'Etat en acquiert une partie, il l'indemnise : même les domaines retirés aux Habsbourg ne le furent que contre indemnité.

2^o La « loi de partage » (30 janvier 1920) règle la répartition des terres : elle vise, d'une part à constituer des propriétés indépendantes de petits cultivateurs, d'autre part à agrandir les fonds restreints et insuffisants ; elle favorise les combattants des Légions tchécoslovaques ; elle exclut les condamnés et les anormaux ; elle distribue les sols arables surtout aux « sans terre », paysans pauvres, petits artisans, enfin aux coopératives. Au contraire l'Etat conserve les forêts (50 % du domaine forestier tchécoslovaque, un des plus considérables de l'Europe, 34,7 % de la superficie de l'Etat), surtout dans les régions-frontières : le but fut de reboiser les montagnes, trop intensivement exploitées, de réaménager le régime hydraulique, d'établir une exploitation économique et rationnelle des forêts.

3^o La « loi d'indemnité » (8 avril 1920) assure les conditions pécuniaires du transfert. Les prix ont tenu compte du change et de l'économie mondiale, non de la valeur de la terre, que la spéculation haussait. La base de l'indemnisation fut la moyenne des prix fonciers dans les ventes à l'amiable de 1913-1915 pour chaque catégorie (betteraves, céréales, pommes de terre, pâturages, forêts), et avec une réduction, dite « rabais de latifundia » (de 0,1 % pour 100 ha. à partir de 1.100 ha., à 29 % pour 30.000 ha.). L'indemnité est payable immédiatement soit en espèces, soit par inscription au « Livre des indemnités » portant intérêt de 4 %, tenu par une « Banque des indemnités », ceci afin d'éviter l'inflation et de maintenir la valeur de la couronne tchécoslovaque.

Aucune de ces lois fondamentales ne tient compte des langues

ni des nationalités. Paysans allemands, paysans magyars en bénéficièrent tout comme les Tchèques, les Slovaques, les Ruthènes. Pourtant les Slaves, essentiellement ruraux, au contraire des autres, avant tout citadins, en tirèrent plus de profit. En fin de compte un immense transfert des propriétés commençait : un million et demi d'hectares.

En Roumanie, la législation agraire s'appliquait à des régions variées, soumises au droit roumain, russe, autrichien, hongrois, bulgare. Dès le 20 juillet 1916, une loi générale modifiait la Constitution : « Pour cause d'utilité nationale, l'étendue de la propriété rurale paysanne est augmentée par une expropriation des terres cultivables. » Chaque partie de la grande Roumanie eut sa législation propre, introduite ensuite dans la Constitution nouvelle du 23 mars 1923 (art. 131-132).

1° Dans l'ancien Royaume (Olténie, Munténie, Moldavie et Dobrogea), le décret-loi du 14 décembre 1918 expropria 2 millions d'ha. cultivables, totalement (domaines de la Couronne, des personnes morales, des étrangers et absenteïstes) ou partiellement. La loi du 17 juillet 1921 fixa les catégories de terres totalement expropriées et la cote intangible des autres : 100 ha. (Collines et Montagnes), 150 ha. (Plaines où les demandes sont grandes), 200 ha. (zones de demandes moyennes), 250 ha. (Plaines de faibles demandes); des exceptions furent spécifiées pour certaines cultures, vignes, vergers, pacages. Des commissions d'expropriation sont créées par arrondissements, départements et un Comité agraire suprême siège à Bucarest.

2° En Bessarabie, le *Sfatul Țării*, l'Assemblée qui décréta l'Union, décida l'expropriation (27 novembre 1918), que sanctionna la loi du 13 mars 1920 : sont expropriées les terres de l'Etat (russe), de la Couronne, des banques, des monastères (qui ne gardent que 50 ha. de sol arable), des *zemstva* (assemblées), des villes : les forêts intégralement, les labours, jardins, vergers, vignes jusqu'à une cote intangible de 100 ha. L'application de la réforme fut confiée à une institution autonome, la *Casă Noastră* (« Notre Maison ») de Chișinau.

3° En Bucovine, la loi du 30 juillet 1921 est calquée sur les lois de l'ancien Royaume : les domaines des personnes juridiques sont expropriés en entier, les autres en partie, jusqu'à la limite de 12 ha. pour les biens d'Eglise, de 150 ha. pour les propriétés rurales cultivées, qui bénéficiaient d'importantes installations agricoles ou de forts cheptels.

4° En Transilvanie (Banat, « Ardeal », Crișana et Maramureș), le décret-loi du 10 septembre 1919, qui créait des commissions locales de partage par entente, fut complété par la loi du 30 juillet 1921. En ligne générale ce sont les mêmes dispositions que

dans l'ancien Royaume, mais singulièrement plus modérées : il n'y a pas de distinction entre les citoyens et les étrangers, ce qui favorise les Hongrois; les absentéistes ne sont que les absents du 1^{er} décembre 1918 au 23 mars 1921; les forêts et pâturages communaux sont épargnés; les cotes intangibles sont fixées à 50 arpents (1 arpent ou *jugăr* = 0 ha. 575) dans les Montagnes, 100 dans les Collines, 200, 300 ou 500 dans les Plaines selon les demandes, sont réduisibles à 10 arpents pour les propriétaires non-agriculteurs. Les prix d'expropriation seront les prix de base d'avant 1913.

La Réforme devait s'appliquer à un peu plus de 6 millions d'ha., la moitié des terres labourables ensemencées (11.573.000 ha.), près du cinquième de la superficie de la Roumanie. Les lois établirent un ordre de préférence pour les ayants-droit : invalides de guerre, chefs de famille, puis célibataires, mobilisés, cultivateurs de moins de 5 ha., avec, au reste, de nombreuses variantes locales. Aucune discrimination n'est faite selon les nationalités : Roumains et non-Roumains y participèrent.

Des conditions géographiques multiples, des régimes sociaux si différents, à fondre dans le nouvel Etat « des Serbes, Croates et Slovènes », rendaient difficile une réforme foncière générale. Les principes en furent cependant établis par le décret-loi du 25 février 1919, rendu en conformité des déclarations de 1918 et contenant les « instructions préalables ». Il légifère sur quatre points essentiels : suppression en Bosnie-Herzégovine et dans la « Serbie du Sud » de la condition de *kmet* et de *čifčija*, qui deviennent propriétaires de leurs terres moyennant une rente provisoire à l'*aga* ou au *beg*; abolition dans toutes les provinces du colonat; morcellement des grands domaines avec indemnités (qui ne sont pas payées aux Habsbourg et à leurs serviteurs étrangers, aux dynasties ennemies); nationalisation des forêts, avec usage des pâtures et des bois pour les agriculteurs. L'application fut confiée à un « ministère de la Réforme agraire », aidé de bureaux régionaux, de « Comités agraires ». La Constitution du Vidov dan (28 juin 1921) reprend et précise les dispositions sociales essentielles : « Les charges foncières d'origine féodale sont considérées comme abolies... La pleine propriété de ses terres est acquise au tenancier (*kmet*) et au cultivateur qui les travaille dans les mêmes conditions... La loi organisera l'expropriation des grands domaines et leur distribution en pleine propriété à ceux qui cultivent la terre... La loi fixera la quantité maxima de terres que peut posséder une même personne » (art. 42-43). L'expropriation devait porter, selon les contrées, sur les domaines de + 100 arpents (57 ha.) ou de + 500 (286 ha.) et sur tous les fidéicommiss. Trois catégories de bénéficiaires pou-

vaient recevoir la terre : les « intéressés locaux », paysans qui en manquaient, les plus nombreux ; les « volontaires » des guerres serbes (y compris les soulèvements bosniaques de 1875-1878), évalués à 26.800 ; enfin de nouveaux colons à établir soit sur les plaines riches, les grands domaines du N. (Slavonie et Vojvodina), soit sur les terres vacantes du S. (Vieille Serbie et Macédoine). L'Etat disposait de 1.346.000 ha. à distribuer aux ayants-droit.

Au total, c'étaient plus de 9 millions d'hectares qui, dans les trois nouveaux Etats, allaient changer de mains. La « faim des terres » allait être satisfaite. Chacun des trois gouvernements pouvait s'approprier la belle parole de Masaryk : « La base morale de toute politique est l'humanité et l'humanité est notre programme national. »

III. — LA RECONSTRUCTION RURALE

Le partage des terres, dont bénéficièrent deux millions de paysans en Tchécoslovaquie, six millions en Roumanie, deux millions en Yougoslavie, ne revêtit pas partout des formes identiques, ne transforma pas de même la structure sociale des trois pays. Dans chaque Etat l'évolution ne pouvait se présenter de manière pareille : la Bohême industrielle, artisanale, n'avait pas les mêmes besoins que la Slovaquie toute rurale ; la Bucovine, en forêts, la Dalmatie sèche, inculte n'offrent pas les facilités des vastes terres fécondes et peu peuplées de la Bessarabie ou de la Macédoine. Des nécessités nationales impliquaient également le peuplement plus dense des frontières, que contestaient les représentants parlementaires des grands seigneurs dépossédés. Les problèmes sont partout divers : ici la création d'une classe paysanne moyenne, pour assurer l'équilibre social d'un Etat nouveau-né, la Tchécoslovaquie ; là au contraire, en Roumanie, où la paysannerie représente la grosse majorité de la population, la stabilité des petits propriétaires, qui acquièrent la liberté économique en arrondissant leurs lots ; ailleurs enfin, en Yougoslavie, la question essentielle — au reste séculaire — est le « changement d'habitat » : la population abandonne les mauvaises terres en faveur des plaines du N. et du S. Ainsi au problème agraire se joignent d'autres préoccupations. Ni la suite des travaux ni l'ordre d'urgence ne sont les mêmes, ni surtout la facilité. En Tchécoslovaquie il s'agit de règles d'harmonie, donc de conservation sociale. En Roumanie c'est déjà toute la vie interne d'un peuple qui est en jeu. En Yougoslavie la nécessité du pain quotidien se lie à la défense territoriale. Les mesures

ne sont pas communes. Et la Réforme agraire n'alla pas partout du même train.

Aussi, alors que les lois agraires sont entièrement appliquées en Tchécoslovaquie, en Roumanie le financement ralentit l'évolution, en Yougoslavie la colonisation, souvent empirique, est encore en voie d'exécution.

La paysannerie moyenne tchécoslovaque. — « La réalisation de la Réforme agraire est notre tâche spéciale, » écrivait dans ses mémoires le président Masaryk. Elle fut beaucoup plus la consolidation des tenures moyennes, affranchies des charges ou légèrement agrandies, qu'un bouleversement total par la suppression des grands domaines au profit des propriétés minuscules. La Tchécoslovaquie n'est pas un Etat essentiellement agraire : sur les 13.611.349 habitants de 1921, 5.384.115 seulement vivaient de l'agriculture, fermiers, métayers, domestiques, journaliers, petits et grands propriétaires. Mais l'agriculture est une part importante de la richesse nationale. Un des traits topiques de l'équilibre du pays est que le petit champ n'est qu'un gagne-pain supplémentaire, au moins dans les pays tchèques : ouvriers de la grande industrie, du bâtiment, de l'artisanat sont aussi des cultivateurs. Ce fut le sort de toutes ces petites gens qu'améliora la confiscation des grands domaines. Au surplus la mise à la disposition de la Nation, la « saisie » ne mobilisa qu'une faible partie du territoire : 4 millions d'ha. sur les 14 millions d'ha. qui forment l'étendue de l'Etat ; mais il faut en soustraire le million et quart, qui fut, par la suite, rétrocédé aux anciens propriétaires, en lots de dimensions moyennes. Fin 1930, 1.573.000 ha., dont 830.000 de sol arable, avaient été transférés à de nouveaux propriétaires, à 543.000 familles, soit, en comptant modestement quatre personnes par famille, à deux millions de paysans.

Le remembrement de la propriété ne fut pas le même dans les « Pays historiques » de la Couronne de Bohême, détachés de l'Autriche, et dans les territoires soustraits au joug des latifundaires hongrois.

En Bohême, Moravie et Silésie, la Réforme trouvait des terres arables plus nombreuses (47 % de la superficie en Bohême, 52 % en Moravie, 46 % en Silésie), des conditions de propriété plus homogènes (les propriétés inférieures à 100 ha. occupaient déjà 67 % des pays tchèques), des facilités plus grandes d'expropriation (les biens des anciens nobles couvraient 71 % des grandes propriétés), enfin une technique agricole plus poussée (le blé par exemple poussait sur 9 % des terres arables avec un rendement de 17 qx. à l'ha. en Bohême). C'est là que la Réforme devait être le plus rapidement conçue, menée, achevée. Le

chiffre des tenures naines (— 2 ha.) restait faible : 8 % de la surface. Les grands domaines (+ 100 ha.) tombèrent de 11 à 4 %. Du morcellement de 400.000 ha. bénéficièrent les propriétés moyennes (de 2 à 10 ha.), dont la proportion s'éleva de 32 à 40 %. Ces chiffres du début de la réforme montrent le caractère de cette modeste révolution.

Sur les 7.883.000 ha. de la superficie totale des trois pays tchèques, la terre saisie en prit le tiers (30,3 %), 2.386.000 ha. Ces latifundia appartenaient pour la plus grande part à la noblesse (71 %), au clergé (7 %), à l'ancien domaine impérial (6 %) ; il n'y avait guère que 12 % qui étaient entre les mains de Tchécoslovaques. Une toute petite minorité de résidents (854 propriétaires sur les 1.086 latifundia saisis). Un grand nombre de fermages (1.705 sur les 3.962 exploitations saisies).

La terre transférée en toute propriété à de nouveaux acquéreurs forme la catégorie la plus étendue : 748.000 ha. Dans la majorité des cas, elle servit à compléter de moyennes tenures, dont la forte proportion caractérise l'économie agraire tchèque, parfois de petites entreprises agricoles, insuffisantes pour vivre, appoint d'un autre genre de vie. La forte densité de la population (128 en Bohême, 119 en Moravie, 152 en Silésie) ne permettait guère de songer à une colonisation intérieure. Les rapatriés d'Amérique furent rares : une seule commune nouvelle fut créée. L'attribution de petits lots prit 49 % de la terre distribuée, 71 % du sol agricole partagé.

La seconde catégorie de lots fut fournie par les *zbytkové statky*, « domaines résiduels » ou « biens de reste », ce qui veut dire reliquats de latifundia. Ils montrent bien la préoccupation des dirigeants de créer une classe moyenne, une bourgeoisie agraire, notable élément d'équilibre dans l'Etat nouveau. Ce sont des unités économiques d'au moins 30 ha., formées par la partie non morcelée de grands domaines, autour des bâtiments d'exploitation et d'habitation : on évitait ainsi l'avitilissement de certaines grosses fermes, utilisait les constructions chères et venait en aide aux employés, fermiers qu'eût lésés une trop brutale réforme. Ces domaines prirent 21 % du sol réparti, 25 % du sol agricole.

La terre forestière fut en général nationalisée (29 % de la terre distribuée).

Une nouvelle bourgeoisie rurale s'intégrait ainsi dans la République. 357.616 chefs de famille bénéficiaient de la réforme (239.189 en Bohême, 118.427 en Moravie-Silésie), soit un agriculteur sur six. Ces chiffres dénoncent le caractère démocratique de la réforme. 53,5 % des acquéreurs nouveaux sont des cultivateurs sans autre profession, qui n'ont guère reçu en moyenne

qu'un lot moyen de 1 ha. 13 en Bohême, 0 ha. 83 en Moravie-Silésie. Les autres bénéficiaires sont de profession mixte, c.-à-d. complètent par un lopin de terre leur gagne-pain d'artisans ou d'employés. Ainsi attache-t-on à la terre ce qui eût pu devenir un prolétariat urbain.

En Slovaquie et dans la Russie subkarpatique, les difficultés furent beaucoup plus sérieuses : ce pays montagneux, forestier, moins peuplé et plus arriéré, offrait des terres arables moins nombreuses (38 % de la superficie slovaque, 17 % seulement en Ruthénie), des conditions de propriété moins homogènes (les domaines inférieures à 100 ha. ne formaient que 58 % de la Slovaquie, et en Russie subkarpatique le cinquième du territoire appartenait à 130 latifundistes), de grandes difficultés d'expropriation (la plupart des nobles sont citoyens d'un Etat voisin, la Hongrie, et, maîtres du gouvernement magyar, suscitent foule d'obstacles), enfin une technique agricole rudimentaire, qui ne laissait au blé que 13 % des terres arables en Slovaquie, voire 10 % en Ruthénie, avec un rendement de 14 ou 11 qx. à l'ha. Toutes les bonnes terres, les plaines du S., sont accaparées par le seigneur magyar et le *biresš*, le colon du bas pays, ne supportait sa misère que par le pieux sentiment de l'égalité dans la mort. L'étendue abusive des forêts (34 % du territoire slovaque, 49 % de la Ruthénie) et des pâturages communaux (12 et 15 %) élevait un obstacle de plus. C'est là que la Réforme fut la plus lente.

Elle prit aussi un autre tour. On ne saisit que le quart des deux pays (26,5 %), soit 1.635.000 ha. sur 6.165.000 : 38 % des grands domaines (+ 100 ha. cultivés) étaient en possession de l'ancienne noblesse magyare de Slovaquie; 32 % étaient des biens ecclésiastiques. Les trois quarts de la terre agricole attribuée devinrent le lot des petits (1 ha. 44 de moyenne). Ces lots purent agrandir les tenures insuffisantes, et ce fut ici l'axe de la Réforme foncière : ils échurent à des ouvriers agricoles saisonniers, occupés sur place, parfois dans les pays voisins, plus rarement à des artisans des campagnes. Mais la pénurie des terres agricoles saisies (17,6 % des lots étaient en forêts ou pâtures, contre 8,7 % dans les « Pays historiques ») rendait l'opération difficile : on put attribuer des terrains à bâtir de faible surface, grouper les trop petits lots arables en co-propriétés, les trop menus pâturages en associations pastorales, etc.

Il fallut avoir recours à une véritable colonisation intérieure, qui répondait au reste au besoin d'établir sur les confins hongrois de petits cultivateurs, au surplus aussi bien magyars que slaves. La faible densité de la population slovaque et ruthène permit de concentrer ici les quatre cinquièmes de tous les colons. Furent

construits ainsi 62 villages, dont 51 en Slovaquie, sur les plaines supradanubienne, supra-ipoïenne, supratisanienne : 1.568 exploitations officielles prirent possession de 25.060 ha., et, avec la colonisation privée, 91 villages, 2.257 domaines, 34.795 ha.. Propres et géométriques, ces villages de briques et tuiles, flamboyant neuf encore, contrastent avec les masures de boue, blanchie de chaux, d'autrefois. Les paysans juifs de Russie subkarpatique reçurent de même des terres et des maisons par les soins de la *Jewish Joint Reconstruction Foundation*, qui tenta de fixer à la terre ces éternels nomades et y réussit.

Ainsi 185.638 chefs de famille slovaques, 9.320 ruthènes seulement, prolétaires sans terre, fils de petits agriculteurs, valets de ferme, etc., reçurent la terre : un cultivateur sur quatre dans les deux pays. Et, dans ces régions négligées par la Hongrie, où le ravitaillement était malaisé, où il fallait encore défendre ces familles contre les convoitises irrédimées des magnats hongrois, l'Etat tchécoslovaque dut entreprendre de grands travaux : des routes d'abord, puis, afin de remédier à la disette des terres de Ruthénie, le dessèchement des marais, des tourbières de la Tisa, de ses affluents. L'œuvre est de longue haleine.

Dans un Etat de structure mixte, comme la Tchécoslovaquie, la Réforme agraire ne peut avoir la portée sociale générale qu'elle prend dans une pure Nation paysanne. Elle n'en changea pas moins la physionomie des campagnes, non seulement dans la Slovaquie et la Ruthénie, toutes rurales, mais encore en Bohême et Moravie. A la petite propriété paysanne consolidée, et surtout à une propriété moyenne instituée, grâce au morcellement des grands domaines, divisés en exploitations de 6 à 10 ha., il convient de joindre l'amélioration des méthodes agricoles, des semences et des terres, l'établissement d'un crédit agricole bon marché. Tout ce travail est entrepris au moment où croît la population (dont le taux d'augmentation passe de 0,40 % dans la décade 1911-1921 à 8,18 % entre 1921 et 1930), où les Etats-Unis, restreignant l'émigration, ferment cette soupape du surpeuplement. Et pourtant l'œuvre n'était pas complète, car le paysan, faute de capitaux de roulement, eût pu « passer sa vie à acheter sa ferme ». Les terres sont vendues au prix d'achat (prix moyen d'avant-guerre), majoré de 42 %. L'Office foncier fait les avances, aidé des banques privées, par des prêts à long terme. 50 % des sommes dues aux anciens propriétaires par les nouveaux furent versés comptant, et, cinq ans seulement après la Réforme, l'Office foncier équilibrait son budget. Enfin la coopération eut son rôle : la plupart des « domaines résiduels » furent dévolus à des coopératives paysannes, laiteries, distilleries, d'élevage et vente du bétail, etc. La Tchécoslovaquie devint la terre bénie des

coopératives agraires : dès 1925 on en comptait 6.910 tchécoslovaques et 1.792 allemandes, qui faisaient un chiffre d'affaires d'environ un milliard et demi de couronnes.

Les résultats finaux de la Réforme se mesurent à quelques chiffres : 77 % de la terre distribuée passa aux petits et moyens cultivateurs; sur leurs domaines (entre 2 et 10 ha.) la valeur de la production céréalière, qui, avant la Réforme, représentait 36 % du revenu national, montait à 45 %; celle des bovins passait, dans les pays tchèques, de 42 à 50 %. En dépit de la crise mondiale, qui vint interrompre ces progrès, la Réforme, modérée et progressive, écartait de la jeune République toute agitation sociale. Dans aucun pays de l'Europe centrale le paysan n'était mieux assis.

La petite paysannerie roumaine. — Par l'ampleur de l'expropriation et du remembrement, la Réforme agraire roumaine prit l'allure d'une révolution véritable : six millions d'hectares passèrent entre les mains d'environ 1.979.000 chefs de famille, autrement dit échurent à six millions de paysans.

La Roumanie n'est guère qu'agricole : sur 29.489.200 ha., les terres arables occupent 13.486.698 ha., soit 45,7 % de la superficie totale; sur 18 millions d'habitants, il y a 15 millions d'agriculteurs; en 1929 — avant la crise actuelle — le revenu national du pays se montait à 117 milliards de lei pour les biens agricoles, contre 39 milliards pour les mines et l'industrie. Or, aujourd'hui (1931), sur les 13.486.000 ha.ensemencés, 12.436.000 appartiennent à la petite propriété, et seulement 1.050.000 à la grande. La physionomie du pays est totalement transformée.

Le transfert de 6.156.927 ha. (1920-1933) ne se fit ni rapidement ni uniformément; il portait sur près de quatre millions d'ha. arables (3.998.000), 966.000 ha. de pâturages, 890.000 ha. de forêts. Les conditions géographiques diverses imposèrent des adaptations. Les premières opérations d'expropriation, de répartition, bénies par le clergé, donnèrent lieu à des fêtes populaires. Mais le travail réel demanda plus de dix ans. Il fallut d'abord former des ingénieurs du cadastre, ouvrir, dans cette vue, des cours à l'Université de Bucarest. L'exécution de la Réforme fut confiée aux associations agricoles, nombreuses surtout dans l'ancien Royaume, ou qui, dans les pays réunis, avaient de tout temps joué un grand rôle confessionnel et national (comme celles des Souabes à Timișoara, des Saxons à Sibiu) : 2.300 groupements d'affermage assurèrent la culture de 2.135.000 ha. Les expropriations étaient achevées le 1^{er} janvier 1927; la moitié des terres était délimitée et distribuée (3.254.000 ha.) le 1^{er} janvier 1930. Voici un grand domaine du département d'Ilfov (autour de Buca-

rest), qui fut partagé en 247 lots pour les villageois de Buftea, Mogoșoia et Atârnati, qui servit en outre à créer un nouveau village, sat Mogoșoia, divisé en 115 lots. Ce furent surtout les steppes de l'E. qui reçurent des colons nouveaux, au reste en quantité restreinte (environ 31.000) : ainsi fut créé, dans le département de Botoșani (Moldavie du N.) le village de Silistea, découpé en 250 lots. Les propriétaires expropriés furent payés en titres de rente 5 % amortissable en 50 ans. Les acquéreurs durent verser à l'Etat 50 % du prix de l'expropriation; mais l'inflation rendit le paiement facile : on dit au Parlement que le paysan avait un hectare de terre pour une paire de souliers, 80 francs! Les lots attribués furent de 25 ares pour les champs complémentaires, de 4 ha. pour les sans terre, parfois de 6 ha. sur les sols à défricher. La loi prévoyait l'indivisibilité du sol par héritage au-dessous de 2 ha. en plaine, de 1 ha. dans la montagne. L'achat de la terre n'est permis qu'à ceux qui prennent l'engagement de la travailler eux-mêmes.

Les bénéficiaires étaient les tenanciers des propriétés naines, les prêtres orthodoxes (6 ha. par cure), les écoles de village (1 ha. par classe pour essai d'agriculture), les sans terre, et, parmi ceux-ci, en priorité les familles des soldats morts à la guerre ou des invalides, les volontaires de l'armée roumaine, les gens qui subirent des dommages de guerre. Il n'y eut pas de discrimination entre les nationalités : on trouve 249.000 familles non-roumaines (94.000 en Bessarabie, 29.000 en Bucovine, 126.000 en Transilvanie).

Cette immense mobilisation de la propriété profita surtout aux petits : sur les 3.836.000 propriétaires de Roumanie, on en comptait en 1927, 3.231.000, qui possédaient moins de 5 ha. ; il y avait 584.000 propriétaires de 10 à 50 ha. Les gros n'étaient que 20.719, détenant plus de 50 ha., dont seulement 2.597 maîtres de plus de 250 ha. La proportion des grands domaines (+ 100 ha.) tombe de 40,3 % avant la Réforme à 10,4 % après. L'objet de la législation agraire était atteint : la base de la grande Roumanie est le petit cultivateur.

Cette révolution hardie, quoique sans secousses, et qui substituait au prolétariat agricole famélique et agité une classe de petits propriétaires stables et conservateurs, n'eut pas partout la même allure. Les conditions géographiques n'étaient pas semblables : ici les grandes Plaines à blé; là les régions plus morcelées, parfois surpeuplées, des Collines et des Montagnes.

Dans l'ancien Royaume (Valachie et Moldavie), en Bessarabie, grandes steppes défrichées, Campagnes fertiles, peuplées de paysans roumains et de densité médiocre (55 habitants au kmq. en 1910 dans le vieux Royaume, 53 en Bessarabie), la constitu-

tion des petites propriétés fut facile : 1.440.000 familles (près de deux millions dans la Grande Roumanie) accédèrent à la propriété. En Valachie et Moldavie, 1.053.000 acquéreurs reçurent des lots de 0 ha.5 à 5 ha. et 81,45 % du sol ensemencé passa entre les mains des petits (— 10 ha.). En Bessarabie 357.000 paysans furent dotés d'exploitations de 1 à 6 ha., et la petite propriété prit dès lors 85,92 % du sol cultivé. Ce transfert fit surgir de graves problèmes. Ces plaines travaillaient pour l'exportation par les Echelles du Danube : le blé, le maïs alternaient; l'orge et l'avoine ne s'intercalaient que sporadiquement; pas de prés ni de plantes fourragères; nul autre élevage que sur les chaumes. Le petit tenancier, affranchi de la coupe du boiar, se préoccupa moins de vendre que de pourvoir aux besoins de sa consommation. Les chefs du parti paysan attribuaient l'exportation de jadis moins à la production méthodique qu'aux privations des colons. En même temps que la figure sociale, la physionomie économique de la Roumanie changeait. L'exportation des blés et farines tombe d'autant plus que la population roumaine augmente (la densité est passée à 63 en 1930 dans le vieux Royaume et à 64 en Bessarabie), que le paysan préfère la culture du maïs et que le niveau de sa vie se relève : de 14 millions de quintaux (moyenne 1909-1913) elle descend à 610.000 qx. en 1928. La Roumanie cesse d'être le « grenier de l'Europe ».

La Transilvanie et la Bucovine ne présentent point le même aspect. Celle-ci est un pays de forêts, manquant de terre agricole et surpeuplée (77 habitants au kmq. en 1910), et des parties de la Transilvanie, le Maramureș, revers karpatique au N. O., le Bihor, masse rébarbative de l'O., sont logés à la même enseigne. Dans l'Ardeal, la Transilvanie propre, couverte de collines bocagères, mais coupée de-ci de-là de montagnes, la densité reste faible (51 au kmq.); d'autre part elle est occupée par une importante minorité hongroise et allemande; enfin les pâturages accaparent une grande place (2.034.000 ha. de prairies naturelles et pâtures contre 3.351.000 ha. de terres labourables). Le mode d'exploitation du sol, les difficultés avec les voisins modérèrent la réforme. Il y eut seulement 77.000 paysans bucoviniens, 490.000 Transilvains qui en bénéficièrent, sur de petits lots, là de 0 ha.25 à 2 ha.50, ici de 0 ha.57 à 4 ha.03. La petite propriété prend en Bucovine les 92,49 % du sol cultivé, au reste faible (333.000 ha. à côté des 491.000 ha. de forêts), et en Transilvanie seulement 56,45 %. La place tenue encore par les grands domaines transilvains (14,62 % de la surface) montre la modestie de la Réforme, qui se contentait surtout de briser les assises sociales du joug politique magyar. Et le peuplement s'intensifiait (la densité de 1930 était de 82 en Bucovine, de 54 en Transilvanie). Habituee

de longue date à la rotation des cultures, à une production diversifiée, où alternent céréales, betteraves et fourrages, familiarisée avec les méthodes rationnelles, les banques rurales, les coopératives agraires, voire avec les bibliothèques populaires, les écoles, fondées et entretenues jadis de ses derniers, la paysannerie transilvaine constitue une profonde et solide démocratie rurale : elle est la source de ce parti « terrien » (taraniste), qui joue un rôle capital dans l'évolution politique roumaine.

Les résultats de la Réforme ne furent donc pas partout les mêmes. La mise en culture de nouvelles terres allait de pair avec les nécessités du remembrement. Sur les plaines du Danube, la Dobrogea, la Bessarabie du N., les progrès de l'ensemencement furent faibles, augmentant entre 1923-1927, de 10 à 15 %, et parfois même il y a régression comme dans la steppe sèche de la Bessarabie du S. Déjà, sur les collines bocagères de Moldavie l'accroissement est plus marqué (15-20 %). Enfin, sur le plateau de Transilvanie, inégal, le développement est net, de 20 à 25 %. En dix ans (1920-1930), la grande Roumanie tout entière voyait sa surface emblavée augmenter de moitié (de 2 à 3 millions d'ha.), sa production de blé doubler (de 1,6 à 3,5 millions de tonnes); le maïs étendait ses champs de 3,2 à 4,7 millions d'ha. et sa récolte de 4,6 à 6,3 millions de tonnes.

En contre-partie, la Réforme agraire posait un lourd problème social, qu'aggravait la crise mondiale, prenant la Roumanie entre deux feux, le dumping soviétique et la concurrence américaine. La chute des prix, la politique douanière du protectionnisme industriel et bancaire, inaugurée par le parti « libéral » au pouvoir et qui amena des repréailles au détriment de l'agriculture, la fiscalité, l'inorganisation de la technique agricole et du marché, enfin l'insuffisance des crédits agricoles, provoquèrent une grave crise interne. Le revenu national baissait de 43 % entre 1929 et 1931; la part de l'agriculture dans ce revenu tombait de 63,4 % en 1929 à 52,3 en 1931; tandis qu'augmentait le coût de la vie, le rendement de l'exploitation diminuait. Les nouveaux propriétaires s'enfonçaient : la dette agricole atteignait en 1931 3.000 lei par hectare. Le taux du marché privé des prêts se haussait au chiffre formidable de 24 %, et parfois de 36. La loi dut fixer le maximum d'intérêt légal à 12 %. Les charges paysannes devenaient intenable.

Pour sauver la Réforme agraire, l'Etat dut intervenir. Après maintes tentatives législatives, qui furent parfois annulées comme inconstitutionnelles par la Cour de Cassation, la loi du 14 avril 1933, « réglementant les dettes agricoles et urbaines », se borna à établir pour les « propriétaires » un moratoire de 5 à 2 ans. Cependant, après quatre années de crise (1929-1933), l'économie

agraire s'adaptait aux bas prix. La terre roumaine, fertile, sans investissements coûteux, commençait à laisser un certain profit. L'ajustement se préparait.

La colonisation agraire yougoslave. — Le nouveau « royaume des Serbes, Croates et Slovènes » était un Etat paysan : sur les 11.984.911 habitants de 1921, 9.215.514 vivaient de l'agriculture, à côté de 1.157.758 gens d'industrie ou de métiers; sur les 15 millions d'aujourd'hui, 12 millions de paysans. Pourtant ce peuple rural est inégalement nourri par sa terre : 49 % seulement de son sol (11.099.000 ha. sur 24.754.000) sont cultivés, y compris prairies et pâturages; là-dessus seuls 6.265.000 sont labourés, 4.625.000 sont ensemencés en céréales. Les forêts tenaient sept millions d'hectares et les terres en friche à peu près autant (6.933.000 ha.), le quart du territoire. Nulle part le problème social n'était le seul à résoudre. Il se doublait d'un problème physique : coloniser une terre insuffisamment productive.

La terre disponible ne se trouvait ni en Serbie et Slovénie, pays de petits propriétaires, ni dans les régions trop pauvres du karst adriatique, où au contraire les habitants avaient tendance à émigrer. C'étaient surtout les plaines du N., les bassins fermés du S. qui offraient les domaines propres à une colonisation. Sur 1.623.334 ha., que mobilisa la Réforme agraire, un quart appartenait à la « Serbie du Sud » (Vieille Serbie et Macédoine), 327.269 ha., un autre quart était placé sur les Mésopotamies du N., 150.281 ha. en Croatie-Slavonie et 193.272 ha. dans la Vojvodina. 538.630 familles furent les bénéficiaires de la Réforme de 1919 à 1934, soit en gros deux millions de paysans : la moitié ou presque fut établie dans les Campagnes septentrionales (111.079 en Croatie-Slavonie et 111.056 dans la Vojvodina), complément des migrations historiques serbes qui s'étaient poursuivies du xv^e au xviii^e siècles. Les paysans serbes de la Lika, de la Dalmatie, de l'Herzégovine et de la zeta (Montenegro) — comme jadis ceux de la Šumadija et de la vieille Serbie — quittèrent les âpres terres montueuses et sèches pour s'installer aux confins de la Hongrie, sur les Mésopotamies fécondes. Les petits bassins, enclos entre les croupes et les murs de la « Serbie du Sud », moins aptes à recevoir des colons en nombre, n'accueillirent que 37.402 familles : aux frontières de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Grèce, les nécessités sociales se doublaient aussi de soucis nationaux. Au reste ce peuple prolifique ne cessait de parfaire la slavisation, principalement de ses marches septentrionales.

Les larges plaines ouvertes du N. (Croatie-Slavonie, Vojvodina), étaient accaparées par les grands seigneurs hongrois : 807 domaines retenaient 1.243.000 ha. L'expropriation des

Festetics, des Erdödy, des Bátyany, des Majláth, etc., ne porta que sur un quart de ces biens, 370.000 ha. en 1929 : la majeure partie des forêts (492.000 ha. sur 517.000), des pâturages (93.000 ha. sur 165.000) leur restait; en même temps étaient épargnés les biens des évêchés catholiques (Djakovo) ou orthodoxes (Karlovci), grevés de fondations pieuses. Les 222.135 familles, qui se partagèrent les 343.553 ha. distribués, étaient formées d'intéressés locaux, de volontaires de guerre, qui obtenaient chacun 5 ha. de ces riches terres, enfin de colons venus des régions pauvres ou « optants » arrivés de Hongrie. 63 % de l'aire agricole de la Croatie-Slavonie (plus exactement de la circonscription agraire de Zagreb), 60 % de la surface cultivée de la Vojvodina (y compris le Srem, placé aussi dans la zone du bureau agraire de Novisad) furent ainsi livrés aux nouveaux propriétaires. La puissance de l'aristocratie magyare était brisée.

Pourtant l'œuvre de colonisation, entreprise d'abord au hasard de l'occupation, sans plan méthodique, procura bien des mécomptes : de grands bâtiments vides en ruines côtoient les nouveaux villages de la Bačka et du Srem; les maisons s'alignent le long d'une route neuve, le plus souvent une large piste, qui devient borbier en hiver; ces masures, maintes fois couvertes de chaume, le plancher de terre battue, les murs de pisé passé à la chaux, témoignent de l'installation rapide. En 1929, 14.564 maisons étaient construites. En 1934 on comptait dans la Bačka et le Srem 130 villages neufs. En dépit des difficultés, le pullulement des enfants frappe le voyageur. La densité en dix ans (1921-1931) dans la banovine du Danube (Vojvodina, Srem et une partie de la Serbie) monte de 69,8 par kmq. à 76,6; la superficie cultivée augmente de 1.681.000 ha. à 2.667.000.

Les petites plaines fermées du S. (Vieille Serbie et Macédoine) offraient surtout des terres vacantes, une densité de peuplement faible (35,6 au kmq. en 1921 dans la future banovine du Vardar), des étendues surtout pastorales, steppes poussiéreuses que broutaient les moutons, fondrières inondées par les rivières paresseuses où les buffles se vautraient. L'occupation turque, le déboisement tactique, qui provoquait les crues dévastatrices, sept années successives de guerres récentes (1912-1918), l'abandon des grands propriétaires musulmans, l'absence de routes, le paludisme créaient, sous le soleil torride de l'été, une impression de désert. La Réforme agraire visait deux buts, la suppression du servage et le repeuplement. Les serfs (*čifčija*) émancipés et pourvus, il restait tas de sols en friche. On y installa d'abord des volontaires de guerre, à qui l'on attribuait des lots de 10 ha. sur ces terrains bon marché. Et surtout on fit venir des colons des pays pauvres, comme la Lika, la Dalmatie, parfois de la

Šumadija serbe, saturée, ou même des indigents du N., du Banat, de la Bačka, qui y estimaient la terre trop chère. En tout 37.402 familles furent loties de 327.269 ha. Le plus fort afflux se dirigea vers les bassins intérieurs de la Vieille Serbie, Metohija et Kosovo, où, de 1919 à 1929, 8.379 familles se fixèrent sur 87.500 ha. En Macédoine s'installèrent, sur 91.800 ha., 9.908 familles, indigènes, colons de Serbie, Slaves macédoniens émigrés de Grèce, Serbes et Croates des régions montagneuses dinariques, Serbes de la plaine pannonique du N. A parcourir ces campagnes, jadis incultes, où les nouveaux villages conservent le mode de construction de leur petite patrie originelle, où dans un coin se serrent les demeures dalmates, hautes et fermées, ailleurs les maisons bosniaques basses de toit, ouvertes au soleil, ou les maisonnettes de granite recouvertes de tuiles à la mode šumadienne, ou encore les cabanes de bois et d'osier que les Turcs ont abandonnées aux gens du Banat, l'idée s'impose d'un microcosme de toute la Yougoslavie. Ainsi se serbise, et la banovine a vu monter sa densité à 42,6 en 1931, la nouvelle Macédoine.

La Bosnie et l'Herzégovine eurent une destinée particulière. C'est qu'elles se trouvaient encore sous le régime du servage : les *kmet* étaient les derniers témoins de la domination ottomane, que le régime austro-hongrois n'avaient pas su abolir. Pays varié au reste, où une zone blanche, karstique, côtoie une zone verte de vallons boisés. Ce fut là que l'expropriation et le partage prirent le plus d'ampleur : un tiers du pays changea de mains ; la moitié des terres mobilisées par la Réforme — 885.887 ha. sur 1.623.334 — passa des seigneurs aux anciens serfs : en 1934, 166.213 familles s'y étaient établies. Cette émancipation des *kmet* et des paysans assimilés fut donc une immense translation de terres : les propriétés cultivées par les *kmet* furent inscrites dans le cadastre comme biens familiaux (*zadruga*), avec un minimum « inaliénable et insaisissable » ; les propriétaires furent indemnisés moitié en espèces, moitié en obligations d'Etat à 4 % ; les « paysans libres », qui travaillaient sur les domaines des *beg* sans contrat, payant en nature leur fermage et sous la constante menace de l'éviction, reçurent le droit à la récolte de ces terres et purent racheter ces propriétés ; d'autre part les domaines d'Etat furent mis à la disposition de la Réforme. Mais ici l'application des règles législatives fut très longue : des difficultés politiques étaient suscitées par les anciens maîtres *beg* et *aga*, musulmans mais serbes, et exploitées jusqu'en 1929 par les partis politiques.

La Dalmatie avait vécu sous un régime très semblable, compliqué par les dominations successives, turque, vénitienne, autrichienne. Pays pauvre au reste, parmi les plus rudes du

royaume sur son sol calcaire, sous son ciel méditerranéen : 74,4 % de la surface agricole étaient tapissés de maigres pâturages à moutons; 14,8 % étaient en cultures, surtout en vignes, qui s'accommodaient de petite propriété. La Réforme y supprima les *kmet* (*contadini*), interdit les contrats de colonat; mais on ne pouvait remédier à la disette des terres fertiles que par la réforme des communaux, domaines d'Etat sous le régime turc et à l'époque de Venise : la répartition de ces maigres pâtures, qui avait été ébauchée en 1876, puis abandonnée, s'est révélée peu efficace. Les 96.953 familles affranchies vivent mal sur les 50.000 ha. environ que leur attribua la Réforme. Un malaise y subsistait encore. Les lois du 10 octobre 1930 et du 6 mars 1931 tendent à faire passer la terre aux mains « de ceux qui la cultivent », en désintéressant les propriétaires avec l'aide de l'Etat.

La Slovénie fut peu touchée par la Réforme : sur 16.625 ha. expropriés s'établirent 15.927 familles. Quelques lopins s'arrondirent. Et encore faut-il distinguer entre le N. et le S. Ici, en pleine montagne forestière, sans latifundia, les biens étrangers, domaines des Habsbourg, surtout des forêts, passèrent à l'Etat : la Réforme ne porta que sur 13,5 % des terres labourables. Au contraire, dans le N. (Medjumurje et Prekmurje), plaine fertile, où subsistent aussi nombre de forêts, 59 % des terres arables furent retirés aux seigneurs hongrois et distribués aux paysans. Les mêmes préoccupations guidaient que dans les autres plaines du N., sociales et nationales à la fois.

La Réforme agraire en Yougoslavie se heurtait sans doute à plus d'obstacles que dans les autres nouveaux Etats. Le premier était la mosaïque même que formaient tant de provinces issues de tant de régimes. L'œuvre de rénovation territoriale et sociale ne pouvait que marcher de conserve avec l'œuvre d'unification. Mais d'autres difficultés surgissaient, nées des conditions géographiques et morales : les terres disponibles étaient malsaines et s'accommodaient mal du morcellement. Il fallait lutter contre la maladie et contre l'individualisme. En proie aux déboires des entreprises nouvelles sur les plaines insalubres et dans un milieu sans traditions, le paysan ne pouvait être abandonné à lui-même.

Le paludisme sévissait dans tout l'Etat yougoslave, ravageant surtout le N. dalmate et la Serbie du Sud. Les statistiques de 1923 notaient, pour le royaume, 14,4 % de cas; la commission du paludisme de la Société des Nations, enquêtant en 1924, signalait la morbidité effrayante, la mortalité inquiétante. La guerre fut entreprise méthodiquement par le nouveau Ministère de la Santé publique de Belgrade et par son animateur permanent, le Dr Štampar, directeur de l'Hygiène. A la tête de l'organisation, l'Institut de médecine sociale de Belgrade. Dans les provinces

des Instituts d'hygiène, à Ljubljana pour la Slovénie, Zagreb pour la Croatie, Osijek et Novisad pour la Vojvodina et le Srem, Trogir et Split pour la Dalmatie, Sarajevo pour la Bosnie, Niš pour l'ancien royaume, Skoplje pour la Vieille Serbie et la Macédoine. Dans les villes, des « Maisons de la Santé publique », dirigées par des médecins fonctionnaires. Dans les bourgs, des « Maisons sanitaires » avec des infirmières itinérantes. Nulle part le dépistage de la maladie ne prit cette ampleur rationnelle, et à la lutte antipaludéenne — qui vainquit la mortalité — s'ajoutèrent de vives campagnes contre la tuberculose, les maladies vénériennes, l'alcoolisme, et une rigoureuse surveillance de l'hygiène scolaire. Le médecin serbe conquiert ainsi la Macédoine, entreprit l'assaut des plaines septentrionales. Seul le manque d'argent l'a contraint à ralentir ses efforts.

Le moyen d'obvier au morcellement excessif des terres fut le groupement des paysans dans les coopératives agraires, qui prirent le nom, traditionnel et national, de *zadruga*. C'était aussi la voie ouverte aux ruraux pour emprunter l'argent nécessaire à l'achat de leurs champs et le rembourser peu à peu. La loi du 12 juin 1925 créait, dans cette vue, des coopératives de crédit agricole. Le nombre total des coopératives yougoslaves (crédit, vente, achat, élevage, vignes, blé, huile, pêche, machines agricoles, construction, etc.) s'élevait au 31 décembre 1930 à 6.177, réunissant 834.162 membres, faisant un chiffre d'affaires annuel de 12.298.125 dinars. La fédération de Novisad par exemple, qui groupe 130 coopératives et 9.671 membres, a prêté 100 millions de dinars, a bâti 5.500 maisons. La coopération est une des œuvres les plus vivantes de cette grande communauté de quatorze millions d'hommes (13.930.918 en 1931). On lui doit pour une large part les progrès de la superficie cultivée, qui de 1921 à 1932 monte de 10.926.000 ha. à 13.953.000, de l'étendue des terres arables, passant de 6.265.000 ha. à 7.402.000. En particulier l'assèchement des zones humides, l'irrigation des régions sèches amélioreraient 910.000 ha. (1919-1930), partiellement 767.000. Sur la nature aussi était conquise la terre yougoslave.

Quel que soit le sens particulier de la Réforme agraire dans chacun des Etats de la Petite Entente, elle n'en a pas moins en général supprimé la puissance terrienne, donc politique, de l'aristocratie, fait passer des grands aux petits neuf millions d'hectares, rendu propriétaires dix millions de paysans. La foule de ces cultivateurs, qui triment sur les domaines, devenus les leurs, se cramponnent à ces lopins de terre, défenseurs acharnés de l'Etat qui les leur a donnés. Presque partout les dépossédés

étaient les seigneurs d'une autre langue et le plus souvent des étrangers : la révolution sociale est donc une seconde forme de cette Révolution nationale, aboutissant d'une lutte séculaire, qui, par la disparition des Empires, a fait surgir les nouvelles Puissances, les Etats essentiellement ruraux de l'Europe centrale. A l'heure présente, le régime féodal, domination économique qui se confond avec l'autorité politique, sans doute moins légale que réelle, subsiste seulement en Hongrie : aujourd'hui 75,5 % des propriétés du pays n'ont qu'une étendue de moins de 2 ha. 87, 34,5 % des domaines ne dépassent pas 0 ha. 575; de l'autre côté de la barricade sociale, les latifundia prennent le double de la surface occupée par les petites tenures; le tiers de la Hongrie est accaparé par les biens fonciers supérieurs à 575 ha., et, parmi ceux-ci, les domaines de plus de 1.150 ha. s'étendent sur le quart (23,7 %) du territoire. La Hongrie des grands propriétaires terriens s'oppose à la paysannerie des Nations voisines.

La crise agraire, qui sévit en ce moment sur l'Europe centrale, montre que l'œuvre sociale est incomplète si elle ne trouve pas le remède à la misère rurale. La petite propriété paysanne s'est installée au moment où le monde entier voyait bouleverser son économie. Elle est moins outillée que d'autres pour supporter la crise : le manque de machines, d'engrais, le défaut de sélection, l'absence d'organisation commerciale, la pénurie des réserves, parfois les dettes usuraires, qui empêchent le stockage et imposent la vente immédiate à bas prix, compromettent économiquement les bienfaits d'une réforme, qui procurait la stabilité sociale. Or la plupart des mesures à prendre ne relève pas d'un Etat, ni même d'accords entre des groupes. L'Europe centrale économiquement n'est pas constituée encore et sa vie dépend de l'Europe entière. La politique reste une condition de l'économie.

BIBLIOGRAPHIE

- GONNARD : *La Hongrie au XX^e siècle*. étude économique et sociale. P., Colin, 1908, in-18 400 p.
- SÈB : *Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles*. P., Giard, 1921, 8° 276 p.
- GORNI : *Les réformes foncières en Europe orientale et centrale : leurs causes économiques et sociales* (Annales d'histoire économique et sociale, 15 avril 1931, pp. 207-226).
- Encyclopédie tchécoslovaque* : I. Agriculture ; — IV. Forêts. P., Bossard, et Prague, 1928-1929, 2 vol 8° 882 + 296 p.
- La Réforme agraire en Tchécoslovaquie*. Prague, 1922, 8° 31 p.
- PAVEL : *Les bases et les effets de la Réforme foncière en Tchécoslovaquie*. Prague, 1925, in-16 52 p.
- Les aspects sociaux de la Réforme agraire en Tchécoslovaquie* (extrait de la Revue internationale du Travail, juillet-août 1925). Genève, 1925, in-12 43 p.
- VOŽENILEK : *Résumé des résultats acquis de la Réforme foncière dans les pays de Bohême et de Moravie-Silésie*; — *Résumé... dans les pays de Slovaquie et de Russie subcarpathique*. Prague, 1930-1932, 2 vol. 4° 22 + 38 p., 6 cartes.

- ČERNÝ : *Les plans parcellaires : Tchécoslovaquie* (Annales d'histoire économique et sociale, 15 avril 1930, pp. 243-245).
- JANŠÁK : *Les conditions sociales dans l'ancienne Hongrie et la situation en Slovaquie*. Prague, 1932, in-16 64 p.
- JÁRMAY et BAKÁCS : *A Regézi uradalom gazdálkodása a XVIII században* [L'exploitation du domaine de Regéc au XVIII^e siècle]. Budapest, 1930, 8° 159 p., 5 pl. (analysé par SZABÓ in Annales d'histoire économique et sociale, mars 1933, pp. 214-216).
- La Roumanie agricole*. Bucarest, 1929, 8° 455 p.
- Ministère de l'Agriculture et des Domaines : *L'agriculture en Roumanie*, album statistique. Bucarest, 1929, f° 91 p.
- HITIER : *Notes sur la Roumanie agricole* (Annales de l'Institut national agronomique (1929, pp. 73-113).
- IORGA : *Anciens documents de droit roumain*. P., Gamber, et Bucarest, 1930, 4° 280 p.
- GORNI : *La réforme foncière en Roumanie* (Revue internationale du Travail. Genève, octobre 1930, pp. 466-503).
- PETRINI : *La réforme agraire en Roumanie* (Revue internationale d'agriculture. Rome, mars 1931, pp. 69-112).
- BRATIANU : *Servage de la glèbe et régime fiscal : essai d'histoire comparée roumaine, slave et byzantine* (Annales d'histoire économique et sociale, septembre 1933, pp. 445-462).
- PATIN : *Le commerce des céréales dans le bassin du Bas-Danube*. P., Sirey, 1933, 8° 423 p.
- CRISTOVEANU : *Essai critique sur la politique roumaine en matière de dettes agricoles*. P., Rousseau, 1931, 8° 498 p.
- SREBRENO-DOLINSKI : *La réforme agraire en Yougoslavie*. P., Sagot, 1921, in-16 223 p.
- L'œuvre du ministère de la politique sociale dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes* (Revue internationale du Travail. Genève, octobre 1923, pp. 521-540).
- NEDELKOVITCH : *La réforme agraire en Yougoslavie* (Revue d'économie politique, janvier-février 1924, pp. 1-11).
- IVŠIĆ : *Les problèmes agraires en Yougoslavie*. P., Rousseau, 1926, 8° 376 p.
- ANCEL : *La Macédoine : son évolution contemporaine*. P. Delagrave, 1930, 8° 352 p., 64 pl. phot., carte.
- Ministère de l'Agriculture : *...Superficies productives et le rendement des plantes cultivées pour l'année 1932*, Belgrade, 1933, f° 171 p.
- PEYRE : *La réforme agraire en Yougoslavie et ses effets dans les province de Buchka (sic : pour Batchka) et de Srem* (Annales de géographie, 15 janvier 1935, pp. 58-64).
- TIBAL : *La crise des Etats européens agricoles et l'action internationale : documents*. P., Conciliation internationale (Dotation Carnegie), 1931, 8° 366 p.
- L'Est européen agricole* (trimestriel depuis avril 1932). P., Jouve et Varsovie, 8°, passim.

CONCLUSION

LES DÉMOCRATIES RURALES DANUBIENNES

La Réforme agraire de l'Europe centrale, provoquée par la Révolution territoriale de 1918, est elle-même une Révolution. En Hongrie, en dépit des textes législatifs, subsiste l'ancien régime féodal : la société, la politique restent soumises aux grands propriétaires, aux seigneurs et à l'Eglise. En Autriche, les domaines des Habsbourg, surtout forestiers, passés à l'Etat, se combinent avec les bois et les pâturages communaux, et, au surplus, le tiers de la population à peine se consacre à l'agriculture. Partout ailleurs une vaste translation des domaines nobiliaires attribua la terre à des millions de petites gens. Environ dix millions et demi de paysans cessent d'être des salariés agricoles, y compris la masse de ceux que leurs propriétés naines ne suffisaient pas à nourrir et qui arrondirent leurs maigres fonds. Cette gigantesque mobilisation des terres s'apparente aux mouvements analogues, qui en quinze ans ont changé la face de l'Europe orientale, des pays baltes à la Grèce, et, au delà, de la Russie. Ainsi jadis la classe rurale française s'était sentie majeure par l'acquisition des « biens nationaux », confisqués aux clercs et aux nobles.

Nous avons trop de fois, au cours de ces pages, constaté le rôle de la Montagne, génératrice des consciences nationales, point de départ séculaire de la descente sur les Plaines fécondes, pour n'avoir point besoin de signaler encore cette double assise des Nations. Les réduits de résistance, les citadelles boisées et pastorales, sont forcément des terres pauvres. Elles suffisaient jadis à nourrir une population de bergers, qui s'en échappaient au reste l'hiver pour les lier aux steppes d'en bas. Elles ne donnent pas la subsistance aux peuples prolifiques, quand les plaines basses se cultivent et que les latifundia étalent les tentations de la vie plus facile. La prise de possession des Bas Pays par la caste conquérante se justifiait par la menace des invasions toujours possibles. Il y a deux siècles seulement que les Turcs se cantonnèrent dans la péninsule balkanique. L'Autriche se stabilise à l'époque même où le souffle français régénère les vieilles Nations. La Monarchie danubienne soutient les grands proprié-

taires qui l'étaient à leur tour. Le XIX^e siècle voit bien s'élever les revendications, à la fois agraires et nationales. Mais la soupape de l'émigration en Amérique empêchait les explosions. L'énergie slave et roumaine, dépensée au delà des mers, se fondait dans le creuset des Etats-Unis.

La Guerre de 1914 arrête les départs, puis les lois ferment les amples terres américaines aux Tchécoslovaques, aux Yougoslaves et aux Roumains. Aussi bien la victoire des Nations leur rend la possession des Plaines, que leur avaient ravie la conquête médiévale. En quatre ans, la structure féodale de l'Europe centrale s'écroule, à une exception près. Sur les marges de la Montagne, envahies depuis longtemps par la constante descente des pâtres, puis des colons, s'installe une armée de petits propriétaires. Retour des forces historiques. La défense de la Nation se confond avec la défense du champ conquis, fécondé par le labeur de chaque jour. C'est même la façade sur la plaine pannonique de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie, de la Yougoslavie, qui offre les plus réelles aptitudes de peuplement, de mise en valeur. Les apparentes diversités politiques cachent une unité sociale profonde. L'assise de chacune de ces Nations est la liaison paysanne entre la Montagne-refuge, conservatoire de la langue, de la civilisation, pauvre et surpeuplée, et ses franges, Piémonts bocagers, Campagnes limoneuses, où ne font défaut ni l'espace ni la récolte.

La « faim des terres » est satisfaite. Mais la besogne n'est qu'ébauchée. La paysannerie de l'Europe centrale s'est emparée de la Terre; elle revendique le Pouvoir. La Révolution n'est point achevée.

Une Nation donne cependant l'exemple de l'équilibre adapté aux temps nouveaux. La Tchécoslovaquie n'est pas un Etat exclusivement paysan. Elle est déjà une synthèse. Elle a gardé la plus belle part de l'industrie impériale; elle a équipé les eaux de ses enceintes, réparti les labours de ses champs, soudé ses monts à sa route morave et à la descente sur le Danube, qui la tourne vers l'Europe centrale. Dans sa civilisation, symbiose séculaire, se combinent l'art français, la discipline germanique, l'idéalisme slave, le solide bon sens paysan de Hus, père spirituel des libertés bohêmes, et le courage optimiste de philosophes qui, extrayant leur culture de l'Occident et l'introduisant dans la politique, ont dirigé la barque entre les premiers, les plus dangereux écueils. Une « République des professeurs », où l'éducation des libertés s'est fondée sur la confiance : la nouvelle société — majorité tchécoslovaque, minorité allemande — n'a jamais douté de ses destinées. Au milieu d'une Europe qui hésite sur les voies politiques à suivre, une nouvelle expérience de la démocratie.

Ailleurs le problème de l'adaptation fut moins simple. La Roumanie dut payer l'empirisme d'une longue histoire, viciée par la byzantinisme phanariote et un parlementarisme de façade, importé de l'Occident. En 1918 s'effondre tout le vieil édifice social, puisque même dans l'ancien Royaume subsistait le féodalisme des boïars. Et l'économie, retardataire, privait la Nation d'une bourgeoisie. Bucarest n'a point bâti un de ces Musées ethniques, synthèse de la vie nationale, que Prague inaugurerait dès 1818 : c'est à Cluj, à Cernaui, près des Universités ou des Eglises, à Valenii de Munte, à l'ombre de l'école fondée par le maître Iorga, qu'il faut chercher les vestiges d'un art paysan qui se meurt. Voilà le signe de Bucarest, demeurée à l'écart de la vie rurale. Voilà l'aune d'une élite intellectuelle, instruite en Occident, plus soucieuse de la Liberté politique, de l'Unité nationale, purement territoriale, que d'une construction sociale, qui irait puiser dans les Campagnes les semences d'une bourgeoisie. Paris non plus ne s'est point construit en un jour. L'équilibre des genres de vie sera accéléré ou ralenti en fonction des guides que l'avenir tient en réserve.

C'est bien la preuve qu'a administrée la Yougoslavie durant quinze ans. Les difficultés n'y furent pas moindres, encore que d'un autre ordre. Le rôle, que Bucarest tint à côté, fut joué ici par Zagreb, dans la négation, la bouderie au changement. Son passé, habsbourgeois et catholique, la maintenait en défiance contre la capitale serbe, vieille habitude d'hostilités, qui s'étaient exercées jadis, avec plus de véhémence encore, contre Budapest et Vienne. Pourtant des forces nombreuses ont réagi pour l'Unité. Le brassage séculaire des populations avait, malgré les frontières politiques, déjà mêlé les frères de la famille sudslave : les Serbes sont partout, des confins hongrois à Raguse et de la Lika aux marches bulgares. Le danger extérieur — les velléités italiennes, assises sur une solide prééminence commerciale — souda à la Serbie émancipatrice les domaines croates, surtout les pays slovènes, plus directement menacés. Enfin Belgrade a donné au « royaume des Serbes, Croates et Slovènes », dont il fit la « Yougoslavie », son Roi, un homme d'Etat d'envergure, soldat héroïque, organisateur lucide, dont l'unification fut le credo. L'armature agraire — la colonisation des Montagnards sur les plaines excentriques —, l'armature militaire — le nouveau brassage par l'armée —, le passage des *Prečani*, les hommes des nouvelles provinces, au pouvoir précipitaient l'évolution.

Les formes politiques varient. Le fond de la civilisation demeure. Un nouveau cours, lent toujours, parfois hésitant, conduit ce paysan du Danube, devenu propriétaire, vers le seuil gouvernemental. Partout un parti agraire, « terrien », est en

attente : en Tchécoslovaquie, il préside le ministère; en Yougoslavie, il est débarrassé des anciens « clubs » urbains; en Roumanie, il se réserve. Ailleurs, on devine la fermentation hongroise dans un régime anachronique, maintenu artificiellement et qui pourrait s'effondrer. L'orientation autrichienne, plus confuse dans une lutte où l'étranger a sa part, dépendra du milieu voisin qui offrira le plus d'espoirs autant aux masses rurales et montagnardes qu'aux foules ouvrières de Vienne : l'Autriche est le seul de ces Etats où l'agrégat urbain compromet l'équilibre et qui cherche encore son fondement national. Or les questions, sociale et politique, se soudent. Toute l'évolution de l'Europe centrale mène à une harmonie nationale, qui exclut la noblesse terrienne et fait pousser des souches paysannes la nouvelle bourgeoisie citadine.

Dans ce creuset de l'Europe, où, non sans impatience, s'élaborent les nouvelles Nations, les cadres neufs, les frontières, ont moins d'intérêt qu'on ne le suppose. Plus justifiées que celles de feu l'Autriche-Hongrie, qui s'ouvraient sur la plaine polonaise et disséquaient les terres sudslaves, ces frontières sont le résultat de compromis, puisque la perfection, sur la base des langues, enchevêtrées dans les confins, ne peut évidemment être atteinte. Elles ont au moins le mérite de conclure une longue histoire, de coudre à la Montagne, foyer national, les marges des Plaines, vers lesquelles les peuples sont toujours descendus. Mais surtout c'est moins le dessin que le contenu qui importe. L'âme paysanne, qui agite la foule laborieuse, désormais maîtresse de sa Patrie, donne leur justification à ces limites, moins historiques que géographiques et moins physiques qu'humaines.



INDEX ONOMASTIQUE¹

- A**
- Aaron*, 261.
- Abauj-Torna*, 180.
- Abruzze*, 341.
- Académie hongroise*, 384.
- Académie yougoslave*, 12, 26, 294, 316, 352, 367.
- Acropole*, 14.
- Adakaleh*, 257, 264.
- Adige*, 34, 45, 46, 95.
- Adler (Hans)*, 62.
- Adlergebirge*, voir *Orlické hory*.
- Adria*, 341.
- Adriatique*, 22, 80, 96, 137, 280, 287, 288, 290, 295, 296, 298, 300, 301, 304, 312, 326, 340-365, 367.
- Aeneas Sylvius*, voir *Pie II*.
- Afrique occidentale*, 358.
- Agfalva*, 403.
- Akkerman (convention d')*, 250.
- Akkerman (ville)*, voir *Cetatekman Albă*.
- Alamans*, 88.
- Alba-Iulia*, 214, 270, 276.
- Albanais*, 287, 293.
- Albanie*, 200, 279, 295, 341, 356, 359, 361, 438.
- Aleksandrovac*, 281.
- Aleksandrovo*, 323.
- Aleksinac*, 294.
- Alessio*, voir *Lesh*.
- Alexandre le Grand*, 208.
- Alexandre I^{er} (de Russie)*, 242.
- Alexandre I^{er} (de Yougoslavie)*, 286, 354, 356, 367, 369.
- Alföld*, 27, 177, 373-375, 376, 382, 395-398, 402.
- Allemagne*, 9, 10, 13, 20, 21, 25, 39, 41-43, 45, 49, 52, 54, 62-64, 68-71, 73, 75, 77-83, 85, 89, 93-96, 99, 106, 107, 109, 110, 123, 124, 144, 145, 196, 197, 250, 253, 262, 275, 357, 358, 404, 406, 425.
- Allemagne du Sud* 41-42, 58, 98.
- Allemands*, 14, 16, 22, 27-30, 32-34, 36, 41, 51, 52, 55, 58, 66, 68, 80, 96, 103, 104, 106-108, 111, 113-116, 118-120, 122-126, 140-144, 147, 149, 151, 152, 154-157, 168, 180, 181, 195-197, 242, 255, 258, 263, 264, 266, 268-270, 284, 316, 318, 320-322, 324, 325, 327, 332, 334, 335, 353, 381, 385-387, 389, 396, 402, 403, 411, 421, 425.
- Alpes*, 20, 22-24, 33, 34, 41-64, 65-67, 69, 71, 72, 79, 88-90, 93, 95-97, 160, 248, 287, 308, 332, 334, 337.
- Alpes allemandes*, 42.
- Alpes autrichiennes*, 22, 24, 42-45, 302.
- Alpes méridionales*, 33, 333.
- Alpes occidentales*, 41.
- Alpes orientales*, 32, 41, 66, 95.
- Alpes slovènes*, 22, 32, 296, 333, 382.
- Alpine Montangesellschaft*, 44, 63.
- Alsace*, 79, 206, 361, 372.
- Alsace-Lorraine*, 23, 294.
- Alttrater*, voir *Pradéd*.
- Amérique*, 12, 182, 196, 299, 302, 347, 355, 417, 431, 446.
- Anatolie*, 10.
- Ancône*, 340, 341.
- Andrássy*, 294, 388.
- Angleterre*, 250, 253, 299, 358.
- Anina*, 227.
- Annales d'histoire économique et sociale*, 410.
- Annunzio (d')*, 34, 96.
- Anschluss*, 44, 62, 69, 80, 81, 91, 93, 96, 400.
- Antivari*, voir *Bar*.
- Antolzertal*, 87.
- Apas*, 207.
- Apennin*, 341.
- Apold*, 63.
- Apponyi (comte)*, 28, 386.
- Apulum*, voir *Alba-Iulia*.
- Aquilée*, 341.
- Arad*, 31, 263, 267, 268, 270, 398.
- Arandelovac*, 281.
- Argeș*, 214, 222, 228.
- Arieș*, 212.
- Arlberg*, 43, 49, 52, 96.
- Aromounes*, 232, 300.
- Aroumains*, v. *Aromounes*.
- Arpád*, 381.
- Arva*, voir *Orava*.
- As*, 113, 126.
- Asie*, 16, 196, 228, 230, 244.
- Asie orientale*, 311.
- Atárnati*, 435.
- Athènes*, 14, 309.
- Attila*, 284, 287.
- Augsburg*, 42, 45, 96.
- Augusta Vendelicorum*, voir *Augsburg*.
- Auguste*, 260.
- Aurelien*, 211, 232, 248.
- Austerlitz*, voir *Slavkov*.
- Autriche (maison d')*, 66-67, 94.
- Autrichiens*, 85, 92, 120, 131, 151, 233, 265, 301, 317.
- Autriche*, 10, 16, 20-22, 24-26, 28, 29, 33, 39, 41-101, 104, 107, 108, 122, 129, 135, 138, 156, 180, 191, 196, 197, 214, 216, 250, 258, 261, 264, 302, 303, 312, 317, 335, 337, 343, 348, 349, 356, 366, 377, 387, 394, 403, 405, 406, 409, 410, 417, 419, 420, 430, 445, 448.

1. Les noms de lieux sont en romain, les noms de personnes et d'institutions en italique, les passages principaux en caractères gras.

- Autriche-Hongrie, 10, 16. 49-40, 62, 66-69, 75, 80, 82, 93, 94, 99, 110, 124, 285, 294, 295, 298, 305, 352, 361, 371, 388, 426, 448.
- Avala, 278.
- Awarie, 260.
- Avars, 211, 232, 287, 311, 347, 376, 381.
- Az Est, 388.
- B**
- Babadag, 254.
- Babenberg, 66, 72, 88.
- Babin, 213.
- Bác, 240.
- Bacău, 205.
- Bacher Gebirge, voir Pohorje.
- Bacă, 31, 292, 309, 310, 314, 316, 318, 319, 321, 322, 323-326, 327, 329, 338, 367, 413, 425, 439, 440.
- Bacă Topola, 324.
- Bacs-Bodrog, 385.
- Baden, 58.
- Baia, 214, 232.
- Bains d'Hercule, 264.
- Bajmóc, 324.
- Bakony, 376-379, 392.
- Balaton, 377, 379, 389, 392.
- Balcic, 222, 254.
- Balkanđzi, 292.
- Balkaniques, 17, 307, 330.
- Balkans, 97, 212, 232, 247, 249, 255, 287, 289, 295, 296, 298, 307, 308, 314, 340, 347, 354.
- Balta, 222, 247, 252, 254.
- Baltique (mer), 354.
- Banat, 31, 200, 205, 222, 261-263, 264-266, 268, 270, 271, 280, 292, 309, 310, 314, 318, 319, 321, 322-323, 326, 338, 367, 372, 382, 413, 423, 425, 427, 440.
- Banffy (comte), 179.
- Banja, 293.
- Banque nationale (d'Autriche), 77.
- Banská Bystrica, 166.
- Banská Štiavnica, 166.
- Bar, 359.
- Bărăgan, 204, 414.
- Baranja, 31, 292, 310, 314, 318, 319, 325, 326-328, 329, 338, 385, 425.
- Baranya, v. Baranja.
- Bari, 341.
- Bărsa, voir Braşov.
- Basse Autriche, 62, 85, 90, 91.
- Bastei, 110.
- Batavia Castra, voir Passau.
- Batina, 310, 327.
- Bathány, 336, 439.
- Bauer (Otto), 80.
- Bauerntag, 69.
- Bavarois, 50, 88, 90, 120, 195, 396.
- Bavière, 42-44, 51, 52, 54, 58, 98, 109, 118-120, 311.
- Beauce, 134.
- Becher, 72.
- Bečva, 137, 150.
- Bega, 266.
- Beiuş, 267.
- Belgique, 10, 58, 81, 126, 253.
- Belgrade, 7, 278, 284-286, 290, 292, 293, 303, 308, 310, 311, 313, 321, 331, 352, 353, 354, 355, 364, 367, 368, 372, 374, 441, 447.
- Belgrade (traité de), 317.
- Belja Crkva, 279.
- Belje, voir Kneževó.
- Bender, voir Tighina.
- Beneš, 26, 29, 37, 81, 126, 198.
- Bennisch, voir Horni Benešov.
- Berane, 296.
- Berchtesgaden, 42, 51.
- Berehovo, 175.
- Berezina, 242.
- Berlin, 79, 93, 110, 150, 337.
- Berlin (congrès de), 283, 294.
- Berlin (traité de), 25, 257, 264, 294.
- Bernard (saint) de Zircz, 392.
- Berzeczce, 392.
- Berzeviczy, 415.
- Beskides, 132, 137, 140, 143, 150, 160-161, 170-173, 181, 200.
- Bessarabie, 17, 202, 204, 208, 214, 216, 221, 222, 233, 238-240, 241, 250, 255, 410, 422, 423, 427, 429, 435-437.
- Bessarabiens, voir Moldaves.
- Bethlen (István), 387, 400.
- Beust, 68.
- Bezdan, 327.
- Bicaz, 203.
- Bihać, 303.
- Bihor (département), 267, 270.
- Bihor (mont), 27, 31, 222, 227, 263, 264, 266-267, 380, 384.
- Bijelo Polje, 296.
- Bilina, 112.
- Bingen, 123.
- Bismarck, 68.
- Bistra, 222.
- Bistriţa (ville), 201.
- Bistriţa moldave (rivière), 202-203, 225, 234-236.
- Bistriţa transilvaine (rivière), 201, 226, 268.
- Bitov, 154.
- Bjelovar, 330.
- Björnson, 180.
- Blaj, 12, 26, 215, 261, 385.
- Bloch (Marc), 410.
- Blücher (comte), 146.
- Bodenbach, voir Podmokly.
- Bodenkreditanstalt, 76, 146.
- Bodensee, 96.
- Boduli, 342.
- Bogojina, 336.
- Bohême, 20, 29, 30, 51, 52, 55, 58, 66, 69, 71, 88, 90, 96, 103-130, 131, 133, 136, 137, 139, 148, 154, 159, 165, 177, 180, 182, 186, 188, 191, 277, 381, 410-414, 418, 419, 426, 429-433.
- Böhmerwald, voir Sumava.
- Böhmerwaldgau, 29, 124.
- Bohumin, 138, 145, 147, 148.
- Bojana, 298, 346, 356.
- Bokelji, 342, 345.
- Bolzano, 34, 36, 46.
- Bonn, 24.
- Borşa, 234.
- Boskovice, 151.
- Bosna, 300, 301.
- Bosniaques, 313, 324, 367.
- Bosnie, 20, 21, 99, 279, 290, 294-296, 299, 300-303, 313, 314, 317, 367, 412, 417, 421, 425, 440, 442.
- Bosnie-Herzégovine, 23, 26, 294, 319, 420, 428.
- Botosani, 222, 435.
- Roubin, 120.
- Bourbon (duc de), 96.
- Bourgeois (Emile), 6.
- Bozen, voir Bolzano.
- Brač, 344.
- Brăila, 206, 214, 247, 249, 252, 253, 256, 258.
- Brandebourg, 208.
- Branković, (Georges), 290.
- Braşov, 203, 206-208, 212.
- Braţianu, 275, 385, 410.
- Bratislava, 7, 39, 56, 106, 138, 140, 157, 167, 168, 188, 189, 190-191, 382.
- Brda, 296, 297.
- Břeclav, 133, 137, 138, 157.
- Brenner, 33, 34, 45, 46-47, 50, 52, 81, 82, 92, 95.
- Brennero, voir Brenner.
- Brenta, 341.
- Bre tagne, 278.

- Breslau, 105.
 Briand, 108.
 Brieni, 242.
 Brienne, voir Brieni.
 Brindisi, 340, 341.
 Brno, 17, 132, 135, 137, 138, 141, 142, 151, 152, 155.
Brockhausen, 21, 84.
 Brod, 314.
 Broumov, 115, 117.
 Bruck-an-der-Mur, 48.
 Brünn, voir Brno.
 Bruntal, 144.
 Brzava, 287.
 Bucarest, 206, 215, 222, 247, 249, 251, 256-258, 271, 275, 427, 434, 447.
 Bucarest (traité de), 25, 258.
 Bucovine, 17, 22, 99, 138, 170, 173, 200-202, 205, 214, 216, 218, 220, 222, 224-226, 230, 233, 234-238, 268, 374, 410, 423, 427, 429, 435, 436.
 Buda, 261, 398.
 Budachi, 243.
 Budakeszi, 396.
 Budapest, 7, 25, 26, 138, 169, 177, 247, 309, 310, 317, 365, 372-374, 386-389, 392, 393, 396, 398-400, 402, 404, 405.
 Budějovice, 55, 104, 121, 122, 138.
 Budva, 351.
 Budweiss, voir Budějovice.
 Buftea, 435.
 Bugaz, 244.
 Bugeac, 240-244, 253.
 Bükk hegység, 373, 374.
 Bukulja, 278.
Bulgares, 242, 255, 288, 293, 366, 367, 381.
 Bulgarie, 10, 16, 191, 246, 247, 254, 256, 278, 279, 293, 295, 311, 438.
Bulić (Mgr), 350.
Bund der Landwirte, 125, 198.
Bunjevci, 31, 314, 317, 318, 324, 389.
Burebista, 208, 210.
 Burgenland, 22, 54, 55, 67, 69, 90, 91, 97, 313, 379, 387.
 Burgtheater, 67.
 Burgus brunensis, voir Brno.
 Burzenland, voir Tara Borsei.
Buwina, 351.
 Buzău, 226, 232.
 Byzance, voir Constantinople.
- C**
 Čačak, 296.
 Caffa, 249, 250.
Caix de Saint-Aymour, 349.
 Čakovac, 332.
 Calafat, 258.
 Calea Victoriei, 275.
 Cămpia, 303, 249, 256, 412.
 Camporformio, 58.
 Cămpulung (de Bucovine), 202, 234.
 Cămpulung (de Munténie), 205, 249.
 Cămpulung (du Maramures), 269.
 Canal de fer, 96.
Čapek (Karel), 140.
 Caransebeș, 264, 265.
 Caraș, 270.
 Carinthie, 32, 33, 44, 48, 52, 63, 69, 91.
Carinthiens, 58.
 Cărlibaba, 226, 234.
 Carnaro, voir Quarnero.
 Carniole, 26, 32, 52, 418.
 Carnuntum, 136.
Carpi, voir Carpo-Daces.
Carpo-Daces, 136, 200, 209.
 Carso, 33, 95.
Casă Noastră, 427.
Caslav, 312.
Časopis pro dějiny venkova, 410.
 Cattaro, voir Kotor.
 Caucasic, 311.
 Cavtat, 345.
 Ceahlău, 202.
 Celje, 313.
 Celovec, voir Klagenfurt.
Celtes, 43, 51, 209, 210, 232.
Celtes Boïens, 107.
 Cerchov, 119.
 Ceremuș, 236.
 Cerna, 224, 264, 265.
 Cernăuți, 261, 236, 237, 447.
 Cernavoda, 254.
České Slove, 29.
 Český Krumlov, 122.
 Český Les, 119.
 Český Těšín, voir Těšín.
 Cetatea-Albă, 233, 234, 243-244, 249.
 Cetatea Neamțului, 205.
 Cetina, 345, 355.
 Cetinja, 288.
 Cetinje, 296, 361.
 Cham, 119.
 Charlemagne, 66, 311.
 Charles I^{er} (d'Autriche), 26, 388.
 Charles IV, 124, 127, 129.
 Charles VI, 67.
 Chataigneau, 7.
 Cheb, 113, 119.
 Chemnitz, 112, 7.
 Cherso, 34, 343, 352.
Chevaliers Teutoniques, 260.
 Chiem See, 51.
 Chiesa (la), 359.
 Chilia, 214, 249-252.
 Chilia Nouă, 252.
 Chine, 212, 233.
 Chișinău, 240, 427.
Chod, 119, 120.
Cholnoky, 372.
 Chomutov, 112, 113.
 Chuchelná, 146.
 Chřiby, 132, 133, 137.
 Chust, 174, 186.
 Chypre, 358.
 Cieszyn, v. Těšín.
Cimmeriens, 208.
 Cisleithanie, 22, 29.
Cisterciens, 392.
 Ciuc, 203, 204.
 Cluj, [17, 221, 262, 263, 266, 276, 388, 447].
Cobourg-Gotha, 186.
 Codru, 267.
 Godru Băcului, 240.
Cojani, 255.
 Colbert, 15.
 Comenius, v. Komenskij.
Comité central européen démocratique, 385.
Comité national des Slovènes, Croates et Serbes, 425.
Comité ichécoslovaque, 108.
Commission européenne du Danube, 24, 25, 39, 252, 258.
Commission interalliée du Danube, 39.
Commission internationale du Danube, 39, 60, 258.
Compagnie orientale, de navigation, 250.
 Congrès austro-hongrois, 21-23, 25, 108, 386, 387.
Confédération danubienne, 37.
Confédération germanique, 58.
 Confins militaires, voir Krajina.
Congrès des nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie, 357.
Congrès des Nations magyares de Hongrie, 387.
Congrès slave, 25, 129, 385.
 Conoplja, 324.
Conseil national des Pays tchèques, 108.
 Constance, 96, 129.
 Constanta, 250, 254, 255-256.

- Constantin*, 254.
Constantinople, 204, 243, 248, 249, 250, 253, 274, 287, 290, 300, 309, 311, 354.
Çop, 175.
Corfou, 10, 367.
Corfou (déclaration de), 352.
Cormani, 231.
Corna Hora, 171, 173.
Corse, 356.
Cortina d'Ampezzo, 46.
Cour de justice internationale, 81.
Cozia, 206.
Cracovie, 129.
Cres, voir *Cherso*.
Crimée, 202, 221, 233, 249.
Criș, 201, 266, 267.
Crișana, 31, 262, 266-267, 423, 427.
Grkvenica, 343.
Crna, 287.
Crna Gora (Montenegro), 304, 345, 348, 351.
Crna Gora (Serbie), 280, 283.
Croates, 22, 23, 27, 31, 68, 141, 288, 290, 295, 311-327, 330, 349, 350, 352, 353, 365-368, 385, 389, 404, 425, 440.
Croates de l'eau, 155-156, 313, 403.
Croatie - Slavonie, 26, 177, 387, 419, 420, 439.
Croatie, 22, 27, 99, 292, 295, 301, 303, 304, 310, 312, 314, 316-318, 323, 329-332, 337, 338, 343, 352, 354, 378, 380, 384, 413, 416, 420, 421, 424, 438, 442.
Csik, 31.
Csöbanka, 396, 402.
Culm, 242.
Cumanie, 260.
Cumans, 242.
Curciu, 423.
Curtea de Argeș, 249.
Curtius, 81.
Custozza, 95, 96.
Cuza, 215.
Cvijić (Jovan), 6, 7, 277, 281, 291, 295, 301, 338, 365, 367, 416.
Cyrille (saint), 136, 288, 311, 336.
Czech, 125.
Czernin, 421.
Czernowitz, voir *Cernăuți*.
- D**
- Daces*, 200, 210-212, 221, 254, 260.
Dacie, 208, 209, 210-211, 214, 215, 228, 232, 234, 248.
Dacie littéraire, 26.
Daco-Gètes, 232.
Daco-Romains, 232.
Dalmates, 31, 317, 324, 352, 353, 354-356, 365, 367, 420.
Dalmatie, 21, 22, 26, 99, 290, 292, 295, 299, 301-303, 314, 323, 343, 348-350, 352, 354-357, 359-361, 418, 420, 424, 429, 438-440, 442.
Dâmbovița, 249.
Dami (Aldo), 371.
Danube, 14, 16, 17, 23-25, 27, 30, 31, 39-41, 49, 51, 52, 54-61, 66, 73, 77, 79, 81, 92, 94, 96, 97-100, 109, 110, 119, 131, 132, 134-138, 160, 166-169, 176, 181, 190-193, 204, 208-214, 222, 231-233, 243, 244, 247-259, 261, 263-265, 273-275, 278, 280, 284-288, 290, 292, 294, 300, 307, 309, 310, 313-317, 319-323, 325-329, 354, 372-373, 374-378, 382, 385, 390, 393, 411-413, 436, 437, 439, 446, 447.
Danzig, 10.
Darányi, 390.
Darius, 253.
Dava, voir *Deva*.
David, 32.
Deák, 68, 399.
Debrecen, 201, 375, 394, 398, 400, 401.
Dečani, 289.
Décébal, 206.
Déçin, 113.
Dejinje, 286.
Dej, 212, 261, 267.
Deli Orman, 246, 254.
Demangeon (Albert), 6, 7.
Descălecare, 227, 232.
Dessewffy, 390.
Detva, 166.
Deutschböhmen, 29, 124, 197.
Deutsch-Oesterreich, voir *Autriche*.
Deutsch-Oesterreich (revue), 30.
Deutsche Presse, 125, 142.
Deutschtum, 197.
Deutschsüdmähren, 29, 141.
Deva, 212.
Devin (ville), 56, 132, 155.
Dévin (mont), 167.
Dinariques, 293.
Dioclée, voir *Zeta*.
Dioclétien, 344, 350.
Djakovo, 316, 329, 439.
Dniepr, 381.
Dniestr, 209, 213, 214, 230-234, 236, 238, 239-244, 246, 263, 273, 287.
Dobré Pole, 156.
Dobrogea, 204, 214, 215, 222, 246, 249, 250, 253-256, 427, 437.
Dobrotic, 254.
Dobrovce, 336.
Dokia, 230.
Dolj, 257.
Dolnja Lendava, 335.
Dollfuss, 58, 62, 63, 64, 70, 71, 82, 91.
Dolni Lipova, 143.
Dolomites, 44, 46, 95, 96.
Domažlice, 104, 106, 119, 120.
Dominois, 7.
Don, 233, 381.
Donaufeld, 57.
Donji Miholjac, 327, 329.
Donja, 234.
Dotation Carnegie, 7.
Double Monarchie, voir *Autriche-Hongrie*.
Doza, 415.
Dragoš, 202.
Drave, 17, 22, 27, 31, 32, 33, 43, 44, 48, 52, 90, 91, 92, 97, 284, 309, 310, 314, 318, 319, 320, 326, 327, 328, 329, 331, 332, 333, 334, 335, 337-338, 364, 368, 378, 380, 411.
Dřevnice, 151.
Drin, 298, 346.
Drina, 278, 280, 282, 284, 288, 290, 292, 294, 300, 301, 319.
Drusus, 36.
Dubrovcani, 299-301, 342.
Dubrovnik, 290, 298-300, 342, 345, 347, 349, 351, 353, 359, 362, 447.
Duce, voir *Mussolini*.
Duchkov, 113.
Dukla, 171.
Dunajec, 160.
Dunan (Marcel), 7.
Dunäre, voir *Danube*.
Durazzo, 249.
Durmitor, 288.
Durostorum, 254.
Dušan, 290.
Dvůr Králové, 117, 140.
Dyjakovice, 154.
Dyje, 90, 132, 133, 135, 152-155, 157, 158.
Dyleň, 119.

E

- Eckhardt (François)*, 386.
Ecole des langues orientales 7.
Ecole Polytechnique (de Vienne), 59.
Ecole supérieure de commerce, (de Budapest), 7.
 Egée (mer), voir Archipel.
 Eger, voir Ohře.
Eglise romaine, 62, 67, 68, 139, 248, 312, 381.
Eglise roumaine, 261.
Eglise serbe, 289, 292.
 Egypte, 299, 341.
 Einödsbach, 42, 43.
 Eisack, voir Isarco.
 Eisenburg, 55.
 Eisenerz, 71, 75.
Eisenmann (Louis), 7, 25, 37, 94.
 Elbe, 79, 104, 105, 109-111, 113, 114, 115, 121, 124, 126, 127, 128, 136, 190, 196, 287.
Eminescu, 202.
 Empire allemand, voir Allemagne.
 Empire austro-hongrois, voir Autriche.
 Empire byzantin, 287.
 Empire carolingien, 52.
 Empire dace, voir Dacie.
 Empire des Habsbourg, voir Autriche.
 Empire germanique, 37, 39.
 Empire ottoman, voir Turquie.
 Empire romain, 39, 136, 197, 311, 358.
 Empire romain de nation germanique, voir Empire (Saint).
 Empire russe, voir Russie.
 Empire (Saint), 20, 58, 67, 110.
 Empire serbe, voir Serbie.
 Engadine, 45, 50.
Engels, 62.
 Enns, 51, 52, 89, 96.
 Ennsburg, 52.
 Ennstal, 51.
 Epire, 290.
 Erdélyi, voir Transilvanie.
 Erdberg, voir Hradek.
Erdödy, 439.
 Erzberg, 71.
 Erzgebirge, voir Krušné Hory.
Esquimaudes, 116.
Esterházy (famille), 336, 376.
Esterházy (Pál), 383, 390.
 Esztergom, 167, 374, 375.
Etats successeurs, 28, 61, 75, 77, 78, 405.
 Etats-Unis, 6, 166, 189, 316, 422, 433, 446.
Etienne (saint), 66, 381, 385, 396.
Etienne le Grand, 201, 205, 214, 232, 243, 252.
Etrusques, 51.
Eugène de Savoie (prince), 284, 382.
Eugénie (impératrice), 9.
 Europe, 9, 10, 11, 16, 20, 21, 28, 38, 68, 69, 75, 80, 81, 93, 95, 99, 166, 174, 190, 195, 197, 208, 230, 232, 234, 244, 253, 294, 338, 354, 356, 357, 358, 372, 381, 385, 400, 417, 426, 443, 446, 448.
 Europe centrale, 1, 6, 13, 14, 16, 19-40, 41, 58, 59, 61, 66-68, 71-75, 79-82, 84, 88, 92, 94, 100, 103, 104, 107, 109, 110, 116, 133, 141, 165, 191, 193, 195, 209, 220, 230, 231, 247, 249, 277, 287, 295, 303, 307, 309, 331, 363, 366, 368, 371, 380, 399, 400, 405, 406, 409, 410, 411, 413, 417, 434, 443, 445, 446, 448.
 Europe danubienne, voir Europe centrale.
 Europe méditerranéenne, 247.
 Europe moyenne, voir Europe centrale.
 Europe occidentale, 61, 84, 98, 416.
 Europe orientale, 75, 445.
 Europe byzantine, 340.
 Europe slave, 120.
Européens, 330.
Exarchat bulgare, 366.
- F**
- Fägäraş (monts de), 205, 207.
 Fägäraş (ville), 31, 215.
Fägäraş (duc de), 213.
 Falknov, 113.
 Fälticeni, 205.
 Fani, 298.
 Fatra, 161.
Febvre (Lucien), 410.
 Fejér, 389.
 Feketić, 324.
 Feldkirch, 49.
 Feldsberg, voir Valtice.
 Fella, 33, 48.
Ferdinand de Saxe-Cobourg, 295.
Ferdinand I^{er} (de Bohême), 66.
Ferdinand I^{er} (de Roumanie), 425.
 Fère-Champenoise, voir Ferrière-Champenoise.
 Ferrière-Champenoise, voir Ferrière-Champenoise.
 Ferrière-Champenoise, voir Ferrière-Champenoise.
 Fertó (lac), voir Neusiedl.
Festetics, 383, 390, 392, 439.
Fichelle (Alfred), 7.
Ficheux, 267.
 Fichtelgebirge, voir Smrčiny.
Ficker, 262.
 Finstermünz, 45.
Fischer, 420.
 Fiume, 26, 34, 96, 343, 346, 349, 352, 359-363, 394.
 Flandre, 206.
 Foča, 300.
 Focşani, 205, 232.
 Fogaras, voir Fägäraş.
Fontenelle, 93.
Foreign Affairs, 385.
 Forêt de Bavière, 42, 119.
 Forêt de Bohême, voir Šumava.
 Forêt noire, 23, 246.
Fournol (Etienne), 11, 93.
Français, 5, 107, 381, 400.
 France, 6, 9, 11, 15, 39, 74, 79, 87, 107, 108, 150, 177, 180, 196, 236, 253, 275, 331, 358-360, 364, 372, 373, 385, 389, 400, 403, 413, 425.
François-Ferdinand (archiduc), 295, 354, 366.
François-Joseph, 25.
 Franconie, 54, 109, 119.
 Františkovy Lázně, 113.
 Franzensbad, voir Františkovy Lázně.
 Fratting, voir Vratěnín.
Frédéric II, 116, 145.
Frédéric III, 137.
 Freistadt, 55, 71, 121.
 Freiwalddau, voir Fryvaldov.
 Frélichov, 156.
 Frenštát, 150.
Friedjung, 140.
Friedrich de Habsbourg (archiduc), 319, 327, 389, 405.
 Frioul, 48.
 Fruška Gora, 325.
 Frýdlant, 117.
 Fryštát, 148.
 Fryvaldov, 144.
Fürstenberg, 46.
 Furth, 120.

G

Gablonz, voir Jablonec.
Gagaouz, 242.
 Gailitz, 48.
 Gailtal, 48.
Gaj, 26, 32, 305, 316.
 Galanta, 168.
 Galați, 39, 250, 252, 256.
 Galatz, voir Galați.
 Galicie, 21, 99, 138, 163, 171, 177, 208, 225, 226, 232, 244.
 Galičnik, 283.
Galilée, 140.
Gallo-Romains, 232.
Garašanin, 366.
 Garde (lac de), 95.
 Gargano, 340, 341.
 Gastein, 43, 48.
 Gaule, 248.
Gauvain (Auguste), 20, 94.
 Gemer, 167.
 Gènes, 250.
 Genève, 96.
 Genève, voir *Société des Nations*.
 Genève (protocole de), 69.
Gengis khan, 212.
Georges le Noir, 293.
Gépides, 211, 232.
 Gépédie, 260.
Gerarchia, 359.
Germain, 51, 52, 103, 104, 107, 116, 400.
 Germanie, 36.
Gesemann, 350.
 Gesenke, voir Jesenik.
Gètes, 136, 209, 210, 254.
 Giurgeu, 203.
 Giurgiu, 249, 258.
 Glatz, 115.
 Glôzdje, 328.
 Godeanu, 220.
 Godovik, 279.
Goliath, 32.
Gömbös, 393.
Gonnard (René), 417.
 Gorazde, 300.
 Gorgany, 171.
 Gorizia, 33.
 Gornja Radgona, 334.
Gots, 232, 243, 248, 260.
 Gračanica, 289.
 Gradisca, 33.
 Gradišće, voir Burgenland.
 Grăditea, 206.
 Grande Allemagne, 79, 80, 94.
 Grande-Bretagne, 39, 253, 354.

Grande Croatie, 366.
 Grande Roumanie, 276, 427, 435-437.
 Grande Russie, 242.
Grandi, 360.
Gratz (Gustav), 406.
 Gravosa, voir Gruž.
 Graz, 33, 84, 92, 137, 334.
 Grèce, 10, 16, 39, 253, 287, 341, 351, 359, 438, 440, 445.
Greco, 208, 210, 253, 287, 347, 381.
 Grein, 98.
Grenzer, 201.
Grillparzer, 85.
Grimani, 420.
 Grisons, 34.
 Gross Winterberg, 111.
 Grottau, voir Hradek.
 Gruspach, voir Hrušovany.
 Gruž, 299, 345, 362.
Guépéou, 244.
Gundulić, 299, 350, 351.
 Gura Humorului, 236, 237.
 Gurk, 33.
 Gusinje, 296.
 Gyöngyös, 373. |
 Győr, 376, 404, 405.

H

Habsbourg, 14, 16, 20, 21, 26, 29, 37-39, 44, 52, 67, 68, 72, 79, 82, 108, 142, 167, 261, 273, 295, 312, 327, 332, 349, 354, 368, 382-383, 386, 388, 416, 419, 421, 424, 426, 428, 441, 445.
 Habsbourg, voir Autriche-Hongrie.
Haler, 350.
 Halicz, 244.
 Hall, 50.
 Halle, 129.
 Hallstatt, 43, 51, 55, 135.
 Hambourg, 96, 363.
 Hámor, 374.
 Haná (morave), 134, 135, 137, 138, 142, 151, 376.
 Haná (silésienne), 143, 144-150.
Hanaques, 131, 142, 150.
 Hanság, 376.
Hardenberg, 9.
 Harghita, 203, 221.
 Háromszék, 31.
 Harz, 104.
 Hațeg, 206, 216, 220, 224.
 Haute Autriche, 55, 62, 69, 71, 75, 90-92.
 Haute Silésie, 147.
Havlicek, 197.
Haydn, 84, 85.
 Haye (la), 81.
Hegel, 141.
Heimatblok, 63.
Heimatfront, 126.
Heimwehr, 44, 62, 64, 70, 76.
Henlein (Konrad), 126, 198.
 Hennersdorf, voir Jindřichov ve Slezsku.
Hercynia silva, 103.
 Hermannstadt, voir Sibiu.
 Hernad, voir Hornád.
 Herzégovine, 289, 299, 300, 303, 304, 312-314, 323, 347, 362, 425, 438, 440.
Herzégoviniens, 296.
 Hesse-Darmstadt, 81.
 Hirschberg, 115.
 Hirtenberg, 63.
Histoire politique de la Révolution en Hongrie, 386.
 Hitler, 42, 63, 93, 96.
Hittériens, 6.
Hlinka (abbé), 179.
 Hlucholazy, voir Ziegenhals.
 Hučín, 145, 146, 147.
 Hochfinstermünz, 45.
Hochschule für Welthandel, 59.
 Hodonin, 140, 158.
 Hodslavice, 140.
 Hódmezővásárhely, 398.
Hofer (Andreas), 34, 51.
Hofmannsthal (Hugo von), 85, 94.
 Hohe Tauern, 48, 97.
 Hohensalzburg, 51, 53, 92.
 Hohenzollern, 80, 275.
 Hollandais, 106.
 Hollande, 140.
 Hongrie, 10, 20, 26, 27-28, 31, 32, 37-39, 55, 63, 66, 67, 69, 72, 73, 77, 78, 97, 107, 150, 156, 159, 167, 168, 177-180, 182, 184, 186, 188, 190, 203, 206, 225, 226, 250, 258, 261-263, 292, 293, 295, 296, 300, 310, 312-314, 316, 317, 321, 323, 324, 326, 327, 330, 335-337, 343, 347, 356, 365, 367, 371-407, 409, 410, 414, 417-419, 432, 433, 438, 439, 443, 445.
Hongrois, 22, 25, 27, 28, 30, 31, 52, 179, 201, 207, 212, 215, 232, 261, 263, 269, 271, 305, 316, 317, 321, 322, 324, 327, 332, 335, 336, 372-407, 413, 428.
 Hora (morave), 143-144.

- Hôraques*, 131, 142, 150.
Horgoš, 323, 324.
Hornád, 30, 164, 165, 167, 169, 181, 373.
Horní Benešov, 144.
Horní Terlicko, 150.
Hörnigh (von), 72.
Hortobágy, 394, 395, 397.
Horvati, voir *Croates*.
Hospitaliers, 212.
Hotek, 326.
Hotin, 243, 231, 233, 234, 236, 238, 239, 241.
Houtsoules, 171, 176.
Hövelra, 171, 173, 234.
Hradčany, 127, 128.
Hradec, 116, 154.
Hradisco, 137.
Hranice, 137.
Hrvatske Novine, 396.
Hron, 30, 136, 164, 165, 167, 183.
Hrušovany, 154.
Hum, voir *Herzégovine*.
Humor, 201, 236, 237.
Hunedoara, 206.
Hunie, 261.
Huns, 211, 232, 284, 287, 311, 381.
Hunyadi, 206, 383.
Hus (*Jean*), 107, 128, 129, 139, 197, 446.
Hussites, 418.
Hüvösvölgy, 396.
Hvar, 352.
- I**
- Iacobeni*, 234, 235.
Ialomița, 209.
Iași, 215, 216, 222, 274, 410.
Ibar, 280, 288, 289, 290.
Idrija, 34.
Iles britanniques, 6.
Ilfov, 256, 434.
Ill, 43, 49.
Illyres, 51, 260.
Illyrie, 26, 32, 67, 316, 350, 366, 384.
Illyriens, 31, 287, 317, 347.
Inde, 299.
Inn, 24, 42, 43, 45, 46, 49, 51, 92, 95, 96, 98.
Innerberg, 71.
Innsbruck, 42, 43, 47, 50, 69, 92, 98.
Inntal, 49, 87.
Innviertel, 55.
Institut français de Belgrade, 7.
Institut français de Prague, 7.
- Institut français de Vienne*, 7.
Iorga, 7, 14, 38, 199, 248, 259, 415.
Ipel', 17, 30, 160, 166-169, 176, 181, 183, 186, 374.
Irányi, 385.
Isaceea, 253.
Isarco, 46, 95.
Ischl, 43.
Ismail, 250.
Istrati (*Panaît*), 256.
Istrie, 22, 26, 32, 33, 35, 288, 295, 298, 304, 312, 341, 352, 355, 356, 359, 360, 365.
Istriotes, 324.
Italie, 9, 20, 21, 33, 34, 36, 39, 41, 42, 45, 48, 49, 58, 62, 63, 68, 72, 74, 77, 79, 81, 82, 95, 96, 99, 108, 110, 253, 331, 333, 336, 340, 343, 346, 350, 352-364, 394, 406.
Italiens, 33, 34, 58, 349, 355, 358, 360, 381.
Ivanjica, 296.
Iza, 234, 268, 269.
- J**
- Jablonec*, 116, 117.
Jablonka, 171-173, 200.
Jablunkov, 137, 138, 148, 150, 161.
Jacobsen (*Jens Peter*), 86.
Jáchymov, 104, 112, 113.
Jahn, 12.
Jägerndorf, voir *Krnov*.
Janšák (*Stefan*), 7.
Jaroslavice, 154.
Jasenica, 281, 293.
Jasiña, 174.
Javornik, 105.
Jelačić, 68.
Jieni, 219.
Jesenik, 132, 138, 143, 144.
Jesser (*Franz*), 30.
Jewish Joint Reconstruction Foundation, 186, 433.
Jihlava, 104, 135, 151, 152, 154, 155.
Jindřichov vè Slezsku, 144.
Jirásek, 12.
Jiu, 214, 219, 220, 222, 224, 228.
Joachimstal, voir *Jáchymov*.
Johannisberg, voir *Javornik*.
Jokai, 188.
Joseph (*archiduc*), 388.
Joseph II, 21, 54, 67, 72, 106, 108, 142, 177, 267, 317, 33, 419.
Joslowitz, voir *Jaroslavice*.
- Juifs*, 17, 28, 52, 58, 170, 174, 180, 181, 184, 186, 200, 225, 226, 237, 238, 243, 244, 253, 268-270, 275, 318, 325, 376, 398, 422, 433.
Jura, 65, 96.
Jura franconien, 119.
Jura souabe, 42.
- K**
- Kaćanik*, 290, 298.
Kahlenberg, 20, 56, 57, 59, 134.
Kalemegdan, 284, 285.
Kapela, 301.
Kaplice, 122.
Kapuzinerberg, 51, 53.
Karadordeviù, 281, 354, 367.
Karadordevo, 323.
Karadžiù (*Vuk*), 11, 26, 32, 321.
Karageorges, voir *Karadordeviù*.
Karavanke, voir *Karawan-ken*.
Karawanken, 33, 44, 48, 96, 97.
Karlin, 128.
Karlovac, 303, 314.
Karlovci, 293, 314-316, 329, 439.
Karlovy Vary, 112, 113.
Karlowitz, voir *Karlovci*.
Karlsbad, voir *Karlovy Vary*.
Karpates (en général), 17, 22, 26, 27, 133, 151, 159, 193, 199, 208-216, 226-228, 255, 260, 261, 263, 272-274, 287, 317, 337, 372, 380, 381.
Karpates banatiques, 264.
Karpates blanches, 132, 139, 196.
Karpates boisées, v. *Karpates ruthènes*.
Karpates moldaves, 200-205, 218, 224, 233.
Karpates de Munténie, 205-208, 216-227, 246, 247, 249.
Karpates du Nord, voir *Karpates slovaques*.
Karpates ruthènes, 170-176, 200, 212, 232, 380, 412.
Karpates slovaques, 159-170, 187, 201, 220, 380, 382.
Karpates du Sud, voir *Karpates de Munténie*.
Karviná, 147.
Katolikus Lexicon, 392.
Kassa, voir *Košice*.
Katěrinky, 146.

- Kauns, 87.
 Kaunsberg, 87.
 Kecskemét, 398.
 Keszthely, 390, 392.
 Kiepert, 270, 337, 338.
 Kiev, 233.
 Királytelek puszta, 390.
 Kišinev, voir Chişinău.
 Kisküküllő, 31.
 Kladno, 113, 129.
 Klagenfurt, 33, 48, 92, 97.
 Klatovy, 120.
 Klebelsberg, 401.
 Klis, 344.
 Klostertal, 49.
 Knežev, 327, 328.
 Kogălniceanu, 26, 215, 216, 420.
 Kollár, 108, 178, 197.
 Komárno, 167-169, 188, 190, 192, 419.
 Komenskij, 139-140.
 Komovi, 279.
 Kopaonik, 278, 288.
 Kópháza, 403.
 Korčula, 353.
 Korneuburg, 63.
 Košice, 30, 138, 148, 169, 170, 181, 189, 190, 398, 412.
 Kosmaj, 278, 281.
 Kosoviens, 293.
 Kosovo, 11, 32, 282, 289, 290, 292, 293, 298, 302, 313, 314, 346, 366, 367, 411, 417, 440.
 Kosuth, 178, 383, 385, 419.
 Kotor, 287, 296, 340, 342, 345, 346, 359-361, 363.
 Kourgan, 173.
 Kragujevac, 282.
 Krajina, 301, 302, 343, 416.
 Kraljevo, 296.
 Kranjci, 330.
 Krapina, 330.
 Kraslice, 113.
 Kreditanstalt, 76, 77.
 Kremnica, 166.
 Krems, 56, 71, 98.
 Krk, 343, 347, 350.
 Krka, 344, 355.
 Kotouč, 132.
 Krkonoše, 107, 114-118, 124, 195.
 Krnjaja, 324.
 Krnov, 144, 145.
 Kroměříž, 26, 178.
 Kronstadt, 206.
 Krumau, voir Krumlov.
 Krumlov, 122.
 Krupka, 112.
 Krusavec, 291.
 Krusné Hory, 111-113, 195.
 Kufstein, 51, 98.
 Kulpa, 288.
 Kumanovo, 294.
 Kupferweg, 166.
 Kutchuk-Kaïnardji (traité de), 250.
 Kutná Hora, 104.
- L**
- Labe, voir Elbe.
 La Bruyère, 414.
 Ladins, 34.
 Lagosta, 352.
 Lamartine, 278.
 Landbund, 44.
 Lastovo, voir Lagosta.
 Lutran (traité de), 62.
 Lausanne (protocole de), 70.
 Lavanttal, 48.
 Lavisse, 15.
 Layton, 74.
 Lazár (Georges), 26, 215.
 Lazar (tsar), 290.
 Lazarević, 290.
 Lechfeld, 52.
 Lega navale, 359.
 Léger (Louis), 107.
 Leipzig (ville), 129, 350.
 Leipzig (village), 242.
 Leitha, 22, 55, 90, 376.
 Leitmeritz, voir Litoměřice.
 Léman, 96.
 Lendava, 335.
 Leoben, 48, 63, 71, 72, 89, 91, 95.
 Léon XIII, 91.
 Léopold I^{er}, 72.
 Leopoldsberg, 59, 134.
 Lepenac, 289.
 Lesh, 298.
 Letkeš, 169.
 Lettres hongro-roumaines, 385.
 Levoča, 165.
 Liberec, 116, 117.
 Ličani, 302, 324, 343.
 Liechnowsky, 145.
 Lichtenhain, 110.
 Liechtenstein, 421.
 Ligue souabe, 54.
 Lika, 301, 302, 303, 323, 324, 328, 343, 354, 355, 365, 438, 439, 447.
 Lillafured, 374.
 Lim, 288, 290, 296, 297.
 Limousin, 278.
 Linz, 55, 71, 92, 96, 98, 138, 154.
 Lipljan, 298.
 Lipovans, 242, 255.
- Liptov, 138, 163, 178, 182, 422.
 Liptovský Svätý Mikuláš, 178.
 Lissa, 96, 349.
 Litoměřice, 125.
 Ljubljana, 308, 342, 354, 367, 442.
 Ljubljana, 308.
 Lloyd autrichien, 258.
 Lom, 166.
 Lombards, 52.
 Londres, 76, 376.
 Londres (pacte de 1933), 244.
 Londres (traité de 1915), 359.
 Lorraine, 79.
 Los von Rom, 62, 68, 70.
 Lošinj, 34, 352.
 Louis I^{er} (de Hongrie), 381.
 Louis II (de Bavière), 42.
 Louis II (de Bohême et Hongrie), 66, 382.
 Louis XIV, 15.
 Lučenec, 169.
 Lueger, 68.
 Lugo, 264.
 Lupeni, 225.
 Lupkóv, 171.
 Lusace, 104, 116, 136, 177.
 Lussin, 34.
 Luxembourg, 107.
 Lužnica, 279.
 Lwow, 236.
 Lyssus, voir Lesh.
- M**
- Macédoine, 10, 26, 288, 290, 294, 365-367, 413, 414, 417, 420, 425, 429, 438-440, 442, 443.
 Macédoniens, 255, 296, 325, 356.
 Maček, 352.
 Mäcin, 253.
 Mackensen, 284.
 Mačva, 280, 290.
 Madagascar, 116.
 Mad'arovec, 186.
 Mädelegabel, 42, 43.
 Maffia, 108.
 Magyarie, voir Hongrie.
 Magyaróvár, 390, 405.
 Magyars, 16, 22, 25, 27, 28, 30-32, 37, 68, 131, 136, 137, 168-170, 172, 176, 178-181, 186-188, 195, 199, 228, 260-263, 266, 268-271, 275, 287, 293, 312, 316-318, 320, 322, 324-327, 335, 338, 353, 383-389, 394, 397, 398, 403, 425.
 Main, 52, 109.

- Maior, 215.
 Majlath, 327, 328, 385, 439.
 Makarska, 343.
 Malais, 116.
 Malé Karpaty, 56, 132, 138, 158, 167, 181, 182, 190.
 Mali Idoš, 324.
 Manfredonia, 341.
 Maniu, 276.
 Maramaros, voir Maramureş.
 Maramurşans, 200.
 Maramureş, 31, 170, 200, 202, 205, 214, 218, 220, 224, 226, 228, 230, 232, 235, 261-264, 267, 268-269, 270, 271, 423, 427, 436.
 Mărăseşti, 205.
 Marburg, voir Maribor.
 Marc-Aurèle, 136-167.
 March, voir Morava.
 Marchfeld, 24, 52, 55-57, 66, 167.
 Marcomans, 107, 167, 260.
 Maribor, 32, 313, 333, 334, 336, 338.
 Marie-Thérèse, 21, 54, 67, 72, 108, 177, 190, 201, 317, 376, 384, 398, 415, 419.
 Marienberg, 46.
 Marjana, 344.
 Marko Kraljević, 290.
 Marmaroş, voir Maramureş.
 Marmolada, 95.
 Marocaines, 116.
 Maros Torda, 31.
 Marseille, 356.
 Martin (saint) de Pannon-halma, 392.
 Martinovics (abbé), 384.
 Martonne (Emmanuel de), 6, 31, 41, 91, 227, 262, 270, 379.
 März, 349.
 Masaryk, 20, 29, 38, 108, 125, 126, 129, 139-141, 142, 158, 182, 188, 197, 425, 429, 430.
 Masaryk (pic), 196.
 Masset, 7.
 Massif central (français), 277, 288.
 Matica (slovenska), 12, 178, 179, 388.
 Matica (srpska), 12, 316.
 Matl, 84.
 Mátra, 373.
 Maurocastron, voir Cetatea-Albă.
 Mavrocordato, 419.
 Mazzini, 356, 357.
 Médénec, 112.
 Mediaş, 227.
 Méditerranée, 14, 230, 249, 342, 357, 358-361.
 Medjimurje, voir Medjmurje.
 Medjumurje, 32, 310, 332-335, 441.
 Mehadia, 264.
 Mehedinţi, 257.
 Meillet, 28, 338.
 Melechov, 123.
 Mer Noire, 39, 98, 213, 233, 236, 243, 247, 249, 250, 254, 287, 354, 365, 381.
 Meran, voir Merano.
 Merano, 34, 46.
 Mercurea Ciucului, 203.
 Mésie, 209, 288.
 Mestecăniş, 225, 226, 234.
 Mestre, 341.
 Mestrovic, 284, 285, 354.
 Méthode (saint), 136, 288, 311, 336.
 Metković, 301, 345, 362.
 Metohija, 32, 289, 293, 296, 298, 314, 346, 440.
 Metternich, 11, 67, 84.
 Meyer (Eduard), 14.
 Mezőkövesd, 373.
 Michel-Ange, 354.
 Michel le Brave, 214, 261, 415.
 Michelet, 140.
 Micrasiatiques, 10.
 Micu, 215, 261.
 Mikulov, 155, 156.
 Milet, 243.
 Miletic, 386.
 Miljačka, 301.
 Milojević (B. Ž.), 7.
 Milutin, 289.
 Mircea le Grand, 214.
 Miskolc, 373, 374.
 Misnie, 104.
 Mitrovica, 298, 300.
 Mitteleuropa, 14, 25, 73, 81, 258.
 Mittelgebirge, 41, 109-110.
 Mittelland, 65.
 Mlava, 281.
 Mocani, 221, 255.
 Mogoşoaia, 435.
 Mohács, 66, 261, 313, 378, 382.
 Mohilev, 244.
 Molda, voir Bain.
 Moldaves, 239, 274, 276.
 Moldavie, 199, 208, 213-217, 228, 230-245, 249, 250, 261, 415, 420, 427, 435-437.
 Moldova, 214, 225, 232, 234-237.
 Moldoviţa, 235, 236.
 Molk, 52.
 Moncastro, voir Cetatea-Albă.
 Monde slave, 7, 62.
 Monfalcone, 341.
 Monfalcone (torpilleur), 359.
 Montagne Blanche, 67, 105, 108, 127, 139, 196, 411.
 Montagnes éruptives de Slovaquie, 160, 166.
 Montagne Noire, voir Črna Gora.
 Monténégrins, 283.
 Montenegro (montagne), voir Črna Gora.
 Montenegro (pays), voir Zeta.
 Montenegro (prince de) 354.
 Monts des Géants, voir Krkonoše.
 Monts métalliques de Slovaquie, voir Slovenské Rudohorie.
 Morava, 32, 55-57, 132, 133, 136, 137, 139-141, 144, 151, 152, 156-158, 167, 190, 278-281, 283, 288, 290-294, 309, 367, 368, 417.
 Moraves, 107, 151.
 Moravica, 279, 296.
 Moravie, 29, 52, 56, 66, 71, 103, 105, 107, 109, 124, 131-158, 167, 177, 181, 182, 186, 195, 196, 292, 311, 313, 403, 410, 411, 418, 419, 430-433.
 Moraviens, 288, 293.
 Moravská Brána, 132, 133, 137, 138, 143-151.
 Moravská Ostrava, 138, 146, 147-148.
 Moravská Třebová, 151.
 Moson, 55, 390.
 Most, 112, 113.
 Mostar, 300, 301, 345.
 Moři, 267.
 Mozart, 84.
 Mrškina Cirkva, 280.
 Mukačevo, 167, 171, 174, 181, 189, 381.
 Muller-Molnos, 7.
 Munich, 42, 85, 120.
 Munte, 199, 211, 260.
 Munténie, 26, 199, 204, 208, 213-218, 220, 221, 224, 228, 232, 233, 246-259, 261, 372, 415, 419, 422, 427, 435, 436.
 Mur, 32, 55, 72, 92, 97, 310, 318, 329, 332, 334-337.
 Murad, 290.
 Mureş, 31, 203, 206, 209, 212, 216, 220-222, 224, 261, 264, 267.

- Murger, 86.
 Murska Sobota, 335, 336.
 Murtal, 48, 90.
 März, 48, 89, 91, 97.
 Mürztal, 48.
 Muşcel, 208, 222, 249.
Musée agricole tchécoslovaque, 410.
Musée national (de Prague), 11, 106, 108, 128.
Mussolini, 64, 356, 357, 359, 360, 364.
- N**
- Nachod, 115-117.
 Nagyvárad, voir Oradea-Mare.
 Nanince, 186.
 Naples, 299.
 Napoléon Ier, 9, 32, 67, 366.
 Napoléon III, 9.
 Narenta, voir Neretva.
Narentani, 288.
 Näsäud, 268.
Naselja srpskih zemalja, 281.
 Natalinci, 281.
 Nationalrat, 63, 70.
 Neamt, 202, 205.
 Nedabauţi, 241.
 Neisse, 116, 138, 143.
Nemanja, 289, 312.
Nemanjici, 289.
Namcova, 108.
 Nemzet, 387.
 Neretva, 288, 300, 345, 347.
 Nettuno (conventions de), 353, 355.
 Neusatz, voir Novisad.
 Neusiedl, 156, 376.
 New York, 76.
 Nice, 356.
 Nicopolis, 249, 256.
Niebelungen, 66.
 Nieder-Lindewiese, voir Dolni Lipová.
Niederle, 287.
 Nikolsburg, voir Mikulov.
 Niš, 278, 289, 294, 442.
 Nišava, 278.
 Nitra, 138, 167, 177, 180, 190.
 Nógrad, 180.
Nouvelle Revue de Hongrie, 388.
 Nové Zámky, 190.
 Novi Vrbas, 322, 324.
 Novipazar (sandžak de) voir Stari Vlah.
 Novisad, 12, 293, 315, 316, 321, 325, 326, 338, 367, 439, 442.
 Novy Jičín, 132, 150.
- Novy Přerov, 155-157.
 Nowy Targ, 160.
 Nuremberg, 50, 119, 165.
 Nyíregyháza, 201, 390, 396, 402.
- O**
- Oaş, 217.
 Oberinntal, 45.
 Oberpfälzerwald, voir Český Les.
Obilić (Miloš), 290, 367.
Obradović, 293, 316.
Obrenović (dynastie), 278.
Obrenović (Michel), 366.
Obrenović (Miloš), 286, 294.
 Oder, 79, 109, 115, 116, 131-134, 136, 138, 145, 148, 190.
 Oderberg, voir Bohumin.
 Odessa, 242-244.
 Odobesti, 205.
 Odorhei, 203, 204.
 Odra, voir Oder.
 Oedenburg, v. Sopron.
 Oetzal, 44, 45, 46, 95.
 Ohře, 104, 110, 112, 113, 119, 124, 373.
 Ohrid, 298.
 Oituz, 203, 208.
 Olomouc, 132, 133, 137, 138, 141, 151.
 Olša, 137, 138, 148-150.
 Olt, 31, 203, 205, 207, 209, 214, 221, 222, 227, 249, 257, 258.
 Olténie, 214, 250, 257, 258, 317, 427.
 Olteniţa, 257, 258.
 Olza, voir Olša.
 Omiš, 344, 362.
Omladina, 316.
 Opava, 133, 137, 138, 145, 146, 147.
 Opernhaus (de Vienne), 67.
 Oradea-Mare, 31, 266, 267, 398.
 Orahova, 313.
 Orava, 138, 160, 177, 182, 414, 415.
Orgesch, 63.
Orient-Express, voir *Simplon-Orient-Express*.
 Orlice, 115, 143.
 Orlické Hory, 114.
 Orşova, 247, 264.
 Ortler, 46, 95.
 Osijek, 314, 330, 331, 338, 442.
Osman, 351.
 Ostmark, 52, 66.
Ostrogots, 347.
- Ostrov Cáslija, 251.
 Oszetnica, 150.
Otakar II, 52, 66, 137, 312.
 Otava, 121.
 Otrante, 341.
 Otrante (canal d'), 340, 361.
Otto (archiduc), 81.
Ottomans, voir *Turcs*.
Otton le Grand, 52.
 Oural, 381.
Ovide, 255.
 Ovidiopol, 243.
- P**
- Pačir, 324.
Pacte à quatre, 11.
Pacte d'organisation (de la Petite Entente), 37.
 Padoue, 341.
 Pag, 347.
Palacký, 68, 108, 439-440, 197.
 Palanka, 281.
Paléologue, 9.
Pallavicini (marquis), 326, 383, 388, 390.
 Pańčevo, 286, 321.
 Pannohalma, 376, 377, 392.
 Pannonie, 32, 209, 277, 303, 307-309, 377, 381.
Papous, 116.
 Papuk, 330.
 Paringu, 205.
 Paris, 6, 7, 84, 85, 242, 275, 309, 338, 386, 405.
 Paris (conférence de 1920), 349.
 Paris (convention de), 39, 358.
 Paris (traité de 1856), 250.
 Paris (village roumain), 242.
Parisiennes, 116.
 Parkán, 192.
Párvan, 208, 232.
 Passarowitz (paix de), 250.
 Passau, 52, 154.
Pavelić (Ante), 355.
 Pavlov, 132, 152, 155-156.
 Palovské Vrchy, 153, 156.
 Pays-Bas, 14, 197, 253, 373.
 Peć, 289, 292, 313, 314.
 Pécs, 319, 327, 401.
Pécsi (Albert), 7.
 Pečuj, voir Pécs.
 Perast, 346.
 Pest, voir Budapest.
 Pesthidegkút, 396.
Pesti Naplo, 387.
 Petanjci, 337.
Petchénégues, 242.
Petit Parisien, 198, 352.
Petite Entente, 36, 37, 39, 82, 150, 164, 409, 442.

- Petites Karpates, voir Malé Karpaty.
 Petrošani, 224.
 Petrošeni, 206.
 Petrovaradin, 325.
Peutinger (table de), 287.
Phanariotes, 215, 273, 275.
 Pharo, 14.
 Piatra Neamțuli, 204.
 Piave, 33, 46, 341.
Pie II, 382.
 Piémont, 96.
Pierre le Grand, 242.
 Piliszántó, 402.
 Pilsen, voir Plzeň.
 Pinzgau, 51.
 Pitesti, 222.
Pittard, 254.
 Piva, 296, 311.
 Planá, 119.
 Planina, 303, 312, 342.
 Plauen, 112.
 Plitvički, 332.
 Pliva, 288.
 Ploesti, 227, 258.
 Plzeň, 104, 105, 113, 119.
 Pochlarn, 52, 98.
 Podgoria, 209, 225, 226.
 Podhale, 160.
 Podmokly, 113.
 Pohorje, 333, 334.
 Poiana Rusca, 216, 218-220, 224.
Poianari, 220.
 Pola, 360.
 Polabi, 104, 105, 127.
Poldi, 113.
 Polleroswand, 47.
 Pologne, 40, 27, 67, 97, 103, 133, 137, 140, 148-150, 159-161, 163, 166, 171, 173, 201, 232-234, 236, 249, 358.
Polonais, 22, 140, 141, 143, 148-150, 161, 176, 388.
 Poloniny, 171.
Popolo d'Italia, 357, 359, 360.
 Poprad (lac), 162.
 Poprad (rivière), 160, 163.
 Poprad (ville), 165.
 Porta orientalis, 264.
 Porte de Moravie, voir Moravská Brána.
 Portes de Fer, 24, 25, 98, 214, 222, 246, 257-259, 264, 290, 307.
 Postojna, 34.
Potemkin, 390.
 Potsdam, 68, 93, 350.
 Pouilles, 340, 341.
 Požarevac, 282, 317.
 Požega, 279, 296, 318, 424.
 Pozsony, voir Bratislava.
 Prachatice, 122.
 Pradèd, 114.
Pragmatique Sanction, 67.
 Prague, 7, 11, 12, 25, 29, 37, 85, 107, 113, 119-121, 123, 126-130, 141-143, 148, 150, 154, 157, 178, 198, 309, 376, 385, 447.
 Prahova, 206, 226.
 Pratsbrun, 155.
 Prebischtor, 111.
Prečani, 353, 354, 447.
 Predeal, 206.
 Prekmurje, 310, 313, 335-336, 441.
Přemyslides, 66, 105.
 Presbourg, voir Bratislava.
 Preševo, 294.
 Prešov, 190.
 Přestice, 120.
Pribičević, 354.
 Prilep, 289.
 Primorje, 312, 342, 344, 347.
 Principautés danubiennes, 214.
 Prislop, 226, 234.
 Priština, 298.
 Privoz, 147.
 Prizren, 291.
 Prokletije, 288, 296, 298.
Protobulgares, 287.
Protoslovènes, 287.
 Provence, 350.
 Provinces historiques (techèques), 29, 105.
 Province illyriennes, voir Illyrie.
 Provincia slavonica, 384.
 Provincia Valachia, 384.
 Prusse, 20, 60, 79, 81, 108, 381.
Prussiens, 131.
 Prut, 205, 209, 214, 226, 231, 233, 236, 237, 252.
 Ptuj, 313, 336.
 Pusteria, 46, 95.
 Pustertal, voir Pusteria.
 Puszta, 27, 382.
 Putna, 201, 205, 226.
- Q**
- Quades*, 136, 260.
 Quarnero, 34, 342, 352.
- R**
- Raab, 106.
 Raab (rivière), voir Rába.
 Rába, 55, 136, 336, 376.
 Rabca, 376.
Racovița, 420.
 Rădăuți, 202.
 Radgona, 332, 334, 337.
Radič (Stjepan), 331, 354, 368.
 Radkersburg, 334.
Radovan, 351.
 Radvaň, 168.
Ragusains, voir Dubrovčani.
 Raguse, voir Dubrovnik.
Rajič, 293, 316.
Rákóczi, 419.
 Ramsau, voir Ramzová.
 Ramzová, 143.
 Rapallo (traité de), 33, 34, 349, 352, 357, 359, 360.
 Ras, 288, 289.
 Rascie, voir Vieille Serbie.
 Raška, voir Vieille Serbie.
 Ratibor, 138, 146, 147.
 Ratisbonne, voir Regensburg.
Ratzel, 13.
 Rausenbruck, voir Strachotice.
 Ravenne, 341.
 Rax, 60.
 Rechrestie, 171.
 Regécz, 414.
 Regen, 119.
 Regensburg, 52, 98, 119, 129.
 Regina Castra, voir Regensburg.
 Reich, voir Allemagne.
 Reichenberg, voir Liberec.
 Reichenhall, 51, 53.
Reichsrat, 22.
Renan, 83.
 Reni, 222, 253.
 Reschen, voir Resia.
 Resia, 34, 45, 46, 95.
 Retezat, 205, 216, 220, 227.
 Rhénanie, 79.
 Rhin, 13, 42, 43, 49, 58, 79, 96, 109, 129, 246, 360, 373.
 Rhône, 373.
 Riccione, 64.
 Rienza, 46.
Rieger, 108.
 Riesengebirge, voir Krkonoše.
 Rijeka, voir Fiume.
Rilke (Rainer Maria), 85-86, 94.
 Říp, 127.
Rist, 74.
 Rivoli, 95.
Rodin, 354.
 Rodna, 200, 220, 232, 234, 268.
Rodolphe de Habsbourg, 52, 66.

- Roma del Popolo*, 356.
Romains, 51, 104, 137, 155, 208-210, 248, 255, 287, 298, 347-358.
Romanaji, 257.
Románi, 260, 261.
Rome, 52, 62, 63, 70, 79, 81, 82, 95, 104, 208, 215, 260, 311, 350, 354-357.
Rome (accords de 1934), 78, 406.
Rome (accords de 1935), 64.
Rome (pacte de 1918), 352, 357, 359.
Rome (traité de 1924), 34, 360.
Römerstadt, voir *Rymařov*.
Romier (Lucien), 272.
Romuli, 201.
Rosanna, 49, 50.
Rothschild (Louis de), 146.
Roubaud (Louis), 198, 352.
Roumanie, 6, 7, 16, 25, 27, 28, 37, 38, 77, 78, 170, 173, 191, 199-276, 317, 388, 405, 409, 410, 412, 414, 417, 420, 425, 427-430, 434-438, 446-448.
Roumains, 17, 22, 25, 27, 28, 31, 33, 82, 199-276, 287, 322, 384-386, 389, 412, 413, 428, 446.
Rožnava, 166, 169.
Rudnik, 278.
Rugovać, 289.
Ruhr, 44, 63, 91.
Rujno, 280.
Russes, 22, 30, 172, 226, 233, 242-244, 251, 253-255, 258, 275, 385, 386.
Russie, 10, 14, 24, 25, 116, 138, 140, 205, 214, 216, 239, 240, 250, 294, 420, 427, 445.
Russie du Sud, voir *Ukraine*.
Russie subkarpatique, 17, 22, 30, 159, 171, 173, 180-182, 184-188, 189, 200, 234, 381, 410-412, 422, 432, 433.
Ruthènes, 22, 28, 31, 159, 173, 174, 180, 181, 184, 195, 236, 239, 240, 242, 269, 324, 427.
Ruthénie, voir *Russie subkarpatique*.
Ružomberok, 166, 179.
Rymařov, 144.
- S**
- Saale*, 136.
Šaba, 242, 244.
Sabac, 294, 296.
Šabalat, 243.
Šacui, voir *Szekler*.
Sadova, 96, 116.
Šafarić, 108, 178.
Saint-Denis, 249.
Saint-Gall, 43, 88.
Saint-Georges, 251.
Saint-Germain (traité de), 11, 26, 33, 58, 60, 61, 69, 80, 93, 96, 124, 187, 196, 349, 352, 359.
Saint-Gotthard, 156, 336.
Saint-Jean (gorges de), 128.
Saint-Siège, 62.
Sajó, 373.
Sakáloš, 186.
Sálagiu, 267, 276.
Šalanky, 186.
Sálište, 219, 222.
Sálištenci, 222.
Salona, 303.
Salonique, 249, 252, 295, 309, 367.
Salorno, 34.
Salza, 89.
Salzach, 48, 51, 53, 96.
Salzburg, 43, 44, 51-53, 69, 84, 92, 96, 288, 311.
Salzkammergut, 51.
San, 172.
Sana, 303.
Sankt-Johann-in-Tirol, 51.
Šar, 288, 290.
Sarajevo, 296, 300-301, 345, 442.
Šarata, 242.
Šariš, 177, 182, 415.
Sarmates, 210, 255, 287.
Sarmizegetusa, 206, 209.
Sarre, 10.
Saši, 14, 206, 212, 232, 434.
Satan, 162.
Šatov, 154.
Satu-nou, 242.
Satu-Mare, 31, 267, 268, 270, 398.
Sausalpe, 33.
Sava (saint), 289.
Save, 17, 22, 27, 31, 32, 52, 210, 280, 284-286, 288, 290, 292-294, 296, 300, 302, 307-310, 312, 313, 316-320, 328, 329, 332, 342, 354, 564, 367, 368, 380, 411, 413.
Savoie, 356.
Saxe, 54, 109-111, 381.
Saxons, 88, voir aussi *Saši*.
Sázava, 123.
Schalkhof, 45.
Scandinavie, 209.
Ščanivca, 336.
Schandau, 110.
Schattenberg, 155.
Schaumburg-Lippe, 319.
Schlossberg, 92.
Schmütz, 83.
Schneeberg, 60.
Schneeegrube, voir *Sněžná Jamy*.
Schneekoppe, voir *Sněžka*.
Schnitzler (Arthur), 85-86, 94.
Schober, 81.
Schönbrunn, 58, 86.
Schönerer, 68, 70, 80, 81.
Schwarza, 46.
Schwarzenberg, 121, 421.
Schwarzenberg (canal), 211.
Sclavinia, voir *Slavinie*.
Scotus Viator, voir *Seton-Watson*.
Scutari, voir *Shkodra*.
Scythes, 206, 208, 212, 255.
Scythie, 255.
Sebenico, voir *Šibenik*.
Sebeș, 205, 216, 219, 224.
Sée (Henri), 410.
Seine, 24, 42.
Seipel (Mgr), 58, 62, 69, 70, 81, 84.
Sella, 95.
Semmering, 46, 47, 52, 95.
Senj, 343.
Senta, 322.
Serajevo, 296, 442.
Serbes, 17, 22, 23, 27, 31, 32, 136, 265, 266, 283, 286-306, 311-315, 317, 319-322, 325-328, 330, 331, 349, 352-355, 365-367, 380, 382, 385, 389, 402, 411, 425, 440, 447.
Serbie, 11, 16, 25, 26, 32, 277-306, 313, 317, 329, 352, 353, 366, 368, 388, 413, 417, 420, 421, 424, 428, 438-441, 447.
Serbocroates, 22, 31, 33, 34, 294, 313-332.
Seton-Watson, 179, 180, 188, 190, 193.
Severin, voir *Turnu Severin*.
Sfântul Gheorghe, 203.
Sfatul Țării, 240, 427.
Shkodra (ville), 298, 346.
Shkodra (lac de), 296, 297.
Shqipria, voir *Albanie*.
Šibenik, 344, 350, 355, 360, 362.
Sibérie, 230.
Sibiu, 206, 207, 219, 222, 388, 434.
Sicile, 299, 381.
Sicules, 203, 204.
Siculi, voir *Szekler*.

- Siebenbürgen, voir Transilvanie.
- Siegfried (André)*, 6.
- Sighet, 234, 269.
- Sighetul Marmăției, voir Sighet.
- Silandro*, 34.
- Silésie, 29, 56, 66, 71, 105, 109, 114, 116, 117, 124, 133, 138, 141, 142, 145, 148, 150, 177, 192, 196, 410, 419, 430-432.
- Silistea, 435.
- Siliștra, 222, 249, 254.
- Silz, 87.
- Silzberg, 87.
- Siméon*, 288.
- Simplon - Orient - Express*, 264, 265, 278, 341.
- Șincai*, 215.
- Singidunum, 284.
- Sinjajevina, 296.
- Siret (rivière), 203-205, 209, 226, 230, 232, 236.
- Siret (ville), 233, 236.
- Sirmie, voir Srem.
- Skoplje, 289, 291, 295, 298, 442.
- Skrapeža, 280.
- Slakov, 151.
- Slatina, 318.
- Slaves*, 20-22, 25, 27, 29, 31-34, 44, 52, 66, 68, 69, 79, 80, 94, 103, 107, 113, 116, 117, 122, 131, 136, 137, 140, 151, 156, 176, 180, 181, 195, 197, 211, 212, 232, 273, 287, 288, 311, 312, 317, 322, 325, 327, 332, 347, 349, 353-357, 366, 381, 384, 386, 400, 404, 413, 427, 440.
- Slavětín, 152, 154.
- Slavines, 212, 287.
- Slavonice, 153, 154.
- Slavonie, 292, 293, 300, 303, 304, 310, 313, 314, 318, 320, 329-332, 352, 384, 413, 424, 429, 438.
- Slawathen, voir Slavětín.
- Šlezká Ostrava, 147.
- Slovaques*, 30, 107, 108, 136, 142, 159, 163, 168-170, 176-183, 187, 188, 196, 197, 317, 324, 384, 385, 388, 389, 396, 402, 404, 415, 427.
- Slovaquie, 17, 27, 28, 30, 39, 67, 107, 131, 133, 148, 157, 159-170, 171, 172, 176-193, 195, 317, 380-382, 384, 385, 410-412, 414, 417, 418, 422, 429, 432, 433.
- Slovénie, 35, 44, 69, 308, 330, 332-338, 354, 367, 413, 424, 438, 442.
- Slovènes*, 17, 22, 32-34, 36, 90-92, 288, 295, 312, 330, 332-338, 353, 367.
- Slovenské Gorice, 32, 334.
- Slovenské Rudohorie, 160, 164, 165, 169, 181, 183.
- Slovenskije Narodnje Novini*, 178.
- Šluknov, 117.
- Smederevo, 281, 284, 290, 292, 293.
- Smetana*, 12, 107.
- Smichov, 128.
- Smil, voir Ismail.
- Smokovec, 164.
- Smrčiny, 113, 119, 124.
- Sniatyn, 233.
- Sněžné Jamy, 115.
- Sněžka, 115.
- Société des Nations*, 10, 11, 61, 69, 70, 74, 76, 77, 80, 81, 271, 354, 405, 441.
- Sofia, 309.
- Sokolović (Mehmed)*, 314.
- Šokci*, 31, 314, 317, 389.
- Sokols*, 12, 108, 274.
- Solferino, 95.
- Solka, 169.
- Solstein, 50.
- Solymar, 396, 402.
- Sombart*, 84.
- Sombor, 309, 319, 321, 324, 325, 338.
- Someș, 209, 212, 226, 261, 267, 268, 270.
- Somogy, 389, 404.
- Šopi*, 293.
- Sopron, 55, 156, 376, 379, 387, 390, 401-403.
- Sopronbánfalva, 403.
- Sorabes*, 136.
- Sorbonne*, 7.
- Soroca, 239.
- Souabes*, 14, 266, 317, 327, 382, 396, 434.
- Spalato, voir Split.
- Špilberk, 151.
- Spina*, 125, 144, 155.
- Spiš*, 164, 165, 177, 182, 414.
- Spišská Nová Ves*, 165, 166.
- Spišské Podhradie*, 165.
- Split, 301, 303, 344, 349, 353, 355, 356, 359, 360, 362, 363, 424, 442.
- Splügen, 46.
- Spreewald, 110.
- Srem, 31, 280, 285, 288, 292, 300, 310, 314, 316-318, 321, 326, 328-329, 330, 413, 439, 442.
- Sremska Mitrovica, 300.
- Sremski Karlovci, voir Karlovci.
- Štampar*, 441.
- Stanković*, 316.
- Stanzertal, 50.
- Stara Hora, 155, 156.
- Stara Moravica, 324.
- Starčević*, 330.
- Starhemberg*, 63.
- Stari Vlah, 32, 278, 284, 294, 295, 298, 300, 303.
- Stari Vrbas, 324.
- Stein, 98.
- Steinfeld, 55.
- Stelvio, 96.
- Steny, 116.
- Steyr, 71, 75.
- Štip, 289.
- Stotz, 270.
- Strachotice, 154.
- Strauss (Johann)*, 84.
- Štrbské Pleso, 164.
- Streu, 220, 224.
- Stresa (conférence de), 77.
- Strosmajer*, 12, 26, 294, 316, 352.
- Strzygowski*, 350.
- Studenica, 289, 294.
- Štúr*, 25, 178.
- Stuttgart, 69.
- Styrie, 32, 44, 52, 55, 63, 69, 72, 91, 303, 313, 334, 336, 337.
- Styriens*, 334.
- Sybatica, 317, 321-324, 326, 338, 394, 398.
- Suceava (rivière), 232, 236.
- Suceava (ville), 201, 232, 236.
- Sucevița, 201.
- Sudetenland, voir Sudètes.
- Sudètes*, 116, 123, 124, 133, 137, 141, 144.
- Suez, 341.
- Suisse, 14, 43, 45, 49, 54, 65, 69, 71, 74, 75, 83, 88, 96, 126, 174, 195, 197, 220.
- Suisse bohémienne, 110, 111.
- Suisses*, 242.
- Sulina, 24, 251, 252.
- Sumadiens*, 367.
- Šumadija, 277-284, 286, 288, 290, 292-294, 329, 367, 438, 440.
- Šumava, 55, 105, 107, 118-122, 124, 136, 138, 195.
- Sümeğ, 392.
- Šumperk, 144.
- Surdac, 206.

- Sušak, 343, 349, 350, 362, 363.
Suvich, 363.
Svatopluk, 136, 137, 177.
 Svätý Antol, 186.
 Svitava, 151.
 Svratka, 135, 152, 155.
 Syrie, 299.
 Szabadka, voir Subotica.
 Szapáry, 336.
 Szatmár Németi, voir Satu-Mare.
Széchenyi 384, 385.
 Szeged, 398.
Szekfü, 386, 393.
Székler, 28, 203, 204, 212.
 Szepes, voir Spiš.
 Szombathely, 156, 376.
- T**
- Taafe*, 22, 68.
 Tachov, 119.
 Tagliamento, 288.
 Tajax, voir Dyjakovice.
Talleyrand, 9.
 Tamás, 402.
 Tana, 233.
 Tannenbergl, 80.
 Tara, 288, 296.
 Țara Borsei, 207.
Tardieu, 81.
 Târgoviște, 249.
 Târgu Mureș, 203.
 Târnava (département), 207.
 Târnava mare (rivière), 203, 215.
 Târnava mică (rivière), 215.
 Tarvis, voir Tarvisio.
 Tarvisio, 33, 34, 45, 48, 95, 97.
Tasse (le), 351.
Tatars, 201, 208, 233, 242, 255, 260, 261, 382.
 Tatry, 27, 30, 160, 161, 163, 164, 170, 183, 196, 200, 412.
 Tatry (Basses), 164, 181.
 Tatry blanches, voir Hautes Tatry.
 Tatry (Hautes), 160-163, 174, 181.
 Tatry noires, voir Basses Tatry.
 Tauern, 33, 44, 48, 92.
 Taferthal, 87.
 Taus, voir Domažlice.
 Tchecoslovaquie, 28-30, 37, 38, 75, 77, 90, 97, 103-198, 201, 405, 409-411, 417, 421, 425, 426, 429-431, 433, 446, 448.
Tchécoslovaques, 28, 30, 65, 82, 141, 142, 180, 332, 430-434.
Tchèques, 17, 22, 29, 90, 104, 107, 109, 113, 114, 120, 122, 124, 126, 127, 136, 140-145, 147-152, 154, 155, 157, 167, 179-181, 385, 411, 414.
 Tecuci, 205.
Teleki, 385.
 Teleorman, 256.
 Temeș, 287.
 Temesvár, voir Temișoara.
 Temișoara, 265, 314, 316.
 Temišvar, voir Temișoara.
 Tène (la), 135, 210.
 Teplice, 112, 113.
 Terazije, 284.
Térence, 197.
 Teschen, voir Tešin.
 Tešin, 147-150.
Tesnière, 28, 338.
 Tețina, 201.
 Tetschen, voir Děčín.
 Tetovo, 289.
 Thaya, voir Dyje.
 Thessalie, 288, 290.
 Thrace, 10.
Thracés, 232, 260, 287.
 Thuringe, 109, 135.
Tibal, 7.
Tibère, 260.
 Tighina, 239, 240, 244.
 Tihany, 377, 379.
 Timiș, 222, 264-266.
 Timiș-Torontal, 265, 270.
 Timișoara, 261, 265, 386, 434.
Timočani, 288.
 Timok, 278, 280, 288, 290, 292-294, 417.
Tintoret (le), 355.
 Tiraspol, 239, 244.
 Tirol, 22, 34, 36, 43, 50, 51, 52, 54, 69, 72, 98, 99.
 Tirol italien, voir Trentin.
 Tirol méridional, voir Trentin.
Tiroliens, 34, 50, 88.
Tirpák, 396.
 Tisa (fleuve), voir Tisza.
Tisza (István), 28, 179.
Tisza (famille), 383.
 Tisza (fleuve), 27, 30, 31, 167, 169, 174-175, 176, 186, 200, 201, 209, 226, 232, 246, 263, 265, 266, 268-269, 273, 284, 309, 314, 321-323, 373, 375, 390, 393, 395, 396, 402, 412, 433.
Tisza (Koloman), 178, 388.
 Tokaj, 174, 373.
 Tomislav, 288, 312.
 Toplica, 288.
 Toplița, 222.
 Topola, 281, 321.
 Torontal, 265, 266, 322, 385.
 Torsya, 167, 169, 181.
 Totsag, voir Prekmurje.
 Tour Rouge, voir Turnu Roșu.
Touraniens, 255.
Tourneur-Aumont, 210, 248.
 Trajan, 209, 253, 254, 260.
 Transdanubie, 27, 108, 177, 373, 375-380, 381, 382, 392, 393, 396, 398.
Transilvains, 215, 274, 276, 382, 436.
 Transilvanie, 12, 17, 22, 26-28, 31, 177, 199, 200, 203, 204, 206-209, 211, 212, 215-218, 220, 224, 227, 248, 249, 260-276, 317, 380-382, 384, 387, 410, 418, 419, 422, 423, 427, 435, 436.
 Transleithanie, 22.
 Traù, voir Trogir.
 Traun, 55.
 Trautenuau, voir Trutnov.
 Travnik, 301.
 Trebinje, 298, 345.
 Třebová, 151.
 Trei Scaune, 203, 204, 221.
Treitschke, 13.
 Trenčín, 106, 138, 140.
 Trente, 33, 45, 46, 79.
 Trentin, 34, 42, 63, 82, 96, 356, 359, 360.
 Trévise, 48.
 Trianon (traité de), 11, 28, 37, 181, 266, 270, 330, 336, 352, 359, 371, 388-390, 401, 403.
 Tridentum, 45.
 Trieste, 33, 34, 72, 79, 80, 82, 96, 309, 341, 354, 359-361, 363.
 Triglav, 96, 333.
 Trinec, 147.
Triple Alliance, 96.
 Trnava, 138, 167.
 Trogir, 344, 350, 351, 442.
 Troppau, voir Opava.
Trumbić, 349, 352, 354.
 Trutnov, 115-117.
Tsiganes, 174, 300, 397, 415.
 Tulcea, 222, 252, 254, 255.
 Tulln, 52.
 Tullnerfeld, 55.
 Tunisie, 358.
 Turčiansky Svätý Martin, 12, 178, 182, 388.
 Turco-Tatars, 287, 288.
 Turcs, 11, 20, 26, 32, 59, 66,

84, 94, 110, 156, 177, 182,
199, 201, 213, 214, 215, 222,
228, 233, 243, 246, 249, 250,
252, 254, 255, 257, 258, 261,
265, 273, 275, 280, 282, 284,
290, 292, 293, 298, 300, 302,
303, 305, 313, 314, 317, 342,
343, 347, 376, 381, 382, 396,
400, 415, 418, 445.

Turda, 212, 261.

Turiec, 138, 419.

Turkestan, 311.

Turnov, 116, 118.

Turnu Măgurele, 249, 258.

Turnu Roșu, 206.

Turnu Severin, 212, 214, 249,
258, 261, 270.

Turquie, 10, 16, 110, 191, 213,
233, 275, 301, 305, 343, 356,
368, 447, 449.

Turquie d'Europe, 293, 356.

Tuzi, 297.

Tuzla, 300.

Tyras (fleuve), voir Dniestr.

Tyras (ville), 243, 254.

U

Udine, 33, 48.

Uh, 172, 174, 185.

Uherčice, 154.

Uherské Hradiště, 137.

Uhersky Brod, 139.

Ukraine, 135, 204, 213, 230.

Ukrainiens, voir Ruthènes.

Ulm, 39, 258.

Ulpia Trajana, 206.

Ulpiana, voir Lipljan.

Una, 302, 303.

Ungureni, 264.

Unietice, 104.

Unité des Frères tchèques,
139.

Université allemande (de Pra-
gue), 124, 125, 129, 144.

Université de Belgrade, 7.

Université de Bucarest, 7,
434.

Université de Londres, 179,
188.

Université (tchèque) de Pra-
gue, 108, 124, 129.

Université de Vienne, 59, 81,
84.

Unterinntal, 50.

Urbarium, 384.

Uttewalder Grund, 110.

Užhorod, 174, 181, 185, 187,
412.

Užičani, 296.

Užice, 280, 282-284.

Užok, 171, 172.

V

Váh, 30, 138, 160, 161, 163,
464, 167, 178, 181, 192, 196.

Vajda, 396.

Valachie, voir Munténie.

Valachie citérieure, 264.

Valachie morave, 150-151.

Valachies, 211, 212, 287.

Valaques (de Moravie), 131,
142, 150, 151.

Valaques (de Roumanie), 212,
232, 261, 274, 307, 312, 411.

Valašské Meziříčí, 150, 151.

Válcov, 251, 252.

Válenni de Munte, 206, 447.

Valjevo, 284.

Valtice, 155.

Varaždin, 304, 314, 330, 332,
338, 424.

Vardar, 288, 289, 294, 298,
368, 439.

Varsovie, 150.

Varsovie (duché de), 9, 67.

Vas, 32, 56.

Vásárhelyi, 372.

Vatra Dornei, 226, 234.

Vatra Moldoviței, 201, 236.

Velebit, 302, 343.

Velehrad, 137.

Velika Kikinda, 320, 321,
338.

Veliki Bečkerek, 321-323.

Veliký Žitný Ostrov, 168, 182,
191.

Venceslas II, 104.

Venceslas (saint), 66.

Vénétie, 340.

Vénétie julienne, voir Venezia
Giulia.

Vénétie tridentine, voir Tren-
tin.

Venezia Giulia, 33, 34, 360.

Venise, 46, 48, 72, 96, 129,
249, 250, 340, 341, 342, 346,
347, 348, 351, 363, 420, 441.

Vénitiens, 292, 298, 340.

Venosta, 34, 46, 95.

Véronèse, 355.

Versailles (traité de), 11
145.

Verviers, 250.

Veszprém, 377.

Veverka, 106, 414.

Via Carolina, 250.

Via d'Allemagna, 46, 95.

Via di Zenta, 298, 346.

Via Egnatia, 249.

Vidal de la Blache, 7, 14.

Vidin, 256, 258, 294.

Vidov dan, 11, 282.

Vidov dan (constitution du),
368, 428.

Vieille Serbie, 26, 278, 284,
288-290, 292, 294-296, 299,
304, 312, 314, 346, 366, 367,
382, 414, 417, 420, 425, 429,
438-440, 442.

Vienne, 7, 17, 20, 21, 24, 26,
32, 33, 38, 39, 44, 47, 52,
54-64, 66, 67, 69-72, 75,
76, 79, 80, 82, 84, 86-88, 90,
92-96, 98, 99, 108, 110, 121,
124, 129, 134, 137, 138, 140,
146, 154, 157, 197, 204, 209,
215, 250, 258, 295, 314, 316,
324, 365, 379, 381, 382, 384,
385, 388, 399, 405, 419, 424,
447, 448.

Vienne (congrès de), 9, 11.

Vienne (foire de), 61.

Viennois, 60, 72.

Vieux Russes, 242.

Vieux Slaves, 104, 135.

Vihorlat, 174.

Villa Hermanni, voir Her-
mannstadt.

Villach, 42, 43, 48, 97.

Vintschgau, voir Venosta.

Vipiteno, 46.

Virovitica, 424.

Višegrad (Bosnie), 300.

Visegrád (Hongrie), 167, 372,
374, 375.

Vișeu, 226, 234, 268.

Visoko, 296, 300.

Vistule, 14, 79, 131, 136, 160,
172, 209, 287.

Vitkovice, 147.

Vizir-tepe, 253.

Vladimirescu, 215, 416.

Vlașca, 256.

Vlatva, 121, 122, 127-129,
136.

Vogelweide (Walther von der),
36, 66.

Vojnović (Louis de), 355.

Vojvoda Stjepan, 323.

Vojvodina, 26, 28, 31, 292,
293, 314, 320-322, 326, 329,
330, 352, 365, 425, 429, 438,
439, 442.

Volga, 381,

Volosanka, 172.

Vondrišel', 166.

Vorarlberg, 43, 44, 49, 69, 87,
88.

Vordernberg, 71.

Voronovița, 241.

Vosges, 166.

Vrancea, 202.

Vranov, 154.
 Vratěnin, 154.
 Vrbas, 288, 301, 302.
 Vrbové, 180.
 Vrchlabi, 117.
 Vršac, 323, 338.
 Vukovar, 329.
 Vulcan, 224.
 Vyšehrad, 127.
 Vyškov, 107, 151.
 Vysoká, 163.

W

Waag, voir Váh.
 Wagram, 55, 132, 167.
 Waidhofen, 71.
 Waldstein, 421.
 Waldviertel, 55, 90.
 Walgau, 43.
 Washington, 425.
Wasserkroaten, v. Croates de
 Peau.
Wehme (Sainte), 54.
 Weimar, 69, 94.
 Weinviertel, 55.
 Welser Heide, 55.
Werböczy, 415.
 Weser, 109.

Wien (rivière), 57.
 Wiener-Neustadt, 21.
 Wienerberg, 58.
 Wienerwald, 57-59, 88.
 Wieselburg, 55.
Wilson, 10, 354.
 Wipp, 46, 95.
 Wischau, voir Vyškov.
 Wörgl, 51.

Y

Ybbs, 71, 98.
Yougoslaves, 28, 32, 33, 63,
 82, 283, 286, 304, 338, 366,
 446.
 Yougoslavie, 6, 28, 32, 33,
 37, 38, 63, 77, 78, 97, 266,
 277-369, 397, 403, 405, 409,
 410, 412, 428, 429, 430, 438-
 442, 446, 447, 448.

Z

Zábřeh, 144, 151.
 Zagora, 303, 312, 342.
 Zagorje, 330, 331.
 Zagreb, 12, 17, 26, 140, 294,
 301, 302, 304, 310, 311, 316,
 330, 331, 344, 354, 355, 363,

366, 367, 403, 425, 439, 442,
 447.

Zagrebačka Gora, 330.

Zaječar, 294.

Zakopane, 161.

Zala, 32, 385, 392.

Zámbor, 117.

Zamboljša, 320, 323.

Zara, 34, 301, 344, 347, 359,
 360, 361, 362.

Zeitschrift für Geopolitik, 13.

Zelená Hora, 140.

Zemun, 286.

Zenica, 301.

Zeta, 26, 279, 288, 289, 292,
 295-298, 300, 303, 323, 346,
 347, 349, 361, 438.

Ziegenhals, 143.

Žilina, 138, 161.

Zircz, 377, 378, 392.

Zlabings, voir Slavonice.

Zlatibor, 283.

Znaim, voir Znojmo.

Znojmo, 132, 133, 135, 153-
 155.

Zollverein, 73, 80, 81.

Zrinski, 332.

Zvornik, 282, 300.

Zwickau, 112.

ERRATUM

Pages						
46	<i>ligne</i>	8	<i>au lieu de</i>	Splügen	<i>lire</i>	Stelvio
86	—	22	—	<i>in</i>	—	<i>ins</i>
228, <i>bibliographie</i>	—	9	—	<i>roumaine</i>	—	<i>romaine</i>
253	—	10	—	1930	—	1920
288	—	27	—	Pliva	—	Piva
305, <i>bibliographie</i>	—	12	—	1/200.000	—	1/1.200.000
349	—	19	—	610.679	—	610.571
438	—	13	<i>avant la fin</i>	—	<i>zeta</i>	— <i>Zeta</i>
443	—	9	<i>ajouter</i>			<i>petites (propriétés)</i>
443	—	10	—			<i>petits (domaines)</i>
459	<i>1^{re} colonne</i>		<i>à Piva</i>	<i>ajouter</i>	288	<i>et supprimer</i> Pliva
461	<i>2^e et 3^e</i>	—	<i>, à Stelvio</i>	—	46	— Splügen

CARTE de L'EUROPE CENTRALE

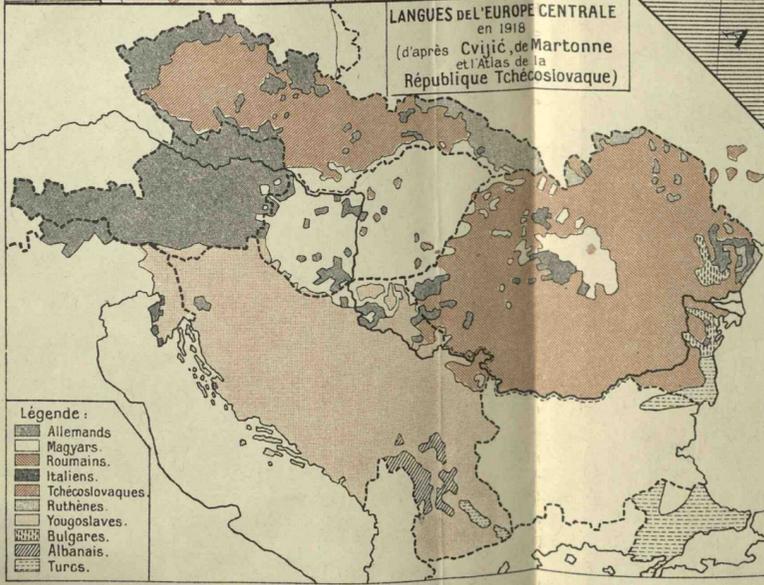
Echelle 1: 3.000.000
 0 20 40 60 80 100 200km

----- Limites des États

de 0 à 200 mètres.	de 600 à 1200 mètres.
de 200 à 600	au-dessus de 1200

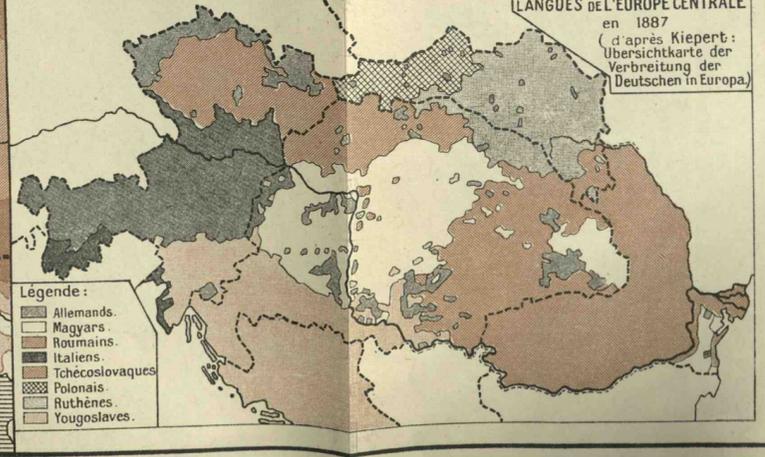


LANGUES DE L'EUROPE CENTRALE en 1918
 (d'après Cvičić de Martonne et l'Atlas de la République Tchécoslovaque)



Légende:
 Allemands.
 Magyars.
 Roumains.
 Italiens.
 Tchécoslovaques.
 Ruthènes.
 Yougoslaves.
 Bulgares.
 Albanais.
 Turcs.

LANGUES DE L'EUROPE CENTRALE en 1887
 (d'après Kiepert: Übersichtskarte der Verbreitung der Deutschen in Europa.)



Légende:
 Allemands.
 Magyars.
 Roumains.
 Italiens.
 Tchécoslovaques.
 Polonais.
 Ruthènes.
 Yougoslaves.

TABLE DES FIGURES

(PHOTOGRAPHIES, CARTES, GRAPHIQUES)

FIGURE	1. Les Nations de l'Autriche-Hongrie (graphique)	23
—	2. La frontière italo-yougoslave (carte)	35
—	3. Les langues du Tirol (carte)	36
—	4. La frontière austro-allemande : le Mädelegabel	43
—	5. La muraille alpestre : la triple frontière autrichienne, suisse et ita- lienne	45
—	6. Le col du Brenner	47
—	7. Le col du Semmering	47
—	8. Le col du Tarvis	48
—	9. Le col de l'Arberg	49
—	10. Le sillon de l'Inn : Innsbruck	50
—	11. Salzburg et le front des Alpes	53
—	12. La forteresse de Devin	56
—	13. Le Danube à Vienne	57
—	14. La défense de Vienne : le Kahlenberg	59
—	15. Une « route du fer » : Leoben	72
—	16. Le rempart du Midi : Villach et les Karawanken	97
—	17. Le Danube héroïque : gorges de Grein	99
—	18. Le front Nord de la Bohême : la « Suisse bohémienne »	111
—	19. Le front Nord de la Bohême : les Krušné Hory	112
—	20. Petite ville de la Bohême allemande : Františkovy Lázně (Fran- zensbad)	113
—	21. Le front Est de la Bohême : la source de l'Elbe	114
—	22. La Sněžka	115
—	23. Les Krkonoše	117
—	24. Le front Est de la Bohême : les grès de Turnov	118
—	25. Le front Ouest de la Bohême : la Šumava	119
—	26. Domažlice	120
—	27. Paysage d'hiver de la Šumava	121
—	28. La Šumava : le Lac Noir	122
—	29. Le plateau central de Bohême : la Sázava et le Melechov	123
—	30. Le plateau central de Bohême : le Říp	127
—	31. Vallée de la Vltava	128
—	32. La route morave : Moravie du S. O	134
—	33. La Moravie, trait d'union linguistique (carte)	139
—	34. La Silésie tchèque : l'Oder à Bohumin	145
—	35. Le pont-frontière de Těšín	149
—	36. La frontière morave : Slavětín	152
—	37. Village allemand des confins moraves : Slavonice (Zlabings)	153
—	38. Znojmo (Znaim)	153
—	39. La borne de Pavlov	156
—	40. Village croate de Moravie : Nový Přerov	157
—	41. La frontière morave : basse vallée de la Dyje	158
—	42. Les Hautes Tatry	162
—	43. Les Hautes Tatry : la Vysoká	163

FIGURE	44. Les Basses Tatry	164
—	45. Une vallée slovaque : le Spiš	165
—	46. La frontière du Danube : en aval de Komárno	168
—	47. La frontière de l'Ipel' : près de Solka	169
—	48. La plaine slovaque : inondations de l'Ipel'	170
—	49. Les poloniny : le col de Jablonica	171
—	50. Les Karpates ruthènes : haute vallée de l'Uh	172
—	51. Les Karpates ruthènes : le col d'Užok	172
—	52. Les triples confins de la Russie subkarpatique : la Hoverla	173
—	53. La frontière de la Tisa : les marais	175
—	54. La frontière de la Tisa : la vallée	175
—	55. La vie slovaque : la montagne	183
—	56. La vie ruthène : épars près d'Užhorod	185
—	57. Užhorod	185
—	58. Bratislava	191
—	59. Le port de Bratislava	191
—	60. Le port de Komárno	192
—	61. Progrès des ports tchécoslovaques du Danube	193
—	62. La Montagne-refuge : le monastère de Putna en Bucovine	201
—	63. La « patrie d'été » du Roumain : monts de Făgăraș	207
—	64. Le bocage roumain face à la steppe russe	213
—	65. La vie roumaine : le bocage transilvain	217
—	66. La civilisation du bois dans la Montagne roumaine	219
—	67. L'Unité roumaine, fait de géographie humaine	223
—	68. Un col karpatique : Mestecăniș	225
—	69. La frontière du Dniestr : en aval de Hotin	231
—	70. Une vallée karpatique : la Bistrița moldave	235
—	71. Bourg aux pieds de la Montagne roumaine : Gura Humorului	237
—	72. Cernăuți, chef-lieu de la Bucovine	237
—	73. La frontière du Dniestr : le château de Hotin	241
—	74. La frontière du Dniestr : Voronovița	241
—	75. La Bessarabie : steppe et moulins	241
—	76. Le front roumain de la mer Noire : le liman du Dniestr	243
—	77. Le Danube maritime : Vălcov	252
—	78. La frontière du Danube : l'île d'Adakaleh	257
—	79. Le Banat roumain : vallée de la Cerna	265
—	80. Le Maramureș et la frontière de la Tisa	269
—	81. Le massif central serbe : les Komovi	279
—	82. La vie serbe : environs d'Aleksandrovac	281
—	83. Le haut Belgrade	285
—	84. Le bas Belgrade	285
—	85. La Vieille Serbie : défilé de Rugovač	289
—	86. Brassage des Serbes dans les populations yougoslaves	291
—	87. L'apre montagne serbe : près de Tuzi au Montenegro	297
—	88. Dubrovnik (Raguse) : vue d'ensemble	299
—	89. Les deux paysages sudslaves : contact en Croatie	303
—	90. Extension du serbocroate	304
—	91. La route de la Save et Ljubljana, capitale slovène	308
—	92. La plaine serbe : environs de Sombor en Bačka	309
—	93. Le Danube dans la plaine pannonique : entre Bačka et Baranja	310
—	94. Un foyer serbe : Karlovci	315
—	95. Un foyer serbe : Novisad	315
—	96. La plaine serbe : environs de Sombor en Bačka	319
—	97. La Bačka : frontière hungaro-yougoslave	323
—	98. La Bačka : aux portes de Sombor	325
—	99. Le Danube dans la plaine pannonique : entre Bačka et Baranja	327
—	100. La Baranja : vallée de la Drave	328
—	101. La haute Slovénie : le Triglav	333
—	102. La basse Slovénie : Maribor et la Drave	333
—	103. Le Prekmurje : frontière hungaro-yougoslave	335
—	104. La frontière de la Mur : en aval de Radgona (Radkersburg)	337

FIGURE 105. Le littoral croate : l'île de Krk.....	343
— 106. Le littoral dalmate : l'île de Brač.....	344
— 107. Dubrovnik (Raguse) : le port de Gruž.....	345
— 108. Les bouches de Kotor : Perast.....	346
— 109. Le littoral monténégrin : Saint-Etienne près de Budva.....	348
— 110. Un port-musée adriatique : Budva.....	351
— 111. Un port-citadelle adriatique : Kotor.....	361
— 112. Le Piémont karpatique de la Hongrie : la montagne de Bükk.....	374
— 113. La porte karpatique de la Hongrie : Esztergom.....	375
— 114. La « Petite Plaine hongroise » : Pannonhalma.....	377
— 115. Le Bakony : Zircz.....	378
— 116. Le Balaton : l'abbaye de Tihany.....	379
— 117. Latifundia dans la « Hongrie historique » de 1918..... (carte)	390
— 118. Les deux Hongries : double village de Sümeg.....	392
— 119. La vie hongroise : village dans la plaine de Budapest.....	393
— 120. L'Alföld : chevaux dans la puszta de Hortobágy.....	395
— 121. L'Alföld : bœufs dans la puszta de Hortobágy.....	395
— 122. L'Alföld : puits dans la puszta de Hortobágy.....	397
— 123. Budapest.....	399

CARTE DE L'EUROPE CENTRALE au 1 : 3.000.000..... en déplié à la fin du volume.

CARTON DE DROITE : Langues de l'Europe centrale en 1887..... ibid.

CARTON DE GAUCHE : Langues de l'Europe centrale en 1918..... ibid.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
Bibliographie générale.....	8
Tableau des valeurs phonétiques.....	8
INTRODUCTION. — La Nation : géographie et politique.....	9
Hégémonie ou égalité, 9. — Les « Nations romantiques », 11. — <i>La Geopolitik</i> , 12. — Les genres de vie, 14. — Les États nationaux, 16.	

PREMIÈRE PARTIE

ANCIENNE ET NOUVELLE EUROPE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER. — La dissociation de l'Autriche-Hongrie	19
I. L'ANCIENNE AUTRICHE-HONGRIE , 20 : La Habsbourg, 20. — Le Compromis, 21. — Les Danubes, 23. — Le Danube contrôlé par l'Autriche-Hongrie, 24.	
II. LA DISLOCATION , 25 : Les Renaissances romantiques, 25. — La Hongrie historique, 27. — Le partage de Trianon, 28.	
III. LES FRONTIÈRES CONTESTÉES , 29 : La frontière austro-tchèque, 29. — La frontière hungaro-slovaque, 30. — La frontière hungaro-roumaine, 31. — La frontière hungaro-yougoslave, 31. — La frontière austro-yougoslave, 32. — La frontière italienne des Alpes, 33.	
IV. LA RECONSTRUCTION DE L'EUROPE CENTRALE , 36 : La Petite Entente, 36. — Les civilisations paysannes, 37. — Le Danube international, 39.	
Bibliographie, 40.	

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTRICHE

CHAPITRE II. — La frontière des Alpes : barrières et contacts.....	41
I. L'AUTRICHE ALPESTRE , 41 : L'enclavement de l'Allemagne du Sud, 41. — Les murs des Alpes autrichiennes, 42. — Les traverses des Alpes, 45. — Les sillons alpestres, 49. — Les Allemands dans les Alpes autrichiennes, 51.	
II. LE CARREFOUR VIENNOIS , 54 : L'Autriche cisalpine, 54. — Site et peuplement de Vienne, 56. — Rôle économique de Vienne, 60. — Rôle politique : Vienne, enjeu des partis, 61.	

CHAPITRE III. — L'Etat autrichien : jeux et enjeu.....	65
I. LA FONCTION POLITIQUE, 66 : La maison d'Autriche, 66. — L'Empire d'Autriche, 67. — L'Autriche-Hongrie, 68. — La République d'Autriche, 69.	
II. LA FONCTION ECONOMIQUE, 71 : L'économie du passé, 71. — L'Autriche forestière et agricole, 73. — L'Autriche industrielle et bancaire, 74. — L'Autriche marchande, 77.	
III. ENTRE L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE, 78 : Le problème autrichien hors du cadre autrichien, 78. — L'Anschluss, 80. — L'opposition à l'Anschluss, 81.	
CHAPITRE IV. — La Nation autrichienne : missions et mélanges.....	83
I. LES BASES SPIRITUELLES : « L'HOMME D'AUTRICHE », 83 : La « mission » chez les professeurs, 83. — La « mission » chez les romanciers et les poètes, 85.	
II. LES BASES SOCIALES : L'ÉQUILIBRE DES GENRES DE VIE, 87 : Le genre de vie de la Montagne, 87. — Le genre de vie du Piémont, 90. — Le genre de vie de la Route, 92.	
Conclusion : L'AUTRICHE PAYS-FRONTIÈRE, 93 : La Patrie autrichienne, 94. — Le rempart du Midi, 95. — Les pentes autrichiennes, 96. — La frontière du Danube, 97.	
Bibliographie (chapitres II-IV), 100.	

TROISIÈME PARTIE

LA TCHÉCOSLOVAQUIE

CHAPITRE V. — Le front allemand de la Bohême.....	103
I. LE CHAMP CLOS BOHÉMIEN, 103 : La mine et la forêt, 103. — Les clairières, 105. — L'Etat tchèque, 107.	
II. L'INVESTISSEMENT ALLEMAND, 109 : L'Allemagne moyenne et ses contacts, 109. — L'escalade du rempart Nord, 110. — L'infiltration entre les blocs Est, 114.	
III. LA DÉFENSE TCHÈQUE, 118 : L'ascension des glaciés Ouest, 118. — L'Etat tchéco-allemand, 123. — La liaison : Prague, 126.	
Bibliographie, 130.	
CHAPITRE VI. — La Moravie, canal tchécoslovaque.....	131
I. LA ROUTE MORAVE, 131 : Le passage, 132. — La circulation, 135.	
II. L'ARRÊT AUX PORTES MORAVES, 141 : 1) LA « PORTE DE MORAVIE » ET LE REVERS SILÉSIEN, 143 : La Hora, 143. — La Haná silésienne, 144. — L'aire industrielle, 147. — La Valachie morave, 150. — 2) LA BORNE DE PAVLOV ET LE REVERS AUTRICHIEN, 152 : La vallée de la Dyje, 152. — La butte de Pavlov, 155. — La basse vallée de la Morava, 156.	
Bibliographie, 158.	
CHAPITRE VII. — Les frontières slovaques.....	159
I. LA MONTAGNE (des Karpates de Pologne aux plaines de Hongrie), 159 : Les marges défrichées du Nord, 160. — Les murs forestiers du Centre, 161. — Les glaciés entaillés du Sud, 166. — Les Karpates ruthènes, 170.	
II. LA LUTTE POUR LA TERRE (Slaves contre Magyars), 176. — La résistance paysanne, 176. — La civilisation rurale, 181. — La réforme agraire, 184. — La réforme scolaire, 186. — L'économie urbaine, 188.	
Bibliographie, 194.	
Conclusion. — LA NATION TCHÉCOSLOVAQUE.....	
	194

QUATRIÈME PARTIE

LA ROUMANIE

CHAPITRE VIII. — La « Montagne » karpatique, axe de la « Terre roumaine »	199
I. LA CITADELLE, 200 : Le bastion du Nord, 200. — La courtine centrale, 202. — Le bastion du Sud, 205.	
II. LE CONSERVATOIRE, 208 : La civilisation gète, 208. — La Dacie romanisée et christianisée, 210. — Le siège par les peuples de la steppe, 211. — Le maintien de la civilisation roumaine, 213.	
III. LE REFLUX, 216 : Les Forestiers, 216. — Les Bordiers, 219. — Les Paysans, 222.	
Bibliographie, 228.	
CHAPITRE IX. — Le front moldave	230
La frontière du monde russe, 230. — La frontière mouvante, 232. — Les trois paysages, 233.	
I. LA HÉTRAIE DE BUCOVINE, 234 : La forêt, 234. — Les foules, 236.	
II. LE BOCAGE DE BESSARABIE, 238 : Le <i>codru</i> , 238. — La vallée du Dniestr, 239. — L'union, 240.	
III. LA STEPPE DU BUGÉAC, 240 : La steppe, 240. — Le liman du Dniestr, 242.	
Bibliographie, 244.	
CHAPITRE X. — Le front valaque	246
La frontière fluviale, 246. — La route fluviale, 248.	
I. LE DANUBE MARITIME, 250 : Le delta, 250. — La navigation, 251.	
II. LA DOBROGEA COLONIALE, 253 : La colonie militaire, 253. — La colonie agricole, 254.	
III. LA FRONTIÈRE DANUBIENNE, 256 : L'occupation roumaine de la rive gauche, 256. — L'usage de la route danubienne, 258.	
Bibliographie, 259.	
CHAPITRE XI. — Le front transilvain	260
I. LA MONTÉE MAGYARE, 260 : L'assaut des peuples de la steppe, 260. — La Transilvanie, conservatoire roumain, 261. — La conquête magyare, 262.	
II. LA DESCENTE ROUMAINE, 263 : Les Karpates banatiques, 264. — La plaine banatique, 264. — Le Bihor et la Crişana, 266. — Les marches transilvaines, 267. — Le Maramures et la haute Tisa, 268.	
III. LA REPRISE ROUMAINE DE LA TERRE, 270 : Le peuplement roumain, 270. — Le partage des terres, 270.	
Bibliographie, 272.	
Conclusion. — LA NATION ROUMAINE	272

CINQUIÈME PARTIE

LA YUGOSLAVIE

CHAPITRE XII. — La Serbie, Piémont yougoslave	277
I. LE MASSIF CENTRAL SERBE, 277 : Le bastion, 277. — Les celules, 279. — Les genres de vie, 282. — Belgrade, 284.	

II. *FLUX ET REFLUX DU PEUPLE SERBE*, 286 : L'antiquité sud-slave, 287. — Le moyen âge serbe, 288. — La dispersion, 290. — La conquête, 293.

III. *JONCTION DES TERRES SUDSLAVES*, 295 : Sentes pastorales et foires d'en bas, 295. — Routes commerçantes et marchés urbains, 297. — L'ultime poussée serbe vers l'Ouest, 301. — Bibliographie, 305.

CHAPITRE XIII. — *La frontière pannonique* 307

I. *LES FACTEURS DU PEUPEMENT*, 308 : Les Mésopotamies, 308. — Les invasions, 311. — Les migrations serbocroates, 313. — Les Nations serbe et croate, 314. — Les réformes sociales, 318.

II. *L'OCCUPATION SERBOCROATE DES MÉSOPOTAMIES*, 320 : La plaine de la Vojvodina serbe, 320. — Le Banat occidental, 322. — La Bačka, 323. — La Baranja, 326. — La Sirmie, 328. — La plate-forme de la Slavonie croate, 329.

III. *LA DÉFENSE SLOVÈNE SUR LES PIÉMONTS ALPESTRES*, 332 : Le Medjumurje, 332. — Le Prekmurje, 335. — La frontière de la Drave, 337.

Bibliographie, 338.

CHAPITRE XIV. — *La frontière adriatique* 340

I. *LA FAÇADE MARITIME*, 340 : La côte italienne, 340. — La côte yougoslave, 342. — Le peuplement, 346.

II. *L'ADRIATIQUE SLAVE*, 348 : Les langues, 349. — Les civilisations, 350. — L'opposition dalmate à Belgrade, 352. — L'opposition dalmate à Rome, 354.

III. *L'ADRIATIQUE ITALIENNE*, 356 : Du testament de Mazzini à l'impérialisme mussolinien, 356. — *Mare nostro*, 358. — Le commerce italo-yougoslave, 362.

Bibliographie, 365.

Conclusion. — *LA NATION YOUGOSLAVE* 365

SIXIÈME PARTIE

LA HONGRIE

CHAPITRE XV. — *La Hongrie Etat-résidu* 371

I. *LES FORCES PHYSIQUES CENTRIFUGES*, 372 : Le bassin du moyen Danube, 372. — Les portes de l'Alföld, 373. — Les refuges de Transdanubie, 375. — Les marges allogènes, 379.

II. *LES FORCES HISTORIQUES DISJONCTIVES*, 380 : La Hongrie, domaine de la conquête, 380. — La Hongrie, domaine des Habsbourg, 382. — La Hongrie, domaine d'une oligarchie, 383. — *Pax hungarica*, 386.

III. *LE RELIQUAT : LA MAGYARIE HOMOGENÈME*, 389 : La société, 389. — Le genre de vie rural, 393. — La Ville, 398. — La politique minoritaire, 401. — L'économie, 404.

Bibliographie, 407.

SEPTIÈME PARTIE

LES NATIONS PAYSANNES

CHAPITRE XVI. — *La conquête paysanne de la Terre* 409

I. *L'ANCIEN RÉGIME*, 411 : Les terres, 411. — La vie rurale 413. — Le système féodal, 417.

II. *LA RÉFORME AGRAIRE*, 421 : La propriété latifundaire, 421. — La législation agraire, 425.

III. *LA RECONSTRUCTION RURALE*, 429 : La paysannerie moyenne tchécoslovaque, 430. — La petite paysannerie roumaine, 434. — La colonisation agraire yougoslave, 438.

Bibliographie, 443.

CONCLUSION. — Les démocraties rurales danubiennes.....	445
INDEX ONOMASTIQUE.....	449
TABLE DES FIGURES (photographies, cartes, graphiques).....	465
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES	468

